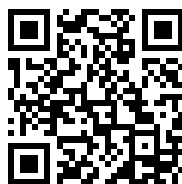

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

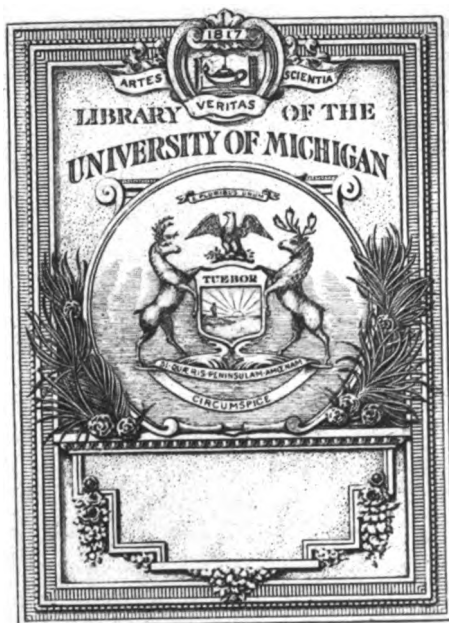
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 512359 DUPL



D
6
, P
S

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.



TOME VI



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^o, RUES TAILLEFER ET DES FARGES.

—
1879

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME VI. — PREMIÈRE LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER ET DES FARGES.

Janvier-Février 1879.

Sommaire des matières contenues dans la 1^{re} Livraison.

	Pages.
Statuts de la Société.....	5
Liste des Membres de la Société.....	9
Séance mensuelle du jeudi 5 décembre 1878.....	27
— du jeudi 2 janvier 1879.....	38
Compte de gestion du Trésorier (exercice 1878).....	45
Chartes anciennes de Saint-Florent près Saumur pour le Périgord (M. P. MARCHEGAY).....	47
Notice sur les anciennes forges du Périgord et du Limousin (M. le baron DE VERNEILH).....	52
Lettre de M. le Prince à M. de La Calprenède (M. Gaston DE GÉRARD).....	79
Rapport sur les <i>Poésies inédites</i> de La Grange-Chancel (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	80
VARIA : Un Périgourdin archevêque en l'île de Chypre (M. H. DE MONTÉGUT) ; — Notes de voyages en Périgord par M. de Mourcin (1824-1828).....	86

Cont.

Nijhoff

6-4-48

62597

STATUTS

DE

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

ARTICLE PREMIER.

La *Société historique et archéologique du Périgord* a pour but : la recherche, l'étude et la conservation des documents et des monuments anciens, de tous les âges, qui intéressent l'histoire de notre province. Elle fera tous ses efforts pour développer, dans le département de la Dordogne, le goût, l'amour de l'étude du passé, en publiant le résultat de ses travaux sur les hommes et les choses des *vieux temps*, et en décernant, chaque année, des encouragements consistant en médailles, livres, œuvres d'art et mentions honorables, aux auteurs des meilleures dissertations qui lui auront été envoyées, et aux personnes qui, dans notre pays, auront entrepris des fouilles dirigées avec savoir ou qui auront sauvé de la destruction quelque monument antique d'une importance constatée.

ART. 2.

Le siège de la Société est fixé à Périgueux.

ART. 3.

La Société se compose :

- 1° De Membres Titulaires ;
- 2° De Membres Honoraires ;
- 3° De Membres Correspondants.

ART. 4.

Les Membres Titulaires doivent, annuellement, une cotisation de dix francs, et, le jour de leur réception, un *Droit de Diplôme* de dix francs.

ART. 5.

La Société se réunit dans une des salles du Musée archéologique départemental : 1° en *Séance mensuelle*, tous les premiers jeudis du mois ; 2° en *Assemblée générale*, le 27 mai, le lendemain de la fête dite de la Saint-Mémoire ; 3° en *Séance publique*, à l'occasion de la distribution des récompenses.

ART. 6.

Tous les deux mois, la Société publiera ses principaux travaux et des documents inédits sous le titre de :

BULLETIN

de la Société historique et archéologique du Périgord.

Tous les Membres Titulaires de la Société recevront le *Bulletin*. Il sera échangé avec les Sociétés Savantes de la France et de l'Etranger qui nous honoreront de l'envoi de leurs publications.

ART. 7.

La Société est administrée par un Bureau composé de onze Membres :

Un Président ;
Cinq Vice-Présidents (un par arrondissement) ;
Un Secrétaire-Général ;
Trois Secrétares-Adjoints ;
Un Trésorier-Archiviste.

ART. 8.

Le Bureau est nommé pour un an, en *Assemblée générale*.

ART. 9.

Le Président, assisté des Membres du Bureau, dirige les travaux, maintient l'ordre dans les *Séances*, donne et retire la parole dans les discussions, autorise la lecture des Mémoires présentés, propose les questions à résoudre, qui sont adoptées ou rejetées à la majorité des votes des Membres Titulaires présents. Mais, pour qu'une décision soit valable, il sera nécessaire que quinze Membres Titulaires assistent à la Séance. En cas de partage égal des votes, la voix du Président est prépondérante. Un des Vice-Pré-

sidents remplace le Président absent ; l'initiative est due au plus âgé des cinq.

ART. 10.

Le Secrétaire-Général convoque aux réunions sur l'invitation du Président. Il tient le registre des délibérations. Il donne lecture des procès-verbaux de la dernière *Séance* ; il constate la présence des Membres en recueillant leurs signatures. Il est chargé de la correspondance ; il fait connaître ce qu'elle offre d'intéressant. Il reçoit et classe les matériaux envoyés à la Société ; il prend soin de l'impression du *Bulletin*. En cas d'empêchement ou de surcroît d'occupations, un des Secrétaires-Adjoints le remplace ou lui vient en aide.

ART. 11.

Des Commissions composées de trois ou de cinq Membres Titulaires seront formées pour l'examen des manuscrits et des documents de toute espèce, pour en rendre compte, les apprécier, et, s'il y a lieu, en surveiller la publication conjointement avec le Secrétaire-Général.

ART. 12.

Les Commissions sont présidées de droit par le Président et, en cas d'empêchement, par l'un des Vice-Présidents ; le Secrétaire-Général en est le secrétaire, et, à son défaut, un des Secrétaires-Adjoints.

ART. 13.

Le Trésorier-Archiviste est dépositaire des fonds de la Société ; il est chargé du recouvrement des cotisations et de toutes les sommes dues ou données ; il débat tous marchés, révisé les mémoires de fournitures et de travaux faits pour le compte de la Société ; il acquitte, après contrôle du Bureau et approbation du Président, les dépenses votées en *Assemblée générale* ou en *Séance mensuelle*. Il conserve la collection du *Bulletin* et le recueil de tous les actes de la Société, les livres, les journaux, les manuscrits, les titres originaux, les antiquités, les œuvres d'art, en un mot tout ce qu'elle publie, achète ou reçoit en don.

En cas de dissolution de la Société, le Trésorier-Archiviste déposera les manuscrits et les titres originaux aux Archives départementales, les livres et journaux à la Bibliothèque publique de Périgueux, les antiquités et œuvres d'art au Musée archéologique du département de la Dordogne.

ART. 14.

Tous les ans, au mois de Décembre, la Société votera le Budget général de l'année suivante, après vérification des comptes du Trésorier-Archiviste.

ART. 15.

La Société étant constituée par quarante Membres Titulaires au moins, nul, à l'avenir, ne sera admis s'il n'en a fait la demande par écrit au Président et s'il n'est présenté par deux Membres Titulaires.

ART. 16.

Les Membres Honoraires et les Membres Correspondants sont nommés en *Assemblée générale* sur la présentation du Bureau ; lorsqu'ils assisteront aux *Séances*, ils auront l'honneur de siéger avec les Administrateurs de la Société.

ART. 17.

Les Mémoires manuscrits envoyés à la Société et qui auront été imprimés dans le *Bulletin* ne seront pas rendus à leurs auteurs.

ART. 18.

Toute discussion religieuse ou politique est formellement interdite.

ART. 19.

A la fin de chaque année, la Société proposera, en *Assemblée générale*, d'étudier une série de questions d'histoire et d'archéologie locale, et, l'année suivante, elle récompensera en *Séance publique*, les meilleures dissertations sur ces sujets. Elle réservera des médailles et des mentions honorables, ainsi qu'il a été spécifié à la fin de l'article 1^{er}, pour les personnes qui, dans le département de la Dordogne, auront sauvé de la ruine, mis en lumière, fouillé ou réparé avec intelligence des monuments antiques dignes d'intérêt.

ART. 20.

La révision d'un ou de plusieurs articles de ce Règlement ne pourra avoir lieu que sur la proposition de dix Membres Titulaires, et la décision sera prise en *Assemblée générale*.

Périgueux, le 1^{er} mars 1874.

LISTE DE MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU.

Présidents d'honneur.

M. Pierre MAGNE, G *,  I, ancien ministre, sénateur.

M. BARDY DE FOURTOU,  I, ancien ministre, député de la Dordogne.

M. LOROIS (Emile), *, ancien préfet de la Dordogne.

M^{gr} DABERT, *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

Président.

M. le docteur GALY, *,  I, directeur des Musées.

Vice-président honoraire.

M. DE FROIDEFOND DE BOULAZAC.

Vice-présidents.

M. DE ROUMEJOUX.

M. le vicomte DE GOURGUES,  A.

M. le baron de VERNEILH-PUYRASEAU.

M. le marquis DE FAYOLLE.

M. Philippe DE BOSREDON, C *, ancien conseiller d'Etat.

Secrétaire Général.

M. VILLEPELET,  A, archiviste du département.

Secrétaires adjoints.

M. l'abbé RIBOULET, curé de Chancelade.

M. le vicomte DE LESTRADE DE CONTI, ✕, avocat.

M. FRENET, chef de bureau à la préfecture.

Trésorier-Archiviste.

M. Jules CLÉDAT.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

Le marquis Ulric d'ABZAC DE LA DOUZE, au château de Borie-Petit, près Périgueux.

Le comte Aymar d'ABZAC DE LA DOUZE, licencié en droit, au château de Borie-Petit, près Périgueux.

M^{me} ALARY, à Eymet.

L'abbé D'ALÈSME DE MEYCOURBY, curé de Saint-Géry, par Mussidan.

Le baron Aymar d'ARLOT DE SAINT-SAUD, juge suppléant au tribunal de Lourdes (Hautes-Pyrénées).

D'ARTENSEC DE VERNEUIL, receveur de l'enregistrement, à Terrasson.

AUBIER (Gaston), négociant, administrateur de la Banque de France, à Périgueux.

AUDEMARD, notaire à Montanceix, par Saint-Astier.

AUZELY, ancien secrétaire général de la mairie, rue Tail-lefer, 35, à Périgueux.

Le docteur BARBANCEY, à Monpont.

BARDY DE FOURTOU (Oscar),  I, ancien ministre, député de la Dordogne, rue de Monceaux, 66, à Paris.

BARDY DE FOURTOU (Paul), juge au tribunal de Ribérac.

BAREAU (Anatole), pharmacien, à Excideuil.

BARRAILLIER, conseiller d'arrondissement, substitut du procureur général, à Limoges (Haute-Vienne).

Le baron DE BASTARD, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, rue de Marignan, 19, à Paris.

BASTIDE, pharmacien, à Périgueux.

BEAU-VERDENEY (Alexis), boulevard Saint-Germain, 46, à Paris.

Le comte DE BEAUFORT, O *, vice-président de la Société de secours aux blessés, rue de Verneuil, 43, à Paris.

BERNIS, propriétaire, à Périgueux.

BESSE (Léon), propriétaire à Saint-Méard de Dronne, par Tocane-Saint-Apre.

BLEYNIE (Aubin), pharmacien, à Périgueux.

DE BOSREDON (Philippe), C *, ancien conseiller d'Etat, membre du conseil général de la Dordogne, rue Pigalle, 21, à Paris.

DE BOSREDON (Alexandre), *, député, membre du Conseil général de la Dordogne, à la Fauconnie, par Terrasson.

L'abbé BOULEN, chanoine de la cathédrale, rue Malesherbes, 2, à Périgueux.

BOULLE (E.), photographe, à Périgueux.

BOURGADE (Alban) *, président de chambre à la Cour d'appel, rue de la Croix-Blanche, 24, à Bordeaux.

DE BOYSSON (Bernard), *, commandant au 11^e dragons, à Montauban (Tarn-et-Garonne).

DE BOYSSON (Richard), receveur particulier des finances, à Montreuil (Pas-de-Calais).

BRÉHANT (Eugène), comptable, à Périgueux.

L'abbé BRUGIÈRE, curé de Coulounieix, près Périgueux.

DU BURGUET,  I, maire d'Allemans, par Ribérac.

BUSSIÈRE (Georges), conseiller d'arrondissement, avocat, à Brantôme.

Le marquis DE CAMPAGNE, au château de Campagne, par le Bugue.

CARRAYROU,  A, directeur du collège d'Excideuil.

DE CARDENAL, substitut du procureur de la République, à Cahors (Lot).

L'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, par Montignac.

CARVÈS (Elie), propriétaire, à Bézenac, par Saint-Cyprien.

Le comte DE CASTÉRAS-SEIGNAN, *, ancien préfet, à Ménesplet, par Monpont.

M^{me} DE CAZENAVE, au château de Libersac, par Eymet.

DE CERVAL (Julien), *, juge au tribunal civil, à Sarlat (Dordogne).

M^{lle} DE CHABANS, au château de La Chapelle-Faucher, par Saint-Pierre-de-Côle.

L'abbé CHALAUD, curé de Boulazac, près Périgueux.

CHAMINADE, propriétaire, au Vézinet (Seine-et-Oise).

DE CHANAUD, juge de paix, à Sigoulès.

Le marquis DE CHANTÉRAC (Audoin), C *, ancien conseiller

d'Etat, président de la Société de l'Histoire de France, rue de Bellechasse, 17, à Paris.

Le comte DE CHANTÉRAC (Victor), au château de Chantérac, par Saint-Vincent-de-Connezac.

CHAPGIER-DALAIR (Amédée), banquier, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne).

CHARBONNEL (Augustin), négociant, à Bergerac.

CHASTENET-DUCASTIN,  A, avocat, membre du Conseil général de la Dordogne, à Périgueux.

CHASTENET (Paul), greffier de la justice de paix, à Lanouaille.

Le docteur CHAUME, place Francheville, à Périgueux.

DU CHAZAUD (Albert), à Latourblanche.

L'abbé CHEYSSAC, curé de La Roche-Chalais.

CHILHAUD-DUMAINE (Alfred), attaché d'ambassade, rue de Rennes, 46, à Paris.

CLÉDAT (Jules), employé de banque, rue du Lycée, 1, à Périgueux.

CLÉDAT (Léon), professeur à la Faculté des lettres, cours Morand, 26, à Lyon.

COULOMBEIX, docteur en droit, juge de paix, à Bussière-Badil.

L'abbé COMBROUZE, curé doyen, à Carlux.

Le marquis DE COMMARQUE, à Urval, près Cadouin.

Le comte DE CONSTANTIN, à Beaumont-du-Périgord.

CORNEILHAN,  A, conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, rue Gresset, 8, à Nantes.

COURTEY (Léon), licencié en droit, à Nontron.

COUTURIER (Maurice), ancien négociant, censeur de la Banque de France, à Périgueux.

CRÉDOT (Julien), employé à la préfecture, à Périgueux.

CROS DE ROCHEFORT, à Vélignes.

DE CROZALS,  I, proviseur du lycée de Carcassonne (Aude).

Le comte DE CUMOND, au château de Cumond, par Saint-Privat.

Mgr DABERT, *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

L'abbé DARDÉ, curé d'Excideuil.

DARTENSET (Jean), receveur ruraliste, à Périgueux.

DAURIAC, percepteur, à Périgueux.

DEBETS DE LACROUSILLE (Armand), docteur en médecine, directeur de la vaccination, à Périgueux.

DEBETS DE LACROUSILLE (Marc), procureur de la République à Nontron.

DECLÈVE, percepteur, à Vierzon (Cher).

DECOUS DE LAPEYRIÈRE, *, ancien procureur général, à Périgueux.

L'abbé DELBOURG, curé de Saint-Jacques de Bergerac.

DELPIT (Martial), ancien député, à Castang, près Bouniagues.

DELPIT (Jules), membre de l'Académie de Bordeaux, à Izon, par Vayres (Gironde).

DEMARTIAL, *, sous-intendant militaire, à Limoges.

DEREIX, trésorier-payeur général, à Chaumont (Haute-Marne).

DESCHAMPS (Romain), maire de Razac-sur-l'Isle, près Périgueux.)

DESCHAMPS, directeur de l'école primaire communale de Saint-Martin, à Périgueux.

L'abbé DESCHAMPS, curé de Notre-Dame-de-Sanilhac, près Périgueux.

DESLIGNIÈRES (Marcel), architecte, attaché aux travaux de la ville de Paris, rue Treilhard, 19, à Paris.

DOCHE, juge de paix, à Gultres (Gironde).

DONNEAUD, directeur des contributions indirectes, à Périgueux.

DOSÉ, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, professeur de dessin au lycée de Périgueux.

DOURSOUT (Edmond), négociant, à Périgueux.

DUBET, architecte du département de la Dordogne, à Périgueux.

DUCREY (Eugène), conseiller référendaire de 1^{re} classe à la Cour des comptes, rue Blanche, 27, à Paris.

DUCCROS, instituteur public, à Lanouaille (Dordogne).

DUFOUR (Georges), A, avocat, attaché au cabinet du Ministre des finances, rue de Bruxelles, 13, à Paris.

DUFOUR, *, négociant, à Périgueux.

L'abbé DUFOURG, chanoine honoraire, vicaire-général du diocèse, à Périgueux.

DUJARRIC-DESCOMBES (Albert), ⚬ A, notaire, au Grand-Brassac, par Tocane-Saint-Apre.

DUMAS, instituteur public, à St-Pantaly-d'Ans, par Cubjac.

DUPONT (Paul) fils, imprimeur, rue J.-J. Rousseau, à Paris.

DUPUY, dessinateur-lithographe, à Périgueux.

DUPUY, négociant, archiviste de la ville, à Bergerac.

DURAND (Charles), conducteur des ponts et chaussées, à Tocane-Saint-Apre.

DURIEUX (Lin), propriétaire, au Grand-Brassac, par Tocane-Saint-Apre.

DUSOLIER (Emile), ancien sous-préfet, à Nontron.

DUSSOL (Maurice), avoué licencié, à Périgueux.

DUVERNEUIL (Alcide), instituteur à Saint-Martial-d'Artenset, par Monpont.

L'abbé DUVERNEUIL, ⚬ A, aumônier du lycée de Périgueux.

Le docteur FABRE-TONNERRE, chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, ex-médecin chef du service sanitaire de la ville de Calcutta (Inde anglaise), ex-vice-président titulaire de la Société d'agriculture et d'horticulture de l'Inde, membre de la Société royale asiatique de Calcutta, rue d'Angoulême, 17, à Périgueux.

FARGAUDIE, *, inspecteur général des ponts et chaussées, à Paris.

FARGIS (Alexandre), professeur de dessin au lycée de Périgueux.

FARGEOT (Camille), juge suppléant, avocat, à Ribérac.

FAURE (Paul), négociant, à Périgueux.

Le marquis DE FAYOLLE, au château de Fayolle, près Tocane-Saint-Apre.

Le comte Gérard DE FAYOLLE, licencié en droit, attaché honoraire à la Direction des musées nationaux, au château de Fayolle, près Tocane-Saint-Apre.

FAYOLLE (Angel), licencié en droit, à Ribérac.

FÉAUX (Maurice), agent-voyer, à Périgueux.

FÉLIX (Célestin), homme de lettres, à Bergerac.

Le comte DE FLEURIEU (Henri), au château de Marzac, près les Eyzies.

Le vicomte DE FONTENAY (Anselme), ingénieur de la Compagnie d'Orléans, au château de Puychenil, par Mareuil.

FORNERON (Henri), inspecteur des finances, rue Pierre-Charron, 111, à Paris.

FRAISSE (Georges), conducteur des ponts et chaussées, bibliothécaire de la bibliothèque populaire, à Périgueux.

FRENET, licencié en droit, chef de bureau à la préfecture, à Périgueux.

DE FROIDEFOND DE BOULAZAC (Alfred), propriétaire, à Périgueux.

FRUT (Joseph), avocat, à Vergt.

GAILLARD (Albert), professeur d'agriculture du département, au Châtenet, près Brantôme.

Le docteur GALY, *,  I, ancien maire de la ville de Périgueux, directeur des musées, ancien correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Périgueux.

GALY (Paul), ancien attaché d'ambassade, ancien sous-préfet, à Marsac, près Périgueux.

GANTET, propriétaire, à la Vacherie, par Sorges.

GARÈS (Emile), substitut du procureur de la République, à Ribérac.

L'abbé GARNAUD, curé de Saint-Etienne de la Cité, à Périgueux.

GASSON BUGEAUD D'ISLY (Robert), secrétaire d'ambassade, au château de La Roche, par Excideuil.

DE GÉRARD (Gaston), docteur en droit, professeur d'économie sociale à l'Université catholique, rue de Bourgogne, 13, à Lille (Nord).

DE GÉRARD (René), à Sarlat.

GILLES-LAGRANGE (Fernand), *, notaire, à Périgueux.

GIRARD DE LANGLADE (Cyprien), à Eyliac, par Saint-Pierre-de-Chignac.

GISCLARD, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien conseiller de préfecture, à Périgueux.

GONTIER MAINE DE BIRAN (Elie), rédacteur au Ministère de l'intérieur, rue des Missions, 22, à Paris.

Le vicomte DE GOURGUES,  A, correspondant honoraire du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, au château de Lanquais, par Lalinde.

L'abbé GOUSTAT, curé de Pontours, par Lalinde.

L'abbé GOUZOT, chanoine, curé-archiprêtre de la cathédrale de Saint-Front de Périgueux.

L'abbé GOYHENÈCHE,  A, docteur en théologie, curé de Bourgnac, par Mussidan.

L'abbé GRANGER, curé de Château-l'Evêque, par Périgueux.

GRENIER, notaire, à Saint-Barthélemy-de-Bellegarde, par Monpont.

DE GRÉZEL (Raoul-François), à Saint-Aubin-de-Lanquais, par Issigeac.

GUILLIER (Ernest), notaire, à Périgueux.

HARDY (Michel),  A, correspondant du Ministère de l'instruction publique, Grande-Rue, 141, à Dieppe (Seine-Inférieure).

HERMANN (Gustave), licencié en droit, maire d'Excideuil.

HOARAU DE LA SOURCE, membre du Conseil général, maire de Rouquette, près Eymet.

Le docteur JAUBERT, bibliothécaire de la Société médicale de la Dordogne, à Périgueux.

JAUVINAUD, propriétaire, à Léguillac-de-l'Auche, par Saint-Astier.

L'abbé LABAT, chanoine de la cathédrale, à Périgueux.

LABONNE-LAROCHE, *, ancien payeur du Trésor, à Tocane-Saint-Apre.

Le docteur DE LABROUSSE, ancien maire de Mussidan.

LABUTHIE, avocat, juge suppléant au tribunal, à Nontron.

LACOMBE (Henri), O *, capitaine de vaisseau, directeur du port, à Toulon (Var).

LACOMBE (Jules), receveur des postes, au bureau de l'Hôtel-de-Ville, à Paris.

Le docteur LACOMBE, président de la Société médicale de la Dordogne, rue Bourdeilles, à Périgueux.

LACOTTE-MINARD (Henri), à Chalagnac, près Bordas.

Le docteur LADEVI-ROCHE, au château de Saint-Germain-du-Salembre, par Neuvic-sur-l'Isle.

LAFOSSE, greffier du tribunal civil, à Bergerac.

DE LAGRANGE-CHANCEL, propriétaire, au Lamentin (Martinique).

Le marquis DE LAMBERTYE, à Cons-la-Granville (Meurthe-et-Moselle).

LAMOTHE-PRADELLE,  A, notaire, à St-Pierre-de-Chignac.

Le baron LAPEYRE DE LA PAGÉZIE, à Saint-Lazare, par Condat-sur-Vézère.

LAPEYRE (Fernand), avocat, à La Roche-Chalais.

DE LARIGAUDIE (Jules), propriétaire, à Périgueux.

Le comte DE LARMANDIE, propriétaire, à Périgueux.

DE LARMANDIE (Charles), ancien magistrat, à Pouyol, par Villamblard.

LAROCHE (Léo), au château de Labesse, par Saint-Pierre-de-Chignac.

DE LA SALLE DU MAIGNAUX, maire d'Eyzerat, près Thiviers.

LA SELVE (Edgar), de la Société des gens de lettres, professeur au collège, 192, rue de Bourgogne, à Longwy (Meurthe-et-Moselle).

Le marquis DU LAU D'ALLEMANS, rue Jean Goujon, 37, à Paris.

Le marquis DE LA VALETTE, G , ancien ministre, au château de Cavalerie, près Bergerac.

LAVY (François-Gustave), ancien adjoint, à Brantôme.

DE LENTILHAC (Eudore), secrétaire général de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, à Saint-Jean-d'Alaux, par Saint-Vincent-de-Connezac.

Ledocteur LÉONARDON, , à Monpont.

Le vicomte DE LESTRADE DE CONTI (Marcel), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, avocat, au château de Barrière, à Périgueux.

LEVICOMTE (Paul), , architecte, rue de Ponthieu, 36, à Paris.

LOIRET (Charles),  A, inspecteur d'académie de la Dordogne, agrégé des classes supérieures des lettres, à Périgueux.

LOROIS (Emile), , ancien préfet de la Dordogne, rue du Faubourg Saint-Honoré, 27, à Paris.

Le comte DE LOSSE (Emmanuel), au château de Bannes, par Beaumont-du-Périgord.

Le docteur MACHENAUD, cours Saint-Jean, 61, à Bordeaux.

MAGNE (Pierre) G, *,  I, ancien ministre, sénateur, avenue Montaigne, 47, à Paris, et au château de Michel-Montaigne, par Lamothe-Montravel.

Le docteur MAIGNE (Odon), *, maire de Cubjac.

MAIGNE (Charles), *, ancien trésorier-payeur général, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 47, à Paris.

Le marquis DE MALET, membre du Conseil général de la Dordogne, au château de Puycharnaud, par Nontron.

Le comte DE MALEVILLE, au château de Fénélon, par Carlux.

M^{lle} DE MAMONY, rue de Lancry, 17, à Paris.

MANDIN (Jules), architecte, à Périgueux.

MARÉCHAL, député, membre du Conseil général de la Dordogne, au château de Puyferrat, près Saint-Astier.

MARIAUD (Casimir), percepteur, à Brantôme.

MARMIER (Gaston), capitaine du génie, membre du Conseil général de la Dordogne, rue de Noailles, 2, à Versailles (Seine-et-Oise).

DU MAS-PAYSAC (Henri-Mathieu), maire de Creyssensac, par Bordas.

MASSIAS, instituteur public, à Payzac-de-Lanouaille (Dordogne).

L'abbé MASSON, *, chanoine honoraire de Reims et de Périgueux, curé doyen de Vergt.

MAUREAU (Télémaque-Charles), écrivain, à Villamblard.

MAURICE,  A, professeur au lycée de Périgueux.

MÈGE-LAVIGNOTTE, avoué-licencié, à Ribérac.

MENETREL, *,  I, inspecteur d'académie honoraire, à Périgueux.

MERCIER-LACOMBE, contrôleur des lignes télégraphiques, à Périgueux.

L'abbé MESTALEZ, curé, à Savignac-les-Eglises.

MICHEL, directeur de l'enregistrement et des domaines, à Périgueux.

Le docteur MILLET-LACOMBE, à Mialet.

MILLET-LACOMBE, avocat, suppléant du juge de paix, à Périgueux.

L'abbé MONMONT, curé de Capdrot, par Monpazier (Dordogne).

DE MONTAIGUT (Elie-Alphonse), conservateur des hypothèques, à Périgueux.

DE MONTARDY (Gaston,) propriétaire, rue du Plantier, à Périgueux.

DE MONTARDY (Elie), propriétaire, rue d'Angoulême, à Périgueux.

MONTAUZET, ancien magistrat, à Périgueux.

DE MONTCHEUIL (Paul), avocat, place Dauphine, 44, à Bordeaux.

DE MONTÉGUT (Henri), correspondant du Ministère de l'instruction publique, vice-président du tribunal civil, cours Gay-Lussac, 6, à Limoges (Haute-Vienne).

DE MONTFERRAND (Lodoïs), au château de Montréal, par Mussidan.

Le docteur MOREAUD (Léon), *, membre du Conseil général de la Dordogne, maire de Tocane-Saint-Apre.

MOREAUD (Albert), négociant, à Périgueux.

MOURIÉ, *, conseiller honoraire de Cour d'appel, à Périgueux.

NALET (Henri), architecte, rue d'Angoulême, 53, à Périgueux.

Le comte DE NATTES, O *, colonel du 93^e régiment de l'armée territoriale, au Mas de Montet, par Ribérac.

PALUT (P.-P.), tonnelier, à Bergerac.

Le docteur PARROT (Henri), O *, ~~II~~ I, cours Montaigne, à Périgueux.

L'abbé PARROT (Ernest), curé doyen, à Monpont.

PASTOUREAU, O *, ingénieur, ancien chef de bureau au Ministère de la marine, rue de la Course, 17, à Bordeaux.

DU PAVILLON (Léon), vice-président de la Société d'agriculture, sciences et arts, rue Barbecane, à Périgueux.

DU PAVILLON, doyen du Chapitre de la cathédrale, à Périgueux.

DU PAVILLON (Xavier), au château de Larigaudie, par Vilamblard.

L'abbé PERGOT, chanoine honoraire, curé doyen de Terrasson.

Du PÉRIER DE LARSAN, procureur de la République, à Sarlat.

L'abbé DU PLANTIER, curé doyen de Saint-Cyprien.

DE POURQUÉRY DE BOISSERIN, négociant, à Bergerac.

POUYADOU (Ferdinand), percepteur, à Verteillac.

POUYAUD, *, pharmacien, président du tribunal de commerce, à Périgueux.

L'abbé PRADIER, curé de Saint-Agne, par Lalinde.

DE PRESLE, propriétaire, à Cherveix, par Cubas.

Le docteur PUYGAUTHIER (Henri), à Saint-Apre.

RAYNAL, pharmacien, rue Marbœuf, 77, à Paris.

L'abbé REBIÈRE, chanoine honoraire, directeur de la *Semaine religieuse*, à Périgueux.

RENAUD (Louis), *, architecte en chef de la Compagnie d'Orléans, rue du Vieux-Colombier, 20, à Paris.

REVERDIT, vérificateur des tabacs, à Montignac.

Le docteur REY (Paul), juge de paix, au Bugue.

RIBAULT DE LAUGARDIÈRE, propriétaire, à Nontron.

RIBETTE, chef de district de la Compagnie d'Orléans, à Périgueux.

L'abbé RIBOULET, curé de Chancelade, près Périgueux.

L'abbé RICHARD, vicaire, à Montignac-sur-Vézère.

ROCHE (Georges), propriétaire, à Brie, commune du Chap-deuil-Saint-Just, par Latourblanche.

ROCHON DU VIGNAUD (Albert), au château de la Rigaudie, par Ribérac.

Le comte DE ROFFIGNAC (Ferdinand), ancien sous-préfet, au Castel-Fadèze, près Périgueux.

Le T. R. P. Dom BENOIT ROQUE, prieur de la Chartreuse de Vauclaire, près Monpont.

ROUGIER, A, instituteur public, au Bugue.

DE ROUMEJOUX (Anatole), inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, à Rossignol, par Bordas.

ROUSSELOT-BEAULIEU, ancien receveur de l'enregistrement, à Périgueux.

Le docteur ROUSSELOT-BEAULIEU, rue Maleville, à Périgueux.

Roux (Eugène), rédacteur en chef de l'*Echo de la Dordogne*, à Périgueux.

Le marquis DE SAINT-ASTIER, propriétaire, au château des Bories, près Périgueux.

Le marquis DE SAINTE-AULAIRE, *, ancien député, au château de Siorac, par Saint-Astier.

Le comte DE SAINTE-AULAIRE, ancien sous-préfet, à la Luminade, près Périgueux.

DE SAINT-LÉGIER (Adhémar), au château de Richemont, par Brantôme.

DE SAINT-MARTIN (Albert), au château de Puyfaiteau, par Nontron.

SAINTMARTIN, négociant, censeur de la Banque de France, à Périgueux.

DE SAINT-OURS, ancien adjoint au maire, à Sarlat.

L'abbé SALLÉIX, curé de Saint-Privat-les-Prés.

La marquise DE SANZILLON, au château du Lieu-Dieu, près Périgueux.

SARLANDE (Albert), député de la Dordogne, au château de La Borie, par Champagnac-de-Belair.

SARLANDIE (Arthur),  A, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, chef de division à la préfecture de la Dordogne.

SARLAT, substitut du procureur de la République, à Bergerac.

SARLAT (Ludovic), homme de lettres, greffier du tribunal civil de Sarlat.

SAUMANDE (Georges), avoué, à Périgueux.

SCHOEFFER (Paul), ancien sous-préfet, avocat, rue des Vieux-Augustins, 13, à Périgueux.

Le vicomte DE SEGONZAC, au château de Sorel, par Ressons (Oise).

SERMENSAN, O *,  I, colonel du 50^e régiment d'infanterie de ligne, à Périgueux.

DE SIORAC (Armand), *, inspecteur divisionnaire des lignes télégraphiques, à Limoges.

SORBIER (Théodore), membre du Conseil général de la Dordogne, maire de Montignac-le-Comte.

SORBIER (Georges), licencié en droit, à Montignac-le-Comte.

TAILLEFER (le marquis WLGRIN DE), maire de Lempzours, par Saint-Pierre-de-Côle.

TAILLEFER (Oswald), *, député de la Dordogne, à Domme.

TARDE (Gabriel), juge d'instruction, à Sarlat.

Le général TATAREAU, C *, à Périgueux.

L'abbé TEYSSANDIER, curé de Villac, par Terrasson.

THÉLIGNY DU CASTAING, propriétaire, à Bergerac.

THIBON (Eugène), ancien négociant, à Périgueux.

THIRION-MONTAUBAN, *, député de la Dordogne, rue François 1^{er}, 19, à Paris, et au château de Michel-Montaigne, par Lamothe-Montravel.

Le comte DE TOUCHEBOEUF-BEAUMONT, propriétaire, à Périgueux.

Le docteur USSEL, médecin des épidémies, au Coux, par Siorac.

VACQUAND (Charles), propriétaire, rue de Bordeaux, 14, à Périgueux.

DE VALBRUNE (Ivan), conseiller d'arrondissement, à Saint-Astier.

VALLETTE (Théodore), pharmacien, à Lesparre (Gironde).

VASSEUR (Charles), inspecteur de la Société française d'archéologie, à Saint-Germain, par Belvès.

Le baron DE VERNEILH-PUYRASEAU, correspondant du Ministère de l'instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Puyraseau, par Piégut-Pluviers.

Le colonel DU VIGNAUD, O *, à Nontron.

VILLEPELET, A, archiviste de la Dordogne, rue des Jacobins, 24, à Périgueux.

DE VILLEPREUX (Louis), avocat, à Marmande (Lot-et-Garonne).

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

L'abbé ARBELLOT, chanoine de la cathédrale, à Limoges (Haute-Vienne).

L'abbé BARRÈRE, correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Agen (Lot-et-Garonne).

BULLIOT (J.-G.), *, président de la Société Eduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

Le comte DE BUSSY, administrateur de la Société des Etudes historiques, rue Gay-Lussac, 40, à Paris.

Le marquis DE CASTELNAU D'ESSENAULT, * A, correspondant du Ministère de l'instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Paillet, par Langoiran (Gironde).

CHABANEAU, * I, professeur de philologie romane à la Faculté des lettres, à Montpellier (Hérault).

Le comte DE CHASTEIGNER (Alexis), ancien officier des haras, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Bordeaux.

DE CHODZKO (Vitold), docteur en droit, au château de Lacôte, par Aixe (Haute-Vienne).

DE CROZALS, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

DELISLE (Léopold), O *, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.

DROUYN (Léo), *, membre de l'Académie de Bordeaux, correspondant du Ministère de l'instruction publique, rue Desfourniel, 30, à Bordeaux.

DRUÏLHET-LAFARGUE, secrétaire général de l'Institut des provinces, boulevard de Caudéran, à Bordeaux.

DU CROCO, *, professeur à la Faculté de droit, à Poitiers.

FILLON (Benjamin), homme de lettres, à La Court de Saint-Cyr en Talmondais (Vendée).

Le docteur GARRIGOU, paléontologiste, à Toulouse (Haute-Garonne) et à Tarascon (Ariège).

GASSIES, directeur de musée préhistorique, à Bordeaux.

GERMAIN, O *, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, à Montpellier (Hérault).

GRELLET-BALGUERIE, ⚔ A, juge au tribunal civil de Lavaur (Tarn).

LAFON (Emile), *, peintre d'histoire, ancien directeur de l'école municipale de dessin de Tours, rue de Varannes, 42, à Paris.

LARTET (Louis), professeur à la Faculté des sciences de Toulouse (Haute-Garonne).

LE BLANT (Edmond), *, membre de l'Institut, vice-président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rue Leroux, 7, à Paris.

LEGUAY, architecte, rue de la Sainte-Chapelle, 3, à Paris.

A. DE LONGPÉRIER, O *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rue de Londres, 50, à Paris.

MARY-LAFON, *, bibliothécaire de la ville, à Montauban (Tarn-et-Garonne).

MASSÉNAT, paléontologiste, à Brive (Corrèze).

ROBERT (Charles), C *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 25, boulevard de Latour-Maubourg, à Paris.

DE SAULCY, C *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, président de la Commission des Gaules, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 54, à Paris.

TAMIZEY DE LARROQUE, ⚔ A, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

MEMBRE HONORAIRE.

M. le comte DE MELLET, ⚔ I, à Chaltrait, par Montmort (Marne).

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société historique et archéologique de la Charente, à Angoulême.

Société archéologique du Midi de la France, place Saint-Sernin, 7, à Toulouse (Haute-Garonne).

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.

Société Eduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

Société française d'archéologie, à Tours (Indre-et-Loire).

Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.

Société pour l'étude des Langues romanes, rue Raffinerie, à Montpellier (Hérault).

Société des Antiquaires de la Picardie, à Amiens (Somme).

Société nivernaise des lettres, sciences et arts, à Nevers (Nièvre).

Académie héraldique et généalogie italienne, à Pise (Italie).

Société archéologique de Bordeaux.

Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges (Haute-Vienne).

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (Vienne).

Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Chambéry (Savoie).

Société des sciences, belles-lettres et arts de Pau, à Pau (Basses-Pyrénées).

Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.

Société des Etudes historiques, rue Gay-Lussac, 40, à Paris.

Société littéraire, historique et archéologique, à Lyon.

Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 5 décembre 1878.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, au lieu habituel des réunions.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, le marquis de Fayolle, l'abbé Riboulet, Bleynie, l'abbé Brugière, Bussière, Crédot, Gantet, Jauvinaud, le chanoine Labat, le comte de Larmandie, Charles de Larmandie, le colonel Sermensan et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

A l'occasion de cette lecture, M. l'abbé BRUGIÈRE demande la permission de signaler un autre heurtoir ancien, qui est placé, à Domme, sur la porte du presbytère, et représente une couleuvre enroulée autour du marteau : le dessin pourrait en être publié.

La bibliothèque de la Société a reçu pendant le mois dernier :

La Revue des langues romanes, deuxième série, tome VI, numéro du 15 octobre 1878 ;

L'Investigateur, journal de la Société des Études historiques, numéros de juillet-août et de septembre-octobre 1878 ;

Un numéro spécimen du *Bulletin historique et archéologique de Vaucluse* ;

De M. Ivan de Valbrune, son *Discours sur l'instruction agricole*, prononcé le 29 septembre dernier à la distribution des prix du comice du canton de Saint-Astier ;

De M. le colonel Sermensan, un vieux plan topographique

de la ville, port et baie de Gibraltar et de ses environs » ; une carte sur toile du département du Morbihan, décrété le 30 janvier 1790 par l'Assemblée nationale et divisé en 9 districts et 71 cantons; une carte sur toile de 1785 des environs de Paris « comprenant partie des gouvernemens généraux de l'Isle de France, de Normandie, d'Orléanois et de Champagne, par M. Brion de la Tour, ingénieur-géographe du Roi » ; une autre carte sur toile, de 1792, du gouvernement général de la Champagne, par de La Marche, géographe, et un plan géométrique et topographique de la ville, cité et faubourgs de Limoges en 1750, d'après le plan de M. Fressaguet, ingénieur du département, par J.-B. Tripon, 1837 ;

Du gouvernement anglais, le *Catalogue de la section anglaise à l'Exposition universelle de 1878*, 5 volumes in-8°.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT croit être l'interprète des sentiments de la Société en exprimant les regrets que lui a causés la mort d'un de nos membres honoraires, de M. Léon Dessalles, ancien archiviste de la Dordogne, lauréat de l'Institut, qui s'était fait connaître dans le monde savant par un grand nombre de travaux historiques et philologiques. Les plus importants sont son ouvrage sur *Périgueux et les deux derniers comtes de Périgord*, et son mémoire couronné qui a pour titre : *Quelle a été l'influence de la croisade contre les Albigeois sur la langue et la littérature romane* ? Il a publié, en outre, dans les *Annales agricoles et littéraires* et dans les *Annuaire de la Dordogne*, plusieurs notices biographiques sur nos célébrités périgourdines les moins connues et de nombreux articles qui tous témoignent à la fois d'une véritable érudition et d'un amour profond du pays natal. Il est fâcheux que la mort l'ait empêché de mettre la dernière main à son *Histoire du Périgord* à laquelle il travaillait depuis si longtemps et dont il entretenait déjà M. de Mourcin en 1841. Cette perte sera vivement ressentie par toutes les personnes qui s'intéressent aux études historiques.

L'assemblée s'associe par de sympathiques regrets aux paroles de M. le Président.

MM. MASSIAS et l'abbé RICHARD, nommés membres titu-

lares dans une précédente réunion, envoient leurs remerciements à la Société.

M. LE PRÉSIDENT nous apprend la nomination de notre compatriote et érudit confrère, M. Chabaneau, à la chaire de langue et littérature romane à la Faculté des lettres de Montpellier. — Cette nouvelle est accueillie avec satisfaction.

M. Eugène Yung, directeur à la fois de la *Revue politique et littéraire* et d'une *Revue scientifique*, demande un exemplaire de la collection de notre *Bulletin*, afin de rendre compte de nos travaux dans sa *Revue* d'une façon complète. Il ne nous est pas possible, dit M. LE PRÉSIDENT, de satisfaire M. le directeur de la *Revue scientifique*, nos premiers volumes étant épuisés.

M. Édouard Taillebois, membre du bureau de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, qui vient de se fonder à Brive, écrit à M. LE PRÉSIDENT pour appeler son attention sur la motion adoptée par la Société corrézienne dans sa séance du 9 novembre dernier. Il s'agit de démarches à faire par les Sociétés savantes des anciennes provinces de l'Aquitaine et de la Normandie anglaises, auprès de M. le Ministre de l'Instruction publique et de M. le Ministre des Affaires étrangères pour qu'ils veuillent bien réclamer et négocier le retour des archives françaises, emportées en Angleterre après la guerre de Cent-Ans, et enfermées encore à cette heure à la Tour de Londres et à l'Échiquier. Il serait, en effet, du plus grand intérêt pour nous de ravoïr ces milliers de documents historiques ; mais le gouvernement anglais consentira-t-il à s'en dessaisir ?

Conformément à la proposition de M. Taillebois, la Société historique et archéologique du Périgord joint ses vœux les plus sincères pour obtenir un résultat favorable à ceux de la Société corrézienne, à qui revient tout le mérite d'une initiative aussi patriotique.

Notre éminent correspondant M. Charles ROBERT, de l'Institut, annonce qu'il nous fera prochainement envoyer par le Ministère de l'Instruction publique la *Revue des Sociétés savantes*, et il dit en même temps à M. le Président au sujet de l'inscription des *Primani* : « M. Allmer, qui est un spécialiste

» de premier ordre, m'a envoyé son interprétation du texte
» que vous devez à M. l'abbé de Saint-Exupéry. Elle ne dif-
» fère pas beaucoup de la vôtre. Vous voilà donc deux contre
» un, et malheureusement mes *Primani* ne viendront pas
» combattre pour moi ! Avant de m'avouer vaincu, je serais
» bien aise d'avoir une ou deux épreuves de votre excellente
» photographie. Soyez donc assez bon, si le cliché n'a pas été
» détruit, pour autoriser votre éditeur à me les céder. J'ai
» bien le numéro du *Bulletin* dans lequel se trouve cette
» planche, mais je suis bibliomane et plein de respect pour
» tous les volumes qui font série.

» Vos découvertes du château Barrière sont bien intéres-
» santes. Est-ce que cette ruine n'appartient pas à M. de
» Beaufort, mon collègue au conseil de la Société de secours
» aux blessés ?

» Je vous adresse un exemplaire d'un rapport sur les An-
» nales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-
» Maritimes que j'ai, exceptionnellement et en raison de
» l'importance des matières examinées, fait tirer à part. Je
» n'offre pas ce travail à la Société archéologique, parce
» qu'elle le possède dans son exemplaire de la *Revue des So-
» ciétés savantes*, etc.

M. LE PRÉSIDENT demande la permission de lire deux pas-
sages de ce rapport. L'un est relatif au Mémoire de M. Brun
sur *Nice et Cimiez* ou plutôt à une inscription latine de Nice
dédiée à Memmius Macrinus, *episcopus Nicaeensium* :

.... Quelle était au juste, dit M. Charles Robert, la fonction exercée à Nice
par Macrinus, l'ancien duumvir marseillais devenu *episcopus* ? Malgré les
observations de M. Chabouillet, M. Brun persiste à traduire *episcopus* par
« surveillant des mœurs » et *agonothète* par « juge arbitre ». Or, il précise
trop pour le premier de ces mots et pas assez pour le second, qui veut dire
« président des jeux ». Quant à l'*episcopus*, dont on fait habituellement un
inspecteur des marchés ou des ports, il est plus prudent, suivant moi, de
s'abstenir d'hypothèses sur la nature de la surveillance qui lui était confiée,
lorsqu'aucun complément ne vient dire quelle était cette surveillance. *Episco-
pus*, en effet, vocable assez rare chez les auteurs et dans les textes lapi-
daires latins, se rencontre, pour la première fois, dans Cicéron, qui l'écrit
encore en caractères grecs, lorsqu'il raconte que Pompée, fuyant Rome de-

vant César, lui a confié l'inspection des levées et de tous les préparatifs qui devaient se faire dans la Campanie et sur les côtes : « Vult enim me Pompeius esse quem tota haec Campania et maritima ora habeat ἐπίσκοπον ad quem delectus et summa negotii referatur itaque vagus esse cogitabam. » Plus tard, les mots ἐπίσκεψις, ἐπίσκοπος se rencontrent latinisés, comme le prouvent, à défaut de l'inscription de Joffrédy : 1^o le texte de la période impériale que cite M. Brun, comme trouvé sur la route de Nice à Cimiez et qui mentionne un procureur *ducenarius episcipseos choraë inferioris* ; 2^o une loi d'Arcadius relative aux *episcopi qui praesunt panis et ceteris venalibus rebus quae civitatum populis ad quotidianum victum ususunt*. On le voit, le mot *episcopus*, qui s'appliquait à des fonctions d'un ordre aussi différent que la levée des troupes et l'inspection des vivres d'une ville, n'avait pas, dans le langage officiel de l'Empire, un sens spécial comme il l'eut chez les chrétiens. C'est donc à tort que des lexiques limitent l'emploi du titre *episcopus* aux surveillants des marchés et des ports. Il est certain que les lapicides qui gravaient ce mot sur les marbres de Nice et des environs, et que le public qui le lisait, savaient parfaitement à quelle fonction il s'appliquait ; mais s'ensuit-il, toute séduisante que soit l'hypothèse, qu'il s'agissait de la surveillance du port ? Non assurément, car la région inférieure qui apparaît dans l'inscription du procureur désigne une division territoriale intérieure plutôt qu'une partie des côtes. Je le repète, il est préférable de s'abstenir. M. Brun fera bien, dans tous les cas, de renoncer à traduire *episcopus* par « surveillant des mœurs ». Si l'on voulait absolument chercher un sens à l'expression *episcopus Nicaeensis*, il faudrait, comme M. Mommsen, admettre que Memmius Macrinus avait un rôle politique et surveillait, au nom des Marseillais, leurs clients de Nice ; mais ce n'est encore là qu'une induction, qui, si elle est logique, ne s'appuie sur aucun texte formel.

L'autre passage concerne un Mémoire de M. le docteur Henry, intitulé : *Une excursion aux lacs des Merveilles près Saint-Dalmas de Tende* :

Bonne étude de vingt pages sur un ancien glacier qui, s'appuyant aux monts Bego et Clapier, aurait présenté une surface de plus de 60 kilomètres carrés et dont la moraine est encore parfaitement visible dans la vallée de Saint-Dalmas de Tende, à une altitude d'environ 800 mètres. C'est à l'action de ce glacier que l'auteur attribue les figures de chevaux, de guerriers et d'armes observées depuis longtemps sur des rochers au bas du col d'Enfer et qui ont fait donner à des lacs voisins le nom de lacs des Merveilles. Il est moins

affirmatif au sujet d'inscriptions que plusieurs voyageurs ont cru distinguer sur les flancs de deux blocs gisant au pied du mont Bego.

La tradition du pays veut que ces figures soient l'œuvre d'une des armées à la solde de Carthage, qui suivirent celle d'Hannibal. Cette légende ne supporte pas l'examen et n'a d'autre mérite que de montrer combien sont durables les souvenirs des grands événements de l'histoire...

MM. Rivière et de Vesly ont été récemment chargés d'étudier sur place les mystérieux rochers du Val d'Enfer et des Neuf Lacs. Ils rapportent plus de quatre cents estampages. Têtes de bœufs liées au joug, têtes de cerfs, javelots, haches, socs, etc., se partagent ce gigantesque album ; suivant les nouveaux explorateurs, on ne serait rien moins qu'en présence des éléments d'un alphabet hiéroglyphique remontant à une de ces civilisations qui se perdent dans la nuit des temps. Il convient d'attendre, pour se prononcer sur le caractère et l'importance de ces figures, que le rapport de MM. Rivière et de Vesly soit parvenu au Ministère et ait été examiné.

M. LE PRÉSIDENT demande à lire encore quelques extraits d'un article de l'*Illustration* sur *La galerie des antiquités égyptiennes à l'Exposition* :

... Si l'on songe à ce que pouvait être l'Europe seulement quatre mille ans avant notre ère, alors que s'élevaient les pyramides de Gizèh, on comprendra tout l'intérêt qui se reporte sur l'Egypte de cette époque. La Gaule et la Germanie, encore inconnues et sauvages avant César, pratiquaient peut-être l'anthropophagie dont certaines sépultures d'une date inconnue ont révélé les traces. Qu'était alors la Grèce, quand treize cents ans seulement avant Jésus-Christ, à l'époque probable de la guerre de Troie, on la voit encore dans les limbes du premier âge ? Le peuple hébreu lui-même ne devait commencer à poindre qu'au sortir de la terre d'Egypte d'où il emportait tant de traditions, c'est-à-dire entre 1400 et 1300, alors que cet Etat descendait déjà le versant de la décadence politique.

Or, tandis que le reste du globe, sauf peut-être l'Inde et la Chine, était couvert de forêts vierges infestées par les fauves et traversées par des tribus de chasseurs et de nomades assez semblables aux Indiens de l'Amérique du Nord, que se passait-il aux bords du Nil ? Les tableaux que M. Mariette a fait dessiner d'après les bas-reliefs de tombeaux vieux de six mille ans, les plus anciens qu'il ait trouvés à Memphis, vont nous le montrer, etc.

Le style de ces petites peintures est naïf : bien des fautes assurément de dessin et de perspective, mais avec cela un sentiment très fin de la ligne

et une observation de la nature réelle qui, pour les représentations d'animaux par exemple, va presque jusqu'à la perfection.

... Les produits de l'industrie mobilière et domestique n'ont pas été oubliés. Il y a là plusieurs maillets de bois pour la taille de la pierre, dont l'un a l'âge certain de six mille ans ; un niveau de maçon de l'époque de Moïse ; un tabouret de paille que l'on croirait moderne par sa structure et sa conservation. Cet objet a été trouvé dans un tombeau de la onzième dynastie, datant peut-être de trois mille ans avant Jésus-Christ. Ces exemples de conservation sont communs en Egypte, où jamais il ne pleut, où la sécheresse de l'air est si conservatrice que des constructions en briques non cuites et friables s'y conservent depuis cinq mille ans, et que, dans des tombeaux fermés depuis l'époque de l'Exode, M. Mariette a trouvé les pas des derniers sortants encore marqués sur le sable. Mentionnons enfin des arcs, des flèches et des sabres en bois dur, des poignards, des haches, des outils de toute sorte, en bronze, et enfin un joli petit modèle de coffret, vieux de cinq mille ans, en bois de deux couleurs, comme les meubles du musée de Boulaq et ceux de notre exposition, pour lesquels il a servi de type.

Au milieu de la salle, sous un portique de style égyptien, est placée une vitrine circulaire renfermant des collections de poids antiques, des jeux de dames, des palettes de scribes, avec leurs godets de couleurs et leurs pinceaux, des moules de terre pour le modelage des innombrables figurines ou amulettes en pâte de verre colorée, dont on voit à côté de nombreux échantillons. Ces spécimens de l'art du verrier montrent que, dans l'antique Egypte, on connaissait déjà toutes les ressources et tous les secrets de cette industrie.

M. l'abbé BRUGIÈRE signale à l'attention de l'assemblée un superbe roc dit branlant, qui ne l'est pas du tout, dans le voisinage de Javerlhac. Ce roc mesure 20 mètres de circonférence et 3 mètres de hauteur.

M. LE PRÉSIDENT dit que c'est un bloc erratique en grès ferrugineux, comme il y en a beaucoup en Périgord, déposé à l'époque glaciaire.

M. le marquis DE FAYOLLE présente quelques silex provenant du *Roi des Chauses*, commune d'Antonne, et des fragments de poterie de Saint-Apre, avec dessins au trait, du VI^e ou VII^e siècle. Il espère que dans cette dernière localité les travaux de terrassements du chemin de fer feront faire de nouvelles découvertes intéressantes : on y a déjà trouvé des

pavés romains, des morceaux de stuc et deux belles frises en marbre blanc qu'a recueillies pour le musée notre confrère M. Charles Durand. On a trouvé également un peu au-dessus de Saint-Apre, près de Beauséjour, des débris romains et même des ossements humains mélangés avec de la poterie.

M. LE PRÉSIDENT demande qu'on ait grand soin des crânes pour qu'il puisse les étudier.

M. LE PRÉSIDENT met ensuite sous les yeux de l'assemblée une soixantaine de monnaies gauloises qu'il a achetées de M. Delluc, pour le musée de Périgueux, et qui ont été trouvées, au nombre de deux mille, dans un pot en terre et dans un bois de la commune de Cuzance, canton de Martel (Lot), à quelques kilomètres du Puy-d'Issolud. Ces monnaies en argent sont des oboles et quarts d'oboles; elles ont la roue et la hache d'un côté, et divers symboles de l'autre. Elles sont imitées de celles des Volkes-Tectosages ou de Toulouse et ont dû être frappées par les Cadurques.

M. LE PRÉSIDENT fait admirer, près du bureau, une autre acquisition qu'il a faite ces jours-ci pour le musée : c'est une magnifique crédence en noyer sculpté, surmontée d'un dais en berceau avec festons ajourés du xv^e siècle, provenant de la sacristie de Chancelade.

M. DUJARRIC-DESCOMBES, qui veut bien ne pas nous oublier, nous envoie un article sur la naissance d'AIMAR de RANCONNET, un des hommes les plus savants du xvi^e siècle, que Périgueux a regardé jusqu'à présent comme un de ses plus illustres enfants. « Il serait curieux, dit-il, intéressant pour le Périgord de provoquer de nouvelles recherches sur ce point important. Notre province est riche en grands hommes; mais, si après avoir perdu naguère Cyrano de Bergerac, elle doit se résoudre à voir disparaître encore de son panthéon une de ses plus belles illustrations, vous avouerez qu'après une possession de plusieurs siècles, le cœur doit lui saigner cruellement. Appelez donc nos collègues à éclaircir ce point de biographie, que les arguments de M. Tamizey de Larroque ne me semblent avoir nullement tranché d'une façon définitive. »

M. Dujarric-Descombes met en présence les assertions de

M. Dessalles qui fait d'Aimar de Ranconnet un Périgourdin, et celles de M. Tamizey de Larroque qui en fait un Bordelais et dit en terminant : « Pour Ranconnet a-t-on apporté dans le débat, comme pour Cyrano de Bergerac, des pièces concluantes ? Devant une question de cette importance, nous préférons nous abstenir de formuler tout jugement. Nous laissons à la sagacité de nos plus érudits collègues de la Société historique le soin de se prononcer. » Après lecture, la Société décide que l'étude de M. Dujarric sera insérée au *Bulletin*.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL fait remarquer que si on n'a pas l'acte de naissance d'Aimar de Ranconnet, on a nombre de titres qui établissent que cette famille est bien périgourdine par son domicile et ses intérêts. Non-seulement on la voit, comme le dit M. Dessalles, exercer au xv^e siècle des fonctions municipales à Périgueux, mais encore figurer au xvi^e dans diverses pièces de la sénéchaussée de Périgueux. La terre d'Escoire lui a appartenu depuis ces époques sans interruption jusqu'en 1800, et le dernier représentant de cette famille Louis-René de Ranconnet marquis d'Escoire, comte de Noyan, né en 1730 en Bretagne où la famille avait aussi des intérêts, mourut en 1810 au château d'Étioles près de Corbeil, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il était le père de la grand'mère de M. le marquis de Sainte-Aulaire, notre honoré confrère, qui a bien voulu ces jours-ci, dit M. le Secrétaire-général, me communiquer en manuscrit son attachante biographie.

M. BUSSIÈRE donne lecture d'un intéressant mémoire, accompagné de deux dessins, sur les anciennes fontaines de l'abbaye de Brantôme, dont l'une est du xv^e et l'autre du xvi^e siècle, et entretient l'assemblée d'un projet de restauration de la seconde de ces fontaines, sur laquelle serait placé, dans un avenir assez rapproché, le buste en bronze du célèbre Pierre de Bourdeille abbé commendataire de Brantôme. En terminant, il prie M. le Président de lui indiquer un architecte qui préparerait le projet sous la direction du conseil municipal : M. le Président désigne notre confrère M. Nalet.

La Société, par l'organe de son président, adresse alors des

félicitations à l'administration municipale de la ville de Brantôme pour le soin éclairé qu'elle apporte à la conservation et à la restauration de ses anciens monuments et pour l'heureux exemple qu'elle donne ainsi aux autres municipalités du département.

M. l'abbé RIBOULET dit qu'il a en sa possession le récit d'une mission que prêcha en 1681 le P. Honoré, à Sarlat et à Périgueux, et que si la Société pense qu'il y ait quelque intérêt à publier ce manuscrit ou en entier ou en partie, il l'apportera à la prochaine séance.

La Société émet un avis favorable à la publication.

M. LE PRÉSIDENT offre trois pièces manuscrites sur papier aux archives départementales : la première est un état instructif des frais et dépenses que fait en 1609 M. Delaserre, pour se rendre de Bordeaux à Paris où l'appelait le procès en règlement de juges de M. de Vignolles contre M^{lle} de Laporte; la seconde est un curieux mémoire des meubles et de la vaisselle qui sont donnés en charge par M^{lle} de Geneste à « Marguerite Gaulteyron sa chambarière, » en 1612; et la troisième, une délibération de l'administration du département de la Dordogne, du 2 frimaire an IV de la République, autorisant Christophe Beaumont et Marie-Claude Baynac, qui habitent accidentellement chez leur fils à la Marthonie, à aller résider dans la commune de Meyrals, canton de Saint-Cyprien, sous la surveillance de l'administration municipale de Saint-Cyprien. Ces pièces seront publiées dans le *Bulletin*.

M. BUSSIÈRE dépose sur le bureau un livre richement relié dans lequel il n'y a que du papier blanc et portant des armoiries sur les plats. Quelques personnes croient y voir les armes de Belzunce, et la reliure, du XVIII^e siècle, pourrait bien être de Biziaux.

M. LE PRÉSIDENT présente également une médaille en bronze de Benoît XIV, 1747, avec cette inscription au revers : EX FRAGMENTIS COLLECTIS. Elle a été trouvée à Périgueux par un cantonnier de la ville et donnée au musée.

M. CRÉDOT demande la parole pour lire une intéressante étude sur l'institution des quêtes organisées dans toutes les paroisses du Périgord, depuis le XVII^e siècle jusqu'à la Révo-

lution, pour le rachat des pauvres captifs. Ces aumônes étaient recueillies par l'ordre des Trinitaires, qui avait un délégué laïque dans chaque paroisse, jouissant en raison de sa charge de certains privilèges, exempté par ordonnance royale de 1643 de toutes gardes et séquestrations de biens, meubles et immeubles, tutelles et curatelles, logement de gens de guerre, fonctions d'échevin et de consul, etc. Après avoir subi quelques modifications, l'étude de M. Crédot sera insérée au *Bulletin*.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL communique ensuite une lettre fort bien tournée, sans date, non signée, adressée à M. de Taillefer, et où il est question peut-être pour la première fois de l'établissement d'un *Musée Vésunien* à Périgueux. Cette lettre, qui sera publiée au *Bulletin*, est de l'auteur d'un opéra de *Jephthé*.

M. LE PRÉSIDENT pense que la lettre également non signée, lue à la précédente réunion, doit être attribuée au marquis de Fortia d'Urban.

Enfin, par ce temps de prospectus extravagants, M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL croit qu'il n'est pas sans intérêt d'en connaître un du siècle dernier qu'il demande la permission de lire, et qu'il a découvert parmi de vieilles minutes de notaire : c'est celui d'un charlatan venu autrefois à Périgueux, sur « Les vertus de l'orviétan, inventé d'Orviète, distribué par le sieur Jean Gallois, avec permission du Roi et de M. Chicoinneau son premier médecin. » — La Société en demande la publication.

Il reste à prononcer l'admission de quatre nouveaux membres qui ont témoigné le désir d'entrer dans notre association. Après plusieurs votes d'acclamation, sont déclarés admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. le docteur LADEVI-ROCHE, au château de Saint-Germain-du-Salembre, par Neuvic-sur-l'Isle, présenté par MM. Galy et Parrot ;

M. le docteur BARBANCEY, à Monpont, présenté par MM. Duverneuill et Villepelet ;

M. Paul SCHOEFFER, ancien sous-préfet, avocat, rue des

Vieux-Augustins, 13, à Périguedux, présenté par MM. de Lestrade et de Froidefond ;

Et M. DUMAS, instituteur public, à Saint-Pantaly-d'Ans, par Cubjac, présenté par MM. Galy et Odon Maigne.

La séance est levée à trois heures du soir.

Le secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.



Séance du jeudi 2 janvier 1879.

Présidence de M. le docteur Galy.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Froidefond, l'abbé Riboulet, le vicomte de Lestrade, Jules Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleynie, l'abbé Cheyssac, Crédot, l'abbé Goyhenèche, le chanoine Labat et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT indique les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque pendant le mois de décembre :

Le Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1878, numéro 3 ;

Le Giornale araldico de l'Académie de Pise, numéro de novembre 1878 ;

Par M. Paul Marchegay, les *Formules des serments prêtés et reçus par les grands officiers de la sénéchaussée de Guyenne*, en 1375, extrait du tome XVIII des *Archives historiques de la Gironde* ;

Par MM. Poussielgue frères, libraires à Paris, le prospectus du grand ouvrage de M. Rohault de Fleury sur *La Sainte Vierge*, études archéologiques et iconographiques, 2 vol. grand in-4° ;

Les *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, un beau volume grand in-8°, 1876, contenant : 1° Un excellent mémoire de M. Guigue sur *Les Voies antiques du Lyonnais, du Forez, du Beaujolais, de la Bresse, de la Dombes, du Bugey et de partie du Dauphiné, déterminées par les hôpitaux du moyen-âge*, dans lequel l'auteur conclut en disant : « Que les petits hôpitaux destinés aux pauvres du Christ subsistant au moyen-âge dans le *Pagus major Lugdunensis* révèlent le parcours des grandes routes qui le sillonnaient alors en tous sens ; que ces grandes routes étaient des voies antiques ; et une grande province, comme ce *Pagus*, ne pouvant être une exception, que la constatation dans les autres provinces de ces hôpitaux faciliterait singulièrement la recherche et la connaissance du tracé des voies qui existaient en Gaule à l'époque de la domination romaine. »

2° Un extrait de l'Itinéraire en France et en Belgique d'Abraham Golnitz, *Ulysses Belgico-Gallicus*, traduit et publié avec notes et éclaircissements par M. A. Vachez, sur *Lyon au xvii^e siècle*.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

La Société archéologique de Bordeaux nous annonce l'envoi, sous le couvert de M. le Ministre de l'Instruction publique, des 3^e et 4^e fascicules du tome IV de sa publication que nous n'avons pas encore reçus.

La *Revue bordelaise*, scientifique et littéraire, journal des Facultés et des Sociétés savantes du sud-ouest, qui vient de se fonder à Bordeaux, demande à faire échange avec notre *Bulletin*. Cette proposition est renvoyée à la commission chargée d'examiner les échanges.

MM. les docteurs LADEVI-ROCHE et BARDANCEY, Paul SCHOEFER et DUMAS, nommés membres titulaires dans la dernière réunion, transmettent leurs remerciements à la Société.

M. le Président du cercle de la Philologie de Périgueux prie le bureau de vouloir bien consentir à ce qu'il abonne son cercle à notre *Bulletin*. Cette demande, mise aux voix, est favorablement accueillie.

M. LE TRÉSORIER-BIBLIOTHÉCAIRE donne lecture de son compte de gestion des finances de la Société pour l'exercice

1878, duquel il résulte que nous avons reçu l'an passé, tant en subventions de l'Etat et du département, qu'en cotisations des membres, la somme de..... 4,336^f 05^c

Que nous avons dépensé soit pour l'impression du *Bulletin*, soit pour les dessins et photographies, frais de port et de bureau, la somme de..... 3,326 »

De sorte que nous avons, pour cette année, un excédant de recettes de..... 1,010^f 05
qui, joint à notre actif du 31 décembre 1877..... 3,702 73
porte notre capital social au 31 décembre 1878 à
la somme de..... 4,712^f 80^c

L'assemblée, sur la motion de M. le PRÉSIDENT, vote des remerciements à son trésorier.

M. BLEYNIE dépose sur le bureau un fragment de hache que M. Reverdit, dans son mémoire sur les *Stations préhistoriques du canton de Montignac*, a pris pour un moulage. Il y aura donc lieu de faire une petite rectification à ce sujet : c'est un fragment de roche qui est de l'époque de la pierre polie.

M. LE PRÉSIDENT lit ensuite une lettre adressée de Vannes, en 1829, à M. de Mourcin par M. l'abbé Mahé, chanoine de la cathédrale de Vannes, président de la Société polymathique du Morbihan, par laquelle il lui répond qu'on trouve *quelquefois* dans le pays des instruments de pierre, de fer et de cuivre nommés *celtæ*, des médailles romaines, mais aucune médaille gauloise antérieure à la conquête des Gaules par les Romains, et il l'engage, en terminant, à se défier du Dictionnaire qu'il consulte dans ses études sur la langue celtique, le Dictionnaire soi-disant celtique de Bergier, qui est un objet de risée pour les Bretons. Cette lettre sera publiée.

M. l'abbé CHEYSSAC, curé de La Roche-Chalais, demande la permission de présenter divers objets qu'il a apportés avec lui : d'abord une hache au type de Saint-Acheul, découverte sur les plateaux de La Roche-Chalais; un fragment de pot trouvé dans le canton de Beaumont, se rapportant aux pote-

ries présentées par M. le marquis de Fayolle et à celles des foyers superficiels des Eyziez ; quelques monnaies de Probus saucées d'argent ; puis un registre du xvi^e siècle contenant les statuts de la ville de Bordeaux, les procès-verbaux des élections consulaires ; un moule de pâtissier en buis, du xvii^e siècle, représentant en relief sur le cylindre une chasse au cerf, sur la partie extrême et inférieure le soleil, et pour légende la devise de Louis XIV : NEC PLVRIBVS IMPAR, et sur le bout opposé une fleur de lis avec la légende : LILIA NEQVE LABORANT NEQVE NENT ; et enfin une médaille commémorative de la Fédération, en bronze.

M. le marquis D'ABZAC DE LA DOUZE fait don au Musée départemental d'un jeton de Louis XIII, de l'époque de la régence, portant au revers le symbole de la Justice avec la légende ARMIS TVTAE LEGES, et d'un denier d'Utrecht de 1788.

M. LE PRÉSIDENT donne communication d'un intéressant mémoire écrit en 1641 par la sœur Renée du Prat, prieure du couvent de Fontaines, de l'ordre de Fontevrault, pour indiquer à M^{lle} du Tranchar les sommes et objets mobiliers qu'elle avait à fournir en entrant au couvent. Ces objets consistant surtout en vaisselle, literie, habits, linge de toilette, de table et de corps, représentent une valeur considérable, et M. le Président fait remarquer, en passant, que ce mémoire prouverait dans une certaine mesure que les cadets et cadettes de famille n'étaient pas, comme on l'entend dire souvent, frustrés de leur part d'héritage lorsqu'ils entraient en religion. A côté des habits, les livres de piété ne sont pas oubliés : avec son trousseau, la novice de Fontaines doit apporter « deus brevieres, un diurnal, les heures de Nostre-Dame, un » processional, le tout du concile de Trante, de belle et grosse » lettre, de l'impression d'Anvers ou de la recente de Paris a » l'usage des eglises canoniales, non de Saint-François a » cause du chant qui n'est semblable. »

M. LE PRÉSIDENT lit aussi plusieurs lettres qui furent adressées en l'année 1778 à M^{me} la marquise de Ladouze à Périgueux pour la tenir au courant des événements politiques. C'est une véritable gazette : on sait en effet qu'autrefois tou-

tes les nouvelles se transmettaient par lettres. Le *Bulletin* reproduira ces divers documents.

Puisqu'il s'agit de gazette, M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL pense qu'il est important pour l'histoire des journaux à Périgueux de connaître un mandement des maire et consuls, acquitté de l'imprimeur, où se trouve relatée la mention la plus ancienne du plus ancien journal de Périgueux. Le voici :

« Du 18 decembre 1786.

» Impression d'une affiche que Messieurs les maire et consuls ont donnée à imprimer, portant defense de rien imprimer, afficher et colporter, concernant la feuille du Perigord ; la dite affiche en placard petit format..... 6 livres.

» Le sr Fournier, receveur comptable de la communauté, payera au sr Dalvy, imprimeur, la somme de six livres pour ses droits d'impression de l'ordonnance mentionnée cy dessus ; laquelle somme sera passée en mise audit sieur receveur en rapportant le present mandement. A Perigueux le vingt mars mille sept cents quatre-vingt-sept. Signé : Pontard, consul, Gueydon, consul, Rastoüil, consul.

» Pour acquit, signé : Dalvy. »

M. le Secrétaire-Général croit qu'il existe encore à la bibliothèque publique une cinquantaine de numéros de cette feuille du Périgord actuellement oubliée.

Il demande la permission de lire en outre une lettre toute de circonstance aujourd'hui : c'est une réponse datée de Versailles le 22 janvier 1770 du duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères, à la lettre de bonne année du comte de la Roque, maréchal de camp. La signature seule en est autographe.

M. LE PRÉSIDENT offre à la bibliothèque de la Société une très-belle thèse latine de philosophie, imprimée sur papier, ayant conservé, chose assez rare, la gravure par Duflos en tête qui représente les fils de Jacob rapportant à leur père la robe de Joseph teinte de sang. Elle est dédiée à la cour présidiale de Toulouse et elle a été soutenue dans cette ville, le 14 juillet 1742, par un Périgourdin, *Leodegarius Brossard de Marcillac, Terrassonensis, diœcesis Sarlatensis*.

M. DE FROIDEFOND est prié d'examiner les armoiries qui

figurent sur la magnifique reliure de Biziaux présentée par M. Bussiére à la dernière séance ; il veut bien s'en charger.

Notre honorable vice-président M. DE ROUMEJOUX nous envoie son grand travail relatif à la bibliographie du Périgord qui se compose de neuf cents fiches environ, et il l'accompagne de la note suivante :

« Le travail que j'ai l'honneur de déposer sur le bureau de la Société m'a été confié par elle, il y a plus de trois ans ; il n'est certes point complet, malgré toutes les recherches que j'ai faites et les renseignements qui m'ont été fournis par plusieurs d'entre vous. Je dois rendre cette justice aux personnes à qui j'ai écrit pour m'aider, que presque toutes m'ont répondu ; je les remercie de leur exactitude et de leur bonne volonté. A ce sujet, je constate ici que j'ai entre mains un dossier biographique très-intéressant.

» Cette œuvre, si l'on peut dire que c'en est une, subira bien des critiques et la principale est celle-ci : c'est que j'ai trop élargi mon cadre ; j'aurais dû m'arrêter en l'année 1800 et ne pas m'occuper de l'époque actuelle, ce qui complique singulièrement le travail. En soi, la réflexion est juste ; mais depuis 1800 que de travaux ou de mémoires intéressants ont été publiés sur le Périgord ! Il m'a semblé que ne pas les signaler eût été une lacune regrettable. Du reste, je vous livre mes cartons par ordre alphabétique, laissant à vos lumières et à votre décision le soin d'en tirer le parti que vous jugerez le plus convenable. Aux critiques justes que l'on pourra faire je répondrai : Je me rappelle mes débuts et je sais, le regretté M. Léon Lapeyre à part, que j'aurais été heureux de trouver, je ne dis pas quelqu'un, mais un catalogue, un *vade-mecum*, un guide-âne pour dire le mot, qui m'eût signalé les ouvrages où j'aurais trouvé les renseignements dont j'avais besoin. C'est donc à ceux qui commencent que je dédie spécialement ce modeste travail, me rappelant les difficultés et les ennuis que j'ai éprouvés. Ceux qui savent où puiser, et c'est là le plus grand nombre d'entre vous, pourront cependant y trouver un *memento* ; mais je le répète, ce n'est pas à eux que j'ai pensé.

» J'ai cru bon aussi, ayant entre mains le *Cabinet Historique*

de M. Louis Pàris, d'en faire le dépouillement et d'y rechercher tout ce qui est relatif au Périgord. Pour éviter toute erreur de copie, j'indique le volume, la page et le numéro du *Cabinet Historique*. C'est le numéro de chaque alinéa. Je crois que ce dépouillement peut rendre de bons services ; je l'avais fait pour mon usage personnel ; si on le juge inutile, je réclame mes cartons. — Le *Cabinet Historique* est à la bibliothèque de Périgueux, mais incomplet ; c'est une lacune à remplir que je prends la liberté de signaler à la Commission de la bibliothèque. »

L'assemblée consultée par M. LE PRÉSIDENT sur le titre qui sera donné à cet ouvrage se rallie à celui de *Bibliographie périgourdine* proposé par M. le Secrétaire-général ; elle exprime en outre le désir que cette publication se fasse sur deux colonnes, en petit texte, et paraisse par fascicules comme supplément au *Bulletin*, avec une pagination distincte. Elle accorde d'ailleurs à ce sujet toute latitude au Secrétaire général qui aura soin de ménager autant que possible les intérêts de la Société.

Enfin il est procédé à l'admission d'un candidat qui a témoigné le désir d'entrer dans nos rangs. M. LE PRÉSIDENT propose aux suffrages de l'assemblée :

M. Joseph FRUT, avocat, à Vergt, présenté par M. de Lestrade et M. le docteur Galy.

Après un vote d'acclamation, M. Frut est admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord.

La séance est levée à deux heures du soir.

Le Secrétaire Général, Ferd. VILLEPELET.

COMPTE DE GESTION DU TRÉSORIER.

(Exercice de 1878.)

Je viens, Messieurs, conformément à nos statuts, vous rendre compte de ma gestion pendant l'année 1878.

Les recettes se sont élevées à la somme de 4,336 fr. 05 c.

En voici le détail :

Cotisations de 275 membres.....	2,750 »
Diplômes.....	110 »
Cotisations arriérées.....	512 45
Vente de trois exemplaires du <i>Bulletin</i>	30 »
Subvention de l'État.....	400 »
Subvention du Conseil général de la Dordogne..	300 »
Abonnement du lycée de Périgueux au <i>Bulletin</i>	10 »
Intérêts du capital de la Société.....	223 60
TOTAL des recettes.....	4,336 05

Les dépenses se soldent par 3,326 fr. Voici le détail des principaux articles :

Affranchissement du <i>Bulletin</i> , timbres-poste pour correspondance, ports de différents envois et expéditions	217 85
Payé à la maison Dupont pour impressions.....	2,125 30
Payé à M. Bouille, photographe de la Société.....	140 »
Payé à M. Gagnebin, dessinateur à Bordeaux.....	82 25
Payé à M. Champion, libraire, à Paris.....	27 »
Payé à MM. Ronteix et Bonhur, lithographes à Périgueux	94 »
Payé à M. Frachet, pour encadrements.....	12 »
Frais de bureau du Secrétaire-général.....	300 »
A reporter.....	2,998 40

<i>Report</i>	2,998 40
Frais de bureau du trésorier-archiviste.....	200 »
Au gardien de la salle.....	60 »
Diverses fournitures sans factures.....	25 60
Timbres des mandats pour recouvrements.....	22 »
Achat de deux exemplaires des premières années du <i>Bulletin</i>	20 »
TOTAL des dépenses	3,326 »

Récapitulation.

Recettes.....	4,336 05
Dépenses.....	3,326 »
Excédant de recettes	1,010 05

L'actif de la Société était, au 31 décembre 1877, de.....	3,702 75
auquel il convient d'ajouter l'excédant de re- cettes en 1878.....	1,010 05

Ce qui élève l'actif de la Société au 31 décembre 1878, à.....	4,712 80
---	----------

Cette somme est représentée par :

Un bon de caisse de MM. Prévôt et Delsuc de...	4,500 »
Argent en caisse.....	212 80
TOTAL ÉGAL	4,712 80

Me conformant à la délibération prise en séance générale le 27 mai dernier, j'ai fourni des mandats augmentés de 0,75 c. pour frais de recouvrements, sur MM. les membres de la Société qui ne m'avaient pas fait parvenir leurs cotisations de l'année courante, avant le 30 juin. Je dois constater que cette mesure a produit d'excellents résultats au point de vue de

la régularité dans le service de vos finances. Quelques membres seulement n'ont pas acquitté leurs mandats à présentation et n'ont même pas répondu à l'invitation que j'ai cru devoir leur adresser au retour de leurs quittances non payées. Je crois, qu'en raison de ce silence, nous devons considérer ces membres comme démissionnaires et par conséquent ne plus leur envoyer notre *Bulletin*, à moins qu'ils ne s'acquittent envers la Société avant la publication de la première livraison de 1879.

Le Trésorier-Archiviste,

Jules CLÉDAT.



CHARTES ANCIENNES

DE

SAINT-FLORENT PRÈS SAUMUR,

POUR

LE PÉRIGORD.

(1080-1186).

L'antique et riche monastère bénédictin qui a eu des maisons conventuelles en dix-huit diocèses de l'ancienne France, et quatre de l'Angleterre, a possédé dans celui de Périgueux cinq chapelles et sept églises. Les premières ont été : Saint-Jacques de Bergerac, Ste-Marie de Bracouet, Ste-Marie de Coles, Ste-Marie et le St-Sépulcre de Montravel. Voici la liste des églises (1), dont la première et la quatrième ont fini par

(1) Pour les noms latins, voir notamment les n^{os} 50, 55 et 57.

devenir chefs-lieux d'importants prieurés, auxquels les autres, ainsi que les susdites chapelles, ont été rattachées comme dépendances immédiates : St-Martin de Bergerac, Ste-Marie de Brétenord, St-Pierre et Ste-Marie de la Chapelle-Irland, St-Pierre de Mont-Caret, St-Pierre de Montpeyroux, Ste-Eulalie-sur-Dordogne et St-Front des Revétions (1).

Tous ces noms, et ceux de diverses localités non citées dans l'excellent Dictionnaire topographique du vicomte de Gourgues (2), pour l'indication moderne desquels il faut absolument connaître les environs de Bergerac, sont mentionnés dans les chartes et pièces que nous publions.

Les quarante-cinq premières ont été tirées, non sans peine (3), des débris de parchemin représentant le *Roolle ancien pour le prieuré de Mont-Caret*, que Dom Jean Huynes a mentionné dans son histoire inédite du monastère de St-Flo-

(1) Le vicomte de Gourgues n'a trouvé aucune trace de cette église, peut-être parce qu'au lieu de la bonne traduction, donnée par le n° 57, du nom latin de *vestitionibus*, il a eu sous les yeux un manuscrit incorrect, portant *vestitos*.

(2) Un volume in-4° ; imprimerie nationale, 1873.

(3) Le 16 octobre 1851, M. Théodore Talbot, notaire à Angers, mit à ma disposition divers parchemins, trouvés dans la maison où venait de mourir M^{me} Guémas, veuve d'un ancien archiviste de Maine-et-Loire. Parmi eux se trouvaient treize morceaux, mutilés sur presque toutes leurs faces ; six écrits d'un seul côté, vers le milieu du xv^e siècle, paraissaient contenir des fragments de chartes. Pour chercher à rétablir leur ordre primitif, il fallait d'abord les copier ligne par ligne, travail d'autant plus ingrat, qu'indépendamment des ravages causés par l'humidité, la partie écrite de plusieurs morceaux a été rognée dans toute leur hauteur, quelques-uns à droite, les autres à gauche, sur une largeur de deux à cinq centimètres. La copie faite, et ses feuillets rapprochés, j'ai reconnu : 1° que les morceaux de parchemin se suivent sans interruption, mais quelques-uns mutilés au point d'avoir seulement deux ou trois mots par ligne, le premier morceau surtout ; 2° que les chartes transcrites concernent le prieuré de Mont-Caret, membre de l'abbaye de St-Florent, près Saumur.

Ainsi reconstitué, le Rôle a été restauré très-simplement, mais avec soin. Après en avoir nettoyé les morceaux, et remplacé par du parchemin blanc les parties coupées ou rongées, le relieur les a collés sur une bande de percale, dont le bout est fixé au bâton autour duquel elle s'enroule. Pour la partie écrite, le Rôle de Mont-Caret a 22 millimètres de largeur sur 2 mètres 69 millimètres de longueur. Le nombre de ses lignes est de 394. Aucune de ses 45 pièces n'est datée. La plupart appartiennent à la fin du xi^e siècle ; la dernière peut être du commencement du xii^e.

rent(1). De ces quarante-cinq numéros, trente-deux seulement sont complets. Force a été de reproduire dans leur état de délabrement les n° 1, 5, 23, 24, 39, 40 et 41. Plus heureux pour les n° 2, 3, 4, 6, 7 et 8, nous avons pu, en tenant compte de l'espace jadis occupé par l'écriture, ainsi que du sens de la partie du texte existant encore, arriver au remplacement d'un certain nombre de mots détruits. Quoique très-conjectural, ce résultat, indiqué par des italiques, permettra au lecteur de mieux apprécier deux des plus importantes chartes de notre Rôle : le n° 2, qui concerne les écoles de Mont-Caret, et le n° 8, où sont racontés les méfaits d'un seigneur, son repentir et son amende honorable, fustigation comprise. Pour l'histoire locale, presque toutes offrent de l'intérêt. Ainsi il y est question des terres et vignes qu'on donnait à cultiver aux paysans : *fazanda, fazensia* ; de diverses mesures locales : *corrigia, emina, metaillada, saumada* ; de la culture de diverses céréales : *froment, mixture, secgle* ; de vignes, de moulins et pêcheries, *pesseyra* ; et l'on y voit la langue vulgaire généralement employée, tant pour les noms de lieux : *las Bandas, la Cremete, Rataboho, Vilacuise et la Vogerede* ; que pour les surnoms de personnes : *A Fol Acointe, Escoler, Mandagase, Orguil, Teissander et Vivre Vol*. Un fait, qui peut avoir de l'importance, est donné comme date à la charte 27° : *Quando mocio fuit in Panix*. A l'égard de la condition des personnes, on devra s'arrêter aux n° 13, 14, 18 et 31.

Dans les quatre lignes et demie de ce dernier, est consigné un fait très-honorable pour la noblesse périgourdine, de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième (2). Bernard, fils de Jean, serf d'un personnage nommé Isarn, désire épouser une serve de St-Florent. Repoussé par les

(1) Il en existe un manuscrit à la Bibliothèque nationale, Ms. français, n° 19862, et un autre aux Archives de Maine-et-Loire, dont la rédaction est beaucoup plus détaillée. C'est aux folios 118 à 120 de celui-ci, que Dom Huygues parle des églises de Saint-Florent en Périgord.

(2) On trouve les moines de Saumur établis en Angoumois dès l'année 1060, et dans la Saintonge en 1067. C'est probablement de là qu'ils ont été appelés, vers 1080, dans les diocèses de Bazas et de Périgueux, points qu'ils n'ont pas dépassés.

moines, qui ne veulent pas partager avec qui que ce soit la belle postérité attendue de celle-ci, Bernard va compter sa peine au maître qu'il sait miséricordieux. Pour faciliter le mariage, Isarn affranchit son serf, et il fait cautionner par trois personnes l'abandon de tous ses droits, tant sur le modeste avoir que sur la personne de Bernard. A part la joie causée à celui-ci par son union avec la femme qu'il aime, tout le bénéfice est pour les moines. En se mariant avec leur serve, Bernard accepte sa condition (1), et par conséquent renonce au titre d'homme libre qui vient de lui être octroyé ; ainsi, chacun de leurs enfants naîtra et vivra serf du prieuré de Mont-Caret.

Le contenu de notre Rôle est non-seulement inédit, mais il n'a été connu jusqu'à ce jour que par les sept analyses latines reproduites en note des actes auxquels elles se rapportent. Encombré de documents originaux, et arrêté peut-être par l'assez mauvaise écriture de celui-ci, Dom Huynes a sauté les principaux articles et lu un peu vite plusieurs de ceux qu'il a analysés.

Au n° 46 est complètement reproduit le texte de la pancarte originale qui fait connaître comment l'ancien monastère de Sourzac, donné par les seigneurs de Mussidan aux moines de Saumur, leur a été enlevé au profit de ceux de Charroux. Viennent ensuite, d'après les cartulaires de l'abbaye angevine, cinq chartes d'évêques de Périgueux, celle d'un archevêque de Bordeaux et deux bulles d'Urbain IV et d'Adrien III, celle-ci provenant d'un extrait fait par Dom Huynes. Les deux derniers numéros contiennent la liste des églises et chapelles successivement confirmées par quatre papes, et celle des prieurés de St-Florent, dans le diocèse de Périgueux. Accompagnés, comme les précédents, d'analyses

(1) Plusieurs exemples d'époux *libres*, devenant *serfs* par amour conjugal, sont constatés par le Cartulaire ou Livre des serfs de l'abbaye de Marmoutier, près Tours, notamment aux deux chartes suivantes :

N° 96. *Johannes, cum... quandam adamasset ancillam, in servitutum denuo sese propter eam, non dubitavit offerre.*

N° 108. *Plectrudis, nolens dimittere virum suum, et ipsa posuit quatuor nummos super caput suum, et effecta est ancilla.*

assez détaillées, ces onze derniers articles ont chacun une date, sinon formelle du moins approximative, ce qui a permis de les classer par ordre chronologique.

Avant de terminer notre travail, il était indispensable de vérifier si la volumineuse collection formée par l'abbé de Lespine, et conservée au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, n'offrirait pas, entr'autres documents antérieurs au treizième siècle, quelque pièce encore inconnue ou dont il n'a été trouvé que des fragments. M. E. G. de Biran a bien voulu compulser les volumes 33, 34 et 35 de cette collection, qui contiennent toutes les pièces relatives aux abbayes et prieurés du diocèse de Périgueux. Il est résulté de son minutieux examen que nous n'avons aucun emprunt à faire, pour les chartes de Saint-Florent, aux copies, extraits ou analyses réunis par l'abbé de Lespine (1).

A l'avantage d'être aussi complet que possible, notre recueil réunit celui de reproduire les textes les plus anciens et les plus authentiques, par conséquent les plus corrects (2). Aussi espérons-nous que leur impression n'ajoutera pas seulement plusieurs intéressantes chartes à celles déjà connues, mais qu'elle sera suivie de près par une notice historique sur les beaux prieurés conventuels de Saint-Florent, près Saurmur, à Bergerac et à Mont-Caret.

Les Roches-Baritaud, 21 juillet 1878.

P. MARCHEGAY,

Archiviste honoraire de Maine-et-Loire.

Membre non résidant du Comité des Travaux Historiques.

(La suite prochainement.)

(1) Le résultat des recherches de M. de Biran est constaté en note des nos 46 à 54.

(2) Excepté les trois pièces que, d'après mes copies, M. Dessalles a publiées dans les Archives historiques de la Gironde, vol. 4, pages 1 à 4, tout est inédit.

NOTICE

SUR LES ANCIENNES FORGES DU PÉRIGORD

ET DU LIMOUSIN (1).

Parmi les nombreuses branches de l'archéologie, il en est une qui nous paraît avoir été peu étudiée quant à présent, et sur laquelle nous serions heureux d'appeler l'attention du Comité des arts. C'est l'archéologie *industrielle*. On n'a pas encore fait pour elle, que nous sachions, ce que M. Léopold Delisle a fait si excellemment pour l'agriculture, et il y a là une lacune qu'il est important de combler, surtout à une époque où l'industrie a pris de si grands développements. Cet oubli est d'ailleurs fort explicable : l'industrie, comme nous la voyons pratiquée de nos jours dans les usines, n'existait pour ainsi dire pas anciennement, et était remplacée par les ouvriers d'état, travaillant en quelque sorte isolément. Il en est une cependant qui, dès les dernières années du moyen âge, a donné lieu à des établissements relativement assez considérables, à des agglomérations d'ouvriers, et a, en les enrichissant, contribué à l'élévation d'un grand nombre de familles, dans les pays où elle a été florissante. C'est l'industrie des forges.

Le Périgord et le Limousin, singulièrement favorisés par la nature pour la production du fer, puisqu'ils possèdent, le premier surtout, le minerai (1) et les bois nécessaires à son exploitation, ont eu jusqu'à ces derniers temps de nombreuses forges, très prospères avant que le traité de commerce, en introduisant les fers étrangers, moins bons mais moins

(1) Ce mémoire de notre honorable vice-président M. le baron de Verneilh a paru dans la *Revue des Sociétés savantes*, 6^e série, t. IV, 1876, mais sans les dessins.

(2) On lit dans Strabon : « Apud Petrororios et Bituriges—Cubi ferri sunt præclare metalla. »

coûteux que les nôtres, eût presque entièrement détruit la seule industrie sérieuse qui fût pratiquée dans notre pays. Il est donc temps, ne fût-ce que pour conserver le souvenir d'une richesse disparue, d'étudier nos anciennes forges, d'en esquisser l'histoire, et de décrire quelques-uns des manoirs attestant l'opulence et le rang des industriels qui les exploitaient.

Notre regret, en commençant ce travail, fort incomplet d'ailleurs, c'est qu'il emprunte aux circonstances le caractère d'une oraison funèbre.

Depuis que, par suite d'un progrès signalé dans la civilisation, les hommes ont su tirer parti du minerai de fer et le convertir en armes ou en instruments d'agriculture, des forges ont été établies en Périgord. Du moins cette industrie, pratiquée à ses débuts de la façon la plus rudimentaire, a laissé dans cette province des traces extrêmement anciennes et de divers genres. Le *Dictionnaire des noms de lieux*, publié par M. le vicomte de Gourgues, indique par centaines les localités appelées *Ferrière, Farrière, la Ferrière, la Forge, les Forges, la Farge, la Fargue, Forgeas, Fargeas*, qui toutes doivent leur nom soit à des mines de fer, soit à des usines destinées à le mettre en œuvre. En outre de cette influence exercée sur le langage, on remarquait, il y a une vingtaine d'années, dans la partie nord du département de la Dordogne, occupée par l'arrondissement de Nontron, et dans les cantons de la Haute-Vienne qui l'avoisinent, des quantités de monticules, plus ou moins considérables, entièrement formés de scories de fer ou laitiers, et recouverts le plus souvent d'une couche de terre végétale attestant que les forges d'où provenaient ces débris étaient depuis longtemps abandonnées. A tort ou à raison, ces monticules, sur lesquels s'élevaient parfois des arbres séculaires, étaient désignés sous le nom de forges gauloises ou romaines. Les chemins vicinaux et les routes tardivement tracés dans cette région éloignée des grands centres ont épuisé ces dépôts pour leur construction et leur entretien. Il était difficile, en effet, de trouver des matériaux plus faciles à exploiter et d'une aussi excellente qualité. Ces scories, par suite du procédé insuffisant de fabrication, ren-

fermaient une forte dose de fer (30 pour 100), et quelques maîtres de forges avaient même tenté de les utiliser en guise de minerai. Aussi les chaussées construites avec ce *macadam* métallique ont-elles une solidité qui a résisté depuis vingt ans, et pour ainsi dire sans entretien.

Nous avons nous-même détruit un de ces amas de scories, situé à 200 mètres de notre habitation, et y avons recueilli un certain nombre d'objets qui faisaient connaître quelques-uns des procédés de fabrication. C'étaient, en outre de tuiles à rebord et de monnaies de billon romaines des premiers empereurs, dont la présence ne prouve pas grand'chose quant à la date des forges, puisqu'elles sont restées dans la circulation jusqu'à nos jours, des lingots de fonte, gros comme le bras, encore incrustés dans leur moule de sable vitrifié. Ce n'étaient donc pas de simples forges à battre le fer, mais bien des fonderies. Quelle était la force motrice qui mettait en mouvement les soufflets indispensables à la fusion du minerai ? Nous ne pourrions le dire avec une entière certitude. A coup sûr, ce n'était pas l'eau, ces forges primitives étant généralement placées sur des hauteurs.

M. le comte de Taillefer, dans ses *Antiquités de Vésone*, consacre un chapitre aux forges romaines, beaucoup plus rares dans la partie du Périgord qu'il avait explorée que dans celle que j'habite, puisqu'il n'en signale que huit, quand j'en pourrais citer cinquante, et il pense que les soufflets étaient mus par des moulins à vent. Nous n'avons pas de raisons de nier absolument que ce procédé, qui suppose des notions assez avancées en mécanique, ait été employé au moyen âge ; mais rien ne nous autorise à croire qu'il soit contemporain des forges de l'arrondissement de Nontron, du moins à l'époque de leur établissement. Il n'y a, en tout cas, laissé aucunes traces. Nous n'avons jamais constaté des débris de constructions auprès de ces tas de scories ; les moulins à vent sont parfaitement inconnus dans la contrée où se trouvent les forges, et il n'en est fait mention dans aucun acte ancien. Il est plus probable que les soufflets étaient mis en mouvement à bras d'homme, exactement comme cela se pratique de nos jours pour les forgerons et dans les forges dites à la catalane.

Quoi qu'il en soit, nous sommes porté à penser que ce système primitif s'est continué depuis l'occupation romaine jusqu'à une époque très-avancée du moyen âge, et que ce n'est qu'après la fin des guerres avec les Anglais et leur expulsion définitive que les forges perfectionnées se sont établies auprès des cours d'eau et des étangs. Nous n'avons trouvé dans les actes antérieurs aux dernières années du xv^e siècle aucune mention relative à ces forges, et il est probable que les plus anciennes datent du règne de Louis XI et surtout de celui de Louis XII (1), c'est-à-dire d'un temps de paix et de prospérité. C'est au surplus l'époque où notre pays, dévasté par des guerres interminables, ruiné par le passage des bandes armées, inculte faute de bras, se remit vite de ses blessures, grâce à un gouvernement sage et à cette force de vitalité particulière à la France. Les bâtiments ruraux de la fin du xv^e siècle ou du commencement du xvi^e sont très-nombreux en Périgord et en Limousin ; la plupart suffisent encore aux besoins de l'agriculture. C'est de cette époque que datent dans les villages et bourgs des quantités de maisons très-reconnaissables à leur architecture, force petits castels, et presque toutes les reconstructions des grands châteaux féodaux généralement ruinés par la guerre de Cent-Ans, parmi lesquels nous signalons en Limousin : la Vauguyon, Rochechouart, Bonneval, Lambertye, Montbrun, les Cars, Pompadour ; et en Périgord : la Renaudie, Bruzac, la Chapelle-Faucher, Jumilhac, la Marthonie, Mareuil, Javerlhac, Varaignes, pour ne citer que les principaux de l'arrondissement de Nontron. C'est aussi vers le même temps que presque toutes les églises paroissiales, bâties en général au xii^e siècle, reçurent des embellissements et furent agrandies par l'adjonction d'une seconde nef, à cause de l'accroissement de la population.

Cette prospérité, attestée par les monuments, témoins plus irrécusables que les histoires, créa des besoins plus grands.

(1) « La qualité de nos fers et aciers était célébrée dès avant 1300 par les poètes français, qui vantent les couteaux de Pierregort. » (Moret, *D'un Glossaire français par Sainte-Palaye*, 1756.)

L'agriculture florissante consomme beaucoup de fer ; l'artillerie, qui jouait dès lors un rôle important, n'en use guère moins. Il fallut donc satisfaire à cette double exigence et créer des usines produisant plus et à meilleur marché. De là nos forges, où la chute d'eau remplace l'ouvrier pour la manœuvre du soufflet, et met en mouvement des marteaux cent fois plus lourds que ceux employés antérieurement. En tout cas, et quelle qu'ait été la cause des développements de cette industrie et de son perfectionnement, toujours est-il que nous ne les constatons historiquement, dans nos archives locales, qu'à la fin du xv^e siècle ou au commencement du xvi^e, nos recherches se trouvant en ce point parfaitement d'accord avec l'opinion émise par M. de Caumont. Nous devons avouer toutefois que ces recherches ont dû être forcément incomplètes, le nombre de documents que nous avons pu consulter étant assez restreint, et les histoires générales se taisant généralement sur ce qui touche à l'industrie ancienne.

Guy Coquille, qui écrivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle et qui habitait un pays de forges, le Nivernais, décrit fort bien les procédés de fabrication, qui étaient à peu près tels de son temps que du nôtre. Ce qu'il dit des usines à fer de sa province montre que cette industrie y était dès lors très-florissante ; mais il n'en indique malheureusement pas les débuts. Voici le passage d'un livre de ce savant jurisconsulte, qui ne s'occupait pas uniquement de droit, comme on va le voir : c'est à l'occasion des *Vaux de Nevers*, une des huit contrées principales du Nivernais.

«.... Cette contrée est commode aux forges, tant à cause des petites rivières dont elle abonde qu'à cause des bois et des minières ; les fourneaux y sont pour fondre la mine de fer avec l'aide d'une matière appelée *castine*, qui est terre pierre : les pièces de fer fondu qui se tirent du fourneau sont appelées *guises* et pèsent de quinze à dix-huit cents livres ; les forges sont composées d'affineries et d'un gros marteau, à l'aide desquels ce fer est battu et rendu en bandes plates, qui est le fer dont les maréchaux, serruriers et autres ferronniers se servent. Les forges à acier sont ès quelles de la même matière

de fer bien affinée et bien trempée se fait l'acier qui se met à petits quarrceaux (1). »

Nous avons eu la bonne fortune, il y a peu de temps, de mettre la main sur un terrier de l'abbaye de Saint-Pardoux-la-Rivière (2), dont nous avons transcrit un certain nombre de passages pour le *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, et que nous avons lu en entier. Dans ce manuscrit, de plus de 400 pages, écrit au *xvii^e* siècle, et qui reproduit ou analyse tous les actes anciens, hommages, donations, rentes, relatifs à l'abbaye, depuis sa fondation, nous n'avons rien vu concernant les forges, bien qu'il y en ait eu plusieurs dans les terres qui en relevaient. Nous n'avons pas été plus heureux en consultant un mémoire fort curieux, rédigé en 1502 par le seigneur d'Albret, comte de Périgord, contre les prétentions de *M^{me} Charlotte de Bretagne*, épouse d'Antoine de Villequier, seigneur de Montrésor, qui réclamait sa portion dans le comté de Périgord. Ce mémoire, d'un haut intérêt pour notre province, passe en revue toutes les châtellenies, les fiefs, les villages et les simples métairies. Dans ce dénombrement, rien n'est oublié ; les revenus de chaque terre en blé, vin, etc., ainsi que les droits du comte, sont mentionnés avec soin, quoiqu'il soit facile d'y deviner une diminution systématique de ce qui revient au sire d'Albret, afin de réduire d'autant les prétentions de la dame copartageante. Tous les gentilshommes sont nommés, ainsi que les notables bourgeois des villes et bourgs, et on n'a garde dans cette énumération (3) d'oublier les moulins. Comment n'est-il rien

(1) *Œuvres de M^r Guy Coquille*, édition de 1703, à Bordeaux, chez Labottière, t. I, p. 431.

(2) Abbaye de dames fondée au *xiii^e* siècle par une vicomtesse de Limoges de la maison de Bourgogne. Ce terrier a été généreusement donné par son possesseur aux archives départementales de la Dordogne.

(3) Nous donnons un échantillon de ce mémoire pour montrer dans quels détails il entre. Il s'agit de la paroisse du Change. « Item, au Change, a deux gentilshommes, le seigneur de Cheyssac, qui tient audit lieu du Change maison noble, moulin, etc ... Item, il y a aussi audit lieu du Change, les trois de Bannes, qui tiennent plusieurs domaines et chacun sa métairie franche.

« Item, dans la même paroisse, M. de Portafé dit Chantayrac, le repaire noble de Bosredon, etc... Item, le seigneur des Borics, le repaire de la Ribeyrolle... Item,

dit des forges, soit primitives, s'il en existait encore, soit perfectionnées ? Les avait-on exemptées de tailles, de redevances, pour favoriser leur établissement ? C'est possible, probable même ; mais nous n'avons pas trouvé de preuves de ce fait, et nous appelons l'attention des paléographes sur ce point intéressant pour l'histoire industrielle.

Il est certain pourtant qu'à l'époque où fut écrit le mémoire du sire d'Albret il y avait en Périgord des forges et des maîtres de forges. A défaut des chroniques locales, le fait est établi de la façon la plus irrécusable dans les généalogies des familles périgourdines et limousines. Nous savons combien il faut se défier en général des renseignements de cette nature, et avec quelle réserve il convient de s'en servir. Il est cependant des exceptions, et le *Nobiliaire de la généralité de Limoges*, publié par la Société archéologique du Limousin, en est une. L'abbé Nadaud, son auteur (1712-1775), l'avait rédigé presque toujours sur des actes dont son érudition le mettait à même de contrôler l'authenticité, et sans aucune arrière-pensée lucrative, l'ayant fait en quelque sorte pour lui seul, sans intention de le publier. Ce savant laborieux et modeste, très-versé dans l'histoire de sa province, accompagnait d'ordinaire son évêque, M^{sr} de Coëtlosquet, dans ses tournées pastorales, profitant des facilités que lui donnaient ces déplacements pour compulsier, avant que la Révolution eût passé par là, les archives des abbayes, presbytères et châteaux. Il avait fait ainsi un pouillé remarquable du vaste diocèse de Limoges, et un nobiliaire de la généralité resté manuscrit jusqu'à 1856 (1). C'est dans ce dernier ouvrage que

le seigneur de Montlouis... Item, Girou Golsa, bourgeois de Périgueux... Item, M. Bertrand des Maisons, de Périgueux.... Item, le curé du Change tient bien quatre charges de bled et bien trois ou quatre livres tournois de rente.... Item l'abbaye de Chancelade tient en ladite paroisse trois beaux moulins appelés de la Borda, de la Grande Blanca et de Redron, et bien dix livres de rente et plus... Item, le seigneur de la Roche-Joubert.

« ... Et le tout ce dessus est en fondalité. Item, Monseigneur (le comte) laisse seulement en ladite paroisse de rente, bled et deniers, huit livres sept sous. Froment huit charges, seigle deux charges, avoine, etc.... quatre-vingt-neuf gélines. Nombre de feux, soixante-trois, etc.... »

(1) C'est à cette date que la Société archéologique du Limousin en a commencé la publication, qui n'est pas encore terminée, un troisième volume devant s'ajouter aux deux autres déjà parus.

nous avons puisé la plus grande partie des notes qui vont suivre et dont nous avons pu constater l'exactitude par l'étude des monuments.

Nous ne sommes pas en mesure de passer en revue toutes les forges du Périgord et du Limousin. La nomenclature en serait longue et risquerait d'être fastidieuse, puisque le département de la Dordogne comptait en 1801, au sortir de la Révolution, 63 forges dont 28 hauts fourneaux (1), et celui de la Haute-Vienne 27 forges et 4 fonderies (2). Mais quelque restreints qu'ils soient, les documents recueillis par nous suffiront à justifier la thèse que nous nous proposons de soutenir et à attirer l'attention des archéologues sur un sujet peu étudié quant à présent et qui mériterait de l'être.

Forge de Jomelières.

Le plus ancien maître de forges dont il soit fait mention est *noble Collin Hastelet*, maître de la forge de Jomelières (3), qui teste le 9 août 1505 et veut être enterré dans l'église de Javerlhac. Après cinq ou six générations de ses descendants, seigneurs et maîtres de la forge de Jomelières, comme lui, on trouve, au moment où s'arrête la généalogie dressée par Nadaud, *Aimeric Hastelet*, écuyer, né le 4 mars 1723, qualifié de seigneur de Jomelières. Du reste, cette famille de gentils-hommes forgerons dont *Collin* forme le premier degré, tout en donnant, comme les autres nobles, des officiers à l'armée et en contractant des alliances brillantes, n'en continuait pas moins une industrie à laquelle elle devait vraisemblablement son élévation et sa fortune, et ne l'exerçait pas seulement à Jomelières.

(1) *Annuaire de la Dordogne de l'an XI*, par M. Delfau, secrétaire général de la préfecture.

(2) *Statistique de la Haute-Vienne*, par M. Texier-Olivier, préfet.

(3) Forge et fonderie importante sur le Bandiat (arrondissement de Nontron, commune de Javerlhac.)

Forge de Planche-Ménier.

François Hastelet, écuyer, était maître de la forge de *Planche-Ménier*, située non loin de Jomelières, en 1567, à la suite de son père *Vincent Hastelet*, qui avait formé la branche de *Planche-Ménier*. Le petit-fils de ce François, *Jean Hastelet*, écuyer, était encore maître de cette forge en 1654, date de sa mort (1).

Forges des environs de Jumilhac.

Les archives de la Haute-Vienne possèdent un acte de vente de la terre de Courbefy, située sur les confins du Périgord et du Limousin, passé au nom d'Henri IV et de sa sœur le 25 mars 1600. Par cet acte (2), les vendeurs vendent et *adjugent à perpétuité* et à jamais, sans aucune faculté de rachat, la terre et ses dépendances à Léon de Planeaux, écuyer, seigneur de Vieillecour et y habitant, *Antrine Chapelle*, écuyer, sieur de Jumilhac, et y habitant, et *Antoine et Jacques Arlaut* frères, sieurs de Frugier, habitants dudit lieu. Ces deux derniers acquéreurs étaient certainement maîtres de forges. L'acte porte, en effet, entre autres énonciations, qu'il leur est vendu trois forêts « appelées la *Grande Forêt*, la *Ramade* et la *Guérrenne*, dont lesdits sieurs de Jumilhac et Arlaut ont ci-devant acheté la coupe, de ladite dame sœur du roi. » Dans un pays aussi boisé que celui dont il est question, on n'achetait point des coupes de forêts pour son chauffage, chaque propriétaire ayant largement sa provision chez lui, mais bien pour un usage industriel, et il n'y avait d'autre industrie que celle du fer. Le nobiliaire du Limousin par Laisné confirme d'ailleurs cette supposition en nous apprenant (tome VIII) que cet An-

(1) Nobiliaire de Nadaud.

(2) Communiqué par M. Ardant, archiviste de Limoges, et publié par le *Chroniqueur du Périgord*, revue qui a cessé de paraître depuis une vingtaine d'années.

toine Chapelle, sieur de Jumilhac par une acquisition récente, et riche maître de forges, avait été anobli trois ans avant la vente de Courbefy, en 1597, par Henri IV, auquel il avait prêté des sommes considérables pour l'aider à reconquérir son royaume. C'est là une des illustrations de notre industrie métallurgique, les marquis de Jumilhac, descendants d'Antoine Chapelle, ayant occupé des charges militaires importantes et tenu un rang distingué dans la haute noblesse.

Nous ignorons dans quelles forges s'était faite la fortune d'Antoine Chapelle, et sises descendants, comme les Hastelet, continuèrent à les exploiter ; mais nous savons qu'il y a, aux environs mêmes de Jumilhac, six ou huit usines considérables dont quelques-unes ont encore des logis de tournure pittoresque et visant au castel.

Forge de chez Baillot, près Nontron.

La généalogie de la famille du Faure de la Roderie, dressée par Nadaud, commence à N. Faure dit *Baillot*, marchand à Nontron en 1500 (1). On ne dit pas quel commerce il faisait ; mais il y a tout lieu de supposer que c'était celui du fer et que ce Baillot était maître de la forge de ce nom. Cette forge de *chez Baillot* est en effet située près de Nontron, et nous ne voyons pas quelle industrie autre que celle des forges eût pu dans une très-petite ville, éloignée de tout, enrichir un marchand au point de lui permettre d'acquérir, en 1501, les paroisses de Lussas et Fontroubade, comme le fit celui dont nous nous occupons, et d'acheter à ses nombreux enfants des charges de magistrature et de finance qui les firent, dès la seconde génération, passer dans la noblesse et y occuper un certain rang. Son petit-fils, Jean du Faure, écuyer, seigneur du repaire noble de Beauvais (2), épousa, le 6 septembre 1533,

(1) Catherine Baillot avait épousé cet Antoine Chapelle, cité plus haut. (Nobiliaire de Nadaud, article *Chapelle*.)

(2) Château de la seconde moitié du xvi^e siècle, avec deux grosses tours (commune de Lussas, près Nontron).

Marie de Saint-Martin, dame de la forge de la Chapelle-Saint-Robert (1). A la cinquième génération, François du Faure, chevalier, seigneur de la Roderie, Lussas, Fontroubade, Augignac (2), la Roche-Pontissac, baron de Saint-Martial de Vallette (3), mestre de camp de dix enseignes de gens de pied français, pour le service du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, fit son testament au château de Beauvais, dont il était aussi seigneur, le 17 novembre 1620. Alain du Faure, fils du précédent et de Judith du Fillet de la Curée, épousa, par contrat du 3 juillet 1627, Catherine de Pérusse des Cars, fille de François, et ne laissa pas de postérité.

Forge de la Chapelle-Saint-Robert.

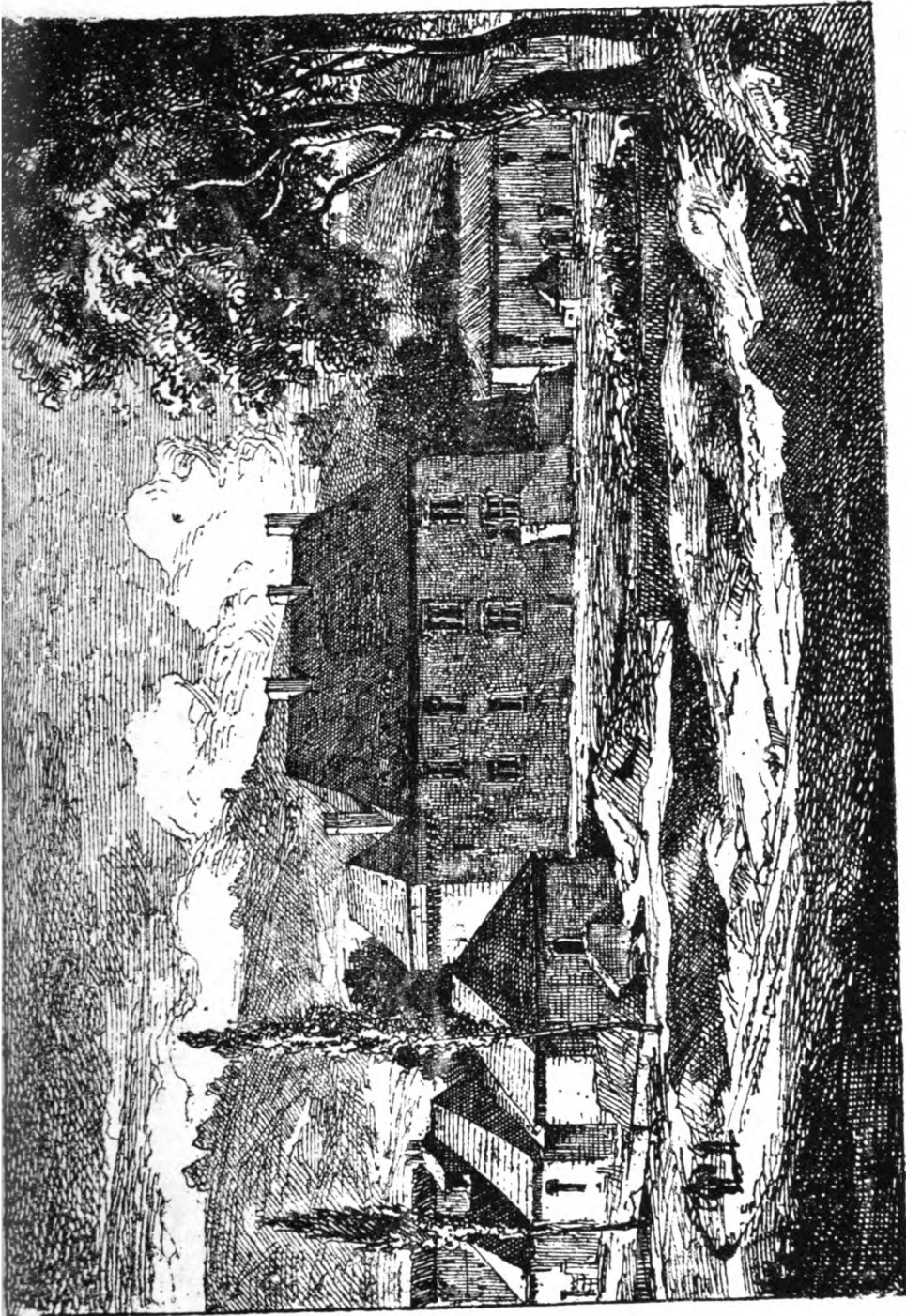
Nous venons de voir la fille du maître de forges de la Chapelle-Saint-Robert, D^{lle} Marie de Saint-Martin, épouser en 1533 un du Faure, seigneur de Beauvais. C'est cette famille de Saint-Martin qui a dû construire le logis de la Chapelle-Saint-Robert, attenant à la forge de ce nom, et encore parfaitement conservé. Les caractères de son architecture dénotent les dernières années du xv^e siècle ou les premières du xvr^e. C'est un corps de logis assez long, à toits aigus, à fenêtres en croix, de pierre, dont les montants et les meneaux à moulures prismatiques se pénètrent à leur rencontre. Un petit pavillon barlong, couronné de mâchicoulis et placé à une des extrémités de la façade, donne un aspect de gentilhommière à cette vieille maison qui, depuis sa construction et sans avoir été agrandie, a servi de résidence, jusqu'à nos jours, aux divers propriétaires de l'usine. En 1583, Salicque de Fontlebon, écuyer, sieur de la Chapelle-Saint-Robert, épousait Marie de la Boissière (4). Sa petite-fille, noble Marie de Fontlebon,

(1) Forge et logis noble, près de Javerlhac (arrondissement de Nontron).

(2) Commune près de Nontron.

(3) Commune aux portes de Nontron.

(4) Nobiliaire de Nadaud.



LOGIS DE LA FORGE DE LA CHAPELLE SAINT-ROBERT.



filie de Charles de Fontlebon, mestre de camp d'un régiment de douze enseignes, seigneur *de la Forge de la Chapelle-Saint-Robert*, et de noble Marie Moreau, épousa Léonard de Lambertie, chevalier, seigneur *de la Forge de l'Espinassie*, des Robertz, Prun, Marval, capitaine au régiment de Navarre, et lui porta la forge de la Chapelle-Saint-Robert. Ce seigneur de Lambertie appartenait à une famille d'ancienne chevalerie du Périgord ; mais on ne dérogeait pas à exercer une industrie qui, au contraire, anoblissait si vite les gens en les enrichissant, et M. de Lambertie, qui avait déjà la forge de l'Espinassie, près de Marval en Limousin, y joignit celle beaucoup plus considérable de la Chapelle-Saint-Robert. Son fils, Jacques de Lambertie, chevalier, seigneur de Marval et de la Chapelle-Saint-Robert, marié à D^{lle} Marie-Françoise de la Rochefoucauld, dame de Fontpastous, reçut une lettre de M. de Maurepas, datée de Versailles le 9 novembre 1741, par laquelle ce ministre le remercie de l'offre qu'il fait de « fondre de cejour au mois d'août de l'année suivante 150 canons de 8 pour le port de Rochefort, sans avances ; mais que les arrangements pris avec un fournisseur l'empêchent d'accepter son offre, que d'ailleurs il est sensible aux marques qu'il donne de son zèle pour le service.... (1). »

Forge de l'Espinassie.

Il est à croire que l'administration de la forge de la Chapelle-Saint-Robert, dont l'offre constatée par la lettre de M. de Maurepas fait voir l'importance, décida Léonard de Lambertie à se défaire de celle de l'Espinassie. Elle ne figure pas dans la nomenclature des possessions de son fils, et nous trouvons, en 1680, Jean de Lostlavoix, maître *de la forge de l'Espinassie*, qui marie sa fille Jeanne à Jean de Bruchard, écuyer, seigneur du Fort (2).

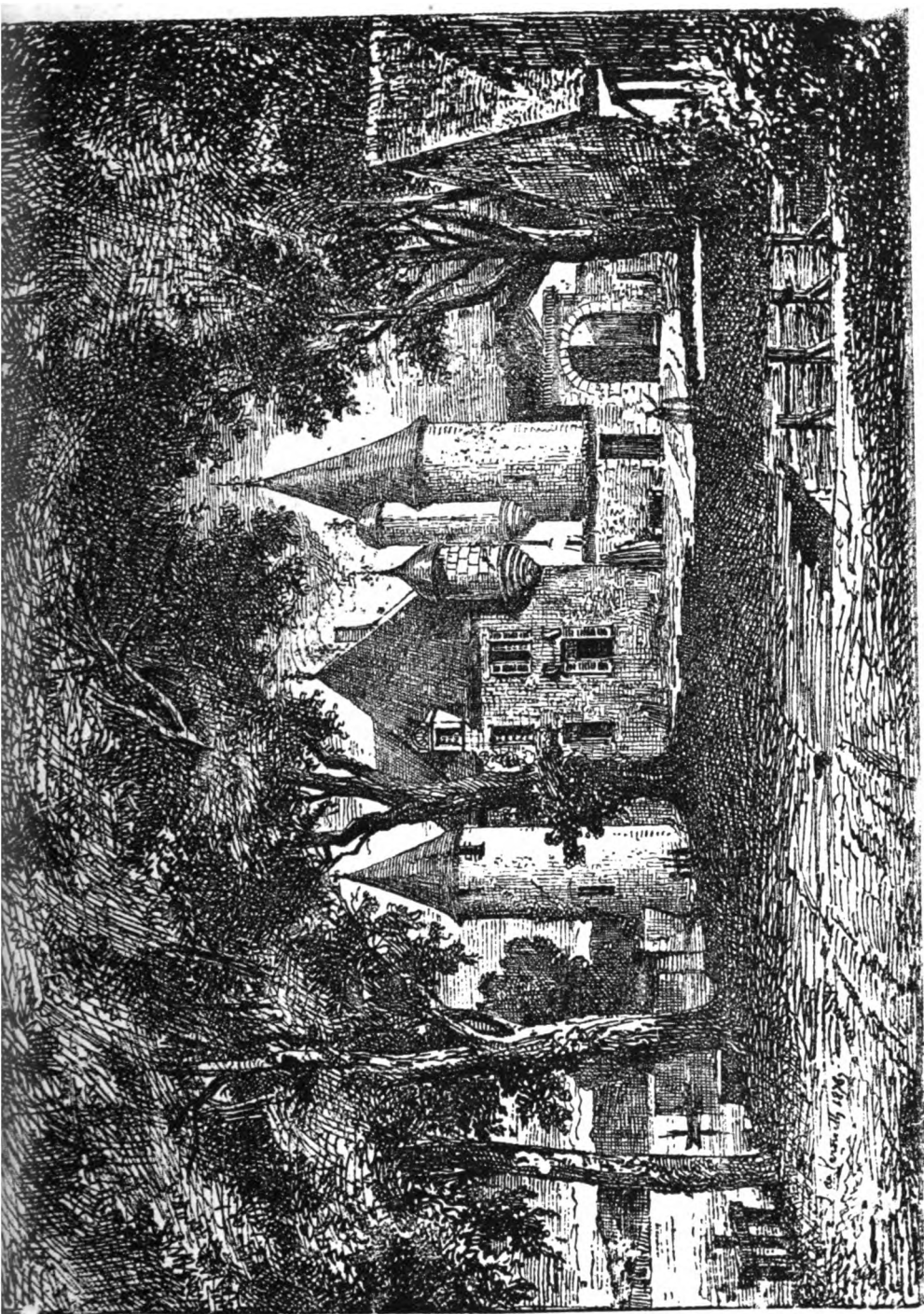
(1) Généalogie manuscrite communiquée par M. le marquis de Lambertie, de Cons-la-Granville

(2) Nobiliaire de Nadaud.

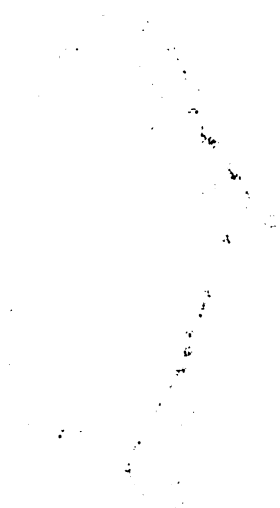
Forge de Baleran.

Dans la commune de Marval (Haute-Vienne), située sur les confins du Périgord, se trouve une ancienne forge, qui avait pris, il y a une quarantaine d'années, de très-grands développements et que le traité de commerce a supprimée. C'est la forge de Baleran. Elle était alimentée par un étang de 25 hectares, traversé par la petite rivière du Bandiat, qui faisait mouvoir, sur son parcours d'une douzaine de lieues, à peu près autant de forges, et employait beaucoup d'ouvriers. Devenu inutile, l'étang a été desséché, au grand regret des amateurs de paysage ; les immenses bâtiments de l'usine sont en ruines, mais le manoir pittoresque des maîtres de forge avec ses tourelles, ses échauguettes, ses toits pointus et même un tout petit canon logé dans une meurtrière, est toujours debout et habité. Une chapelle domestique de très-petites dimensions, placée à l'intérieur du castel, donne les noms de ses fondateurs, gravés sur l'autel de granit. On y voit cette inscription : G. PEÇON : M. DE LARRET : CONJOINS. 1624 PAR LÉGITIME MARIAGE. † La fille ou petite-fille des précédents, Marie Pecon de Baleran, épousa, le 2 août 1667, Charles Bertrand, sieur de Romefort, qui mourut à Baleran en 1686 et fut inhumé dans la chapelle de Notre-Dame-des-Clercs, à Nontron, le 26 août 1686. Renée Bertrand, sa fille, épousa Louis de Camain, chevalier, sieur du repaire de Champniers, qui devint, du chef de sa femme, seigneur de Baleran et *maître de la forge*. Renée Bertrand, âgée de soixante ans, mourut à Baleran le 6 avril 1729. Cette forge et ce manoir étaient destinés à changer de maîtres à chaque génération en servant de dot à des filles. La fille unique de Louis de Camain et de Renée Bertrand porta à son tour cette propriété à Jean de Glenest, écuyer, seigneur de Montfrébœuf, qu'elle épousa dans l'église de Marval le 31 janvier 1730 (1). Nous ignorons

(1) Nobiliaire de Nadaud, articles *Bertrand*, *Camain* et *Glenest*.



LOGIS DE LA FORGE DE BALEZAN.



s'ils laissèrent des descendants. Quelques années avant 1789, Baleran fut acheté par M. Divernois (1) dont la postérité le possède encore, bien que, suivant la règle mystérieuse qui semble présider aux transmissions de ce manoir industriel, le nom de ses propriétaires ait changé trois fois depuis M. Divernois.

Forges de Busseroles.

Nous ne connaissons pas les forges de Busseroles, converties aujourd'hui en filatures et papeteries, quoiqu'elles soient situées dans le canton de Bussière que nous habitons, et nous ignorons si elles possèdent des manoirs d'une certaine importance. Le nom de leurs anciens possesseurs semblerait l'indiquer. Le 13 juin 1589, Guilhemi Bigot, maître de la *forge du Châlard*, paroisse de *Busseroles*, épousait Barbe de la Grelière, fille de Jean, écuyer, et d'Isabeau du Cheyroux. Catherine de Bruhet de la Garde, fille de Marc Antoine, écuyer, et de Françoise de l'Hermitte de la Rivière, du lieu de la *forge de Busseroles*, épousa en 1652 Antoine de Meilhac, écuyer. Jean Cheyrade, écuyer, gentilhomme ordinaire de la grande vénerie du roi, demeurant à la *forge de Busseroles*, mourut avant 1686. Son fils, autre Jean Cheyrade, du lieu de la *forge*, paroisse de *Busseroles*, épousa en 1710, dans l'église de Pluviers, Marguerite de Fornel, veuve de Jean de Masfranc, seigneur de la Grelière (2).

Forge de Masvaleix.

Le petit château de Masvaleix, encore habité, est placé près du village de la Coquille, à deux lieues environ de Jumilhac. C'est un ancien fief dont les possesseurs étaient mentionnés dans le mémoire du sire d'Albret de 1502, dont nous avons

(1) M. Divernois était seigneur de Baleran en 1771 (acte notarié).

(2) Nobiliaire de Nadaud, articles *Cheyrade*, *Fornel*.

déjà parlé, mais sans qu'il y fût question de la forge. Au-dessous du château, dont la couronne de mâchicoulis, les combles aigus et les tourelles paraissent contemporains du château de Jumilhac (1), se trouve une forge importante alimentée par un étang. Le castel est-il antérieur à la forge ou la forge au castel ? Voilà ce que nous ne saurions dire. Les bâtiments industriels, ceux des forges surtout, se renouvellent souvent, étant exposés par leur destination à de nombreuses avaries. Il n'en reste par conséquent aucun dans lequel on reconnaisse des marques incontestables d'ancienneté, et, en tout cas, ils n'ont pas assez de style pour qu'on en puisse déterminer la date avec quelque certitude. Quoi qu'il en soit, Aimeric de Garebœuf, écuyer, sieur de Masvaleix, épousa, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, Madeleine de Jumilhac. Ses filles, Jeanne et Isabeau, se marièrent par contrat passé au château de Masvaleix, le 27 septembre 1598, à Jean et à Jacques de Puiffe, sieurs de Jourgniac et de la Vergne, fils de Jeannot de Puiffe, marchand du lieu de Coupiac, paroisse de Firbeix en Périgord. Quant à son petit-fils, Jean de Garebœuf, écuyer, seigneur de la Valouze, Masvaleix, Saint-Germain, il contracta une alliance plus relevée en épousant une fille de haute naissance, Antoinette d'Hautefort, dite M^{lle} d'Hautefort, fille de René, chevalier, et de Jeanne de Marquessac.

Forge de Bernardières ou Rudeau et de Beaurecueil.

Bernardières est un ancien château féodal situé sur les bords de la Lizonne à une quinzaine de kilomètres de Nontron. Une légende rapportée par Brantôme, ce qui n'en augmente guère l'authenticité, y fait naître au xv^e siècle un cadet de la maison d'Authon qui, après maintes aventures, devint le fameux corsaire Barberousse et mourut roi d'Alger en 1541. Après les d'Authon, Bernardières passa aux maisons

(1) Fin du xv^e et commencement du xvi^e siècle.

de Bourdeille, d'Aydie de Ribérac et de Chapt de Laxion. Le plus beau titre de gloire de ce château, presque détruit aujourd'hui, c'est d'avoir été en 1377, après une résistance de plusieurs jours, pris d'assaut par le connétable Du Guesclin sur les Anglais qui l'occupaient. Mais notre sujet ne comporte pas de pareils détails historiques. Bernardières ne doit nous occuper qu'à cause de la forge qui en dépendait et qui est mentionnée dans le Nobiliaire de Nadaud. En 1594, par contrat passé à la *forge de Bernardières*, paroisse de Saint-Sulpice en Périgord, François Guillot du Dousset, écuyer, seigneur du Dousset, du Puy-de-Cussac, etc., épousa en secondes noces Marguerite Hastelet, fille de feu Etienne, de cette famille que nous avons déjà citée comme une des plus anciennes parmi nos maîtres de forges périgourdiens. Près de cette usine de Bernardières, appelée aussi de Rudeau du nom d'un village prochain, se trouve un castel qui a été remanié, mais dont il reste encore un pavillon carré, couronné de mâchicoulis, et une forge. Ce castel, qu'on appelle Beaurecueil, était la résidence des maîtres de forge, et ils l'habitaient encore il y a quarante ans. Nous ne savons rien d'intéressant sur cette usine et nous la signalons à cause de son manoir, qui est habité par un ancien député de la Dordogne, M. Dusolier.

Forge de la Rivière.

C'est aussi à cause du logis à pavillons carrés et à tournure quasi aristocratique qui la complète que nous mentionnons la forge de la Rivière, près de Cussac en Limousin. C'est un nouvel exemple de ces maisons nobles que les maîtres de forges aimaient à élever au milieu même des bâtiments de l'usine et qui servent encore aujourd'hui à leurs successeurs. A la Rivière, le castel nous a paru appartenir à la fin du xvi^e siècle, grande époque de prospérité pour notre industrie métallurgique. Avant la Révolution, cette usine était exploitée par son propriétaire M. Jude de la Rivière, et de nos jours elle a revu une ère nouvelle, grâce à M. Bouillon,

L'agriculture florissante consomme beaucoup de fer ; l'artillerie, qui jouait dès lors un rôle important, n'en use guère moins. Il fallut donc satisfaire à cette double exigence et créer des usines produisant plus et à meilleur marché. De là nos forges, où la chute d'eau remplace l'ouvrier pour la manœuvre du soufflet, et met en mouvement des marteaux cent fois plus lourds que ceux employés antérieurement. En tout cas, et quelle qu'ait été la cause des développements de cette industrie et de son perfectionnement, toujours est-il que nous ne les constatons historiquement, dans nos archives locales, qu'à la fin du xv^e siècle ou au commencement du xvi^e, nos recherches se trouvant en ce point parfaitement d'accord avec l'opinion émise par M. de Caumont. Nous devons avouer toutefois que ces recherches ont dû être forcément incomplètes, le nombre de documents que nous avons pu consulter étant assez restreint, et les histoires générales se taisant généralement sur ce qui touche à l'industrie ancienne.

Guy Coquille, qui écrivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle et qui habitait un pays de forges, le Nivernais, décrit fort bien les procédés de fabrication, qui étaient à peu près tels de son temps que du nôtre. Ce qu'il dit des usines à fer de sa province montre que cette industrie y était dès lors très-florissante ; mais il n'en indique malheureusement pas les débuts. Voici le passage d'un livre de ce savant jurisconsulte, qui ne s'occupait pas uniquement de droit, comme on va le voir : c'est à l'occasion des *Vaux de Nevers*, une des huit contrées principales du Nivernais.

«.... Cette contrée est commode aux forges, tant à cause des petites rivières dont elle abonde qu'à cause des bois et des minières ; les fourneaux y sont pour fondre la mine de fer avec l'aide d'une matière appelée *castine*, qui est terre pierre : les pièces de fer fondu qui se tirent du fourneau sont appelées *guises* et pèsent de quinze à dix-huit cents livres ; les forges sont composées d'affineries et d'un gros marteau, à l'aide desquels ce fer est battu et rendu en bandes plates, qui est le fer dont les maréchaux, serruriers et autres ferronniers se servent. Les forges à acier sont ès quelles de la même matière

de fer bien affinée et bien trempée se fait l'acier qui se met à petits quareaux (1). »

Nous avons eu la bonne fortune, il y a peu de temps, de mettre la main sur un terrier de l'abbaye de Saint-Pardoux-la-Rivière (2), dont nous avons transcrit un certain nombre de passages pour le *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, et que nous avons lu en entier. Dans ce manuscrit, de plus de 400 pages, écrit au *xvii^e* siècle, et qui reproduit ou analyse tous les actes anciens, hommages, donations, rentes, relatifs à l'abbaye, depuis sa fondation, nous n'avons rien vu concernant les forges, bien qu'il y en ait eu plusieurs dans les terres qui en relevaient. Nous n'avons pas été plus heureux en consultant un mémoire fort curieux, rédigé en 1502 par le seigneur d'Albret, comte de Périgord, contre les prétentions de *M^{me}* Charlotte de Bretagne, épouse d'Antoine de Villequier, seigneur de Montrésor, qui réclamait sa portion dans le comté de Périgord. Ce mémoire, d'un haut intérêt pour notre province, passe en revue toutes les châtellenies, les fiefs, les villages et les simples métairies. Dans ce dénombrement, rien n'est oublié ; les revenus de chaque terre en blé, vin, etc., ainsi que les droits du comte, sont mentionnés avec soin, quoiqu'il soit facile d'y deviner une diminution systématique de ce qui revient au sire d'Albret, afin de réduire d'autant les prétentions de la dame copartageante. Tous les gentilshommes sont nommés, ainsi que les notables bourgeois des villes et bourgs, et on n'a garde dans cette énumération (3) d'oublier les moulins. Comment n'est-il rien

(1) *Œuvres de M^r Guy Coquille*, édition de 1703, à Bordeaux, chez Labottière, t. 1, p. 431.

(2) Abbaye de dames fondée au *xiii^e* siècle par une vicomtesse de Limoges de la maison de Bourgogne. Ce terrier a été généreusement donné par son possesseur aux archives départementales de la Dordogne.

(3) Nous donnons un échantillon de ce mémoire pour montrer dans quels détails il entre. Il s'agit de la paroisse du Change. « Item, au Change, a deux gentilshommes, le seigneur de Cheyssac, qui tient audit lieu du Change maison noble, moulin, etc ... Item, il y a aussi audit lieu du Change, les trois de Bannes, qui tiennent plusieurs domouines et chacun sa métayrie franche.

« Item, dans la même paroisse, M. de Portafé dit Chantayrac, le repaire noble de Bosredon, etc... Item, le seigneur des Borics, le repaire de la Ribeyrolle... Item,

dit des forges, soit primitives, s'il en existait encore, soit perfectionnées ? Les avait-on exemptées de tailles, de redevances, pour favoriser leur établissement ? C'est possible, probable même ; mais nous n'avons pas trouvé de preuves de ce fait, et nous appelons l'attention des paléographes sur ce point intéressant pour l'histoire industrielle.

Il est certain pourtant qu'à l'époque où fut écrit le mémoire du sire d'Albret il y avait en Périgord des forges et des maîtres de forges. A défaut des chroniques locales, le fait est établi de la façon la plus irrécusable dans les généalogies des familles périgourdines et limousines. Nous savons combien il faut se défier en général des renseignements de cette nature, et avec quelle réserve il convient de s'en servir. Il est cependant des exceptions, et le *Nobiliaire de la généralité de Limoges*, publié par la Société archéologique du Limousin, en est une. L'abbé Nadaud, son auteur (1712-1775), l'avait rédigé presque toujours sur des actes dont son érudition le mettait à même de contrôler l'authenticité, et sans aucune arrière-pensée lucrative, l'ayant fait en quelque sorte pour lui seul, sans intention de le publier. Ce savant laborieux et modeste, très-versé dans l'histoire de sa province, accompagnait d'ordinaire son évêque, M^{sr} de Coëtlosquet, dans ses tournées pastorales, profitant des facilités que lui donnaient ces déplacements pour compiler, avant que la Révolution eût passé par là, les archives des abbayes, presbytères et châteaux. Il avait fait ainsi un pouillé remarquable du vaste diocèse de Limoges, et un nobiliaire de la généralité resté manuscrit jusqu'à 1856 (1). C'est dans ce dernier ouvrage que

le seigneur de Montlouis... Item, Girou Golsa, bourgeois de Périgueux... Item, M. Bertrand des Maisons, de Périgueux.... Item, le curé du Change tient bien quatre charges de bled et bien trois ou quatre livres tournois de rente.... Item l'abbaye de Chancelade tient en ladite paroisse trois beaux moulins appelés de la Borda, de la Grande Blanca et de Redron, et bien dix livres de rente et plus... Item, le seigneur de la Roche-Joubert.

« ... Et le tout que dessus est en fondalité. Item, Monseigneur (le comte) laisse seulement en ladite paroisse de rente, bled et deniers, huit livres sept sous. Froment huit charges, seigle deux charges, avoine, etc.... quatre-vingt-neuf gelines. Nombre de feux, soixante-trois, etc.... »

(1) C'est à cette date que la Société archéologique du Limousin en a commencé la publication, qui n'est pas encore terminée, un troisième volume devant s'ajouter aux deux autres déjà parus.

nous avons puisé la plus grande partie des notes qui vont suivre et dont nous avons pu constater l'exactitude par l'étude des monuments.

Nous ne sommes pas en mesure de passer en revue toutes les forges du Périgord et du Limousin. La nomenclature en serait longue et risquerait d'être fastidieuse, puisque le département de la Dordogne comptait en 1801, au sortir de la Révolution, 63 forges dont 28 hauts fourneaux (1), et celui de la Haute-Vienne 27 forges et 4 fonderies (2). Mais quelque restreints qu'ils soient, les documents recueillis par nous suffiront à justifier la thèse que nous nous proposons de soutenir et à attirer l'attention des archéologues sur un sujet peu étudié quant à présent et qui mériterait de l'être.

Forge de Jomelières.

Le plus ancien maître de forges dont il soit fait mention est noble *Collin Hastelet*, maître de la forge de Jomelières (3), qui teste le 9 août 1503 et veut être enterré dans l'église de Javerlhac. Après cinq ou six générations de ses descendants, seigneurs et maîtres de la forge de Jomelières, comme lui, on trouve, au moment où s'arrête la généalogie dressée par Nadaud, *Aimeric Hastelet*, écuyer, né le 4 mars 1723, qualifié de seigneur de Jomelières. Du reste, cette famille de gentils-hommes forgerons dont *Collin* forme le premier degré, tout en donnant, comme les autres nobles, des officiers à l'armée et en contractant des alliances brillantes, n'en continuait pas moins une industrie à laquelle elle devait vraisemblablement son élévation et sa fortune, et ne l'exerçait pas seulement à Jomelières.

(1) *Annuaire de la Dordogne de l'an XI*, par M. Delfau, secrétaire général de la préfecture.

(2) *Statistique de la Haute-Vienne*, par M. Texier-Olivier, préfet.

(3) Forge et fonderie importante sur le Bandiat (arrondissement de Nontron, commune de Javerlhac.)

Forge de Planche-Ménier.

François Hastelet, écuyer, était maître de la forge de *Planche-Ménier*, située non loin de Jomelières, en 1567, à la suite de son père *Vincent Hastelet*, qui avait formé la branche de *Planche-Ménier*. Le petit-fils de ce *François*, *Jean Hastelet*, écuyer, était encore maître de cette forge en 1654, date de sa mort (1).

Forges des environs de Jumilhac.

Les archives de la Haute-Vienne possèdent un acte de vente de la terre de Courbefy, située sur les confins du Périgord et du Limousin, passé au nom d'Henri IV et de sa sœur le 25 mars 1600. Par cet acte (2), les vendeurs vendent et *adju gent à perpétuité* et à jamais, sans aucune faculté de rachat, la terre et ses dépendances à Léon de Planeaux, écuyer, seigneur de Vieillecour et y habitant, *Antrine Chapelle*, écuyer, sieur de Jumilhac, et y habitant, et *Antoine et Jacques Arlaut* frères, sieurs de Frugier, habitants dudit lieu. Ces deux derniers acquéreurs étaient certainement maîtres de forges. L'acte porte, en effet, entre autres énonciations, qu'il leur est vendu trois forêts « appelées la *Grande Forêt*, la *Ramade* et la *Guérénne*, dont lesdits sieurs de Jumilhac et Arlaut ont ci-devant acheté la coupe, de ladite dame sœur du roi. » Dans un pays aussi boisé que celui dont il est question, on n'achetait point des coupes de forêts pour son chauffage, chaque propriétaire ayant largement sa provision chez lui, mais bien pour un usage industriel, et il n'y avait d'autre industrie que celle du fer. Le nobiliaire du Limousin par Laisné confirme d'ailleurs cette supposition en nous apprenant (tome VIII) que cet *An-*

(1) Nobiliaire de Nadaud.

(2) Communiqué par M. Ardant, archiviste de Limoges, et publié par le *Chroniqueur du Périgord*, revue qui a cessé de paraître depuis une vingtaine d'années.

toine Chapelle, sieur de Jumilhac par une acquisition récente, et riche maître de forges, avait été anobli trois ans avant la vente de Courbefy, en 1597, par Henri IV, auquel il avait prêté des sommes considérables pour l'aider à reconquérir son royaume. C'est là une des illustrations de notre industrie métallurgique, les marquis de Jumilhac, descendants d'Antoine Chapelle, ayant occupé des charges militaires importantes et tenu un rang distingué dans la haute noblesse.

Nous ignorons dans quelles forges s'était faite la fortune d'Antoine Chapelle, et sises descendants, comme les Hastelet, continuèrent à les exploiter ; mais nous savons qu'il y a, aux environs mêmes de Jumilhac, six ou huit usines considérables dont quelques-unes ont encore des logis de tournure pittoresque et visant au castel.

Forge de chez Baillot, près Nontron.

La généalogie de la famille du Faure de la Roderie, dressée par Nadaud, commence à N. Faure dit *Baillot*, marchand à Nontron en 1500 (1). On ne dit pas quel commerce il faisait ; mais il y a tout lieu de supposer que c'était celui du fer et que ce Baillot était maître de la forge de ce nom. Cette forge de *chez Baillot* est en effet située près de Nontron, et nous ne voyons pas quelle industrie autre que celle des forges eût pu dans une très-petite ville, éloignée de tout, enrichir un marchand au point de lui permettre d'acquérir, en 1501, les paroisses de Lussas et Fontroubade, comme le fit celui dont nous nous occupons, et d'acheter à ses nombreux enfants des charges de magistrature et de finance qui les firent, dès la seconde génération, passer dans la noblesse et y occuper un certain rang. Son petit-fils, Jean du Faure, écuyer, seigneur du repaire noble de Beauvais (2), épousa, le 6 septembre 1533,

(1) Catherine Baillot avait épousé cet Antoine Chapelle, cité plus haut. (Nobiliaire de Nadaud, article *Chapelle*.)

(2) Château de la seconde moitié du xvi^e siècle, avec deux grosses tours (commune de Lussas, près Nontron).

Marie de Saint-Martin, dame de la forge de la Chapelle-Saint-Robert (1). A la cinquième génération, François du Faure, chevalier, seigneur de la Roderie, Lussas, Fontroubade, Augignac (2), la Roche-Pontissac, baron de Saint-Martial de Vallette (3), mestre de camp de dix enseignes de gens de pied français, pour le service du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, fit son testament au château de Beauvais, dont il était aussi seigneur, le 17 novembre 1620. Alain du Faure, fils du précédent et de Judith du Fillet de la Curée, épousa, par contrat du 3 juillet 1627, Catherine de Pérusse des Cars, fille de François, et ne laissa pas de postérité.

Forge de la Chapelle-Saint-Robert.

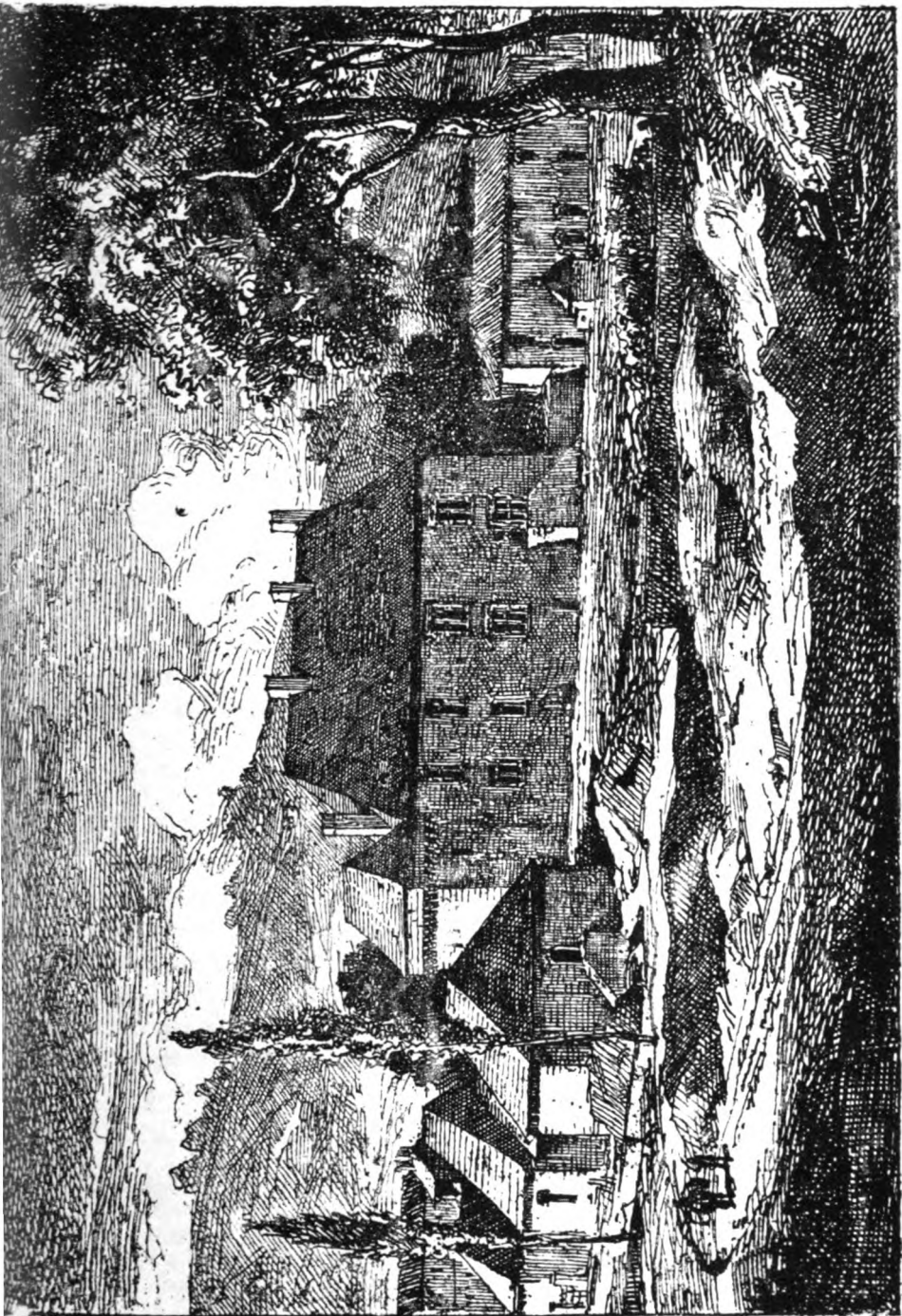
Nous venons de voir la fille du maître de forges de la Chapelle-Saint-Robert, D^{ne} Marie de Saint-Martin, épouser en 1533 un du Faure, seigneur de Beauvais. C'est cette famille de Saint-Martin qui a dû construire le logis de la Chapelle-St-Robert, attendant à la forge de ce nom, et encore parfaitement conservé. Les caractères de son architecture dénotent les dernières années du xv^e siècle ou les premières du xvi^e. C'est un corps de logis assez long, à toits aigus, à fenêtres en croix, de pierre, dont les montants et les meneaux à moulures prismatiques se pénètrent à leur rencontre. Un petit pavillon barlong, couronné de mâchicoulis et placé à une des extrémités de la façade, donne un aspect de gentilhommière à cette vieille maison qui, depuis sa construction et sans avoir été agrandie, a servi de résidence, jusqu'à nos jours, aux divers propriétaires de l'usine. En 1583, Salicque de Fontlebon, écuyer, sieur de la Chapelle-Saint-Robert, épousait Marie de la Boissière (4). Sa petite-fille, noble Marie de Fontlebon,

(1) Forge et logis noble, près de Javerlhac (arrondissement de Nontron).

(2) Commune près de Nontron.

(3) Commune aux portes de Nontron.

(4) Nobiliaire de Nadaud.



LOGIS DE LA FORGE DE LA CHAPELLE SAINT-ROBERT.

filles de Charles de Fontlebon, mestre de camp d'un régiment de douze enseignes, seigneur *de la Forge de la Chapelle-Saint-Robert*, et de noble Marie Moreau, épousa Léonard de Lambertie, chevalier, seigneur *de la Forge de l'Espinassie*, des Robertz, Prun, Marval, capitaine au régiment de Navarre, et lui porta la forge de la Chapelle-Saint-Robert. Ce seigneur de Lambertie appartenait à une famille d'ancienne chevalerie du Périgord ; mais on ne dérogeait pas à exercer une industrie qui, au contraire, anoblissait si vite les gens en les enrichissant, et M. de Lambertie, qui avait déjà la forge de l'Espinassie, près de Marval en Limousin, y joignit celle beaucoup plus considérable de la Chapelle-Saint-Robert. Son fils, Jacques de Lambertie, chevalier, seigneur de Marval et de la Chapelle-Saint-Robert, marié à D^{lle} Marie-Françoise de la Rochefoucauld, dame de Fontpastous, reçut une lettre de M. de Maurepas, datée de Versailles le 9 novembre 1741, par laquelle ce ministre le remercie de l'offre qu'il fait de « fondre de cejour au mois d'août de l'année suivante 150 canons de 8 pour le port de Rochefort, sans avances ; mais que les arrangements pris avec un fournisseur l'empêchent d'accepter son offre, que d'ailleurs il est sensible aux marques qu'il donne de son zèle pour le service.... (1). »

Forge de l'Espinassie.

Il est à croire que l'administration de la forge de la Chapelle-Saint-Robert, dont l'offre constatée par la lettre de M. de Maurepas fait voir l'importance, décida Léonard de Lambertie à se défaire de celle de l'Espinassie. Elle ne figure pas dans la nomenclature des possessions de son fils, et nous trouvons, en 1680, Jean de Lostlavoix, maître *de la forge de l'Espinassie*, qui marie sa fille Jeanne à Jean de Bruchard, écuyer, seigneur du Fort (2).

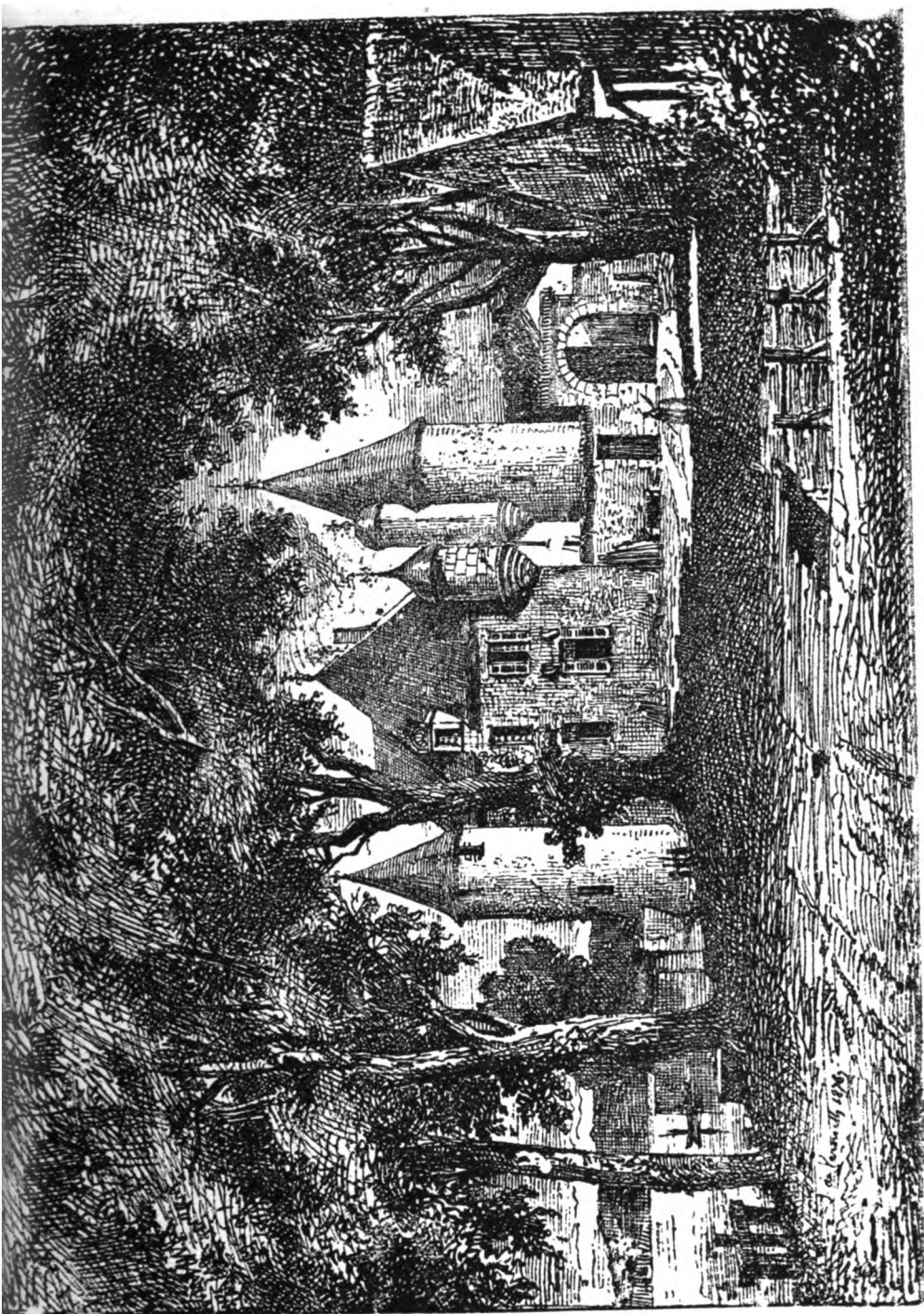
(1) Généalogie manuscrite communiquée par M. le marquis de Lambertie, de Cons-la-Granville

(2) Nobiliaire de Nadand.

Forge de Baleran.

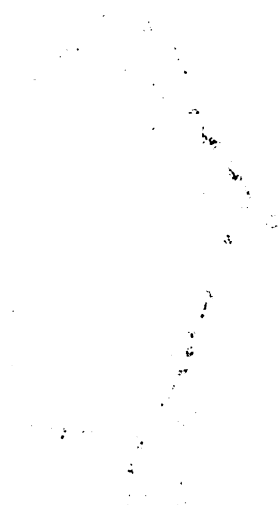
Dans la commune de Marval (Haute-Vienne), située sur les confins du Périgord, se trouve une ancienne forge, qui avait pris, il y a une quarantaine d'années, de très-grands développements et que le traité de commerce a supprimée. C'est la forge de Baleran. Elle était alimentée par un étang de 25 hectares, traversé par la petite rivière du Bandiat, qui faisait mouvoir, sur son parcours d'une douzaine de lieues, à peu près autant de forges, et employait beaucoup d'ouvriers. Devenu inutile, l'étang a été desséché, au grand regret des amateurs de paysage ; les immenses bâtiments de l'usine sont en ruines, mais le manoir pittoresque des maîtres de forge avec ses tourelles, ses échauguettes, ses toits pointus et même un tout petit canon logé dans une meurtrière, est toujours debout et habité. Une chapelle domestique de très-petites dimensions, placée à l'intérieur du castel, donne les noms de ses fondateurs, gravés sur l'autel de granit. On y voit cette inscription : G. PEÇON : M. DE LARRET : CONJOINS. 1624 PAR LÉGITIME MARIAGE. † La fille ou petite-fille des précédents, Marie Pecon de Baleran, épousa, le 2 août 1667, Charles Bertrand, sieur de Romefort, qui mourut à Baleran en 1686 et fut inhumé dans la chapelle de Notre-Dame-des-Clercs, à Nontron, le 26 août 1686. Renée Bertrand, sa fille, épousa Louis de Camain, chevalier, sieur du repaire de Champniers, qui devint, du chef de sa femme, seigneur de Baleran et *maître de la forge*. Renée Bertrand, âgée de soixante ans, mourut à Baleran le 6 avril 1729. Cette forge et ce manoir étaient destinés à changer de maîtres à chaque génération en servant de dot à des filles. La fille unique de Louis de Camain et de Renée Bertrand porta à son tour cette propriété à Jean de Glenest, écuyer, seigneur de Montfrébœuf, qu'elle épousa dans l'église de Marval le 31 janvier 1730 (1). Nous ignorons

(1) Nobiliaire de Nadaud, articles *Bertrand*, *Camain* et *Glenest*.



LOGIS DE LA FORGE DE BAILEAN.





s'ils laissèrent des descendants. Quelques années avant 1789, Baleran fut acheté par M. Divernois (1) dont la postérité le possède encore, bien que, suivant la règle mystérieuse qui semble présider aux transmissions de ce manoir industriel, le nom de ses propriétaires ait changé trois fois depuis M. Divernois.

Forges de Busseroles.

Nous ne connaissons pas les forges de Busseroles, converties aujourd'hui en filatures et papeteries, quoiqu'elles soient situées dans le canton de Bussière que nous habitons, et nous ignorons si elles possèdent des manoirs d'une certaine importance. Le nom de leurs anciens possesseurs semblerait l'indiquer. Le 13 juin 1589, Guilhem Bigot, maître de la *forge du Châlard*, paroisse de Busseroles, épousait Barbe de la Grelière, fille de Jean, écuyer, et d'Isabeau du Cheyroux. Catherine de Bruhet de la Garde, fille de Marc Antoine, écuyer, et de Françoise de l'Hermite de la Rivière, du lieu de la *forge de Busseroles*, épousa en 1652 Antoine de Meilhac, écuyer. Jean Cheyrade, écuyer, gentilhomme ordinaire de la grande vénerie du roi, demeurant à la *forge de Busseroles*, mourut avant 1686. Son fils, autre Jean Cheyrade, du lieu de la *forge*, paroisse de Busseroles, épousa en 1710, dans l'église de Pluviers, Marguerite de Fornel, veuve de Jean de Masfranc, seigneur de la Grelière (2).

Forge de Masvaleix.

Le petit château de Masvaleix, encore habité, est placé près du village de la Coquille, à deux lieues environ de Jumilhac. C'est un ancien fief dont les possesseurs étaient mentionnés dans le mémoire du sire d'Albret de 1502, dont nous avons

(1) M. Divernois était seigneur de Baleran en 1771 (acte notarié).

(2) Nobiliaire de Nadaud, articles *Cheyrade*, *Fornel*.

déjà parlé, mais sans qu'il y fût question de la forge. Audessous du château, dont la couronne de mâchicoulis, les combles aigus et les tourelles paraissent contemporains du château de Jumilhac (1), se trouve une forge importante alimentée par un étang. Le castel est-il antérieur à la forge ou la forge au castel ? Voilà ce que nous ne saurions dire. Les bâtiments industriels, ceux des forges surtout, se renouvellent souvent, étant exposés par leur destination à de nombreuses avaries. Il n'en reste par conséquent aucun dans lequel on reconnaisse des marques incontestables d'ancienneté, et, en tout cas, ils n'ont pas assez de style pour qu'on en puisse déterminer la date avec quelque certitude. Quoi qu'il en soit, Aimeric de Garebœuf, écuyer, sieur de Masvaleix, épousa, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, Madeleine de Jumilhac. Ses filles, Jeanne et Isabeau, se marièrent par contrat passé au château de Masvaleix, le 27 septembre 1598, à Jean et à Jacques de Puiffe, sieurs de Jourgniac et de la Vergne, fils de Jeannot de Puiffe, marchand du lieu de Coupiac, paroisse de Firbeix en Périgord. Quant à son petit-fils, Jean de Garebœuf, écuyer, seigneur de la Valouze, Masvaleix, Saint-Germain, il contracta une alliance plus relevée en épousant une fille de haute naissance, Antoinette d'Hautefort, dite M^{lle} d'Hautefort, fille de René, chevalier, et de Jeanne de Marquessac.

Forge de Bernardières ou Rudeau et de Beaurecueil.

Bernardières est un ancien château féodal situé sur les bords de la Lizonne à une quinzaine de kilomètres de Nontron. Une légende rapportée par Brantôme, ce qui n'en augmente guère l'authenticité, y fait naître au xv^e siècle un cadet de la maison d'Authon qui, après maintes aventures, devint le fameux corsaire Barberousse et mourut roi d'Alger en 1541. Après les d'Authon, Bernardières passa aux maisons

(1) Fin du xv^e et commencement du xvi^e siècle.

de Bourdeille, d'Aydie de Ribérac et de Chapt de Laxion. Le plus beau titre de gloire de ce château, presque détruit aujourd'hui, c'est d'avoir été en 1377, après une résistance de plusieurs jours, pris d'assaut par le connétable Du Guesclin sur les Anglais qui l'occupaient. Mais notre sujet ne comporte pas de pareils détails historiques. Bernardières ne doit nous occuper qu'à cause de la forge qui en dépendait et qui est mentionnée dans le Nobiliaire de Nadaud. En 1594, par contrat passé à la *forge de Bernardières*, paroisse de Saint-Sulpice en Périgord, François Guillot du Dousset, écuyer, seigneur du Dousset, du Puy-de-Cussac, etc., épousa en secondes noces Marguerite Hastelet, fille de feu Etienne, de cette famille que nous avons déjà citée comme une des plus anciennes parmi nos maîtres de forges périgourdiens. Près de cette usine de Bernardières, appelée aussi de Rudeau du nom d'un village prochain, se trouve un castel qui a été remanié, mais dont il reste encore un pavillon carré, couronné de mâchicoulis, et une forge. Ce castel, qu'on appelle Beaurecueil, était la résidence des maîtres de forge, et ils l'habitaient encore il y a quarante ans. Nous ne savons rien d'intéressant sur cette usine et nous la signalons à cause de son manoir, qui est habité par un ancien député de la Dordogne, M. Dusolier.

Forge de la Rivière.

C'est aussi à cause du logis à pavillons carrés et à tournure quasi aristocratique qui la complète que nous mentionnons la forge de la Rivière, près de Cussac en Limousin. C'est un nouvel exemple de ces maisons nobles que les maîtres de forges aimaient à élever au milieu même des bâtiments de l'usine et qui servent encore aujourd'hui à leurs successeurs. A la Rivière, le castel nous a paru appartenir à la fin du xvr^e siècle, grande époque de prospérité pour notre industrie métallurgique. Avant la Révolution, cette usine était exploitée par son propriétaire M. Jude de la Rivière, et de nos jours elle a revu une ère nouvelle, grâce à M. Bouillon,

vice-président du conseil général de la Haute-Vienne, qui l'a convertie en tréfilerie et y emploie de nombreux ouvriers.

Forge de la Farge.

Près d'Excideuil, en Périgord, le château de *la Farge*, qui appartenait à une branche de la famille des marquis de Malet et a été vendu il y a quelques années, était contigu à une forge qui lui avait vraisemblablement donné son nom et est toujours restée une dépendance de la terre.

Dans le même canton se trouvaient les terres du maréchal Bugeaud, qui se plaisait à dire qu'il était fils d'un forgeron et l'était en effet. Mais ce forgeron, dans l'acte de naissance de son fils, conservé aux archives de Limoges, était qualifié de N. Bugeaud, chevalier, seigneur de la Piconnerie, etc., etc.

Forge de la Rigaudie.

La Rigaudie, près Villamblard, a également un château et une forge fondée et exploitée par les gentilshommes de ce nom et qui n'est sortie que depuis peu des mains de cette ancienne famille.

Forge de Fayolle.

Nous avons vu, sur la route de Thiviers à Jumilhac, plusieurs forges dont l'une, celle de *Fayolle*, appartenant depuis longtemps à la famille Combescot, possède, au centre même des constructions de l'usine, un manoir très-pittoresque, avec tourelles et pavillons, qui nous a paru dater de la fin du xvi^e siècle et est un type de ces manoirs industriels dont nous avons déjà cité un certain nombre d'exemples.

Forge de Chauffailles.

Forge et manoir du xvii^e siècle, près de Coussac (Haute-Vienne), possédée et exploitée depuis deux cents ans par la famille du Burguet de Chauffailles, dont les membres étaient qualifiés d'écuyers.

Forge Vieille du Bugue.

En 1643, Louis de Menou était maître de la forge Vieille du Bugue, en Sarladais. Il est ainsi désigné dans la généalogie de la famille de Menou, du Périgord, publiée par O'Gilvy.

Forge de Sainte-Croix.

La famille de Laulanié possédait cette usine, située en Sarladais, comme la précédente, longtemps avant la Révolution et l'exploite encore de nos jours.

Forges de Caneau et de Ruyère, près Saint-Front-la-Rivière.

En 1574, messire Gaston de la Marthonie, chevalier de l'ordre du roi, dans les articles d'un mariage projeté entre sa sœur Louise de la Marthonie et Rémond de Lambertie, écuyer, sieur de Menet, s'engage à faire payer à la future 5,000 livres (sur les 10,000 que lui avaient laissées ses parents pour tous droits), par *Jean du Teil, maître des forges du Caneau et de la Ruyère*, aux pactes et termes portés par contrat sur ce fait. (Archives de Lambertie.)

Forge de Pierre Paussue.

Acte passé le 15 novembre 1645 à Montbron, en Angoumois, par François de Lambertie, écuyer, en présence de maître René Bourgeois maître de la forge de Pierre Paussue, y demeurant. (Archives de Lambertye.)

Comme nous le disions plus haut, le Périgord contenait, en 1789, soixante-deux forges ou hauts fourneaux, et le Limousin vingt-sept; nous n'en avons décrit qu'une quinzaine, mais nous croyons que pour presque toutes les autres nous trouverions, s'il nous était possible de les étudier, des résultats à peu près analogues, comme origine, comme date de leur établissement, comme bâtiments et comme qualité de leurs fondateurs. Il faudrait, pour cela, sortir des limites d'un simple mémoire, et telle n'est pas, quant à présent, notre intention. Nous nous contenterons de constater que le Bandiat, petite rivière qui sort de l'étang de Baleran, en Limousin, pour aller se perdre en Angoumois, près de Marthon, dans des fissures de rochers, avait vu s'établir sur ses rives douze de ces usines, sans compter celle, encore très-florissante, de Ruelle, propriété de l'Etat, qui lui doit bien quelque chose, puisque le cours d'eau qui l'alimente est produit par le Bandiat et la Tardoire, qui se réunissent dans un trajet souterrain pour former la rivière de Touvre. Ces diverses usines ont eu naturellement des dates différentes de fondation, car il est difficile d'admettre qu'elles aient toutes été créées en même temps: nous croyons cependant que la plus grande partie remonte au xvi^e siècle, et les citations généalogiques que nous avons faites semblent le démontrer. Sont-elles plus anciennes? Une partie est probablement de la fin du xv^e (1).

(1) On trouve dans l'inventaire sommaire des archives de Pau, qui renferment celles de l'ancien comté de Périgord, l'analyse d'une pièce dont nous regrettons de ne pas donner la teneur. Il s'agit de la concession d'une prise d'eau accordée par Alain d'Albret à Pascal Dolce, curé d'Oussac (Dussac?), pour mettre en mouvement

Lorsqu'on voit, dès 1500, des maîtres de forges opulents, en possession de la noblesse ou très-près de l'acquérir, on doit supposer que cette prospérité n'avait pas été improvisée en un jour, et qu'ils exerçaient leur industrie lucrative depuis trente ou quarante ans. Dans beaucoup de cas, l'usine a dû précéder le manoir qui suppose, par ses prétentions architecturales, une fortune acquise, et nous n'en connaissons pas d'antérieurs au règne de Louis XII. Mais il est arrivé souvent aussi que le château a précédé la forge, et c'est là un point historique intéressant, en ce qu'il rectifie bien des préjugés et des idées erronées sur l'administration des terres féodales à la fin du moyen âge, ou tout au moins à l'époque de la Renaissance. Les gentilshommes de ce temps savaient fort bien diriger leurs affaires, avant que le séjour de la cour leur en eût fait perdre l'habitude, en les éloignant de leurs provinces. On se les représente volontiers comme absorbés par le service militaire ou par les soins d'une ambition fort étrangère assurément aux choses de l'agriculture et de l'industrie, alors qu'ils savaient très-bien prendre l'initiative des améliorations industrielles et agricoles. Lorsqu'ils eurent vu quels féconds résultats donnaient les forges, ils ne dédaignèrent pas d'en établir et de les exploiter, soit directement, soit par des agents. C'était là, d'ailleurs, la meilleure façon d'utiliser avantageusement les forêts qui dépendaient ordinairement des terres du Limousin et du Périgord, et d'ajouter au plaisir de la chasse celui, non moins vif, de tirer un bon parti de leurs coupes de bois.

Forge de Benaise.

Aussi voyons-nous fréquemment dans le voisinage des terres seigneuriales des forges qui, comme à Bernardières, en dépendaient, et ce n'est pas seulement dans notre pays qu'on

une forge que celui-ci possédait dans la paroisse de Savignac, châtellenie de Ségur. Cette pièce, dont la date nous manque, doit être de la fin du xv^e siècle.

pourrait faire la même remarque, car nous connaissons dans le Berry, dans les Landes, dans les Pyrénées, des faits analogues. Avant la Révolution, les vicomtes de Rochechouart possédaient sous la chaussée de leur étang de Benaise une fonderie importante, détruite en 1792 par une crue subite de la rivière qui traversait l'étang (1).

Forges de Feugas. — Forges de Ladignac.

Les forges de Feugas, dans la même province, appartenaient à la maison de Laval (2), et les comtes des Cars, très-grands seigneurs fonciers, avaient dans la paroisse de Ladignac, près des Cars, deux forges considérables alimentées par les étangs de Bessous et des Beiges (3).

Forge de Combiers.

La forge de Combiers, en Angoumois, mais dans la partie limitrophe de l'arrondissement de Nontron, était anciennement et est encore une dépendance de la baronnie de la Rochebeaucourt, terre de la maison de Galard de Béarn.

C'était déjà une grosse entreprise que la construction de ces vastes étangs si nombreux en Limousin et dans la partie granitique du Périgord, et qui sont indispensables pour l'irrigation des prairies. Toutes les bourses n'en pouvaient pas affronter la dépense, souvent fort lourde, et il est assez naturel qu'une fois faite, les grands propriétaires en aient voulu profiter le plus avantageusement possible, soit par des moulins, soit par des forges, lorsqu'ils avaient à proximité les bois et le minerai.

Forge de la Grènerie.

La Grènerie, en Limousin, possède un château et une forge. Cette terre avait été acquise, dans la seconde moitié du xv^e

(1-2-3) *Statistique de la Haute-Vienne*, par M. Texier-Olivier, préfet, 1807.

siècle, par Jean de Beaupoil, seigneur de Sainte-Aulaire, chambellan et maître d'hôtel de Pierre de Bourbon, comte de la Marche, *qui en avait bâti la maison que l'on y voit à présent*, dit le généalogiste d'après des mémoires de famille (1). Un de ses descendants, Antoine de Sainte-Aulaire, fils de Germain et de Judith de Carbonnières, qui vivait de 1585 à 1646, et se *plaisait également*, toujours d'après la même chronique, *à l'étude et à l'embellissement de ses terres, fit achever le grand étang de la Grénerie, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé entreprendre* (2). Est-il téméraire de supposer que c'est à ce seigneur, administrateur vigilant de ses biens, qu'est due la première pensée de la forge de la Grénerie, conséquence naturelle de l'étang, surtout au milieu d'une terre immense qui consiste principalement en forêts ? Cette forge cependant ne fut définitivement établie qu'en 1746, par M. de Harcourt, comte de Beuvron, qui avait épousé M^{lle} de Sainte-Aulaire, héritière de la Grénerie. Nous avons sous les yeux les lettres patentes du roi Louis XV qui autorisent, ou pour mieux dire, confirment l'établissement de l'usine, pour la construction de laquelle on n'avait pas attendu, à ce qu'il paraît, la permission royale. Nous allons y faire quelques emprunts : « Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, etc .. Notre cher et bien aimé le sieur de Harcourt, comte de Beuvron, nous ayant exposé qu'il estoit propriétaire des terres appelées, l'une de la Grénerie, et l'autre de Meillard, situées dans le Limosin, à trois grandes lieues de la ville d'Uzerche ; que le revenu de ces terres consistoit, pour la plus grande partie, en bois qu'il ne pouvoit vendre, parce qu'il n'y avoit sur les lieux ny ruisseau ny rivière navigable par où il put les faire voiturier, et que d'ailleurs tout le pais en estoit rempli, et les villes suffisamment fournies. Qu'il y avoit, dans lesd. terres, de grands étangs, et dans le voisinage d'ycelles, des mines de fer de bonne nature, qui n'a-

(1) Nobiliaire de Nadaud, article *Beaupoil de Sainte-Aulaire*. Le château de la Grénerie est en effet de la fin du xv^e siècle.

(2) Nobiliaire de Nadaud, même article.

s'ils laissèrent des descendants. Quelques années avant 1789, Baleran fut acheté par M. Divernois (1) dont la postérité le possède encore, bien que, suivant la règle mystérieuse qui semble présider aux transmissions de ce manoir industriel, le nom de ses propriétaires ait changé trois fois depuis M. Divernois.

Forges de Busseroles.

Nous ne connaissons pas les forges de Busseroles, converties aujourd'hui en filatures et papeteries, quoiqu'elles soient situées dans le canton de Bussière que nous habitons, et nous ignorons si elles possèdent des manoirs d'une certaine importance. Le nom de leurs anciens possesseurs semblerait l'indiquer. Le 13 juin 1589, Guilhemi Bigot, maître de la *forge du Châlard, paroisse de Busseroles*, épousait Barbe de la Grelière, fille de Jean, écuyer, et d'Isabeau du Cheyrour. Catherine de Bruhet de la Garde, fille de Marc Antoine, écuyer, et de Françoise de l'Hermite de la Rivière, du lieu de la *forge de Busseroles*, épousa en 1652 Antoine de Meilhac, écuyer. Jean Cheyrade, écuyer, gentilhomme ordinaire de la grande vénerie du roi, demeurant à la *forge de Busseroles*, mourut avant 1686. Son fils, autre Jean Cheyrade, du lieu de la *forge*, paroisse de Busseroles, épousa en 1710, dans l'église de Pluviers, Marguerite de Fornel, veuve de Jean de Masfranc, seigneur de la Grelière (2).

Forge de Masvaleix.

Le petit château de Masvaleix, encore habité, est placé près du village de la Coquille, à deux lieues environ de Jumilhac. C'est un ancien fief dont les possesseurs étaient mentionnés dans le mémoire du sire d'Albret de 1502, dont nous avons

(1) M. Divernois était seigneur de Baleran en 1771 (acte notarié).

(2) Nobiliaire de Nadaud, articles *Cheyrade*, *Fornel*.

voient, jusqu'alors, servy à aucun usage, mais dont il avoit fait l'épreuve. Que comme il ne pouvoit trouver à vendre les bois de ces mêmes terres, estant à vil prix dans le païs, il avoit fait construire, sur celle desd. terres dite de la Grénerie, une forge à fer et un fourneau pour les consommer, et qu'indépendamment de l'utilité qu'il tireroit de cet établissement, si nous voulions bien l'autoriser, il estoit constant qu'il procureroit un avantage considérable aux habitants des lieux, pourquoi il nous auroit requis, qu'il nous plut confirmer, en tant que besoin estoit, ou seroit, l'établissement par luy cy devant fait d'une forge à fer et d'un fourneau, sur la chaussée de l'étang, appelé le grand étang de la Grénerie ou l'étang Rompu à luy appartenant, aux offres qu'il faisoit d'indemniser les propriétaires des terres, sur lesquelles il tireroit de la mine, soit à l'amiable, soit à dire d'experts, dont les parties conviendroient entr'elles, ou qui seroient nommés d'office, et de se conformer, lors de la coupe et exploitation des bois, destinez pour l'affoûlage desd. forge et fourneau, à ce qui estoit prescrit par nostre ordonnance des eaux et forests du mois d'aoust mil six cent soixante-neuf, et par les arrests et réglemens intervenus en conséquence : Sur quoi, sans nous arrester aux oppositions formées... etc. » Suit l'autorisation signée Louis. Par le roy, Phelippeaux, et la mention d'enregistrement de ces lettres patentes au greffe du Parlement de Bordeaux le 24 février 1747. Avant d'obtenir l'autorisation royale, le comte d'Harcourt avait dû faire procéder à une enquête, dont nous avons vu le procès-verbal, et dans laquelle les propriétaires voisins étaient venus exposer leurs dires favorables ou non à l'établissement de l'usine. Parmi les opposants, se trouvaient M. de Carbonnières, marquis de la Cappelie-Biron, et M. Bazin de Besons, qui invoquaient la rupture de la digue du *grand étang* et les désastres occasionnés par le débordement qui en résulta, pour s'opposer à la reconstruction de cette digue. L'étang bâti par Antoine de Sainte-Aulaire avait donc été emporté par les eaux et le nom d'étang Rompu lui en était resté, même après qu'il eût été relevé par M. d'Harcourt qui, en faisant ce coûteux travail et en fondant une forge, reprenait vraisemblablement un vieux

projet de l'aïeul de sa femme. Nous devons à M. le baron de Blomac, propriétaire actuel de la Grènerie, la communication des lettres patentes de Louis XV dont nous venons de transcrire le préambule.

Forge d'Étouars.

Dans le Nontronnais, la forge d'Étouars, que nous avons vue en pleine activité avant la décadence qui ne l'a pas plus épargnée que la plupart des autres, était dans le voisinage du Bourdeix, chef-lieu d'une seigneurie du moyen âge, où se voient les ruines d'un donjon cylindrique du xiii^e siècle, et qui fut au xvii^e érigée en marquisat. Cette terre avait appartenu successivement aux familles de la Goublaye, Hélié de Colonges, de Fumel et de Pompadour. C'est un grand étang qui alimente l'usine et nous croyons y reconnaître, bien que nous n'en ayons pas de preuves certaines, une fondation probable des seigneurs du Bourdeix.

Forges des Eyzies.

Même probabilité d'une création seigneuriale pour la forge des Eyzies, en Sarladais, où un donjon carré, d'apparence romane, mais ne datant en réalité que du xvi^e siècle, est situé près de là et porte le même nom que l'usine. Les archéologues épris de la science préhistorique connaissent bien ce lieu des Eyzies, célèbre par ses grottes creusées par la nature dans les falaises calcaires qui bordent la Vézère. C'est à une de ces falaises qu'est accroché le château, très-modeste d'ailleurs, des Eyzies, et dont les excavations du rocher auquel il est adossé ont fait presque tous les frais, car il n'a de murailles que du côté de la vallée.

Forge d'Ans.

Mais, dans l'ordre d'idées que nous poursuivons, voici qui est plus significatif et plus concluant. M. Villepelet, le savant

et zélé archiviste de la Dordogne, a bien voulu nous communiquer des notes prises par lui dans les papiers de la maison d'Hautefort qui avaient passé à celle de Taillefer par une alliance, et ont été déposés aux archives de Périgueux. Ces notes sont relatives à la forge d'Ans dont une branche d'Hautefort portait le nom. Cette usine, contiguë au château du même nom, devait certainement son origine aux seigneurs d'Ans, et fut toujours exploitée par eux. On verra dans ces notes que nous joignons à ce travail, que MM. d'Hautefort à Ans, comme MM. de Lambertie à la Chapelle-Saint-Robert, fabriquaient des canons pour le compte de l'État et des particuliers. Les ingénieurs militaires fournissaient les plans de ces pièces d'artillerie aux maîtres de forges qui les exécutaient à leurs risques et périls. Nous avons vu ces dessins dans le *fonds de Taillefer* aux archives; ils sont simplement faits, mais très-suffisants. Comment ces lourdes machines étaient-elles transportées ensuite du Périgord à Bordeaux ou à Rochefort? C'est ce que nous disent les notes prises par M. Villepelet, du moins pour la forge d'Ans. Les bateliers de la Vézère, quand les crues de la rivière le permettaient, se chargeaient de charrier les canons jusqu'à la Dordogne et de là à Libourne, où de plus grands bateaux les portaient à Bordeaux et à Rochefort. Mais il est difficile de comprendre comment s'en tiraient les propriétaires des forges du Baniat, ceux de Jomelières et de la Chapelle-Saint-Robert par exemple. Nous n'avions que de fort mauvais chemins il y a quarante ans, encore moins des chemins de fer; il fallait cependant qu'au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle ils fussent relativement meilleurs, pour qu'on pût y voiturier, à grand renfort de bœufs, les canons que ces fonderies fabriquaient par centaines (1), non-seulement pour la flotte royale, mais pour

(1) *Canons*. — Contrat passé le 21 août 1679, reçu par Hartemat, notaire royal, entre M. de Suins, intendant à Rochefort, et MM. d'Hautefort d'Ans et le baron de Segonzac, pour faire pendant cinq ans 100 pièces de canon par an, savoir : 60 de 12 et de 18, et 40 de 6 et de 8 livres de balles, rendues à Rochefort. Ils déclarent qu'une partie des canons a été donnée à faire à M. de Saint-Avit; pour les autres, chacun des contractants en fournira sa part à ses risques et périls, sans solidarité entre eux. Il est stipulé au présent pour M. de Bruzac, entremetteur du marché. L'acte est

les navires de commerce, munis en ce temps-là de plus ou moins d'artillerie de fonte. Ce genre de production était de nature à donner un certain relief à nos forges périgourdines, et en faisait rechercher la propriété par de plus grands per-

passé en présence de MM. de la Feuillade de Meymy et de la Barde de Beaufort, qui ont signé avec MM. de Segonzac et d'Hautefort. (Papiers d'Hautefort, archives de la Dordogne.)

1690. Autre marché pour fourniture de 80 canons, entre le sieur Estienne Moulinard, praticien du bourg de Cubjac en Périgord, représentant messire François d'Hautefort, chevalier, seigneur d'Ans, Abjat et autres places, et l'intendant de la marine à Rochefort. Le prix est fixé à raison de 18 livres 10 sous le quintal, rendu à Rochefort.

1714. Marché passé entre le seigneur d'Ans d'Hautefort et le sieur de Lapinolie, maître de forges, pour des fournitures de fer. Ils s'associent pour la fabrication des canons à fournir au Roi.

1714. Raymond de Guines, sieur de la Pinolie, du bourg d'Abjat d'Hautefort, demande que procès-verbal soit dressé de l'état des eaux, au port des Moutiers, sur la Vézère, et à la forge d'Ans, pour faire constater qu'il lui a été impossible de livrer au jour indiqué, au port de Lormont, près Bordeaux, les 60 pièces de canon de fer, fonte du Périgord, que lui avait commandées le sieur Jacques Fégère, tant pour lui que pour le sieur Touillan, de Bretagne.

1720. M. Jean Moulinard, avocat en la cour, et autre Jean Moulinard, sieur du Claud, frères, faisaient fabriquer dans les forges d'Ans et de la Bonnetie des canons pour le service du Roi et de la Compagnie des Indes.

1704. Quittance d'un batelier de Mouleydier, donnée au seigneur d'Ans, pour le transport des canons à Libourne.

1791. Vente de la forge d'Ans, avec ses dépendances, les trois jardins, *l'emplacement de l'ancien château*, les étangs, etc., à M. Festugière, négociant, demeurant à Ans, par Suzanne-Thérèse d'Arlot-Taillefer, autorisée par son père d'Arlot de La-roque, commandant la 16^e division du Pas-de-Calais.

1719. M. de Maignac de Beausoleil, maître de la forge de Beausoleil.

Tous ces renseignements sont extraits des papiers d'Hautefort, aux archives de la Dordogne; nous y trouvons également quelques indications curieuses sur l'extraction du minerai, le prix des bois et le poids de certaines pièces d'artillerie.

« Il est d'usage local dans la paroisse de Mortemar et autres du voisinage, en Sarladais, que les propriétaires des fonds qui produisent les mines de fer laissent la liberté de les creuser à tous ceux qui en veulent faire la dépense, sous la condition du droit de tirage, qui consiste au tiers de la mine pour le propriétaire du fonds... »

1667. Vente de 840 brasses de bois (la brasse vaut 4 stères) châtaignier à maître Pierre Bron, lieutenant de Cubjac, maître de la forge de la Rouquette, moyennant 900 livres, à couper en janvier 1667. — On payait la brasse *vingt sous* et on donnait une brasse sur vingt, vieil usage qui s'est conservé longtemps pour les marchés de ce genre. — En 1850, la même mesure de bois de même qualité se vendait de 18 à 20 francs !

« Un mortier fondu à Ans pesait 180 quintaux. » (Archives de la Dordogne.)

sonnages que ceux que nous avons déjà mentionnés. Nous n'en voulons d'autre preuve que la vente, faite par le marquis de Montalembert au comte d'Artois, de la forge de *Forge-Neuve*, près de la *Chapelle-Saint-Robert* (acte passé en 1774, par-devant Dauteuil, notaire à Paris).

Nous nous arrêterons à cet exemple d'un prince du sang (1), maître de forges, sauf à donner de plus amples développements à notre travail, si le Comité juge qu'ils puissent avoir de l'intérêt pour l'histoire industrielle. Nous espérons trouver, dans les archives du Périgord et du Limousin et dans celles des familles que nous n'avons eu ni le temps ni la facilité d'explorer, des documents nouveaux et plus circonstanciés. Tels quels, ceux que nous venons de fournir un peu au hasard provoqueront peut-être de nouvelles recherches dans les provinces où les forges étaient répandues, et éclaireront une question peu étudiée quant à présent. Il y a là bien des préjugés à dissiper relativement à l'industrie ancienne et aux industriels. Nous nous flattons d'y avoir contribué en montrant combien notre industrie métallurgique était prospère et honorée à partir de la Renaissance, sinon avant ; avec quelle facilité nos premiers maîtres de forges passaient dans la classe privilégiée quand ils ne lui appartenaient pas ; avec quel judicieux empressement les plus grands seigneurs se faisaient les promoteurs du progrès, en établissant des usines dans leurs terres et en les exploitant directement comme les plus simples forgerons. On ne connaissait que les gentilshommes verriers ; il nous a semblé utile d'attirer l'attention sur les gentilshommes forgerons, bien autrement nombreux, et, pour employer une expression d'ancien régime, bien plus puissants et qualifiés.

Bon DE VERNEILH.

(1) Il est un fait encore plus significatif, fourni par l'histoire de la célèbre usine du Creusot. Le roi Louis XVI, qui portait un si vif intérêt aux progrès de l'industrie française et ne dédaignait pas, dans sa jeunesse, de tenir de ses royales mains le marteau de forgeron, avait non-seulement patronné l'établissement de la forge qui devait être un jour la plus florissante de notre pays, mais il était le principal actionnaire de la société industrielle formée pour son exploitation.

LETTRE DE M. LE PRINCE A M. DE LA CALPRENÈDE (1)

(Bibl. de l'Arsenal. Fonds Conrart, vol. X. p. 51.)

De Bruxelles le 17 février 1657.

Je receus, dès il y a trois ans, les deux tomes de Cléopâtre que vous m'envoyastes en ce temps là. J'en viens encore de recevoir deux nouveaux, avec la lettre dont vous les avez voulu accompagner, que j'ay trouvée pleine de sentimens généreux, et que la conjoncture du temps rend tout à fait extraordinaire. C'est ainsy que vous vous plaisez à faire des choses qui ne tiennent pas du commun des gens ; témoin la pensée que vous avez de faire quelque ouvrage pour moy (1), à quoy j'ay peine à consentir, veu le préjudice que cela pourroit vous apporter ; outre que la matière est si médiocre, qu'elle ne mérite pas les soins ni l'application d'une personne comme vous. Si, neantmoins, c'est une résolution que vous ayez prise, je ne veux pas empêcher l'effet de votre bonne volonté, ni m'opposer à une chose qui peut me donner lieu de vous estre obligé. Ainsy vous n'aurez qu'à travailler sur les memoires que vous pourrez avoir, et s'il y en a quelques-uns qui vous manquent, me les faisant connoistre, aussitost je vous les enverray. Cependant je suis contraint d'avouer que rien n'est égal à vostre générosité, ni à l'obligation que je vous ay ; je n'en perdray jamais le souvenir, et si, un jour, je suis en estat de vous en pouvoir temoigner quelque reconnoissance, vous verrez que je ne suis pas d'humeur à mettre en oubly ce que M. de la Calprenède a fait pour moy.

LOUIS DE BOURBON.

Pour copie conforme :

GASTON DE GÉRARD.

(1) Le prince Louis de Bourbon, signataire de cette lettre, est le grand Condé, qui avait été exilé, comme on sait, à la suite des événements de la Fronde. Il ne rentra qu'à la paix des Pyrénées en 1659.

(2) L'ouvrage auquel le prince de Condé fait ici allusion n'a jamais été écrit, ou du moins n'a jamais été imprimé, à ma connaissance.

RAPPORT

SUR LES POÉSIES INÉDITES DE LA GRANGE-CHANCEL,

PUBLIÉES PAR M. JULES DELPIT (1).

Messieurs,

Dans la galerie des hommes qui ont illustré notre province par leurs actions ou leurs écrits, vous n'en rencontrez point envers qui la postérité se soit montrée aussi impitoyable qu'à l'égard de La Grange-Chancel. On lui a fait un crime de son principal titre de gloire : cette sanglante satire qu'il dirigea contre la Régence et le duc d'Orléans, son chef, sous le titre de *Philippiques*, a été critiquée par les uns, admirée par les autres, avec une égale ardeur. Les écrivains dévoués à la famille d'Orléans n'ont pas peu contribué à faire peser sur le nom de son auteur une sorte d'universelle réprobation. Mais, quand la violence des passions est une fois calmée, la postérité froide et impartiale se charge de remettre les hommes et les choses à leur véritable place.

La Grange-Chancel a eu aussi son retour d'opinion ; l'heure de la réparation a commencé de sonner pour lui. L'étude considérable que nous avons annoncée sur ce poète, sur ses œuvres et sur son temps, n'aura point d'autre but que de rétablir dans son vrai jour la physionomie si originale du gentilhomme poète, et l'excellent accueil que le public fait en ce moment à la double publication de son chef-d'œuvre satirique et de ses poésies inédites venge suffisamment La Grange-Chancel du tort fait à sa mémoire jusqu'à ce jour.

(1) *Poésies inédites de F.-J. de Chancel-Lagrange, publiées par Jules Delpit* ; portrait à l'eau-forte de P. Teyssonnières ; Sauveterre-de-Guyenne, Chollet, imprimeur-éditeur, in-8° de 80 pages.

Cette œuvre de restitution littéraire et morale est partie de la province. L'imprimerie Dupont, de Périgueux, vient d'éditer, d'après un manuscrit autographe que nous avons mis à sa disposition, le poème des *Philippiques*, édition authentique et définitive cette fois, qui arrêtera enfin le texte et les notes d'un ouvrage, dont les éditions antérieures, malgré leur incontestable érudition, ne pouvaient plus inspirer de confiance. Votre Société historique, Messieurs, n'a point ménagé ses encouragements à cette publication, que vous connaissez.

Votre confrère M. Jules Delpit, de l'Académie de Bordeaux, a publié également chez un imprimeur de la Gironde un recueil de poésies de La Grange-Chancel, composées durant la seconde moitié de sa vie. Elles offrent un puissant intérêt aux curieux et aux érudits au double point de vue littéraire et biographique. Nous allons vous en rendre compte en quelques mots.

Ce recueil, précédé d'une courte introduction, contient douze pièces de La Grange-Chancel, dont six seulement n'avaient jamais été imprimées : ce qui ne justifierait pas complètement le titre du livre : *Poésies inédites*.

Cette publication peut se diviser en deux parties. La première a trait au procès intenté par La Grange-Chancel devant le Parlement de Bordeaux pour faire casser le mariage de son fils ; la seconde à des demandes de dégrèvement de quelques impôts dont le poète s'était cru exempté.

Dans notre biographie du poète nous raconterons, d'après des sources authentiques, ces longs démêlés restés inexplicables jusqu'à aujourd'hui de La Grange avec la famille Martin, dont le chef était maire de Périgueux. La passion fut très-vive de part et d'autre, et l'un de ses ennemis se laissa aller à des voies de fait envers le poète, dont l'âge et les infirmités seules auraient dû inspirer le respect. Le ressentiment de la victime ne fut pas calmé par les arrêts de la justice : car La Grange ne put dès ce jour entendre parler des Martin sans colère. On conçoit dès lors, sans rappeler ici les autres raisons qu'il faisait valoir, l'opposition qu'il fit au mariage de son fils de Nizors avec une demoiselle de cette fa-

mille. De Nizors aurait peut-être renoncé à cette union ; mais l'honneur faisait un devoir au jeune officier de ne pas abandonner la main d'une fille, que ses relations avaient compromise. Le père et le fils en vinrent à un procès devant le Parlement de Bordeaux, qui donna gain de cause à de Nizors par un arrêt du 3 mai 1748, dont nous avons le texte sous les yeux.

C'est à cette période douloureuse que se rapportent les premières pièces du volume de M. Delpit.

L'ode à l'avocat Bouquier et les deux requêtes en vers de La Grange et de son fils aux membres du Parlement, publiées pour la première fois par Souffrain dans ses *Essais sur Libourne*, tome IV, réimprimées par M. de Lescure dans l'appendice de son édition des *Philippiques*, en 1858, ouvrent cet intéressant recueil.

Les autres pièces détachées sont des sortes de placets en vers que La Grange envoyait imprimées à Bordeaux pour se concilier ses juges. Les originaux en furent communiqués par le commandant de La Grange-Chancel, petit-fils du poète, à M. de Lescure, qui les publia pour la première fois dans l'*Amateur d'autographes* du 1^{er} juillet 1862, avec des commentaires, dont nous n'avons pu admettre le ton plaisant dans une aussi triste circonstance.

La première est une idylle intitulée : *Apparition de Thémis*, où la Justice promet, dans un songe, que le fils sera rendu à son père. La seconde est une élégie, dont M. Delpit n'a pas donné le titre : *Atis changé en pin* ; le poète y déplore la perte d'un fils aimé et héritier de ses talents poétiques :

Encor si je pouvais aux portes du trépas
Voir mon fils, l'embrasser et mourir dans ses bras !

Il rappelle le temps où il poursuivait à Bordeaux le cours de ses études commencées au collège de Périgueux :

Muses, qui dans les murs que baigne la Garonne,
M'apprites à marcher sur les traces d'Ausone....

M. de Lescure fait suivre ces deux pièces d'une supplique en prose, que M. Delpit n'a pas connue, où, plaideur débouté, La Grange réclame son dossier à l'avocat-général d'Albessard, et l'accuse d'en avoir détourné certaines pièces.

La dernière poésie publiée par M. de Lescure et M. Delpit est un règlement de compte définitif avec le Parlement de Bordeaux. « Rendu à lui-même par la douleur, dit le commentateur de 1862, le poète trouve encore quelques vigoureux accents, et déplore sa défaite en termes qui le montrent moins humilié qu'irrité. » Elle est intitulée : *Remerciement à monsieur de Combabessouse, doyen du Parlement, pour la remise de quelques pièces de mon procès, qui m'étoient retenues par M. d'Albessard, avocat-général.*

Pour se venger de son adversaire, il ne connaît pas de traits plus amers à lui lancer qu'en lui désirant un sort pareil au sien :

Puisse-t-il voir le ciel justement irrité,
Le livrant aux fureurs de quelque Tisiphone,
De sa maison naissante abattre la fierté
Par une bru pareille à celle qu'il me donne !

Au sujet de la reproduction des pièces précédentes, nous regrettons que M. Delpit n'ait pas pris connaissance du texte et des notes, donnés par l'*Amateur d'autographes* de 1862.

La Grange-Chancel, ayant perdu son procès, s'enferma dans sa retraite d'Antoniac, près de Périgueux, et demanda aux Muses une dernière consolation. Il crut la trouver en chantant son infortune dans un poème de 600 vers en 4 chants. C'est ce poème, publié pour la première fois par M. Jules Delpit, qui forme le principal attrait de sa publication : son impression seule aurait suffi pour en assurer le succès.

Mademoiselle de Martin, la bru de La Grange, était des environs de Limoges : de là le titre qu'il donna à son poème : *La Lemovicade.*

Nous connaissions ce poème avant son impression, et notre intention était de le publier d'après un manuscrit du

temps que nous possédons et que nous devons à la gracieuseté de votre vice-président, M. le marquis de Fayolle.

Nous trouvons entre ce manuscrit et le texte publié par M. Delpit quelques différences peu importantes. Le titre n'est pas tout-à-fait semblable dans les deux copies. Celle de M. Delpit est intitulée : *La Lemovicade, ou le Mariage de l'amour et de la pauvreté, poème héroïque en IV chants, 1746*, avec cette épigraphe :

... *facit indignatio versum.*

Notre manuscrit, qui forme un cahier de 18 feuillets, porte ce titre : *La Lemovicade, ou le Mariage de l'amour et de l'indigence, poème héroïque, dédié au Parlement de Bordeaux.*

Dans ces vers passionnés, le père recourt à toutes les ressources de son imagination dramatique pour conter les embûches où l'on a fait tomber son fils, pour peindre cette bru qu'on lui donne, sans fortune et sans beauté, et plus âgée que son fils. Elle se chargera de le punir de sa faute :

Ainsi le ciel punit tout enfant criminel,
Qui ne répondant pas à l'amour paternel
Sacrifie à des lois dont sa gloire murmure
Celle que lui prescrit l'auteur de la nature.

Malgré ces tristes pronostics, le mariage de M. de Nizors fut heureux, et il eut de M^{lle} de Martin de Nantiat plusieurs enfants en qui l'esprit et les talents furent héréditaires.

Ces diverses pièces relatives au procès de La Grange avec son fils abondent en détails biographiques, en anecdotes locales ; les magistrats du Parlement de Bordeaux devant lesquels ce procès fut plaidé, des membres de quelques familles du Périgord et du Limousin y sont fustigés avec une ironie et une vigueur étonnantes chez un poète septuagénaire ; on sent encore frémir partout la verve de l'auteur des *Philippiques*.

Les cinq pièces en prose ou en vers qui terminent le volume de M. Jules Delpit sont relatives à une demande de dé-

grèvement d'impôts ; elles n'avaient plus été publiées et elles sont tirées des Archives départementales de la Gironde. La plus intéressante est une épître à M. de Tourny ; elle renferme un éloge de ce célèbre intendant qui s'est illustré par ses travaux d'embellissement dans la Guyenne, et à Périgueux en particulier. Ces pièces n'ont d'autre intérêt qu'au point de vue biographique.

Ajoutons que les notes dont votre savant confrère a fait accompagner le texte jettent de nombreux éclaircissements sur les événements auxquels le poète fait allusion, et que les conditions exceptionnelles de luxe dans lesquelles ce livre a été édité, le rendent digne de figurer dans la bibliothèque de tout homme de goût. Au point de vue littéraire, cette nouvelle publication ajoute un bel épi de plus à la gerbe du poète.

En terminant, Messieurs, vous exprimerez avec moi le regret que ce beau portrait gravé à l'eau-forte par M. P. Teyssonnières en tête de l'ouvrage n'ait avec La Grange-Chancel, qu'il a voulu représenter, aucun point de ressemblance, et que l'artiste n'ait pas pris pour modèle la célèbre gravure de J. Pallières, que M. de Chancel fils plaça en tête de son édition des *Philippiques*, suivies de ses poésies, publiée à Bordeaux en 1797.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

VARIA.

UN PÉRIGOURDIN ARCHEVÊQUE EN L'ÎLE DE CHYPRE.

Monsieur et très-honorable Président,

Je viens vous donner une primeur pour la prochaine séance de notre Société. — Il a été bien souvent question de Chypre ces temps passés : personne n'a songé à dire qu'une famille profondément française, de chevalerie, de croisés, avait longtemps régné sur cette île : celle des Lusignan ; qu'à leur cour beaucoup de chevaliers français s'étaient rendus pour de là passer en Terre-Sainte, et qu'enfin le Périgord avait eu l'honneur de fournir, au milieu du ^{xiv}^e siècle, un archevêque à Nicosie, capitale du royaume de Chypre. En parcourant les papiers de l'abbé de Lespine, cette mine féconde et inépuisable de renseignements sur notre vieux Périgord, j'avais relevé au nom de *Chamberlhac* les notes suivantes :

« Pierre de Chamberlhac ou Chambrilhac, chevalier, fils d'Aymeri, petit-fils de Bozon de Chamberlhac, donzel (damoiseau, noble) d'Agonac vers 1250, seigneur du Sauzet à Montagrier, conseiller et chambellan du roi, sénéchal de Périgord en 1400, donataire par Charles VI de la châtellenie de Montagrier en 1404, le premier pourvu de la charge de général des galères de France en 1410 pour faire la guerre aux Génois, gouverneur de la Bastide Saint-Antoine, à Paris.

» Il avait pour oncle Philippe de Chamberlhac, archevêque de Nicosie en l'île de Chypre, recteur du patrimoine de Saint-Pierre en Toscane. »

Ces notes une fois prises, j'avais vainement cherché une confirmation de ce fait historique, curieux, d'un Périgourdin, archevêque des Cypriotes. Ni du Cange, ni d'autres auteurs n'en faisaient mention. Heureusement restait M. de Mas-Latrie, chef de section aux Archives, qui a publié une très-intéressante histoire des rois de Chypre, de la maison de Lusignan. Si le fait était exact, il ne manquerait pas de m'en donner la confirmation. A mon dernier voyage à Paris, je vis ce savant aussi instruit qu'aimable, et ce sont ses notes que je vais transcrire textuellement :

« Philippe de Chamberlhac a été un de nos archevêques recommandables de Nicosie ; il était oncle de Pierre de Chamberlhac, nommé par Charles VI sénéchal de Périgord.

» Il était nommé archevêque de Nicosie au moins dès le 30 août 1344. —

A cette date, il se trouvait même en France et vraisemblablement à Avignon. Le cartulaire de Sainte-Sophie de Nicosie renferme de nombreuses bulles de Clément VI de l'année 1345 à 1348 lui accordant diverses faveurs et autorisations exceptionnelles, dans le but de faciliter son administration au milieu de populations de rits différents qui habitaient l'île de Chypre.

» Nous ne trouvons l'archevêque Philippe dans le royaume de Chypre qu'à partir de l'année 1350. Il y séjourna au moins jusqu'en 1354 et s'y occupa avec beaucoup de dévouement des affaires, des intérêts et de la discipline de son Eglise.

» Il était de retour auprès du Saint-Siège, à Avignon, au mois de mars 1357. Il y avait le caractère d'*ambassadeur* du roi Hugues IV de Lusignan, et il y conclut un traité d'alliance entre ce prince, les chevaliers de Rhodes et le doge de Venise pour pousser activement la guerre contre les Turcs. Il ne retourna pas en Orient. On ignore la date exacte de sa mort. »

Comme le relate Lespine, il était aussi recteur du patrimoine de Saint-Pierre en Toscane. Peut-être a-t-il terminé ses jours dans cette dernière contrée. — Je dois ajouter en terminant que le P. Anselme, dans son *Histoire des grands Officiers de la Couronne*, consacre un article à Pierre de Chamberlhac, comme premier général des galères de France, et que M. Dessalles a consacré en 1847 une notice historique à Jean de Chamberlhac. (Article de 16 pages, *Calendrier administratif de la Dordogne*.)

Je voudrais que chacun de nos prochains *Bulletins* eut *in fine* un article sommaire et résumé, consacré à la biographie de célèbres Périgourdiens. J'ai déjà sur le chantier François de Marsillac, premier président du Parlement de Normandie; Pierre de La Place, premier président de la Cour des Aides de Paris, massacré à la Saint-Barthélemy, etc., etc. Tous ces noms sont tombés sous ma plume en compulsant les nombreux matériaux de mon *Essai sur les Etats de Périgord*. Ils aideront à faire prendre patience en l'attendant.

Veuillez agréer, Monsieur et très-honorable Président, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

H. DE MONTÉGUT.

NOTES DE VOYAGES EN PÉRIGORD PAR M. DE MOURCIN.

(1824-1828). — *Suite*.

Suite de Domme. — Je suis monté sur la plaine de Born; elle est au S.-E. de Domme et a une grande étendue. Une petite fontaine coule au milieu et se dirige (je crois) vers le Sud. Les côtés de cette plaine four-

nissent de belle pierre meulière en silex calcédonien et quelques-unes à pointes rouges qu'on appelle œils-de-perdrix.

Grotte de la Combe Grenal. — La grotte de la Combe Grenal est presque au midi juste de la tour et à l'est de Domme. Vers le N.-E. de cette grotte, et environ 90 pas ou 100 de distance sont les restes d'un monument que je crois un dolmen. A quelques pas, au nord de ce dolmen, est un gros bloc de grès qui paraît avoir été placé droit.

Du monument (dolmen) à Domme, aiguille 85.

Du même à la tour, aiguille 352.

De *ibid.* à Greil, environ 250.

De *ibid.* vers la grotte, environ 100.

La profondeur de ce qui est couvert de la grotte est d'environ 15 pas.

D'après M. l'abbé Audierne, voici les mesures :

L'entrée a de large 9 p. 6 p.

Il y a eu là une espèce de mur gaulois, et l'espace découvert de cette entrée à un mur moderne, 17 pieds 6 pouces.

Profondeur totale depuis l'entrée, environ 56 pieds.

Largeur plus grande, 28 pieds.

Haut de l'entrée au mur moderne, 10 pieds.

Le rocher paraît s'être brisé sur l'entrée de la grotte ; c'est pour cela sans doute que la partie antérieure de cette grotte se trouve à découvert.

J'ai rapporté de cette grotte des silex retravaillés, et il paraît y en avoir en grande quantité.

Autre grotte. — En suivant la branche gauche (je crois) de la Combe Grenal, comme qui veut monter à la plaine de Born, on trouve une autre grotte, fort encombrée de pierres maintenant, mais qui a dû aussi être habitée ; et un peu plus loin les eaux s'engouffrent contre le rocher et paraissent entrer également dans des cavernes.

Saint-Front et le moulin de Saint-Front sont à dix minutes de la Combe Grenal. Je n'ai pas vu.



Deux planches accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente le Logis de la forge de La Chapelle Saint-Robert ; — la 2^e, le Logis de la Forge de Baleran.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

Ferd. VILLEPELET.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME VI. — DEUXIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER ET DES FARGES.

Mars-Avril 1879.

Sommaire des matières contenues dans la 2^e Livraison.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 6 février 1879.....	89
— du jeudi 6 mars 1879.....	101
Faux murale trouvée au Pouyoulet (M. le Dr E. GALY).....	112
Chartes anciennes de Saint-Florent près Saumur pour le Périgord (<i>Suite.</i> — M. P. MARCHEGAY).....	118
Billet inédit du cardinal de Sourdis (M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE).....	143
Documents concernant la Fronde en Périgord (M. F. POUYADOU).....	144
Recherches inédites d'art et d'histoire sur l'abbaye de Brantôme (M. G. BUSSIÈRE).....	147
Le Périgord aux Archives des Basses-Pyrénées. (<i>Suite.</i> — M. Ferd. VILLEPELET).....	149
VARIA : Décès de M. Jean-Léon Dessalles (M. Jules DELPIT); — de M. de La Menuse (M. l'abbé A. GRANGIER); — de M. Couderc-Monplaisir; — de M. Pierre Magne (M. E. GALY); — de M. le docteur Moreaud (M. E. GALY). — Notes de voyages en Périgord par M. de Mourcin (1824-1828).....	169

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 6 février 1879.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle des réunions.

Sont présents : MM. de Froidefond, de Roumejoux, le vicomte de Lestrade, l'abbé Riboulet, Jules Clédat, Bastide, l'abbé Brugière, l'abbé Chalaud, l'abbé Cheyssac, Crédot, Dujarric-Descombes, Dumas, l'abbé Granger, Odon Maigne et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observation.

M. LE PRÉSIDENT annonce la perte prématurée de deux de nos membres titulaires : l'un, M. de La Menuse, assidu à nos réunions mensuelles, propriétaire de l'ancien château des évêques de Périgueux, qu'il se disposait à faire restaurer avec soin ; l'autre, M. Couderc-Monplaisir, originaire de Sarlat, fonctionnaire des plus remarquables, directeur des contributions directes à Caen, après l'avoir été à Périgueux, qui, de près comme de loin, s'intéressait à nos travaux. Des notices nécrologiques seront consacrées à la mémoire de nos deux confrères.

L'assemblée accueille cette triste communication par de sympathiques regrets.

M. LE PRÉSIDENT énumère les livres qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société le mois passé :

La *Revue des langues romanes*, de Montpellier, deuxième série, tome VI, n^o 11-12, 15 novembre-15 décembre 1878;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1879, 48^e livraison;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, tome XII, un volume in-8°;

Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3^e trimestre de 1878, contenant un intéressant article de M. de Longuemar, *De sacris christianorum balneis*, que M. l'abbé Brugière est prié d'analyser;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome I^{er}, première livraison, octobre-décembre 1878;

Les 3^e et 4^e fascicules du tome IV de la Société archéologique de Bordeaux, octobre et décembre 1877, contenant, le premier, une *Notice* de M. Braquehay sur des *poteries du moyen-âge* trouvées à Laforce, qui établit que ces poteries ne sont pas romaines, comme l'ont affirmé quelques archéologues; qu'elles n'ont été qu'accidentellement employées comme vases funéraires; qu'elles appartiennent à l'époque dite *Carolingienne*, c'est-à-dire au x^e ou xi^e siècle, mais que le type s'en est perpétué jusqu'à la fin du moyen-âge et même jusqu'au xvi^e, xvii^e et peut-être xviii^e siècle; — le second, une *Etude* de notre éminent correspondant M. Charles Robert, de l'Institut, sur *quelques inscriptions antiques du musée de Bordeaux*, où est rappelé le culte de Tutela-Vesunna: cette première partie du mémoire sera reproduite dans notre *Bulletin*;

Les trois premiers numéros de la *Revue Bordelaise, scientifique et littéraire*;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, numéro de décembre 1878;

Par M. Ph. Tamizey de Larroque, *De la correspondance inédite de dom B. de Montfaucon*, brochure in-8°, Paris, 1879;

Par M. Th. Ducrocq, doyen de la Faculté de droit de Poitiers, son *Rapport* lu à la rentrée solennelle des Facultés, le 28 novembre 1878, brochure in-8°;

Par M. Paul Marchegay, les *Chartes bordelaises de 1080 à 1185, tirées des archives du monastère de Saint-Florent, près Saumur*, in-8°, Les Roches-Baritaud (Vendée), 1879;

Par M. Albert Gaillard, de l'*Almanach du Comice agricole du canton de Brantôme* pour l'année 1879, Périgueux, in-16, imprimerie Bounet ;

Par M. Emile Taillebois, *Revendication des archives françaises qui sont dans la Tour de Londres et à l'Echiquier*, brochure in-8°, Dax, imprimerie Jestède.

M. le Secrétaire général est chargé d'offrir aussi à la Société, de la part de notre spirituel confrère M. TARDE, un volume de ses poésies intitulé : *Contes et Poèmes*, qui doit paraître ce mois-ci à la librairie Calmann Lévy. Avec la permission de l'assemblée, il lit, entre autres jolies pièces, *L'Armure*, la légende de *L'Oiseau mystique*, *Idylle*, *Les deux langues mourantes*, *Les Eaux*, *Nos Iles*, qui toutes sont fort goûtées des archéologues, le seul espoir des poètes, avec les bibliophiles, à l'heure actuelle, suivant M. Tarde. « Il faudrait, nous écrit-il, soit dit sans malice, que mon petit livre fût bien profondément dépourvu de tout mérite, petit ou gros, pour ne pas être jugé, dans un siècle ou deux, avec une indulgence quasi-paternelle, par quelque antiquaire passionné qui s'applaudira d'avoir exhumé du fond d'un grenier le dernier de mes exemplaires. C'est la perspective de cette réhabilitation posthume qui m'enhardit. J'en appelle aux membres de la Société archéologique de l'an 2079. Ils me vengeront, comme ses membres actuels ont bien voulu sauver de l'oubli, en se proposant de le faire imprimer, un autre Tarde, chanoine celui-là, mais bon Sarladais comme moi, épris de ses planètes imaginaires, non toutes imaginaires cependant, comme moi de mes chimériques fantaisies. »

La Société vote des remerciements aux donateurs et prie M. Dujarric-Descombes, membre de l'Académie des poètes, de vouloir bien lui faire un compte-rendu des poésies de M. Tarde.

M. le marquis DE FAYOLLE, retenu à Bordeaux par ses fonctions de membre du jury du concours hippique, s'excuse de ne pas assister à la réunion.

M. Joseph FRUT, élu dans la dernière séance membre titulaire, adresse ses remerciements à la Société.

M. DUMAS est heureux d'offrir au Musée départemental une

petite flèche en silex provenant du camp de Sainte-Eulalie-d'Ans. Comme les autres instruments de même matière, elle est de l'époque de la pierre polie.

M. Odon MAIGNE appelle l'attention de l'assemblée sur la découverte qui a été faite récemment, tout près de Sainte-Eulalie, à Laboissière-d'Ans, ainsi que l'ont annoncé les journaux de Périgueux, d'une très belle mosaïque, en bon état de conservation, à la torsade de couleurs variées, comme on peut le voir dans le croquis déposé sur le bureau, dernier vestige sans doute de quelque villa romaine. Le propriétaire du terrain sur lequel a eu lieu la découverte, M. Dufraisse, est prêt à accorder toute autorisation pour continuer les fouilles ; il donnera même gracieusement au Musée la mosaïque déjà découverte, ainsi que celles qui pourraient ultérieurement être mises au jour.

La Société prend acte de cette généreuse promesse, et une commission, chargée de poursuivre les fouilles et veiller à la conservation des objets découverts, pavés ou autres, jusqu'à leur enlèvement, est nommée sur la proposition de M. LE PRÉSIDENT ; elle se compose de MM. Odon Maigne, Dumas et de Lestrade.

M. LE PRÉSIDENT s'exprime ensuite en ces termes au sujet d'un récent article de la *Gazette archéologique* dont communication est donnée en séance :

« M. Mowat nous a fait l'honneur de reproduire dans la *Gazette archéologique* de MM. J. de Witte et Fr. Lenormant, 5^e livraison, 1878, le travail que nous avons publié en 1875, dans le *Bulletin* de la Société, sur un buste en bronze de notre cabinet et que nous avons considéré comme un panthée de Diane. Il a accompagné notre mémoire de critiques bienveillantes dont nous ne saurions trop le remercier ; mais nous ne pouvons accepter l'attribution de cette tête au dieu Mercure. Nous sommes de son avis seulement, quand il dit que pour bien juger les œuvres d'art de l'antiquité, il faut comparer entre eux les originaux et les voir en nature. Dans le cas qui nous occupe, bien que la photographie que nous avons publiée soit fidèle et qu'elle donne l'idée de l'ensemble de notre bronze, elle n'a pu rendre ni la finesse de trait, ni

l'expression véritable du modèle. Il est certain que les emblèmes placés sur cette tête ont été dessinés par une main moins habile que celle qui a modelé la tête et le buste. Que ces attributs aient été exécutés soit pour un *ex-voto*, soit pour *multiplier* une divinité, nous sommes convaincu que dans le principe cette figure ne devait recevoir ou supporter aucun de ces lourds emblèmes. Quant à la tige noueuse qui s'élève entre les cornes d'abondance, au-dessus du joug de la lyre, c'est un tronc d'arbre et non une baguette sur laquelle auraient pu s'enrouler les deux serpents du caducée. A première vue, M. Muret père, du Cabinet des Antiques, si bon juge en pareille question, ne s'y trompa pas, et il conclut à la configuration d'une massue que précisait le bulbe supérieur de cette tige et ne s'arrêta pas à l'idée du caducée, dont il avait cependant prononcé le nom. Quant à l'expression, à la disposition de la chevelure, à la tunique qui est la *stola* ou la *kiton* et non la *chlamyde*, elles repoussent complètement l'idée de tout rapprochement à établir entre cette tête et celles si nombreuses de Mercure qui peuplent par centaines nos musées du midi de la France. Ce n'est pas, non plus, un portrait. Si un jour nous avons le plaisir de pouvoir montrer à M. Mowat l'original, nous espérons le convaincre facilement, car, nous le répétons, en archéologie surtout, il faut voir et toucher. »

Notre honorable vice-président M. Philippe DE BOSREDON nous adresse trois belles empreintes de sceaux périgourains dont M. Charvet possède les matrices dans sa riche collection. Ces sceaux sont les suivants :

L'archiprêtre et le Chapitre de Notre-Dame-de-Capdrot;

W. Delavallada, curé de Monsac;

Pierre de la Tour-Blanche, damoiseau.

M. Ph. de Bosredon n'entre ici dans aucun détail sur ces sceaux, qui seront décrits, avec tous les renseignements qu'ils comportent, dans son travail relatif à la sigillographie du Périgord. Les empreintes ont été tirées avec un soin tout particulier, comme veut bien le remarquer la Société, qui en ordonne le dépôt au Musée et prie le Secrétaire général de transmettre ses remerciements à M. Charvet.

M. de Bosredon adresse également un portrait de Fénelon,

gravé par Hocquart, qui ne figure pas dans le catalogue du Musée et qui passe pour être très rare.

M. le conservateur du Musée remercie M. de Bosredon.

De son côté, M. l'abbé Lecler, curé de Marval, en Limousin, communique aussi à M. LE PRÉSIDENT l'empreinte d'un sceau qui a été trouvé dans la commune de Champniers, canton de Bussière-Badil. L'auteur de cette trouvaille l'assure que c'est celui d'un évêque dont on ne peut pas déterminer le diocèse. On a cru en effet y lire EPIS. ETDEBRENO. M. l'abbé Lecler pense qu'avec un peu d'attention tout le monde y lira avec lui : ✠ SCUTVV. ST. AULTI. DNI. DE RVPEAPIS. ET DE BRENO.

« D'abord les armes, dit-il, sont bien celles de la famille Autier. Raoul et Guillaume du Autier, vivant en 1248, ont leurs armes dans la 4^e salle des Croisades, à Versailles. Si elles sont simplement *de gueules à la bande d'argent*, celles de leurs successeurs se sont augmentées des pièces que nous trouvons dans ce sceau, car le *Dictionnaire héraldique* les donne ainsi : *De gueules à la bande d'argent accompagnée en chef d'un lion d'or et en pointe de trois vannets du même*.

» On peut aussi déterminer les deux localités qui sont indiquées dans l'inscription. La Roche-l'Abeille, canton de Nexon (Haute-Vienne), appartenait à la famille Hautier en 1350, nous dit le *Dictionnaire des Fiefs*. — En 1440, Jacques Chazeron était seigneur en partie de Bré et de La Roche-l'Abeille. — Nous trouvons ensuite cette dernière possédée en 1576 par Léonard de Pérusse comte des Cars, et elle ne semble pas être sortie de cette famille jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

» Bré ou Brenum est situé commune de Coussac-Bonneval, canton de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). Je n'ai pas la preuve que ce soit ce château de Bré que Guy IV, vicomte de Limoges, prit et démolit en octobre 1242.

» On peut se demander comment cette matrice de sceau est venue se perdre dans les environs de Champniers. Je ne puis assurément pas le préciser, mais je remarque qu'Antoine Autier, de la paroisse de Coussac-Bonneval, avait marié sa fille Jeanne, avant 1495, avec noble homme Antoine de La

Morinie, paroisse de Saint-Barthélemy, et que cette dernière paroisse touche à celle de Champniers. »

M. l'abbé Lecler veut bien nous communiquer en même temps un intéressant mémoire sur les *Chefs calvinistes à la prise de Périgueux en 1575*, où il signale l'erreur commise par plusieurs historiens qui ont confondu Bertrand Lambert, le chef calviniste, avec François de Lambertie, qui non-seulement n'était pas de l'armée calviniste, mais contribua, au contraire, comme le dit Lachenaye-Desbois, à la reprise de Périgueux en 1581. Ce mémoire sera reproduit dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. Malinowski, professeur en retraite du lycée de Cahors, une lettre qui lui paraît contenir des idées un peu hardies au sujet de la construction de la cathédrale de cette ville. En voici du reste quelques passages :

« Il y a à Cahors, dit M. Malinowski, deux opinions sur l'âge de notre basilique. Les uns disent qu'elle a été élevée au ^{vi}^e siècle et les autres au ^{xi}^e. Pour mon compte, je me tiens à la première de ces opinions, car les anciennes chroniques du pays le disent positivement, tandis que dans le ^{xi}^e siècle on trouve beaucoup de détails moins importants que la construction d'une église cathédrale, et pas un seul mot relativement à cette construction.

» Je vais même plus loin, je soutiens que Gondebald, prince mérovingien et prétendant à la couronne du temps de Gontrand et autres fils de Clotaire I^{er}, étant venu dans le Midi, vers l'année 585, appelé par la reine Brunehaut et quelques seigneurs mécontents, amena avec lui des architectes de Constantinople qui construisirent ou au moins donnèrent les plans des églises de Cahors, de Périgueux, de Soulliac et de Solignac, près de Limoges, qui sont les seules basiliques en France construites dans le style purement byzantin. — Ce prince, dont l'usurpation n'a duré que quelques années, avait avec lui un saint homme, originaire de la Syrie, qui était en quelque sorte son ministre et son confident. Cet homme s'appelait *Euphrone*, et voici, d'après moi, la véritable origine du nom que porte votre église cathédrale de *Saint-Front*. J'ai

publié déjà un article sur ce sujet dans le *Courrier du Lot*, et j'ai lu un travail plus complet à la Société des Etudes. — Ceux qui n'ont pas voulu admettre mon opinion, prétendaient que la cathédrale de Cahors ne peut pas être si ancienne.

» Mais la découverte de la mosaïque, dont je parle au commencement de ma lettre, est contre eux, car elle est à quatre mètres environ plus bas que le seuil de la grande porte de la cathédrale, et le dallage de la nef est à 3 mètres 60 de ce même seuil qui appartient, d'après la chronique, à la façade construite vers la fin du *xiii^e* siècle. Or, comment admettre qu'une différence si grande puisse exister entre l'intérieur d'une église et le seuil de la porte principale de sa façade, qui, d'après ces Messieurs, serait construite deux cents ans plus tard que la nef de la cathédrale? — La mosaïque étant visiblement de l'époque gallo-romaine, la partie principale de notre basilique serait un peu postérieure à cette époque, et aurait été construite sous saint Urcisse ou bien sous saint Géry, évêques de Cahors, comme le disent les chroniques. »

M. DE ROUMEJOUX demande la permission de répondre sur-le-champ à la lettre de M. Malinowski : « Je n'ai aucun document, dit-il, sous la main pour répondre absolument, scientifiquement, aux idées qu'émet M. Malinowski, et lui citer des auteurs et la page. Je n'ai que ma mémoire, qui n'est point comme la vôtre, Monsieur le Président, une encyclopédie. M. Malinowski fait remonter la construction de la cathédrale actuelle de Cahors au *vi^e* siècle, lorsque tous les archéologues qui l'ont vue lui assignent le *xiii^e* siècle et quelques-uns le *xii^e*. Tous ceux qui ont pu comparer des églises romanes avec les fragments d'églises mérovingiennes ou carolingiennes qui nous restent, ne pourront assigner à Saint-Etienne de Cahors et aux autres églises citées dans la lettre à laquelle je réponds, une époque aussi reculée.

» Si M. Malinowski avait étudié de près l'église type, St-Front de Périgueux, il aurait reconnu qu'il y a eu deux églises successives, le porche de l'ouest et le clocher faisant partie de l'église primitive. S'il eût comparé l'architecture et l'ornementation de ces parties et celles de l'église à coupoles,

je ne doute pas qu'il ne se fût rendu compte qu'elles n'ont aucun rapport ; ce porche, ce clocher, ont un aspect autrement archaïque que le vieux St-Front, St-Etienne de la Cité, Solignac, Saint-Etienne de Cahors, et l'on n'a jamais dit que l'église à coupoles fût du *vi*^e siècle, et si cette opinion a été émise, elle est depuis longtemps abandonnée. Qu'importe, du reste, que les légendes rapportent que Saint-Etienne de Cahors a été fondé au *vi*^e siècle ? Ce ne serait pas la première fois que la légende et l'histoire ne seraient pas en concordance avec les faits actuels, c'est-à-dire les monuments existants, comme à Périgueux où une église en a remplacé une autre, comme à Saint-Denis où la magnifique basilique actuelle en a remplacé une du *v*^e ; il en est de même de Ste-Geneviève de Paris. On ne peut pas déduire des descriptions que nous ont laissées Fortunat et Grégoire de Tours d'églises construites de leur temps à Tours, à Paris, à Clermont, que les monuments actuels sont les mêmes que ceux qu'ils ont vus ; il en est de même pour les légendes que cite M. Malinowski.

» De plus, il me semble évident qu'au *v*^e, *vi*^e et *vii*^e siècle, il y avait deux écoles bien distinctes de sculpture monumentale, celle qui suivait la tradition romaine et s'inspirait des nombreux et admirables modèles que les Romains avaient laissés, jonchant le sol des Gaules ; la seconde, plus barbare, cherchant des motifs nouveaux et reproduisant sur les monuments les ornements gravés sur les boucles de ceinturons des Francs et les poignées de leurs épées. A ce sujet, comparez certaines boucles de ceinturons qui sont au musée de Périgueux et les chapiteaux du clocher de Brantôme. Or, la sculpture de Cahors n'a rien, absolument rien qui puisse être rapporté à ces deux types : la crypte de Jouarre, ou celle de St-Agnan à Orléans, et les chapiteaux de Brantôme. Je réduis mes exemples pour n'être pas trop long.

» Qu'importe encore qu'une mosaïque romaine ait été trouvée au même niveau que le seuil de la façade de St-Etienne ? Cela prouve que le sol antique était à quatre mètres plus bas que le sol actuel, et ce fait n'a rien d'anormal : est-ce à dire pour cela que la cathédrale, comme en infère M. Malinowski,

est du ^{vi} siècle ? Cela prouve seulement que la ville romaine s'étendait sur le plateau qui domine le cours du Lot.

» Remarquez que la cathédrale de Cahors est, comme St-Front, construite sur une déclivité. Il est donc certain qu'il a fallu aplanir le terrain qui était réservé à ces monuments par le plan de l'architecte, et que cette opération faite, il a bien fallu descendre pour arriver à l'intérieur ; c'est une explication, qui me paraît bien simple, de l'existence des escaliers qui descendent de l'extérieur à l'intérieur. Je ne nie pas qu'il y ait eu sur le même emplacement une église du ^{vi} siècle ; sur ce point je crois aux légendes ; mais ce que j'ose affirmer, c'est que l'église à coupoles que nous voyons l'a remplacée, et qu'à aucun point de vue, architectural ou sculptural, elle ne peut être classée parmi les monuments antérieurs à l'an 1000. »

La Société félicite M. de Roumejoux de la solidité et de la clarté de sa réfutation.

M. l'abbé BRUGIÈRE met ensuite sous les yeux de l'assemblée le dessin du heurtoir du presbytère de Domme, dont il a parlé dans une séance précédente ; il promet d'y joindre un texte qui sera publié en même temps.

Notre érudit et infatigable correspondant M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE veut bien nous adresser un billet inédit, du 6 octobre 1612, par lequel l'archevêque de Bordeaux, François de Sourdis, demande l'évêché de Sarlat à la reine-mère Marie de Médicis. Ce document paraîtra dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT rappelle que notre regretté vice-président M. l'abbé René Bernaret, dans la séance du 2 mars 1876, avait communiqué de curieux détails sur la célébration du mariage en Périgord d'après l'ancien Rituel du diocèse. Il vient d'en trouver lui-même que n'avait pas connus M. l'abbé Bernaret, dans le *Traité des Superstitions*, de Thiers. On y lit :

« Au moyen-âge, dans certains diocèses, après la célébration du mariage, le prêtre servait aux époux du pain trempé et du vin.

» En Périgord, c'était après les fiançailles que cet usage était pratiqué, et il se bornait à offrir à boire aux

futurs époux. Le Rituel de Périgueux de 1536 s'exprime ainsi :

« *Et det eis ad bibendum in favorem futuri matrimonii.*

» Et que le prêtre donne à boire aux promis en faveur du futur mariage.

» Après cela, le curé ajoutait en patois :

» *Oro, beysas vous en nom de maridagé que séra , si à Diou platz, et qué longament, quant y sérez, y puchias demoura.*

» Maintenant embrassez-vous, au nom du mariage qui se fera, s'il plait à Dieu, et que, lorsqu'il aura été célébré, vous puissiez rester long-temps unis. »

M. Albert de Massoungnes, membre de la Société archéologique et historique de la Charente, prie M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL de lire à la séance d'aujourd'hui un important manuscrit qu'il lui envoie et qu'il intitule *Notes historiques sur quelques fiefs du comté de Périgord, relevant de l'évêché d'Angoulême, avec pièces justificatives*. Après avoir donné lecture du texte de cette consciencieuse étude, M. le Secrétaire-Général propose de la soumettre à l'examen de l'un de nos confrères, qui, dans un rapport sommaire, conclura à la publication ou non dans le *Bulletin*, M. de Massoungnes ne faisant pas partie de notre Société. — M. Dujarric-Descombes est désigné pour cet examen.

Puis, M. LE PRÉSIDENT lit une notice fort intéressante sur le château de Richemont, ancienne habitation du célèbre Brantôme, et la chapelle sépulcrale où il a été enseveli, et où ces jours-ci ont été découvertes sous un crépissage des peintures murales assez curieuses, représentant un grand nombre de têtes de mort entourées de chapelets et les armoiries de la famille de Bourdeille. Notre confrère M. Adhémar de Saint-Légier, propriétaire actuel du château, a le dessein de les faire restaurer avec soin, mais en atténuant un peu leur caractère funèbre. Il a bien voulu confier à M. le Président, qui en fera faire un moulage pour le Musée, la plaque de cuivre incurvée qui contient l'épithaphe de Brantôme. Cette plaque, déposée sur le bureau, vient en outre rectifier une erreur importante, celle de la date du décès de notre illustre chroniqueur, indiquée par la plupart des auteurs : au lieu de celle du 15 juillet

généralement adoptée, il faut lire le 5 juillet 1614. — La notice lue en séance, accompagnée d'un dessin représentant la décoration funèbre des murs de la chapelle, ainsi que l'épithaphe lithographiée, seront publiées dans notre *Bulletin*.

A propos de peintures murales, M. l'abbé CHEYSSAC, notre délégué au Congrès des sociétés savantes de la Sorbonne, nous rappelle qu'il a lu, à la réunion de l'année dernière, une étude intitulée *Une page de peinture du xv^e siècle dans une église rurale du Périgord*, et demande qu'elle soit reproduite dans le *Bulletin*. Sa proposition est agréée. L'église dont il s'agit est celle de Cumond, arrondissement de Ribérac, qui date de l'époque romane, et dans laquelle on a découvert des peintures très-importantes du xv^e siècle. Le sujet principal est un arbre de Jessé, exécuté avec une grande sobriété de couleurs; quant aux autres sujets, dont on n'a pu apercevoir que des fragments, ils semblent relatifs à la légende de la Vierge.

Enfin M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL communique le brouillon d'une lettre sans date, écrite par M. de Taillefer au *Journal de l'Empire*, où sont exposées, avec les détails les plus précis, ses idées concernant les projets de réunion du Louvre aux Tuileries, dont s'occupaient alors de célèbres architectes. A ce sujet, il signale les difficultés à vaincre : le défaut de parallélisme des façades de ces deux palais, le même défaut dans les deux galeries du nord et du midi, et enfin la nécessité de rendre symétriques toutes les parties apparentes de cette réunion. Il explique ensuite, en homme compétent, les moyens qu'il propose pour y parvenir : était-il en cela d'accord avec les meilleurs juges ? Toujours est-il qu'une grande partie de son plan est aujourd'hui exécutée. Cette lettre sera publiée dans nos *Varia*.

La séance est levée à trois heures et demie du soir.

Le Secrétaire Général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 6 mars 1879.

Présidence de M. le docteur Galy.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, le marquis de Fayolle, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleyne, l'abbé Brugière, l'abbé Deschamps, Gisclard, l'abbé Goyhenèche, l'abbé Granger, le chanoine Labat, le comte de Larmandie, Charles de Larmandie, Maurice, Henri de Montégut, Pouyadou, de Presle, Charles Vasseur et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. LE PRÉSIDENT lit avec une émotion difficilement conteneue, la notice nécrologique qu'il vient d'écrire sur M. Pierre Magne, notre premier président d'honneur, et dans laquelle il s'attache surtout à faire ressortir l'homme privé, son caractère, son savoir et ses sentiments exquis. « Ce que nous aimions par-dessus tout dans M. Magne, dit-il, c'était le Périgourdin expansif, passionné pour sa ville natale et sa province, et que la réserve, la correction et la froideur du maintien de l'homme d'État ne pouvaient cacher. Au milieu des plus graves préoccupations, ses souvenirs le reportaient vers les lieux où s'était passée son enfance, où il avait laissé les compagnons de ses jeux, de ses succès scolaires..... Vous vous rappelez quel respect, quel amour il avait pour tous nos vieux monuments, avec quelle joie il apprit que la ville de Périgueux avait racheté son amphithéâtre romain. N'est-ce pas lui qui, lors de la découverte des Thermes, nous fit obtenir du Ministre de l'Instruction publique la somme nécessaire pour continuer les fouilles, argent qui n'ayant pu être utilisé fut appliqué plus tard à l'enlèvement de la mosaïque du Musée départemental et à l'achat de tableaux pour le Musée de la ville. C'est grâce à son affectueuse hospitalité que nous

avons pu, en collaboration de notre ami Léon Lapeyre, relever et publier toutes les inscriptions de la bibliothèque de Montaigne, de sa librairie ainsi qu'il l'appelait, et prouver que cet ensemble de sentences et d'extraits philosophiques reflétait dans sa disposition le livre des *Essais*. M. Magne portait à nos travaux un intérêt très-vif; c'était un érudit, un écrivain d'un goût fin et délicat : ses études latines avaient été très-fortes. Nous l'avons vu traduisant Bacon à livre ouvert et expliquant des passages du traité *De dignitate et augmentis scientiarum*, restés obscurs jusqu'à lui..... »

Quelques jours après M. Magne, ajoute M. LE PRÉSIDENT, la Société perdait un autre de ses membres, M. le docteur Moreaud, excellent Périgourdin aussi, condisciple et ami de M. Magne, maire de Tocane-Saint-Apre depuis de longues années, membre du Conseil général de la Dordogne, chevalier de la Légion-d'Honneur. Chacun se souvient que c'est à lui qu'est due la découverte du cimetière mérovingien de Tocane-Saint-Apre dont il décrivit les fouilles, et qu'il donna généreusement au Musée les objets précieux qu'il y recueillit.

L'assemblée exprime ses sympathiques regrets.

Après d'aussi tristes communications, M. LE PRÉSIDENT est heureux d'apporter une bonne nouvelle : la Société sera prochainement l'objet de la plus haute distinction qu'elle puisse espérer. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts veut bien nous informer ce matin que, sur la proposition de la section d'archéologie du Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes, notre Société recevra, le mois prochain, à la réunion de la Sorbonne, une médaille et un prix de mille francs. C'est la récompense publique la plus élevée que nous puissions ambitionner qui est décernée à nos travaux, après cinq ans d'existence, et ce résultat encourageant est assurément dû à nos efforts communs.

La Société témoigne sa vive satisfaction.

En transmettant à M. le Ministre de l'Instruction publique l'expression de notre gratitude, M. le Président lui mandera qu'il ira lui-même recevoir de ses mains la médaille qui nous est attribuée par le Comité des Travaux historiques.

M. l'Inspecteur d'Académie écrit à M. LE PRÉSIDENT pour

le prier de faire nommer dans la séance d'aujourd'hui les délégués, chargés de représenter la Société au congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, les 16, 17 et 18 avril prochain, qui profiteront, comme d'habitude, d'une réduction de 50 % sur le prix des places en chemin de fer. Sont désignés à cet effet : M. le Président ; M. Philippe de Bosredon, vice-président ; M. le marquis de Chantérac ; M. le comte de Beaufort ; M. Bleyne ; M. l'abbé Cheyssac ; M. l'abbé Goyhenèche et M. Villepelet.

M. H. DE MONTÉGUT, qui est déjà délégué par la Société archéologique du Limousin, demande à soumettre à la Société, conformément aux instructions ministérielles, l'*Essai historique sur les États de Périgord*, qu'il a le dessein de lire cette année à la réunion de la Sorbonne.

Son intéressant mémoire, fruit de longues et laborieuses recherches, est lu en partie et approuvé. La publication en sera réservée à notre *Bulletin*, comme le promet l'auteur.

M. LE PRÉSIDENT indique les livres qui ont été envoyés à la bibliothèque de la Société pendant le mois dernier :

La Revue Bordelaise, scientifique et littéraire, nos du 16 février et du 1^{er} mars 1879 ;

La Revue des Bibliophiles, publiée par Jean Chollet, imprimeur-éditeur, à Sauveterre-de-Guyenne, numéro de février 1879 ;

Lou Prouvençau, journal littéraire, rédigé en langue provençale, paraissant tous les quinze jours à Aix en Provence ;

Le Giornale araldico de l'Académie de Pise, numéro de janvier 1879 ;

Le premier numéro du *Bulletin de la Société héraldique et généalogique de France*, 10 janvier 1879 ;

Par M. E. de Lentilhac, son *Manuel d'agriculture* à l'usage des écoles primaires de la Dordogne, un volume cartonné in-12, Périgueux, 1878 ;

Par M. le baron de Verneilh, *De l'avènement des nouvelles couches sociales sous l'ancien régime*, brochure in-8°. (Extrait du *Correspondant*).

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. l'abbé GOYHENÈCHE est prié par M. le Président de faire

un rapport sur la remarquable étude de M. de Verneilh, que la *Revue Bordelaise* du 1^{er} mars apprécie en ces termes :

« La profonde érudition et l'élégance du style que nous »
» connaissons déjà à M. de Verneilh, brillent de tout leur »
» éclat dans cette nouvelle brochure que nous recommandons »
» à nos lecteurs. L'auteur l'a écrite pour montrer combien le »
» mérite et les services rendus ont, sous l'ancien régime, »
» souvent conduit aux honneurs et aux titres les plus élevés »
» les fils de simples bourgeois, artisans de leur fortune. »

M. LE PRÉSIDENT a lu dans le dernier volume publié par la Société française d'archéologie, un article intitulé *Excursion dans le Lot*, où il est question d'un tiers de sol d'or, qui a été trouvé au camp du Puy d'Issolud. Il a vu cette pièce d'or, il y a une dizaine d'années, entre les mains du nommé Taule, propriétaire-cultivateur, habitant dans le camp; mais le sieur Taule possédait de plus un denier du chef gaulois Lucterius, semblable à celui qui a été décrit par M. Chaudruc de Crazannes pour la première fois, et ce qui donne un grand intérêt à cette monnaie, c'est qu'elle avait été trouvée dans cet *oppidum* que le vaillant chef gaulois avait défendu avec tant de courage contre Jules César.

M. le percepteur de Sainte-Foy-la-Grande envoie à M. le PRÉSIDENT deux empreintes d'armoiries figurant sur des vases en étain trouvés en Périgord. Le dessin est remis à M. de Froidefond, qui nous dira si les armoiries sont celles de familles périgourdines.

Notre honorable correspondant, M. Jacques-Emile LAFON, peintre d'histoire, ancien directeur de l'école municipale de dessin de Tours, écrit à M. le Président pour protester contre l'opinion que lui a gratuitement prêtée la *Semaine religieuse* de Périgueux, au sujet de la restauration des peintures de l'église de Cadouin.

« Je me montrai, dit-il, l'an dernier, quand j'étais en Périgord, très-hostile au remplacement projeté de ces peintures, et je conclus en proposant un moyen très-onéreux et qui devait sûrement être repoussé : peindre sur une coupole en cuivre, afin de laisser intacts les restes délabrés de ces peintures.

» D'après le rédacteur de la note de la *Semaine religieuse*, il s'ensuivrait de ce que des peintures ne sont pas à fresque, qu'elles ne peuvent être bonnes. La fresque n'est qu'un moyen qui d'ailleurs ne détermine pas les qualités proprement dites d'une œuvre d'art, et les modèles de tapisseries de Raphaël, qu'on voit à Londres et au Vatican, pour être aux *sucs d'herbes* n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre parfaitement conservés.

» Il n'est pas exact que j'aie dit que ces peintures étaient de *vulgaires* peintures à la colle. Il est vrai qu'au point de vue de l'art savant et de choix, il y a mieux ; mais le spécimen était peut-être unique en France, et à tout prendre, il fallait le garder tel qu'il était, sous peine de commettre un acte de vandalisme.

» Ces peintures étaient exécutées à la *tempera*, c'est-à-dire à une colle quelconque ou au sang animal, ce qui est équivalent (la fresque est sur mortier frais et ne se détrempe pas) ; sur des murs humides, elles n'auraient pas résisté un an ; sous cette voûte isolée et élevée, elles ont traversé des siècles. La coupole des Invalides, peinte par Lafosse, et qui pour être à la colle n'est pas *vulgaire* et reste fraîche comme aux premiers jours, se conservera des siècles également.

» Était-il possible de consolider les restes de ces peintures ? J'ai proposé une insufflation de gomme laque blanche. Sage-ment pratiqué, ce moyen n'aurait pas sans doute rendu la fraîcheur et rétabli les manques de ces peintures ; mais elles eussent été fixées.

» Je ne crois pas me tromper en assignant à ces peintures la date du xv^e siècle ou le commencement du xvi^e, et pourtant des fleurs de lys couleur d'or, semées sur le fond bleu-foncé, par leur forme grasse et non évidée comme aux siècles dont je parle, seraient de nature à me faire croire qu'elles furent peintes postérieurement à la peinture principale. »

M. H. DE MONTÉGUT annonce que M. le chanoine Arbellot, président de la Société archéologique du Limousin, nous enverra bientôt un mémoire rectifiant la date indiquée par la plupart des historiens de la mort de l'évêque de Périgueux Rainaud de Thiviers. Il résulte d'une charte récemment dé-

couverte que cet évêque du ^x^e siècle consacra l'église du Chalard, en Limousin, à une date postérieure à celle indiquée de sa mort.

M. Gremaud, bibliothécaire de la ville de Fribourg, en Suisse, écrit à M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL pour avoir des renseignements sur une ancienne famille du Périgord.

« Parmi les évêques de Sion, en Vallais (Suisse), dit-il, il s'en trouve un, de 1338 à 1342, qui est désigné sous le nom de Rodolphus de Gasconia, ou de Gastonia, et plus tard sous celui de Gasconius ou Gastonius, et enfin de Gastons. D'après des documents que j'ai trouvés récemment, cet évêque doit être de la famille de Chamberlac, du Périgord. Lui-même n'est jamais désigné sous ce nom; mais il avait un frère qui a séjourné à Sion avec lui et qui portait le nom de « Helias de Chambarlhaco ou Chamballiaco, *rector ecclesie de Savinaco, Petragoricensis diocesis.* » Il était donc curé de *Savignac*, au nord-est de Périgueux. Je trouve aussi un neveu du même évêque, « Philippus de Chambelliaco, domicellus. »

» En 1342, l'évêque Philippe fut transféré à Nice, et quelques années plus tard à Nicosie, dans l'île de Chypre, dont il fut archevêque jusqu'après 1353.

» La famille de Chamberlac a dû avoir une certaine importance dans le Périgord, puisqu'elle a été alliée à celle de Bourdeille au commencement du ^{xv}^e siècle.

» Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez me donner quelques renseignements sur cette famille et cet évêque en particulier. Le vrai nom est-il Chamberlac ou Chambralac; je trouve ces deux formes dans le *Gallia christiana*, diocèse de Périgueux. Ces renseignements me seraient très-utiles pour un travail qui est maintenant sous presse.

» Les indications ci-dessus auront, peut-être, un certain intérêt pour vous.

» L'évêque Rodolphe avait encore amené avec lui un autre noble du diocèse de Périgueux, « Pontius de Grotta, domicellus. »

M. le Secrétaire-Général répondra que notre *Bulletin*, dans son numéro de janvier-février 1879, publie justement une lettre de M. de Montégut sur Philippe de Chamberlhac, ar-

chevêque de Nicosie en l'île de Chypre, au milieu du xiv^e siècle, et offrira d'en donner communication. Quant au dernier nom cité dans la lettre de M. Gremaud, il s'agit peut-être d'une famille de Grole, souvent mentionnée au xiii^e siècle, dans le *Registre des rentes de la charité de la Pentecôte* de Périgueux, et de qui tient son nom la vielle rue du Port-de-Graule, suivant les notes Lapeyre.

Le sceau de cette dernière famille représentant un corbeau (*graula*) a été vu par M. le Président en la possession de M. Bouillon fils, architecte.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous envoie le rapport dont il a été chargé, sur le manuscrit de M. de Massougnès, relatif aux fiefs du Périgord, relevant de l'évêché d'Angoulême. Il est ainsi conçu :

« J'ai examiné avec soin les notes historiques de M. Albert de Massougnès, sur des fiefs périgourdins, relevant de l'évêque d'Angoulême, avec les pièces justificatives à l'appui, et je conclus à la publication *in-extenso* dans le *Bulletin* de ces documents historiques.

» Il est d'autant plus utile de publier cette étude de notre confrère charentais qu'elle traite des points qui jusqu'à ce jour n'avaient pas été traités, en sorte que l'auteur aura le mérite d'avoir éclairé d'un jour nouveau les relations longtemps ignorées de l'Angoumois et du Périgord religieux, dans leurs parties limitrophes. C'est, en quelque façon, un travail neuf, avec des documents entièrement inédits : je n'exprimerai au sujet de ces derniers qu'un regret, c'est que pour la plupart ces pièces soient en latin, et la lecture demande un certain travail qui peut arrêter les recherches.

• Je me propose moi-même de livrer à la Société quelques notes inédites sur la paroisse de Bourg-des-Maisons, qui touche à celle de Latourblanche, et notamment sur un prieuré, dont la chapelle est aujourd'hui en ruines, qui a appartenu à M. Jean Dujarric-Descombes, mon arrière-grand-oncle, curé de Bourg-des-Maisons au xviii^e siècle, le petit prieuré de Saint-Jean-de-Feix.

• J'ose espérer que M. de Massougnès ne se plaindra pas

d'une note dont je fais accompagner son travail au sujet du comte de Sainte-Maure, baron de Latourblanche.

» C'est en apportant chacun sa petite pierre que nous pouvons arriver à reconstruire l'édifice de notre histoire locale, dont les matériaux sont en grand nombre épars dans toutes les communes de la province, et particulièrement dans les vieux actes de notaire. A ce point de vue, mes archives notariales me sont d'un puissant secours, et je compte les utiliser. »

Notre honorable confrère M. Dujarric, qui vient d'être reçu membre correspondant de la Société philotechnique, nous communique en même temps le rapport fait à cette occasion sur son compte par M. Justin Bellanger. Après lecture de ce mémoire où sont analysés la plupart des travaux de M. Dujarric, la Société en vote la publication aux *Varia*.

M. LE PRÉSIDENT demande si quelqu'un connaît un volume de poésies in-8°, imprimé en 1614 à Bergerac, chez Gilbert Vernoy, qui a pour titre *La dodécade de l'Évangile*, par Estienne de Sanguinet, gentilhomme gascon.

M. DE MONTÉGUT répond que M. de Gourgues a consacré une charmante notice à ce volume dans le *Bulletin du Bibliophile* de Techener, année 1858, mois de mars-avril, et qu'il pourra nous en adresser une copie pour notre *Bulletin*. — Sa proposition est acceptée.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL a reçu, au sujet de la publication de la *Bibliographie périgourdine*, des offres de M. Chollet, imprimeur-éditeur à Sauveterre-de-Guyenne, qui lui paraissent acceptables. Le volume serait imprimé sur papier vergé ou sur celui de la *Revue des bibliophiles*, c'est-à-dire dans toutes les conditions de luxe et de solidité désirables, et à un prix fort modéré. En présence d'offres aussi avantageuses, la Société autorise le Secrétaire-Général à traiter.

M. LE PRÉSIDENT a jeté les yeux ces jours-ci sur deux lettres de célébrités périgourdines, publiées en 1865 dans *Les Autographes en France et à l'Étranger*, de M. de Lescure. La première est une lettre de La Calprenède à M^{lle} de Scudéry, du 12 septembre 1661, relative à la disgrâce du surintendant Fouquet; la seconde est une épître inédite de Lagrange-Chancel à

M. de Beler, abbé de Chancelade. Il les lit toutes deux et demande qu'elles soient reproduites dans le *Bulletin*.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL fait observer que l'épître à M. de Beler a été imprimée dans le tome V des œuvres de Lagrange-Chancel, publiées en 1758, en cinq volumes, chez les libraires associés; elle n'était donc pas inédite quand M. de Lescure l'a publiée dans *Les Autographes*: la lettre d'envoi seule est inédite.

M. LE PRÉSIDENT montre à l'assemblée deux placards-affiches servant de lettres de faire part de décès, qui contiennent, dans le haut et autour de la lettre majuscule initiale, divers emblèmes funèbres, tels que des branches de cyprès et de corail, des urnes funéraires, etc. Ces ornements, datés de 1818, bien que placés sur des affiches qui proviennent de Limoges, sont de la composition d'un Périgourdin, de Du Rouchail, graveur sur bois, ayant une certaine réputation. Les placards étaient sans doute apposés à la porte de l'église et sur la maison du défunt.

M. Charles VASSEUR nous apprend que cet usage est encore pratiqué dans le nord de la France et en Belgique.

M. le comte DE LARMANDIE communique, de la part de M. Hippolyte Sauvage, une notice historique sur l'abbé d'Aydie, aumônier du roi Louis XV, abbé de Savigny, en Normandie. Après lecture de plusieurs passages pleins d'anecdotes inédites, le manuscrit est renvoyé à une commission composée de M. le marquis de Sainte-Aulaire et M. de Larmandie, qui donnera un avis motivé touchant la publication de cette étude biographique.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL donne aussi communication d'une lettre autographe, pliée en huit, écrite le 12 mars 1750, par M. l'évêque de Poitiers, à M. le marquis de Montaud, à Périgueux, qui contient à la fois un compliment de condoléance au sujet de la mort de M. de Lodève, et une quittance de la somme de 739 livres pour le prix de mulets envoyés du Poitou à Périgueux. Le signataire de la lettre est Jean-Louis de La Marthonie de Caussade, et M. de Lodève, dont il est ici question, devait également être un Périgourdin, Jean-

Georges de Souillac. Cette pièce sera publiée dans le *Bulletin*.

M. l'abbé DESCHAMPS, curé de Notre-Dame-de-Sanilhac, présente une amulette de forme ovoïde, en agate, percée par les deux bouts, ayant la forme des amulettes du xvi^e siècle, et explique les superstitions qui y sont encore attachées. Ce petit objet qui a des vertus particulières se transmet dans les familles depuis plusieurs siècles; il est présenté à la bénédiction du prêtre à chaque mutation de propriétaire et toutes les fois que l'on doit en faire usage.

Notre honorable confrère M. REVERDIT nous adresse la note rectificative ci-après, au sujet de la hache à douille que M. Bleyne a déposée sur le bureau dans notre séance du 2 janvier dernier :

« En priant M. Bleyne, dit-il, de vouloir bien présenter à la Société le marteau-hache à douille (moitié de la pièce), trouvé dans la plaine de Losse, qui a fait l'objet d'une petite note insérée dans mon travail sur les stations et traces des temps préhistoriques dans le canton de Montignac, j'avais déjà reconnu que ma première appréciation, basée plutôt sur les apparences que sur l'observation, était erronée.

» A la suite d'un examen plus sérieux, motivé, du reste, par la rareté de la pièce, je pus immédiatement me convaincre, que le marteau en question, loin d'être une terre cuite et par suite un moulage, comme la contexture de l'objet me l'avait fait d'abord supposer, était, au contraire, un fragment de roche de nature volcanique, au milieu de laquelle sont empâtés de nombreux petits cristaux ou paillettes d'amphibole et d'autres cristaux de feldspath.

» Cette pièce me paraît aujourd'hui encore plus intéressante, en raison de sa nature de roche, qui, établissant son importation, laisse tout naturellement admettre les échanges, les voyages et peut-être même le commerce entre ces peuplades primitives; et, en second lieu, en raison de son système de polissage, dont les petits rebords ménagés en relief ont dû nécessiter un travail différant du polissage ordinaire et en font par cela seul une pièce rare et digne d'attirer particulièrement l'attention des archéologues.

» En remettant cette pièce à M. Bleynie, je m'empressai de lui faire observer l'erreur de ma première appréciation. L'impression du *Bulletin* étant à ce moment avancée, je ne pus alors opérer aucune rectification, mais je me réservais de communiquer à la Société les modifications reconnues nécessaires et demandées depuis par elle, dans sa séance du 2 janvier dernier. »

Il est procédé ensuite à l'admission de deux candidats qui demandent à être des nôtres. Après deux votes successifs, sont déclarés admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Albert DE MASSOUGNES, rue des Bezines, 57, à Angoulême, présenté par MM. du Chazaud et Villepelet;

M. Jean DUPUIS, étudiant en droit, rue de Bordeaux, 2, à Périgueux, présenté par M. le vicomte de Lestrade et M. Maurice.

La séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.

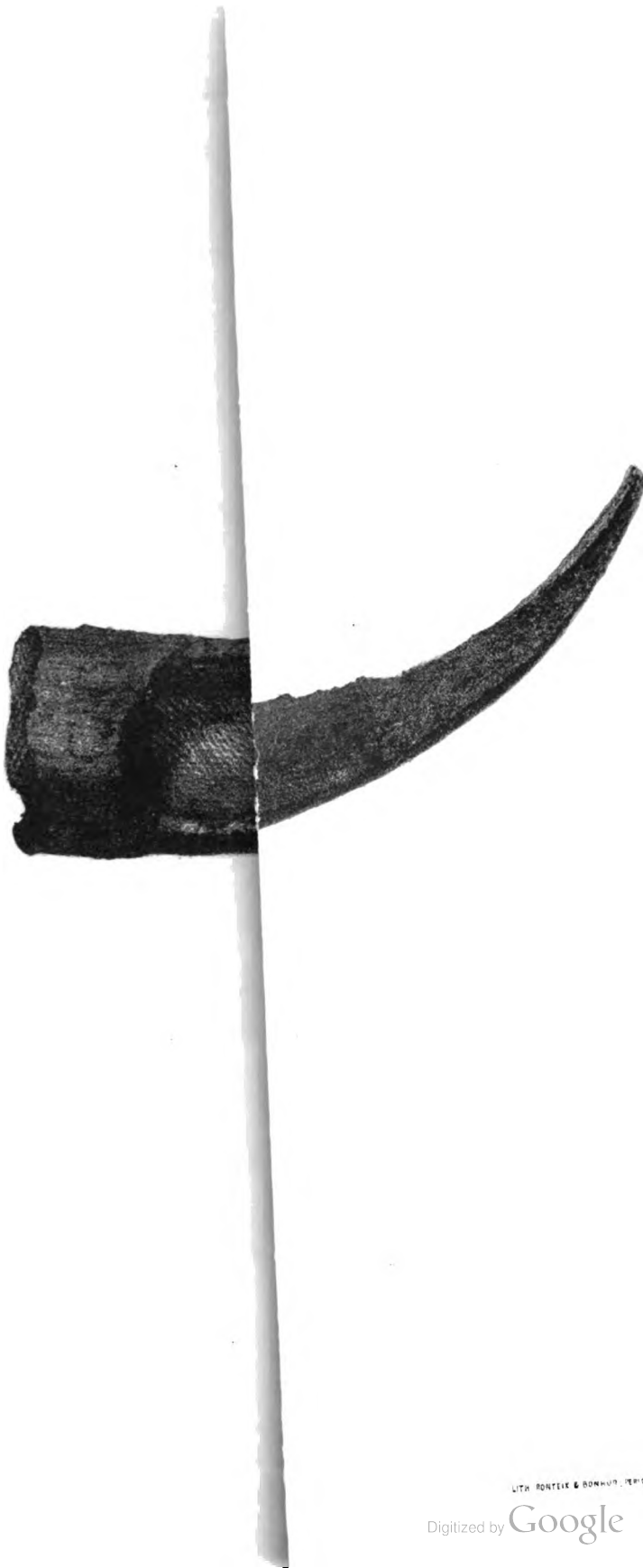
FAUX MURALE TROUVÉE AU POUYOULET,
DANS L'OPPIDUM DE SAINTE-EULALIE D'ANS, APPELÉ
CAMP DE CÉSAR.

Pendant l'hiver de 1876, M. Cluzeau, propriétaire à Saint-Pantaly-d'Ans, était occupé à ouvrir une tranchée dans le second *vallum* du camp de Sainte-Eulalie, propriété de M. Broussaud, afin d'établir un chemin d'exploitation, lorsque arrivé à un déblai de deux mètres de profondeur, il trouva un outil en fer qu'il crut être une serpe ancienne, mais que son excellent état de conservation et sa forme singulière l'engagèrent à recueillir comme un objet de curiosité.

Il y a quelques jours, M. Dumas, instituteur, ayant été appelé à diriger l'école de Saint-Pantaly-d'Ans, vit cette trouvaille et fut étonné lui aussi de la forme de cet instrument. Instruit et plein de zèle pour tout ce qui se rattache à l'étude de notre histoire locale, il obtint facilement du propriétaire l'abandon de cette rareté et vint à Périgueux nous l'offrir pour le Musée départemental. Cet exemple ne saurait être trop loué et encouragé.

Au premier aspect, ce fer recourbé, de cinquante centimètres de longueur, a quelque ressemblance avec un fauchard du x^e siècle ; mais sa courbe sur le tranchant est concentrique, et l'examen de ses différentes parties ne permet pas de le confondre avec cette arme du moyen-âge. Sa fabrication remonte à une époque beaucoup plus reculée ; c'est probablement une de ces faux gauloises qui, pendant les luttes contre l'invasion romaine, furent dans les mains de nos ancêtres une arme si redoutable, et que les Romains eux-mêmes s'approprièrent pour la retourner contre les Gaulois.

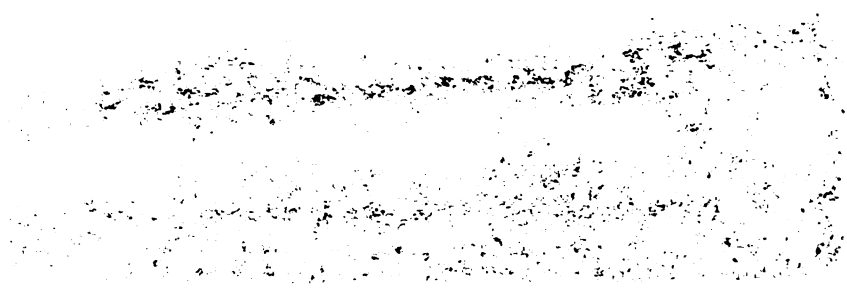
Dans le VII^e livre de la *Guerre des Gaules*, Jules César énumère les engins d'attaque que les Gaulois employèrent pour escalader et détruire les retranchements et les palissades for-



WITH BONTELE & BONHOF, PERCEPANA

Digitized by Google





mant l'immense circonvallation qu'il avait fait élever autour d'Alise ; parmi ces engins figurent *falces et longurii*, des faux et de longues perches. Un autre passage des *Commentaires*, que nous rapporterons plus loin, nous apprendra à quoi servaient les *longurii*. Contentons-nous pour le moment de savoir qu'avec ces faux les Gaulois entamaient le retranchement, c'est-à-dire la palissade et le parapet : *falcibus vallum et loricam rescindunt*.

Cela se passait devant Alise, lors de cette lutte gigantesque qui a valu au héros Arverne, malgré sa défaite, une gloire impérissable. Jules César, dans son récit, dédaignant les détails, ne donne aucune description de ces instruments qui faisaient tant de ravages. Quelle analogie pouvait-il y avoir entre ces faux de guerre et celles qu'utilisait l'agriculture ? D'après Pline, la faux gauloise était plus grande que celle dont on se servait en Italie ; il prétend même qu'elle ne fauchait qu'à moitié de leur grandeur les hautes herbes en négligeant celles qui étaient plus courtes. Il faut reconnaître que ce genre de mérite n'aurait pas valu de nos jours la moindre prime dans le dernier des concours agricoles ; il est probable que c'est là une erreur de Pline à ajouter à tant d'autres (1).

Comment de la faux des champs, par imitation, a-t-on pu faire une faux d'attaque et de destruction obsidionale ? On comprend qu'emmanchée, droite en forme de haste, la faux ordinaire ait été une arme des plus dangereuses. Les Jacques du moyen-âge et de nos jours, les guerres d'indépendance de la Pologne l'ont suffisamment prouvé ; la faux chez les anciens, attachée à des chars, était aussi des plus meurtrières, mais pour pouvoir facilement démolir des remparts (nous ne parlons pas de fortifications en pierre de taille parementées et architecturalement posées), tels que ceux que les Romains élevaient en campagne, et composés de pieux fichés, de moëllons, de terre amoncelée, le tout recouvert de gazon, il fallait à cet instrument des conditions bien différentes de

1) Livre XVIII, § 67.

la faux commune. Elle ne pouvait être ni mince, ni finement aiguisée jusqu'à son extrémité, car elle eût été bientôt émoussée et dès lors inutile. Arquée à son extrémité supérieure, elle devait pouvoir accrocher les différents objets qu'on voulait renverser; assez étroite pour l'introduire entre les pierres, les disjoindre et les disperser. Après que la pointe avait fouillé les terres et le gazon, le tranchant, ayant la lourdeur d'une hache, coupait les fascines et les pieux des palissades. Afin d'atteindre au sommet des retranchements, elle devait être fixée à un long manche; quant à son poids, il aurait eu des inconvénients s'il avait été trop lourd, car le soldat se serait bientôt fatigué à la manœuvrer à une longue portée.

L'instrument trouvé au camp de Sainte-Eulalie-d'Ans, répond à toutes ces conditions; ainsi que nous l'avons dit, il est en fer, de cinquante centimètres de long, de la base de la douille au dos de la courbure de son extrémité supérieure. La lame est droite, large de quatre centimètres et demi au-dessus de la douille et allant en pointe en montant; le dos est épais (0,01^e) et continue sans s'amincir jusqu'à l'extrémité qui n'est pas aiguisée, mais s'infléchit sur la lame en bec épais et rectangulaire, qui est ainsi *rostrata*.

C'est, à la fois, comme on peut s'en convaincre, la réunion d'un croc, d'une petite pioche et d'un couperet ou hache.

La douille a été forgée à même, sur le côté de la lame et repliée presque carrément sur le bois de la hampe. Elle rappelle avec sa profonde gouttière les oreillettes de certaines haches de l'époque du bronze; le bois devait être coupé en biseau pour affleurer la lame et retenu probablement par des coins; l'état de conservation du métal, quoique l'oxydation l'ait profondément pénétré, est remarquable; il pèse encore près de 880 grammes. Cela tient à son enfouissement profond au milieu d'une gangue épaisse, calcaire et ferrugineuse, très-sèche, dont il est encore revêtu.

C'est évidemment l'arme appelée *falx muralis* par Jules César. Le passage des *Commentaires* (liv. III), où il raconte le combat naval entre les Venètes et la flotte romaine, nous fait connaître mieux que toute description la forme de l'instru-

ment, par l'emploi auquel le firent servir les soldats romains :

« Nous nous étions pourvus, dit-il d'un objet, *res*, qui nous servit beaucoup et qui avait été préparé par les nôtres ; c'étaient des faux ayant l'extrémité en pointe, *præacutæ*, et fixées à de longues perches, *longuriis*. Ces faux différaient peu des faux murales, *non absimili formæ muralium falcium*. » Strabon, liv. IV, chap. IV, § I, a copié les *Commentaires* et donné à cet instrument le nom de *δορυδρεπανον*, faux, emmanchée à une longue lance. Il ne l'avait pas vue. Avec elle, on saisissait, on attirait à soi et on coupait les cordages qui attachaient les vergues aux mâts, tout s'abattait et le navire devenait inutile. On vient de voir que les *longurii* ou grandes perches étaient les manches des faux, mais l'épithète *præacutæ* caractérise imparfaitement leur extrémité ; si la faux n'avait été que pointue et tranchante, comment aurait-elle pu saisir, accrocher, attirer, *comprehendere*, *adducere*, les cordages pour les couper ? Il fallait nécessairement que la pointe fût en forme de harpon et non tranchante, de sorte que le cordage saisi, la faux poussée en avant ou s'abattant, pût opérer la section. Les Gaulois avaient une autre arme, *harpago*, le harpon ou croc bien différent de la faux murale et qu'ils employèrent aussi à Alise.

L'instrument que nous avons sous les yeux, si simple, si ingénieux et si puissant, est donc un rare spécimen de la faux murale antique, qui n'a pas dû seulement être employée dans les combats, mais aussi dans les usages de la vie domestique et rurale où elle trouvait surtout de nombreuses applications. Le lieu où elle a été trouvée, riche en poteries grossières, mêlées de quartz et de mica, façonnées à la main, et où nous avons recueilli de nombreux silex travaillés, et M. Dumas une hache en grès de l'époque de la pierre polie, ne laisse aucun doute sur son antique origine. J'ai visité cet oppidum que je ne connaissais que par le plan que conserve le Musée ; j'ai vu la place où la faux a été trouvée ; j'étais accompagné dans mes recherches par deux membres de la Société, M. le docteur Maigne et mon fils, par M. Dumas, instituteur, l'instigateur de nos recherches, M. Cluzeau, l'auteur de la découverte,

M. Pouyadou-Latour, maire de Saint-Pantaly-d'Ans, et quelques autres personnes.

L'examen des lieux n'a fait que confirmer mon opinion.

E. GALY.

Les dimensions et détails topographiques suivants nous ont été obligeamment fournis par notre confrère M. Dumas, instituteur à Saint-Pantaly-d'Ans :

Arrivé à un kilomètre environ de Sainte-Eulalie-d'Ans, en suivant la route n° 4 de Périgueux à Hautefort, on découvre, sur la gauche, à l'endroit dit : Sault-de-Crezèn, une presqu'île formée par la rivière Auvézère. A l'orient de cette presqu'île, se présente un mamelon de couleur grisâtre surmonté de quelques touffes de chênes rabougris. Vu du côté de l'ouest, il semble couronné par trois pyramides ou monticules de terre d'inégale hauteur.

Cette colline est appelée par les habitants de l'endroit, *Camp de César* ou *Pouyoulet*, (Petit-Puy); elle compte trois retranchements transversaux, et a, du premier côté nord, à l'extrémité de la croupe, une longueur de deux cent quarante-quatre mètres.

Le *Pouyoulet* ressemble à une immense chaussée qui coupe la vallée de l'Auvézère en deux; primitivement, il commandait cette vallée, soit par l'est, soit par l'ouest. Avant l'établissement de la route n° 4, les coteaux du sud, dans le voisinage de l'endroit dit du Lac, étaient à pic sur la rivière, de sorte que la vallée était totalement interceptée à ce point soit par la rivière, soit par le camp.

Quoi qu'il en soit, c'est un travail remarquable de solidité et de commodité pour une retraite et un lieu de défense. Qu'on se figure, en effet, un plateau d'environ cent quarante ares de superficie, surplombant l'Auvézère d'une hauteur de plus de vingt mètres, dominant de la même hauteur la plaine formant une presqu'île en forme de spatule, se rattachant par une étroite langue de terre à un système de collines qu'embrassent dans leur développement les coteaux de Saint-Pantaly, Lagarde, Peylie, et vont jusqu'à Saint-Michel. Inexpugnable du côté de la rivière et de la plaine, le *Pouyoulet* n'était abordable que par la bande de terre qui le rattache au système dont il fait partie. Aussi est-ce de ce côté qu'est l'ouvrage le plus ancien : une chaussée de quatorze mètres de base, et quatre de hauteur, avec un développement de cinquante-huit mètres, affectant, comme du reste tous

les ouvrages que l'on remarque dans le camp, la forme du tronc de prisme triangulaire. Cette chaussée laissait du côté oriental, c'est-à-dire vers la rivière, un passage de deux mètres à peu près; c'était là probablement l'entrée principale. Faite en moëllons qui ne sont reliés par aucun ciment, elle ne renferme, comme objets pouvant préciser la date de sa construction, que quelques débris de silex taillés, tels que flèches, haches, pointes de couteaux, grattoirs, percuteurs, etc., des restes de poterie grossière, mais pas la moindre trace de fer. On y trouve aussi des ossements brisés, des fragments de bois de cerf; cette levée paraît dater des premiers âges de l'industrie humaine, de l'époque de la pierre polie. Le *Pouyoulet* aurait été primitivement un refuge fermé vers le nord par la levée que je viens de décrire, et isolé, d'un côté par la rivière, de l'autre par une pente assez rapide qui domine la plaine de Saint-Pantaly.

La fortification médiane, celle des trois qui est la plus imposante, a vingt mètres de base et six mètres de hauteur dans sa partie la plus élevée, avec une longueur de quarante-six mètres.

Si elle a un développement moindre que la première, c'est qu'elle a été élevée à un endroit où la plate-forme dessine, du côté de la rivière, un angle rentrant assez prononcé. La distance de cette levée à la première est de quatre-vingt-dix mètres, ce qui donne, à ce que j'appellerai l'avant-camp, une superficie totale de soixante-trois ares environ. Cet avant-camp est entouré d'une enceinte fortifiée de même travail que les trois levées transversales, mais beaucoup moins apparente. Il est presque certain que ce travail a été fait en vue de rendre la pente, du côté de Saint-Pantaly, plus escarpée.

Si la première chaussée renferme de nombreuses traces des arts primitifs, la seconde n'en présente pas la moindre; mais en revanche, c'est en creusant un chemin de servitude pour longer le plateau, au centre du monticule, que M. Cluzeau, propriétaire, a trouvé, en 1876, à environ deux mètres de profondeur, une arme en fer que M. Galy a reconnue pour être une faux murale gauloise.

Au sud de ce retranchement médian et y adjacent, se trouve un fossé dont la profondeur ne peut être déterminée, vu la grande quantité des débris de terres et de pierres qui l'ont presque entièrement comblé, mais dont la largeur peut bien être de trois mètres.

Le troisième retranchement est de moindre importance que les deux autres; il n'a que dix mètres de base au maximum, et la hauteur en est tellement insignifiante qu'il paraît n'être qu'une légère inégalité du sol. Il semble donc moins un ouvrage de défense qu'une ligne de démarcation. Sur toute son étendue, se trouvent en abondance des débris de poterie et des scories de fer.

CHARTES ANCIENNES
DE
SAINT-FLORENT PRÈS SAUMUR,
POUR
LE PÉRIGORD (*Suite*).
(1080-1186.)

I

1080 environ (1). — Donation faite à l'abbaye de Saint-Florent, près Saumur, par Boson Vigier, ou le Viguiier, et autres ses parents et amis, de l'église de Mont-Caret et de toutes ses dépendances, avec divers biens et revenus, plus le droit de faire des acquêts dans le fief des donateurs (2).

De cette importante pièce, composée originairement de 25 lignes, il reste à peine deux ou trois mots de chacune d'elles,

(1) Cette date résulte de la mention des comte et évêque de Périgueux. Celui-ci, Guillaume I^{er}, administra le diocèse de 1060 à 1081. Hélié III, que son père Audebert II s'était associé comme comte, en 1080, ne vivait plus en 1104. Aucune indication chronologique n'étant donnée dans les quarante-quatre autres pièces du Rôle de Mont-Caret, il a été impossible de leur assigner une date. Les actes auxquels elles se rapportent paraissent avoir été rédigés et transcrits dans l'ordre où ils furent passés.

(2) *Sommaire du n° 1 fait par Dom Huynes :*

« Una ecclesia Sancti Petri apud Montem Rebellum fuit data Sancto Florentio, »
» quam dicunt ad Montem Karetum, in tempore Philippi regis, regnante Goffrido »
» comite Pictaviensi et Helia comite Petragoricensi et Guillelmo episcopo ; quam »
» dedit Boso Vigerius et frater ejus, et Guillelmus atque frater ejus Giraudus, et »
» Lentorius et Goffridus Rotbertus cum nepotibus suis, qui eam tunc tenebant pro- »
» priam, in manu Petri monachi. In primis dederunt altare et cimiterium atque »
» sanctuarium, quod tunc ecclesie erat proprium, et decimam vini et bladi. Multas »
» insuper possessiones dederunt ; dantes etiam potestatem subditis suis legare dicte »
» ecclesie quicquid vellent de bonis suis. »

ainsi : De Monte Revello. . . . citum cum Raimundo. . . . multis verbis habuerunt. . . . justiciam illorum gadia. . . . in primis unum panem. . . . et unam arcam quam. . . .

Les lignes 23 et 24, conservées aux trois quarts, donnent les noms de quelques témoins : in hac auctoritate testes : Gausbertus frater Petri monachi, et Guido. domnus Bos Vetus, et Guillelmus Grimoardus, et Bos Vigerius, et frater ejus. . . .

Les mots ainsi conservés ne donnent aucun sens; et l'on ne saurait absolument rien du contenu de cet acte, sans l'analyse qui en a été faite par Dom Huynes, ainsi que de six autres contenus dans notre Rôle. Nous en imprimons chaque article en note des numéros auxquels ces analyses se rapportent, c'est-à-dire ceux qui portent les n^{os} I, II, III, VI, IX, XV et XXIX.

II

Obligation pour le clerc Ranulfe de tenir les écoles non à Montravel mais à Mont-Caret; et, depuis, cession de son droit de maître d'école aux moines de Saint-Florent, en échange de la chapellenie dudit Montravel (1).

Condam, cum Rannulfus, qui solebat tenere scholas (2), habuisset *contrarietatem* (3) monachis Sancti Florencii, et voluisset, contra voluntatem eorum, tenere scholas *apud Montem Revellum*, tunc venit Guillelmus episcopus ad Montem Caretum, et dixerunt illi *monachi illam* *contrarietatem*. Et ille vocavit Raimundum archidiaconum, et vetavit illi, de *mandato do-*

(1) *Sommaire fait par Dom Huynes :*

« Quidam Rannulfus, qui solebat tenere scholas, cum contra voluntatem monachorum eas tenere vellet, prohibitus est a Guillelmo episcopo, qui prohibuit eas tenere nisi ad Sanctum Petrum. »

(2) Les personnages intitulés plus loin *Scolarius* et *Escoler* sont peut-être aussi des maîtres d'école.

(3) Dans cette pièce comme dans les suivantes, ce qui est en italiques a été ajouté comme une tentative de reconstitution de plusieurs parties du texte complètement détruites.

mini pape Romani atque de sua parte, ne sineret tenere scolas nisi ad Sanctum Petrum ; et *inde* *predictus* Rannulfus fecit concordiam cum ipsis. Dedit suam fidem, in manu domni Lecterii, *faciendi nullam* rem contra monachos unde peior fuisset ecclesia ; et postea, post *aliquantum* temporis, quando domnus Rogerius dedit ei capellam Sancte Marie de Monte Revello, *talem* convenienciam fecit ut omnia que habebat, et que habere futurus erat, post *obitum suum* remanerent Deo et Sancto Petro Sanctoque Florencio, et in potestate monachorum ejus.

III

Donation à Saint-Florent, par un moine appelé Guillaume, de tout son droit sur la chapelle de Montravel, avec l'autorisation, donnée à trois reprises différentes, des seigneurs dont elle dépendait. L'un de ceux-ci reçut des moines un anneau valant 10 sous, et ses deux neveux eurent 7 sous (1).

Donationem sciunt presentes atque posteri factam de capella de Monte Revello, quam *Guillelmus* monachus, cujus tunc temporis erat, auctorizavit Deo et Sancto Petro atque Sancto Florencio ; et hoc fecit auctoritate omnium dominorum de quibus ipse eam tenebat, quando se fecit *monachum* S. Florencii. Et postea, si bene ipsi non firmaverant, iterum donaverunt, in *presencia Guillelmi* monachi atque Constantini, propter illorum animas et parentum suorum : atque hoc *confirmaverunt* seniores de Monte Revello. Atque deinde fuit tertium donum factum, in *presencia Raimundi*, ipsius ecclesie cappellani ; et propter hoc extremum, eo quod bene fuisset *observatum*, frater Rogerius atque *predictus* Constantinus Gosfrido Rotberto quemdam anulum, *valentem decem solidos*

(1) *Sommaire fait par Dom Huynes :*

« Capellam de Monte Revello Guillelmus monachus, cujus tunc temporis erat, auctorizavit Deo et Sancto Petro atque Beato Florentio ; et hoc fecit auctoritate omnium dominorum de quibus eam tenebat, quando se fecit monachum Sancti Florentii. Hæc donatio tertio firmata fuit ab his qui de ea calumniam faciebant. »

muneraverunt, et Arnaldo atque Raimundo, nepotibus ejus, septem solidos. *Hoc autem fuit factum* in curia Bosonis Vetuli, de ipso castello; et fuerunt testes de hoc : Aymericus , et domnus Lecterius, atque Petrus Rannulfus, et Guillelmus Grimoardus, atque is. Et hoc donum, quod tot vicibus est donatum, ille qui amplius voluerit *Sancto Florencio* abstraere, auctorizamus ut ipse sit maledictus, et, anathematizatus de Patre et Filio, *et Spiritu Sancto*. Fiat. Amen.

IV

Donation par un nommé Brolet, pour le salut de son âme et à titre d'alleu, d'un terrain sis à la Salinière, ou Saunerie, et d'un autre à . . . ; avec le consentement de son fils et de ses parents.

Brolet, deffunctus, dedit Sancto Petro atque Sancto Florencio, pro *salute sua*, et in allodo, unam corrigiam de terra que est intra Salinariam et alteram *que est ad* . . . em; et hoc fecit annuente filio suo Arberto, atque Raimundo et uxore sua , et *etiam* omnibus cognatis suis qui ibi aderant.

V

Donation faite par Alferie, fille de Brolet, sur son alleu situé à , d'un paysan et de son exploitation.

Notum sit omnibus quod Alferia, Broleti *filia*, dedit Sancto Petro atque Sancto Florencio, de alodio suo quod habebat apud unum villanum cum fazanda sua; concedente Guillelmo Spisso, ejus marito erto vigerio, Guillelmo Bernarno, Helia Bernardo, Helia sacerdote, Gau-
.

VI

Don par une dame, nommée Domitie et par ses fils, de la moitié de l'église et de celle de la dime de la Chapelle Irland, plus d'une terre près

d'un fossé débouchant dans la Lidoire. Deux quarts dans la dîme de ladite église furent depuis donnés aux moines (1).

Nos dominus Constantinus atque frater Frogerius, Dei gratia monachi Sancti Petri et Sancti Florencii, notum volumus esse cunctis presentibus atque posteris quia domina Domitia, cum auctoritate filiorum suorum, scilicet Petri Gombaui et Poncii de Sancto..... et Guillelmi Gombaui et Raimundi Gombaui, dedit Deo et Sancto Florencio medietatem ecclesie et medietatem decime quam dicunt Cappellam Irlandi, pro anima sua atque parentum suorum et cognatorum, et terram ex magno fossario usque ad ruvellum cum aqua decurrente; et currit in aquam que dicitur Lidoria Et Aymericus et frater ejus..... eorum dederunt quartam partem decime ejusdem ecclesie; et mater Aizerii..... dedit et aliam quartam partem, cum auctoritate filiorum suorum.

VII

Donation faite par Guillaume de Montrevel, à titre d'alleu et pour le salut de son âme ainsi que pour la pénitence de sa femme, de terres sises près du cimetière et du château dudit lieu. Après la confirmation de trois parents de Guillaume, par le nœud qu'ils firent à une courroie, celui-ci fut acquitté d'une somme qu'il devait aux moines, avec droit de venir s'asseoir à leur table le jour de la Chaire de Saint-Pierre.

DE VINEA GUILLELMI DE MONTE REVELLO.

Nos omnes, in hac peregrinatione degentes, laudare Deum cum bona intencione debemus, super eo quod, cum simus positi inter tantos hujus mundi laqueos, de quibus sumus impediti ab amore Domini nostri, ipse tamen, visitans quos

(1) *Sommaire fait par Dom Huynes :*

« Donatio decimæ quam dicunt Capelle Irlandi [quæ] data fuit Sancto Florencio a quadam Domitia, cum auctoritate filiorum suorum, et ab aliis. »

diligit, non sinit illos omnino decipi. Ex illis *ergo peregrinis* est unus Guillelmus de Monte Revello, quem Dominus, sua largissima pietate, *sepe dignatus* est visitare : ut, timens mala que perpetravit, Deum Sanctumque Petrum atque *Sanctum Florentium*, pro sua suorumque animabus atque uxoris penitencia, de suo alodo hereditavit : *scilicet de terra* que se dividit a cimiterio, et est in dextera parte cimiterii, ad castellum *autem in parte sinistra*. Et fuerunt tres qui firmaverunt donum, feceruntque unusquisque nodum *in quadam corrigia* atque simul miserunt super altare Sancti Petri, scilicet ipse Guillelmus, *et..... frater* ejus et Alauda eorum cognata, uxor Gausfridi Robberti ; videntibus *omnibus qui ibi* tunc temporis aderant, videlicet : domino Constantino et Frogerio atque Guntardo *monachis*, cum Alberico et Constantino presbiteris, atque Iterio scriptore, qui hanc cartam scripsit tribusque *monachis tradidit*, et Rossello et Bloino et aliis quampluribus. Et ipsi monachi ordonaverunt *ei.... solidos* nummorum, quos ipse debebat ; et constituerunt ut in omni anno, in cathedra Sancti Petri, *si ad eos* veniret, ipsi, ut monachis et clericis qui ibi affuerint, caritatem communiter *datam largirentur*.

VIII

Invasion, spoliation et profanation de l'église de Mont-Caret, et sévices contre son prêtre, par le viguier N. frère du défunt viguier Boson. L'église ayant été mise en interdit, dépouillée de ses ornements, fermée et obstruée avec des épines, le coupable, accablé des reproches du comte et des seigneurs, finit par se repentir. Etant arrivé pieds nus devant l'autel de l'église et y ayant déposé l'offrande qu'il avait enlevée, il se fait fouetter avec des verges et restitue aux moines tout ce dont il s'était emparé ou qu'il disputait injustement.

Volumus notum esse posteris de quadam contencione quam habuit..... (1) *vicarius*, post mortem fratris sui

(1) Le nom doit être *Arnaldus* (voir n^{os} XIII, XV et XVIII) ou *Umbertus* (voir n^{os} IX et XIV;) mais dans le doute, je m'abstiens.

Bosonis, contra Deum atque locum illum. Illas res, *quas simul confirmaverant* ambo fratres, ipse cepit callumpniare atque invadere, ita ut in sollempnitate *Sancti* desuper altare Sancte Marie oblacionem raperet. Quam rappacitatem *statim ut monachi* audierunt, altare despoliare jusserunt atque hostium claudere et omnino ab officio *divino abstinere*. Sed ut ille miser audivit, non hoc, ut debuisset emendavit, sed huic malo *addens violentiam*, venit cum suis famulis ad Montem Caretum atque ibi, ante hostium *ipsius ecclesie*, Constantinum presbiterum cepit atque, detrahendo et suffocando, coram monachis *ad terram eum* prostravit, eo quod ad suam justiciam fidejussores ibi dare noluit ut suus naturalis *subjectus*. Quod monachi videntes, intraverunt in ecclesiam et, sonantibus signis, ipsi et omnes *qui ibi aderant* ante altare clamorem inde Deo fecerunt atque hostium claudere et spinas *spargere jusserunt*, et altaria despoliaverunt atque cruces ad terram miserunt. Ille discedens *Petragoris*, *statim ut* hoc ita esse factum audivit, comitem, qui tunc aderat, et omnes seniores *invenit multum tristes* et eum ob hoc multum blasphemantes. Interea, de penitencia ductus, nudis pedibus venit ante altare Sancte Marie et oblacionem quam moverat superposuit; et se deinde virgis vapulare fecit atque, inde discedens, ante altare Sancti Petri *restituit* omnia que ante male calumpniaverat: scilicet cappellam et sanctuarium et presbiterium et vineam presbiterii, quam donaverat pro anima fratris sui, et domum Fortis de Villa Nova, quam antea calumpniaverat. Totum dimisit ante altare Sancti Petri coram quatuor monachis qui tunc aderant, scilicet Constantino et Frogerio atque Guntardo, necnon alio Constantino; et videntibus videlicet Grimoardo Aimoyno et Gausfredo Rotherto atque Alberico presbitero, necnon et aliis quam plurimis.

IX

Donation de l'église de Bretenord, avec divers biens et revenus, par Guillaume Grimouard et son frère Arnaud, Boson de Montravel, leur oncle, et Grimouard Aimoin. Ayant reçu 40 sous des moines, celui-ci promet de

l'ur faire donner la part que Giraud Fraigneau et ses fils tiennent de lui (1).

DE ECCLESIA SANCTE MARIE DE BRETHANOR.

Volumus esse notum posteris nostris quomodo fuit data Deo Sanctoque Florencio atque Sancto Petro. Primo Guillelmus Grimoardus dedit suam partem, et misit donum super altare Sancti Petri per *quedam* insignia preciosa. Et post Arnaldus Grimoardus, frater ejus, auctorizavit donum, in curia Oliverii vicecomitis (2), faciens nodum in quadam sua corrigia quam Constantinus monachus secum detulit. Deinde Bos de Monte Revello, avunculus eorum, dedit suam partem pure et absolute, in manu domni Nathalis, prioris monasterii Sancti Florentii, et domni Constantini atque Frogerii monachorum; et post mortem suam filii ejus omnes fecerunt donum super altare, cum missallo, ut sepeliretur, de hoc quod antea donaverat, scilicet de ecclesia et de prato, coram testibus hiis : Constantino monacho et Guntardo; et laicis : Grimoardo Aimoyno et Unberto vigerio et Gausfrido Roberto atque Petro Rampnulfo et aliis quam plurimis.

Post hoc, Grimoardus Aimoynus dedit suam partem libere et absolute, pro anima sua et parentum suorum, cum auctoritate sue uxoris Aurigunde et Aalaude sue sororis; et dominus Petrus monachus et dominus Constantinus condonaverunt illi quadraginta solidos nummorum quos debebat Arnaudo Lupo; et insuper promisit quod faceret dare, si posset, illam partem quam Giraldus Fraignolus et filii ejus de ipso tenebant. Et exinde sunt testes hii : Bos Vigerius, et Umbertus frater ejus, et Gosfridus Rothbertus, et Guillelmus Aicius, et Girardus frater ejus.

(1) *Sommaire fait par Dom Huynes :*

« Ecclesia Sanctæ Mariæ de Brethanor, vel Brethenor, data fuit a Guillelmo Grimoardo; quod Arnaldus Grimoardi, frater ejus, auctorizavit, in curia Oliverii vicecomitis. Deinde Boso de Monte Revello, avunculus eorum, dedit suam partem pure et absolute, in manu domni Natalis prioris monasterii Sancti Florentii, et domni Constantini atque Frogerii monachorum. »

(2) Olivier vicomte de Castillon. (Voir le n° XLVI.)

X

Don par Forcie, par son fils Froger et par la famille de celui-ci de vignes près de l'église de Mont-Caret, à condition qu'il les tiendra à façon des moines. Il les autorise à faire audit lieu un bourg, duquel relèvera sa propre maison.

DE VINEA FROGERII DE MERDENZOU.

Forcia mater Frogerii et ipse Frogerius, cum auctoritate uxoris sue et filiorum suorum, dederunt vineam suam, scilicet duas denariadas que sunt subtus ecclesiam Sancti Petri de Monte Careto, Deo et Sancto Florencio atque Sancto Petro : tali convencionem ut ipse Frogerius teneat de sancto vineam in fazensia. Et si monachi burgum facere voluerint, absolute et libere possunt facere ; et ipse Frogerius domum suam teneat in feuuo. Videntibus pluribus testibus, ex quibus sunt : Frogerius et Constantinus, atque Guillelmus Ulricus monachi ; de laïcis fuerunt isti : Grimoardus Achelinus, et Poncius Cainaun, et domnus Oriolus, et Fulcherius cementarius, et Fortis Johannes, et Stephanus Arnaldus de Villinas, necnon et alii quamplurimi.

XI

Restitution solennelle à Hélie, prieur de Mont-Caret, par Giraud Orgueil, pendant une grave maladie, d'une mine de froment et d'une autre de métire sur la dîme de Mont-Caret. Elles avaient été données, trois ans auparavant, par son oncle Pierre Cedal, lorsque, au lit de mort, il prit l'habit de moine ; mais Giraud s'en était emparé et les avait gardées.

Percipiant presentes et futuri quod Petrus Cedal, in infirmitate positus qua et mortuus est, dedit Deo et Sancto Petro et Sancto Florencio ejusque morachis unam eminam frumenti et aliam mixture, in decima de Mont Caret ; quod videns Giraudus Orguil, nepos ejus, calumniavit et per tres

annos detinuit. Postea, infirmitate coactus, concessit donum illud Deo et Sancto Petro atque monachis de Mont Caret, et in secunda feria Pasche, post missam et processionem, posuit supradictum donum super altare Beati Petri cum quodam libro, in manu Helie prioris. Testes hec videntes : Arnaudus archipresbiter, Johannes et Johannes monachi, Raimundus Petri capellanus, Arnaudus scolarius, Grimoardus, Guillelmus Bretel et Galardus, famuli monachorum, et alii multi.

XII

Cession par Aimery de Fleix, par sa femme et par leurs trois fils au prieuré de Bretenord du moulin de Pierre Bernard, à condition que, renonçant aux 6 deniers de cens qui lui sont dus, le prieur paiera la moitié des réparations du moulin, dont il partagera le produit avec les susnommés. Grimouard de Montravel, sa femme et son fils ont approuvé ce traité.

Sciant quibus scire convenit quia Aimericus del Fleys et uxor ejus Petronilla, cum filiis suis Rannulfo et Seguino atque Petro, dederunt Deo et S. Marie de Brethenor, in manu Helie prioris de Mont Caret et Guillelmi Escoler, qui obedienciam de Brethenor tunc tenebat, monnarium Petri Bernardi, in perpetuum, in quo monachi sex nummos censualiter habebant. Factum est hoc tali pacto quod monachi illos sex nummos dimittant et cum supradictis hominibus moleadinos communiter faciant; et quicquid exinde exierit per medium dividatur. Hoc autem dedit et concessit Grimoardus de Montrevel, cum uxore sua et filio, Garnerio scilicet, super altare S. Marie, cum missalle. Testes hec videntes et audientes *fuere*nt hii : Giraudus Petit, monachus, Petrus de Lonia, Constantinus, Guillelmus Pastoret, Giraudus Gallina, Andreas de Brethenor, Giraud Botelher, Arnaud Monner et alii multi.

XIII

Don, en pleine propriété, par Broilet Sentol, au prieuré de Mont-Caret, d'un homme appelé Arnaut le Tamisier, avec toute sa progéniture, sur

laquelle il ne se réserve qu'un cens de deux deniers, en monnaie périgourdine (1).

Sciant presentes atque futuri quod Broiletus Sentol dedit Deo Sanctoque Florencio et Sancto Petro quendam hominem, nomine Arnaut Tamiser, et omnem progeniem que de eo exierit, in manu Helie de Poiada et Raimundi Petri, cappellani, sine ullo retinaculo, exceptis duobus denariis Petraboricensis monete. Hoc donum concessit super altare Sancti Petri, ita libere et absolute quod deinceps huic supradicto homini nec progeniei ipsius ullam vim, aliqua de causa faciat, injecisset. Hujus rei testes sunt : Johannes Aymar monachus, Bertholot monachus, Gauterius monachus, Arnaldus vicarius, Arnaldus Poncius, Guillelmus faber, Arnaldus Pas... Petrus de la Testa, Ayquem Baudoc, et filius Guillelmi Vivre Vol, Helias Teissander et alii quamplures.

XIV

Don par Guillaume Amanieu au même prieuré d'un nommé Guillaume Boer, et de toute sa progéniture, sur lesquels il ne se réserve que 12 deniers de cens, avec promesse de ne jamais leur faire aucune injure.

Notificamus presentibus et futuris quia Guillelmus Amaniei, cum filiis suis, dedit Deo et Sancto Petro Sanctoque Florencio quendam hominem, nomine Guillelmum Boer de la C... et omnem progeniem que de illo exierit, in manu Helie de Poyada et aliorum monachorum, et Raimundi Petri, capellani, sine ullo retinaculo, exceptis duodecim denariis Petraboricensis monete. Concessit autem quod supradicto homini vel progeniei ipsius aliqua de causa nullam injuriam

(1) Ici comme aux nos XIV et XVIII, je ne crois pas qu'il s'agisse de serfs, mais d'hommes libres astreints à certains devoirs et redevances, et dont la condition n'était pas empirée par un changement de maître. Les chartes de l'Aunis et du Poitou offrent de nombreux exemples de ce fait. (V. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 4^e série, vol. IV, p. 163, et *Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée*, 25^e année, p. 16.)

faciat. Testes hujus rei Umbertus vicarius, Arnaudus frater ejus, Arnaudus.... Giraudus Amblart, Guillelmus faber et alii multi.

XV

Donations faites, entre les mains du prieur de Mont-Caret, de l'église de Sainte-Eulalie sur Dordogne, avec divers droits de pêche et un setier de seigle de rente, par Arnaud Vigier, ou le Viguier, Boson son frère, Raoul et Umbert son frère, Girard Cedal, Grimouard Iter, Seguin et Dreux de Cugat (1).

Arnaldus Vicarius et Boso frater ejus et Raulfo et Umbertus frater ejus, Girardus Cedal, Grimoardus Iterii, Seguinus de Cugat atque Droco frater ejus, Deo Sanctoque Petro atque Sancto Florencio dederunt ecclesiam Sancte Eulalie, atque decimas piscationum suarum aquarum, in manu Petri prioris.

Giraldus Cedal et *supradicti* vicarii, suam partem de la peisseyra de ecclesia dederunt similiter, et laxacionem *segene* per suas aquas *supradicti* vicarii, piscacionem unius cete a Reibolo in suam partem dedit.

Giraldus Cedal unum sestarium de segle de decima ipsius ecclesie dedit in uno quoque anno similiter.

Hec omnia facta fuerunt in manu Petri, prioris de Monte Careto. Hujus rei testes sunt : Yvo, Guillelmus, monachi Sancti Florencii, et Amblardus sacerdos et Guillelmus Cato ; de laicis : Poncius, Helias, Amblart, Bernardus, Johan, Guillelmus Cincennal et multi alii.

XVI

Don par Constantin, prêtre du Breuil, au prieur de Mont-Caret, avec l'autorisation d'Auger de Montravel, de sa part dans l'alleu de Ratebouil.

Constantinus, sacerdos de Brolio, Deo et Sancto Petro atque Sancto Florencio partem *suam* de allodio de Rataboho

(1) *Sommaire fait par Dom Huynes :*

« Seguinus de Cugat atque Drogo, frater ejus, dederunt, ecclesiam Sanctæ Eulaliæ
» atque decimas piscationum suarum aquarum. »

dedit, in manu Petri prioris de Monte Careto. Testes : Ra....
et.... monachi S. Florencii, Grimoardus archipresbiter,
Iterius presbiter ; de laicis : Mandagase frater ipsius sacerdo-
tis, Vidalus Constantini et plures alii. Quando Constancius
supradictus presbiter dedit predictum allodium suum, Auge-
rius de Monte Revello, de quo habebat *illud*, Deo Sanctoque
Petro dedit atque auctorizavit. Testes : Rauffus vicarius,
Giraldus de *Gardonía*, Bernardus Johanni pluresque alii.

XVII

Don par Guillaume de Montravel, au même prieur, des vignes de son
alleu de *Vilacuise* avec une terre située au milieu d'elles, plus de son alleu
d'*Estros Enjus*.

Guillelmus de Monte Revello Deo Sanctoque Petro atque
Sancto Florencio vineas de allodio suo de Vilacuise, et terram
que infra vineas est, *et* alodium quod est d'*Estros Enjus*, in
manu Petri prioris de Monte Careto dedit. Testes : Yvo et
Guillelmus, Helias monachus Sancti Florencii, Amblardus
cappellanus, Guillelmus Stephani de Salbano, Arnaldus filius
suus, Bernardus Johannis et multi alii.

XVIII

Don par Isarn de Montravel et par ses frères Michel, Grimouard et Rai-
mond au même prieur, pour la rédemption de leurs péchés, et en pleine
propriété, de Jean Bort, auquel ils promettent de ne jamais nuire en au-
cune façon.

Sciant presentes atque futuri quia Isarnus de Monte Re-
vello, fratresque sui Michael, Grimoardus atque Raimundus,
Deo Sanctoque Florencio et Sancto Petro quendam hominem,
nomine Johannem Bort, in manu Petri prioris, pro redemp-
tione peccatorum suorum atque sui generis, super altare,
sine ullo retinaculo, dederunt. Postea ilico, ante altare,

supradicti fratres tres osculati sunt Petrum priorem : tali conventu quod nec vi nec ullo ingenio Johanni, de rebus suis, *amplius* minime forifacerent. Testes : Guillelmus monachus, Amblardus presbiter, Garinus monachus, Giraudus Laurencius monachus, Arnaldus vicarius, Calvus, Grimoardus Aimoyni, Giraldus Cedal et filius ejus Guillelmus Brettellus, Guillelmus Pastoret, Grimoardus faber.

XIX

Don à Sainte-Eulalie par Arsine, femme de Seguin de Cugat, de 12 deniers par an sur l'exploitation de ; et par Indie d'Estrot d'une terre donnant 2 deniers de revenu, et située à la Chaire de Pierre.

Arsina *uxor* Siguini de Cugat dedit Deo et Sancte Eulalie duodecim denarios de fazandia averii, concedentibus filiis suis. Hujus doni sunt testes : Petrus prior de Monte Revello, Helias Rostanc et Alazis et multi alii.

India d'Estrot dedit duas denariadas de *terra sita* a la Caira de Petro ; et hoc concesserunt Guillelmus, filius ejus, soror que sua *uxor* Gir

XX

Don par Hélie Guilhem au prieuré de Mont-Caret, avec l'assentiment de son fils Grimouard, de 12 deniers de rente sur des vignes.

Helias Guilem fecit donum Deo et Sancto Petro et Beato Florencio, pro salute anime sue et parentum suorum in eternum promerenda, duodecim denarios nummorum in et super . . . nummatas vinee. Filius autem illius, scilicet Grimoardus, de hoc dono quod pater suus fecerat *super* predictam vineam ex integro concessit ; testibus Radulfo vicario filioque suo atque . . . fratre suo et Guillelmo Aimone.

XXI

Don par Aimery de *Valbeyo* d'un setier de froment et de deux de vin sur la terre de Gosmard Baub, payables chaque année au prieuré, le jour de la saint Martin [d'hiver].

Aymericus de *Valbeyo* fecit donum Sancto Petro et *Beato* Florencio sextarium frumenti et duo vini, in terra Gosmardi Baub. Ipse autem in *monasterio* S. Petri reddet in unoquoque anno, ad festum Sancti Martini; et si reddere noluerit quod *debitum* fuerit, coram priore exequatur. Testibus : Ulgerio de Monte Revello et Radulfo *vicario* atque Raimundo Igen-nense. Raimundus autem de Belinis, illuc existens, hujus doni villicationem dimisit.

XXII

Don par Alays, femme de Geoffroy Robert, d'une terre située au bord du ruisseau nommé *Gotinanno* ; lequel don fut confirmé au prieuré de Mont-Caret par Grimouard Aimoin, frère d'Alays, et par ses deux fils, au moyen d'une courroie en peau de cerf, à laquelle chacun d'eux avait fait un nœud.

Volumus notum facere omnibus qui sunt et qui venturi sunt quia Alaiis uxor Gosfridi Rotberti, soror Grimoardi Aimoini, dedit Deo et Sancto Petro Sanctoque Florencio *unam* terram desuper rivo *Gotinanno*, pro anima sua et patris sui et omnium parentum suorum. Quod donum annuit Grimoardus Aimoini et filii ejus; et fecerunt donum et miserunt super altare Sancti Petri cum libro missarum et cum cervino corrigio in quo, pro auctoritate, fecerunt tres nodos, coram testibus hiis : Arnaldus Poncius, Gosbertus Landa, Gosfridus *Rotbertus* et Almericus, presbiteri, et Fulcherius cementarius. *Alii quoque in presencia erant, scilicet : Stephanus, Guillelmus et Odo. . . .*

XXIII

Fragment d'une pièce à laquelle manquent environ les trois quarts des cinq dernières lignes, et qui contenait donation de partie d'une terre au prieuré de Mont-Caret.

Omnibus qui sunt et qui venturi sunt *notum facere volumus quod..... pro salute anime sue ac parentum suorum.*

. de Mont Caret.
. quartum autem terre col
. bosco in nathale Domini
. Grimoardus Aimoinus
. et filius ejus.

XXIV

Fragment d'une pièce à laquelle manquent les trois cinquièmes de son texte au commencement de chaque ligne, à partir de la seconde. Elle se rapporte à un don que plusieurs personnes firent à Mont-Caret, de partie de l'étang de Lestar, avec les terres de la Quairie et du Sellier.

Grimoardus
..... absolute dederunt Deo et Sancto Petro Sanctoque
..... omnia que possiderant in ecclesia Sancti
..... medietatem stangni de Lestario, quem habebant
..... sextariadas terre de la Quairia et terre
..... hebdomada, scilicet in terram Sellarii et in....
..... unt convenienciam ut quando cappellanus
..... et terram Sellarii et molendinariam cum
..... eis justiciam et monachi dederunt eis
..... viginti de pignore. Vis...
..... Guillelmus Arnulfus et Arnaldus
.....

XXV

Restitution par les trois fils d'Etienne, surnommé Mange-Homme, des deux sesterées de terre, en dehors du bourg de Mont-Caret, qu'il avait données au prieuré, avec le consentement de ses seigneurs.

Volumus notificare omnibus quia Stephanus, cujus erat cognomen Manduca Hominem, dedit duas sextariadas terre de quibus, exterius burgum, pcessor erat in feuo a senioribus suis, videlicet Gosfrido Rotberto et Arnaldo Poncio, cum fratribus ejus, Deo et Sancto Petro Sanctoque Florencio, cum voluntate dominorum suorum; qui radicitus dederunt fundum in die sacracionis altariorum. Sed post aliquod spacium, surrexerunt tres filii ejus, dicentes quia pater eorum retinue rat duodecim denarios omni anno solvendos; sed quia non fuit conveniens testimonium eorum, ipsam calumpniam guerpiverunt, et miserunt guerpicionem super altare Sancti Petri in priore ecclesia, cum libro missarum. Et sunt inde visores: Frogerius et Ademarus et Achelinus, monachi, et Petrus de Flexo et Leuterius et Petrus Ramnulfus et multitudo aliorum.

XXVI

Autre don fait par le même Etienne Mange-Homme, ses enfants, sa femme et Grimouard Akelin, frère de celle-ci, d'une part dans leur alleu nommé *Boca Roy*. Les moines allèrent chercher, à *Villa Airaude*, le corps de Grimouard pour l'enterrer à Mont-Caret, dans leur cimetière.

Ipse etenim Stephanus Manduca Hominem in quadam terra de Boca Roy, ad mortem suam, dedit Deo et Sancto Petro et monachis ejus septem solidos nummorum, pro anima sua: ut tam diu possedissent monachi terram quoad usque aliquis ejus heres nummos solvisset. Sed post aliquod spacium temporis, surrexit Grimoardus Akelinus, qui erat frater uxoris ejus, et in vita sua dedit Deo et Sancto Petro funditus libere et absolute; et postea, ad obitum suum, iterum dedit annuentibus filiis ejus, videlicet Petro et Arnaldo, cum matre eorum: pro qua perrexerunt monachi nostri apud villam que vulgo

vocatur Airaude, tulerunt corpus ejus et sepelierunt illud in cimiterio nostro. Deinde venit quedam soror ejus, uxor supradicti Stephani, cui alodus pertinebat, cum filiis suis, scilicet cum Guillelmo et Helia, et cum maritis filiarum suarum, id est Guillelmus Bec d'Avena, et Giraldus Bernardus, et fecerunt omnes donum et miserunt illud super altare Sancti Petri cum missallo. Et inde sunt certi visores : Stephanus monachus, qui tunc prioratum regebat, et Guillelmus solacius ejus et Bernardus Giraldus et Giraldus filius ejus et Vigorosus clericus, et multitudo aliorum.

XXVII

Renonciation par Arnaud Ponce et ses frères aux prétentions qu'ils avaient élevées sur le fief presbytéral de l'église de Saint-Pierre et Sainte-Marie de la Chapelle [Ireland]; et donation de trois mesures de vignes, près du monastère de Mont-Caret, à raison de 10 sous reçus du prieur Froger.

Sciunt presentes et futuri quia omnem illam calumpniam quam mittere solebat Arnaldus Poncius et fratres ejus in ecclesia Sancti Petri et Sancte Marie de Cappella, videlicet in presbiterali feuo, gupivit ipse et Poncius frater ejus, quando mocio fuit in Panix (1); necnon et tres metalladas vinee que erant sub monasterio, annuente Guillelmo, dederunt pro animabus suis, accipientes a monachis decem solidos in caritate. Legales testimonii : Frogerius, qui tunc prioratum regebat, et Gaucelinus fictor et Bernardus fictor et Bernardus pelletarius et alii multi.

XXVIII

Don fait par Guillaume Giraud Franos à Mont-Caret de sa moitié dans l'église de Brétenord, conformément à la promesse que son seigneur Grimoard Aimoin en avait faite aux moines; et don par Pierre de Fleix de sa moitié dans la viguerie, ou juridiction, de ladite église.

Habitatores Sancti Petri de Monte Careto, scilicet monachi, alocuti sunt Grimoardum Aimoinum de pacto sui militis,

(1) Nom douteux.

quia convenerat eis monachis. Tandem Grimoardus Aimoinus misit nuncium suum, pro milite suo Guillelmo Giraldo Franos; et Grimoardus dixit ei quia dedisset suam partem ecclesie de Brethenor Sancto Petro de Monte Careto et Sancto Florencio. Et ipse Guillelmus Giraldu noluit facere; et tantum deprecatus est eum, quod ipse promisit se esse obediens deprecacioni sue : uno modo quia fuisset elemosina patris ejus et matris ejus et parentibus ejus. Et tunc requisivit Guillelmus Geraldus Grimoardo Aimoino omnia que habebat in altari, quia concedisset facere quecumque vellet ad hoc ut esset elemosina. Tunc pervenit Guillelmus Giraldu, miles ejus, et Grimoardus Aimoinus senior ejus; [et] fecerunt donum quod habebant in ecclesia S. Petro et S. Florencio. Et factum fuit ante ecclesiam S. Petri de Monte Petroso; vidente Frogerio monaco et Aimario et Matheo et Olivario, et Petro del Fleis et Guillelmo Stephano, sacerdote, et pluribus aliis.

Petrus del Fleis illam vilicacionem quam habebat in ecclesia de Brethenor reliquit Deo et Sancto Petro et Sancto Florencio, pro anima sua.

XXIX

Don par Guillaume Grimouard, et par son frère Arnaud, par Aimery de Montravel, Isart et Caubert, puis par Grimouard Aimoin et ses fils, de toute leur part dans l'église de Sainte-Marie de Coles et dans ses revenus (1).

Volumus ut sit notum omnibus quia Guillelmus Grimoardus atque Arnaudus, frater ejus, dederunt Deo et Sancto

(1) *Sommaire fait par Dom Huynes :*

« Grimoardus atque Arnaudus, frater ejus, dederunt suam partem de ecclesia Sanctæ Mariæ de Colere, hoc est de altare, de sanctuario, de decima panis et vini atque omnium rerum. Similiter qui habebant aliquam partem in ecclesia eadem dederunt.
» Multa alia dona facta prioratui de Monte Karet continentur in Rotulo ubi sunt omnia supradicta. »

Petro Sanctoque Florencio suam partem de ecclesia Sancte Marie de Colere : hoc est de altare, de sanctuario, de decima panis et vini atque omnium rerum ; et hoc fecerunt in manu Mathei monachi Sancti Florencii, qui tunc temporis aderat, vidente Helia presbitero et Arnaudo de Licia et pluribus aliis. Et similiter fecerunt donum de eadem ecclesia, de sua parte, Aiméricus de Monte Revello, Isart et Gausbertus Deo et Sancto Petro Sanctoque Florencio in manu Mathei monachi ; vidente Arnaudo Poncio et multis aliis. Post hec, Grimoardus Aimoinus et filii ejus Petrus et Grimoardus dederunt Deo et Sancto Petro Sanctoque Florencio de eadem ecclesia suam partem de altare et de sanctuario atque decima, in manu Mathei monachi et Stephāni monachi, vidente Alberico presbitero, Vigorosus Perro et Raimundo de la Matuc, atque multis aliis.

XXX

Donation par Guillaume Karel, Deala sa mère, Raimon son fils, et Itier son frère, à l'église Sainte-Marie de Coles, d'une mesure *corrigia*, de terre, située à Aubépine. L'église de la Mère de Dieu, avec tout son sanctuaire, ayant été donnée à Saint-Pierre de Mont-Caret et à Saint-Florent de Saumur, Aimon confirme aux moines la susdite terre.

Notum sit omnibus presentibus et futuris hominibus quia Guillelmus Karelus, Raimo filius ejus, Deala mater et frater ejus Iterius, dederunt Deo et S. Marie de Colere unam terre corrigiam apud *Albam* Spinam sitam, pro eorum animarum parentumque suorum remedio acquirendo. Postea vero ipsa Dei genitricis ecclesia a senioribus, cum omni sanctuario, Sancto Petro, scilicet de Monte Careto, Sanctoque Florencio Salmurensi data, Raimo ipse suprascriptus, Guillelmi videlicet filius, horum donum quod fecerant pater et unculus ejus auctorizavit et super Sancti Petri altare devote imposuit ; videntibus istis hominibus : Matheo, Stephano et Rotberto Sancti Florencii monachis, Isarno de Monte Revello, Arnaudo Poncii, Vigoroso Perro aliisque pluribus.

XXXI

Consentement donné par les moines au mariage d'une de leurs femmes (serves), avec Bernard Jean ; celui-ci, qui était homme (serf) du seigneur Isarn, ayant été affranchi de sa personne comme de ses biens.

Bernardus Johannis quesivit quamdam mulierem, que erat in potestate Sancti Florencii, monachis ut darent sibi ; at illi noluerunt eam illi dare, quia sciebant illum esse hominem domni Isarni. Quapropter ipse absolvit eum ut nunquam illum imparasset neque illum (1) suas res contra monachos ; et inde sunt fidejussores : Guillelmus Martinus et Donatus frater ejus atque Fulcherius cementarius.

XXXII

Don par Guillaume Geoffroi aux moines de Mont-Caret d'une terre située à la Croix de Verines, ou Vélines.

Posteros presentesque scire volumus quia Guillelmus Gوسفredus dedit monachis S. Petri de Monte Careto terram illam quam habebat ad crucem de Verinis : videntibus monachis Gausberto, Ademaro, Benedicto ; laïcis vero Petro Pinçonio, Helia presbitero.

XXXIII

Don par Gérard de Gardone et sa femme Garsende, nommée aussi Navarre, de la terre de Beaumont, pour laquelle il reçut 10 sous du prieur de Mont-Caret.

Audiant presentes, cognoscant futuri quia Geraldus de Guardonia et uxor ejus Garsendis, quam eciam Navarram vocant, dedit Deo et S. Petro, pro anima sua et pro anima

(1) Supprimer le mot *illum*.

Geraldi cognomine Superbi, terram de Pulchro Monte, in manu Guillelmi Lamberti prioris ; et ipse Guillelmus dedit ei decem solidos nummorum. Hoc donum posuit ipse Geraldus, cum missarum libro, super altare, videntibus ipso Guillelmo et Fulchedo atque Johanne monachis ; laïci vero viderunt : Bernardus Johannes, Vigorossus miles, frater ipsius Geraldi qui hoc donum fecit, Geraldus Laurencius.

XXXIV

Don fait au même prieur par Raimond d'Estroz, alors au lit de mort, de quatre sesterées de terre à *Munba* ; ses frères, Gautier et Arnaud, y consentant.

Cum humana memoria, velocibus alis transvolans, vento cicius elabatur, et quicquid inter mortales agitur, nisi scripto commendetur, quasi fumus evanescens oblivioni cito tradatur, salubri consilio provisum est a sanctis ecclesie patribus ut quicquid fideles, pro animabus suis, Deo sanctisque ejus conferunt, recordacione literarum firmiter retineatur. Placuit ergo transcribere quia Raimundus d'Estroz, viam universe *carnis* ingrediens, dedit Deo Sanctoque Petro quatuor sextarias terre a Munba, fratribus suis concedentibus, scilicet Gauter et Arnaut d'Estroz, super altare et donum facientibus cum libro missarum, coram quatuor monachis qui tunc aderant, scilicet : Guillelmo Lamberti, qui *tunc* prioratum regabat, et Gosleas atque Petro et Yvo ; de laicis : Aymerico de Mont Revel, atque Augerio fratre ejus, et Grimoardo de Montrevel, et aliis quampluribus. Ille qui *tenebit* istam terram reddet duos solidos in die Nathalis Domini, et quartam.

XXXV

Confirmation par Auger à Pierre, prieur de Mont-Caret, de la moitié d'une maison que son cousin Boson, surnommé A Fol Acointe, avait donnée au prieur d'alors, appelé Gausbert.

Notum sit et presentibus et futuris hominibus quia Boso A Fol Acointe Deo atque S. Petro dedit medietatem domus

Giraldi Prime et Giraldi Arnaldi, in manu Gausberti prioris, vidente Vigoroso..... atque Amblardo sacerdotibus et Bernardo Johanne pluribusque aliis. Post obitum vero Bosonis, Augerius cognatus ejus donum supradictum calumniavit : unde ad judicium venit, in quo recognovit donum et fecit donum plus Deo et Sancto Petro, in manu Petri prioris, vidente : Guillelmo Estranc, Grimoardo Docterio, Helia de la Barda, de Castellione, Bosone vicario et Bernardo Grimono de Gardona atque Vigoroso fratre suo, Helia, Aimo, Guillelmo Stephano de Salbano atque Arnaldo filio ejus, pluribusque aliis.

XXXVI

Donation faite, avec l'assentiment de sa femme, par Hélie Guillaume, qui était au lit de mort, de 12 deniers de cens et de tout ce qui lui appartenait sur la vigne de Richard..., de Villeneuve.

Cum Helias Guillelmi viam universe carnis ingrederetur, pro remedio anime sue, dedit Deo et Sancto Petro Montis Careti duodecim denarios et omne quod sui juris erat in vinea Richardi.... de Villanova, in manu Gosberti prioris, concedente uxore sua Aalet ; videntibus.... Amblardo et Umberto de la Vogerede, et aliis quamplurimis.

XXXVII

Dou fait par Itier Leuter, avec l'assentiment de sa femme et de tous leurs fils, au prieuré de Mont-Caret, d'un setier de seigle et d'un autre de froment sur la dime dudit lieu.

Itier Leuter, pro redempcione anime sue, Deo et Sancto Petro de Monte Careto unum sextarium de secgle et alium sextarium de froment en la desma de Mont Caret dedit et concessit, favente uxore sua cum omnibus filiis suis. Hoc donum factum fuit in manu prioris Sancti Florencii, Belenguer de Couturas, et Guillelmi Lamberti prioris de Mont Caret ; teste Amblardo cappellano et Petro archipresbitero.

XXXVIII

Don au même par Guillaume Cedal, avec l'assentiment de Pierre, son frère, et de Grimouard Aimoin, d'une mine de froment et d'une autre de seigle, sur la dime de Mont-Caret.

Item Guillelmus Cedal *dedit* Sancto Petro unam eminam de froment et aliam eminam de seigle en la desma de Mont Caret, in manu Giraldi Correit et in manu cappellani de Monte Revello, Petri Laver. Hoc donum concessit et affirmavit frater ejus Petrus Cedal et Grimoardus Aimoinus, cum missale super altare.

XXXIX

Fragment relatif à des donations faites au prieuré de Mont-Caret par plusieurs personnes (1).

Guillelmus..... *dedit* Sancto Petro duas saumadas de vino en la terra super domum..... *Hoc factum* est consilio Amblardi Folquerii *dedit* alodum suum quod est in manu prioris Guillelmi Lamberti erunt servitium Dei et to.... em solidos Bernardo Joanni testibus Vigeroso sacerdote.... et Brunet Estranc et....

XI.

Fragment relatif à une terre et à un pré donnés à Mont-Caret par Geoffroi Rainaud et Umbert.... (2)

. Gosfridus Rainaldus et Umbertus
. *monachis* Sancti Florencii terram et pratam

(1) Pour les six dernières lignes, les points représentent environ les trois quarts du texte.

(2) Les points représentent environ les deux tiers du texte.

. *donum fecerunt super altare, in manu Petri*
. *fratres sui Guillelmus et Giraudus hoc...*
. *et Leuterius. Isti sunt deffensores.*

XLI

Fragment relatif à une donation faite par Grimoard Aimoin au prieuré de Mont-Caret, lorsqu'il prit l'habit de moine (1).

Presentibus et futuris notificamus quod Grimoardus Aimoin,
quando . . . et Sancto Petro et monachis de Mont Caret
unam . . . decima de Mont Caret, consilio et voluntate f...
. altare Beate Marie in cappella de....
. videntes et audientes sunt hi :
. Sancti Emiliani, Arnaudus archipresbiter
. Arnaudus Escoler, Helia Bretel monachus de
. donum concesserunt : Grimoardus Guillelmi,
Grimoardus Iterii, Umbertus Vigier, et Ebrardus frater
ejus, et alii.

XLII

Donation par Boson de Montravel, quand il fit son frère Arman moine à Mont-Caret, de quatre sesterées de terre à Vasse-Mauran, sur la Dordogne ; avec le consentement d'Aimery et de Grimouard de Montravel.

Percipiant presentes et futuri quod Boso de Mont Revel, filius Isarn, quando fratrem suum Armannum fecit monachum, dedit Deo et Sancto Petro de Mont-Caret Sanctoque Florencio et monachis ejus quatuor sextariadas terre a Vassamauran, super ripam Dordonie. Hoc donum fecit in capella sancte virginis Marie de Mont Revel, cum libro evangeliorum, in manu Helie prioris et Arnaudi archipresbiteri, et Giraudi Petit. Hoc donum concessit Aymericus de Mont Revel, et Gri-

(1) Sauf la dernière ligne, qui est complète, il manque à cette pièce environ la moitié de son texte.

moardus de Mont Revel filiusque ejus Garnerius et Arnaudus Robberti et uxor illius Nasuer; concessit autem dominus Boso se esse defensorem hujus doni ab omnibus hominibus. Testes, hec videntes et audientes, sunt isti qui supra sunt et isti : Raimundus Petri, capellanus monachorum, et Guillerm Longart, Umbertus Viger et Arnaudus frater ejus, Boso Vigier, Ebrardus frater ejus, Helias Vigier et Grimoardus Iterii, Giraudus Amblart, Gilelmus frater, Grimoardus de Claustro, Petrus Landa et alii.

P. MARCHEGAY,

Archiviste honoraire de Maine-et-Loire.

Membre non résidant du Comité des Travaux Historiques.

(La fin prochainement.)



BILLET INÉDIT DU CARDINAL DE SOURDIS

RELATIF A L'ÉVÊCHÉ DE SARLAT.

Savait-on que l'archevêque de Bordeaux François de Sourdis eût fait à l'évêché de Sarlat l'honneur de le convoiter et de le demander à la reine-mère, Marie de Médicis ? Aucun des biographes de ce prince de l'Eglise, pas même M. L. W. Ravenez, l'auteur du gros volume intitulé *Histoire du cardinal François de Sourdis* (1), ne me semble avoir connu cette par-

(1) Bordeaux, Gounouilhon, 1867, grand in-8° de XI-568 p. J'en ai rendu compte dans la *Revue d'Aquitaine* de juillet 1868 (t. XIII de la collection, p. 32-47). Puisque j'ai cité la *Revue d'Aquitaine*, je me permettrai d'appeler la bienveillante attention de mes lecteurs périgourdins sur un article inséré par moi dans ce même tome XIII (p. 269-271) sous ce titre : *D'une relation inédite de l'ambassade en Turquie du baron de Salignac* (d'après le ms. 18,076 du fonds français de la Bibliothèque nationale). Le narrateur qui est anonyme nous apprend qu'il était originaire de Pluviers. Ah ! si la Société historique et archéologique du Périgord pouvait donner une édition de ce curieux manuscrit, que d'heureux elle ferait ! J'ai mis dans un autre volume de la *Revue d'Aquitaine* (t. IX, 1865, p. 344) une note intitulée : *Un éloge des périgourdins par un savant hollandais*.

ticularité, qui nous est révélée par le billet que l'on va lire (1).

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

Madame,

Je supplie très humblement Votre Majesté de me donner l'evesché de Sarlat en cas que l'evesque qui s'est maintenant rendu chartreux à Rome persevere en sa résolution (2). La disposition que j'ay recogneu en elle de me faire du bien et le desir qui est enraciné en moy de les (*sic*) meriter en la servant fidelement, me font recourir à sa generosité en ceste occasion, afin que en recevant de sa main ce particulier tesmoignage de sa protection, je puisse en tout le cours de ma vye et en toutes occurences la reverer comme ma bienfaitrice et je prie Dieu,

Madame.

Qu'il benisse les jours de V. M^{te}.

A Bordeaux le 6^e d'octobre 1612.

De V. Majesté

très humble très obeissant sujet et serviteur

F. car^{al} DE SOURDIS.



DOCUMENTS CONCERNANT LA FRONDE EN PÉRIGORD.

En attendant que quelqu'un de nos laborieux confrères entreprenne un travail d'ensemble sur la Fronde en Périgord, comme celui de notre compatriote M. Debidour sur la *Fronde*

(1) Bibliothèque nationale, collection Clairambault, vol. 362, f° 855. J'ai emprunté à la collection Clairambault un assez grand nombre de lettres du cardinal de Sourdis qui ont paru dans le tome XVII (1877) des *Archives historiques du département de la Gironde* (p. 505-563). La dernière de ces lettres, du 25 novembre 1620 (p. 562-563), intéresse le Périgord à cause de la marquise de La Douze et de son fils qui y sont mentionnés.

(2) Louis de Salignac de La Mothe-Fénelon, alors évêque de Sarlat, conserva son évêché jusqu'au 22 mai 1639.

Angevine, nous publions deux documents relatifs à cette époque.

LA FRONDE A PÉRIGUEUX

(15 novembre 1651.)

*Protestation d'Odet Le Long (1) contre la Rébellion de la ville
de Périgueux (2).*

Ce jour d'huy, quinziesme du mois de novembre, mil six cent cinquante et un, au Repaire noble de La Mesfrenie, paroisse de Verteillac, en Périgord, par devant moy notaire royal soubsigné, et présens les témoins bas nommés, a esté présent et personnellement constitué monsieur maistre Odet Le Long, conseiller du Roy, magistrat au siège présidial de Périgueux, par lequel a esté dict qu'au commanement du mois de septembre dernier passé il se serait retiré avec sa famille de la ville de Périgueux au dict présent lieu et repaire de la Meyfrenie, à cause des vacquations du dict siège présidial, et saison des vendanges.

Et estant le dict sieur à présent sur le point de s'en retourner en la dicte ville de Périgueux, pour la fonction de son dict office de conseiller, *Il a esté adverty* que le seigneur prince de Condé est entré en la ditte ville de Périgueux, que la majeure partie des habitans d'icelle ont soubscript et se sont unis à son party; que mesme il y a laissé monsieur de Bourdeilles commandant qui s'est aussi uni au dict party, et a pris charge de lever des gens de guerre pour ledict seigneur prince de Condé, et *que tout ce que dessus choque le service et autorité du Roy.*

A cette cause le dict sieur Odet Le Long déclare en présance de moy dict notaire et témoins qu'il n'entend approuver ladicte cause et party du dict seigneur prince de Condé, mais au contrayre qu'il désire toujours demeurer absolument dans l'obéissance et service du Roy, et qu'à raison de ce, il ne peut aller en ladicte ville de Périgueux.

Et (au cas) ou il sera faict aulcun mal ou dommage en la maison qu'il a en la ditte ville de Périgueux, icelluy sieur Le Long proteste de prandre à partie les saindicts, maire et consuls du dict Périgueux, et de tout ce qu'il

(1) Odet Le Long fut plus tard maire de la ville de Périgueux.

(2) Cet acte se rapporte à la troisième période de la révolution de la Fronde. Le prince de Condé, d'abord partisan de la cour, puis son adversaire, emprisonné par elle, avait recouvré sa liberté, et quitté Paris pour soulever les provinces du Midi. On voit qu'il avait parfaitement réussi pour la ville de Périgueux.

F. P.

peut et doit protester en quallité de bon subject et serviteur du Roy. Et d'autant qu'il désire faire enregistrer la présente déclaration en divers endroits, mesme au présidial d'Engoulême, icelluy sieur Lelong a constitué son procureur maistre Michel Jolly procureur au dict siège d'Engoulême, pour y requérir le dict enregistrement.

Dont et de tout ce que dessus a été faict et concédé atte au dict sieur Le Long, ce requérant sous le scel royal, par moy notaire sousigné juré d'icelluy.

En présence de maistre Paul Banizette et Etienne Barrière, notaire royal et procureur d'office en la présente juridiction, habitans du bourg de Verteillac, témoins cognus et soussignés avec ledit sieur Le Long. Ainsi signé au vray original des présentes : Le Long pour avoir faict la susdite déclaration et protestation, Banizette présent, Barrière présent et nous sousigné notaire royal héréditaire.

*OUDOINGT notaire royal héréditaire collationnaire des
papiers de déffun mon père.*

Certifié conforme à la copie que possède M. Pasquy du Cluzeau,
propriétaire du château de la Méfrenie.

Ferd. POUYADOU.

licencié en droit, percepteur à Verteillac.

M. Villepelet joint à cette pièce une lettre du Roi au marquis de La Douze qu'il a lue dans une des séances de la Société, et qui peut s'ajouter utilement à celles qu'a publiées notre regretté confrère M. Alfred Magne :

Mons^r le Marquis de la Douze, Ayant este informé par le s^r de Folleuille du desir que vous luy avez tesmoigné de me servir avec vos amis en une occaon importante, J'ay bien voulu vous faire cette lettre pour vous dire que je vous en sçay beaucoup de gre, et vous asseurer que tout ce que led. s^r de Folleuille vous aura promis ou promettra tant pour vous que pour ceux qui me serviront pour faire réussir ce dessein sera ponctuellem^t exécuté, Desirant que vous luy donniez une entiere creance, et me remettant sur luy de ce que je pourrois adjoûter a la presente, Je ne vous la feray plus longue que pour prier Dieu qu'il vous aye, Mons^r le Marquis de la Douze, en sa s^{te} garde. Escrit a Paris le xx Janvier 1653.

LOUIS.

LE TELLIER

RECHERCHES INÉDITES D'ART ET D'HISTOIRE

SUR L'ABBAYE DE BRANTÔME.

I

La Société d'archéologie ne verra pas sans intérêt les travaux de restauration entrepris par la municipalité de Brantôme, sur quelques-uns de ses vieux monuments. Sans parler de son antique clocher si complètement et si habilement réparé, il y a cinq ans à peine, sous la direction de M. Abadie, et du curieux Pont de l'Abbaye qui est enfin rendu à la circulation, on peut voir, remise en état, avec ses mâchicoulis ornementaux, la porte qui clôturait, au levant, les vastes terrasses des Bénédictins. Cette porte était anciennement désignée sous le nom de *Portail vert*, nom qui lui est resté. Elle avait pour pendant, à l'autre extrémité des terrasses, la porte du couchant qui donnait issue sur le faubourg dit de Chaussepied et qu'on a dû malheureusement détruire pour livrer passage à la route départementale de Brantôme à Bourdeille.

Mais il y a mieux encore : on s'occupe actuellement de rendre à sa destination primitive la fontaine monumentale qui fut édifiée au ^{xvii}^e siècle dans l'ancien jardin de l'abbé, au pied de ces grandes roches éboulées, qui sont d'un si majestueux et d'un si pittoresque effet. Son grand réservoir, privé d'eau depuis plus d'un siècle, va recevoir par des tuyaux de conduite une partie de la source abondante qui sort de la garenne, à quelques centaines de mètres de là : le trop plein s'en dégagera par un vieux canal souterrain qui aboutit à la rivière.

Une balustrade en pierre blanche, artistement tournée, suivra le gracieux contour du bassin, et deux grands vases couronnant les deux pilastres Médicis qui sont de chaque côté de la fontaine complèteront le monument en lui restituant tous ses attributs. On a même pensé, — et nous soumettons cette idée à la Société d'archéologie, — à modifier, dans une mesure correcte, l'œuvre originale de l'auteur de la fontaine,

en creusant au centre de la façade, au-dessus du goulot, une niche à console ou à culot destinée à recevoir un buste de bronze. Vous devinez sans peine le personnage que l'on veut honorer ainsi. Il est l'âme de ces ruines et de ces jardins. Il voltige, comme dit le poète, nom ailé et léger, sur la bouche des passants. Il est un peu la gloire de ce coin du Périgord, de cette ville plaisante et charmante dont il a tiré son nom. Le siècle qui fait à Rabelais le légitime honneur de deux statues, ne doit-il pas un buste à Brantôme ?

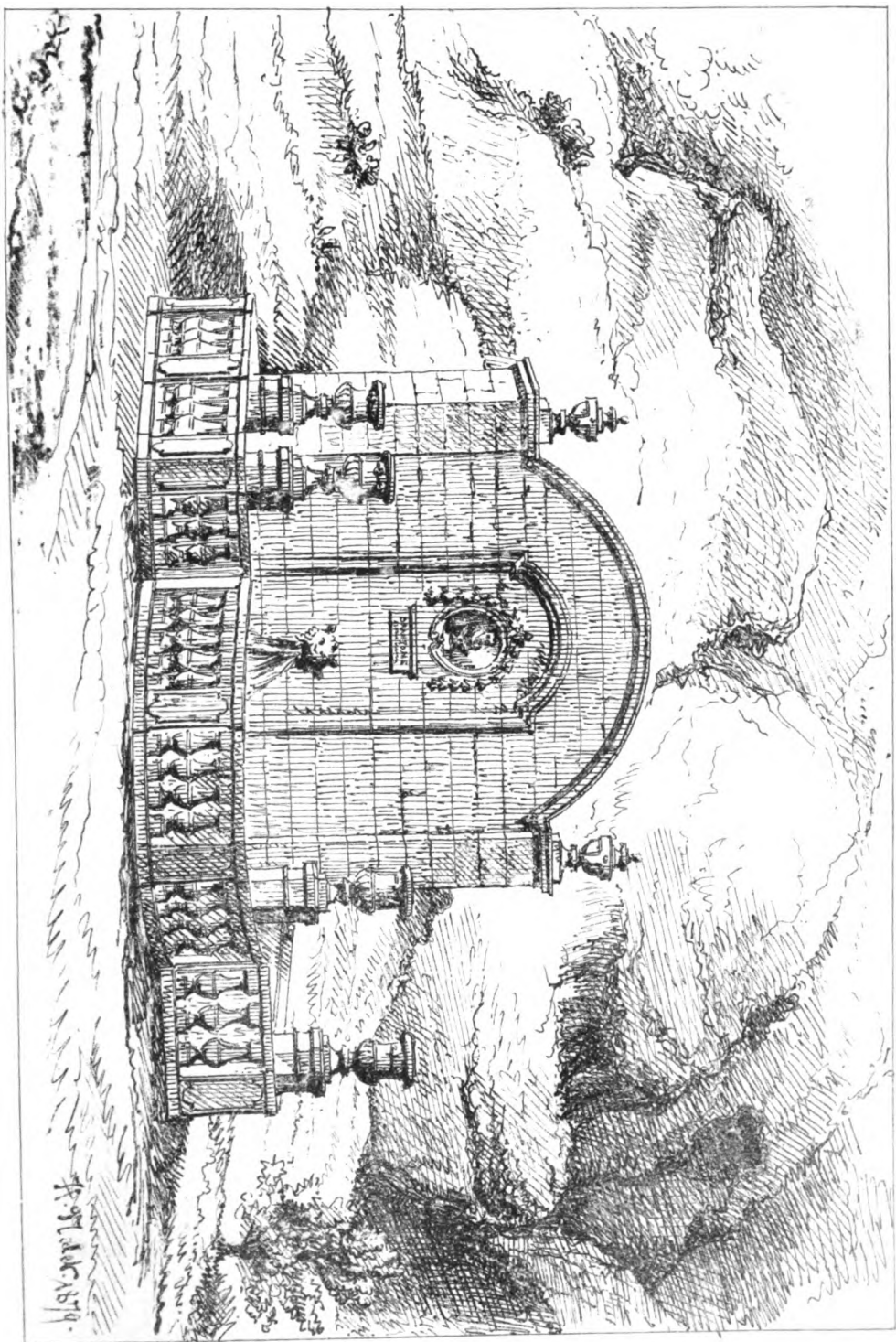
La fontaine, toute correcte qu'elle est et de bon style, n'a pas d'ailleurs une telle originalité et un tel caractère que cette innocente retouche, déceimment combinée avec l'ensemble du monument, puisse faire crier au vandalisme. Elle est, pour ainsi dire, moderne, et le temps ne l'a pas marquée encore de sa patine sacrée.

Tenez : à quelques pas de là, nous allons la trouver, la fontaine antique, la vraie fontaine du lieu, édiflée sous une inspiration plus originale, œuvre d'art soignée et curieuse, qui passe pourtant inaperçue du plus grand nombre des touristes. Ce monument est taillé dans le roc. Une ouverture à plein cintre, creusée environ à soixante centimètres, laisse apercevoir, dans le fonds, une rosace en bas-relief, très-soigneusement exécutée. L'eau s'échappait par un trou du centre de la rosace, paraissant ainsi sortir naturellement du rocher, et tombait dans un petit bassin, qui est presque entièrement enfoui dans le sol. Dans l'intérieur de l'ouverture ou de la niche, deux colonnettes placées de chaque côté de la rosace paraissent soutenir la roche superposée. Extérieurement, au-dessus du cintre, la roche est ravalée presque à plat, et l'on y remarque un bas-relief ornemental, du genre flamboyant, probablement postérieur à la rosace, qui couronne élégamment la fontaine. Ce monument date du xiv^e ou xv^e siècle, de l'époque où les Bénédictins habitaient, sans doute, en partie les vastes grottes contiguës.

A la suite de la fontaine, à droite, également taillé dans le roc, apparaît un commencement d'arcature romane, couronnée par une frise à pointe de diamants, le tout parfaitement exécuté, mais malheureusement incomplet. Cette arcature de-



FONTAINE DE L'ABBAYE DE BRANTÔME



vait se développer, suivie de plusieurs autres semblables, au devant de la vaste grotte, dont un parpaing en pierre de taille ferme actuellement l'orifice. Était-ce une chapelle, un retrait sacré voué à saint Sicaire, patron de cette fontaine miraculeuse ? Était-ce l'ermitage dont parle Gérard Frinel, dans sa lettre adressée, au xvii^e siècle, à dom Gérard Quatremaire, religieux bénédictin de Saint-Germain-des-Prés : « Les grottes de Brantôme, célèbres pendant le gentilisme, par la vénération des faux dieux, furent depuis célèbres par l'habitation de plusieurs personnes qui les changèrent en hermitages ; ces lieux étant aussi propres pour la demeure et pour le dessein de telles personnes qu'ils l'estoient, comme nous l'avons dit, pour faire des sacrifices aux idoles ; et de l'un et de l'autre, il en reste quelques marques. » (*Biblioth. nat. Fonds Lespine, vol. 33, page 180*).

Quoi qu'il en soit, la régularité, je dirai même le fini de ces ouvrages, dont il ne reste que ce précieux échantillon n'a rien de commun avec la grossièreté des bas-reliefs, représentant le jugement dernier et le Christ sur la croix, qu'on a depuis longtemps relevés dans une des grottes voisines. Ce vieux reste de l'abbaye primitive mérite à tous égards d'être signalé et conservé. La municipalité de Brantôme se fera un devoir de le dégager et de le mettre à l'abri de toute atteinte brutale. Par là encore elle aura bien mérité de la science archéologique.

(A suivre.)

G. BUSSIÈRE.

LE PÉRIGORD

AUX ARCHIVES DES BASSES-PYRÉNÉES (*Suite*).

Après l'avoir interrompue pendant un an (1), nous reprenons aujourd'hui la publication de l'inventaire des titres placés à Pau qui nous intéressent ; nous commençons la série

(1) Voir le tome III du *Bulletin*, pages 251 et 429 ; le tome IV, pages 184, 363 et 439, et le tome V, page 117.

des cartons relatifs aux seigneuries du Périgord et du Limousin.

TITRES DE FAMILLE.

E. 681. (Carton.) — 18 pièces, parchemin ; 4 pièces, papier.

1294-1498. — Déclaration faite par les habitants d'Abjat qui reconnaissent que leurs biens sont situés dans la juridiction de la châtellenie de Nontron ; — procès-verbaux des assises tenues à Abjat et à Augignac par les officiers du vicomte de Limoges : procédure relative aux mesures pour la vente du vin ; — lettres de Philippe de Grialon, juge-mage de Périgord et de Quercy, relatives à la haute et basse justice d'Abjat et Augignac attribuées aux officiers du vicomte de Limoges à Nontron ; — procès entre le vicomte de Limoges et le seigneur de Sully touchant la juridiction d'Abjat ; — vente des paroisses d'Abjat et Augignac par Alain d'Albret à Dauphin Pastoureau pour 2,000 francs ; — procès devant le parlement de Bordeaux entre le vicomte de Limoges et Jean, vicomte de Rochechouart, au sujet de la forêt de Valeran, située à Abjat ; etc.

E. 682. (Carton.) — 2 pièces, parchemin ; 5 pièces, papier.

1300-1541. — Saisie des biens de Bertrand d'Abzac, chevalier, décapité pour crime de lèse-majesté ; — transaction entre Gantonnet d'Abzac et Etienne de Cugnac au sujet du partage de la succession de Jeanne de Cugnac ; — dénombrement des biens de François d'Abzac, seigneur de Mayac et de Limeyrat, présenté à Jacques Du Pré, seigneur de La Mabilière, commissaire de Henri II, roi de Navarre ; — procès entre Hélié VII, comte de Périgord, et Bertrand, évêque de Périgueux, au sujet d'un nommé Bernard Saleydie que l'évêque prétendait lui appartenir à cause de la seigneurie d'Agonac.

E. 683. (Carton.) — Rouleau, papier, longueur, 7^m50.

XV^e siècle. — Procès entre le vicomte de Limoges et les consuls de cette ville touchant les limites de la châtellenie d'Aixe-sur-Vienne (incomplet).

E. 684. (Carton.) — 5 pièces, parchemin ; 1 pièce, papier.

1300-1549. — Transaction entre Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, d'une part, Jean de Lutz et Etienne Goguin, bourgeois de Paris, d'autre part, au sujet d'une rente sur la châtellenie d'Aixe-sur-Vienne. — Vente du domaine de « Vallas, paroisse de Albugia, » par Grimoard et Guillaume de Vallas à Regnaud de Pons, seigneur de Montignac et Bergerac. — Enquête faite par Jean de Royère, garde des Eaux et Forêts de Périgord et Limousin, sur la dépopulation de la forêt des Aleux en Limousin.

E. 685. (Cahier.) — In-4°, 92 feuillets, papier.

1476. — Enquête faite par Pierre de Pélisses, chancelier de la vicomté de Limoges, et Jean Guitard, conseiller d'Alain d'Albret, vicomte de Limoges, touchant les droits de justice que prétendait avoir Marguerite de Lasteyrie, dame de Château-Bouché, sur la terre du Mas-Cessineau, situé dans la paroisse d'Angoisse.

E. 686. (Carton.) — 2 pièces, parchemin ; 11 pièces, papier.

1440-1502. — Certificat de Jean de Blois, vicomte de Limoges, constatant que Bertrand de Pellegrue, seigneur d'Annet, avait volontairement remis cette place sous l'autorité du roi de France. — Hommage prêté à Jean d'Albret, vicomte de Limoges, par Jean de Saint-Astier, seigneur des Bories, pour la paroisse d'Antonne ; — rachat par le comte de Périgord de la terre d'Ans précédemment vendue au seigneur de Salignac ; — lettre d'Alain d'Albret, comte de Périgord, à Paul Gay, juge ordinaire de Périgord et Limousin, relative au procès de Poncet de Marquessac, capitaine d'Ans, accusé de violences et pillages.

E. 687. (Cahier.) — In-4°, 183 feuillets, papier.

XV^e-XVI^e siècle. — Enquête secrète faite par Guillaume de Tillia, greffier au sénéchal de Périgord, à la requête de Jean de Puyguyon, seigneur de Roussille, gouverneur de Périgord, contre Poncet de Marquessac, capi-

taine d'Ans, au sujet d'insultes, calomnies et voies de fait envers le premier ; — ordonnance d'Alain d'Albret, comte de Périgord, adressée à Jean Guitard, juge d'appel de la vicomté de Limoges, pour faire procéder à une enquête contre Poncet de Marquessac, accusé d'avoir profité de son office de capitaine d'Ans pour commettre de nombreux désordres dans cette châtellenie.

E. 688. (Cahier.) — In-4°, 151 feuillets, papier.

1501. — Enquête faite par Jean Guitard, juge d'appel de Limoges, contre Poncet de Marquessac, capitaine d'Ans ; les chefs d'accusation sont au nombre de 91 et les témoins de 144, parmi lesquels : Jean Paillet, curé de Saint-Pardoux ; Jean Poupagnac, Guillaume Paillet, Pierre Constantin, Gui Tronche, Etienne Puychabrier, prêtres ; Pierre de Fanlac, seigneur de Sainte-Orse ; etc.

E. 689. (Carton.) — Cahier, in-4°, 37 feuillets, et 4 pièces, papier.

1502-1509. — Enquêtes faites par le procureur de Limoges contre Poncet de Marquessac, capitaine d'Ans, accusé d'avoir recueilli des routiers dans le château d'Ans, et d'avoir frappé Robert de Madranges, greffier de la châtellenie d'Ans, en présence de Geoffroi Des Cars, chambellan du roi de Navarre, et de Guillaume de Poyanne, maître d'hôtel du même prince, chargés de recevoir les comptes des trésoriers de la vicomté de Limoges ; — procédure faite par Antoine Bruny, procureur général de Limoges, contre Poncet de Marquessac, Ramonet d'Ans, son neveu, et leurs complices, accusés d'avoir frappé, à coups d'épée Pierre Lachau, receveur de mademoiselle de Montrésor, dame de la seigneurie d'Ans, et lieutenant du château d'Ans ; etc.

E. 690. (Carton.) — 11 pièces, parchemin ; 9 sceaux.

1518-1529. — Procès devant le sénéchal de Périgord, entre Amanieu, cardinal d'Albret, et Charles de Croy, prince de Chimay, au sujet du rachat de la seigneurie d'Ans, vendue à ces derniers par Jean, roi de Navarre ; — accord entre Philippe de Croy, prince de Chimay, comte de Porcien, d'une part, et Henri II, roi de Navarre, d'autre part, touchant la propriété de la

seigneurie d'Ans ; — assignation de 20,000 livres sur la châtellenie d'Ans, par Henri II, roi de Navarre, en faveur de Marguerite, sa femme ; — démission de la charge de capitaine d'Ans par Jacques de Cugnac, seigneur de La Poujade. — Vente d'une pièce de terre, située à Artignac, par Pétronille Guiraudine à Pierre de Cromarrit, écuyer.

E. 691. (Carton.) — 12 pièces, parchemin ; 8 pièces, papier ; 4 sceau.

1329-1520. — Vente du château d'Auberoche par Philippe de Valois à Taleyrand, cardinal de Périgord ; — ratification de cette vente par Charles de Bretagne, vicomte de Limoges ; — procurations données par : le cardinal de Périgord à son frère, Roger-Bernard, comte de Périgord, pour recevoir les hommages d'Auberoche et de La Bastide de Bonneval ; — Marguerite de Luc à Aymeri Du Bois ; Mathe de Beaulieu à Géraud de Beaupuy, son fils, pour rendre l'hommage au duc d'Orléans, comte de Périgord, pour ce qu'elles possédaient dans la châtellenie d'Auberoche ; — sommation faite par Mondot Paute, capitaine de Bourdeille, à Jean La Cropte, de lui livrer la place d'Auberoche ; — hommage rendu à Alain d'Albret par François de La Cropte, seigneur de Bosredon, pour la terre de Portefoy, située dans la châtellenie d'Auberoche ; — vente à réméré de la châtellenie d'Auberoche par Jean, roi de Navarre, à Alain d'Albret, son père ; — mémoire relatif à l'estimation des revenus de la châtellenie d'Auberoche.

E. 692. (Carton.) — 12 pièces, parchemin ; 2 cahiers, in-4°, 40 feuillets ;
3 pièces, papier ; 1 sceau.

1284-1604. — Donation de la châtellenie d'Aubeterre par Pierre, vicomte de Castillon, à Sicard Alaman, mari de Marguerite, sa fille aînée. — Testament de Jean Vigier, seigneur d'Aucourt. — Quittance de 50 sous de Limoges par Marie Du Puy, d'Augignac, à Gui de Magnac, pour un legs fait par Guillaume de Magnac ; — vente d'une rente de 10 sous sur le domaine de La Tavernerie, situé à Augignac, par Pierre Estraelle (?) à Guillaume de Nobilia, de Nontron ; — cession d'une rente de 10 sous sur une maison située à Augignac, par Hélié de Villeneuve à Guillaume de Nobilia ; — procès-verbaux des assises tenues à Augignac par les officiers du vicomte de Limoges. — Vente du bois appelé le Deffès-de-la-Faye, situé à Auriac, par Audoin de La Faye, à Roger-Bernard, comte de Périgord ; — procès entre Alain d'Albret, comte de Périgord, et les habitants d'Auriac, au sujet des péages ;

— transaction entre Henri II de Navarre et François de La Faye, son maître d'hôtel, relative au rachat de la paroisse d'Auriac. — Vente d'une rente de 18 deniers de Limoges, assignée au lieudit Almalpas, dans la seigneurie d'Autefort, par Hélié Ripier, à Jean Geoffroi, clerc ; — lettres de Jean, duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, au sire d'Autefort, lui ordonnant de livrer Héliot de Vilhac, capitaine d'Ans, son prisonnier, à Archambaud IV, comte de Périgord ; — procurations données par Mathe de Born, dame d'Autefort, à Hélié de Gontaut, son mari, et à Jean Hélié et Jauvert Flamenc, seigneur de Condat, pour rendre l'hommage au duc d'Orléans, comte de Périgord ; — enquête faite par le procureur du vicomte de Limoges contre le seigneur d'Autefort, qui entravait l'exercice de la justice du vicomte dans les paroisses de Badefol et de Naillac ; etc.

E. 693. (Carton.) — 10 pièces, parchemin ; 8 pièces, papier ; 1 sceau.

1445-1562. — Ventes : de la terre de Saint-Aulaire dans la châtellenie d'Ayen, par Jean de Bretagne, comte de Périgord, à Julien Beaupoil, écuyer ; — des terres d'Ayen et d'Aixe par Alain d'Albret, à Pierre de Beaujeu, pour 15,000 écus d'or ; — quittance de 600 livres par Pierre de Beaujeu à de Salignac, fermier des terres d'Ayen et d'Aixe ; — hommage rendu au comte de Périgord par Philippe de Saint-Exupère, pour ce qu'il possédait dans la châtellenie d'Ayen ; — vente du greffe de la châtellenie d'Ayen par Jean de Gontaut, seigneur de Saint-Geniès, gouverneur de Périgord et Limousin, à Jean Gros, notaire de Cublac.

E. 694. (Cahier.) — In-4°, 64 feuillets, papier.

XV^e-XVI^e SIÈCLE. — Acensements de terres faits par Jean de Bretagne comte de Périgord, et vicomte de Limoges, dans la châtellenie d'Ayen, à Perpezac, Yssandon, Saint-Aulaye, Pierre-Brune ; — accord entre Guillaume de Bretagne, comte de Périgord, et Marguerite de Chauvigny, veuve Jean de Bretagne, contenant cession en faveur de cette dernière des terres de Ségur, Payzac, Coussac, Ayen, Ans, Saint-Yrieix, Moruscles, Larche et Terrasson ; — acensements donnés par Alain d'Albret, comte de Périgord à Montignac, Brignac, Ayen, Yssandon, Lorgnac, Aixe, Ans, Mansac, au bois de Gaboure, et à Châteaumur, en Poitou ; etc.

E. 695. (Carton.) — 50 pièces, parchemin ; 23 pièces, papier.

1292-1536. — Ratification par Arthur de Bretagne, vicomte de Limoges, de l'échange de la seigneurie de Badefol, dans la seigneurie d'Ans, contre

le fief de Pauillac, entre Gui, vicomte de Limoges, son prédécesseur, et Adhémar Guaris ; — promesse faite par Thonet de Gontaut, seigneur de Badefol, à Taleyrand de Périgord, lieutenant du roi de France en Guienne, de le servir contre le roi d'Angleterre ; — hommage rendu à Alain d'Albret par François de Badefol ; — procuration donnée par Alain d'Albret à Jean de Puyguyon, gouverneur de Périgord, et à Jean Guitard, juge d'appel, pour racheter la seigneurie de Badefol, qui avait été vendue au sieur Du Solier.

E. 696. (Carton.) — 5 pièces, parchemin ; 4 pièces, papier

1316-1567. — Rôle des rentes dues au comte de Périgord, vicomte de Limoges, par les habitants de La Bachellerie ; — donation des seigneuries de Bars et du Chaylar, par Regnaud de Pons, seigneur de Montignac, à Archambaud III, comte de Périgord ; — Hugues du Cluzel, écuyer, donne à fief à Jean Tornier une pièce de terre située à Bars ; — mise en ferme des revenus des seigneuries de Bars, Saint-Cyprien et Coubjours ; — rachat des justices de Bars et Saint-Michel, par Jeanne d'Albret, reine de Navarre, au seigneur de Sauvebœuf. — Procès entre Archambaud III, comte de Périgord, et l'évêque de Périgueux, touchant la haute justice de la paroisse de Bassillac. — Hommage rendu à Jean de Bretagne, vicomte de Limoges, par Bertrand de Brusac, seigneur du Bastit.

E. 697. (Carton.) — 8 pièces, parchemin ; 5 pièces, papier.

1307-1487. — Hommages prêtés à Alain d'Albret par Jean de Teyssières, seigneur de Beaulieu, et Hugues de La Cassagne, seigneur de Beaupuy. — Donation du bailliage de Beauregard par Charles V à Lambert Boniface, écuyer ; — lettres de Louis, duc d'Anjou, lieutenant général en Languedoc, relatives au différend qui existait entre Pierre d'Arenton, écuyer, et Adhémar d'Abzac, mari de Guillaume Boniface, sur la propriété du château de Beauregard ; — vente des paroisses de Beauregard, Saint-Lazare et Peyrignac, par Alain d'Albret à Jean d'Aubusson, seigneur de Villac. — Hommage rendu à Brunissende de Foix, mère et tutrice d'Archambaud III, comte de Périgord, par Aymeri Vigier, pour la seigneurie de Beauronne.

E. 698. (Registre.) — In-4°, 13 feuillets, parchemin.

1270-1309. — Coutumes accordées par Archambaud II, comte de Périgord, aux habitants du village de Bénévent, situé dans la paroisse de

Saint-Laurent de Prador ; — franchises accordées aux habitants de Bénévent par Hélié VII Taleyrand, comte de Périgord.

E. 699. (Carton.) — 12 pièces, parchemin ; 1 pièce, papier.

1289-1577. — Hommage rendu à Jean de Bretagne par Roger, seigneur de Bentignac. — Testament de Marguerite, dame de Bergerac ; — révocation, par Isabelle de Rodez, veuve de Geoffroi de Pons, des donations de terres qu'elle avait faites au préjudice de Regnaud de Pons, son fils, seigneur de Bergerac ; — ratification par Philippe de Valois de la donation des châteaux de Bergerac, Pons et Montignac, faite par Regnaud de Pons à Jeanne, comtesse de Périgord, sa sœur ; — cession de la ville de Bergerac par Roger-Bernard, comte de Périgord, à Philippe de Valois, en échange des seigneuries de Montignac et de Montleydier ; — lettres de Jean, évêque de Beauvais, lieutenant général du roi de France, relatives à une enquête sur la valeur des terres que le Roi voulait donner au comte de Périgord en échange de Bergerac ; — confirmation par le roi Jean de l'échange relatif à Bergerac, fait entre son père et le comte de Périgord ; — donation de la châtellenie de Bergerac par Charles V à Taleyrand de Périgord ; — dotation de 200 livres accordée par Henri III de Navarre à la ville de Bergerac, pour l'entretien du collège ; — donations faites audit collège par Henri de La Tour, vicomte de Turenne ; Armand de Gontaut, seigneur de Saint-Geniès ; Jacques de Caumont La Force ; Bertrand de Larmandie, seigneur de Longa ; Geoffroi, baron de Beynac ; Jean Foucauld, seigneur de Lardimalie, et François de Saint-Astier, seigneur de La Barde.

E. 700. (Rouleau.) — Parchemin, longueur, 11^m15.

1341. — Procès-verbal rédigé par Pierre de Combes, juge de Bergerac, commissaire royal pour faire l'assignation d'une somme de 1,200 livres à Roger-Bernard, comte de Périgord, restant de 1,600 livres que le roi de France était tenu de donner au comte pour la seigneurie de Bergerac qu'il lui avait livrée ; cette somme fut assignée sur le pariage de Saint-Front de Périgueux et sur la seigneurie de Lisle.

E. 701. (Carton.) — 5 pièces, parchemin ; 12 pièces, papier.

1296-1525. — Hommage rendu à Guillaume de Bretagne, vicomte de Limoges, par Pierre Bertrand, seigneur de La Bertrandie. — Procès entre

Marguerite, vicomtesse de Limoges, et Gui d'Aubusson, seigneur de Villac, touchant les limites des paroisses de Bersac et Villac; — rôles des cens et rentes levés par le seigneur de Villac dans les paroisses de Bersac et Beauregard. — Procès entre Bernard, abbé de Peyrouse, et Itier de Magnac, sur l'exploitation du bois de Beynac; — hommages rendus : à Jean de Bretagne, comte de Périgord, par Pons, seigneur de Beynac et de Commarque, sénéchal de Périgord; — à Henri II, roi de Navarre, par François de Lom, pour la maison noble de La Jarousse, située dans la paroisse de Beyssenac.

E. 702. (Carton.) — 13 pièces, parchemin; 1 sceau.

1239-1451. — Hommages rendus par Gaston de Gontaut à Hélie Rudel, seigneur de Bergerac, pour le château de Biron; — à Marguerite, dame de Bergerac, par Pierre de Gontaut, écuyer, seigneur de Biron; — contrat de mariage d'Itier de Magnac avec Marguerite, fille d'Aymeri de Biron, seigneur de Montferrand; — donation à Jacques de Dinan et à Charles de Montfort, par Jean, duc de Bretagne, de la seigneurie de Biron, qui avait été confisquée sur Marguerite de Clisson à cause de la trahison imputée à Olivier et Charles, ses enfants, contre le duc de Bretagne; — lettres de Charles VII relatives à une indemnité de 1,000 réaux et deux harnais complets promise à Maurigon de Bideren, capitaine anglais, qui avait livré au roi de France les places de Biron et Montferrand. — Echange de la terre de La Blanchardie, située dans la paroisse de La Crozille, avec la terre du Breuil, dans la paroisse de Janailhac, entre Bernard de Bonneval et Jean Vilouri. — Transaction entre Wallon de Montaigu, sénéchal d'Aquitaine, d'une part, et Archambaud III, comte de Périgord; Brunissende de Foix, sa mère; Amanieu, Jean et Guillaume-Raymond Colom, bourgeois de Bordeaux, et Trancaléon Colom, leur sœur, d'autre part, au sujet de la succession du seigneur de Blaye, saisie par le roi d'Angleterre; — ratification de cet accord par Édouard V, roi d'Angleterre.

E. 703. (Carton.) — 5 pièces, parchemin; 1 pièce, papier; 1 sceau.

1284-1452. — Hommages rendus : à Arnaud de Caumont par Élie Bos, pour ce qu'il possédait dans la paroisse de La Boissière; — à Jean de Bretagne, comte de Périgord, par Bernard, seigneur de Bonneval. — Concession de droits d'usage dans la forêt de Born, accordée par le comte de Périgord à Aymar Grangier, habitant au Puy-Touche-Chien, paroisse de La Noaille.

E. 704. (Carton.) — 17 pièces, parchemin; 10 pièces, papier; 1 sceau.

1283-1543. — Pariage entre l'abbé de Brantôme et Éblon de Bourdeille, sur la juridiction du lieu de Brantôme; — hommages prêtés : à Hélié VII, comte de Périgord, par Raymond-Hélié de Bourdeille; — à Bernard de Maumont, abbé de Brantôme, par Gérard de Maumont, pour la terre de Bourdeille; — lettres de Philippe de Valois donnant la châtellenie de Bourdeille au comte de Périgord, en échange de la ville de Bergerac; — donation de la châtellenie de Bourdeille par Roger-Bernard, comte de Périgord, au cardinal Taleyrand de Périgord, son frère; — hommages rendus à Roger-Bernard, comte de Périgord, par Sébille Flamenc, femme de Hélié de Saint-Astier, et Raymond de Maurel pour ce qu'ils tenaient dans la châtellenie de Bourdeille; — promesse de rendre le château de Bourdeille faite par Naudonet Durac au comte de Périgord; — procuration donnée par Jordane de Lavoix à Jean Séguin, son mari, afin de prêter l'hommage au comte de Périgord, pour ce qu'elle possédait dans la châtellenie de Bourdeille; — prise de possession du château de Bourdeille par Junian Danielli, au nom du vicomte de Limoges; — hommage prêté à Alain d'Albret par Arnaud de Fayolle, pour l'héritage de Guillaume Hélié, chevalier, situé dans les châtellenies de Bourdeille et de Montpaon; — rôle des fiefs payés au comte de Périgord par les habitants de la châtellenie de Bourdeille; — vente de la châtellenie de Bourdeille par Alain d'Albret et Françoise de Bretagne, sa femme, à François de Bourdeille, pour 4,000 écus; — mémoires concernant les usurpations faites par le seigneur de Bourdeille, au préjudice du comte de Périgord, dans la châtellenie de Bourdeille; — hommage prêté par François de Bourdeille au comte de Périgord, pour la terre de Montanceix, etc.

E. 705. (Rouleau.) — Parchemin, longueur 4=40.

1341. — Procès-verbal rédigé par Antoine de Roy sur la valeur du revenu de la châtellenie de Bourdeille que le roi de France devait donner à Roger-Bernard, comte de Périgord, en échange de la ville de Bergerac.

E. 706. (Carton.) — 9 pièces, parchemin; 27 pièces, papier.

1250-1506. — Hommages rendus : à Alain d'Albret par Forton Fourien, pour la maison noble de Bélussières, située dans la paroisse de Baussac; —

à Gui, vicomte de Limoges, par Pierre de Saint-Astier, pour trois domaines qu'il possédait dans la paroisse de Brassac. — Vente de terres par Othon, seigneur de Bré, à Géraud Roger, prêtre ; — transaction entre Jean de Bretagne, vicomte de Limoges, et Jacques Aubert, seigneur de Bré, touchant l'hommage des châtellenies de Bré et de La Roche-l'Abeille ; — rôle des redevances payées par les habitants de la châtellenie de Bré à leur seigneur ; — mémoires relatifs à la réformation du domaine du vicomte de Limoges dans la châtellenie de Bré ; — délai accordé au seigneur de Bré pour rendre l'hommage au roi de Navarre, vicomte de Limoges, etc.

E. 707. (Rouleau.) — Parchemin, longueur, 4^m93.

XV^e SIÈCLE. — Rôle des cens dus au seigneur de Bré dans les paroisses de Perpezac, Alassac, Estivaux, Meilhard, Sodène, Botazac, Cossac, Eyburie, Lubersac, Saint-Martin-de-Sepert, etc.

E. 708. (Rouleau.) — Parchemin, longueur, 5^m50.

XV^e SIÈCLE. — Rôle des cens dus au seigneur de Bré dans les paroisses de Perpezac, Alassac, Estivaux, Meilhard, Sodène, Botazac, Cossac, Eyburie, Lubersac, Saint-Martin-de-Sepert, etc.

E. 709. (Carton.) — 9 pièces, parchemin ; 10 pièces, papier.

1315-1585. — Ventes de terres par Guillaume de La Filolie à Jean et à Adhémar Lascombes, habitants de Brénac ; — Pierre Lambert, chanoine de Saint-Astier, procureur de Roger-Bernard, comte de Périgord, achète à Géraud de Bragdalas un pré situé dans la paroisse de Brénac. — Vente des paroisses de Brignac et Cublac par Henri II de Navarre à Dominique de Cédière. — Procuration donnée par Henri III de Navarre à Philippe Duplessis-Mornay et à Bertrand de La Vallade, pour transiger avec le sieur de La Marthonie au sujet de la seigneurie de Bruzac. — Hommage rendu à Alain d'Albret par Agnès Sayne, pour la huitième partie de la seigneurie du Buisson, paroisse de Glandon, etc.

E. 710. (Carton.) — 35 pièces, parchemin ; 50 pièces, papier ; 6 sceaux.

1282-1583. — Donation de la vicomté de Carlat par Isabeau de Rodez à Regnaud de Pons, son fils. — Commission donnée par Charles d'Albret,

connétable de France, à Raymond, seigneur de Salignac; Pierre de Fleury, capitaine de Montignac; Pierre de Solignac; Bos de La Chapelle, pour lever dans la sénéchaussée de Périgord une imposition de 10,000 francs, destinée au recouvrement des châteaux de Carlux et de Comarque. — Hommage rendu à Jean de Bretagne, comte de Périgord, par Gautier, seigneur des Cars; — lettres de Charles IX érigeant la châtellenie des Cars en comté. — Donation de la terre de Castel-Nouvel par Jean de Bretagne, comte de Périgord, à Jean Beaupoil, son écuyer, à l'occasion du mariage de celui-ci avec Marie, dame de La Force; — procès entre Alain d'Albret et le seigneur de La Force, au sujet de la seigneurie de Castel-Nouvel. — Hommage rendu à Alain d'Albret par Charles de Caumont, baron de Castelnau de Berbiguières. — Arbitrage entre Gui, vicomte de Limoges, et les moines du Dorat, au sujet de la paroisse de Castillac. — Testament de Pierre de Castillon, chevalier; — donation du péage de Castillon en Périgord par Henri VI, roi d'Angleterre, à Gaston de Foix, captal de Buch. — Testament de Hélie de Caumont, chevalier. — Assignation de 1,000 livres tournois sur les seigneuries de La Caussade, Molières et Ville-Française, par Philippe-le-Bel à Hélie VII, comte de Périgord, comme indemnité des terres que les Anglais lui avaient prises; — coutumes accordées aux habitants de Caussade par Hélie VII, comte de Périgord; — engagement de la seigneurie de Caussade par Archambaud III, comte de Périgord, à Rathier de Caussade, seigneur de Puy-Cornet, et à Raymond, son fils, pour la somme de 1,000 livres; — vente de la baronnie de Caussade par Georges, cardinal d'Armagnac, à Jacques de Villemur, prieur de La Daurade à Toulouse. — Vente de rentes assises dans les paroisses de La Celle et Bertric, par Aymeri de Pons à Corbarand Vigier, vignier de Périgueux, etc.

E. 711. (Cahier.) — In-4°, 131 feuillets, papier.

1466-1470. — Plumitif des assises tenues à La Celle par Pierre de Puy-silhon, lieutenant du juge de Périgord; — procès de : Géraud et Guinot Coste, frères, contre Guillaume Perrin, au sujet de pièces de terres situées au lieu dit Château-Borrel; — Simon de Lage, procureur de Géraud Gui, prêtre, contre le procureur de la Cour, au sujet d'une déclaration de biens, etc. (La matière n'est pas indiquée pour toutes les causes.)

E. 712. (Carton.) — 2 pièces, parchemin; 3 pièces, papier.

1400-1535. — Enquête faite par ordre de la vicomtesse de Limoges contre les serviteurs du seigneur de Pompadour qui avaient battu et mutilé

plusieurs habitants de La Cellerie. — Plainte adressée à Philippe Du Mesnil-Renard, capitaine du château de Montignac, par Aymeri de Chabans, lieutenant du sénéchal de Périgord, contre la troupe d'Archambaud de Périgord qui avait démoli le château de Chabans et en avait enlevé les meubles. — Hommage rendu à Alain d'Albret par M. de Montfreuf pour la seigneurie de La Chabroulie. — Arrêt du parlement de Bordeaux entre le roi de Navarre et Brandelis de Saint-Marsault, seigneur du Verdier, touchant la basse justice de Chalais et Cluzac.

E. 713. (Carton.) — 13 pièces, parchemin ; 56 pièces, papier.

1317-1583. — Donation des terres de Châlus, Châlusset et Courbefy par Philippe-le-Long à Henri de Sully, boutillier de France ; — procès entre Alain d'Albret et Jean d'Albret, seigneur d'Orval, touchant la seigneurie de Châlus ; — enquête secrète faite par Jean Du Breuil, lieutenant du sénéchal de Limousin, contre les officiers du sire d'Albret à Châlus ; — cession faite par Henri II de Navarre à Louise de Valentinois, fille de César Borgia et de Charlotte d'Albret, de la seigneurie de Châlus au lieu de celle de Vayres qui lui avait été précédemment donnée ; — sentence des commissaires d'Alain d'Albret concernant les limites de la juridiction de Châlus ; — prise de possession de la seigneurie de Châlus par Henri II, roi de Navarre ; — dénombrements présentés aux commissaires du roi de Navarre par : Martin Essenaud ; Paul Chouly ; Louis Faure, pour les biens nobles qu'ils tenaient dans la juridiction de Châlus.

E. 714. (Carton.) — 10 pièces, parchemin ; 12 pièces, papier ; 1 sceau. .

1317-1583. — Procès devant le parlement de Paris entre Henri de Sully, boutillier de France, et Gui, vicomte de Limoges, touchant la seigneurie de Châlus-Chevrol ; — paiement de 5,944 livres par Alain d'Albret à Jean, son fils, seigneur d'Orval, pour le recouvrement de la terre de Châlusset ; — ventes : de la seigneurie de Châlusset par Martial Douhet à Henri II de Navarre ; — du greffe de Châlusset par les commissaires d'Henri III de Navarre à Jean Trenchain, marchand de Solignac. — Note relative à une rente de 10 sous due par les habitants de Chambon au vicomte de Limoges. — Hommages prêtés à Alain d'Albret et à Henri II de Navarre par Jean de La Porte, seigneur de Champniers. — Procuration donnée par François II, duc de Bretagne, à Jean Loret, sénéchal de Vannes, pour mettre Jean, vicomte de Limoges, en possession de la châtellenie de Champtocé, etc.

E. 715. (Carton.) — 12 pièces, parchemin ; 2 pièces, papier ; 1 sceau.

1326-1544. — Vente de la châtellenie de Champtoceaux par Marie, duchesse d'Anjou, reine de Sicile, à Olivier de Clisson, connétable de France. — Transaction entre Archambaud III, comte de Périgord, et Bernard, abbé de Chancelade, touchant la juridiction de ce lieu ; la haute et la moyenne justice sont attribuées au comte et la basse à l'abbé. — Hommage rendu à Alain d'Albret par Jean de Banes, pour la maison de ce nom, située dans la paroisse du Change. — Donation de terres, situées dans la paroisse de La Chapelle-Montbrandeix, par Gui Brun, seigneur de Montbrun, à Pierre Chat et à Marguerite Poitevin, sa femme ; — hommage rendu à Pierre Brun, seigneur de Montbrun, par Pierre Chat, pour les terres de La Chapelle-Montbrandeix. — Vente d'un bois situé dans la paroisse de Charvart, sénéchaussée de Périgord, par Pierre Des Escudiers à Amanieu, cardinal d'Albret. — Lettres de Charles VII ordonnant aux héritiers du dauphin d'Auvergne de mettre Marguerite de Chauvigny en possession des revenus de la seigneurie de Charenton (Nièvre). — Saisie des seigneuries de Château-Bouché et Janailhac par Jacques Du Pré, seigneur de La Mabilière, commissaire de Henri II de Navarre, pour défaut d'hommage.

E. 716. (Carton.) — 5 pièces, parchemin ; 11 pièces, papier ; 1 sceau.

* 1341-XVIII^e siècle. — Affranchissement des domaines appelés le Mas-de-Lavau et le Mas-Charbonnier, situés dans la paroisse de Château-Chervix, par Bernard Autier et Almoïde de Corbets ; — restitution de la seigneurie de Château-Chervix par le roi Charles V à Jeanne de Penthievre, vicomtesse de Limoges ; — déclaration par laquelle le seigneur de Capendu reconnaît tenir du vicomte de Limoges des terres situées dans la paroisse de Château-Chervix ; — lettres de Charles VII concernant la restitution de la seigneurie de Château-Chervix, engagée pour 1,200 livres tournois par Jean de Penthievre, vicomte de Limoges, à Gouffier de Lermite, capitaine de Chalusset ; — compte de Jean de Laplace, receveur de la châtellenie de Château-Chervix ; — rôle des fiefs du vicomte de Limoges dans la châtellenie de Château-Chervix ; — convention entre Alain d'Albret et Jean de Compignac, seigneur de Saint-Jean-de-Ligoure, au sujet de la châtellenie de Château-Chervix ; — vente d'une portion de la forêt de Château-Chervix par Henri III de Navarre à Roland Joussineau, seigneur de

Fayac ; — liste des titres relatifs à la seigneurie de Château-Chervix, rédigée pour M. de Tournonnet qui en demandait des expéditions, etc.

E. 717. (Carton.) — 11 pièces, parchemin ; 4 pièces, papier ; 1 sceau.

1273-1502. — Vente d'une rente assise sur la vigne de Hélie Couillon, située à Château-Landry, par Pierre de Maury à Archambaud III, comte de Périgord. — Transaction entre Olivier, vicomte de Limoges, et Alain, vicomte de Rohan, touchant les seigneuries de Châteaulin et Gouëlon. — Accord entre Jean de Bretagne, comte de Penthievre, et Marguerite d'Orléans, comtesse d'Etampes et de Vertus, au sujet de la seigneurie de Châteaumur. — Donation des droits de suzeraineté sur la seigneurie de Châteauneuf par Archambaud II, comte de Périgord, à Gaillard-Guilhem et Raymond de Châteauneuf ; — hommage rendu à Hélié VII, comte de Périgord, par Raoul, seigneur de Châteauneuf ; — main-levée de la saisie, faite au nom de Philippe de Valois, de la seigneurie de Châteauneuf au préjudice du comte de Périgord ; — hommages rendus : à Roger-Bernard, comte de Périgord, par Isarn de Lautrec ; — à Alain d'Albret par François de Caumont pour la seigneurie de Châteauneuf, etc.

E. 718. (Carton.) — 9 pièces, parchemin ; 6 pièces, papier ; 2 sceaux.

1304-1608. — Hommage rendu à Alain d'Albret par Guynot de Rouffignac, seigneur de Chavagnac. — Procédure faite par Pierre Martin, procureur du comte de Périgord, contre Géraud de Vayres, au sujet des revenus de la paroisse du Cheylard. — Sentence des commissaires du Roi, réformateurs du domaine de Périgord, concernant l'hommage dû par Jean de Gontaut, baron de Biron, pour la seigneurie de Clarens. — Hommage rendu à Pierre de Beaujeu, gouverneur de Guienne, par Jean Ratenolz, pour la seigneurie de Clermont ; — arrêt du parlement de Bordeaux attribuant au roi de Navarre la justice de Clermont. — Reconnaissances de fiefs faites à Marie Du Cluzel par : Bertrande, veuve de Géraud Redon ; Pierre de Layac et Etienne Du Puy ; — lettres de répit accordées par Alain d'Albret à Jean de Laurière, pour rendre l'hommage de la maison du Cluzel. — Vente d'un bois, situé à Colonges, par Guillaume d'Excideuil à Geoffroi de Lodio. — Conventions entre MM. de Maillezais, Des Cars et de Saint-Marc, commissaires du Roi, et le comte de Périgord, relatives à la reddition du château de Comarque. — Hommage rendu à Alain d'Albret

par Agnès de Maumont, pour la seigneurie de Conazac. — Lettres de François I^{er} relatives à l'engagement de la paroisse de Condat par Jean, roi de Navarre, à Nicolas Du Mont, son secrétaire, pour la somme de 1,000 livres, etc.

E. 719. (Carton.) — 1 pièce, parchemin ; 3 pièces, papier ; 1 sceau.

1275-1481. — Compte des revenus de la châtellenie de Corbarieu, dressé par Durand Du Cheylard, receveur de Jean de Saint-Etienne, seigneur de Montbeton et Corbarieu. — Vente du domaine de l'Aymeronie, situé dans la paroisse de Corgnac, par Adhémar et Geoffroi de Corgnac à Aymeri Laporte, seigneur de Jumillac.

E. 720. (Rouleau.) — Parchemin, longueur, 13^m 50.

1317-1321. — Enquête faite par Pierre de Lac et Guillaume Comte, commissaires nommés par le sénéchal de Périgord, pour savoir si le lieu de Corgnac était dans la vicomté de Limoges et dans la juridiction de Thiviers.

E. 721. (Carton.) — 4 pièces, parchemin ; 12 pièces, papier.

1317-1552. — Vente de rentes assises à Corsac par Pierre Bernard à Etienne Brandet, procureur d'Archambaud III, comte de Périgord ; — acensement du domaine de La Justeyrie, situé dans la paroisse de Corsac, par Alain d'Albret à Guillaume, Jean, Léonard, André et Hélié Privat, frères. — Rachat par Amanieu de Foix, évêque de Carcassonne, des paroisses de Coubjours, Saint-Cyprien et Bars, aliénées par Henri II, roi de Navarre. — Hommages rendus : à Alain d'Albret par Neyme de Brianois, veuve de Pierre Du Ret, pour les terres qu'elle possédait dans la paroisse de Coulaures ; — à Charles II d'Albret par Jean de Lambertie, pour les biens qu'il avait dans la châtellenie de Courbefy ; — à Jean d'Albret, seigneur d'Orval, par Bernard de Croisant, seigneur de Genest, pour la terre de Genest, située dans la châtellenie de Courbefy ; — vérification des limites de la terre de Courbefy ; — hommage rendu à Alain d'Albret par Jacques Aymeri, seigneur du Chastaing, pour le château des Blans, qui relevait de Courbefy.

E. 722. (Carton.) — 15 pièces, parchemin ; 2 pièces, papier.

1290-1582. — Vente de terres situées à Coussac par Bernard Bochart à Bertrand Autier, chantre de Saint-Yrieix ; — transaction entre Jean de Bretagne, vicomte de Limoges, et Adhémar Autier, touchant la dime de Coussac ; — sentence rendue par le juge de Ségur entre le vicomte de Limoges et le seigneur de Bonneval, sur le droit de nommer les régents des écoles de Coussac ; — ventes : des paroisses de Coussac, Mauzac, Combrailles et du Désert, par Alain d'Albret à Antoine de Bonneval ; — de terres, situées à Coustres, par Raymond de Mosnes à Hélié Pelaport, clerc. — Note relative à la forêt de Bouduges, située dans la paroisse de Cublac, près Terrasson.

E. 723. (Carton.) — 12 pièces, parchemin ; 2 pièces, papier.

1299-1479. — Ventes : de terres situées à Davancens par les habitants de ce lieu à Hélié VII Taleyrand, comte de Périgord ; — de la vingt-quatrième partie de la dime de Davancens par Raymond Affachel à Hélié VII, comte de Périgord ; — de maisons situées à Davancens par Géraud d'Aure au même comte ; — hommages rendus au comte de Périgord par Guillaume Lambert de Lachauna et par Bernard Lambert de Valette pour les terres qu'ils avaient à Davancens ; — rôle des fiefs, en argent et en nature, dus au comte de Périgord dans la paroisse de Davancens. — Lettres de Charles-le-Bel ordonnant au sénéchal de Périgord et à Pierre Bernier, juge ordinaire de Quercy, de mettre Archambaud III, comte de Périgord, en possession de la seigneurie de Dôme ; — Charles VII donne à Jean de Blois, seigneur de Laigle, vicomte de Limoges, la charge de capitaine du château de Dôme. — Échange de terres, situées à Douxville et à Bussière, entre Jean du Castaing et Martial Martinet.

**E. 724. (Carton.) — 22 pièces, parchemin ; 1 cahier, in-4°, 71 feuillets ;
34 pièces, papier.**

1361-1576. — Copie de l'hommage rendu au sénéchal d'Aquitaine par Geoffroi Vigier de Dussac ; — procès devant le parlement de Bordeaux entre Henri II de Navarre et Pierre Du Bois, au sujet du rachat de la sei-

gneurie de Dussac, vendue à réméré à Léon et François Colombier, dont le sieur Du Bois était l'héritier universel ; — lettre originale de Henri II de Navarre aux sollicitateurs de ses affaires à Bordeaux pour presser la vidange du procès relatif à la seigneurie de Dussac ; — arrêt du parlement de Bordeaux sur cette affaire ; — procuration donnée par Pierre de Chauveron, seigneur de Dussac, à Roland Chauveron, seigneur de Benquet, son fils, pour acheter au roi de Navarre la haute justice de Dussac.

E. 725. (Carton.) — 4 pièces, parchemin ; 23 pièces, papier.

1300-1578. — Saisie des revenus d'Endorte par Pierre Déac, prévôt de La Réole, au préjudice de Pierre de Soulier, rebelle au roi de France. — Vente par Bertrand de Ranconnet à Amanieu de Foix de diverses terres situées à Escoyre, au lieu dit La Cane. — Acensement de terres situées dans la juridiction d'Excideuil par Jean de Bretagne, comte de Périgord, à Bernard Comeyrie ; — hommage rendu à Alain d'Albret par Léonard de Lestrade, pour les terres qu'il possédait dans la châtellenie d'Excideuil ; — rôle de la montre des nobles de la châtellenie d'Excideuil : Andry Jaubert, seigneur de Nantiac ; Lionnet Vigier de Prémilhac ; Jean Jaubert, seigneur de La Roche-Jaubert ; Jean Colombier ; Pierre Du Ret ; Olivier de Saint-Martin ; Jean Fauval ; Eymar de Ventignac ; Pierre Colombier de Vaux ; Jean Malet, seigneur de La Jorrie ; Bertrand Aytz, seigneur de Mesmin ; Pierre Jaubert de La Bastide ; Jean de Cognac, seigneur de Jumillac ; Arnauton Magne ; Jacques de Gaing, seigneur de Nouville ; Jean de Lourière ; Bernard Foucaud de Lardimalie ; Guinot de Belet ; Jean de Banes ; Archambaud de Montagrier ; Jean de Saint-Astier, seigneur des Bories ; Guillaume de Meilhard ; Thomas d'Autefort, seigneur de Gabillou ; Thomelin de Bousignac ; Pierre de Fars de Fossalandrie ; Pierre de Masvaley ; Guichard de Vaucoucourt ; Huguet de Fallac, seigneur de Saint-Orse ; Pierre Flament, bâtard de Bruzac ; Lionnet Deschamps de La Lanastre ; Marquès Reys, seigneur de Mayac ; Jean Martin, seigneur de La Filolie ; Hélié Mosnier, seigneur du Mas-Durand ; Hélié de Boisseuil ; Hugues Bosc, seigneur de La Pierre ; Archambaud Du Change ; Bernard de Saint-Astier, seigneur de La Court ; — reconnaissances des fiefs dus à Alain d'Albret dans les territoires d'Excideuil, Payzac, Ans, Nontron et Montignac ; — accord entre Alain d'Albret et Jeanne de Bretagne, dame de Baslon, relatif au paiement du douaire de celle-ci, pour lequel la châtellenie d'Excideuil lui était attribuée ; — copie des exemptions de tailles accordées aux habitants d'Excideuil par Charles VIII et Louis XII ; — transaction entre Jean, roi de Navarre, et Charlotte de Bretagne, au sujet de la seigneurie d'Excideuil ; —

dénombrement des biens possédés dans la ville d'Excideuil par : Antoine Pasquet ; François de Lambertie, prévôt de Saint-Raphaël ; Jean Du Murauld, seigneur de La Tarrière ; — enquête faite par le juge d'Excideuil relative à un meurtre commis par le capitaine Brossard, à La Crozille, sur Jean Chanors, dit le capitaine Bourges, etc.

E. 726. (Carton.) — 13 pièces ; 1 cahier in-4°, 94 feuillets, papier.

1487. — Aliénations faites par Alain d'Albret, comte de Périgord et vicomte de Limoges, de terres situées à Excideuil, Coussac, Bersac, Beauregard, Saint-Lézer, Savignac, Milhac, Champagnac, Saint-Pancrace, Abjac, Augignac, Saint-Pardoux, Saint-Pantaly, Brouchaud, Saint-Martin-le-Peint, Vergt, Badefol ; — copies jointes.

E. 727. (Registre.) — In-4°, 25 feuillets, papier.

1495-1503. — Acensements de terres situées dans la châtellenie d'Excideuil à : Étienne Renaud ; Gautier André ; Jean de Saint-Yrieix ; Pierre Des Fargues ; Bernard Marsclaud ; Guillaume Bailhe ; Guillaume Vitrat ; Guillaume Viacroze ; Pierre Constant ; Guillaume Vallade ; Jeanne Fauresse ; Robert Lachau ; Johannette Tardine, veuve de Jean Taillefer ; Adhémar et Pierre Taletz ; Hélie Queyroy ; Michel Toufy ; Adhémar Darnat ; Jean de Saint-Astier, seigneur de Ligue, etc.

E. 728. (Registre.) — In-folio, 144 feuillets, papier.

1522. — Reconnaissances de fiefs et hommages rendus au vicomte de Limoges par les habitants de la châtellenie d'Excideuil : Guilhem Parrot ; Jean de Turenne ; Jean Audebert ; Léonard Brétigne ; Jacques Des Champs ; Pierre Grassetz ; Bernard Faure ; Pierre de Vaulx ; Bussy Du Mas-de-Toyrac ; Jean Toucheporcs ; Pierre Audebert, dit Raffart ; Jean Laguionie ; Guillaume Constant ; Jean Laurier ; Guilhem Bayle ; Pierre Gilibert ; Jacques Faure ; Pierre de Montagut ; François Chicot ; Martial Vergnaud ; Aymard Abonneaux ; Jean Palent ; Jean de La Combe ; Jacques Petit ; Étienne Vitrat ; Étienne La Jaunias ; Jacques de Saint-Yrieix ; Étienne Focaud, veuve de Pierre Thomasson ; Hélie Du Puy ; Marguerite Menot ; François Gouzon ; Pierre de Maison-Rouge ; Léonard Boissets ; [Pierre] Bouzac ; Bernard Leyrisse ; Pierre de Combellas ; Jacques Methous ; Bernard

Joussenx ; Dauphin Ravidat ; Guillon de Leymarie ; Jean Coustilles ; Antoine Robert, dit Le Nègre, etc.

E. 729. (Carton.) — 10 pièces, parchemin ; 10 pièces, papier ; 3 sceaux.

1288-1551. — Quittance de 500 livres donnée par Jean de Puyguyon, gouverneur de Périgord, à Jean Chat, seigneur de Rastignac, pour final paiement du prix d'achat de la paroisse de Falhac (Fanlac). — Hommage rendu à Archambaud III, comte de Périgord, par Hélié de Fayolle. — Arrêt du parlement de Bordeaux entre le Chapitre de Saint-Front de Périgueux et Jean Du Chastenot, au sujet du domaine de La Ferrandie. — Accord entre Jean de Bretagne, comte de Périgord, et Naudonnet de Pomiers, touchant le village de Ferrière. — Procédure faite par Pierre Colombel, prévôt de Nontron, pour le vicomte de Limoges, afin de prouver que la paroisse de La Feuillade était dans la juridiction de Nontron ; — appel porté devant Poncet de La Boledière, commissaire du roi de France, par le vicomte de Limoges contre le roi de Navarre, comte d'Angoulême, au sujet des droits de juridiction dans le territoire de La Feuillade ; — hommage rendu à Alain d'Albret par Jean de Saint-Laurent, pour la seigneurie de La Feuillade. — Dénombrement des biens possédés par Pierre de Coppiac, habitant de Firbeys. — Enquête faite par Brun de Saye, lieutenant de Hélié VII, comte de Périgord, contre des routiers qui avaient ravagé le lieu de Fleix. — Hommage rendu à Jean de Bretagne, comte de Périgord, par Jean de Joignac, pour la maison noble de Forsac. — Vente de la paroisse de Fossemagne par Jean, roi de Navarre, à Antoine Hélié, seigneur de La Motte. — Hommage rendu à Isabeau de La Tour, tutrice de Jean d'Albret, seigneur de Châlusset, par Jean Séduyraud, pour les terres de Fraisseys. — Testament d'Itier-Bernard, seigneur de Freissinet ; — hommage prêté à Alain d'Albret par Hugues Joussineau, pour le fief de Freissinet. — Testament de Guillaume-Amanieu, vicomte de Fronsac.

Pour extrait :

Ferd. VILLEPELET.

(La suite prochainement.)

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. JEAN-LÉON DESSALLES.

Le département de la Dordogne a perdu, le 20 novembre 1878, un de ses érudits les plus remarquables.

Pendant plus d'un demi-siècle, M. Jean-Léon Dessalles n'a eu d'autre objectif que l'histoire du Périgord, et son nom mérite d'être inscrit avec honneur à côté de ceux des Chancel, Lépine, Taillefer, Leydet, Prunis, Mourcin, etc. Le président de la Société historique et archéologique du Périgord a déjà annoncé, en termes émus, la mort du savant historien (1) ; mais le *Bulletin* de la Société doit faire connaître M. Léon Dessalles d'une manière plus spéciale, car on peut dire que la Société doit en grande partie aux travaux de cet érudit la possibilité de sa création, nul n'ayant plus que M. Dessalles contribué à développer en Périgord le goût des recherches historiques.

La biographie d'un auteur consiste ordinairement dans l'énumération des ouvrages qu'il a publiés et, en effet, nous aurons bien peu de choses à dire de la vie de M. Léon Dessalles en dehors de la nomenclature de ses travaux, et, même en parlant de ceux-ci, on peut dire qu'ils sont uniformément consacrés à l'histoire du Périgord, car la philologie est une partie intégrante de l'histoire d'une localité. Le seul fait important que nous avons à signaler dans la vie de M. Léon Dessalles, c'est que depuis sa jeunesse il n'a jamais eu qu'une ambition, celle d'écrire l'histoire du Périgord. Il a consacré à ce but, on pourrait dire à ce culte, toutes ses études et, quand il l'a fallu, il a su sacrifier ses intérêts pécuniaires et ceux de son avenir à l'accomplissement de la patriotique mission qu'il s'était donnée.

Né au Bugue en 1803, M. Léon Dessalles avait à peine 23 ans lorsqu'une heureuse circonstance lui procura l'avantage de devenir secrétaire

(1) *Bulletin*, 1879, p. 28.

de M. F.-J.-M. Raynouard, le célèbre auteur des *Templiers*. M. Raynouard achevait alors ces importants travaux sur la langue romane, travaux qui devaient illustrer son nom. Il restituait à l'humanité l'histoire d'une langue et celle d'une civilisation presque entièrement oubliées, et dont la gloire augmente à mesure qu'on étudie davantage les monuments désormais impérissables qu'elles nous ont laissés.

Les leçons de M. Raynouard ne tombèrent pas sur une terre ingrate et c'est à la collaboration de MM. Dessalles et Pélissier que la philologie est redevable de la publication, après la mort de M. Raynouard, des derniers volumes du *Choix des poésies des Troubadours* et du *Lexique de la langue romane*.

Dans l'intervalle, M. Léon Dessalles avait été nommé employé aux Archives nationales, et ces nouvelles fonctions lui procurèrent l'estime et l'amitié de deux autres illustres académiciens : MM. Daunou et Michelet. L'un représentant éminent de la science bénédictine et modeste, qui ne s'occupe que de faire connaître les événements sans en déduire les conséquences ; l'autre, de la science plus moderne et toute pimpante, qui, sans négliger l'érudition proprement dite, cherche surtout à grouper les faits en une brillante synthèse pour en faire ressortir les aspects politiques ou poétiques.

M. Léon Dessalles avait surtout ambitionné la place d'employé aux Archives nationales pour être à portée d'y découvrir les documents pouvant servir à l'histoire du Périgord ; aussi, quand il eut achevé à Paris d'extraire des vastes dépôts des Archives et de la Bibliothèque nationale tous les renseignements qu'il lui paraissait utile de recueillir, il renonça volontairement aux chances d'avancement auxquelles ses aptitudes et son ancienneté lui donnaient droit ; il sollicita et obtint la place d'archiviste du département de la Dordogne.

Dans l'intervalle, et pendant les vacances, les relations de M. Léon Dessalles avec les membres des comités historiques du Ministère de l'instruction publique lui avaient permis d'obtenir différentes missions et d'inspecter les Archives départementales de la Gironde et celles bien plus importantes des Basses-Pyrénées, où se trouvent aujourd'hui les papiers des domaines considérables que les maisons d'Albret et de Bourbon avaient possédés en Béarn, en Gascogne, en Périgord, en Limousin, etc. Ces investigations et ces pérégrinations achevées, il ne restait à M. Léon Dessalles qu'à examiner les Archives du département de la Dordogne ; il les examina et les dépouilla, et, ses extraits pris, il se retira dans son modeste domaine du Bugue, emportant avec lui, dans sa retraite, 20,000 copies de documents qu'il n'avait plus qu'à mettre en ordre pour en construire le monument immense qu'il voulait donner à sa patrie.

M. Léon Dessalles n'avait point d'enfants ; mais la compagne qu'il s'était choisie, a mis tous ses soins et tout son orgueil à procurer à son heureux mari le calme et la tranquillité nécessaires à l'accomplissement de ses vastes travaux.

Malheureusement les charmes de cette vie si paisible ont peut-être contribué à faire oublier quelquefois à M. Dessalles que les travaux si opiniâtrément accomplis et dans des conditions si favorables, pendant plus d'un demi-siècle, avaient besoin d'une activité constante pour être mis en œuvre, avant que les infirmités ou la mort ne vinssent mettre obstacle à l'accomplissement du patriotique projet qu'il avait entrepris.

Espérons que la rédaction de l'histoire du Périgord est assez avancée pour pouvoir être publiée, ou du moins que le département de la Dordogne pourra se charger de faire imprimer le texte de tous ces documents si patiemment recueillis par M. Léon Dessalles.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit dans le *Courrier de la Gironde*, du 4 décembre 1878, le fruit du travail de M. Léon Dessalles ne périra pas tout entier. Une portion importante de ses œuvres est imprimée, et la nomenclature que nous en publions ci-dessous, quoique évidemment incomplète, permettra aux érudits d'y recourir quand ils en auront besoin.

Cette liste permet aussi d'apprécier d'un coup-d'œil l'ensemble des travaux que M. Léon Dessalles, lauréat des académies de Bordeaux, de Toulouse et de l'Institut, avait accomplis pour la langue romane et pour l'histoire du Périgord.

Jules DELPIT.

Liste des ouvrages imprimés de M. Léon Dessalles :

1836. — *Mystère de saint Crespin et saint Crespinien*, publié pour la première fois, d'après un manuscrit conservé aux Archives du royaume, par L. Dessalles et P. Chabaille. Paris, Silvestre. In-8°.

1839. — *Essais sur les troubadours périgourdiens aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles*. (Echo de Vésone.)

1840. — *Remarques sur les Recherches de Gustave Fallot*. Périgueux, Dupont. In-8°.

1840. — *Bertrand de Born*. (Echo de Vésone.)

1840. — *De l'Agriculture*. (Annales agricoles de la Dordogne.)

1841. — *De la confiscation du duché de Guienne*. (Annales agricoles.)

1842. — *Les Pastoureux de 1320*. (Annales agricoles.)

1842. — *Le Procès de Robert d'Artois et ses suites*. (Calendrier administratif de la Dordogne.)

1842. — *Rapport au préfet du département de la Dordogne sur les Archives de l'ancien comté de Périgord.* (Périgueux, Dupont. in-8°)
1843. — *Sequin de Badefol.* (Annales agricoles.)
1843. — *Un épisode de l'histoire de la ville de Périgueux.* (Annales agricoles.)
1843. — *L'Hopital de Montpon.* (Calendrier administratif.)
1844. — *Le Trésor des Chartes, sa création, ses gardes et leurs travaux, depuis l'origine jusqu'en 1582.* Paris, Imprimerie royale. In-4°.
1844. — *Notice historique sur le cardinal de Périgord.* (Calendrier administratif.)
1844. — *Archiprêtres du Périgord.* (Calendrier administratif.)
1845. — *Notice sur Aimar de Ranconnet.* (Calendrier administratif.)
1845. — *Notices historiques sur Périgueux, Brantôme, Bourdeille, Bergerac, Sarlat, etc.* (Histoire des villes de France. Paris, In-8°, tome 2.)
1846. — *Notices biographiques sur Pierre Itier et Christophe de Rouffignac.* (Calendrier administratif.)
1846. — *Le Périgord et ses limites.* (Annales agricoles.)
1847. — *Périgueux et les deux derniers comtes du Périgord ou histoire des querelles de cette ville avec Archambaud V et Archambaud VI.* Paris, Dupont. In-8°.
1847. — *Notice historique sur Jean de Chambrillac.* (Calendrier administratif.)
1848. — *Notice biographique sur Arnaud de Cervole.* (Calendrier administratif.)
1855. — *De l'Administration en Périgord du XIII^e au XVIII^e siècle.* Périgueux, Dupont. In-8°.
1858. *La Langue et la Littérature romanes.* Bordeaux, Gounouilhou. In-8°.
1858. — *Histoire du Bugue.* Périgueux, Dupont. In-8°.
1862. — *Etablissement du Christianisme en Périgord.* Périgueux, Dupont. In-8°.
-

M. DE LA MENEUSE.

La Société historique et archéologique du Périgord vient de faire une nouvelle perte, dans la personne de M. Brachet de La Menuse, enlevé subitement, le 15 du mois de janvier, dans son château de Château-l'Évêque. M. de La Menuse n'avait que quarante-quatre ans. La mort jette toujours le deuil et l'affliction partout où elle passe, mais lorsqu'elle emprunte la

soudaineté et la rapidité de la foudre, elle ébranle les cœurs les plus insensibles et les plus indifférents.

La mort de M. de La Menuse a, en effet, vivement impressionné et affligé tout le monde, mais particulièrement les nombreux amis qu'il avait su se faire dans les cercles où il vivait. Son caractère conciliant et la sage lenteur qu'il apportait dans les affaires lui avaient conquis toutes les sympathies des habitants de la commune de Saint-Geyrac, dont il était originaire, et qu'il administrait comme maire depuis de longues années. Il était avant tout homme de bien, de bon conseil et de paix.

Chrétien fervent et convaincu, il favorisait les œuvres catholiques que les besoins de la société moderne ont fait éclore dans la France et dans notre Périgord. Il était membre du Comité catholique de Périgueux et il encourageait par son exemple les généreux efforts que la société périgourdine et départementale consacre au maintien de la foi chrétienne dans le cœur de la jeunesse ouvrière.

En entrant, un des premiers, dans la Société historique et archéologique du Périgord, il avait aussi pour but d'aider à la conservation de nos monuments historiques et chrétiens. Il avait un culte pour tout ce qui portait le cachet de l'ancienneté, et c'était avec un respect presque douloureux qu'il voyait toucher aux anciens édifices consacrés par quelque grand souvenir historique ou religieux. C'est ce qui explique l'hésitation qu'il avait mise à entreprendre l'œuvre considérable de restauration du château de Château-l'Évêque, ancienne résidence des évêques de Périgueux avant la Révolution, et où saint Vincent de Paul a dû séjourner quelque temps, puisqu'il fut ordonné prêtre dans l'église de cette paroisse, qui était autrefois chapelle du château épiscopal.

La mort le frappe au moment où il allait vaincre cette répugnance pour la démolition et où il formait le projet de réparer l'outrage que le temps a fait à cette ancienne résidence épiscopale.

Le culte des traditions saines et chrétiennes se généralisait chez M. de La Menuse. Père de cinq enfants qui faisaient sa joie et d'un sixième dont il ne recueillera pas les premiers sourires, époux d'une femme que la foi et l'éducation de famille ont élevée à la dignité et à la hauteur de la femme forte, M. de La Menuse, après avoir consacré ses journées aux affaires sérieuses redevient, dans l'intérieur de sa famille, simple, affable, bon, familier, et si la mort ne l'eût ravi avant l'âge, il aurait mérité la belle et chrétienne qualification de patriarche.

A l'encontre de beaucoup d'autres qui vont chercher au-dehors les délassements et l'oubli des préoccupations, lui ne les trouvait qu'au sein de sa famille.

Puisque nous en sommes à louer ses vertus domestiques, nous dirons

que ses serviteurs, pour lui, étaient comme de la famille, que rien ne lui déplaisait autant que d'en changer, et il était plutôt disposé à les excuser qu'à les réprimander. On pouvait, à juste titre, lui appliquer le proverbe : Les bons maîtres font les bons serviteurs.

La mort qui l'enlève au moment où la vie lui offrait les plus belles espérances de bonheur et de jouissances paternelles ne l'effrayait pas, car les sentiments religieux qui l'animaient lui faisaient souvent envisager ce moment suprême avec calme et résignation. Il savait et il croyait que Dieu n'abandonne pas la veuve et l'orphelin, et c'est en demandant les secours de la religion qu'il est tombé frappé mortellement entre les bras de sa digne épouse.

Comment redire la force d'âme et la foi vraiment chrétienne avec lesquelles cette héroïque femme a accepté l'immense sacrifice que la Providence a demandé à son amour et à sa foi ! Le Seigneur l'en récompensera.

Puisse l'expression des nombreuses marques de sympathie qui lui ont été données, et auxquelles s'associent les membres de notre Société, adoucir une douleur si grande, si légitime et si chrétienne !

L'abbé A. GRANGER.

M. COUDERC-MONPLAISIR.

Notre honorable confrère, M. Couderc-Monplaisir, était né à Saujon en 1829. Son père appartenait à une vieille et honorable famille de Sarlat.

Il était bien jeune encore, lorsque sa famille rentra à Sarlat ; il commença ses études au collège de cette ville et alla les terminer au lycée de Cahors. Après de brillants succès universitaires, il entra dans l'administration des contributions directes, où il arriva très-promptement au poste de contrôleur.

Son administration l'appela bientôt à Paris, où M. Chouri ne tarda pas à le distinguer et à le signaler à M. Magne, ministre, qui s'empressa de le mettre à la tête du département de la Dordogne, comme directeur des contributions directes.

Il resta assez longtemps à Périgueux, où il se fit remarquer par les qualités de son cœur et de son esprit. Dévoué à ses fonctions, il se prodiguait dans le travail le plus ardent. Il avait, en outre, une qualité inappréciable pour un chef de corps ; ses subordonnés avaient en lui un camarade plutôt qu'un chef.

Bientôt il fut envoyé à Caen. L'administration centrale voulait le rapprocher de Paris, où il était souvent appelé dans les conseils de son administration.

Il est mort à Caen, entouré des regrets de tous ceux qui le connaissaient.

X...

M. PIERRE MAGNE.

(Notice lue dans la séance du 6 mars.)

Mes chers confrères,

Nous venons de perdre notre premier président d'honneur M. P. Magne ; que de tristesse et de douleur nous occasionne une pareille mort ! Les paroles prononcées sur la tombe de M. Magne, pour glorifier sa mémoire, les biographies nombreuses qu'a données la presse, ont sans doute énuméré convenablement les grandes qualités de l'homme d'État, de ce ministre habile, intègre, patriote, toujours dévoué à son pays, en dépit des partis ; mais ces éloges n'ont peut-être pas fait suffisamment ressortir l'homme privé, son caractère, son savoir et ses sentiments exquis. Peut-être pouvons-nous, nous qu'il honora de son amitié, parler ici de lui d'une manière plus intime. Permettez-moi donc, vous tous qui lui étiez si sympathiques, de saisir sur le vif cette noble existence et de la rechercher dans ses manifestations affectives, dans ses actes, dans ses écrits.

Au début de sa carrière politique, M. Magne fit une profession de foi des plus sincères et des plus loyales ; il ne fit appel ni à la popularité ni à des promesses compromettantes, il déclara n'accepter le mandat de député que pour servir le pays, prêt d'ailleurs qu'il était à entrer dans les fonctions publiques, si le gouvernement avait besoin de son concours et de son dévouement. Dès ce moment, il a été fidèle à ce programme, car bientôt placé au premier rang des économistes dont s'enorgueillit la France, il n'a cessé de se montrer, dans les différents ministères où il a usé sa vie, à la hauteur de la tâche qu'il eut le pressentiment de remplir.

Ses discours peignent admirablement sa doctrine, la profondeur de ses vues, sa sagesse et sa philosophie. En voici quelques extraits :

« Les ressources financières d'un pays sont un *porte-respect* qui peut
» même, quelquefois, le dispenser d'user de sa force ; c'est donc un devoir
» pour tous ceux qui prennent part aux affaires du gouvernement de tra-
» vailler à accroître ses ressources et d'écarter tout ce qui pourrait les
» compromettre. Si le budget, c'est l'argent de tout le monde, par consé-
» quent il ne faut donner le droit de participation à sa distribution, que
» d'une manière juste, impartiale, équitable, sans privilège et sans exclu-
» sion, car tout le monde a un droit égal à l'argent de tout le monde,
» quand la justice se fait entendre..... Le mérite suprême en ma-
» tière de finances, c'est de dire et de pratiquer la vérité..... Je ne

» crois pas qu'il y ait de gouvernement assez insensé pour faire volontairement ce qui est mal; tous s'empressent de faire ce qui est bien et même quelques-uns ce qui est mieux. Quand ils font mal, c'est qu'ils se trompent..... Vous avez entendu un grand orateur (M. Thiers) dire, en empruntant un passage de Pline, *l'homme a été jeté nu sur la terre nue*. C'est vrai, mais en même temps le créateur a donné à l'homme et à la terre tout ce qui leur était nécessaire pour se procurer ce qui leur manquait. Il a donné à l'homme l'intelligence et la force, à la terre la fécondité; il leur a marqué le but, le progrès. Il leur a indiqué le moyen, le travail, le travail sans fin, sans relâche, sans repos, le travail incessant. »

M. Magne revit tout entier comme homme d'État dans ce magnifique langage, si correct, si humanitaire. C'est celui d'un ministre formé aux leçons des Colbert, des Turgot, des Montesquieu.

Combien nous regrettons que le temps lui ait manqué pour faire valoir, dans un livre spécial, l'ensemble de ses idées et de sa longue expérience! Nous regrettons surtout qu'il n'ait pu coordonner sa volumineuse et inappréciable correspondance; documents précieux accumulés dans ses mains, pendant trente ans, sur les hommes et les choses de notre époque. Peut-être ne l'a-t-il pas fait, se répétant ce que son devancier, au château de Saint-Michel de Montaigne s'était dit souvent : « *Que sais-je?* » et tenant d'une main ferme la balance philosophique montaignienne, n'a-t-il pas osé aborder une entreprise délicate dans laquelle il faut dissimuler bien des vérités.

Ce que nous aimions surtout dans M. Magne, c'était le Périgourdin expansif, passionné pour sa ville natale et sa province et que la réserve, la correction et la froideur du maintien de l'homme d'État ne pouvaient cacher. Au milieu des plus graves préoccupations, ses souvenirs le reportaient vers les lieux où s'était passée son enfance, où il avait laissé les compagnons de ses jeux, de ses succès scolaires; aussi fit-il à son cher pays tout le bien dont il put disposer : routes, chemins de fer, canaux navigables, améliorations agricoles, établissements financiers, restauration d'anciens édifices, d'églises, envois d'objets d'art... furent le partage de la Dordogne. Vous vous rappelez quel respect, quel amour il avait pour tous nos vieux monuments, avec quelle joie il apprit que la ville de Périgueux avait racheté son amphithéâtre romain; n'est-ce pas lui qui, lors de la découverte des Thermes, nous fit obtenir du Ministre de l'instruction publique, la somme nécessaire pour continuer les fouilles, argent qui, n'ayant pas pu être utilisé, fut appliqué plus tard à l'enlèvement de la précieuse mosaïque, une des richesses du Musée départemental et à l'achat de tableaux pour le Musée de la ville. C'est à son affectueuse hospitalité que nous avons pu,

en collaboration de notre ami Léon Lapeyre, relever et publier toutes les inscriptions de la bibliothèque de Montaigne, *de sa librairie*, ainsi qu'il l'appelait, et prouver que cet ensemble de sentences et d'extraits philosophiques reflétait dans sa disposition le livre des *Essais*.

M. Magne portait à nos travaux un intérêt très-vif; c'était un érudit, un écrivain d'un goût fin et délicat; les citations que nous avons faites le prouvent suffisamment. Ses études latines avaient été très-fortes. Nous l'avons vu traduisant Bacon à livre ouvert et expliquant des passages du traité *De dignitate et augmentis scientiarum*, restés obscurs jusqu'à lui. Son éducation artistique dans une ville aussi mal partagée que l'était la nôtre, il y a cinquante ans, n'avait ouvert devant lui aucun horizon; il avouait en riant qu'il en était resté comme goût, en composition musicale, à la partition du *Devin du Village*. En peinture, il admirait la passion de son ami le président Schneider, qui mettait des centaines de mille francs sur des tableaux, mais il ne l'aurait pas imité; et en sculpture il ne s'était senti impressionné à Rome, que devant le Laocoon; il attribuait même en partie cette émotion aux beaux vers de Virgile qui étaient revenus à sa pensée. En architecture, sa faculté puissante d'observation et de comparaison lui avait fait comprendre l'harmonie des lignes et le style des époques, et il en donna une preuve manifeste dans la restauration du château de Montaigne.

N'oublions pas de rappeler que c'est à lui que nous devons l'initiative de la publication de la correspondance de Colbert, de ce ministre de Louis XIV qui s'était élevé, d'une condition obscure, ainsi que notre compatriote, par ses services et son génie, aux plus hautes dignités du royaume.

M. Magne ne servit pas seulement les intérêts généraux du pays et du département, mais c'est par milliers qu'on compterait ceux que, riches ou pauvres, il a obligés. « Les petits fonctionnaires, disait-il un jour » à la tribune, qui nous intéressent tous au même titre, m'intéressent, moi, » très-particulièrement; j'en ai donné des preuves et j'ai bien des raisons » personnelles pour leur être sympathique, car pendant longtemps j'ai » partagé leur sort. »

D'un abord facile, peu soucieux de faste et d'étiquette, mais s'y conformant dans le monde officiel d'une manière stricte par respect pour la position qu'il y occupait, il n'aimait en rien le bruit de la vie telle qu'elle se comprend aujourd'hui. Il était resté sous l'influence d'une timidité native, et il racontait que le jour où il fut présenté pour la première fois à la cour du roi Louis Philippe par le général Bugeaud, le roi l'accueillit avec la plus grande bienveillance et se mit à lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre et qu'il ne sut un moment ni placer un mot, ni se débarrasser de son chapeau. La première fois qu'il eut à parler à la chambre des députés, l'im-

pression glaciale du marbre de la tribune et le silence qui se fit à sa vue le laissèrent interdit. Il crut un instant que la parole allait lui faire défaut.

On sait qu'il n'oublia jamais ses premiers protecteurs et avec quelle dignité il protesta contre un décret injuste et impolitique. — Il détestait les persécutions ; il accordait son appui facilement aux solliciteurs besogneux et dignes. Combien de fois l'avons-nous entendu les recommander à ce fils bien-aimé, Alfred, qu'il a vu mourir ! — D'une autorité toute paternelle, il était entouré d'anciens serviteurs qui l'adoraient. Cet esprit si froid, si calculateur, que la raison la plus saine, la plus logique a toujours dominé, avait cependant quelques côtés poétiques, quand il s'abandonnait aux souvenirs de l'enfance. Il aimait les promenades dans la campagne, les repas dans les bois accompagné de quelques amis aux lieux où il avait déniché des oiseaux et fait l'école buissonnière. — Il était bon ; il était charitable, ses dispositions testamentaires en faveur des pauvres malades le témoignent. — Il n'eut pas d'ennemis, — quelques envieux, sans doute. C'est surtout dans les petites villes de province que de bonnes gens se rendent malheureux en se persuadant que tout compatriote qui s'élève en dignités ou en fortune n'a *cette chance* qu'à leur détriment et qu'il détourne ainsi à son profit des biens qui leur étaient dus. M. Magne ne recevait de marques d'amitié de la part de quelques-uns de ses anciens camarades que lorsqu'ils le voyaient revenir à Périgueux, mais tombé du pouvoir ! — Ce n'étaient pas des adversaires politiques, qu'on en soit certain, que ces concitoyens qui ont brisé l'inscription que la reconnaissance publique avait consacrée à l'enfant du peuple, si utile à son pays et bienfaiteur de sa ville natale !

Parlerai-je de son désintéressement ? Il ne connut jamais le chemin qui conduit aux richesses faciles, et tout en reconnaissant que l'argent est une marchandise dont il faut laisser le commerce libre, il s'abstint de tout *alea*, pour son propre compte. Il ignore toujours les bonnes et les mauvaises nouvelles financières. Sans un don généreux de l'Empereur, il eût laissé une fortune relativement médiocre et on peut révéler aujourd'hui que, retiré du Ministère des travaux publics, il refusa un million que lui offrait une compagnie puissante pour le mettre à sa tête avec le titre de directeur-général, car on aurait pu dire qu'il avait été complaisant pour elle, alors qu'il n'avait été que juste et n'avait eu en vue que l'intérêt général.

Nous croyons avoir mis en plus saisissant relief la figure, les mérites et la valeur morale de M. Magne. Sa haute raison lui servit toujours comme à Montaigne, avec lequel il avait bien des points de ressemblance ; il brilla surtout par le bon sens, et cette haute raison le tint rapproché de Dieu. S'il avait pu s'abandonner entièrement au doute, il avait près de lui une

femme excellente, d'une piété douce et tolérante, qui a été le bon ange de son foyer domestique et qui lui aurait montré la voie qui mène à Dieu. Mais il était prêt. On dit que quelque temps avant sa mort, et comme pour le distraire de ses souffrances, on lui montra dans un écrin les nombreuses décorations qu'il avait si justement obtenues; il étendit sur elles sa main tremblante, puis levant ses yeux vers le ciel, il sembla dire : Qu'est-ce que tout cela au jour suprême.

L'humble habitation où M. Magne est né existe encore dans le faubourg des Barris-Saint-Georges; c'est là que ses parents, de simples artisans, façonnèrent sa jeunesse au travail et à l'honnêteté. Le ministre ne manquait pas de la visiter chaque année; il avait du plaisir à y venir serrer la main de ses anciens voisins, de pauvres ouvriers; il l'avait conservée comme un glorieux parchemin de noblesse; ses descendants tiendront aussi à la garder intacte. Pour la ville de Périgueux, c'est une habitation historique de plus, après celles de Bodin, de Bertin, de Lagrange-Chancel et de Dumesnil.

E. GALY.

M. LE DOCTEUR MOREAUD.

Un nom encore des plus dignes et des plus chers, à ajouter à la liste de nos morts, celui du docteur L. Moreaud, maire de Tocane-Saint-Apre, membre du Conseil général de la Dordogne, chevalier de la Légion-d'Honneur. Administrateur sage et dévoué, il avait transformé son bourg en une charmante petite ville : médecin d'une science prudente et sûre, son zèle et son désintéressement l'avaient fait adorer de la population. Des études classiques sérieuses entretenaient en lui le culte des Muses : il était auteur de compositions littéraires estimables, que sa modestie l'empêcha de publier. Il s'occupa aussi de recherches scientifiques et particulièrement de navigation aérienne. L'Académie des sciences a signalé avec éloges un anneau à transmission mécanique de son invention.

N'oublions pas de rappeler que c'est à lui que nous devons la découverte du cimetière mérovingien de Tocane-Saint-Apre, qu'il en décrivit les fouilles et donna généreusement au Musée les objets précieux qu'il y avait recueillis. C'était un bon confrère et ainsi que M. P. Magne, son condisciple et son ami, l'un de nos meilleurs Périgourdiens.

E. GALY.

NOTES DE VOYAGES EN PÉRIGORD PAR M. DE MOURCIN.

(1824-1828). — *Suite.*

Trajet de Domme à Saint-Cyprien. — Je partis de Domme le 26, à quatre heures du soir ; je vis mal ce qui se trouva sur mon chemin. Je couchai chez l'adjoint de Saint-Vincent, et le 27, à six heures du matin, je fus à Saint-Cyprien.

La Roque-Gajac. — Je passai à La Roque-Gajac ; les maisons sont au bas d'un rocher très-élevé et à pic. Il y a dans ce rocher quelques cavités qu'on a transformé en maisons au moyen d'un mur de façade. Ces cavités-maisons sont à différentes hauteurs, et il en est de vieilles où je ne sais comment on pouvait arriver. A l'aspect de ce rocher qui s'avance sur les maisons, on est effrayé. Quelquefois il en tombe des blocs énormes qui écrasent tout ; mais n'importe, on trouve cela fort commode.

Saint-Julien. — J'ai vu de l'autre côté de l'eau Saint-Julien, paroisse qui ne paraît avoir rien de remarquable.

Vézac. — En partant de La Roque-Gajac, j'aurais dû suivre les hauteurs ; j'aurais vu Vézac, où il y a, dit-on, des tombeaux.

Castelnau. — Vis-à-vis de Vézac, de l'autre côté de l'eau, on voit Castelnau-les-Milandes. Il y avait, dit-on, un monastère ou chapitre, détruit depuis une soixantaine d'années. Je ne sais si l'église existe encore. Le château est bien délabré et en ruine. Le Scéu passe au bas de ce château et se jette dans la Dordogne, où est écrit sur un poteau *Tournepique*.



Trois planches lithographiées accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente la Fausse murale trouvée au camp de Sainte-Eulalie-d'Ans ; — la 2^e et la 3^e représentent Deux Fontaines de l'ancienne abbaye de Brantôme.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

FERD. VILLEPELET.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.



TOME VI. — TROISIÈME LIVRAISON.



PERIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^o, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Mai-Juin 1879.

Sommaire des matières contenues dans la 3^e Livraison.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 3 avril 1879.....	181
— du jeudi 1 ^{er} mai 1879.....	194
Mémoire sur des os d'un Buffle (M. A. BLEYNE).....	203
Chartes anciennes de Saint-Florent près Saumur pour le Périgord (<i>Suite et fin.</i> — M. P. MARCHEGAY).....	220
Prieurés de l'ordre de Grandmont en Périgord (M. l'abbé GOYHENÈCHE).....	243
Chefs calvinistes à la prise de Périgueux (M. A. LECLER).....	245
Six lettres inédites du roi Henri IV (M. l'abbé GOUSTAT).....	255
Demi-dolmen de Teyjat (M. A. DE ROUMEJOUX).....	259
Essais topographiques, historiques et biographiques sur l'arrondissement de Nontron (<i>Suite.</i> — M. R. DE LAUGARDIÈRE)....	260
Un drapeau tricolore en Périgord avant 1789 (M. A. DUVERNEUIL).....	268
VARIA : Philippe de Chamberlhac, évêque de Sion et de Nice, archevêque de Nicosie (M. J. GREMAUD).....	273

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 3 avril 1879.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Froidefond, l'abbé Riboulet, Jules Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleyne, l'abbé Brugière, l'abbé Chalaud, l'abbé Deschamps, Maurice Féaux, Jauvinaud, le comte de Larmandie, le colonel Sermensan et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT énumère les livres que la bibliothèque a reçus le mois passé :

La *Revue des langues romanes*, de Montpellier, 3^e série, tome I, n^o 1, janvier, février et mars 1879;

Les *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest*, quatrième trimestre de 1878, contenant un mémoire instructif de M. Ledain, sur les *Fouilles de deux tumulus et d'un dolmen près Bressuire*;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XXVI, première et deuxième livraisons, contenant une *Etude sur les emplacements des stations gallo-romaines autour d'Augustoritum (Limoges)*, par M. l'abbé Rougerie, qui établit que la station *Fines* entre *Augustoritum* et *Vesonna*, était à Courbefy; un mémoire de M. l'abbé Arbellot intitulé : *La Vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion*, où il prouve que ce n'est pas Bertrand de Gourdon qui a blessé Richard au siège de Châlus, mais un chevalier nommé Pierre Basile;

et un article de M. Louis Guibert, plein de piquants détails sur l'ancienne *Confrérie des Cornards* de Payzac ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome I, deuxième livraison, janvier-mars 1879 ;

La *Revue Bordelaise, scientifique et littéraire*, n^{os} des 16 et 30 mars 1879 ;

Le *Giornale araldico* de l'Académie royale héraldique de Pise, n^o de février 1879 ;

De M. Frœhner, ancien conservateur du Louvre, un prospectus de son ouvrage qui doit paraître le 1^{er} juin : *La Verrière antique*, description de la collection J. Charvet ;

De M. Paul Marchegay, archiviste honoraire de Maine-et-Loire, *Chartes de Saint-Florent, près Saumur, concernant l'Angoumois*, brochure in-8^o, 1879 ;

De M. H. Forneron, *Révision du procès d'Anne Boleyn*, extrait de la *Revue de France*, brochure in-8^o, 1879 ;

De M. Léon Clédât, ses deux thèses pour le doctorat ès-lettres soutenues en Sorbonne au mois de février dernier, la thèse latine : *De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate*, et la thèse française : *Du rôle historique de Bertrand de Born (1175-1200)*, in-8^o, Paris, 1879 ;

De M. Justin Bellanger, plusieurs de ses œuvres : *Entre deux spectacles, esquisses théâtrales* ; *Analyse critique d'un livre intitulé : Les temps nouveaux*, de M. Nadault de Buffon ; *O imitatores!* poésie, et *Bataille sur la Sambre*, extrait d'une traduction nouvelle des *Commentaires* de J. César, sur la guerre des Gaules.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT prie M. le marquis d'Abzac de La Douze de vouloir bien faire un rapport à la Société sur la thèse latine de M. Clédât ; il chargera M. Dujarric-Descombes d'un travail analogue sur la thèse française.

MM. Albert DE MASSOUGNES et J. DUPUIS, nommés membres titulaires dans la précédente réunion, transmettent leurs remerciements à la Société.

MM. le marquis DE CHANTÉRAC, le comte DE BEAUFORT et l'abbé CHEYSSAC, délégués par la Société pour assister aux

réunions de la Sorbonne, les 16, 17 et 18 avril prochain, nous mandent qu'ils acceptent ces fonctions avec empressement.

M. LE PRÉSIDENT nous apprend que notre honorable vice-président M. le vicomte DE GOURGUES, atteint depuis quelques années d'une infirmité qui le prive presque entièrement de ses yeux, et ne pouvant, en conséquence, se servir des livres d'archéologie et d'histoire locale que lui a laissés son regretté beau-frère M. Charles Des Moulins, les donne aujourd'hui à la bibliothèque de la Société. « Je crois entrer, dit M. de Gourgues, dans les idées de M. Des Moulins et les accomplir à la lettre en offrant ces livres à la Société historique et archéologique du Périgord. Il n'aurait jamais voulu les disséminer au loin ; il aimait trop le pays au milieu duquel il avait passé sa vie. Ayant habité Lanquais et publié plusieurs écrits relatifs à la Dordogne, il s'était d'avance associé à vos travaux. Plusieurs membres de la Société étaient de ses amis : aussi l'hospitalité que recevront auprès de vous les livres qui lui ont appartenu sera toute naturelle. D'un autre côté, il ne les aurait jamais donnés qu'à des travailleurs, et la voix publique apprend déjà que parmi les Sociétés savantes des départements il en est peu qui par l'habile direction qu'elle suit, le nombre et l'ardeur de ses membres, l'importance aussi de ses travaux, aient acquis en si peu de temps le rang distingué qu'occupe aujourd'hui celle à laquelle je ne puis plus appartenir qu'à titre honoraire. »

Ce don généreux, ajoute M. le Président, consiste en 200 volumes environ, dont quelques-uns sont rares et d'autres fort précieux : il y a notamment 34 volumes de *Mélanges historiques et archéologiques* qui contiennent de cinq à six cents brochures, avec dédicaces et notes, d'une grande valeur. Un catalogue sera dressé du tout pour que les livres puissent être mis à la disposition des membres désireux de les consulter.

Bien que M. le Président ait déjà remercié M. de Gourgues, la Société estime, maintenant qu'elle connaît l'importance et la valeur du don qui lui est fait, qu'elle doit transmettre ses nouveaux remerciements à notre honoré vice-pré-

sident, et elle charge le Secrétaire-général d'être l'interprète de sa gratitude à ce sujet.

M. H. DE MONTÉGUT nous adresse la notice qu'il a promise de M. de Gourgues sur *La Dodécade de l'Évangile*, par Estienne Sanguinet, gentilhomme gascon, et qui sera reproduite dans le *Bulletin*. Il joint à son envoi une liste d'un certain nombre d'ouvrages rarissimes sur le Périgord, qu'il a dans sa bibliothèque, et fait appel aux lumières des membres de la Société pour connaître l'auteur d'un véritable petit chef-d'œuvre d'humour, de gaîté gauloise, assaisonnée d'un sel piquant, intitulé *La Dinde aux truffes ou le don patriotique des Périgourdins à l'Assemblée nationale*, de l'imprimerie de Girard, rue de Valois, 80, plaquette de 16 pages in-8°, dans laquelle l'auteur fait allusion au voyage de M^{lle} Courcelle-Labrousse à Paris pour y convertir l'Assemblée nationale à ses opinions.

La notice sur *La Dodécade* et les titres des ouvrages périgourdins appartenant à M. de Montégut seront publiés aux *Varia*.

M. le bibliothécaire de l'Académie des sciences, lettres et arts de Savoie demande à compléter la collection de notre *Bulletin* dont il a déjà une bonne partie, et indique à cette intention les numéros manquants. Sa lettre est remise à M. le trésorier-bibliothécaire qui y donnera satisfaction dans la mesure du possible.

M. LE PRÉSIDENT a relevé dans le compte-rendu d'une des dernières séances de la Société archéologique et historique de la Charente la note suivante, sur laquelle il appelle particulièrement l'attention de M. Philippe de Bosredon :

« M. Chauvet signale, pour faire suite à un travail de M. de Bosredon, les endroits du canton de Mareuil (Dordogne) où il a fait des découvertes.

» Sur la commune de Beaussac, il a trouvé une grotte taillée et un souterrain refuge au village de Mallut; plusieurs haches polies en pierre et silex aux environs de Bretange; des débris d'anciennes forges à bras, probablement gallo-romaines, dans le bois de la Côte; une grotte taillée dans la falaise au levant de Beaussac, et enfin de vastes souterrains sous le château d'Aucors.

» Sous la commune de Ladosse, l'exploitation d'une carrière, située sur la route de Rudeau à Beaussac, a mis au jour de nombreux silos et d'autres refuges taillés dans le roc; au chef-lieu de cette commune, on lui a indiqué plusieurs silos remplis de terre noire et semblables à ceux que l'on a trouvés à Jarnac, et que l'on désigne, à tort quelquefois, sous le nom de puits funéraires, ainsi que l'a démontré M. Lièvre dans une de nos dernières séances. »

Notre honorable confrère M. HOARAU DE LA SOURCE a envoyé à M. le Président, pour les examiner, un petit nombre d'ossements qui ont été trouvés, aux environs d'Eymet, dans le terrain tertiaire, et qui proviennent, dit M. le Président, de l'extrémité du maxillaire inférieur d'un *Acerotherium incisivum* (rhinocéros sans cornes).

M. DUMAS, instituteur à Saint-Pantaly-d'Ans, adresse des notes topographiques intéressantes sur le camp de Sainte-Eulalie, que M. le Président utilisera en publiant prochainement son mémoire sur la *Faux murale* découverte au Pouyoulet.

M. LE PRÉSIDENT annonce que la belle mosaïque de Laboissière-d'Ans, dont il a été parlé plusieurs fois, est actuellement au Musée de Périgueux où les amateurs pourront désormais l'admirer, et fournit quelques détails sur les travaux de déblai et d'enlèvement de ces nombreux carrés, apportés à Périgueux dans leurs cadres en fer et recouverts de plâtre. Cette mosaïque bien conservée, aux couleurs diverses, devait être placée dans la galerie de quelque villa romaine, d'où l'œil découvrait une jolie vue sur la vallée de l'Auvézère; elle y occupait une superficie de 20 mètres carrés. Vers le point central se remarquait la tête de Flore que nous verrons tout à l'heure dans la salle du rez-de-chaussée, au milieu des nombreux fragments rapportés de Laboissière.

M. le Secrétaire-Général fait ensuite hommage au Musée départemental, de la part de M. H. DE MONTÉGUT, d'un poignard de l'époque mérovingienne qui a été trouvé dans un *château* de la commune de Villeteureix, près Ribérac, et dont la poignée est encore recouverte d'une mince plaque de cuivre doré avec un dessin représentant des entrelacs.

M. Dulaurier, membre de l'Institut, a écrit, il y a quelques jours, à M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL pour lui demander l'estampage d'une inscription arménienne qui, disait-il, devait exister au Musée de Périgueux. Celui-ci ne connaissant pas d'inscription arménienne à Périgueux et pensant qu'il s'agissait de l'inscription trouvée, il y a quatorze ans, sur un tombeau de l'ancienne église de Saint-Georges-des-Barris, a envoyé à M. Dulaurier la brochure de M. le docteur Galy, où est relatée cette découverte : *La sépulture de Jacob le pèlerin d'Arménie*. Voici la réponse qu'il en a reçue :

« Je ne saurais trop vous remercier, Monsieur, de l'empressement que vous avez bien voulu mettre à me répondre et à m'envoyer la très-intéressante brochure de M. le docteur Galy. Soyez assez bon pour lui en faire mes compliments. C'est très-certainement l'inscription dont on m'avait parlé. Seulement elle n'est pas en arménien, comme je le supposais; elle n'en est pas moins très-curieuse. Ce doit être quelque pèlerin arménien allant faire la visite du tombeau de Saint-Jacques de Compostelle et qui est mort à Périgueux. Je préférerais pour quelques raisons cette hypothèse à celle d'un voyage à Rome. Ces raisons, je me permettrai de les énoncer ainsi que quelques observations que me suggère la savante brochure en question, si vous voulez bien m'autoriser à vous les présenter, après une lecture plus attentive. »

M. Gremaud, bibliothécaire de la ville de Fribourg, en Suisse, a la complaisance de transmettre à M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL les nouveaux renseignements qu'il a recueillis sur la vie de Philippe de Chamberlhac, évêque de Sion et de Nice, archevêque de Nicosie en l'île de Chypre, et lui fait remarquer que le prédécesseur de Philippe sur le siège de Nicosie était aussi du Périgord. Il se nommait Hélie de Nabinal ou Nabunal, appelé ainsi du lieu de son origine. Entré dans l'ordre des Frères mineurs, il fut nommé à l'archevêché de Nicosie par le pape Jean XXII. Ces précieux renseignements, qui viennent compléter en quelque sorte la notice de M. de Montégut sur le même sujet, paraîtront dans nos *Varia*.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL dépose sur le bureau et fait admirer un magnifique volume in-4°, ayant une reliure en veau

citron avec filets dorés et appartenant à M. le marquis de Sainte-Aulaire. C'est le manuscrit original des délibérations des États de Périgord tenus en la ville de Sarlat en 1583, et les délibérations des définiteurs du pays de Périgord en 1584 et 1586 : il est donc inutile d'en faire ressortir toute l'importance. On a joint à la fin du volume un ancien inventaire fort rare des archives de l'hôtel-de-ville de Périgueux. En voici le titre :

« C'est l'inventaire des titres de la Maison de ville de Perigueux qui sont dans le thresor du Consulat faict par feu
» Bernard Jay, escuyer, s^r de Beaufort, maire de lad. ville
» en l'année 1598, veriffié par Mr M^e Helie de Chillaud, con-
» seigneur de Chalaniac, juge royal d'Esglizeneuve et Sani-
» lhac et du pareage Saint-Front, bourgeois et premier con-
» sul de lad. ville, en l'année 1627 et 1628. »

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL demande encore la permission de lire certains passages d'un compte de tutelle, de 1596 à 1602, qui lui ont paru très-curieux. Ce compte est tenu avec beaucoup d'exactitude par un de Taillefer de Moriac, sous ce titre :

« Memoire des frays, mises et fournitures que j'ay faict
» pour ma niepce de Brenieu despuis le jour que je fus crée
» son tuteur qui fut le xxviii^e novembre mil cinq cens
» quatre vins seze. » M^{lle} de Brenieu était-elle la fille du
sieur de Brenieu, gouverneur de Foix, mentionné dans l'In-
ventaire des archives des Basses-Pyrenées (série E, 730)?
C'est une recherche à faire. Par ce mémoire, nous savons que
la pupille était une habituée du château de Montaigne : en
lisant, en outre, les détails qu'il contient sur la richesse et
l'élégance des habits à cette époque, on est étonné des res-
sources qu'offrait déjà sous ce rapport la ville de Périgueux.
Ce document sera publié dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. Bosredon, du Grand-Change, ancien juge de paix, une liasse de papiers qui concernent plusieurs familles du Périgord aujourd'hui éteintes. Il la remet à M. de Froidefond qui l'examinera et fera un rapport à la Société sur ce qu'elle peut présenter d'intéressant. Il en extrait seulement aujourd'hui un permis de chasse, sur parchemin, de

1603, accordé par Henri IV, roi de France et de Navarre, au sieur de Maleffe. Après lecture, la Société décide que cette pièce sera imprimée.

M. le marquis DE SAINTE-AULAIRE nous adresse le rapport dont il a été chargé sur la notice biographique de l'abbé d'Aydie : il contient quantité de détails piquants et inédits, entre autres sur la cour de la duchesse du Maine, à Sceaux. M. le Secrétaire-général en donne lecture et la Société en vote la publication.

En nous envoyant aussi son élégant rapport sur le volume des *Contes et Poèmes* de M. Tarde, dont plusieurs passages et le résumé sont lus en séance, M. DUJARRIC-DESCOMBES nous prie de faire une petite rectification en ce qui concerne les deux pièces de La Grange-Chancel, publiées par M. de Lescure, dans son recueil, *Les autographes en France et à l'étranger*, Paris, Jules Gay, 1865, pages 305 et suivantes, et que M. le Président a citées dans la dernière séance :

« 1^o Épître à l'abbé de Beler, de Chancelade. Cette épître a été publiée par La Grange lui-même dans le tome cinquième de ses *Œuvres* (édition de 1758), à la page 169-171.

» Il n'y a d'inédit dans la publication de M. de Lescure que la lettre d'envoi qui précède cette épître, datée de Périgueux, le 7 avril 1751.

» Cette date est utile pour fixer celle de l'épître, importante à cause des allusions à la philosophie des encyclopédistes qui commençaient alors leur œuvre de démolition des anciennes croyances ; elle venait de s'affirmer par la reprise heureuse du *Mahomet* de Voltaire ; dans le prophète de La Mecque on ne désignait autre chose que le prophète du Sinäi, et l'on attaquait ouvertement en lui le fondateur du christianisme.

» 2^o Requête inédite de La Grange-Chancel aux membres du Parlement de Bordeaux.

» Cette requête n'était pas inédite, puisque déjà M. de Lescure l'avait publiée dans l'*Amateur d'autographes* de 1862. Je m'en suis assuré. M. Jules Delpit, comme je l'ai dit dans mon article bibliographique sur les *Poésies inédites* qu'il a publiées de La Grange-Chancel, ne l'a pas connue, et j'ai exprimé le regret que notre érudit confrère n'ait pas pris connaissance

de cet *Amateur d'autographes*, qui donna une grande partie des pièces relatives au procès de La Grange avec son fils de Nizors. »

M. le comte DE CUMOND nous communique deux chansons oubliées du XVIII^e siècle, qui offrent un intérêt historique et qui ont été composées en l'honneur du mariage du comte de Chapt de Rastignac avec Madeleine-Adélaïde de Forbin-Janson. Elles ont été imprimées sur feuilles in-8^e pour la circonstance et distribuées à plusieurs exemplaires : c'est sur celui qui existe encore aux archives du château de La Chapelle-Faucher que M. de Cumond a pu les copier. Ces deux chansons du XVIII^e siècle seront reproduites dans le *Bulletin*.

A propos de chansons, notre honorable vice-président M. Philippe DE BOSREDON a découvert, par un moyen très-ingénieux, le nom de l'auteur de l'opéra de *Jephté* et d'une lettre non signée que M. le Secrétaire-général a lue dans une précédente réunion. Voici au surplus ce qu'il lui mande à ce sujet :

« M. Wekerlin, archiviste du Conservatoire, qui est l'homme de France le plus compétent en bibliographie musicale, affirme qu'il n'a été ni joué ni publié d'opéra portant le titre de *Jephté* dans le XVIII^e siècle ni depuis 1800. Il est donc à peu près certain que celui dont fait mention votre lettre est resté dans les cartons de son auteur. Quel était l'auteur ? J'ai eu l'idée de relire à cette occasion les lettres de Lespine, publiées dans le *Bulletin*, et j'ai trouvé une coïncidence bien frappante entre les lettres que devait écrire M. de Bourzac, ami commun de Lespine et de M. de Taillefer, et celle qu'a écrite l'auteur de *Jephté*. Cette concordance est telle, comme vous le verrez par la note ci-après, qu'on est fort tenté d'identifier l'auteur de *Jephté* et M. de Bourzac. Toutefois, ce n'est pas encore là une preuve positive. M. de Bourzac était-il poète ? Était-il compositeur ? Tant que ces deux points ne seront pas démontrés, le reste ne sera pas démontré non plus. La correspondance de Lespine, conservée à la Bibliothèque nationale, contient peut-être le mot de l'énigme ; mais elle remplit cinq volumes in-folio, et je n'ai pas le loisir de la dépouiller. J'ai cependant parcouru les nombreuses

lettres qui émanent de M. de Taillefer; elles ne font pas mention de l'opéra de *Jephthé*, ou du moins je n'ai rien aperçu à ce sujet. Les personnes qu'il cite comme étant en relation avec Lespine et lui-même, et qu'il cite fréquemment comme s'intéressant à son ouvrage, sont : M. de Bourzac, M. Herman, l'abbé de Féletz, l'abbé de Tersan. C'est vraisemblablement parmi ces personnes qu'il faut chercher l'auteur de *Jephthé*. Je serais heureux que ces indications vous missent sur la voie. Peut-être aussi découvrirait-on la solution en comparant l'écriture de votre lettre avec celle des correspondants de Lespine. Je regrette de ne pouvoir me charger de poursuivre ces recherches, qui ont un certain intérêt, car il ne serait pas indifférent de savoir si l'auteur de *Jephthé* était un Périgourdin. Peut-être un autre membre de la Société serait-il en mesure de faire une étude plus approfondie. »

CONFRONTATION DES TEXTES :

Lettres de Lespine à M. de Taillefer

25 sept. 1804 (*Bull.*, III, p. 109).

J'ai communiqué à M. de Bourzac votre plan sur nos antiquités; il croit qu'il ne sera pas propre à inspirer de la confiance et à faire débiter votre ouvrage... Il pense qu'il faut commencer tout bonnement par les Commentaires de César et que ce doit être là le sujet du premier chapitre. On n'a presque aucune connaissance sur les temps qui précèdent la conquête des Romains, et le peu qu'on en sait doit être relégué dans le discours préliminaire ou dans les notes.

Lettre de l'auteur de Jephthé.

Je ne vous parlerai pas du plan de votre ouvrage, parceque, d'après ce que m'a dit Antoine (1)... il me paraît que vous avez eu égard à nos observations et que vous rejetterez dans un discours préliminaire tout ce qui n'est que conjectural.

(1) Lespine.

29 sept. 1804. — p. 112.

J'ai communiqué votre lettre à M. de Bourzac. Il a des ressorts à faire jouer *auprès du ministre de l'intérieur*, et nous avons tout lieu d'espérer qu'on vous mettra en mesure de faire, le printemps prochain, une abondante récolte.

Je verrai samedi *un ami du ministre de l'intérieur*, et je verrai si l'on peut, en attendant mieux, vous obtenir une autorisation relative à la confection d'un Musée vésunien.

11 janv. 1805, — p. 179.

J'ai fait une bonne séance chez M. Herman; il m'a conseillé de communiquer votre lettre à M. Millin, qui se trouve en mesure de vous rendre service dans votre partie... M. de Tersan n'est pas de cet avis. Au reste, M. de Bourzac vous a mandé le résultat de toute notre conversation...

Si vous n'aviez pas eu à vous plaindre de M. Millin, vous auriez pu lier correspondance avec lui.

La Société remercie M. de Bosredon de ses curieuses recherches et approuve entièrement la conclusion à laquelle il est amené par une induction rigoureuse.

M. JAUVINAUD présente un volume de procès périgourdins imprimés du XVIII^e siècle; il en fournira les titres dans une prochaine séance, comme le demande M. le Président.

Il est donné lecture ensuite de la double communication suivante qui a été adressée à M. le Président par notre honorable correspondant M. GRELLET-BALGUERIE, juge au tribunal de Lavaur :

« C'est d'abord une note en date du 20 avril 1765, due au savant abbé Desbiey : Je connais, dit-il, plusieurs mémoires manuscrits sur des fontaines singulières découvertes dans cette province de Guienne depuis peu d'années,... Savoir :... *Un autre mémoire enfin, sur une fontaine en Périgord, dont les eaux (si l'on en croit l'abbé Fournier), sont inflammables et découlent d'anciens magnifiques bains, bâtis en marbre, entière-*

ment ensevelis sous des terres transportées. » Cette note du 20 avril 1765, qui n'indique pas, malheureusement, l'emplacement de la fontaine, émane de l'abbé Desbiey, vicaire de Notre-Dame-de-Puy-Paulin de Bordeaux, plus tard bibliothécaire du collège de Bordeaux, associé de l'Académie des sciences de Bordeaux, celui qui bien avant Brémontier enseigna et pratiqua l'art de fixer les dunes de Gascogne, au moyen de semis. Cette note se trouve dans un catalogue dressé par Desbiey, des ouvrages omis dans la *Bibliothèque historique* de la France du Père Le Long. Dans la préface de la nouvelle édition de cet ouvrage, Févret de Fontette signale l'abbé Desbiey, alors bibliothécaire du collège de Bordeaux, au nombre des savants qui lui ont fourni d'utiles renseignements pour son travail.

» C'est par ce catalogue de l'abbé Desbiey, qui possédait dans sa bibliothèque un ouvrage imprimé, aujourd'hui perdu, d'Étienne de La Boétie, ouvrage dont on a même nié l'existence, que Févret de Fontette a connu et signalé cet imprimé dans la nouvelle *Bibliothèque historique* de la France, sous ce titre, donné par Desbiey : « *L'Historique Description du solitaire et sauvage pais de Mélocq*, par feu M. de La Boétie, conseiller du Roy en sa cour de Parlement de Bordeaux, avec quelques vers français du même qui ne se trouvent pas dans l'édition qu'a donnée de ses œuvres M. Michel de Montaigne, — in-12, Bordeaux, Millanges, 1593. »

» Les bibliophiles, les admirateurs de La Boétie et ses amis du Périgord, seront sans doute satisfaits de ce renseignement si précis, remontant au 20 avril 1765, et qui émane d'une source aussi sûre.

» Dans ce même catalogue, l'abbé Desbiey indique aussi les plus importants ouvrages imprimés ou manuscrits avant 1719, omis par le savant bibliothécaire de l'Oratoire, et les ouvrages faits ou imprimés dans la province de Guienne depuis l'an 1719.

» Il cite son propre *Mémoire*, manuscrit, sur les progrès des sables de la mer de Gascogne et sur les moyens de les fixer à l'avenir. Ce mémoire, lu en 1761 à l'Académie d'agriculture, chez M. de Boutin, intendant de la généralité de Guienne, était

le germe du grand mémoire, dont l'abbé Desbiey donna à l'Académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux deux copies qui furent *prêtées et qui disparurent* comme d'habitude. MM. de Montlosier et Brémontier eurent chacun une de ces copies en leur pouvoir. On sait que Desbiey avait fait paraître sous le nom de son frère, Entrepouseur des tabacs à la Teste-de-Buch, un mémoire couronné par l'Académie de Bordeaux et imprimé en 1768 ou 1769, sur les moyens d'arrêter par l'ensemencement l'invasion des sables et des dunes de Gascogne. Montesquieu parle quelque part de ce procédé vraiment providentiel.

» Nous renverrons à cet égard au travail que prépare M. Delforterie, ainsi qu'au rarissime opuscule que nous avons fait paraître, sous notre ancien pseudonyme de Charles Bal, et sous ce titre : *La Vérité sur la fixation des dunes de Gascogne*.

» Cet opuscule disparaîtra bien plus vite que n'a disparu l'ouvrage de La Boétie sur le *Sauvage et solitaire pays de Médocq. Habent sua fata libelli!* M. le docteur Desbarreaux-Bernard, le savant bibliographe de Toulouse, n'a-t-il pas découvert quelques pages d'un grand ouvrage cynégétique complètement perdu aujourd'hui? »

Enfin M. LE PRÉSIDENT soumet aux suffrages de l'assemblée deux candidats qui demandent à entrer dans notre Compagnie. Après deux votes successifs par acclamation sont déclarés admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. l'abbé LAURIÈRE, curé de Cubjac, présenté par M. le docteur Odon Maigne et M. le vicomte de Lestrade;

Et M. MUËSER, lieutenant au 50^e de ligne, à Périgueux, présenté par M. le colonel Sermensan et M. le docteur Galy.

La séance est levée à trois heures du soir.

Le Secrétaire Général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 1^{er} mai 1879.

Présidence de M. le docteur Galy

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle des réunions.

Sont présents : MM. le marquis de Fayolle, de Roumejoux, Jules Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, le comte d'Abzac de La Douze, Bleynie, l'abbé Brugière, Gasson Bugeaud d'Isly, l'abbé Goyhenèche, l'abbé Grangier, Jauvinaud, Maurice, de Presle, E. Roux, le colonel Sermensan et Frenet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observation.

Sur l'invitation de M. LE PRÉSIDENT, M. l'abbé Goyhenèche donne lecture d'un extrait du rapport de M. Chabouillet sur les travaux des membres des Sociétés savantes des départements (section d'archéologie).

Ce rapport a été lu en séance publique à la Sorbonne le 19 avril dernier, en présence des délégués des Sociétés savantes des départements.

L'extrait qui concerne la Société archéologique du Périgord est ainsi conçu :

.... Il y aurait encore bien des traits à ajouter à cette esquisse incomplète des mérites de la Société archéologique de Bordeaux, mais il nous reste à peine le temps de rendre, même sommairement, justice à ceux de la savante compagnie qui siège dans le département limitrophe.

Cette compagnie, la *Société historique et archéologique du Périgord*, est née d'une conspiration d'hommes d'initiative, dont je ne puis révéler la liste entière, mais dont je nommerai du moins les moteurs principaux : Eugène Massoubre, publiciste distingué ; M. le docteur Galy, directeur du musée départemental ; M. Villepelet, archiviste de la Dordogne, et M. Dujarric-Descombes, notaire au Grand-Brassac.

Le 27 mai 1874, à la séance d'inauguration de cette savante compagnie, Eugène Massoubre, qu'elle reconnaît pour son fondateur, exprimait chaleureusement la joie patriotique et le légitime orgueil que les Périgourdins

ressentaient tous en cette solennelle journée. « Ce n'est pas un événement d'une médiocre importance, » disait-il, « que le concours spontané de 155 personnes, toutes animées de l'amour des sciences historiques, toutes pénétrées du respect de nos antiquités nationales, qui, de divers points de notre vieille province, se réunissent pour mettre en lumière son laborieux passé.

« ... Nous débutons, » ajoutait-il, « dans des conditions de succès qui déjà nous placent à la hauteur de sociétés voisines et depuis longtemps florissantes. »

Pourquoi le citoyen modeste et dévoué qui comprenait si bien le rôle et l'importance des sociétés savantes n'a-t-il pas assez vécu pour jouir du plein accomplissement des destinées réservées à son œuvre ? Pourquoi la Société du Périgord eut-elle la douleur de perdre Eugène Massoubre avant la fin de l'année qui l'avait vu prédire éloquentement ses succès ? Pourquoi s'éteignit-il avant l'âge, celui que son confrère M. le docteur Galy, président de la Société, nous montre « toujours prêt à donner de sa personne et de sa plume lorsqu'il s'agissait pour son pays de progrès intellectuel ? »

Vous le savez, messieurs, la Société de Périgueux poursuit le même but que celles de Bourges et de Bordeaux : conserver, étudier, faire connaître les monuments du passé dans leurs régions respectives et y activer le mouvement intellectuel. Ce but, la Société historique et archéologique du Périgord le poursuit avec une ardeur persévérante des plus louables. Avant d'avoir achevé son premier lustre, elle a publié cinq volumes de son recueil, qu'elle intitule *Bulletin*, sans doute parce qu'elle n'y admet que par exception les travaux de grande étendue. Je suis loin de blâmer cette prédilection pour la brièveté, que j'ai déjà louée à Bourges et que j'aurais dû signaler aussi à Bordeaux, mais je ferai observer qu'il en résulte un tel nombre d'articles (300 en 5 volumes !) qu'il faudra passer rapidement à travers les rangs pressés de leurs auteurs et se contenter de les recommander collectivement à la gratitude des archéologues.

Eugène Massoubre n'était pas érudit de profession ; cependant, bien avant la création de la Société du Périgord, il avait donné dans ses écrits de nombreux témoignages de son amour pour l'archéologie nationale. Aussi, bien qu'on ne trouve dans le *Bulletin* d'autres travaux signés de son nom que les comptes-rendus des premières séances de la Société, on sait trop pourquoi son nom vivra toujours dans la mémoire de ses confrères et de ses concitoyens. M. le docteur Galy, son ami, n'avait pas non plus attendu l'année 1874 pour payer tribut archéologique au Périgord. Conservateur du musée départemental, dès 1862 il en publiait le catalogue avec une excellente préface où il rendait hommage aux précurseurs de la Société historique et archéologique.

Dans le pays de Brantôme, le spirituel curieux ; de Montaigne, l'un des grands lettrés du seizième siècle qui connurent le mieux l'antiquité, il devait se rencontrer, il s'est rencontré des esprits éclairés et généreux, jaloux de ne pas laisser dépérir ou tomber dans l'oubli les vestiges des âges écoulés. M. de Mourcin, dont la Société du Périgord a publié de curieux écrits posthumes, le comte Wlgrin de Taillefer, l'auteur des *Antiquités de Vésone*, le créateur du musée de Périgueux, avaient ouvert la route où marchent aujourd'hui à grands pas leurs continuateurs.

Il n'en est pas de la Société historique et archéologique du Périgord comme de certaines compagnies, qui ont dû jadis leur renommée à des personnalités éminentes et actives. A Périgueux, on reconnaît le résultat d'un effort commun et soutenu, ainsi que le faisait observer dernièrement, dans une de ses dernières séances, un membre de la section d'archéologie du Comité, dont je signalerai en passant une dissertation, insérée dans les mémoires de la Société, sur une *Pierre antique portant le nom de Saffarius, évêque de Périgueux*.

Eugène Massoubre, qui avait su réunir tant de bonnes volontés en un faisceau, a pu tomber dès les premiers jours ; la Société du Périgord a déploré cette perte ; elle n'en a pas été découragée et ne s'en est pas attaquée moins vaillamment aux plus difficiles questions.

C'est ainsi qu'elle a entrepris l'étude des vestiges des âges préhistoriques, qui s'imposait à son attention par ses célèbres cavernes. Je relève dans son *Bulletin* de bonnes notices de M. le docteur Galy, de M. le marquis de Fayolle, de MM. Reverdit, Hardy, Féaux, de M. le comte de Mellet, sur diverses stations primitives, ou sur ces souterrains-refuges que l'on nomme des *cluseaux* dans ce pays, ainsi que des travaux d'ensemble comme la *Nomenclature des monuments et gisements de l'époque anté-historique de la Dordogne*, par M. de Bosredon, ou le travail de M. Léo Drouyn qui la complète ou la continue sur les *Monuments mégalithiques* du même département.

Quant aux antiquités purement gauloises, ou à celles qui datent de la domination romaine, elles ont fourni de non moins remarquables écrits. La dissertation sur l'*Enceinte murale de Vésone*, sur l'inscription célèbre où nous lisons les noms de Vésone *Tutela Vesunnæ* et la mention des *Primani*, cette autre où l'on devine la mention de Cybèle la grande déesse, le mémoire sur une exquise figure de bronze représentant une divinité panthée, honneur du cabinet de son heureux possesseur, M. le docteur Galy, montrent que ce savant ne s'endort pas sur le fauteuil de la présidence de la Société, où depuis sa fondation le retiennent la confiance et l'affection de ses confrères.

Nous trouverons encore son nom parmi ceux des membres de la compa-

gnie qui s'adonnent à l'étude des monuments du moyen âge et des temps relativement modernes. Cette branche importante de l'archéologie nationale n'est pas moins bien représentée que les autres dans le *Bulletin*. J'y signalerai une notice de M. l'abbé Bernaret, avec reproduction en fac-simile de deux belles inscriptions : l'une, remontant à 1194, rappelle la consécration de l'église de Limeuil, Adhémar de la Tour étant évêque de Périgueux et Elie VI Talleyrand comte de Périgord ; la seconde est datée de 1230 ; une autre, due à M. l'abbé Brugière, sur une *épitaphe de la première moitié du douzième siècle* ; enfin des remarques de MM. Deslignières et Levicomte sur d'autres inscriptions, moins anciennes mais curieuses, qui se lisent sur la maison Franconi, rue de l'Eguillerie.

On voudrait consacrer quelques lignes aux travaux de MM. Mandin, Dujarric-Descombes, du baron Jules de Verneilh, du comte de Cumond, de MM. Ch. Durand, de Roumejoux, de Froidefond, Nalet, de MM. les abbés Goustat et Arbellot, de M. de Gérard, etc. ; il n'y faut pas songer.

On dira seulement qu'en faisant passer tour-à-tour sous les yeux du lecteur charmé, églises, châteaux, vénérables ou pittoresques, élégants détails d'architecture et de sculpture, comme la porte du château de Puyguilhem, ou les girouettes du château de Jumilhac, ces savantes notices, accompagnées de planches de la meilleure exécution, lui révèlent les richesses monumentales du Périgord, qui seraient restées longtemps inconnues si la Société archéologique n'avait pas pris le soin de les décrire.

Les auteurs de ces notices ne laissent pas oublier les deux épithètes de la Société du Périgord ; et aussi aurais-je dû ajouter à l'énumération que l'on vient d'entendre le nom de M. Villepelet.

Archiviste du département et secrétaire général de la Société, M. Villepelet rédige les comptes-rendus des séances. Ces comptes-rendus, qui révèlent un historien érudit, mériteraient une mention particulière au point de vue de l'archéologie. Il aurait fallu aussi admettre dans cette liste le nom de M. R. de Laugardière. On doit à ce savant des *Essais topographiques, historiques et biographiques sur l'arrondissement de Nontron*, répartis dans les quatre derniers volumes du *Bulletin*. C'est de l'histoire locale, écrite comme elle doit l'être, si l'on veut préparer de solides assises à l'édifice de l'histoire de l'ancienne France, toujours à refaire après les chefs-d'œuvre des Michelet, des Thierry, des Guizot.

Il nous reste encore quelques mots à ajouter à cette trop rapide appréciation des services rendus à la science par la Société historique et archéologique du Périgord.

Si son président est aussi le conservateur du musée départemental, ses membres sont les fournisseurs attitrés et bénévoles de cet établissement. Ardents promoteurs de fouilles, ils en dirigent à leurs frais, et c'est au mu-

sée qu'ils apportent les dépouilles opimes de leurs pacifiques campagnes. Ce n'est pas assez ; la Société, qui, dès la première année de son existence, publiait un questionnaire archéologique dont les résultats sont déjà appréciables, croit n'avoir rien fait en publiant régulièrement un volume libéralement illustré. Si je suis bien informé, elle prépare un *Dictionnaire bibliographique du Périgord* et le *Catalogue des sceaux de cette province*, ainsi que celui de ses *Monnaies aux époques gauloises, frankes et féodales*.

Voilà du zèle ! voilà de l'activité ! Eh bien, messieurs, ces qualités si dignes de louanges se retrouvent chez toutes les sociétés savantes ; aussi, bien que leur nombre soit grand, souhaitons-nous qu'il grandisse encore. Le croira-t-on ? Il est, en ce moment, en France, des départements qui ne possèdent pas une seule société savante ! Ces départements seraient-ils teintés en noir sur ces cartes ingénieuses où l'on suit périodiquement la diminution graduelle mais incessante du nombre des illettrés ? Non, messieurs, non ; mais il a manqué à ces départements des hommes d'initiative comme les Caumont, les Sansas, les Massoubre. Heureusement, si l'on doit s'en fier à certains symptômes, s'il est permis d'écouter certains pressentiments, les lacunes que nous signalons dans la liste officielle des compagnies savantes ne tarderont pas à disparaître, et bientôt, dans chacun de nos départements, nous verrons s'élever et prospérer une société savante. Ce jour-là, messieurs, un nouveau pas, un grand pas aura été fait dans les voies du progrès.

La lecture de ce rapport est marquée par un mouvement de satisfaction générale. L'assemblée vote des remerciements à M. Chabouillet et charge M. le Secrétaire-général de lui en transmettre l'expression.

La nomination au grade de chevalier de la Légion-d'Honneur de notre éminent correspondant M. PH. TAMIZEY DE LARROQUE et la distinction honorifique conférée à M. l'abbé CHEYSSAC, notre savant et dévoué collaborateur, sont accueillies par de sympathiques acclamations.

Des applaudissements éclatent lorsque M. LE PRÉSIDENT annonce que la Société archéologique du Périgord a obtenu un prix de 1,000 francs et une médaille de bronze qui est placée sous les yeux de l'assemblée, portant la dédicace suivante : **MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES BEAUX-ARTS. — CONCOURS DE 1879. — SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD A PÉRIGUEUX. — TRAVAUX D'ARCHÉOLOGIE. —**

Un vote unanime décide que cette médaille sera encadrée et suspendue à demeure dans la salle de nos séances.

M. le Président donne lecture d'une étude présentée par notre laborieux confrère M. DUJARRIC-DESCOMBES sur *La Dodécade de l'Evangile par Estienne de Sanguinet, gentilhomme gascon*. (Bergerac, G. Vernoy, 1614.) Cette notice intéressante paraîtra dans le *Bulletin* en même temps que celle de M. le vicomte de Gourgues, qui nous a été si obligeamment communiquée par M. H. de Montégut.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL a reçu de M. A. Bousseau, notaire à Larochebeaucourt, une lettre lui annonçant la découverte dans le cimetière de cette commune d'un grand nombre de tombes et de vases, dont l'origine remonte à une époque très-éloignée. Cette lettre est lue en séance, et les dessins qui l'accompagnent sont placés sous les yeux de l'assemblée. En voici, du reste, la teneur :

« Il y a quelques jours, dit M. Bousseau, l'administration faisait construire un chemin longeant l'ancien cimetière de Larochebeaucourt, situé au levant de l'église de cette paroisse. Les fouilles ayant mis à découvert une certaine quantité de tombes, situées à 30 ou 40 centimètres au-dessous du niveau des premières inhumations du cimetière, et offrant certaines particularités de forme et de construction, et surtout cette curieuse circonstance que la plupart d'entre elles contenaient un vase de terre, j'ai cru devoir les examiner avec soin ; et ce sont mes remarques que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui pour le cas où elles pourraient être utiles aux études de la Société.

» Chaque tombe, formée de deux rangées de pierres plates posées de champ, se terminait aux pieds par une autre pierre aussi de champ et à la tête, la plupart du temps, par une autre pierre dans laquelle était creusé l'emplacement de la tête ; quelquefois la tête était environnée de trois pierres formant une sorte d'enveloppe, et le tout était recouvert par une certaine quantité de dalles de cinq à sept. Deux ou trois tombes seulement étaient cimentées ; dans toutes les autres les pierres n'étaient que juxtaposées. Tous les squelettes étaient couchés sur le dos, sur la terre nue, les avant-bras invariablement pliés sur les bras, les deux mains par conséquent près de l'épaule, et leur décomposition était tellement avancée qu'il fallait prendre les plus grandes précautions pour y toucher, les os se réduisant en poussière au moindre contact. Bon nombre de ces cadavres avaient, posé debout, près de la tête, mais toujours à droite de celle-ci,

un petit vase en terre ; j'ai pu en recueillir un certain nombre et les sauver ainsi de la destruction, et je vous en adresse sous ce pli un croquis bien imparfait, mais qui pourra vous donner une idée de leurs diverses formes. Tous ces vases étaient absolument vides, l'un d'eux possédait même son couvercle, mais était comme les autres parfaitement vide. Malgré les plus actives recherches, il m'a été impossible de rien trouver, si ce n'est dans deux tombes un peu de charbon.

» Ces mêmes fouilles ont mis à découvert un reste de construction d'une solidité remarquable, composé d'une muraille de quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur en moellons, et d'un revêtement en pierres de taille parfaitement travaillées, et appareillées de trente centimètres d'épaisseur. Je vous adresse le plan, par terre, de cette construction, sur lequel j'indique en même temps la situation des tombes.

» Le monument auquel appartenaient ces restes a dû être antérieur aux tombes, car plusieurs étaient accolées contre lui, ce qui n'eût pu être dans le cas contraire, car elles eussent été défaites par l'ouverture des fouilles nécessaires à son établissement.

» Dans les fouilles qui se feront plus tard, il va être nécessaire de procéder à la démolition de ces restes, je me promets bien de surveiller les travaux et s'il se trouvait quelque chose qui pût intéresser l'archéologie ou tout au moins l'histoire de notre contrée, je le noterai avec soin afin d'en faire part à la Société. »

Cette communication est accueillie avec le plus vif intérêt. L'assemblée vote des remerciements à M. Bousseau et exprime l'espoir qu'il voudra bien nous tenir au courant des nouvelles découvertes qu'il pourra faire par la suite.

M. Edgar LA SELVE fait hommage à la Société d'un travail intitulé : « *Les Colonies françaises à l'Exposition universelle de 1878.* » Des remerciements sont votés à M. Edgar La Selve.

M. LE PRÉSIDENT fait passer sous les yeux de l'assemblée divers objets acquis par lui pour le compte de notre Musée départemental dans un récent voyage qu'il a fait à Paris :

1° Un marteau de l'époque de la pierre polie, trouvé à Sens (Yonne) ;

2° Un rasoir en bronze de l'époque lacustre ;

3° Deux haches en bronze à douille fermée et formant crochet à leur extrémité inférieure ;

4° De nombreux bracelets gaulois, en bronze, de dessins variés ;

- 5° Une poignée de coutelas ou de clef, en bronze, ornée d'une tête de lion d'un très-beau style ;
- 6° Trois lampes en bronze de l'époque gallo-romaine ;
- 7° Cinq amulettes ityphalliques, en bronze (symboles religieux de la génération), remontant à l'époque gallo-romaine ;
- 8° Une agrafe de chape mérovingienne en cuivre argenté ;
- 9° Deux grandes agrafes de ceinturon, en bronze (époque franque), plus deux autres plaquées d'argent, de la même époque, et six fragments d'agrafe dont l'une porte une croix ;
- 10° Une pirouette ou tonton en ivoire (antique) ;
- 11° Une cuillère à parfum en argent (*ligula*) ;
- 12° Deux moules de potier en bronze ;
- 13° Une aigrette de casque en bronze ;
- 14° Un ornement en bronze avec dessins au pointillé, dont la destination n'est pas précisée, mais d'un travail délicat ;
- 15° Une écritoire de scribe en plomb (xiv^e siècle), trouvée dans la Seine ;
- 16° Un teston en argent de Henri VIII d'Angleterre, trouvé dans la commune de Ste-Croix de Mareuil ; la tête de Henri VIII est de profil surmontée d'une couronne fermée ; au revers, écu écartelé d'Angleterre et de France. Cette pièce a été offerte au Musée par M. Jauvinaud.

M. LE PRÉSIDENT donne ensuite lecture à l'assemblée de quelques passages d'un livre très-rare aujourd'hui de Louis de Chabans (baron), sieur du Maine, gentilhomme ordinaire de la chambre de S. M. et aide des maréchaux de camp dans ses armées, intitulé : *Advis et moyens pour empêcher le desordre des duels, proposez au Roy en l'assemblée des Etats generaux*. Paris, Denys Langlois, 1615.

Louis de Chabans est encore l'auteur d'une *Histoire de la guerre des Huguenots sous Louis XIII*, Paris, 1634, in-4°. — Il est intéressant de rapprocher la proposition, faite par cet estimable Périgourdin afin de mettre un terme à la fureur des duels, au commencement du xvii^e siècle, des efforts que tente le marquis de Fénelon avec M. Ollier, saint Vincent de Paul et le maréchal de Schomberg, pour fonder une association contre les duellistes.

Puis, M. LE PRÉSIDENT énumère les livres qui ont été offerts à la Société depuis la dernière réunion :

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie, deux volumes in-8° ;

Le *Bulletin archéologique de la Charente*, 5^e série, année 1877, tome I ;

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1878, n° 4 ;

L'Investigateur, journal de la Société des Etudes historiques, deux numéros, novembre-décembre 1878 et janvier-février 1879, prenant dans une note pour une monnaie du Levant, des barbarins qui ne sont autres que des deniers de Limoges, à l'effigie de saint Martial, portant une longue barbe, d'où le nom de barbarins et barberins qu'ils ont conservé pendant tout le moyen âge ;

La Revue Bordelaise, quatrième numéro ;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, numéro de mars 1879 ;

Leçons élémentaires d'hygiène (1879) par M. le Dr H. Parrot ;

Histoire de l'épidémie de suette milliaire (1843), par le même ;

Par M. de Beaufort, *Recherches sur la prothèse des membres*, Paris, Asselin, in-8°, 1867 ;

Questions philanthropiques, Paris, Imprimerie Nationale 1875, grand in-8° ;

Bulletin de la Société française de secours aux blessés, n° 11, 1871, et n° 19, 1873 ;

Trois rapports faits à l'Assistance aux mutilés pauvres ;

Par M. Ch. Roach Smith, *Collectanea antiqua*, t. VII. — Londres ;

Par M. le baron A. de Saint-Saud, *Anciennes coutumes des Vallées pyrénéennes*, broch., Bordeaux, de Lanefranque, 1879.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Jules CLÉDAT, trésorier de la Société, présente à l'assemblée un poinçon ou cachet destiné à être apposé sur nos livres, estampes, plans et cartes. Le type proposé est adopté.

M. MUESER, admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord, dans la séance du 3 avril dernier, remercie M. le Président et la Société.

Il est procédé en dernier lieu à l'admission d'un candidat. Après un vote unanime, est déclaré membre titulaire :

M. Paul-Edouard DELSUC, banquier à Périgueux, présenté par MM. G. Bussière et J. Clédat.

La séance est levée à deux heures du soir.

Le Secrétaire-Adjoint, E. FRENET.

MÉMOIRE SUR DES OS D'UN BUFFLE

D'UNE ESPÈCE ÉTEINTE OU ÉMIGRÉE, ASSOCIÉE A L'HOMME DANS LA STATION
PRÉHISTORIQUE DE LAUGERIE-BASSE, VALLÉE DE LA VÈZÈRE.

Je trouvai, il y a quelques années, à Laugerie-Basse (vallée de la Vézère), parmi les *restes de cuisine* de cette station, quelques fragments d'os ayant appartenu à un ruminant dont l'espèce n'a pas été mentionnée dans les catalogues, et qui par sa taille et ses habitudes est un des animaux les plus remarquables parmi ceux qui ont peuplé autrefois notre continent, et dont l'existence dans nos contrées est incompatible avec le climat que certains savants attribuent à l'époque quaternaire.

Cette vallée, célèbre par les découvertes de MM. Lartet et Christy, n'a pas dit son dernier mot et recèle, je crois, encore bien des secrets que nous ne lui arracherons que par des investigations longues et persévérantes. MM. Lartet et Christy l'ont exploitée en chercheurs d'or qui découvrent de nouveaux placers; nous, chercheur plus obscur, comme le mineur, prenons possession du terrain et fouillons la mine dont ces savants nous ont montré le chemin.

Les restes, dont je vais essayer de faire l'histoire, sont peu de chose : un occipital et quelques fragments du noyau osseux d'une corne ; mais ils sont les parties les plus caractéristiques de l'animal, et après un léger examen il ne peut rester aucun doute, au moins sur le genre.

Lorsque l'on découvre des ossements dans un terrain supposé préhistorique, trois questions se posent à l'investigateur :

A quel animal appartenaien^t ces restes ?

A quelle époque a-t-il vécu ?

A-t-il été contemporain et connu de l'homme ?

Dans la discussion de ces trois questions, je tâcherai, autant que possible, de me maintenir dans le domaine des faits et ne me hasarderai sur le terrain moins solide des hypothèses, que lorsqu'elles me paraîtront être le seul moyen de résoudre la question.

Je ne donnerai pas ici une description détaillée de ces os ; j'en ferai remarquer seulement les parties caractéristiques ; j'ai joint à ce travail quelques dessins avec description anatomique, ce qui est beaucoup plus clair et plus rapide.

Je n'ai pas extrait ces ossements du gisement où ils se trouvaient : ils le furent par un chercheur qui, les ayant brisés en les retirant du terrain (ils étaient très-friables, se trouvant dans le 5^e foyer qui est pénétré continuellement par des infiltrations d'eau), ne voulut pas les emporter et les jeta parmi les décombres, où je les retrouvai quelques jours après, et les sauvai ainsi de la destruction dont ils étaient menacés sous les pieds des visiteurs.

J'emprunte à M. Elie Massénat la description de la partie de la station de Laugerie-Basse dans laquelle ces ossements ont été trouvés. Notre savant confrère, qui exploite ce gisement depuis longtemps, en a donné une description très-exacte dans une lettre publiée dans les *Matériaux* (2^e série, n^o 7, juillet 1869, page 348), et je ne saurais mieux faire qu'en le citant textuellement :

« Sans vouloir vous faire ici une description de la station de Laugerie-Basse (station si connue de tous ceux qui s'occupent de l'étude de l'époque anté-historique, par les savantes descriptions qui en ont été faites par M. Lartet, Henri Christy et le marquis de Vibraye), qu'il me soit permis cependant d'entrer dans quelques détails sur la partie haute de cette riche station que, ni MM. Lartet et Christy, ni M. de Vibraye, n'ont

pu fouiller ni étudier, le propriétaire des terrains s'y étant formellement opposé.

» Cette portion de la station s'élève à 12 mètres au moins en contre-haut du niveau de la Vézère ; on y rencontre jusqu'à cinq foyers superposés et séparés entre eux par des couches d'une épaisseur variant de 0,40 c. à 2 m. 50 c., et même à 3 mètres, uniquement composées de blocs calcaires, quelquefois d'un cube assez considérable, d'une multitude de débris provenant des roches crétacées formant le massif des abris et de quelques rares galets de micaschiste, qui s'y sont mêlés au moment de la chute sur les foyers des blocs se détachant de l'escarpement proprement dit. Si j'insiste sur la formation et la nature des terrains séparant les foyers entre eux, c'est que contrairement à ce qu'on avait cru déjà, je ne pense pas que jamais les eaux de la Vézère soient montées à cette hauteur.

» Dans les couches ossifères elles-mêmes se trouvent bien des galets roulés dont on a parlé, analogues à ceux qu'on trouve encore dans la Vézère, mais on y trouve aussi, en plus grande quantité, de petits blocs de granit, de micaschiste, de quartz et de grès divers non roulés, et évidemment portés là de main d'homme.

.

» D'après ces diverses observations, d'après la nature même des divers gisements qui tous, excepté le premier (celui qui se trouve à la surface du sol), sont entièrement noirs, par la grande quantité de charbon qu'ils renferment, vu l'absence complète de terre argileuse et grasse qui serait le résultat d'immersions plus ou moins prolongées dues aux débordements de la Vézère, je ne crois pas que jamais cette portion de Laugerie-Basse ait été couverte par les eaux de la rivière. Peut-être est-ce à cette cause qu'il faut attribuer le nombre, la puissance et la richesse des foyers.

» Le 5^e et dernier foyer est, de plus, dans une position unie et peu inclinée, il se prolonge assez profondément sous la voûte du rocher, c'est le plus riche en beaux silex ouvrés ; mais il n'est pas d'une grande épaisseur, et les recherches y sont très-pénibles, il ne peut être exploité qu'en galeries de

60 à 70 centimètres de hauteur ; de plus, l'eau calcaire suinte le long des rocs ; l'air, vicié par les émanations de la terre et le feu des lampes, est peu propre à la respiration ; je n'ai pu jamais y séjourner plus de deux heures.

» Là seulement, on trouve les objets en os et bois de renne empâtés dans la brèche, où ils se trouvent parfois dans un parfait état de conservation, mais généralement, fortement détériorés par l'eau et très friables.

» Le 4^e foyer est, à peu de chose près, de même nature que le 5^e ; l'eau cependant y est rare et les objets mieux conservés et d'une extraction plus facile ; c'est dans celui-là que se trouvent les plus belles flèches barbelées.

» Le 3^e et le 2^e sont plus puissants, toujours parfaitement secs et les plus riches en objets gravés et sculptés. C'est dans le 3^e foyer qu'ont été trouvés la tête et l'avant corps d'un (présumé) hippopotame, le bœuf à deux têtes, etc.

» Le 1^{er} foyer se trouve en certains endroits, presque à la surface du sol ; cette dénudation, probablement récente, doit être attribuée à l'intervention de l'homme, nivelant ces terrains pour les utiliser pour ses besoins.

» Ce foyer est remarquable par les gros os de cheval et d'aurochs qui s'y trouvent. »

1^{re} QUESTION.

A quel animal appartenait ces os ?

Au premier examen, ils signalent un ruminant cavicorné du genre buffle. Voilà les caractères qui me le font supposer. Le fragment de crâne, qui se compose de l'occipital, des temporaux et de quelques fragments du frontal et du sphénoïde (la partie supérieure et la face manquent), se fait remarquer par l'épaisseur générale des os qui le composent, épaisseur due au grand développement des sinus frontaux et des cellules du diploé, ce qui lui donne en même temps beaucoup de solidité et une grande légèreté. La position élevée des condyles

occipitaux sur la face postérieure du crâne indique que la tête était placée presque horizontalement. La face supérieure du frontal manquant, je n'ai pu avoir l'angle formé par la jonction de cette face et de celle de l'occipital, indice d'une haute importance dans la classification de ces espèces. Les os pyri-formes, formés des temporaux et de la protubérance transversale, ont aussi pris un grand développement, et, se détachant en partie de la masse du crâne, forment deux os tétraédriques dont les arêtes ont de dix à douze centimètres, et dont les faces présentent, en avant, une partie de la fosse temporale, en arrière, une large surface d'insertion pour les muscles du cou, formée par la protubérance transversale qui s'étale sur la portion mastoïdienne du temporal, et qui en se joignant sur le côté, forment les deux extrémités de la crête transversale. La face inférieure, la plus compliquée, présente l'articulation maxillo-temporale, l'apophyse-mastoïde, le trou prémastoïdien, l'hiatus auditif externe, la protubérance mastoïdienne, l'apophyse styloïde, le conduit guttural du tympan et le petit trou du nerf tympano-lingual. La quatrième face placée intérieurement est garnie d'aspérités articulaires; elle s'articule sur le côté avec l'occipital par un prolongement, en haut, avec le frontal, à sa base, avec le prolongement sous-occipital par un conectif, où elle concourt à former l'hiatus occipito-temporal et la fosse condylienne, et présente au centre l'os pété.

Ces os, garnis intérieurement de larges cellules, forment deux arcs-boutants solides quoique légers, contre lesquels venait s'appuyer un frontal énorme sur lequel s'implantaient de volumineuses cornes. L'ensemble de cette structure caractérise bien le genre buffle, mais n'est pas suffisant pour déterminer l'espèce, surtout pour le naturaliste qui n'a aucun terme de comparaison. Heureusement, je possède trois fragments du noyau osseux de la corne assez bien conservés pour cette détermination.

Les nos 1 et 2 (1), fragments de la base de la corne, sont for-

(1) Ces deux figures n'ont pas été reproduites.

més d'une lame osseuse de un centimètre d'épaisseur, extérieurement lisse, intérieurement garnie de cloisons de grandes cellules. Ces fragments présentent la surface d'articulation avec le frontal du côté qui joint les fosses temporales.

Le n° 25 est l'extrémité du noyau osseux, long de trente-quatre centimètres, ayant vingt et un centimètres de circonférence au sommet et trente-quatre à la base : il est presque entièrement composé d'un tissu osseux cellulaire très-dense à la surface, traversé longitudinalement par beaucoup de petits canaux ayant servi de trajet aux vaisseaux nourriciers ; ce tissu cellulaire devient régulièrement moins dense à mesure que l'on se rapproche du centre où l'on rencontre encore quelques grandes cellules, mais séparées entre elles par du tissu cellulaire. La surface est garnie de petites cavités longitudinales qui correspondent aux canaux nourriciers et qui étaient occupées par les aspérités de la matière cornée et établissaient l'adhérence entre cette matière et la substance osseuse. Ce fragment est légèrement cintré et présente sur la grande et la petite courbure des cannelures longitudinales larges, peu profondes, irrégulières dans leur distribution, qui altèrent peu la circonférence de ce noyau osseux dont la section est à peu près cylindrique. Si l'on déduit de ces fragments les dimensions que devaient avoir les cornes auxquelles ils servaient de supports, on arrive aux chiffres suivants : circonférence prise à 10 centimètres au-dessus de la base 35 à 40 centimètres, longueur totale de la corne 1 m. 15 à 1 m. 25. Ces cornes, légèrement comprimées à la base, devaient être cylindriques et lisses dans le reste de leur étendue ; recourbées en bas et en arrière à leur départ, elles ne tardaient pas à se relever et à aller en divergeant.

La conformation de ces cornes caractérise très-bien l'espèce à laquelle appartenait leur propriétaire ; on ne peut le confondre avec le *Gour*, dont la corne aussi large à la base va rapidement en diminuant et n'a pas plus de 50 centimètres de long et a le noyau osseux formé d'un tissu cellulaire compacte ; avec l'*Urus* ou *Bos primigenius*, qui a les cornes plus petites, recourbées en avant et implantées sur la crête transversale ; avec le *Buffle du Cap*, qui a les cornes aussi grandes

et aussi volumineuses, mais comme toute l'espèce buffle triangulaires, marquées d'empreintes circulaires et couchées le long du cou ; avec l'*Arni*, à cornes en croissant, qui les a beaucoup plus petites et d'une forme particulière qui lui a valu ce nom. Reste l'*Arni-Géant*, espèce à laquelle je crois que l'animal dont j'ai retrouvé les restes appartenait. Je vais donner une courte description de l'*Arni-Géant*, vivant de nos jours dans l'Indoustan, pour en faire apprécier les rapports.

Le nom d'*Arni* est le nom que les indigènes donnent à toutes les espèces de Buffles sauvages ; le nom de *Buffle-Géant* lui conviendrait peut-être mieux, mais puisqu'il est en usage, il faut le maintenir.

Plus élevé sur ses jambes et plus gros de corps que le Buffle commun, il ne porte pas comme lui le cou tendu et le mufle en avant, ce qui lui donne un port tout différent et lui fait porter les cornes élevées et non couchées le long du cou comme à ce dernier. Il a la tête très-volumineuse, les mâchoires courtes, la face large, le chanfrein recouvert en partie par la base des cornes. Les sinus frontaux ont un grand développement ; ils envahissent presque tous les os du crâne et se prolongent jusqu'aux extrémités des cornes. Ces cornes, dont la base emboîte tout le sommet de la tête, sont presque à peu près cylindriques et beaucoup plus longues et plus volumineuses que celles du Buffle commun ; elles ont habituellement les dimensions suivantes : 45 centimètres de circonférence à la base, 1 m. 90 c. de longueur et 3 m. 25 d'envergure (ces cornes sont très recherchées par les indigènes, ils en fabriquent des arcs d'excellente qualité). L'*Arni-Géant*, contrairement à ce qui s'observe chez les animaux de ce genre, a le corps couvert de poils longs et très-fourmis. D'un caractère plus sauvage et plus farouche que le Buffle, il n'a pu être, comme lui, domestiqué. Il a, pour le reste, les mêmes goûts et les mêmes habitudes, aimant les contrées chaudes et marécageuses, où il peut trouver une végétation aquatique abondante et de nombreux cours d'eau où il va se plonger et passer une grande partie du jour, endormi, la tête flottant à la surface de l'eau, maintenue par ses deux énormes cornes qui

font office de flotteurs. Il est là à l'abri des chaleurs du jour et des attaques des insectes ; aussi, a-t-il choisi pour habitat les vastes plaines de l'Indoustan arrosées par le Gange et l'Indus, où il paraît être confiné aujourd'hui.

Cette espèce est une de celles qui vont en décroissant ; depuis qu'elle est connue par les Européens, et il n'y a pas longtemps, elle a sensiblement diminué en nombre. Les chasseurs n'en rencontrent plus aujourd'hui que rarement. Elle est destinée dans un temps plus ou moins rapproché à disparaître complètement.

Tels sont les quelques renseignements que j'ai pu recueillir sur l'Arni-Géant. S'il y a eu de nouvelles descriptions de cet animal depuis que les ouvrages que j'ai consultés ont été publiés, je n'en ai pas eu connaissance.

C'est donc à cette espèce, ou à une espèce éteinte très-voisine que j'attribue les os que j'ai trouvés à Laugerie-Basse.

J'ai fait, il y a quelques jours, des recherches dans les galeries de paléontologie du Muséum de Paris, et j'y ai découvert un crâne qui a beaucoup d'analogie avec celui qui fait le sujet de ce travail, quoique présentant des proportions moindres, différence qu'il faut attribuer à l'âge du sujet.

Ce crâne étiqueté d'après Baujanus, *Bos priscus* (*Bison européen*) genre Bonasus, ne m'a pas paru réunir les caractères que Baujanus attribue à son *Bos priscus* qu'il ne distingue de l'aurochs que par des proportions plus grandes. Le frontal, qui, dans le genre Bonasus, auquel appartient l'Aurochs, le Bison et le *Bos priscus*, est étroit et bombé par la fuite de sa face supérieure vers la face occipitale, fuite produite par l'effacement de la crête de la protubérance occipitale, est dans ce crâne plat et aussi large que haut ; l'angle qu'il forme avec la face occipitale est sensiblement droit ; l'ouverture de cet angle n'est pas due, comme dans le genre Bonasus, à la fuite de la partie supérieure du frontal vers l'occipital, mais au grand développement des sinus frontaux. La position élevée des condyles occipitaux, l'abondance et la profondeur des impressions musculaires qui couvrent la face occipitale et surtout la crête de la protubérance occipitale dénotent un grand développement des muscles releveurs de la tête, et un animal qui por-

tait la tête presque horizontalement à la suite du cou, caractères propres au genre buffle. Dans le genre Bonasus, les impressions musculaires de la protubérance occipitale sont presque nulles, et cette protubérance a sa surface lisse, ce qui résulte de l'atrophie des muscles releveurs de la tête.

Ce crâne se rapproche du genre Bonasus par la forme cylindrique de ses cornes et leur implantation sur un prolongement du frontal, ce qui lui donne beaucoup plus de largeur que chez le Buffle. Ce prolongement n'est cependant pas étranglé, comme dans le *B. priscus*, où il forme une gorge qui marque la base de la corne. Cette corne est fortement arquée et sa direction s'écarte peu du plan de la face; dans le *B. priscus*, elle est presque droite. Cette tête, qui, par ses caractères, se rapproche autant du genre Buffle que du genre Bonasus, pourrait bien avoir appartenu à l'ancêtre de l'Arni-Géant, qui, lui aussi, se rapproche de ces deux genres par les mêmes caractères, et former une espèce qui comblerait le vide qui existe entre les Bufiles et les Bonasus.

11^e QUESTION.

A quelle époque a vécu l'Arni-Géant dans la vallée de la Vézère ?

Il est, je crois, aujourd'hui bien établi que la station préhistorique de Laugerie-Basse appartient à l'époque quaternaire; mais cette époque, d'une durée considérable, a vu plusieurs faunes se succéder, et un grand nombre de phénomènes en ont troublé les dépôts, ce qui en rend le classement difficile. Pour établir aussi bien que possible à quelle période de cette époque je dois placer l'Arni, je vais jeter un rapide coup-d'œil sur les principales formations quaternaires du centre du département de la Dordogne et leur correspondance avec les formations de la même époque du bassin de la Seine, classées par M. Belgrand et du bassin de la Dordogne classées par M. Ch. Des Moulins.

La partie des bassins de la Vézère, de l'Isle et de la Drôme,

que j'ai pu étudier et qui occupe le centre du département, présente une série de dépôts quaternaires assez identiques dans leur composition et dont il est facile de suivre la concordance, quoiqu'elle soit interrompue quelquefois par un manque complet de dépôts ou par des formations spéciales que l'on pourrait confondre avec celles d'une autre époque.

Je dirai d'abord, pour plus de clarté, que j'admets la définition donnée par M. d'Archiac, et que je comprends sous le nom de terrain quaternaire, ou post-pliocène ou diluvium ou clysmien, etc., tous les dépôts réguliers, stratifiés ou non, marins, fluviaux, lacustres ou torrentiels, solides, meubles ou incohérents, qui se sont formés entre la fin de la période subapennine et le commencement de l'époque moderne. Quoiqu'il n'existe pas réellement de démarcation entre l'époque quaternaire et moderne, on est convenu de placer la fin de la première de ces époques entre le moment où le renne disparaît de nos contrées et celui où les tourbières commencent à se former.

Les géologues, sauf quelques exceptions, s'accordent à diviser l'époque quaternaire en trois périodes, qui peuvent elles-mêmes subir un certain nombre de divisions si l'on envisage l'ensemble des dépôts qui se sont formés à cette époque, sous un point de vue plus spécial. Quoique ces savants ne s'accordent pas sur la nature des phénomènes auxquels on doit attribuer ces formations, les classements qu'ils ont donnés de ce terrain s'accordent entre eux et s'appliquent facilement au terrain quaternaire de notre contrée, en faisant la part de la différence minéralogique des roches qui entrent dans sa composition.

Pendant la première période se sont formés les dépôts qui se rencontrent, par lambeaux irrégulièrement distribués, sur les plateaux et composés de cailloux de quartz roulés avec sables souvent micacés, argiles généralement rouges, mais quelquefois diversement colorées, silex roulés et non roulés, souvent brisés, marnes souvent sablonneuses. Ces dépôts à peu près identiques sur toute notre contrée sont indépendants du relief hydrographique actuel et paraissent avoir été déposés avant le creusement de nos vallées et provenir (*les cail-*

loux, sables et argiles) des terrains de micaschiste en décomposition qui se trouvent au nord du département de la Dordogne. Ces dépôts, par leur composition et leur situation, paraissent correspondre :

Au premier étage de Saint-Prest, de M. Belgrand, avec *Elephas meridionalis* et *Rhinoceros etruscus*;

Au dépôt de la première époque glaciaire de quelques géologues ;

Au diluvium de M. Ch. Des Moulins.

L'origine des dépôts de cette période est très-mal définie ; il y a presque autant d'opinions que de géologues.

Pendant la deuxième période s'est établi le relief hydrographique actuel et se sont formés les dépôts qui recouvrent les terrasses qui bordent dans certains endroits les vallées ; ceux qui comblent certaines brèches et cavernes à ossements. Ces dépôts ont à peu près la même composition que les précédents avec addition quelquefois des détritiques des roches voisines et paraissent n'être que les mêmes, charriés et remaniés par les inondations.

Ces dépôts correspondent :

Au deuxième étage de haut niveau de M. Belgrand avec *Rhinoceros etruscus*, *Rhinoceros Merkii*, *Elephas antiquus*, *Elephas primigenius*,

A la période inter-glaciaire de M. A. Julien ;

Aux alluvions anciennes de M. Ch. Des Moulins.

Pendant la troisième période se sont formés les dépôts du fond des vallées, dans lesquels est creusé le lit actuel des rivières. Ces dépôts diffèrent des dépôts précédents par la nature et la composition de leurs éléments, quoique au premier examen ils présentent le même aspect. Les cailloux qui entrent dans leur composition sont, la plupart, imparfaitement roulés ; ils varient de grosseur depuis le sable jusqu'à plusieurs pieds cubes, et sont de composition minérale très-variée : on y trouve des débris de toutes les roches qui composent le bassin du cours d'eau auquel ils appartiennent, depuis les plus dures jusqu'aux plus friables. J'insiste sur la friabilité de certains éléments de ces dépôts, qui, transportés de très-loin, en même temps que des fragments de roches dures n'ont pas été réduits en limon,

comme cela aurait eu lieu si ces dépôts avaient été charriés par des courants. Ces dépôts présentent donc les caractères de sédiments transportés par des glaces flottantes, charriés, remaniés et additionnés d'éléments des dépôts supérieurs par les pluies torrentielles et les inondations.

Ces dépôts correspondent :

Au troisième étage de bas niveau de M. Belgrand, avec *renne*, *aurochs*, etc. ;

A la deuxième époque glaciaire de M. A. Julien ;

Au dépôt du troisième lit de M. Ch. Des Moulins.

Les caractères géologiques et paléontologiques se réunissent pour diviser cette époque en trois périodes. Première période à climat chaud avec faune méridionale, interrompue suivant les uns par un cataclysme diluvien, suivant les autres par une période glaciaire. Deuxième période à climat que l'on suppose tempéré avec faune et flore spéciales à ce climat. Troisième période à climat froid, avec phénomènes glaciaires bien caractérisés par les traces de glaciers sur les Alpes, les Pyrénées, le massif de l'Auvergne, les dépôts de bas niveau et par une faune septentrionale.

Ces divisions ne sont pas aussi nettes et aussi tranchées que je viens de le dire. Il existe dans les dépôts des vallées, dans certaines brèches et cavernes à ossements, un mélange des faunes de la deuxième et de la troisième période qui fait supposer que la faune du mammouth a persisté en France, toutefois en décroissant, jusqu'à la fin de l'époque paléolithique, et qu'il n'y a pas eu de deuxième époque glaciaire. Cependant plusieurs faits militent contre cette manière d'envisager le climat de cette période, et si la remarquable thèse de M. Alphonse Julien, sur les phénomènes glaciaires dans le plateau central de la France, n'était venue nous confirmer la réalité d'un deuxième phénomène glaciaire vers la fin de l'époque du mammouth et pendant celle du renne; la remarque que fit M. Christy sur Laugerie-Basse et les stations préhistoriques similaires, suffirait à elle seule pour caractériser le climat dont jouissait notre contrée, lorsque l'homme qui chassait le renne l'habitait. Il constata que la grande quantité de matières animales qui avaient été accumulées dans ces habita-

tions n'avaient raison d'être que sous un climat froid dont les chaleurs de l'été n'étaient pas suffisantes pour mettre ces matières en décomposition, car si cela était arrivé, les miasmes résultant de ces foyers de putréfaction auraient occasionné des maladies épidémiques qui n'auraient pas tardé à détruire une partie de la population et à en chasser le reste, et les carnassiers attirés par ces charniers y auraient laissé des traces de leur passage ce qui n'a pu être constaté.

L'animal dont j'ai retrouvé les restes à Laugerie-Basse était-il comme le renne approprié à un climat septentrional et a-t-il habité la vallée de la Vézère pendant que le plateau central de la France, les Alpes, les Pyrénées étaient couverts de glaciers et les cours d'eau gelés une grande partie de l'année.

Si j'ai bien caractérisé ces restes, et s'ils appartiennent réellement à un buffle de l'espèce Arni, en lui appliquant la loi des concordances des caractères, je me trouve en contradiction avec cette loi, car l'Arni-Géant se rattache par tous ses caractères à une faune méridionale et n'a pu vivre que sous un climat sinon chaud au moins régulièrement tempéré ; ses habitudes et sa nourriture nécessitent de grands cours d'eau et une végétation abondante qu'il n'aurait pu trouver sous un climat aussi rigoureux. Je pourrais en lui appliquant le système d'émigration, ainsi qu'on l'a fait pour les animaux dont on a retrouvé les restes dans les terrains glacés de la Sibérie, lui éviter les rigueurs de l'hiver ; mais ce qui est possible dans les vastes plaines de la Haute-Asie et de l'Amérique me paraît rencontrer dans certaines contrées des difficultés matérielles insurmontables ; pour la France surtout, environnée de mers et de chaînes de montagnes couvertes de glaciers, cette émigration me paraît impossible.

Il y a une hypothèse avancée par un savant, dont je regrette de ne pas connaître le nom, qui, à mon avis, rend bien mieux compte des faits observés. Cette hypothèse est basée sur les faits suivants auxquels on n'a pas attaché toute l'importance qu'ils me paraissent mériter.

En 1799, un pêcheur Thongrois découvrit, près de la Léna, dans des argiles arenacées glacées, le corps d'un mammoth dans un parfait état de conservation. M. Adams le vit en 1806

encore à moitié enseveli dans la terre glacée et en partie dévoré par les carnassiers ; il put en recueillir les débris et les envoyer à Saint-Pétersbourg où ils ont été étudiés.

En 1864, un second mammouth fut découvert par un Samoïède dans les environs de la baie du Tas, bras oriental du golfe de l'Obi. Le paléontologiste Schmith fut expédié de Saint-Pétersbourg pour étudier les restes de cet animal. Il constata que ce mammouth n'avait pas été transporté des contrées méridionales de la Sibérie par des glaces flottant sur un cours d'eau, opinion émise par quelques savants, mais englouti sur place dans des vases liquides. Il constata aussi qu'à l'époque où ce mammouth fut englouti, une végétation forestière suffisante, quoique rabougrie, pour nourrir ces grands herbivores, s'étendait jusqu'aux rivages de la mer sibérienne, que depuis cette époque la végétation s'était retirée vers le Sud et que la température ne s'était depuis jamais assez élevée pour dégeler le sol dans lequel se trouvait enseveli ce mammouth.

On sait aujourd'hui que ces faits se produisent assez fréquemment, non-seulement pour le mammouth, mais aussi pour le rhinocéros et plusieurs animaux de cette faune.

Si l'on considère que vers la même époque géologique, le même phénomène de froid s'est produit dans nos contrées, les traces des glaciers et les dépôts de bas niveau en sont témoins, on peut supposer que les mêmes faits qui ont été produits en Sibérie par ce phénomène ont pu l'être aussi dans nos contrées, et que quelques membres de cette faune quaternaire, qui était décimée depuis plusieurs siècles par son approche progressive, ont pu périr dans le fond de quelque lac ou dans les vases des rivières et y être conservés intacts jusqu'au moment d'un dégel.

En admettant cette hypothèse, on arrive à expliquer bien des faits qui paraissent anormaux : par exemple, le mélange des deux faunes dans certains dépôts des vallées et des cavernes et brèches à ossements, par le charriage, au moment des grandes débâcles, des restes ensevelis sous la glace et de ceux de la faune existant à cette époque. Les hommes de la période glaciaire ont pu, comme les Esquimaux de nos jours, découvrir après un de ces dégels le corps de certains de ces

animaux et emporter dans leurs demeures les parties qui leur étaient utiles, l'ivoire, les dents, le poil et le cuir, et quelquefois, pressés par la disette, en manger la chair; mais le petit nombre d'ossements de ces animaux que l'on trouve parmi leurs *restes de cuisine* fait supposer qu'ils n'avaient pas beaucoup de goût pour ces viandes. Retrouvant les corps de ces animaux en parfait état de conservation, ils ont pu reproduire leurs figures avec autant de fidélité que s'ils avaient été en vie.

Je crois donc que l'espèce Arni-Géant a dû avoir son grand développement pendant la période inter-glaciaire; mais que les derniers vestiges de cette espèce, dans nos contrées, n'ont pu supporter longtemps les froids de la deuxième période glaciaire et n'habitaient plus la vallée de la Vézère à l'époque de Laugerie-Basse, station que je crois avoir été en pleine période glaciaire, et que ses restes ne s'y trouvent qu'accidentellement.

III^e QUESTION.

L'Arni-Géant a-t-il été contemporain et connu de l'homme?

La présence des restes de l'Arni-Géant à Laugerie-Basse est une preuve certaine que les hommes de cette époque ont connu cet animal; soit qu'il ait habité la vallée de la Vézère pendant la deuxième période glaciaire, contrairement à l'hypothèse que j'ai émise dans le chapitre précédent; soit qu'ils aient obtenu ses dépouilles par la voie du commerce; soit qu'ils les aient trouvées sous la glace, comme les Esquimaux de nos jours retrouvent les restes de la faune quaternaire. Mais je possède une preuve plus concluante, s'il est possible, un des fragments de la corne, le n° 25, porte avec lui des traces irréfutables, je crois, de la main de l'homme. Si l'on examine avec attention les cannelures longitudinales que porte ce fragment, desquelles j'ai précédemment fait mention, on s'apercevra que ces cannelures ne sont pas le fait d'une dispo-

sition particulière de la corne, car si cela était, la distribution des cellules de la substance osseuse qui compose ce fragment, au lieu de former des cercles concentriques réguliers, suivrait dans leur changement les sinuosités de la surface, ce qui n'a pas lieu. De plus ces cannelures, si elles étaient du fait de la composition de l'os, seraient dans leur parcours longitudinal non interrompues et parallèles entre elles, ce qui n'a pas lieu non plus. Comparées aux entailles faites par le silex sur le bois de renne, elles présentent les mêmes caractères et doivent avoir la même origine. Les habitants de Laugerie-Basse ont dû employer ces cornes aux mêmes usages que les peuples de l'Indoustan de nos jours, et les lames longues et étroites qui correspondaient aux cannelures de cette pièce doivent avoir servi à fabriquer des arcs.

Les preuves fournies par ces traces sont certainement d'une grande valeur et suffiraient pour me prouver la coexistence de l'Arni-Géant avec la faune du renne et l'homme de Laugerie-Basse, si je n'étais persuadé que le climat de cette période était très-rigoureux et que l'existence y était impossible pour cette espèce.

Je suis donc ramené aux conclusions de l'article précédent ; que l'Arni-Géant a pu être contemporain de l'homme pendant la période inter-glaciaire, puisqu'il est prouvé aujourd'hui que la présence de l'homme sur la terre remonte au moins au commencement de l'époque quaternaire ; mais qu'il n'existait plus dans nos contrées pendant la deuxième période glaciaire ; que ses restes ne se trouvent à Laugerie-Basse que fortuitement et que l'on ne peut y expliquer leur présence que par l'hypothèse émise dans le chapitre précédent.

A. BLEYNE.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

- N° 1 *Trou occipital* à peu près rond, de 5 à 6 centimètres de diamètre; il présente intérieurement deux trous de chaque côté, l'un pour le passage des nerfs de la douzième paire va s'ouvrir dans le fond de la fosse condylienne, l'autre, après avoir communiqué avec cette fosse par un petit trou, remonte vers le sommet du crâne et va dans les sinus frontaux.
- 2 *Condyle occipital.*
- 3 *Tubérosité cervicale.*
- 4 *Tubérosité du condyle occipital.*
- 5 *Tubérosité du sphénoïde.*
- 6 *Prolongement sous-occipital*, terminé par une portion du sphénoïde, formant ensemble un corps cunéiforme de 12 centimètres de long, 9 centimètres de large à la base, 2 centimètres et demi au sommet et 5 centimètres d'épaisseur.
- 7 *Fosse condylienne.*
- 8 *Hiatus occipito-temporal.*
- 9 *Trou sous-sphénoïdal.*
- 10 *Surface d'insertion* des muscles du cou formée par l'élargissement de la protubérance occipitale.
- 11 *Crête* de la protubérance occipitale.
- 12 *Base* de l'apophyse zygomatique.
- 13 *Articulation maxillo-temporale.*
- 14 *Apophyse sucondylienne.*
- 15 *Orifice* externe du conduit temporal.
- 16 *Apophyse styloïde* réduite à l'état de tubérosité.
- 17 *Trou prémastôidien.*
- 18 *Hiatus auditif.*
- 19 *Protubérance mastôidienne.*
- 20 *Apophyse styloïde du temporal*, et à côté, le conduit guttural du tympan et le trou du nerf tympano-lingual.
- 21 *Surface du temporal* formant l'extrémité de la fosse temporale.
- 22 *Os pétré.*
- 23 *Ouverture* interne du conduit spiroïde.
- 24 *Fragment* présentant la surface d'insertion avec le frontal.
- 25 *Extrémité* du noyau osseux de la corne, grande courbure qui présente des cannelures longitudinales et est criblée de petites cavités.
-

CHARTES ANCIENNES
DE
SAINT-FLORENT PRÈS SAUMUR,

POUR

LE PÉRIGORD.

(1080-1186) [*Fin.*]

XLIII

Enlèvement puis restitution, par Aimoin et Géraud, des quatre minées de terre à froment que leurs deux frères Coinars et Milon, lors de la très-grave maladie dont ils moururent, avaient données au prieuré de Mont-Caret.

Coinars Miloque frater ejus, ajacentes infirmitate gravissima, Deo annuente, ante obitum, tantum terre in qua quatuor mine frumenti, intra Montem Caret, seminari valent, [dederunt S.] (1) Petro Beatoque Florencio [et] Gausberto priori aliisque monachis. Illis, defunctisque fratribus, fratres [eorum], scilicet Aimoinus et Geraldus, hec [que] superius Sancto Petro atque suis monachis concessa fuerant, fratribus viventibus, malivolencia subtraxerunt. Incipiente quarta ebdomada quadragesime, hanc terram, superius in cartula ostensam, item [Sancto] Petro atque monachis Aimoinus atque Geraldus, vidente Grimoardo Montis Rivelli Grimoardoque Arnaldo Bernardoque, Johanne Christiano concedente, firmo affectu reddiderunt. [Testes] : Girardus monachus, Garinus Fulcerius monachus, Guillelmus Arnulfus presbiter, Amblardus Pastorel, Geraldus Bernardus, Bernardus faber.

(1) Entre crochets sont ajoutés plusieurs mots que je crois avoir été omis par le copiste.

XLIV

Restitution par Ebrard Vigier, lorsque, malade, il reçut l'habit de moine, et confirmation par son frère Boson, le jour où il fut enterré, d'une maison située dans le cimetière de Mont-Caret.

Sciant presentes et futuri quia Ebrardus vicarius, in infirmitate positus, monachilem habitum quesivit et accepit. Habebat autem ipse et Boson frater ejus quemdam domum in cimiterio de Mont Caret, et injuste et per violenciam monachis auferebant. In die vero sepulture ipsius Ebrardi, veniens Boson frater ejus ante altare Sancti Petri, domum supradictam, pro anima fratris sui, dereliquit et super altare donum imposuit, in manu Helie prioris. Testes hec videntes : Arnaudus archipresbiter, Johannes et Johannes monachi, Raimundus cappellanus, Arnaudus scolarius, Aymericus de Montrevel, Grimoart Iter et alii multi, milites atque burgenses, qui ad sepulturam venerant.

XLV

Cens, droits de vente et autres services dus au prieuré de Mont-Caret (1).

IN HAC CARTULA CONTINENTUR CENSUS ET EMPCIONES QUE HUIC
DOMUI DEBENT REDDI.

Igitur de molendino de Lasterio Sancti Paxentii, redduntur huic domui Sancti Petri XX solidi in empcone et V solidi in servicio, in unoquoque Nathali, per singulos annos.

Arnaudus archerius, de Sancto Michael, debet IV denarios in servicio, in Nathale Domini.

(1) Cette pièce est la dernière du Rôle.

Bernardus Raimundi debet VI denarios.

Arnaudus Vaca III solidos.

Petrus de Grua III solidos.

Gilem Arnaudi XII denarios.

Arnaudus Tamiserius XII denar.

Petrus Martini in uno anno IV denar., et in alio pastum tribus hominibus.

Arnaudus Suavis, de Novem Fontibus, XII denar., et terciam partem de quarto terre, et terciam partem de esporla, et terciam de la queta.

Gilem Stephani de las Bandas, VI denar.

Raynaudus Petri et Stephanus frater ejus, II solid. de esporla et X et VIII denarios in servicio.

Arnaudus Costauli XII denar.

Giraudus Raimundi XII denar.

Petrus Betus V solid. de esporla, de decima de Cappella Irlandi; et in servicio equum ad portandum monachum vel famulum, semel in anno, ad abbaciam.

Guillelmus Beziat, cum heredibus suis, debet empcionem II solidorum, pro vinea que est a la Cheira et pro terra que est subtus viam que ducit ad Sanctam Eulaliam.

Grimoardus de Monte Petroso debet empcionem XII denariorum pro terra que est a la Cremeta, et VI denarios *quos*, en Lestay (1), Petrus Arnaudi dedit.

Angerius de Monte Rivel XII denar.

Petrus Gorienses in Nathale Domini, justa Amblart, VI denarios in terra Arnaudi Teyssander a la Brentaria, [et] en la terra de Babarat XII denar.

Et Bonavila X et VIII denarios.

XLVI

1081. — Charte-Notice par laquelle les moines de Saint-Florent racontent comment l'église, ou abbaye, de Saint-Pierre de Sourzac, après leur

(1) *Lestay* doit être un nom de lieu.

avoir été donnée par le s^{er} de Mussidan et par ses frères, fut enlevée à leur monastère et livrée à celui de Charroux (1).

DE ECCLESIA SANCTI PETRI DE SORZIIACO.
DE ABBATIA SANCTI PETRI DE SORZIIACO, IN PAGO
PETRAGORICENSI.

Quoniam perverse mentis homines extitisse non dubitamus, quorum studii semper fuerit quæque, etiam verissima, admixtione falsitatis depravare, simile exitium in futurum metuentes, atque contra talium insidias defensionis ecclesiasticæ machinam erigentes, quo prebente, qua auctoritate, quibus testibus ecclesia Sancti Petri de Sorziaco, antiquitus abbatia, cum omnibus rebus ad eam pertinentibus, monachis Sancti Florentii concessa fuerit, quibusve postea modis res eorum inibi acta fuerit, certis litterarum signis memoriæ posterorum mandare necessarium duximus. Scire igitur fas est quod Algerius miles, castri Muxidanii dominus, pro redemptione animæ suæ et parentum suorum, ecclesiam Sancti Petri de Sorziaco cum omnibus rebus ad eam pertinentibus, quam a genitoribus propriis hereditario jure in dominationem acceperat, monachis Sancti Florentii se absque alicujus rei precio esse donaturum, domno scilicet Petro et Constantino ejusdem Sancti Florentii monachis, apud predictum castrum fideliter promisit.

Et ut sponsionem propriam, cum auctoritate et voluntate domni Willelmi Petragoricensis episcopi et Heliæ comitis, ad effectum perduceret, adeundum usque civitatem in vigilia festivitatis Sancti Stephani, quæ tertio nonas mensis augusti colitur, cum multis optimatibus et predictis monachis progrediens, ipso die festivitatis, post capitulum, in dormitorio

(1) Original long et étroit, qui a été copié aux folios 86 et 87 du Cartulaire ou Livre Noir de Saint-Florent, manuscrit qui a été volé aux Archives de Maine-et-Loire et vendu en Angleterre. Imprimée en extrait dans le *Thesaurus Anecdotorum* de Dom Martène, vol. 1. p. 223, cette pièce est reproduite *in extenso* dans la collection Lespine, vol. 35, p. 215.

ejusdem ecclesie clericorum, se hoc quod dictum est velle facere asseruit, presente prefato pontifice et comite et aliis innumeris qui cum ipso et cum monachis ibidem pro hoc ipso advenerant. Episcopus autem, de tanto talique dono admiratus, si hoc pro pecunie lucro an pro Dei amore facere vellet ut sibi, veluti pastori suo, innotesceret, cunctis audientibus protestatus est. Ille vero pro solius Dei amore se hoc facere velle cum sacramento respondit : quatinus illi servi Dei, pro suis et parentum atque affinium suorum facinoribus, apud Dominum intercessores existerent ; et ut ipse locus omni tempore ab eis bene et religiose dispositus, regularis de eo, amplius ut nunc, non eliminetur religio. Hoc itaque omnes gavisi responso, cum prefatus episcopus Willelmus et Helias comes eidem Alguerio dicerent ut, secundum morem, donum predictis monachis daret, atque ipsis presentibus de hac re revestiret, ille ad hæc respondit : « Hoc quod vos dicitis ego » libentissime sum facturus ; sed est michi frater, nomine » Willelmus, qui in isto die huc adveniet ; et hoc michi rec- » tum videtur ut ipso præsentem et cum ipso ipsum donum fa- » ciam. » Qua sponsione cum alacritate percepta, omnes a prefata domo sunt egressi.

Affuit autem tunc ibi innumerabilis multitudo nobilium virorum et ignobilium, clericorum atque laicorum, e quibus paucissimos tantum, pro brevitate, placuit subnotari quorum ista sunt nomina : Lambertus archidiaconus, Fulcherius Cat-tetus, abbas atque canonicus Sancti Stephani de Sterpe, Bernardus capellanus monachorum de Monte Careto, Arnaldus Lupus presbiter, Oliverius vicecomes de Castellione, Willelmus cognomento Grimoardus, Montis Careti dominus, qui in prefato dormitorio rem pro qua convenerant cunctis prior innotuit, Aius etiam Umbertus de Monte Careto, ejusdem Alguerii notissimus, qui primus de hac re cum eo est locutus et, ejus audita voluntate, ad prefatos Sancti Florentii Salmurensis monachos, tunc apud eundem Montem Caretum habitantes, ejus prior fuit legatus, Giraldu de Valle Beone, et Petrus filius ejus, Arnaldus de Monte Incensi, ejusdem castri dominus, Sanctius filius Constantini presbiteri de Monte Careto, famulus in ipso itinere monachorum.

Ipsa autem predictæ sollemnitatis die, ut Alguerius dixerat, cum Willelmus, ejusdem frater, forte fortuitu Petragore advenisset, rogatu Arnaldi tunc prioris atque ipsorum fratris, qui in prefata Sancti Petri ecclesia abbatis nomen dudum tenuerat, obnixis eum cepit interpellare precibus ut trecentos ab eodem Arnaldo solidos acciperet et sepe dictam ecclesiam, quamdiu ipse Arnaldus adviveret, aliis monachis minime traderet: ne forte exheredatus in alienam regionem, sub alienorum monachorum dominatione ire cogeretur. Sed cum ille aliquantisper reluctaret, victus tamen precibus et munere, quod petebatur, sub ea qua petebatur conditione, assensit. Monachis autem Sancti Florentii, non solum supranominatis sed etiam domno Natali priori et domno Frotgerio et pluribus aliis, qui eum postea de hoc appellaverunt, ipse Alguerius cum sacramento affirmavit nullis unquam nisi Sancti Florentii monachis se illam esse donaturum.

Decurso autem parvo post tempore, unus ex ipsa Sorziacensi ecclesia monachus, nomine Giraldus, ad monasterium Karofense pergens, ut ibi susciperetur rogavit et impetravit. Qui postea, cum prefatis Karofensibus monachis pactionem quam monachi de prefata Sancti Petri Sorziacensis ecclesia habebant insinualet, eosque facile, si vellent, sibi impetrari posse diceret, ejus creduli consilio, Fulcradus, tunc temporis abbas, ac reliqui fratres Karofenses, accedentes ad sepe dictum Alguerium et ad fratres ejus, Willelmum et Arnaldum monachum, muneribus et blanditiis eos delinientes, ut eis eandem ecclesiam darent obtinuerunt. Quod monachi Sancti Florentii audientes, in ipso quo eis innotuit anno, et multis postea vicibus Frotgerius et Oliverius, Sancti Florentii monachi, prefato abbati Fulcrado et monachis Carofensibus ne sibi concessam ecclesiam invaderent calumniando interdixerunt; illi autem eorum calumniam verborum circuitu diffidentes, ab ipsa pervasione desistere noluerunt.

Facta est autem hæc a prefatis Sancti Florentii monachis prima calumnia anno ab incarnatione Domini MLXXXI^o; regnante Philippo Francorum rege, Gregorio VII^o papa, Widone Aquitanorum duce, Willelmo abbate Sancti Florentii.

XLVII

1113. — Charte de Guillaume II, évêque de Périgueux. A la prière de Gosbert la Lande et d'Adhémar, prieurs de Mont-Caret et de Bretenord, il confirme à Saint-Florent l'église de Saint-Pierre de Montpeyroux, et en outre, celles qu'ils pourront arracher à des laïques (1).

CONFIRMATIO DE ECCLESIA SANCTI PETRI DE MONTE PETROSO.

In nomine domini nostri Jhesu Christi, ego Guillelmus, Dei gratia Petragoricensis episcopus, providens ne successorum meorum oblivione, quod absit, dona nostra calumpnie subjacerent, litterarum atestatione memorie illorum tradere volui quoniam Gosbertus Landa, prior de Monte Careto, et Adhemarus prior de Bretenorio adierunt presentiam nostram, humiliter deprecantes quatenus ecclesiam Sancti Petri de Monte Petroso, quam de laïcali manu quamvis in elemosinam susceperant, Deo et Sancto Florentio monachisque ejus concederem.

Considerans itaque melius in manu monachorum quam in laïcorum potestate ecclesias debere subsistere, consilio habito cum clericis nostris, Deo et Sancto Florentio ejusque monachis in perpetuum supradictam ecclesiam cum anulo nostro, in manu Gosberti Landa, eam assignans, in ecclesia Sancti Stephani, in choro et in sede nostra, concessi et dedi; nec solum illam, sed et si quas de laïcorum manu extrahere possent.

Data Petragoris, nonas augusti, anno ab incarnatione Domini MCXIII°.

Ego Guillelmus episcopus subscripsi ✠.

Signum Bernaldi de Verinis, archidiaconi, signum Gos-

(1) Cartulaires dits le Livre Rouge, fol. 69, et Livre d'argent, fol. 84. Dans ce dernier, la charte porte pour date 1130, à tort, je crois. Lespine n'en donne qu'une analyse, vol. 33, p. 70.

berti de Velinis, archipresbiteri, signum Iterii de Saizeto, signum Petri Gosfredi.

XLVIII

1124. — Charte du même évêque. Transaction passée au sujet du long et grave débat existant entre les moines de Saumur et les chanoines de Saint-Etienne de Périgueux, relativement à l'église de Saint-Martin de Bergerac. Les moines la conserveront, en payant 20 sous de cens annuel. La dîme sera commune entre eux. mais pour la percevoir, les moines prélèveront quatre setiers sur les grains et le quart sur les autres produits, etc., etc. (1).

CARTA DE ECCLESIA SANCTI MARTINI DE BRACHERACO.

Ego Guillelmus, Dei gratia Petragoricensis episcopus, notum fieri volo presentibus et posteris concordiam que in nostra manu facta est, de illa diutina et gravi discordia que fuerat inter clericos Sancti Stephani et monachos Sancti Florentii de ecclesia Sancti Martini de Bragairac.

Talem igitur huic discordie finem imposuimus, ut nos et clerici nostre sedis de ejusdem ecclesie fundo sive de rebus ad eam pertinentibus nunquam amplius monachos accusaremus aut inquietaremus; monachi vero in pace ac fideliter XX solidorum censum, infra octavas Natalis Domini, singulis annis nostris clericis exolverent, decimam quoque quam nostri clerici jam diu habuerant ita cum monachis dividerent ut medietatem totius decime haberent clerici Sancti Stephani et medietatem Sancti Florentii monachi. Concessimus tamen Akelino monacho, et successoribus ejus, pro requisitione decime quam per totum annum facerent, quatuor sestarios ipsius decime antequam divideretur.

Preterea Geraldus cantor et clerici concesserunt monachis,

(1) Livre Rouge, fol. 68, et Livre d'Argent, fol. 82. Cette charte est copiée dans la collection Lespine, vol. 33, p. 67.

eo pacto ut monachi affectuosius eos diligere, ut reciperent eam sextam partem vini, panicum quoque illud et milium et melicam, cum lana et lino et porcellis et agnis, que de parte Petri Arberti et Geraldii Stephani monachi habere consueverant. Si vero, ab hodierna die et deinceps, sive nostri clerici sive monachi aliquid in supradicta decima adquirere possent, sive in parte Petri et Lamberti de Petragoris, sive in decimali feodo, sive in minutis sive in grossiori annona, quicquid omnino illud esset, totum per medium dividerent : ita tamen ut si, ad redimendam decimam, aliqua pecunia esset necessaria, ejusdem redemptionis precium darent ; quod si clerici vel monachi aut nollent aut non possent suam dimidiam partem redimere, illi qui totum redimerent totum haberent quousque eis alii redemptionis summam exolverent. Facta est autem hec concordia in generali capitulo Sancti Stephani, crastina die Circumcisionis Domini, anno ab incarnatione Domini MCXXIV^o, indictione II^a.

Quam concordiam laudavimus et confirmavimus, ego Guillelmus episcopus et Geraldus Ramnulfii, ecclesie nostre precentor ac totius cause hujus et concordie auctor, Radulfus prepositus, Elias decanus, Arnaldus Guillelmi archidiaconus, Auduinus de Rellico, et Gaufridus de Verino archidiaconi, Bernardus de Verrinis archidiaconus et sacrista, Stephanus de Roslaco subsacrista, Elias de Scripta succentor, Geraldus de Vegumaca cellarius, Guillelmus de Monte Berulfo, elemosinarius ; item Geraldus de Cauzada, Seguinus de Ladiraco, Geraldus de Canalibus, obedienciarum ; itemque nobiles canonici plures : Guillelmus de Monte Ardito, Guillelmus Alba Rupensis, Guillelmus de Roca, Guillelmus Gaufridus, Guillelmus Sarracenus, Simeon, Bernardus de Cornazaco, Arnaldus Roza, Petrus de Cripa, Rocafortus et plures alii, quos enumerare longum est, canonici Sancti Stephani.

Monachi quoque Sancti Florentii Akelinus et Johannes, qui tunc temporis supradicte ecclesie Sancti Martini preerant, hanc concordiam cum Geraldo Ramnulfii conceptaverunt et in nostra manu confirmaverunt et abbatis sui ac totius capituli vice receperunt. Hanc etiam concordiam voluerunt et laudarunt ac confirmaverunt : Ugo prepositus et Aldebertus fra-

ter ejus et Aldebertus Aldeberti filius, Rollandus quoque et Armandus et Elias, qui omnes dimiserant et concesserant ac cognoverant hanc decimam Deo et Sancto Stephano, de cujus jure extiterat Sanctoque Florentio. Ut autem hec concordia firmior in perpetuum habeatur, hanc cartam sigillo nostro munivimus et propria manu subscripsimus. Ego Guillelmus episcopus subscripsi ✠, ego Geraldus Rannulfi ecclesie Sancti Stephani primicerius subscripsi ✠.

XLIX

1124. — Charte du même prélat. Il donne à Saint-Pierre et à Saint-Florent l'église de Sainte-Eulalie sur Dordogne (1).

DONUM G. PETRAGORICENSIS EPISCOPI, DE ECCLESIA SANCTE EULALIE.

Ego Guillelmus, sedis Petragorice episcopus, dedi ac concessi ecclesiam Beate Eulalie, existentem supra Dordoniam, Sancto Petro ac Sancto Florentio; et hoc in perpetuum.

Data Petragoris, prima die mensis januarii, feria quinta, anno ab incarnatione Domini MCXXIV°; Ludovico rege Francorum, R. Petragoricensium consule; epacta XIV, concurrent 1.

Signum, R., prior. Signum, G., archipresbiter. Signum, Stephanus Andrival.

Ego Guillelmus episcopus subscripsi ✠.

L

1130-1138. — Charte de Guillaume III, évêque de Périgueux. Il confirme à Mathieu, abbé de Saint-Florent, et à ses successeurs, diverses

(1) Livre Rouge, fol. 69, et Livre d'Argent, fol. 83. Il y en a une analyse dans le vol. 28 de Lespène, p. 69.

églises et chapelles, situées à Bergerac, Bracoux, Bretenord, Coles, Mont-Caret, Montravel et *Vestitiones* (1).

DONUM G. PETRAGORICENSIS EPISCOPI, DE ECCLESIA SANCTI PETRI
DE MONKARET.

Guillelmus Dei gratia Petragoricensis episcopus M. venerabili abbati Sancti Florentii suisque successoribus, in perpetuum. Quoniam, ex decretis sanctorum patrum, agnovimus munitiones ecclesiis dari, quibus possessiones suas defendant et custodiant, idcirco nos tibi et monasterio Sancti Florentii has ecclesias concedimus et scripto nostro firmamus : ecclesiam videlicet Sancti Petri de Mont Caret, et capellas Sancte Marie et Sancti Sepulchri de Monte Ravelli; et ecclesiam Sancte Marie de Bretenor; et ecclesiam Sancti Frontonis de Vestitionibus; et ecclesiam de Coler; et ecclesiam de Bracals; et tres partes ecclesie Sancti Martini de Bragairac; salvo in omnibus jure episcopali.

Ego Guillelmus, episcopus Petragoricensis, subscripsi ✠.
Signum Gaufredi archidiaconi.

LI

1141 nouveau style, 30 janvier. — Charte de Geoffroi, évêque de Périgueux. Il confirme à Saint-Florent les églises de Saint-Pierre de Montpeyroux et de Sainte-Eulalie-sur-Dordogne (2).

CONFIRMATIO G. PETRAGORICENSIS EPISCOPI, SUPER ECCLESIIS
SANCTI PETRI ET SANCTE EULALIE.

Ego Gaufridus, Petragoricensis episcopus, dono et concedo ecclesiam Sancti Petri de Monte Petroso et ecclesiam Sancte

(1) Livre d'Argent, fol. 83 v. et Livre Rouge, fol 68, v°. Imprimée dans les *Archives historiques de la Gironde*, vol. 4, cette charte n'a qu'une analyse dans Lespine, vol. 33, p. 70.

(2) Livre Rouge, fol. 69, et Livre d'Argent, fol. 83 v. N'existe qu'en analyse dans Lespine, vol. 83, f. 69, mais est imprimée dans les *Archives historiques de la Gironde*, vol. 4.

Eulalie, que sita est super ripam Dordonie, Deo et Sancto Florentio et monachis ejus, in perpetuum habendas, salvo jure episcopali; et ut ratum habeatur, sigillo nostro munivimus et signo nostro firmavimus ✕.

Ego Gaufridus archidiaconus subscripsi ✕.

Signum Grimoardi archipresbiteri ✕. Signum Iterii archidiaconi. Signum Arnaudi de Charsent.

Data Petragoras, per manum ipsius episcopi, III^o (1) Kalendas februarii, quinta feria, anno ab incarnatione Domini MCXL.

LII

1157-1159, 27 février. — Bulle du pape Adrien IV. I mande aux évêques du Mans et d'Angoulême de juger le procès qui existe entre l'abbaye de St-Florent et le doyen de Périgueux, au sujet d'une chapelle située dans le château de Bergerac (2).

Adrianus episcopus, servus servorum Dei, venerabilibus fratribus Cenomannensi, Engolismensi episcopis, salutem et apostolicam benedictionem. Lites et scandala de medio ecclesiasticarum personarum auferre nos convenit si volumus susceptum, prout debemus, ministerium honorare, hac per hoc controversiam que inter filios nostros fratres monasterii Sancti Florentii, super quadam capella que in castro de Brajerach sita est, et J. Petragoricensem decanum agitari dinoscitur, discretionis vestre duximus committendam : per apostolica vobis scripta mandantes quatinus utramque partem ante vestram presentiam congruo loco et tempore convocetis et, rationibus hinc inde diligenter auditis et cognitis, causam ipsam mediante justicia terminetis.

Datum Lateranis, 111^o Kalendas Marcii.

(1) Par une erreur très-fréquente, le Livre d'Argent porte IV, le copiste ayant vu un « où il y avait deux ». Le trois des calendes de janvier 1140, vieux style, c.-à-d. avant Pâques, a bien été un jeudi, cinquième jour de la semaine, d'après le compte du Moyen-Âge.

(2) Livre d'Argent, fol. 13 v. N'est pas mentionnée dans la collection Lespine, vol. 33, 34 et 35.

LIII

1173-1185. — Charte de Guillaume I^{er}, archevêque de Bordeaux. Après mûr examen d'un procès porté devant lui, il déclare que la présentation de la Chapelle-Arland appartient non à son archidiacre de Blaye ou à l'archiprêtre d'Entre-Deux-Mers, mais au prieur de Montcaret ; et il énumère ce que celui-ci a droit de lever sur ladite chapelle (1).

DE PRESENTATIONE CAPELLANI DE [CAPELLA ARLANDI A PRIORE
DE] (2) MONCARETH.

Guillelmus Dei gratia Burdegalensis archiepiscopus, universis ad quos littere presentes pervenerint, in Domino salutem. Controversia erat inter archidiaconum nostrum de Blavia et archipresbiterum de Inter Dordoniam (3) et priorem de Montkarath, super presentatione capellani ecclesie Sancte Marie de Capella Arlandi. Siquidem proponebat prior de Montkareth quod capellani presentatio ad eum pertinebat ; quod archidiaconus et archipresbiter contradicebant et inflciebantur. Tandem causa adducta est ante nos ; et cum diu ventilata fuisset, cognovimus quod ad jam dictum priorem supranominate ecclesie presentatio capellani pertineret.

Noverint igitur qui lecturi sunt quoniam presentationem illam priori de Montkareth in perpetuum concessimus, salvo jure nostro et ministrorum nostrorum. Proventus autem quos prior ex eadem capella debet percipere presenti cartula duximus annotandos, scilicet : medietatem panum et IV denarios in Natali Domini ; in Pascha duos panes et II denarios ; in Penthecoste duos panes et II denarios ; in Assumptione

(1) Livre Rouge, fol. 43. Il n'y en a qu'une analyse dans Lespine, vol. 33, p. 70. Cette chartre a été publiée dans le tome VIII des *Archives historiques de la Gironde*, page 300.

(2) Addition faite, entre crochets, pour régulariser la rubrique.

(3) Plus loin *Inter Duo Maria*.

beate Marie duos panes et II denarios; in festo Omnium Sanctorum duos panes et II denarios.

Ut autem hec nostre concessionis pagina inconcussa permaneat, sub scriptis eam adornari et sigilli nostri auctoritate confirmari precepimus. Testes : Raimundus archidiaconus Blaviensis, Petrus archipresbiter de Inter Duo Maria, abbas Sancti Emiliani Guillelmus, Helias prior Castellionis, Guillelmus prior de Montkareth.

LIV

1185 ou 1186, 16 décembre. — Bulle du pape Urbain III. Il confirme au prieur de Bergerac les églises de St-Martin et de St-Jacques dudit lieu, avec leurs droits, qu'il énumère (1).

Urbanus. . . priori et fratribus Sancti Martini de Bragerac. Ecclesiam vestram cum ecclesia Sancti Jacobi, terris, decimis aliisque possessionibus et pertinentiis quas in presentiarum habetis vel in futurum, præstante Domino, poteritis adipisci, sub beati Petri et nostra protectione suscipimus. Liberas autem et absolutas personas de sæculo venientes vel fugientes liceat vobis ad conversionem recipere sine contradictione. Sepulturam quoque illius loci liberam esse concedimus, ut eorum devotioni et extremæ voluntati qui se illic sepeliri deliberaverint, nisi excommunicati sint vel interdicti, nullus obsistat. Ad hæc a parochianis vestris percipiendi decimas et constituta jura liberam habeatis, auctoritate apostolica, facultatem. . . .

Datum Verone, XVII^o Kalendas januarii.

LV

1122-1186. — Listes des églises et chapelles de l'abbaye de St-Florent en Périgord, d'après les principales bulles-privilèges (2).

(1) Histoire manuscrite de St-Florent, fol. 118 v. Il y a un extrait de cette pièce dans Lespine, vol. 33, p. 69.

(2) Voir les bulles entières : Livre Rouge, fol. 5 v^o, 9, 15 v^o; et Livre d'Argent, fol. 2, 3 v^o et 17 v^o.

Calixte II, en 1122 : Ecclesia S. Petri de Monte Careto, cum ecclesiis de Colis et de Picone ; ecclesiæ de Bretonorio, de Vestitionibus, de Bracau, de Brageriaco.

Innocent II, en 1142 ; et Eugène III, en 1146 : Ecclesia S. Martini de Brageriaco ; æcclesia S. Petri de Monte Careto cum capellis de Monte Rebelli ; æcclesiæ de Colis, de Picone, de Bracaud, S. Mariæ de Bretonorio (1), de Monte Petroso, S. Eulaliæ, de Vestitionibus.

Urbain III, en 1186 : Ecclesia S. Martini de Bragerac, cum capella S. Jacobi ; ecclesia S. Petri de Mont Kareth, cum capella S. Marie de Monte Rebelli ; capellæ S. Sepulchri, S. Marie de Bracau, S. Marie de Colis ; ecclesiæ S. Eulaliæ, S. Marie de Bretenor, S. Petri de Monte Petroso, S. Frontonis de Vestitionibus.

LVI

1270 environ. — Extrait du pouillé général de l'abbaye de S. Florent (2).

HIC CONTINENTUR NOMINA PRIORATUUM NOSTRORUM.

In episcopatu Petragoricensi :

In prioratu de Monte Careti habemus tres monachos ; et debet de censa VI libras IV solidos.

In ecclesia Beatæ Mariæ de Bretenor habemus unum monachum (3) ; et debet de censa XXV solidos.

In ecclesia Beati Martini de Bragerac habemus quinque monachos ; et debet de censa L libras (4).

Apud Revêtisons solebamus habere unum monachum.

P. MARCHEGAY,

Archiviste honoraire de Maine-et-Loire.

Membre non résidant du Comité des Travaux Historiques.

(1) La bulle d'Innocent II porte ici *Bretonio*, et plus loin *Vestitionibus*.

(2) Livre Rouge, fol. 95 et suiv.

(3) La suppression du prieuré de Bretenor amena son moine à Mont-Caret, peu de temps après la rédaction du Pouillé.

(4) Ce cens, l'un des plus forts dont le Pouillé parle, prouve l'importance du

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES.

(Les chiffres indiquent les numéros des chartes I—LIV.)

Aalaude, Alais, soror Grimoardi Aimoini, IX, XXII.
Aalet, uxor Helie Guillelmi, XXXVI.
Achelinus monachus, XXV.
Ademarus monachus, XXV, XXXII ; prior Bretenorii, XLVII.
Adrianus IV papa, LII.
Aimarius, XXVIII.
Aimericus, III, VI ; del Fleys, XII ; de Monte-Revello, XXIX,
XXXIV, XLII, XLIV ; de Valbeyo, XXI.
Aimo, XXXV.
Aimoinus monachus, XLIII.
Aius Umbertus, de Monte-Careto, XLVI.
Aizerius, VI.
Akelinus, prior S. Martini de Bragairac, XLVI, XLVIII.
Alaude, uxor Gaufridi Roberti, VII.
Alaz..., XIX.
Albericus presbiter, VII, VIII, XXIX.
Aldebertus, XLVIII.
Almericus presbiter, XXII.
Alferia, filia Broleti, V.
Alguerius, dominus Muxidani, XLVI.
Amblardus, capellanus, XVII, XXXVII ; Folquerius, XXXIX ; Pastorel,
XLIII ; presbiter, XVIII ; sacerdos, XV, XVIII.
Amblart, XV.
Andreas de Brethenor, XII.

prieuré de Bergerac. En 1519, St-Florent n'avait plus dans le diocèse de Périgueux que deux prieurés, Bergerac et Mont-Caret. Le premier devait être environ trois fois plus riche, car il donna 30 livres et le second 6, pour la souscription aux 300 livres votées par le Chapitre général tenu le 2 mai de ladite année, afin de réparer le cloître et l'imprimerie du monastère. Quatre autres prieurs seulement, ceux de Couthures en Poitou, Dol en Bretagne, St-Gondon en Berry et St-Louant en Touraine, payèrent, comme le prieur de Bergerac, la cotisation la plus forté.

Arbertus, IV.

Arduinus de Relliaco, archidiac. Petragoric., XLVIII.

Armandus, XLVIII.

Armannus monachus, XLII.

Arnaldus, Arnaudus, XIV, XXIII; archerius de S. Michaelē, XLV; archipresbiter XI, XLI, XLII, XLIV; de Charsent, LI; Costauli, XLV; dominus de Monte Incensi, XLVI; filius... baudi, XVII; fil. Grimoardi Akelini, XXVI; fil. Stephani de Salbano, XXXV; frater Alguerii de Mucidan, XLVI; frater Guillelmi Grimoardi, XXIX; frat. Umberti vicarii, XIV, XLII; Grimoardus, IX; Guillelmi archidiac. Petragoric., XLVIII; de Licia, XXIX; Lupus, IX, XLVI; nepos Gosfridi Roberti, XLII; Pas..., XIII; Poncius, XIII, XXII, XXV, XXVII, XXIX, XXX; Robberti, XLII; Scolarius, XI, XLI, XLIV; Suavis, Tamiserius, Teissandier, Vaca, XLV; Vicarius, VIII, XIII, XV, XVIII.

Arnardus Roza, XLVIII.

Arnaud, Arnaud d'Estroz, XXXIV; Monner, XII; Tamiser, XIII.

Arsina, uxor Siguini de Cugat, XIX.

Augerius, XXXIV, XXXV; de Monte Revello, XVI, XLV.

Aurigunde, uxor Grimoardi Aimoini, IX.

Ayquem Baudoc, XIII.

Belenguer de Couturas, prior S. Florentii, XXXVII.

Benedictus monachus, XXXII.

Bernardus, XV; de Cornazaco, XLVIII; Faber, XLIII; Fictor, XXVII; Giraldus, XXVI; Grimonus de Gardona, XXXV; Johannes, XVI, XVII, XXXI, XXXIII, XXXV, XXXIX, XLIII; Pelletarius, XXVII; Raimundi, XLV; de Verinis, archidiac. Petragoric., XLVII, XLVIII.

Bertholot monachus, XIII.

Bloinus, VII.

Bonavila, XLV.

Bos, Boso, a Fol Acointe, XXXV; Arnaldus, XV; frater Ebrardi, XLIV; de Monte Rebello, IX, XLII; Vetulus, Vetus, I, III; Vicarius, Vigierius, Vigier, I, IX, XXXV, XLII.

Broiletus Sentol, XIII.

Brolet, IV, V.

Brunet Estranc, XXXIX.

Calvus, XVIII.

Coinars, XLIII.

Constantinus, XII; monachus, III, VI-X, XLVI; presbiter, VII, VIII, XLVI; sacerdos de Brolio, XVI.

Deala mater Guillelmi Kareli, XXX.

Domitia, VI.

- Donatus, XXXI.
Droco frater Seguini, XV.
Ebrardus frater Bosonis Vigier, XLII; frat. Umberti Vigier, XLI; Vicarius, XLIV.
Forcia mater Frogerii de Merdenzou, X.
Fortis Johannes, X; de Villanova, VIII.
Frogerius de Merdenzou, X; monachus, VI-X, XXV-XXVIII, XLVI; prior de....., XXVII.
Fulchedus monachus, XXXIII.
Fulcherius Cattetus, abbas S. Stephani de Sterpe, XLVI; Cementarius, X, XXII, XXXI.
Fulcradus abbas Karofensis, XLVI.
Galardus famulus monachorum, XI.
Garinus Fulcerius monachus, XLIII; monachus, XVIII.
Garnerius, filius Grimoardi de Montrevel, XII, XLII.
Garsendis, cognomine Navarra, uxor GERALDI de Guardonia, XXXIII.
Gaucelinus Fictor, XXVII.
Gaufridus episcopus Petragoricensis, LI; archidiac. Petragoric., L.
Gausbertus, Gosbertus, XXIX; frater Petri monachi, I; Landa, XXII; monachus, XXXII; prior, XXXV; de Velinis, archipresb. Petragoric., XLVII.
Gausfredus, Gosfridus comes Pictavensis, I; Rainaldus, VII-IX, XXII, XXV, XL; Robertus, I, III; de Verinis, archidiac. Petragoric., XLVIII.
Gauterius monachus, XIII.
Geraldus, Giraldus, Girardus, Giraudus, XL, XLIII; Amblart, XIV, XLII; Arnaldi, XXXV; Bernardus, XXVI, XLIII; Botelher, XII; de Canalibus, XLVIII; de Cauzada, XLVIII; Cedal, XV, XVIII; Correit, XXXVIII; Fraignolus, IX; Franos, XXVIII; frater Guillelmi, I; Gallina, XII; de Gardonia, XVI, XXXIII; Laurencius, XVIII, XXXIII; monachus, XLIII; Orguil, XI; Petit monachus, XII, XLII; Prime, XXXV; Raimundi, XLV; Rannulfi, XLVIII; Superbus, XXXIII; Stephanus monachus, XLVIII; de Vegumaca, XLVIII.
Gilelmus frater, XLII.
Gilem Arnaudi, XLV; Stephani de las Bandas, XLV.
Giraldus de Valle Beone, XLVI.
Gosleas, XXXIV.
Gosmardus Baub, XXXI (1).

(1) Au n° 1, il y a un nom dont les premières lettres manquent et qui pourrait bien être le même..... *aldus balbeio*.

Gregorius VII papa, XLVI.

Grimoardus, XI, XXIII; Achelinus, X, XXVI; Aimoinus, VIII, IX, XVIII, XXII, XXIII, XXVIII, XXIX, XXXVIII, XLI; archipresbit., XVI, LI; Arnaldus, XLIII; de Claustro, XLII; Docterus, XXXV; filius Grimoardi, XXIX; fil. Guillelmi, XLI; fil. Helie Guilem, XX; frater Isarni, XVIII; Iterii XV, XLI, XLII; de Monte Petroso, XLV; Montis Rivelli, XLIII; de Montrevel, XII, XXXIV, XLII.

Grimoart Iter, XLIV.

Guido, I.

Guillelmus, I, XXII, XXVII, XXXIX, XL; Aicius, IX; Aimo, XX; Alba Rupensis XLVIII; Amaneius, XIV; archiepiscopus Burdegalensis, LIII; Arnulfus, XXIII, XLIII; Bec d'Avena, XXVI; Bernarnus, V; Beziat, XLV; Boer, XIV; Bretel, XI, XVIII; Cato, XV; Cedal, XXXVIII; Cincennal, XV; episcopus Petragoricensis, I, II, XLVII-L; Escoler, prior de Brethenor, XII; Estranc, XXXV; Faber, XIII, XIV; filius Indie, XIX; fil. Raimonis, XXX; Giraldu Franos, XXVIII; Girardus, IX; Gosfredus, XXXII, XLVIII; Grimoardus, I, III, IX, XXIX; Gumbaudi, VI; Karelus, XXX; Lambertus, prior Montis Careti, XXXIII, XXXIV, XXXIX; Martinus, XXX; monachus, III, XV, XVII, XVIII, XXVI, XXXIII; de Monte Ardito, XLVIII; de Monte Berulfo, XLVIII; de Monte Revello, VII, XVII; Pastoret, XII, XVIII; de Roca, XLVIII; Sarracenus, XLVIII; Spissus, V; nepos Stephani Mandura Hominem, XXVI; Stephanus sacerdos, XXVIII; Stephani de Salbano, XVII, XXXV; Ulricus monachus, X; Vivre Vol, XIII.

Guillerm Longart, XLII.

Guntardus monachus, VII-IX.

Helias, XV, XXXV; de la Barda, XXXV; Bernardus, V; Bretel, XLI; comes Petragoricensis, I, XLVI; Guilelmi, XX, XXXVI; monachus, XVII; de Poiada, XIII, XIV; presbiter, XXIX, XXXII; prior Castellionnis, LIII; prior de Montcaret, XI, XII; Rostanc, XIX; Sacerdos, V; Teissander, XIII; de Scripta, XLVIII; Vigier, XLII.

India d'Estrot, XIX.

Isarn, Isart, XXIX, XLII.

Isarnus, XXXI; de Monte Revello, XVIII, XXX.

Iterius, archidiaconus Petragoricensis, LI; de Saizeto, XLVII; presbiter, XVI; scriptor, VII; unculus Guill. Raimonis, XXX.

Johan, XV.

Johannes Aymar monachus, XIII; Bort, XVIII; Christianus, XLIII; monachus, XI, XXXIII, XLIV; prior S. Martini de Bragairac, XLVIII.

Lambertus, archidiaconus, XLVI; de Petragoris, XLVIII.

Lecterus, II, III.

- Lentorius, I.
Leuter, Lcuterius, XXV, XXXVII, XL.
Ludovicus, rex Francorum, XLIX.
Mandagase, frater Iterii sacerdotis, XVI.
Matheus, XX; abbas S. Florentii, XLVIII; monachus, XXIX, XXX.
Michael, frater Isarni, XVIII.
Milo, frater Coinars, XLIII.
Nasuer, uxor Arnaudi Roberti, XLII.
Nathalis, prior S. Florentii Salmur, IX, XLVI.
Navarra, cognomen Garsendis, XXXIII.
Odo, XXII.
Oliverius monachus, XLVI; vicecomes (de Castellione), IX, XXVIII,
XLVI.
Oriolus, X.
Petronilla, uxor Aimerici del Fleys, XII.
Petrus Arbertus, XLVIII; archipresbiter, XXXVII; archipresbiter de
Inter Duo Maria, LIII; Arnaudi, XLV; Bernardi, XII; Cedal, XI,
XXXVIII; de Cripa, XLVIII; filius Aimerici del Fleys, XII; fil. Gri-
moardi, XXIX; fil. Grimoardi Akelini, XXVI; de Flexo, XXV; del
Fleys, XXVIII; Gombauidi, VI; Goriensis XLV; Gosfredi, XLVII; de
Grua, XLV; Laver, capellanus de Monte Revello, XXXVIII; de Lionia,
XII; Martini, XLV; monachus, IX, XXXIV, XLVI; Pinçonius, XXXII;
prior (de Montrevel)? XV, XL; Rannulfus, III, IX, XXV; de Valle
Beone, XLVI.
Philippus, rex Francorum, I.
Poncius Cainaun, X; de Sancto..., VI.
R., consul Petragoricensis, XLIX; prior S. Florentii, XLIX.
Radulfus, vicarius, XX, XXI.
Raimo, filius Guillelmi, XXX.
Raimundus, IV; archidiaconus de Blavia, LIII; capellanus de Monte
Revello, III, XLIV; d'Estroz, XXXIV; frater Isarni, XVIII; Gumbauidi,
VI; Igennensis, XXI; de la Matuc, XXIX; nepos Gosfridi Rotberti, III;
Petri, capellanus, XI, XIII, XIV, XLII.
Raynaudus Petri, XLV.
Rannulfus, filius Aimerici del Fleys, XII; magister scholarum, II.
Raulfus, Rauffus, frater Arnaldi vicarii, XV; vicarius, XVI.
Richardus, de Villa Nova, XXXVI.
Robertus, monachus S. Florentii, XXX.
Rocafortus, XLVIII.
Rogerius, II, III.
Rollandus, XLVIII.

Rossellus, VII.

Sanctius, filius Constantini presbiteri, XLVI.

Seguinus de Cugat, XV, XIX ; filius Aimerici del Fleys, XII ; de Ladiraco, XLVIII.

Simeon, XLVIII.

Stephanus, XXII ; Andrival, XLIX ; Arnaldus de Villinas, X ; frater Raynaudi Petri, XLV ; Manduca Hominem, XXV, XXVI ; monachus, XXIX, XXX ; prior de Montcaret, XXVI ; de Rofiac, XLVIII ; Ugo prepositus, XLVIII.

Ulgerius de Monte Revello, XXI.

Umbertus, XL ; frater Arnaldi vicarii, XV ; Vicarius, vigerius, vigier, IX, XIV, XLI, XLII ; de la Vogerede, XXXVI.

Urbanus III papa, LIV.

Vidaldus Constantini, XVI.

Vigorousus, XXXV ; clericus, XXVI ; frater Bernardi Grimoni, XXXV ; miles frater Geraldii, XXXIII ; Perro ou Puro, XXIX, XXX ; sacerdos, XXXIX.

Wido, dux Aquitanorum, XLVI.

Willelmus, abbas S. Florentii, XLVI ; frater domini Muxidani, XLVI ; Grimoardus, dominus Montis Careti, XLVI.

Yvo monachus, XV, XVII, XXXIV.

NOMS DE LIEUX.

(Par n^{os} I—LIV.)

A..... spina, XXX.

Amblart, XLV.

Aquitanorum dux, Wido, XLVI.

Airaude villa, XXVI.

Babarat, XLV.

Bandas, las, XLV.

Barda, la, XXXV.

Blavia, archidiac., LIII.

Boca Roy, terra, XXVI.

Bracals, ecclesia, L.

Bragairac. Brajerach, ecclesiæ S. Martini et S. Jacobi, priores, Ake
linus et Johannes, XLVIII, L, LII, LIV.

Brentaria, la, XLV.

- Brethanor, Brethenor, ecclesia S. Marie, IX, XII, XXVIII, XLVII, XLIX; prior Adhemarus, XLVII; Guillelmus Escoler, XII.
- Burdegalensis archiepiscopus Guillelmus, archidiac. archipresb., LIII.
- Brolium ecclesia, XVI.
- Capella Arlandi, LIII; ecclesia S. Petri et S. Marie de, XXVII.
- Capella Irlandi, VI, XLV.
- Castellio, XXXV; prior, LIII.
- Cenomannensis episcopus, LII.
- Cheira, la, XLV.
- Claustrum, XLII.
- Coler, Colere, ecclesia S. Marie de, XXIX, XXX, L.
- Cremete, la, XLV.
- Cugat, XV.
- Couturæ, XXXVII.
- Dordonia, XLII, XLIX, LI, LIII.
- Engolismensis episcopus, LII.
- Estaya, l', XLV.
- Estros, -ot,-oz d', XVII, XIX, XXXIV.
- Flexum, Fleys, XII, XXV.
- Francorum rex Ludovicus, XLIX; Philippus, XLVI.
- Gardona, XXXV.
- Gotinannus, rivus, XXII.
- Grua, XLV.
- Guardonia, XXXIII.
- Inter Duo Maria, archipresb. LIII.
- Karofense monasterium, XLVI.
- Lasterium, sancti Paxentii, XLV.
- Lateranis, LII.
- Lesterium, stagnum, XXIII.
- Licia, XXIX.
- Lidoria, aqua, VI.
- Lionia, XII.
- Merdenzou, X.
- Mons Caretus, I, II, VIII, X-XII, XV-XVIII, XXIII, XXVI-XXVIII, XXX, XXXII.
- Mons Karetus, XXXV-XXXVII, XL-XLIV, XLVI, XLVII, L, LIII.
- Montcaret, prior : Arnaldus, XLVI; Frogerius, XXVII; Gausbertus, XXXV, XXXVI, XLIII; Gosbertus Landa, XLVII; Guillelmus, LIII; Guillelmus Lambertus, XXXIII, XXXIV, XXXVII, XXXIX; Helias, XI, XII, XLII, XLIV; Petrus, XV-XVIII, XXXV, XL; Stephanus, XXVI.
- Mons Petrosus, ecclesia S. Petri, XXVIII, XLV, XLVII, LI.

Mons Rebellus, Montrevel, Montrivel, I, III, VII, IX, XII, XVI-XIX, XXI, XXIX, XXX, XXXIV, XXXVIII, XLII, XLIV, XLV; capella S. Marie et S. Sepulchri, II, III, XXXVIII, XLII, L; prior Petrus, XIX.

Muxidanium, XLVI.

Petragora, Petragoris, VIII, XLVI, XLVII.

Petragoricensis, comes, VIII; Helias, XLVI; R. consul, XLIX; episcopus: Gaufridus, LI; Guillelmus, XLVI-L; archidiaconus: Arduinus de Relliaco, XLVIII; Arnaldus Guillelmi, XLVIII; Bernardus de Verinis, XLVII, XLVIII; Gaufredus, L; Gaufridus de Verinis, XLVIII; Iterius, LI; Lambertus, XLVI; archipresbiter: G. LII; Gosbertus de Velinis, XLVII; Grimoardus, LI; ecclesia S. Stephani, XLVII, XLVIII; decanus Elias, XLVIII; J., LII; cellarius Geraldus de Vegumaca; elemosinarius Guillelmus de Monte Berulfo; præcentor Giraldu Rannulfi; prepositus Rannulfus; canonici, etc., etc., XLVIII; moneta, XIII.

Poiada, Poyada, XIII, XIV.

Pulcher Mons, XXXIII.

Quairia, la, XXIII.

Rataboho, alodus, XVI.

Reibolo, XV.

Salbanum, XVII, XXXV.

Sancta Eulalia supra Dordoniam, ecclesia, XV, XIX, XLV, XLIX, LI.

Sanctus Emilianus, XLI; abbas Guillelmus, LIII.

Sanctus Florentius; *abbas*: Matheus, XLVIII; Willelmus, XLVI; *prior*: Natalis, IX, XLVI; R., XLIX; *monachi*: Constantinus, Frotgerius, Oliverius, Petrus, XLVI; Akelinus, Geraldus Stephanus, XLVIII.

Sanctus Fronto de Vestitionibus, ecclesia XLVIII.

Sanctus Michael, XLV.

Sellarii terra, XXIII.

Septem Fontes, XLV.

Sorziacum, eccl. S. Petri, XLVI.

Sterpe, abbatia S. Stephani de, XLVI.

Testa, la, XIII.

Valbeyum, XXI.

Vassamauran (super ripam Dordonie), XLII.

Verinis, crux de, XXXII.

Verone, LIV.

Vestitiones, V. *Sanctus Fronto*.

Vilacuise, alodus, XVII.

Villanova, VIII.

Villinas, X.

Vogerede, la, XXXVI.

PRIEURÉS DE L'ORDRE DE GRANDMONT EN PÉRIGORD

Messieurs,

Le *Bulletin* de la Société archéologique et historique du Limousin, tome XXV, renferme un Mémoire très-intéressant de M. Louis Guibert.

C'est un travail considérable et plein d'érudition sur l'ordre mémorable de Grandmont, fondé par Etienne de Muret, au *xii^e* siècle, dans le diocèse de Limoges.

Etienne de Lisiac, troisième successeur du fondateur, rédigea, dit-on, la règle monastique qui avait été jusqu'à cette époque oralement transmise.

L'ordre se propagea tellement sous Etienne de Lisiac, qu'il compta de son vivant soixante maisons en France. Ces couvents furent d'abord de simples prieurés désignés sous le nom de *Celles*.

Au *xiv^e* siècle, le pape Jean XXII réforma l'ordre des Grandmontains.

Le monastère de Grandmont fut érigé en abbaye et trente-neuf maisons en prieurés. Tous les autres couvents furent définitivement annexés à ces quarante maisons conventuelles.

Plusieurs couvents de l'ordre Grandmontain furent fondés en Périgord. L'auteur du Mémoire donne la nomenclature des maisons religieuses de l'institut établies dans notre province, avec une courte notice sur chacune d'elles. Quelques notes intéressantes lui ont été fournies à ce sujet par notre regretté vice-président, M. l'abbé René Bernaret, et par notre érudit collègue, M. Villepelet, secrétaire-général de la Société.

Notre honorable président m'a confié le soin de vous faire connaître ces notices : je me fais un devoir de remplir ma mission en suivant, dans mon travail, l'ordre établi par l'auteur du Mémoire.

La Faye de Jumilhac. — Cette maison dépendait de la juridiction du visiteur de Gascogne. Fondée par Etienne Cortez et ses deux fils Bernard et Aymeric, en 1194, elle comptait sept religieux un siècle plus tard. La bulle de Jean XXII, pour la réforme de l'ordre, lui assigna vingt-deux religieux : elle unit à cette maison cinq *celles* secondaires, et parmi elles Boisset et Belleselve du diocèse de Périgueux.

On trouve encore quelques vestiges des bâtiments de ce prieuré entre Jumilhac et Saint-Priest.

Badeix. — Ce prieuré, situé près Saint-Etienne-le-Droux, appartenait au diocèse de Limoges. En 1295, ce couvent qui dépendait du visiteur de Saintonge n'avait que quatre religieux. L'église de Badeix, conforme au type architectural des églises de l'ordre Grandmontain, a été décrite par M. F. de Verneilh.

De Breda. — Cette maison paraît être Bredier. Elle était située dans la paroisse de Maurens. On y trouve cinq religieux en 1295. La bulle de Jean XXII l'unit au couvent de Garrigue, diocèse d'Agen.

Belleselve (de Bella Silva.) — Ce couvent fut, dit-on, fondé vers le milieu du xii^e siècle dans la paroisse de Tursac. Il fut annexé au prieuré de La Faye de Jumilhac.

Boisset, Boychet. — Située dans la paroisse de Saint-Aquilin, cette maison religieuse dépendait du visiteur de Saintonge. Sa fondation est antérieure à l'année 1172. Elle fut également unie en 1317 au prieuré de Jumilhac.

La Plaigne (de Plania, de Planha). — Ce monastère était situé dans la paroisse de Lanouaille, autrefois dépendant du diocèse de Limoges. Sa fondation remonte à 1110. Il fut bâti par le disciple favori de saint Etienne de Muret, Hugues de Lacerta, seigneur de Châlus.

Hugues s'y retira à la mort d'Etienne, son ami. Les annales de l'ordre rapportent que les prodiges qu'il opéra rendirent ce lieu célèbre.

La Plaigne qui avait cinq religieux en 1295, fut unie à La Faye de Jumilhac par la bulle de Jean XXII.

Rauzette, Rauzet (de Rauzeto.) — Peut-être s'agit-il ici de Rauzette, près Bergerac.

Il existait aussi une église du nom de Rauzet, dans l'ancien archiprêtré de Peyrat, du diocèse de Périgueux, avant 1789. Cette maison, fondée avant 1165, comptait cinq religieux en 1295. Elle fut unie au couvent de Ravaux, situé sur le territoire d'Aussac, dans la Charente.

La Vayssière, Veyssières (de Vaysseriis). — Ce couvent, fondé dans la paroisse de Vitrac, appartient d'abord au diocèse de Sarlat et plus tard à celui de Périgueux.

Sa fondation remonte à la première moitié du XII^e siècle.

Dans le récit d'un miracle dont la date se place entre 1140 et 1145, il est question des religieux de La Vayssière chantant *Matines*.

Ce couvent fut uni, en 1317, au prieuré de Francou (*de Francorio*), paroisse du diocèse de Montauban qui dépendait auparavant de celui de Cahors.

Les autres notices de maisons conventuelles de l'ordre sont étrangères au Périgord et ne sauraient intéresser nos travaux historiques.

Nous terminons notre travail en observant que l'ordre Grandmontain, dont le berceau remonte au commencement du XII^e siècle et qui, franchissant les limites du royaume de France, s'étendit en Espagne et jusqu'en Angleterre, succomba aux premières atteintes de la grande Révolution française, après avoir été florissant et prospère pendant plusieurs siècles.

L'abbé GOYHENÈCHE.

CHEFS CALVINISTES A LA PRISE DE PÉRIGUEUX.

(1575.)

En m'occupant de l'histoire du château et de la famille de Lambertie, qui appartiennent autant au Périgord qu'au Limousin, j'ai rencontré une assertion qui m'a étrangement surpris. Voici comment elle est formulée : « Partant de

Limoges pour venir à Nontron, le voyageur rencontre aux confins de la Dordogne, à un kilomètre de la route, perdues dans les bois, les ruines du château-fort de Lambertie, appartenant autrefois au chef calviniste de ce nom, qui s'empara de Périgueux par surprise, le 7 août 1575. » (*Notes historiques sur le Nontronnais*, par M. L. Ribault de Laugardière. — Nontron, 1873, p. 61). Ma surprise fut telle, en voyant un Lambertie transformé en chef calviniste, que je crus qu'il fallait attribuer cette erreur à quelque faute d'impression ; que d'ailleurs on ne pouvait tirer aucune conséquence d'une assertion opposée à tout ce qu'on connaît sur cette famille, surtout lorsqu'un auteur unique rapporte de nos jours un fait éloigné de plus de trois siècles. Aussi, après avoir constaté que l'immense quantité de documents que je possède sur cette famille mettait à néant le fait en question, j'avais cru devoir le passer sous silence.

M'étant aperçu depuis que d'autres auteurs avaient dit à peu près la même chose, il m'a paru bon d'étudier la source de cette erreur et d'apporter les preuves de ce que j'avance. Aussi, après avoir reproduit le texte des auteurs qui nomment les chefs calvinistes lors de la prise de Périgueux, je ferai connaître les documents qui concernent les Lambertie, et j'indiquerai leur rôle dans les guerres de religion.

I.

L'auteur déjà cité n'a pas inventé ce qu'il rapporte. Il l'a pris, au moins quant au nom, dans l'*Histoire d'Aquitaine* par M. Verneilh de Puyraseau, ouvrage imprimé en 1822. Ce dernier avait puisé dans l'*Etat de l'Eglise* du Périgord, 1629 par le P. Dupuy, qui lui-même cite d'Aubigné, auteur du commencement du xv^e siècle, fort rapproché de l'époque qui nous occupe.

Voici le texte de chacun de ces auteurs, en commençant par le plus ancien :

« Périgueux était de longue main désiré par les réformés, et même de Langoiran disait quelquefois que Bergerac lui

était une belle hôtesse, si elle avait pour aide Saint-Front. Cette grande ville a un faubourg au bout des ponts; dans ce faubourg et assez près de l'eau les *Lamberts*, qui *faisaient la guerre avec Langoiran*, avaient une maison spacieuse, accompagnée de grands jardins et appartenances, par le bout de laquelle on fit couler la nuit de quatre à cinq cents arquebussiers bien choisis et quelques quarante gentilshommes; ces gens bien catéchisés gardèrent un merveilleux silence à entrer, mais encore un plus grand à demeurer la plus grande partie du jour sans être aperçus ni sentis; là, quatorze hommes bien assurés, se déguisèrent en paisans pour se mettre en deux troupes, et compasser tellement le parterment des derniers, qu'ils ne fissent qu'arriver dans le corps-de-garde du bout du pont quand les premiers mettraient le pied dans celui de la ville; à cela il y avait grande difficulté; car la première garde se faisait dans un petit ravelin, et posait une sentinelle au bout du pont-levis, et puis de là à la porte de la ville y a plus de 300 pas, comme la rivière estant large en cet endroit; les sept premiers passèrent heureusement le corps de garde du ravelin, étant à la porte de la ville un vieux sergent jetta les yeux sur les mains de Lambertie, qu'il trouva plus blanches et plus fraîches que celles d'un paisan; à fort peu d'enquête, ce vieillard saute au collet du paisan déguisé; mais fut aussitôt tué d'une grande dague que tira de dessous son ouvrière Letranchard : bien prit à ceux-là que la seconde troupe défit le corps de garde sans peine, et arriva au secours des premiers, qui avaient à faire à une douzaine de voisins du pont déjà accourus au bruit; et ainsi ces 14 hommes qui avaient eu pour le moins chacun deux hommes à combattre, ayant saisi les portes, le reste de la maison fut habile à succéder. Nous avons encore laissé Vivans avec deux compagnies de cavalerie, embusqué dans une cense, de laquelle toutes les personnes étaient renfermées et assez près pour ouïr les arquebusades, joint aussi deux vedettes qui allaient et venaient jusques à la rue du pont; ceux-là, à la première fumée accoururent et entrèrent dans la ville à cheval, ce qui donna beaucoup d'épouvantement, et fut cause que cette ville, pleine de mauvais

garçons, ne put faire de ralliements, et n'y eut rien d'oppiniâtré que vers la porte Taillefer, dans laquelle, après avoir disputé la rue, se renfermèrent quelques 70 hommes ; mais étant pressés par le feu, se rendirent à discrétion. Le pillage de cette ville durait toujours, et n'eut point trouvé de fin que le manque de prendre, sans l'arrivée du vicomte de Turenne et de la Noue, qui par l'espoir d'un second pillage, firent cesser celui-là. » (1).

Remarquons ici que l'auteur dit parfaitement *Les Lamberts qui faisaient la guerre avec Langoiran*, et non pas *Lambertie*. La famille Lambert avait en effet de ses membres à la tête des troupes calvinistes, et c'est un des leurs qui travailla à la prise de Périgueux et en retira des bénéfices. Pourquoi, plus bas, en parlant de ce chef, l'auteur dit-il *Lambertie* au lieu de *Lambert* ? Je ne vois pas qu'il y ait aucune raison pour cela, et je ne puis attribuer ce changement de nom qu'à une faute d'impression. Toutefois, c'est la cause de l'erreur contre laquelle je proteste, cause qui n'a cependant pas trompé tous ceux qui ont consulté d'Aubigné.

Le second auteur, beaucoup plus connu en Périgord que le premier, est le P. Dupuy. Voici comment il s'exprime :

« Tout près du pont qui traverse la rivière de l'Isle pour donner entrée dans la ville de Périgueux, *était le grand logis des Lamberts, qui suivaient les armées rebelles*, appelé l'hostellerie du Chapeau-Verd, où le premier presche avait été fait les années passées, ce lieu sembla favorable pour esclorre la trahison brassée dès longtemps par Langoiran contre la ville : l'hoste du logis, nommé Petit-Pierre, Normand de nation, facilita grandement l'exécution conclue pour le sixième d'aoust, l'an 1575, sous l'assurance de mille livres de récompense ; il introduisit dans sa maison par le bout du jardin, à la faveur de la nuit, quatre ou cinq cents arquebusiers choisis, et quelques quarante gentilshommes bien équipés en armes ; tout ce monde bien cathéquizé garda un merveilleux silence à entrer dans le logis ; mais encore plus à demeurer

(1) *Les Histoires du sieur d'Aubigné*, tome II, liv. II, page 169. — Imprimé en 1618.

là jusqu'à sept heures du matin, sans être aperçu ni senti à la fumée des mèches allumées par les deux bouts. Pour lors, seize ou dix-sept se déguisent en paysans pour se mettre en deux troupes, et compasser tellement le parterment des derniers, qu'ils ne fissent qu'arriver dans le corps de garde du bout du pont, quand les premiers mettraient le pied dans celui de la ville. A cela il y avait grande difficulté; car la première garde se faisait dans un petit ravelin, et posait une sentinelle au bout du pont-levis; puis de là à la porte de la ville il y avait presque cent pas. Les sept premiers conduits par Lambertie passent favorablement le corps de garde du pont-levis abbatu contre l'ordinaire des jours de fête et contre l'avertissement que le sieur de Bourdeille avait envoyé à la ville la nuit passée, lui étant occupé à battre l'abbaye de Saint-Chamans, à sept lieues de là, tenue par les hérétiques. Ces déguisés étant à la dernière porte de la ville, un vieux sergent de bande jeta les yeux sur les mains de Lambertie blanches et plus fraîches que celles d'un paysan, et sans plus d'enquête, le vieillard saute au col du paysan travesti; mais il fut aussitôt tué d'une grande dague que Dutranchart, qui était lieutenant de Langoiran tira de dessous son ouvrière. Bien prit à ceux-là que la seconde troupe conduite par le capitaine Jauré et la Palanque défit le premier corps de garde sans peine, ayant saisi la table où les armes à feu étaient rangées, laquelle ils eslancent dans la rivière et viennent au secours des premiers qui avaient mis à l'entr'ouverture de la porte un tronçon de pique qui empêchait le voisinage accouru au bruit, de fermer tout à fait la porte : ainsi par le massacre des résistants, s'étant saisi de deux portes, le reste de cachés dans l'hostellerie conduit par Langoiran, couvert d'une grande rondelle, le coutelas au poing, fut habile à s'avancer dans la ville. » (1).

Il ne fait que copier le précédent, et après avoir parlé comme lui des Lamberts, il dit ensuite Lambertie.

Voici maintenant l'auteur de l'*Histoire d'Aquitaine*, qui ne

(1) *L'Etat de l'Eglise du Périgord*, par le R. P. Jean Dupuy. 1639, tome II, p. 200.

parlant plus des Lamberts, ne retient que le nom de Lambertie :

« Du côté du Périgord, Langoiran et Vivans étant partis de Bergerac avec une troupe d'hommes déterminés, s'étaient avancés jusque près de Périgueux. On devait surprendre cette ville le 6 août, en l'absence de Bourdeille, gouverneur, alors occupé à battre l'abbaye de Saint-Chamant. L'hôtellerie du Chapeau-Vert, située près de la rivière, et de laquelle dépendait un vaste enclos, avait été choisie pour lieu de rendez-vous. On y fit entrer, de nuit, quatre cents soldats, avec une quarantaine de gentilshommes ; Vivans se mit en embuscade à quelques cent pas de là dans une métairie, avec cinquante chevaux. Le lendemain matin, jour de marché, quatorze hommes divisés en deux bandes, l'une commandée par Lambertie, l'autre par Jauré et Lapalanque, devaient s'emparer du pont et de la porte la plus voisine. Ces premières dispositions furent si bien exécutées, que les hommes cachés à l'auberge du Chapeau-Vert et dans la métairie, eurent le temps d'arriver, en sorte qu'ils furent tous entrés dans la ville, avant que l'on se fût mis en mesure de les repousser. Il n'y eut de résistance opiniâtre qu'à la porte Taillefer. Là, soixante-dix bourgeois armés à la hâte, disputèrent quelque temps le terrain, et s'enfermèrent ensuite dans la tour, d'où, voyant tous leurs efforts inutiles, ils finirent par se rendre à discrétion. La ville fut pillée pendant trois jours. Le mal pesa surtout sur le clergé, sur les églises et les couvents. On fonda les cloches de Saint-Front et la chaise de cet apôtre fut jetée dans l'Isle. M. de Turenne et La Noue étant venus joindre les vainqueurs, on alla attaquer la petite ville de Thiviers qui opposa une vive résistance. » (1).

Puis vient le quatrième auteur cité en commençant cette étude, qui accentue encore cette erreur touchant les Lambertie, en disant que c'était le propriétaire du château de ce nom.

(1) *Histoire d'Aquitaine*, par M. Verneilh de Puyraseau, 1829, tome III, p. 15.

Nous allons voir dans un instant ce qu'était le propriétaire du château de Lambertie. Mais remarquons, avant d'aller plus loin, que l'abbé Audierne qui a si pertinemment rétabli les faits erronés contenus dans *l'Etat de l'Eglise du Périgord* par le P. Dupuy, n'a pas confondu ces deux noms, et qu'au contraire il a rectifié cette erreur en faisant connaître Bertrand Lambert, le chef calviniste déguisé en paysan.

« Langoiran, dit-il, s'étant déterminé à garder la ville sous sa dépendance, en devint le gouverneur. Alors il établit un conseil pour l'aider à supporter le poids des affaires, et lui donna pour chefs, Saint-Vallier, ancien conseiller du Parlement de Bordeaux, qui n'avait quitté sa charge que pour faire la guerre pour les protestants, Raymond Boucher, conseiller aussi audit Parlement, dont le père était de Périgueux, et *Bertrand Lambert, qui avait contribué puissamment à la prise de la ville*. Ces trois hommes firent divers règlements qui achevèrent d'anéantir la religion catholique dans Périgueux et de ruiner ce que la fureur des trois journées avait épargné ou laissé échapper. » (1).

Les autres auteurs que j'ai consultés, tels que de Thou, Brantôme, Dupleix, Mézerai, etc., etc., ne donnent pas les noms de ceux qui étaient à la tête des troupes calvinistes; aussi je n'ai pas rapporté leur témoignage, très-précis sur les circonstances déjà connues, mais n'ajoutant rien à la question qui fait le sujet de cette étude.

On pourrait déjà conclure; rien qu'en confrontant les auteurs cités, que c'était Bertrand Lambert, et non un Lambertie qui était à la tête de la bande calviniste qui s'empara de Périgueux le 6 août 1575.

II.

François, seigneur de Lambertie, époux de Jeanne d'Abzac de la Douze n'était ni dans les troupes calvinistes, ni le chef

(1) L'abbé Audierne, annotant le P. Dupuy, tome II, p. XXVII.

qui aida à prendre Périgueux en 1575. Les preuves de ce que j'avance sont si nombreuses que je serais entraîné trop loin si je voulais toutes les citer. Je me contenterai de rapporter les suivantes :

Dès que le roi connut la prise de Périgueux, il songea à réparer cette perte et s'adressa immédiatement à la noblesse du Périgord pour reprendre la capitale de cette province. Le 22 du même mois, il écrivait la lettre suivante à celui qui aurait été son ennemi, et qui aurait aidé à prendre cette ville, si ce que je combats n'était pas une erreur :

« Monsieur de Lambertie, — Je vous ai toujours connu si affectionné à mon service, que je m'assure qu'en toutes occasions qui se présenteront de mon service, vous aurez à plaisir de me rendre témoignage de votre bonne volonté et me fortifier en cette bonne opinion. Pour cette cause, me voulant servir de tous mes bons serviteurs en la reprise de la ville de Périgueux et vous estimant de ce nombre, je vous ai voulu faire la présente pour vous prier en cette qualité de vous employer d'affection avec le sieur de Bourdeille et mon cousin le duc d'Epéron que j'ai envoyé avec bonne équipage et autres choses nécessaires pour l'assiéger et prendre et que tous ensemble vous vous employer de cette affection, qu'il en résulte quelque bon effet pour service et repos de mon pays de Guyenne, vous assurant que j'en aurai à jamais si bonne souvenance, que l'occasion s'offrant de la reconnaissance, je vous ferai paraître à votre contentement les effets de ma bonne volonté et attachement à votre endroit, priant Dieu, Monsieur de Lambertie, qu'il vous ait en sainte garde.

» A Paris, le 22 août 1575.

» *Signé* : HENRY,

» et plus bas : DE NEUVILLE. » (1).

Peu de temps avant la prise de Périgueux, pendant que François de Lambertie servait dans les armées du roi, les

(1) Archives de la famille de Lambertie.

bandes protestantes s'étaient emparé de son château de Lambertie, l'avaient pillé, et y avaient mis le feu. Ce fait, attesté par le procès-verbal et l'enquête que, sur l'ordre du roi, fit le sénéchal de Périgord, prouve encore que le propriétaire de ce château n'était pas dans les troupes calvinistes.

Je ne citerai qu'un autre document qui prouve lui seul que ni François de Lambertie, ni aucun membre de sa famille n'a jamais fait partie de l'armée calviniste. C'est l'enquête qui eut lieu en 1603, lorsque son fils Jean de Lambertie fut présenté pour l'ordre de Malte. Cette pièce originale existe aux archives de Cons-la-Grandville. Voici les dépositions que j'y remarque :

« Noble et Révérand Père en Dieu, messire Arnaud de Solmigniac, seigneur abbé de Chancelade, âgé de 60 ans, qui a été témoin de la prise et des malheurs de Périgueux en 1575, vient jurer sur les Saints Evangiles, que « les bisayeuls et bisayeulles tant dudit François de Lambertie que de ladite Jeanne de La Douze, ont tous vécu, comme ils font aujourd'hui, noblement et catholiquement, comme fait semblablement ledit présenté ; *« que les siens ont toujours porté les armes pour le service du roi contre ceux de la nouvelle et prétendue réforme. »*

« Noble Louis de Lagny, écuyer, sieur de Montardy et autres places, âgé de 55 ans, atteste aussi, sous serment *« que tous ses prédécesseurs ont toujours fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine. »*

« Noble François de La Cousse, écuyer, seigneur dudit lieu, âgé de 60 ans, atteste, toujours sous serment *« que tous ses prédécesseurs ont toujours fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine, et porté les armes pour icelle. »*

« Noble Pierre de Chambes, écuyer, seigneur de la Couronne, âgé de 40 ans, déclare *« qu'il n'est pas taché d'hérésie, mais est bon catholique, comme ses père et mère et devanciers. »*

« Noble Gabriel de Raymond, écuyer, seigneur de Vignolles, âgé de 40 ans, déclare *« qu'il a vécu toujours comme ses père et mère et devanciers catholiquement. »*

Après la lettre du roi et les attestations de la noblesse du

pays, il est impossible de confondre encore François de Lambertie avec Bertrand Lambert, et surtout de faire du premier un calviniste à la tête des troupes ennemies du roi.

Il est cependant un fait qu'il ne faut pas oublier, c'est que « François de Lambertie, comme le dit Lachenaye des Bois, contribua à la prise de Périgueux sur les ennemis du roi. » Mais ce fut le 26 juillet 1581, lorsque « les catholiques, dit le P. Dupuy, se saisirent heureusement de la porte du Pont, baillèrent l'épouvante et la chasse à l'huguenot et, forçant la résistance de l'ennemi, demeurèrent maîtres de la ville. » En effet, François de Lambertie, conformément à la lettre du roi, s'était joint à son parent M. de Bourdeille, et sous ses ordres contribua à la reprise de la ville, que l'abbé Audierne rapporte ainsi :

« Les catholiques ne pouvant plus supporter les outrages dont ils étaient sans cesse l'objet, résolurent à tout prix de rentrer dans la ville et de s'en rendre maîtres. De Chillaud fut l'âme du complot avec Bourdeille. Les premiers gentilshommes qui se joignirent à eux furent : de Chabans, de Labrangélie, Delort, de Trigonant, de Lamothe-Saint-Privat, de Laforets et de La Roderie. Vinrent ensuite du Chastenat, des Farges Chabans, de Siorac, Lefraisse de Saint-Jean, et plusieurs bourgeois dont le courage fut digne des plus grands éloges. Presque toute la noblesse des environs participa aussi à cette entreprise et surtout les MM. de Montardy. La ville ayant été prise, le premier soin des vainqueurs fut de remercier Dieu, et de consacrer à jamais le jour de leur victoire par une fête que les maire et consuls firent célébrer religieusement tous les ans, le jour de Sainte-Anne, jusqu'en 1793, époque où cette fête cessa d'être obligatoire. » (1).

Je conclus, pour la seconde fois, que François de Lambertie n'a pas joué le rôle que quelques auteurs lui ont assigné, et que ni lui, ni aucun des membres de sa famille n'a fait

(1) L'abbé Audierne annotant le P. Dupuy, tome II, p. XXIX.

partie des bandes calvinistes qui s'emparèrent de Périgueux en 1575.

A. LECLER,

De la Société archéologique du Limousin.

SIX LETTRES INÉDITES DU ROI HENRI IV.

Lettre du roi Henri à Monsieur Baiuran de Berail.

Monsieur de Boisiuran, Ayant eu avis que vous et quelques autres entrés en quelque doute et defiance de la continuation de ma bonne volonté et de celle que je porte à vostre conservation par l'artifice de quelques ennemis de tout repos, j'envoye vers vous et eux la Bruyer presant porteur, l'un de mes secretaïres pour vous faire entendre de ma part mon intantion et les dilligences qui se font pour vostre bien, ce qui vous doit occasionner, comme je vous en prie, vous contenir sagement, et le croire de ce que je l'ay chargé vous en dire, sur lequel m'afermetant je prierai le Createur vous donner, Monsieur de Boisiuran, ses saintes grâces. De Nérac ce XXVIII decembre mil cinq cens septante deux.

Vostre bien bon amy.

HENRY.

Autre lettre du Roy au mesme.

Monsieur de Baioran, J'ay esté adverty que sur ses bruits de remuemans et emotions, il y en a eu quy se sont licenciés à faire plusieurs desordres aux villes et places quy ont esté saisies pour la seureté et conservation de ceux de la religion jusques à prendre les biens des catholiques, les constituer prisonniers et ran-

çonner, piller les temples, tenir les champs et commettre plusieurs pareils actes à la foule, ruine et oppression du peuple et parce que je n'ay rien en plus grande detestation que tels desordres que pour rien je ne voudroye voir entre nous et souffrir, je vous prie, Monsieur de Bajoran, suivant la confiance que jay de votre vertu et intégrité et que je masseure qu'autre chose ne vous meut que le fait de la religion et la seureté commune contre les passions, pernicieux desseins et machinations de nos ennemis, tenir la main à faire cesser tels degâts, confusions et violances, courir sus à ceux quy en useront et y continueront et par un bon ordre et reglement conduire sy bien toutes choses au lieu où vous estés que le peuple soit soulagé, que chacun vive en repos, union et concorde soubz l'observation de l'édit de pacification suivant l'intantion que j'ay envoyé à Messieurs de St-B..... de Campagnac et Benac, afin de mettre Dieu, les hommes et les veues en affections des gens de bien et paisibles de notre côté, à la confusion de ceux quy sont auteurs de ces misères n'ayant jamais voulu qu'il ayt estably et entreteneu la paix sy solennellement faite et quy estoit tant désirée et necessaire à ce royaume, m'assurant que vous en userés en tout devoir je ne metandray à vous en dire davantage sy ce n'est pour prier Dieu, Monsieur de Baïoran, vous avoir en sa sainte garde, d'Agen, ce VII janvier 1577.

Vostre bien assure amy.

HENRY.

Coppie d'autre lettre dudit Roy au mesme.

Monsieur de Boisiouran, J'envoye le sieur de Poullailles, controrolleur de ma maison, présant porteur, pour faire mettre en vante tous les bleds quy se trouveront en nature, provenant des fermes de la recepte de Issigeac, suivant la commission que j'en ay fait depecher audit Pollailles; je vous prie tenir la main quelle puisse bientot executée et mon vouloir et intention suivy en cet endroit, en quoy vous fairés chose quy me sera agreable, et sur

ce je prie Dieu, Monsieur de Boyjouran, vous tenir en sa garde.
De Sainte Foy, ce XXVII octobre 1580, Vostre mellyeur amy.

HENRY.

Et au-dessus : à Monsieur de Boyjouran, gouverneur d'Issigeac.

Coppie d'autre lettre dud. Roy au mesme.

Monsieur de Baiouran, Jay cidevant envoyé par Poullailier, controrolleur de ma maison, une commission adressante à Maissonial pour faire crier les rentes dhues à leveque de Sarlat à cause de la seigneurie d'Issigeac eschues au jour de saint Michel dernier, quy est cause que je vous ay bien voulu escrire la pressante pour vous prier incōtin^t icelle ressue faire en sorte que led. Maissonial, receveur par moy commis pour recevoir les dites rentes les reçoive au plutot dautant que jay necessairement a faire des deniers quy proviendront desd. rantes, accompagnant ou faisant accompagner ledit Meissonnial par tout où il luy sera necessaire afin que ladite commission soit prontemant et entieremant effectuée et faire en sorte qu'il reçoive ledit argent dans samedy ou dimanche pour le plus tart, et massurant que ny fairés faute ne vous en diray davantage pour prier Dieu vous avoir Monsieur de Baiouran en sa très sainte et digne garde, Du Flays ce X jour de mars 1580. Vostre bien bon amy.

HENRY.

Et sur le dessus il y a : à Monsieur de Baiouran, gouverneur de la ville d'Issigeac.

Coppie Dautre Lettre Du Roy au mesme.

Monsieur de Baiouran, J'envoye presantemant Poullailier, controrolleur ordinaire de ma maison, pour faire contraindre les

habitans d'Issigeac au payement des lots et vantes appartenant à leveque de Sarlat à cause de sa seigneurie Dissigeac, eschuës au jour de saint Michel dernier, suivant la commission que j'en ay cidevant fait expedier à Meyzonnial, et d'autant que j'ay entendeu quilz font difficulté à payer ce courant du pretexte que la paix est faite, j'ay commandé audit Poulailler de ne bouger de la dite ville et de ne s'en revenir quil naye fait contraindre lesdits habitans au payement desdites rantes et lots et vantes. Cependant je vous prie Monsieur de Bajouran tenir la main à l'exécution de maditte commission et faire en sorte que lesdits habitans payent lesdites rantes et lots et vantes, autrement j'envoyé mes gardes loger en ladite ville quy leur fairont beaucoup plus de mal et de damage, et sy pour cela ils ne laisseront pas de payer, et massurant que vous fairés en sorte que mon intantion sera entierement suivie et executée ne vous en diray davantage pour prier Dieu vous avoir Monsieur de Baiouran en sa très sainte et digne garde. Du Fleys, le XXI^e jour de novembre 1580.

Vostre bien bon et assuré amy.

HENRY.

Et sur le dessus il y a : à Monsieur de Baiouran, gouverneur d'Issigeac.

Autre lettre du Roy au mesme.

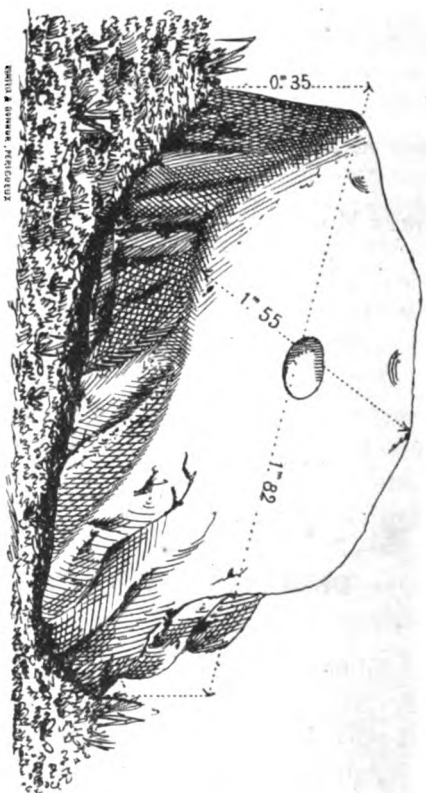
Monsieur de Boisiouran, J'envoye mon cousin Monsieur de Turenne par delà pour pourvoir à toutes choses : vous saurés de lui à quoy un chacun se doit disposer vous priant de suivre ce quil vous dira de la part de vostre bien assuré amy.

HENRY.

Ce 19 de mars.

Et sur le dos : à M. de Boiouran.





DEMI-DOLMEN DE TEYJAT

Par nous Notaires Royaux soubz signés extraction et vidimation a esté faite de la coppie des six lettres sus et des autres parts escrites pris sur leurs originaux à nous exhibés par noble Charles de Berail, escuyer, sieur de Bajuran, sans y avoir rien adjouté ni diminué sinon comme auxdits originaux est contenu. Après quoy ledit sieur de Baiuran a retiré le tout devers luy et a signé, à Monflanquin ce vingt-huitième septembre mil sept cent douze.

BAJOURAN.

CAPDEVILLE, *notaire royal*.

GARDÈS, *notaire royal*.

Collationné à Monflanquin le 4 octobre 1712.

CAPDEVILLE, *notaire royal*.

Pour copie conforme :

L'abbé GOUSTAT.



DEMI-DOLMEN DE TEYJAT.

Ce demi-dolmen, dit *Pierre-Plate*, est situé dans la commune de Teyjat, arrondissement de Nontron. Il est en granit du pays, et placé dans une vigne appartenant à M. Péraud. Il a 1^m82 de longueur, 1^m55 de largeur et 0^m35 de hauteur. Le cercle qui figure au centre est-il primitif? Aux alentours, on trouve des fragments de silex travaillés.

A. DE ROUMEJOUX.



ESSAIS

TOPOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES SUR L'ARRONDISSEMENT DE NONTRON (*Suite.*)

IV. — CANTON DE SAINT-PARDOUX-LA-RIVIÈRE.

Le territoire de ce canton est non moins accidenté et de même nature que celui du canton de Thiviers, soit : mi-partie Limousin et mi-partie Périgord, c'est-à-dire que des sept communes qui le composent, celles de Firbeix, Miallet, St-Saud-la-Coussière et Romain, en descendant du nord au sud, sont entièrement sur le sol schisteux et granitique, de même que pour la majeure partie des communes de Millac et St-Pardoux-la-Rivière, tandis que le surplus, ainsi que celle tout entière de St-Front-la-Rivière, sont en plein sol calcaire. Par suite, les produits de cette région sont identiques à ceux de sa voisine. On y trouve également, dans la commune de Millac, la terre réfractaire à gazette, exploitée par les fabricants de porcelaine de Limoges, et des carrières de marbre gris ; dans la commune de St-Pardoux-la-Rivière, de la pierre de taille dure, dite de La Noujarède, près du village de ce nom. D'autre part, et en dehors des résultats de son exploitation agricole, grandement améliorée depuis plusieurs années, son industrie se trouve aujourd'hui réduite aux produits de deux à trois tanneries et d'une minoterie au chef-lieu de canton, ainsi qu'à ceux d'une seule forge, celle de Chapellas, commune de St-Saud, sur les treize qui existaient autrefois, à savoir : celles de Fénias, de Mas-du-Bost et de Firbeix, commune de ce nom ; de Lambertie, commune de Miallet ; de Chapellas, de Lamaque, de Puydoyeux, de La Bucherie et de La Malencourie, commune de St-Saud ; de

Lavallade, du Verdoyer et de Romain, commune de ce nom ; et enfin du Caneau, commune de St-Front-la-Rivière, sans parler de celles dont le nom ne nous est pas parvenu.

Ce territoire, qui est borné : au nord, par l'arrondissement de Châlus (Haute-Vienne) ; à l'est, par ceux de Jumilhac et de Thiviers ; au sud, par celui de Champagnac-de-Belair et à l'ouest par le canton de Nontron, est baigné par la rivière de Dronne, qui le traverse presque par le milieu, du nord au sud et sur les communes de Firbeix, Miallet, St-Saud, Romain, St-Pardoux et St-Front-la-Rivière ; par la Côte, de l'est au sud et, en outre, par plusieurs ruisseaux dont les principaux sont ceux de Palen, de Queue-d'Ane et du Colis, ainsi que par plusieurs étangs, dont le principal est le grand étang de St-Saud, dit de La Gourgousse.

D'après l'état des lieux et la carte postale de Samson (1693), il était traversé par la grande voie de St-Jean-de-Luz à Paris, en passant par Bayonne et Bordeaux, où elle se divisait en deux branches, dont celle de gauche allait à Paris par Poitiers et celle de droite par Limoges, en traversant Coutras et passant en Périgord, sur l'arrondissement actuel de Nontron, par Pontarnaud, St-Pardoux-la-Rivière et Les Bordes, lieux de relais de poste, jusqu'à Firbeix, dernière limite de cette province. Cette route n'était autre, d'ailleurs, que l'ancienne voie *Gallo-Romaine*, dite Grande-Pouge et, plus tard, Chemin des Anglais, dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre de notre travail, et sur laquelle on retrouve encore des traces d'empierrement romain, notamment entre ledit village des Bordes, commune de Firbeix, et ceux de Magnesse, Gatinelie, Massavy et Lavallette, commune de Miallet. Cette ancienne voie, aujourd'hui abandonnée, a été remplacée par la route nationale de Paris à Barèges qui, venant de Thiviers, traverse le bourg de Firbeix. Plus tard ont été construites la route départementale de Nontron à Thiviers passant par les bourgs de St-Pardoux et de Millac, et celle de Nontron à Châlus, à travers les communes de Romain et de St-Saud, et enfin plusieurs chemins de grande, de moyenne et de petite communication.

Après cet exposé général, passons à chaque commune en

particulier, en procédant toujours du nord au sud et de l'est à l'ouest.

1^o Commune de Firbeix.

Cette commune, dont le chef-lieu est à 25 kilomètres de St-Pardoux-la-Rivière, chef-lieu de canton, 34 de Nontron, chef-lieu d'arrondissement, et à 57 de Périgueux, chef-lieu de département, est bornée au nord, par le département de la Haute-Vienne; à l'est, par la commune de St-Pierre-de-Frugie, au sud et à l'ouest par la commune de Miallet. Sa population était, en 1385, de 432 âmes pour 72 feux, à raison de six par feu; de 671 au ^{xvii}^e siècle, augmentées successivement jusqu'à 928 en 1852; 959 en 1856; 874 en 1864; 937 en 1866 et à 863 en 1872. Cette population fut et est encore répartie dans les bourg, villages, hameaux et lieux ci-après :

Le Passage; Gadonnet; La Lande; château de Firbeix ou de Lamounerie; bourg de Firbeix; Chantègraud; Puy-Bernard, à 355 mètres d'altitude; Lavaud; Monchapeix; Pauliac, à 361 mètres; Les Bordes, à 360 mètres; Peyregonde, à 345 mètres; Goursollat, non loin d'une colline de 410 mètres; La Chabrierie, à 334 mètres; Dougnou; Matibois, à 375 mètres; Les Pouyades; Le Chatenet; Coupiat; Ourdreix et Puiffe, près de collines de 358 et 378 mètres; Puysechien, à 464 mètres; Jourdes, près du signal du Meyniaud, au sommet d'une colline de 454 mètres, et enfin Broussaneix, à 365 mètres.

Le bourg de Firbeix, composé d'une quarantaine de maisons, éparpillées de chaque côté de la route nationale de Paris à Barèges, n'a de remarquable que son église, dédiée à St-Etienne et reconstruite il y a près de vingt années, grâce aux offrandes et libéralités de la famille de La Rochefoucauld, propriétaire actuelle de la terre de Firbeix. Tout a d'ailleurs été renouvelé dans cette église, la nef, le clocher et même la cloche, la première ayant été enlevée après 1793, ainsi qu'il résulte d'une lettre du 19 prairial an III (7 juin

1795) par laquelle M. D..... écrivait à M. D....., procureur syndic près le district de Nontron :

« Il ne reste à Firbeix ni cloche ni cuivre, j'ai tout fait conduire à Limoges, comme j'en avais pris l'engagement avec le citoyen B.... »

La cure de cette église dépendait de l'archiprêtré de Thiviers et était à la nomination de l'évêque de Périgueux. Parmi ses anciens desservants, nous avons retrouvé les noms de MM. Jehan de Salaignac jeune, chanoine de Périgueux et curé de Firbeys en 1530 ; Arnaud de Puiffe en 1574 ; Nicolas Ventou, vicaire perpétuel en 1756.

Partant de là et remontant plus avant dans le passé, nous trouvons près du bourg de Firbeix ce qui reste de son ancien château, c'est-à-dire un vaste corps de logis, dont la structure lourde et sans caractère architectural nous donne à penser qu'il est antérieur au x^ve siècle et qu'il fut de force à soutenir plus d'un assaut. Cependant les Ligueurs avaient pu s'en emparer en 1581 et les Rastignac, qui y tinrent garnison, durent l'abandonner à l'approche de Pierre-Buflère, après l'avoir détruit en partie.

Si, d'autre part, nous recherchons quels furent les propriétaires de la seigneurie de Firbeix, dont l'ancien repaire noble avait haute justice sur la paroisse, sauf l'appel au sénéchal de St-Yrieix, nous voyons : 1^o Que Firbeix appartint primitivement au vicomte de Limoges, comme dépendant de la châtellenie de Châlus, de laquelle la paroisse fut détachée, ainsi que celle de Miallet, lors de l'échange, consenti en 1535 par Henri d'Albret, roi de Navarre et vicomte de Limoges, à Philippe de Bourbon-Busset, de ladite terre de Châlus contre celle de Vayres.

2^o Que ladite seigneurie fut vendue le 5 juin 1566 par Jeanne d'Albret à Charles de Peyrusse des Cars sous la réserve de l'hommage au vicomte de Limoges (Pau).

3^o Et que, soit avant, soit après, par suite d'aliénations successives ou autrement, plusieurs fiefs importants y furent possédés par des seigneurs particuliers, ainsi qu'il appert des documents suivants :

En 1354, Pierre Chabrol de Lamosnerie de Firbeix, damoi-

seau, consentit en faveur de Jean Brun, seigneur de Montbrun, une reconnaissance de rente portable au village d'Ourdreix, dite paroisse, en ces termes :

« Petrus Capiroli de Lamosnara de Firbes, donzellus..... recognovit se tenere in feodo nobili et potenti domino Johanne Bruni domino Montebuni milite, sub homagio ligio..... Videlicet quadragenta solidos et unus septerius siligis et viginti ras avene ad mesuram castri Lucii-Chabrol..... Renduales quos denarios et bladi.... in manso de Ordes sito in parochia de Firbes..... Datum et actum in die dominica in festo beati Johannis evangelisti M° CCC° quinquagesimo uno. »

D'où il résulte aussi que le repaire, maison-forte ou château de Lamosnerie, date au moins du XIII^e au XIV^e siècle.

En 1509 et d'après les registres de Jean Martrel, secrétaire de la vicomté de Limoges, mentionné dans la collection Doat, et d'après l'inventaire des archives de Pau, Geoffroy et Jean de Brie rendirent hommage à Alain d'Albret pour leurs repaires et maisons nobles de Laumonerie et de Firbeys, relevant de Châlus-Maulmont. — Le 8 juillet 1515, Jean de Brie, écuyer, prêta serment audit seigneur d'Albret pour :

« Les foy, hommage et fidélité qu'il étoit tenu lui faire de ses repaire et maison noble, terres et héritages du Bosfranc, Balangeas, Chastaigneray, Lamousnerie, Firbeys, a cause des seigneuries de Chalus, Chabrol et Maulmont. »

A cette occasion, rappelons, d'après un mémoire judiciaire imprimé en 1777 pour Thomas Bouchaud, écuyer, seigneur du Mazaubrun, au sujet de rentes assises sur le village de Vassoux, paroisse de St-Pierre-de-Frugie, contre le comte de Bourbon-Busset, alors seigneur de Châlus, que le 14 mars 1426 Charles d'Albret donna à Jean de Brie l'hôtel de Beaufranc, situé dans la terre de Châlus-Chabrol et contigu au château, et que le 14 mai 1442 il l'autorisa à y établir un four. Il résulte aussi de ce mémoire que la seigneurie et la ville de Châlus, qui dépendaient autrefois de l'archiprêtré de Nontron, formaient deux corps séparés. La partie haute de cette

ville, où l'on voit encore l'une des tours et les restes du château-fort de Maulmont, s'appelait Châlus-Maulmont, et appartenait, dans le principe, à la famille de ce nom. La partie inférieure de beaucoup plus ancienne s'appelait Châlus-Chabrol, à cause du château-fort de Chabrol, dont il reste encore cette fameuse tour de laquelle partit la flèche qui tua, dit-on, Richard-Cœur-de-Lion, ce qui n'est pas certain, s'il faut en croire la chronique du moine de Cantorbéry, auteur anglais contemporain, d'après lequel Richard aurait reçu quelques jours avant, au siège de Nontron, la blessure dont il mourut devant Châlus. Quoi qu'il en soit, ledit Jean de Brie était en 1438 capitaine dudit Châlus, et il fut autorisé par le sire d'Albret à bâtir un colombier en sa maison hors des murailles dudit Châlus, suivant congé octroyé à son féal écuyer et capitaine de son chasteau de Châlus, Jean de Brie, relaté dans la collection Doat, au chapitre des recherches de noblesse pour le règlement des tailles en 1598-1599 et produit par François de Brie, son petit-fils. Ledit Jean de Brie se maria, en effet, avec Gabrielle de La Tour, de laquelle il eut Louis qui se maria en 1556 avec Gabrielle de Turenne, d'où provint ledit François. Jean de Brie, fils de ce dernier, épousa le 8 juillet 1615 Madeleine Arlot, dont François, marié le 16 décembre 1647 avec Marie de Lambertie, de laquelle provint autre Jean qui eut de son mariage avec Isabeau de Camain autre François de Brie, sieur des Termes, qui épousa Françoise Grain.

Mais antérieurement et dès le xvi^e siècle, le château de Lamosnerie et la majeure partie de la seigneurie de Firbeix étaient passées à Antoine Arlot, fils de Jean Arlot, écuyer, seigneur de Frugie, et de Anne de Croizant, lequel devint ainsi le chef de la branche des Arlot de Firbeix, par suite de l'acquisition qu'il en fit en 1589 de François de Brie au prix de 9450 livres et de celle des rentes de Lamosnerie à lui consentie en 1602 par Françoise de Ribeyreix, veuve d'Antoine de La Bastide. Ledit Antoine Arlot, qualifié dans un acte de vente du 7 octobre 1603 de seigneur de Firbes et de Lamousnerie, habitant en son chasteau de Lamousnerie, paroisse de Firbes, en Périgord, avait épousé en 1581 Marie Chapelle de

Jumilhac, qui mourut audit château en 1607 et fut enterrée dans l'église de Firbeix. Leur fils Jean, qualifié de noble Jehan Arlot, seigneur de Firbes, dans une sommation à lui faite le 29 mars 1608 devant J. de St-Pardoux, notaire royal, s'était marié le 19 janvier 1604 avec Gabrielle de Lambertie, de laquelle il eut : 1^o une fille, mariée avec Emery du Chastain et, en secondes noces, avec Claude d'Aloigny, seigneur du Puy-St-Astier ; 2^o un fils, Gabriel, homme d'armes de la compagnie de Linars, et mort en 1637 sans laisser d'enfant de son mariage avec Françoise Vigier de Javerlhac ; 3^o et une fille, Marie, qui hérita de la terre de Firbeix.

Marie Arlot se maria avec Jacques Chapt de Rastignac dans la famille duquel elle porta la terre de Firbeix qui, de Charles Chapt de Rastignac, son fils, passa à la fille unique de celui-ci, Françoise Chapt de Rastignac, dame de Firbeix. Cette dernière s'étant mariée le 9 avril 1709 avec son cousin Jacques-François Chapt de Rastignac, seigneur de Puyguilhem, dont nous reparlerons au canton de Champagnac-de-Belair, la terre de Firbeix entra ainsi par deux fois dans cette famille, et elle est aujourd'hui possédée par les descendants de François-Marie-Auguste-Emilien duc de La Rochefoucauld-Liancourt, par suite du mariage de celui-ci, du 10 juin 1817, avec Zénaïde-Sabine Chapt de Rastignac, arrière-petite-fille de Marie Arlot et unique héritière des Rastignac.

Tels furent les principaux possesseurs de la seigneurie de Firbeix, en outre des seigneurs particuliers dont nous avons retrouvé les traces ; ainsi :

En 1665, N. de Nesmond est qualifié de seigneur de Firbeys (Lainé). Il doit être question ici d'André de Nesmond, époux en secondes noces de Marie Arlot, veuve de Jacques Chapt de Rastignac.

Le 5 juillet 1679, dans un hommage rendu à Limoges par Gédéon de Roffignac, celui-ci est qualifié de seigneur de Firbeys, en partie.

Dans une quittance du 7 novembre 1696, donnée par dame Françoise de Boisseuilh, prieure du monastère de St-Pardoux-la-Rivière à Pierre de Ribeyreix, celui-ci est qualifié de seigneur de Firbeys.

Parmi les autres fiefs de second ordre, nous devons signaler aussi celui de Coupiat, avec château appartenant au ^{xvii}^e siècle à une branche de la famille de St-Fief, venue du Limousin en Périgord et dont la filiation suivie remonte à 1445, d'après Nadaud. Le premier que nous trouvions à Coupiat fut Louis de St-Fief, écuyer, marié le 1^{er} décembre 1663 dans l'église de Lageirac avec Marie de Ponteix, de laquelle il eut trois filles et un fils, baptisés dans l'église de Firbeix en 1664, 1666, 1677 et 1678. Parmi leurs descendants, nous remarquons François de Saint-Fief, qui épousa le 11 mai 1615 Blanche Mosnier de Planeau, dont le fils Jean, marié en 1633 avec Louise de Coral, se qualifiait de seigneur de Saint-Paul-la-Roche. Le petit-fils de ces derniers, Jean, épousa Madeleine La Peyre et alla habiter le bourg de Saint-Étienne-le-Droux (canton de Nontron), où il mourut le 26 novembre 1717 et fut inhumé dans l'église de ce lieu. Mais le fief de Coupiat était déjà passé aux mains des Rastignac, ainsi qu'il appert d'une assignation en justice du 20 septembre 1671, donnée à la requête de messire André Chapt de Rastignac, seigneur de Coupiat, Courgnac et autres places, habitant en son château de Coupiat, paroisse de Firbeys.

Saint-Fief portait : d'azur à un chevron d'argent accompagné de trois croix raccourcies de même, 2 et 1 (Nadaud).

De Brie avait : d'or à trois lions rampants de gueules, armés, lampassés et couronnés de sinople, 2 et 1 (Idem). M. de de Froidefond donne la variante : d'or, à trois lions de gueules, armés, lampassés et couronnés d'azur.

Nous trouvons enfin dans le terrier, en langue patoise, conservé aux archives de Pau, des cens dus en Périgord au seigneur de Clarol, au ^{xiii}^e siècle, Lou Mas de Las Bordas, dont le 10 novembre 1216 Hélié de La Braude, damoiseau, rendit hommage à Eimeric Brun, chevalier, seigneur de Montbrun : *Mansis de Las Bordas sitis in parochia de Firbeis*, aujourd'hui le village des Bordes.

Nous avons déjà dit que le seigneur de Firbeix et de Lamousnerie avait haute justice sur la paroisse et, parmi ses juges particuliers, nous avons retrouvé : Delage, juge ; Dugadouneix, procureur d'office, et Leytaud, greffier, men-

tionnés dans une sentence de tutelle rendue, est-il dit, *extra judiciairement au bourg de Firbeix, lieu accoutumé à exercer la justice des juridictions de Firbeix et de Monchapeix, réunies ensemble...* ; Guilhem Desbordes, juge de la juridiction de Firbeix en 1662 ; François Delage, juge de la châtellenie de Puyguilhem et de celle de Firbeix en 1753.

Après ce qui précède, il ne nous reste plus qu'à signaler, en fait de curiosités archéologiques, la découverte faite en avril 1877 d'un souterrain, creusé de main d'homme dans le tuf compact et composé, nous a-t-on assuré, de trois chambres communiquant entr'elles par des couloirs étroits. Cette découverte est due à l'affaissement du sol produit par les travaux de confection du chemin de Firbeix à Dournazac sous l'assiette même duquel se trouve une partie de ce souterrain, à 500 mètres environ de la limite des deux départements et non loin du village de Dournadille (Haute-Vienne), près duquel et au sommet d'une colline existe l'emplacement d'un ancien camp, que la tradition du pays fait remonter jusqu'à l'invasion romaine dans la contrée. Le souterrain remonterait-il donc à la même époque ?

R. DE LAUGARDIÈRE.

(A suivre).



UN DRAPEAU TRICOLORE EN PÉRIGORD

AVANT 1789.

Une mine encore inexplorée de documents précieux se trouve dans les registres paroissiaux déposés aux archives communales : il sera facile de l'exploiter à fond, et on sera alors étonné des richesses historiques qu'elle renfermait.

Ces vieux cahiers, relégués ordinairement dans un coin, et exposés à des détériorations sans nombre, contiennent, par-ci

par-là, des notes sur des événements oubliés ou n'ayant trait qu'à l'histoire locale, mais qui, entre de bonnes mains, serviront plus tard à élucider quelques points encore obscurs de l'histoire générale. C'est ainsi que M. Georges Bussière, notre excellent collègue, a tiré le meilleur parti, pour ses *Etudes historiques sur la Révolution en Périgord*, de matériaux peut-être rejetés par de moins habiles.

Ces notes, ces impressions, ressemblent souvent à un feuillet détaché du *Journal de l'Etoile*, ce malicieux bourgeois de Paris, et ont pour auteur le curé de la paroisse, seul homme alors instruit en *clergie* dans les petites localités.

Pour mémoire, il est bon de rappeler ici une note (1) trouvée sur la dernière page du registre paroissial de l'église St-Etienne de Condat (sur Tricon) pour l'année 1789, sur la Terreur (*annado dé lo pouu*).

Voici maintenant une autre trouvaille faite à St-Martial-d'Artenset, à la fin du registre de 1782 : Dominique de Quesart, curé, y a consigné le compte-rendu des réjouissances qui eurent lieu à Montpont et St-Martial les 8 et 13 janvier 1782, à l'occasion de la naissance du Dauphin, premier fils de Louis XVI.

Cette relation est curieuse à plusieurs points de vue, mais le plus important est celui de la description du drapeau fait à cette occasion ; il était de taffetas de trois couleurs bleu, rouge et blanc. C'était-il bien là l'ordre de leur disposition ? Peu importe pour le moment, les trois couleurs sont réunies ; mais ce n'est pas encore le drapeau national, puisque ce ne fut qu'en 1789 que Lafayette, général de la milice bourgeoise, baptisée par l'abbé Sieyès du nom de garde nationale, donna à ses légions la cocarde tricolore en leur disant : « Voilà une cocarde qui fera le tour du monde. »

Admirable prédiction parfaitement réalisée.

Comment expliquer ce drapeau tricolore, attaché à une hampe fleurdelisée, entre les mains de fervents royalistes au commencement de l'année 1782 ?

(1) Note insérée dans les *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne*, t. XXXVI — VII^e livraison. — Juillet 1875.

C'est là un problème digne de la Société historique.

Il sera même très-honorable pour moi de l'avoir posé, tout en laissant la solution à de plus savants, surtout s'il est possible de fixer clairement l'origine de nos belles couleurs nationales qui, suivant certains auteurs, sont les deux vieilles couleurs du blason de Paris, séparées par celle du roi de France. Suivant d'autres, la cocarde et le drapeau donnés par Lafayette étaient le symbole de la fusion des trois ordres qui divisaient précédemment les citoyens : le rouge, couleur du peuple ; le bleu, celle du clergé ; et le blanc celle de la noblesse.

La première explication paraît être la plus sûre ; la seconde est trop poétique, cependant elle ne peut être rejetée, car le blason nous vient de l'Orient, le vrai berceau de la poésie.

Note inscrite à la fin du registre des actes de baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de St-Martial-d'Artenset pour l'année 1782 :

RÉJOUISSANCES A MONPON ET SAINT-MARTIAL

LES 8 ET 15 JANVIER 1782 A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DE
MONSIEUR LE DAUPHIN.

(Teneur copiée *ad litteram*).

Est icy pour mémoire perpétuelle. Ce qui suit, afin d'être un monument éternel de l'amour qu'a pour son roi : et la famille royale. Cette paroisse de St-Martial.

Le mois de novembre 1781, M. le comte de Fumel, commandant de la province, envoya des ordres à Monpon pour faire des réjouissances publiques à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Dauphin, arrivée le 22^e octobre 1781.

Comme il falut faire des préparatifs, ces réjouissances ne purent avoir lieu que le jour des Rois 1782. Elles auraient été très peu de chose si le sieur Bouchou de Florincour, avocat en Parlement et receveur des domaines du roi à Monpon, ne s'était point donné des soins et des mouvements à ce sujet, et fait des dépenses en son propre, pour les rendre aussi brillantes que l'endroit pouvait le comporter.

Il n'y avait jamais eu à Monpon de drapeau pour les troupes bourgeoises, le d. s^r Bouchou en fit faire un à ses dépens, en taffetas de trois couleurs

bleu, rouge et blanc, entouré d'une crépine d'argent, le baton orné de sa lance en fleur de lis, il fit porter aussi six petits canons de la forge de Mussidan, fit acheter un barril de poudre a Bordeaux, fit venir trois tambours et trois fifres, du Monravel, acheta le fagotage pour le feu de joye, paya un tambour major. Enfin fit toutes les dépenses sans que personne de Monpon voulut rien contribuer, quoique plusieurs l'eussent promis. Ce fut lui encore qui envoya a ses dépens les ordres à toutes les paroisses de cette juridiction et qui nomma les commandants pour les troupes. Enfin lui seul se donna tous les mouvements possibles pour rendre cette cérémonie aussi auguste que l'objet le méritoit.

Bénédictio du drapeau à St-Martial. — Le drapeau nouveau exigeoit une cérémonie particulière, il falloit le bénir, le s^r Bouchou voulut que cette bénédiction se fit dans l'église de cette paroisse, comme en étant paroissien, sa maison se trouvant dans les fauxbourgs de Monpon, apellés de Saint-Martial.

Il pria monsieur de Quessart de Beaulieu, curé de cette paroisse, de vouloir bien en faire la cérémonie. En conséquence il fut nommé pour porter drapeau, M. Bêcheau l'ainé, principal bourgeois de cette paroisse, qui se rendit le matin jour des Rois à Monpon pour s'en charger.

On partit de chez le d. s^r Bouchou à neuf heures ou on prit le drapeau qui était plié, au bruit de six coups de canon qui avertirent St-Martial du départ, il y avait un détachement de quarante fusiliers pour l'accompagner, tous proprement mis, avec cocardes et plumets à leurs chapeaux, commandés par trois officiers ; a coté du drapeau étoit deux officiers lepee nue, un autre détachement de la bourgeoisie de cette paroisse fut au devant avec un tambour ; le tout arriva à l'église dont le portail, par les soins de M. le curé, était orné de lauriers et gardé par quatre fusiliers.

M. le curé commença la messe, après l'Evangile il fit la bénédiction du drapeau qui était au milieu d'une double haye de fusiliers depuis le portail jusqu'au balustre, il commença par faire l'aspersion, puis l'encensement, autour du drapeau, qui ne fut déployé que pour lors, ensuite on plaça un fauteuil au milieu de l'autel dans le quel M. le curé s'assit, fit avancer le porte drapeau, le fit mettre à genoux, dit les oraisons d'usage en pareil cas, et luy donna l'accollade, le tout au bruit des tambours et des fifres, et des cris de vive le Roi et monseigneur le Dauphin, ensuite il continua et finit la messe, qui fut célébrée militairement. Après quoi on se retira a Monpon pour continuer les cérémonies des réjouissances. Le *Te Deum* fut chanté dans la chapelle de Monpon ou le curé de Menesterol setoit rendu : Le feu de joye fut allumé par le juge royal seul au bruit du canon et des decharges de mousqueterie, il y avait au moins huit cents fusiliers.

Comme la bénédiction du drapeau étoit une nouveauté pour cette pa-

roisse, il y avait au moins plus de trois mille personnes, soit étrangères ou des environs. Et le tout avec un beau temps.

Réjouissances et feu de joye à St-Martial. — Le sieur Bouchou, après la cérémonie de la bénédiction du drapeau, ayant emmené diner chez luy M. le curé de St-Martial, M. Bécheau et autres principaux, le drapeau étant déposé dans sa maison ou on montoit la garde, il fut résolu pendant le repas, que pour témoigner la joye de la naissance de Monseigneur le Dauphin, la bourgeoisie de cette paroisse ferait aussi ses réjouissances particulières, le dimanche suivant ce qui fut unanimement approuvé par tous messieurs les bourgeois et principaux habitants et qui fut exécuté.

M. Bouchou prêta son drapeau et ses canons. En conséquence le 13^e janvier 1782 la bourgeoisie sous les armes fut chercher le drapeau chez luy avec le plus grand appareil, arrivé icy, la messe se chanta militairement avec les tambours et les fifres, de meme que les vepres, on chanta aussi le *Te Deum*, après quoi on fut allumer le feu en cérémonie, qui le fut par M. le curé en habit ordinaire, et par M. Bouchou, il y eut un diner splendide chez M. le curé, ou la santé du Roi et de Monseigneur le Dauphin fut bue au bruit du canon et des fanfares.

Le soir il y eut un grand souper qui se fit chez madame Nabissau ou toute la bourgeoisie de cette parroisse avec leurs familles assistèrent ; le tout aux frais de chacun qui se cotiserent libéralement ; il y eut bal toute la nuit, tout se passa avec la plus grande decence.

On le repete, toutes les dépenses de cette fette : en canons, poudre, tambours, fifres, bois et repas se firent par la bourgeoisie de cette paroisse sans exception qui y contribua gayement, ce qui doit être une confusion pour Monpon dont les principaux habitants ne voulurent rien fournir pour réjouissances de leur ville. Et dont partie se tint renfermée au fonds de leurs maisons dans la crainte de contribuer à quelque dépense, la générosité seule de M^r Bouchou y ayant supléé. Cependant c'est une ville royale !

Pour ne rien omettre, il est encore bon de sçavoir que mondit s^r Bouchou avait formé une petite compagnie de jeunes enfants écoliers latinistes au nombre de *vingt* ayant leur drapeau particulier, porté par le fils du s^r Bouchou, tous ces enfans estoient proprement habillés avec cocardes et plumets a leurs chapeau en forme de panaches, ils étoient tous armés ; ils marchaient a la tête et cela faisoit un fort joli effet. Cetoit la compagnie de Monseigneur le Dauphin.

Et moi curé de cette paroisse St-Martial ay cru etre de mon devoir de consigner sur ce registre ce qui s'est passé a ce sujet pour etre en memoire perpetuelle et pour qu'a lavenir on fasse mention honorable des habitants

de ma paroisse afin que leurs successeurs puissent les imiter dans leur amour pour leur roy et la famille royale.

A St-Martial, le 30 décembre 1782.

DE QUESSART, curé de St-Martial.

Pour copie textuelle :

A. DUVERNEUIL.

VARIA.

PHILIPPE DE CHAMBERLIAC,

évêque de Sion et de Nice, archevêque de Nicosie.

Dans les catalogues modernes des évêques de Sion, en Vallais, figure Philippe de Gastons, qui a occupé ce siège de 1338 à 1342. Il est désigné sous ce nom, pour la première fois, par Briguet, dans son *Vallesia christiana*, publié en 1744 ; les Bénédictins l'appellent aussi « de Gastons » dans le *Gallia christiana*, t. XII, col. 745 (1770), et depuis lors ce nom a toujours été conservé. Cependant dans les catalogues des *xvi^e* et *xvii^e* siècles il est appelé tantôt *de Gasconia* ou *Gastonia* et tantôt *Gasconius* ou *Gastoni*, mais jamais *de Gastons*. Cette dernière forme est une simple altération du nom *Gasconia* ou *Gascogne*, qui est la véritable, car, comme nous allons le voir, Philippe était originaire du Périgord, qui faisait autrefois partie de la Gascogne.

C'est en préparant pour l'impression les chartes relatives à l'épiscopat de Philippe que j'ai découvert son origine et son vrai nom de famille. Dans ces chartes, lui-même n'est jamais désigné que par son nom de baptême ; mais j'y trouve son frère mentionné plusieurs fois sous le nom de « Helias de Chamballiaco, Chambarlhaco, Cambelliaco » ; ce frère était curé de l'église de Savignac, dans le diocèse de Périgueux, et il remplit les fonctions de vicaire-général de l'évêque Philippe à Sion. Ces indications me mirent sur la voie, et je pus constater qu'il avait existé, en effet, une fa-

mille de ce nom dans le Périgord, famille mentionnée dans le *Gallia christiana*, diocèse de Périgueux (t. III, col. 1481 et 1498) et dans le *Dictionnaire de la noblesse* par La Chesnaye-Desbois, art. Bourdeilles. Enfin ma découverte a été confirmée par la notice de M. H. de Montégut, car c'est ce même Philippe, évêque de Sion, qui est devenu plus tard archevêque de Nicosie, dans l'île de Chypre, comme le prouve une donation faite par cet évêque à l'église de Sion et que j'ai publiée dans les *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, t. II, p. 577 :

« *Dominus episcopus Philippus, nunc archiepiscopus Nychossien. dedit inter alia pro distributione facienda in ecclesia Sedunensi (Sion) XX solidos redditus, etc.* »

Comme la carrière de Philippe de Chamberlhac avant son élévation à l'archevêché de Nicosie n'est pas connue dans le Périgord, je crois utile d'en faire une esquisse destinée à compléter la notice de M. de Montégut.

Le pape Benoît XII nomma Philippe évêque de Sion le 22 mai 1338 ; dans la bulle de nomination il est dit qu'il était alors archidiacre de Gand (*Gandensis*) et professeur de droit dans l'église de Tournay (*in ecclesia Tornacensi legum professor*). Le 20 juin suivant, Philippe institua trois vicaires généraux pour le spirituel et le temporel ; l'un des trois était son frère Hélié de Chamberlhac, recteur de l'église de Savignac, au diocèse de Périgueux. Philippe se trouvait alors au prieuré de la Côte-Saint-André, dans le diocèse de Vienne.

Il ne fut pas sacré évêque immédiatement, car le 23 septembre il ne porte encore que le titre d'évêque élu, et ce n'est que vers la fin de février 1339 qu'il se rendit dans son diocèse.

L'évêque de Sion était souverain temporel d'une partie de son diocèse. Philippe eut ainsi à s'occuper aussi bien d'affaires temporelles que de spirituelles. Il se fit prêter hommage par les vassaux de son église et c'est sous son épiscopat que les libertés et franchises de la ville de Sion furent rédigées par écrit pour la première fois et reçurent la sanction de l'évêque ; jusqu'alors elles n'avaient existé qu'à l'état de coutumes. Différentes autres mesures qu'il prit montrent qu'il s'occupa sérieusement des intérêts temporels et spirituels de ses diocésains. Trois compatriotes l'accompagnèrent à Sion. Nous avons déjà cité son frère Hélié, qui fut confirmé dans ses fonctions de vicaire-général, le 26 janvier 1340, à l'occasion d'un séjour que l'évêque fit alors à Chambéry. Nous trouvons encore son neveu, Philippe de Chamberlhac, donzel, et Ponce Grota ou Trota, donzel, du diocèse de Périgueux.

L'évêque Philippe de Chamberlhac gouverna le diocèse de Sion jusqu'en novembre 1342. Le dernier acte dans lequel il paraît, est daté du 6 novembre

de cette année, et le 26 du même mois il avait un successeur à Sion. Lui-même avait été transféré à l'évêché de Nice. Ughelli (*Italia sacra*, t. IV, p. 1112) et le *Gallia christiana* (t. II, p. 1287), qui mentionnent cette translation en 1342, donnent à Philippe le surnom de *Gastoni*. Il n'occupa ce siège que peu de temps, car en 1345 il y avait déjà un successeur. A cette époque, il avait été transféré à l'archevêché de Nicosie, où il succéda à un autre Périgourdin.

Hélie de Nabinal ou Nabunal, appelé ainsi du lieu de son origine, était entré dans l'ordre des Frères mineurs. Jean XXII le nomma à l'archevêché de Nicosie, le 16 novembre 1332, et Clément VI lui conféra le patriarcat de Jérusalem en 1342, en l'autorisant à conserver l'archevêché de Nicosie par bulle du 12 juillet de la même année ; le 20 septembre suivant il fut créé cardinal. (Voy. Du Cange, *Les Familles d'Outremer*, p. 736 et 850 ; Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, art. Nicosie et Nabina ; *Dictionnaire des cardinaux*, publié par l'abbé Migne, verbo Nabunal.) Hélie de Nabinal est mort le 4 octobre 1367 ; malgré l'autorisation de Clément VI, il ne conserva pas longtemps l'archevêché de Nicosie, puisque dès le 30 août 1344 (Notice de M. de Montégut) Philippe de Chamberlhac était pourvu de ce siège. Hélie aura probablement résigné en faveur de Philippe, son compatriote. Je n'ai rien à ajouter sur cette dernière époque de la vie de Philippe. Je me borne à signaler l'article qui le concerne dans les *Familles d'Outremer* de Du Cange, p. 850. Cet auteur n'a pas connu son nom de famille.

Dans la notice de M. de Montégut, il est dit que Philippe de Chamberlhac a été recteur du patrimoine de Saint-Pierre en Toscane. J'ai vérifié ce fait dans le *Codex diplomaticus domini temporalis S. Sedis*, publié par A. Theiner, et j'ai trouvé dans cet ouvrage quelques détails intéressants sur Philippe.

Pendant leur séjour à Avignon les papes firent administrer les diverses provinces de leurs états par des *recteurs* ou gouverneurs. L'une de ces provinces était désignée sous le nom de Patrimoine de Saint-Pierre en Toscane ; le recteur qui la gouvernait résidait ordinairement à Viterbe, mais pendant la lutte entre le pape et l'empereur Louis de Bavière, cette ville se déclara en faveur de ce dernier, et ce n'est qu'en 1332 qu'elle rentra sous l'obéissance du pape Jean XXII.

Les habitants de Viterbe firent alors offrir leur soumission au pape, en se déclarant prêts à réparer leurs torts ; mais comme le recteur du patrimoine de Saint-Pierre en Toscane, qui, à cette époque, était Pierre de Artisio, chanoine de Poitiers, paraissait suspect à leurs yeux, Jean XXII décida de leur envoyer un nonce spécial, et il confia cette mission à Philippe de Chamberlhac, qu'il chargea de recevoir la soumission des habi-

tants de Viterbe, de leur donner l'absolution des peines encourues et de gouverner la ville. (Bref du 8 sept. 1332, ap. Theiner, T. I, n° 770.)

Philippe se rendit, en effet, à Viterbe, et tout fut réglé d'un commun accord entre lui et les habitants dans une assemblée générale tenue le 14 décembre 1332 (Theiner, n° 773). Peu après le pape lui donna un nouveau témoignage de sa confiance en le nommant recteur du patrimoine de Saint-Pierre en Toscane. Philippe paraît comme recteur de cette province dans divers actes du 7 février 1333 au 21 juillet 1335 (Theiner, t. I, n°s 709, 775, 777, et t. II, n°s 3, 4, 11). Dans ces actes il porte les titres de chapelain du pape, chanoine de la basilique du prince des Apôtres, docteur ès-lois et, en 1335, archidiacre de Gand, dans l'église de Tournai.

Comme recteur, il recevait quatre florins d'or par jour. Il figure en cette qualité pour la dernière fois le 21 juillet 1335, et le 13 septembre suivant il avait un successeur dans la personne de Hugue Augerii, chanoine de Narbonne (Theiner, t. II, n° 12). Il ne fut plus appelé à remplir ces fonctions; il est facile de faire la liste de ces recteurs au moyen du *Codex diplomaticus* de Theiner, et le nom de Philippe ne s'y trouve plus. Ainsi il n'a pas résidé en Toscane après son retour de Nicosie et n'y est pas mort, comme on a cru pouvoir le supposer.

Parmi les recteurs du duché de Spolète se trouve maître Raimond de Poioliis, archidiacre de Périgueux, dans des actes du 30 avril 1337 au 22 avril 1339.

J. GREMAUD,

Bibliothécaire de la ville de Fribourg.



Deux planches lithographiées accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente les Fragments d'une tête d'Arni-Géant trouvés à Laugerie-Basse; — la 2^e le Demi-Dolmen de Teyjat.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

FERD. VILLEPELET.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.



TOME VI. — QUATRIÈME LIVRAISON.



PERIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES,

Juillet-Août 1879.

Sommaire des matières contenues dans la 4^e Livraison.

	Pages.
Assemblée générale du 27 mai 1879.....	277
Séance mensuelle du jeudi 3 juillet 1879.....	288
Noms de potiers et marques de fabrique sur les vases et frag- ments de vases gallo-romains du Musée trouvés à Vésone (Dr E. GALT).....	297
Pierres tombales du cimetière de Coulaures (M. A. DE ROUME- JOUX).....	299
Essais topographiques, historiques et biographiques sur l'arron- dissement de Nontron (<i>Suite.</i> — M. R. DE LAUGARDIÈRE)....	300
Notes sur l'histoire de Bergerac (M. Ch. DURAND)	319
Lettre du chanoine Armand de Gérard-Latour à dom Mabillon (M. G. DE GÉRARD).....	338
Lettre au sujet de la biographie de l'abbé d'Aydie (M. le M ^{rs} DE SAINTE-AULAIRE)	347
Rapport sur le recueil : <i>Contes et Poèmes</i> , par M. G. Tarde (M. DUJARRIC-DESCOMBES).....	353
VARIA : Décès de M. le marquis de Commarque (M. l'abbé Gouzot); — M. Dujarric-Descombes, correspondant de la Société philotechnique; — Notes de voyages en Périgord par M. de Mourcin (1824-1828)	362

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD,

du 27 mai 1879.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à sept heures et demie du soir, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Roumejoux, le vicomte de Lestrade, Jules Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleynie, Crédot, Dujarric-Descombes, Jean Dupuis, Féaux, Paul Galy, Gisclard, Hoarau de la Source, Maurice, le capitaine Muëser, Pouyadou, Reynal, Ribette, Eugène Roux, le comte de Saint-Légier, le colonel Sermensan, Théodore Sorbier et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance du 1^{er} mai est lu et adopté.

M. DE ROUMEJOUX demande qu'il soit fait une petite rectification à ce qu'il dit, dans la séance du 6 février dernier, en répondant à la lettre de M. Malinowski. Voir le *Bulletin*, tome VI, deuxième livraison de 1879, p. 97 *in fine*. Au lieu de : Qu'importe encore qu'une mosaïque romaine ait été trouvée au même niveau que le seuil de la façade de Saint-Etienne ?... il faut lire : Qu'importe encore qu'une mosaïque romaine ait été trouvée au-dessous du niveau actuel du seuil de la façade de Saint-Etienne ? etc.

M. LE PRÉSIDENT annonce qu'aux termes de l'article 8 de ses statuts, la Société doit procéder aujourd'hui, en assemblée générale, au renouvellement de son bureau et déclarer le scrutin ouvert à cette fin. Il invite même les membres présents à venir voter immédiatement pour ne pas troubler l'ordre de la séance, et bien que le scrutin doive rester ouvert pendant toute la soirée comme de coutume.

La bibliothèque de la Société a reçu dans le courant du mois :

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1879, 49^e livraison, dans laquelle page 208, M. Lacroix signale l'erreur commise par Chorier lorsqu'il appelle Arnaud d'Aydie le capitaine nommé dans la *Croisade contre les Albigeois* W. (Guillaume) Arnaud de Dia, ce qui est bien différent ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, , n^{os} de janvier, février, mars, avril et mai de 1879 ;

Les *Ephémérides de Périgueux*, n^{os} de septembre-octobre, novembre-décembre 1878, de mars, avril et mai 1879 ;

De M. Chabaneau, la leçon d'ouverture de son cours à la Faculté des lettres de Montpellier sur *La langue et la littérature provençales*, in-8°, Paris, 1879 ;

De M. l'abbé Destrac, curé d'Asquets, *Une visite archéologique à l'église N.-D. de Bergerac*, in-8°, Agen, 1866 ;

De M. Camille Jouhanneau, avocat, *Notice sur les émaux peints anciens et modernes, l'atelier d'émaillerie de M. Bourdery, à Limoges*, in-8°, 1879.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. Quantin, imprimeur-éditeur, rue Saint-Benoît, 7, à Paris, nous envoie le prospectus d'une publication de grand luxe, *La Renaissance en France* par Léon Palustre, dont le premier fascicule est prêt à paraître, et nous engage à y souscrire. L'ouvrage comprendra trente fascicules dont les prix varieront, suivant l'importance du sujet, de 15 à 30 francs. L'assemblée, consultée sur la proposition de M. Quantin, est d'avis que l'ouvrage entier est d'un prix trop élevé eu égard aux ressources de la Société ; mais que le bureau pourra acheter la 20^e livraison comprenant la Dordogne, le Lot et l'Aveyron, si elle se vend séparément.

A la suite de la brillante récompense qui vient de nous être décernée, plusieurs Sociétés savantes demandent à échanger leurs publications avec les nôtres : de ce nombre sont la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges ; la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes ; la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle ;

la Société des Etudes du Lot, à Cahors, et la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice. Après avoir obtenu l'autorisation, M. LE PRÉSIDENT annonce qu'il y aura désormais échange de notre *Bulletin* avec les Sociétés précitées.

M. Paul Marchegay, membre non résidant du Comité des travaux historiques et l'un de nos plus érudits collaborateurs, nous adresse ses compliments bien sincères, par l'entremise de M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, pour le beau succès qu'a obtenu la Société le mois dernier, à la Sorbonne.

M. MUESER fait hommage au Musée départemental d'un denier d'argent de la famille Tituria portant au droit l'effigie de Sabinus Tattius, et au revers Tarpeia écrasée par des soldats sous leurs boucliers.

M. POUYADOU offre aussi un poids de monnaie, teston du ^{xvi}^e siècle.

M. HOARAU DE LA SOURCE demande la permission d'offrir également une sorte de chartrier conservé dans une reliure en bois, et contenant les passeports, les brefs d'indulgences, du ^{xviii}^e siècle, du pèlerin Etienne Boret, de Soumensac, en Agenais, sans parler des divers catalogues de reliques rapportés de Saint-Jacques de Compostelle, de Milan, de Rome, et des gravures religieuses qui y sont joints, entre autres quelques-unes de la suite des *Sept sacrements* de Poussin, gravés par ou d'après Châtillon ; des représentations de l'autel de Saint-Jacques de Compostelle ; d'une sainte face de l'école espagnole, et d'un beau dessin à la sanguine, représentant un personnage couronné et sous lequel on a inscrit le nom de *Ptolomée*.

M. le Conservateur du Musée remercie les trois donateurs.

M. LE PRÉSIDENT a découvert dans les papiers de Mourcin deux lettres de savants allemands relatives à deux inscriptions qu'a publiées M. de Taillefer dans le second volume des *Antiquités de Vésone*, pages 191 et 192, et qui fournissent à ce sujet des détails intéressants. La première, du 27 août 1793, est de Lamey, garde du cabinet de Mannheim ; adressée à l'abbé Lespine, à Aix-la-Chapelle, elle lui apprend que l'inscription d'Adbogius, fils de Colnagus, originaire du Périgord, a été

trouvée à Mayence en 1731, et qu'elle a été transportée, en 1766, à Mannheim, dans le cabinet de l'électeur palatin. La seconde, écrite de Vienne le 5 avril 1797 par le célèbre abbé Eckhel, directeur du Cabinet impérial royal des Antiques, est une réponse, probablement à M. de Taillefer, concernant un grand nombre de médailles qui avaient été soumises à son examen et l'inscription trouvée à Fréjus, rapportée par Maffei et une seconde fois par Muratori dans son *Thesaurus*, tome II, à la page 1069 :

C. IVLIO
SEVERO
PETRVCORIO.

La Société pense que ces deux lettres des savants allemands doivent être publiées dans le *Bulletin* et déposées aux Musées.

M. le marquis D'ABZAC DE LA DOUZE donne lecture de son rapport analytique sur la thèse latine de M. Léon Clédât, *De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate*, dans lequel il reconnaît, sauf quelques légères critiques, très-bienveillantes du reste, que la brochure du soutenant est une charmante causerie latine, pleine de mouvement et de verve, dont la lecture est un véritable délassement. Conformément à l'avis de l'assemblée, ce rapport sera inséré au *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT présente un dessin lithographié du prieuré de Saint-Etienne de Nontron signé J. Delanoue, et demande dans quel recueil il a paru.

M. DE LESTRADE croit qu'il est extrait de l'ouvrage *La Guienne historique et monumentale*, de Ducourneau.

En lisant aujourd'hui l'inventaire des archives de la Maison de ville de 1598, qu'il a déjà cité dans une réunion précédente, M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL a remarqué un nom qui pourrait bien être celui de l'auteur de ce bijou architectural qu'on appelle à Périgueux la chapelle Saint-Jean ou chapelle de l'ancien évêché, à la Cité, et que notre honorable vice-président M. de Verneilh a si bien dessinée et décrite dans son *Album du Vieux Périgueux*. Voici ce que dit l'inventaire :

» Plus deux contractz en parchemin contenant le prix

» faict qui feust faict avec un nonmé Jouyeux, m^e masson,
» pour l'œdifice de la chapelle de Saint-Jehan, suyvant le plam
» qui est plié dans lesdits contractz de l'an 1525 et 1526 pour
» la somme de 6,500 livres, et un compulsoire de l'an 1526
» pour contraindre les habitans a payer la taille pour la re-
» paration de ladite esglize, cothés par lettres..... G. G. »

On sait en effet qu'à cette époque les termes de « maistre de l'œuvre, maistre masson, » étaient les équivalents du mot *architecte* à peine inventé.

M. LE PRÉSIDENT ajoute que cette découverte est précieuse en ce qu'on a prétendu que l'influence des maîtres italiens s'était fait sentir d'une manière toute particulière sur la transformation du style architectural en France, du xv^e au xvi^e siècle ; mais il faut reconnaître que si les architectes français s'inspirèrent parfois à cette époque de l'art italien, ils n'en continuèrent pas moins à prendre des leçons des artistes français qui les avaient précédés, et à rester bien français par le goût, le sentiment et l'exécution.

M. LE PRÉSIDENT communique ensuite à la Société quelques pièces manuscrites, entre autres : 1^o un mémoire de 1618-1619 pour M. des Combes de ce qui est arrivé entre les sieurs de Lambert, du Tranchar et l'abbé de Chancelade, au sujet d'un droit de banc seigneurial dans l'église de l'abbaye, revendiqué par M. et M^{me} du Tranchar, de Sallegourde ; 2^o l'institution de Jean Clusel à la cure ou vicairie perpétuelle de Saint-Pierre de Mensignac, le 22 mars 1678, après refus de l'évêque de Périgueux et de l'archevêque de Bordeaux, par l'archevêque d'Auch, Henri de La Motte-Houdancourt ; 3^o une notice historique manuscrite sur la ville de Bergerac, qu'il a achetée ces jours-ci à Agen, et qui contient une réduction du beau plan de la ville appartenant à notre confrère M. Dupuy.

En nous exprimant son regret de ne pas assister à la réunion, M. Charles DURAND nous adresse un cahier de *Notes sur l'histoire de Bergerac* et sur le *Pont de Dordogne*, dans lequel il a placé une très-jolie vue cavalière dudit pont. Ces notes, puisées aux sources mêmes, aux archives communales de Bergerac, et lues par extraits en séance, sont fort intéressantes : la Société en demande la publication. Notre studieux

confrère veut bien nous annoncer qu'il réunit toutes ses notes relatives à l'histoire de Bergerac depuis 1610, assassinat d'Henri IV, jusqu'après la Fronde 1653. Son classement sera peut-être long, eu égard au peu de loisirs dont il dispose ; mais il sera à même de fournir d'importants documents sur la démolition des fortifications de Bergerac (1621-1629), le soulèvement des communes (1636) et les divers épisodes de la Fronde jusqu'au traité de réduction de la ville passé entre la Communauté et le duc de Candale le 23 septembre 1653. Il nous mande aussi que dès que l'expropriation aura mis l'État en possession des terrains nécessaires à l'établissement du chemin de fer aux abords du bourg de Tocane-Saint-Apre, il fera exécuter des fouilles qui pourront amener de bons résultats.

M. LE PRÉSIDENT communique une note sur un volume in-8° imprimé chez Blaise en 1623, contenant les œuvres de Jacques Poille sieur de Saint-Gratien, divisées en XI livres, comprenant 919 sonnets en tout. Il croit que « l'Icare françois » dont il est question en plusieurs passages est le Maréchal de Biron, et il prie M. Pouyadou, qui s'est particulièrement occupé des vieilles poésies du xvr^e siècle, de l'histoire littéraire et dramatique de la même époque, de faire des recherches sur ce volume et d'en faire l'objet d'un petit rapport à la Société.

M. LE PRÉSIDENT a maintenant l'explication de l'erreur qui a été commise à l'Exposition du Trocadéro au sujet du portrait de Brantôme, et il la trouve dans un article de notre confrère M. G. Dufour sur la *Galerie des Portraits historiques*. Dans le désordre qui a présidé à l'installation, les organisateurs auront placé l'étiquette du portrait de M. de Tuby en haut du cadre, et elle se sera ainsi trouvée au bas de celui de Brantôme, qui n'était peut-être pas étiqueté. Voici du reste ce que dit M. Dufour de cette exposition :

« L'exposition des portraits historiques est demeurée un magnifique programme, qui a seulement péché par l'exécution.

» Comment d'ailleurs pouvait-on décorer d'un nom si riche en promesses une galerie dans laquelle on contemplait, non

sans surprise, tout à côté de Châteaubriand, la personnalité fantaisiste d'Alexandre Dumas père, en costume de Bédouin ?

» Ainsi l'absence complète d'organisation, de méthode, enlevait aux quelques toiles à peu près historiques, perdues dans ce milieu de désordre et d'incohérence, toute espèce d'intérêt, de portée. Les exigences de l'histoire et de l'art étaient absolument méconnues. Certes, l'intention a été excellente. On voulait former une sorte de trinité artistique avec le Champ-de-Mars, le palais de l'Industrie et le Trocadéro. Mais le dernier terme de cette trinité n'a point passé du domaine pur de la conception à l'état de réalité. Il n'a point véritablement comparu devant le tribunal de l'opinion publique. Aussi, la critique a-t-elle dû forcément s'en désintéresser et s'abstenir de le juger, plutôt que de lui infliger les incertitudes d'un jugement par défaut. »

M. LE PRÉSIDENT est d'avis qu'on reproduise dans le *Bulletin* le portrait de Brantôme, en même temps qu'un dessin de la chapelle funéraire du château de Richemont et de la plaque de cuivre portant l'épithaphe. Son avis est partagé par l'assemblée.

Notre éminent correspondant, M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE, qui ne nous oublie jamais, veut bien nous communiquer deux lettres inédites de M. de Lauson, intendant de Guyenne, oncle du célèbre Malebranche, au chancelier Séguier, datées de 1644 et relatives à l'administration de la justice et à la levée des deniers royaux en Périgord. Après lecture, la Société décide que ces lettres seront insérées dans le *Bulletin*.

M. Gaston DE GÉRARD, qui vient de recevoir le dernier numéro du *Bulletin*, y a remarqué le billet fort intéressant du cardinal de Sourdis à Marie de Médicis au sujet de l'évêché de Sarlat. « Je savais bien, dit-il, que Louis II de Salignac-Gaulejac, et non pas de la Mothe-Fénelon, avait eu un épiscopat assez tourmenté ; qu'évêque à vingt-deux ans en 1602, il avait trouvé moyen de donner sa démission et de la reprendre en 1626 ; qu'il avait été quasi excommunié par le concile de Bordeaux en 1624, je crois ; mais ce que j'ignorais absolument, c'est que mon vénérable grand-oncle (sa sœur

était ma bisaïeule) eût eu des velléités d'endosser le froc des Chartreux. C'est un détail qui manquait à sa biographie. Je suis personnellement très-obligé à M. Tamizey de Larroque d'avoir exhumé ce billet. En dehors de ce détail de la vocation de Louis de Salignac pour la vie de chartreux, le fait rapporté par le billet était connu. La réponse de Marie de Médicis à ce billet, datée du 27 octobre 1612, a été publiée dans le tome XIV des *Archives historiques de la Gironde*, n° 348. La reine refuse au cardinal, parce que, depuis trois mois, elle a promis ledit évêché à Dargouges, qui a un fils qu'il destine à l'Église. Je ne sais ce qu'était ce Dargouges, mais il avait compté sans son hôte, c'est-à-dire notre évêque, qui perdit bientôt, paraît-il, la vocation de chartreux, et qui revint tranquillement reprendre son modeste siège de Sarlat. Il me semble d'autre part que M. Tamizey de Larroque exagère en disant que le cardinal ambitionnait le siège de Sarlat pour lui. Il ne pouvait le cumuler avec celui de Bordeaux, et j'ai peine à croire qu'il eût voulu consentir à quitter son siège métropolitain pour le modeste siège de Sarlat. Ce que je crois, c'est que le cardinal demandait le siège de Sarlat pour un des siens et qu'il ne put l'obtenir. »

Notre honorable confrère M. HERMANN fait hommage aux Archives départementales d'un gros registre in-folio, écrit par les deux bouts, qu'il a découvert dans une étude de notaire à Excideuil : c'est le Livre prioral du couvent des Frères prêcheurs de Périgueux, commencé le 8 août 1691 et terminé en 1790. Il contient d'un côté les comptes de la communauté, les actes de visites du prieur provincial, écrits en latin ; de l'autre, les nominations et élections, délibérations capitulaires, procès-verbaux d'ouverture des classes de philosophie et de théologie, conventions avec les étudiants pensionnaires, fondations, etc. Il fournit aussi des détails intéressants sur la construction ou la réparation au XVIII^e siècle des anciens bâtiments du couvent (aujourd'hui des Ursulines) dont le plan, au moins de l'escalier et de la sacristie, avait été fait par le sieur Lallier, ingénieur, les travaux de maçonnerie par le sieur Chalimon, entrepreneur. Ce registre, pour lequel M. l'Archiviste départemental adresse des remerci-

ments à M. Hermann, est d'autant plus précieux que les archives ecclésiastiques sont extrêmement pauvres dans la Dordogne.

M. DUJARRIC-DESCOMBES offre à la bibliothèque trois feuillets du journal *Le Monde*, qui lui ont paru sérieusement écrits, concernant la restauration de la cathédrale de Saint-Front, et dit que nos archéologues ont déjà suffisamment donné leur avis sur la restauration de Saint-Front, sans qu'il soit besoin de discuter les idées émises par l'auteur de ces feuillets, M. Depelchin.

Notre trésorier M. Jules CLÉDAT donne en quelques mots des explications sur la situation de nos finances ; il en résulte que nous avons en capital placé à intérêts 6,000^f »
et en caisse.....,.....,.....,.....,..... 325 20

TOTAL..... 6,325^f 20

L'assemblée vote des remerciements à M. Clédat.

M. CRÉDOR présente une proposition signée de trente-deux membres de la Société habitant la ville de Périgueux et tendant à modifier l'article 20 de nos statuts, en décidant que les réunions mensuelles auront lieu à l'avenir à huit heures du soir au lieu de midi et demi. Cette modification permettrait à un grand nombre de membres, retenus pendant le jour par leurs occupations, d'assister régulièrement aux séances et de prendre une part plus active aux études et aux travaux de leurs confrères.

M. DE ROUMEJOUX fait observer, en s'appuyant sur l'expérience, que l'heure de midi et demi, commode pour les ruraux, est à la fois avantageuse à la Société, puisqu'elle a assuré à ses séances une clientèle assidue, fidèle depuis cinq ans.

Un autre membre ajoute qu'il est étonné que les signataires de la proposition, qui n'ont qu'une seule occasion dans l'année d'assister à une séance du soir, n'y soient pas venus aujourd'hui en plus grand nombre ; ils auraient ainsi témoigné de leur désir de suivre les séances du soir en même temps qu'ils auraient soutenu la proposition de leur vote.

La proposition, mise aux voix par M. LE PRÉSIDENT, n'est pas adoptée.

Une autre proposition est présentée par M. DE LESTRADE aux fins de faire alterner provisoirement chaque mois l'heure de nos séances jusqu'au mois de janvier, de se réunir un mois à midi et demi, et l'autre à sept heures et demie du soir. Il sera tenu compte des membres présents aux séances, et si, au bout de six mois d'essai, il est établi que le nombre des membres qui ont suivi les séances de jour est plus considérable, la Société pourra reprendre son heure de midi et demi.

La proposition mise aux voix est adoptée.

En conséquence, la Société tiendra ses réunions mensuelles, d'ici au mois de janvier, les jeudis 3 juillet à midi et demi; 7 août, à sept heures et demie du soir; 4 septembre à midi et demi; 2 octobre à sept heures et demie du soir; 6 novembre à midi et demi, et 4 décembre à sept heures et demie du soir.

L'assemblée est appelée ensuite à se prononcer sur l'admission de plusieurs membres titulaires et correspondants. Sont déclarés admis, après une série de votes par acclamation, membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Joseph de GÉNIS, au château de Veyrignac, par Carlux, présenté par MM. de Roumejoux et Léon du Pavillon ;

M. le comte Gaëtan DE LAURIÈRE, au château de Bellerive, par Le Buisson de Cabans, présenté par MM. Léon du Pavillon et de Roumejoux ;

M. Jules SAVIGNAC DE SAINT-GRAST, élève-architecte, rue des Gravières, 34, à Périgueux, présenté par MM. de Lestrade et Villepelet.

Membres correspondants :

M. CHABOUILLET *, conservateur du département des Médailles à la Bibliothèque nationale, rue Colbert, 12, à Paris ;

Et M. Paul MARCHEGAY, archiviste honoraire de Maine-et-Loire, membre non résidant du Comité des travaux historiques, aux Roches-Baritaud, par Chantonnay (Vendée).

Enfin, après un dernier appel aux votants, dont le nombre est de 23 comme l'an passé, M. LE PRÉSIDENT déclare le scru-

tin clos et procède sur-le-champ au dépouillement des bulletins qui donne les résultats suivants :

Sont élus pour l'année 1879-1880 :

<i>Président</i> , M. le docteur GALY, par.....	22 voix.
<i>Vice-président</i> , pour l'arrondissement de Périgueux, M. DE ROUMEJOUX.....	22
<i>Idem</i> pour l'arrondissement de Bergerac, M. le vicomte DE GOURGUES	23
<i>Idem</i> pour l'arrondissement de Nontron, M. le baron DE VERNEILH	23
<i>Idem</i> pour l'arrondissement de Ribérac, M. le marquis DE FAYOLLE	23
<i>Idem</i> pour l'arrondissement de Sarlat, M. Philippe DE BOSREDON	23
<i>Secrétaire-général</i> , M. VILLEPELET	22
<i>Secrétaires-adjoints</i> , { M. l'abbé RIBOULET	22
{ M. le vicomte DE LESTRADE	22
{ M. CRÉDOT	14
<i>Trésorier-archiviste</i> , M. Jules CLÉDAT.....	21

En terminant la séance, M. LE PRÉSIDENT remercie les membres de la Société de la nouvelle marque d'estime qu'ils viennent de donner au bureau en le continuant dans ses fonctions. C'est reconnaître aussi les efforts qu'il a faits depuis cinq ans pour assurer la prospérité de nos finances, imprimer une bonne direction à nos travaux et préparer le triomphe de cette année.

La séance est levée à dix heures et demie du soir.

Le secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 3 juillet 1879.

Présidence de M. le docteur Galy.

La séance est ouverte à midi et demi, au lieu accoutumé.

Sont présents : MM. de Froidefond, le marquis de Fayolle, de Roumejoux, Jules Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, l'abbé Brugière, Bleynie, Crédot, Dumas, Hippolyte Dupuy, Frenet, le chanoine Labat, Jules de Larigaudie, le comte de Larmandie, Eugène Roux et Villepelet.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 27 mai est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT donne aussitôt lecture d'une lettre que lui a écrite ce matin M. Frenet, pour protester énergiquement contre les procédés mis en œuvre à la dernière séance, dans le but de faire échec à sa candidature de secrétaire-adjoint.

Après une longue discussion à laquelle prennent part MM. Frenet, Eugène Roux, de Roumejoux et Crédot, l'assemblée déclare, par la bouche de M. LE PRÉSIDENT, que M. Frenet n'a en rien perdu la confiance, l'estime et l'amitié de ses confrères.

M. LE PRÉSIDENT a le regret d'annoncer la mort de l'un de nos membres titulaires, M. le marquis de Commarque, décédé, il y a quelques jours, au château de la Bourlie, commune d'Urval, qui s'intéressait à nos travaux et s'était formé une petite collection de médailles romaines recueillies dans les bois de son voisinage et dans les retranchements du camp de La Bessède.

La Société exprime de sympathiques regrets.

M. LE PRÉSIDENT énumère les livres qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société pendant le mois de juin :

Le Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1879, numéro 1, in-8° ;

Les Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest, premier trimestre de 1879, un fascicule in-8° ;

Les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, 1877, VII^e volume, in-8°, contenant d'intéressants détails : sur les briques à graffiti, découvertes en si grand nombre à Villate, près de Neuvy-sur-Baranjon, qui sont aujourd'hui universellement reconnues fausses, sans que nul n'ait encore expliqué le mode, l'époque ni l'auteur de la falsification ; — sur une boucle mérovingienne en ivoire ou en os, avec boîte à reliques, découverte à Issoudun en 1877 ; — et sur Charles de Gamaches, qui épousa Eléonore de Montaigne, fille de l'auteur des *Essais*, et qui a écrit lui-même un livre de controverse extrêmement rare « contre les prétendus reformez » intitulé le *Sensé*, et peut-être aussi le *Livre du Pèlerin*, où sont racontés les miracles de Notre-Dame de Vaudouan, si célèbres dans le bas Berry ;

Le *Bulletin de la Société Nivernaise des sciences, lettres et arts*, seconde série, tome VIII, in-8°, 1879, contenant un article instructif de M. Roubet sur le *Pistillus Globulus*, boule de pierre qui servait chez les Romains d'accessoire primitif au mortier, et un curieux mémoire de M. l'abbé Boutillier sur les *Anciennes marques des boulangers de Nevers* ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 6^e livraison, juin 1879 ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome I, n^o 4-6, avril, mai et juin 1879 ;

Le *Giornale araldico* de l'Académie royale de Pise, numéro d'avril-mai 1879 ;

Par M. Paul Marchegay, *Les Prieurés anglais de Saint-Florent près Saumur*, in-8°, 1879 ; les *Chartes anciennes du prieuré de Monmouth en Angleterre*, in-8°, 1879 ; *Chartes et autres titres du monastère de Saint-Florent près Saumur concernant l'Ile-de-France, de 1070 à 1220 environ*, in-8°, 1879 ; *Documents inédits sur la Saintonge et l'Aunis du XII^e au XVII^e siècle*, in-8°, 1879 ; *Cartulaire du prieuré bénédictin de Saint-Gondon-sur-Loire, 866-1172*, in-8°, 1879 ;

Par M. le comte de Cessac, président de la Société des sciences naturelles de la Creuse, *Les divers modes de sépultures employés à l'époque gallo-romaine sur le territoire actuel du département de la Creuse*, in-8°, Tours, 1873 ; *L'ambre en France*

aux temps préhistoriques, ambre noir (jayet) — ambre jaune (succin), in-8°, Tours 1874.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Anthyme Saint-Paul, rédacteur de l'*Annuaire de l'archéologue français*, qui deviendra le 1^{er} janvier prochain l'*Année archéologique*, nous demande de nombreux renseignements pour son volume en préparation : 1° Les noms et adresses des membres de la Société sans exception ; 2° un résumé très-court des Mémoires publiés par la Société durant les douze mois ; 3° quelques mots, s'il y avait lieu, au sujet des principales communications faites aux séances de la Société, sur les excursions qu'elle aurait pu organiser, les fouilles, les découvertes, etc. ; 4° les noms des membres décédés dans l'année, si ces noms ont joui d'une certaine notoriété. — Sa lettre est transmise à M. le Secrétaire-général.

MM. CHABOUILLET et MARCHEGAY, nommés membres correspondants dans la dernière réunion, nous témoignent leur gratitude à ce sujet. L'éminent secrétaire de la section d'archéologie du Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes veut bien nous dire « qu'il accepte de grand cœur le titre de correspondant d'une Société qui a tant fait pour la science et qui continuera à lui rendre encore des services que peuvent seules tenter des réunions d'hommes dévoués aux intérêts les plus élevés du pays. »

M. LE PRÉSIDENT présente quelques morceaux de granit vitrifié qu'il a rapportés dernièrement du camp de Puy-de-Gaudy, près Guéret. Ce camp, de l'époque de la pierre polie, fut occupé plus tard à l'époque mérovingienne ; il le fut même encore plus tard à une époque assez récente, et c'est alors que les remparts de granit ont été probablement brûlés, fondus par la potasse des cendres et vitrifiés.

M. DE ROUMEJOUX communique plusieurs dessins de son album qu'il a relevés dans le même pays.

M. LE PRÉSIDENT présente aussi un dessin de poignard qui fut envoyé autrefois à M. de Mourcin, et dont la forme est commune au Limousin et à la Marche, ainsi qu'il s'en est assuré, il y a quelques jours, au Musée de Guéret. La lame est en fer, la garniture en bronze et le fourreau en fer. Voici au

surplus la note dont M. Maurice Ardant, archiviste de la Haute-Vienne, accompagnait alors l'envoi de son dessin : « On a trouvé à quelques lieues de Limoges un petit poignard, dont le fourreau et la poignée terminée par un mufle de lion sont en bronze, et la lame de fer à moitié rongée par la rouille. Il a seize centimètres de long et l'on voit sur le côté antérieur de son fourreau une figure barbare tenant une espèce de trompe. Cette figure d'homme n'offre rien de remarquable que sa nudité presque absolue ; un petit jupon couvre son corps depuis les hanches jusqu'au milieu des cuisses. Au-dessus de sa tête, on lit IRAC ou IRACO. Les autres ornements de ce petit poignard ne méritent pas de mention particulière. »

M. DUMAS fait hommage à la bibliothèque de la Société d'un nouveau dessin de la mosaïque de Laboissière-d'Ans apportée récemment au Musée.

M. LE PRÉSIDENT appelle ensuite l'attention de l'assemblée sur divers objets déposés sur le bureau qui ont été trouvés dans le lit de la rivière de l'Isle, au-dessous des Izards, près Périgueux, et qu'il vient d'acquérir pour le Musée, tels que deux jolies cuillères à parfum, une gaffe de batelier, quatre fragments de plaque et boucle de ceinturon, un poids, une plaque de porphyre vert, le tout de l'époque gallo-romaine ; trois médailles en bronze de Claude, Néron et Commode ; un fragment de tire-bourre, du xvii^e siècle, et un éperon et un marteau de porte modernes.

M. MASSIAS nous mande que les réparations, qui s'opèrent actuellement à l'église de Payzac de Lanouaille, ont amené la découverte d'une pierre tumulaire qui paraît être du xiii^e ou xiv^e siècle. A la face supérieure de cette pierre, qui a 2 m. 30 de longueur, se voient sculptées en relief une lance, une épée et une croix, armes sans doute de quelque chevalier ; une des faces latérales est ornementée de seize ogives. Notre honorable confrère propose de faire donner par la commune cette pierre tumulaire au Musée. M. le Conservateur accepte la proposition et l'en remercie.

M. LE PRÉSIDENT a reçu, par l'entremise de M. le Ministre de l'Instruction publique, un mémoire de M. l'abbé Goyhenèche concernant l'inscription latine d'un monument dans l'é-

glise de Ladouze, dont il donne lecture. Cette inscription, qui ne contient que le mot NOLI quatre fois répété, est placée sur la frise de l'entablement du maître-autel de l'église qui, selon M. l'abbé Goyhenèche, revêt tous les caractères architectoniques d'un monument tumulaire. Est-on alors en présence d'une inscription funèbre qui pourrait se traduire ainsi *N. Nostra O. ossa L. latent I. ibi* ou bien d'une devise héraldique de quelque chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, puisée dans les sentences des sermons de saint Augustin :

*Noli in viâ remanere,
Noli retro redire,
Noli deviare,
Noli fœdari.*

C'est une question à étudier, sur laquelle est appelée l'attention de ceux des membres de la Société qui connaissent le monument. En attendant, le mémoire intéressant de M. l'abbé Goyhenèche sera publié dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT communique ensuite une petite charte en parchemin, du XIII^e siècle, écrite à l'encre verte et rouge, qu'il a trouvée ces jours-ci dans le fonds de Mourcin et que le P. Dupuy, dans *L'Estat de l'Eglise du Périgord* (tome II, p. 82, édition de 1842), a certainement copiée : ce n'est pas l'inscription lapidaire elle-même qu'il a eue sous les yeux.

« Il ne faut obmettre en ce lieu, dit-il, ceste divine et toute extraordinairement prodigieuse punition qui arriva l'année suivante 1233 à ce blasphémateur et mespriseur sacrilege de la sainte Croix au bourg de S. Leon près de la Vezere en Perigord. L'inscription sur la pierre nous faict foy comme B. Boni, serviteur domestique de la Peyronnie en despitant la sainte Croix qui est hors le bourg, lança un dard qu'il avoit en la main contre le saint Crucifix, dont le sang rejaillit ; pour accuser l'impieté de ce nouveau deicide, qui soudain tomba roide mort sur la place, ayant son visage tourné derrier devant. J'ay veu le sepulchre de ce sacrilege, qui n'est guieres loing du piedestal de ceste Croix de pierre, près duquel il y a quelques années, on trouva l'inscription suivante qu'on a de nouveau gravé sur la porte de l'Oratoire. L'AN DE GRACIA 1233. ET LO 5. DE NOVEMBRE SAVI ET MALVAT B. BONI SERVITOVV DE LO

» PEYRONNIO EN IVRAN. DIV SE COVRROUÇANT CONTRE LA CROVX
» DE L'HOSPITAL, GITET DARD QVE SANNET ET LO VISAGE LI
» TOVRNET DAAN DARRE, ET MOVRIET AQVO EN PRESENCE DE
» THEVE TALONARY ET IEAN THEVLETI, ET FO FAOT VN BEL MI-
» RACLE, SIGNE B. FILIOV. »

M. l'abbé BRUGIÈRE veut bien se charger de faire un estampage de cette inscription telle qu'elle est sur la pierre ; puis on fera photographier ou graver le parchemin pour publier les deux leçons en même temps.

M. LE PRÉSIDENT présente un sceau de Henri III, de grande dimension, en cire jaune, provenant de Sauveterre d'Agenais, qui lui a été donné pour le Musée. Il porte le collier du Saint Esprit et les armes de France et pour légende HENRY III, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL a reçu une lettre de M. Petit de JuMeville, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon, qui s'occupe de dresser une liste aussi complète que possible de tous les textes dramatiques du moyen-âge qui nous sont parvenus, et de toutes les représentations données à la même époque dont une trace quelconque a survécu. Il lui mande qu'il ne trouve rien, ni texte ni représentation qui appartienne au territoire du département de la Dordogne. « Existe-t-il quelque texte dramatique, dit-il, conservé dans le département ? Possède-t-on la trace de quelque représentation donnée dans le Périgord antérieurement à l'année 1600 ? » M. le Secrétaire-général répondra qu'il ne connaît de texte que celui publié en 1853 par M. de Mourcin dans le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, et republié avec de savants commentaires en 1874 par M. Chabaneau dans le *Bulletin* de notre Société. Ce sont des fragments d'un mystère provençal, comme on se le rappelle, peut-être d'un *Mystère des Innocents*, suivant M. Chabaneau, qui ont été découverts à Périgueux par M. l'architecte Vauthier ; ils étaient renfermés dans un trou pratiqué au parement extérieur de l'abside qui formait la chapelle Saint Jean, du côté du Toin. Ce trou était placé à une dizaine de mètres de hauteur au-dessus du sol extérieur. On trouve bien aussi dans les registres

mémoriaux de l'hôtel-de-ville et dans de vieilles chroniques le récit de quelque représentation dramatique, notamment à l'entrée du roi Henri de Navarre, à Périgueux, mais aucun texte.

M. POUYADOU s'est procuré quelques renseignements, comme il en avait été prié, sur le volume du sieur Poille de Saint-Gratien. Il serait sans doute fort difficile d'en rencontrer un exemplaire ; mais on peut en avoir une copie pour 70 francs. Le volume a 472 pages, plus la table des matières qui contient tous les noms des personnages *pourtraicturés* en sonnets. Les gens biographiés de la sorte sont de tous les pays qu'indiquent les titres de la division par livres. Tout cela a dû être fort beau en son temps, et même on trouve encore, en prenant la peine d'en lire quelques pages, un dédommagement inattendu. Ce Soulayr des âges écoulés n'est pas indigne de toute comparaison avec le fameux sonnettiste contemporain, et dans ces 919 sonnets on en pourrait citer un certain nombre. Les vers sont moins tortillés et touffus qu'ils ne paraissent de prime abord. Il y a du souffle et de l'ampleur. C'est un ancien soldat franc de la rapière qui les a dictés. Il ne *sait* pas toujours, mais il *trouve* souvent. On y voit facilement que Poille de Saint-Gratien était un fougueux catholique, et son plus grand plaisir est de songer qu'il a aidé à exterminer un grand nombre des sectateurs de Calvin, qu'il appelle la boîte à Pandore. Le volume est catalogué à la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 6734, B. L.

Avec les renseignements qui lui ont été envoyés, M. Pouyadou a reçu une demande de documents de la part des auteurs de la *France légendaire*, et il fait appel à ce sujet aux membres de la Société, qui sont priés d'adresser à M. Eugène Muller, de la Bibliothèque de l'Arsenal, toutes les communications qu'ils auront à faire concernant les :

CHANSONS POPULAIRES, RUSTIQUES OU URBAINES, transcrites dans leur texte intégral, quelles qu'en puissent être les incorrections ; — y joindre une traduction littérale, au cas où elles seraient dans un dialecte qui différerait beaucoup du français ; et quelques notes explicatives, si elles se rapportent soit à des localités de la région, soit à des personnages ou événements historiques ou fictifs.

(Mêmes observations, d'ailleurs, pour tous les autres documents.)

CHANSONS DE MÉTIERS, CORPORATIONS, CONFRÉRIES, SOCIÉTÉS DE PLAISIR, etc.
CHANTS SPÉCIAUX DES PÈLERINAGES, PARDONS, VŒUX, etc.

RONDES D'ENFANTS, CHANSONS DE NOURRICE, BERCEUSES, etc.

CHANTS OU « DITS » se rapportant à des coutumes ou cérémonies locales, comme fiançailles, noces, naissances, funérailles ; plantation de *Mai*, départ de conscrits, anniversaires, réunions de familles à de certaines époques de l'année ; foires, fêtes publiques, *assemblées*, *kermesses*, *loues* de domestiques, *vogues* ; antagonismes et rivalités entre communes ou cantons, etc.

CONTES ET FABLIAUX, transcrits, autant que possible, sous la dictée des conteurs populaires (ne pas les rejeter parce qu'ils offriraient une analogie de sujet plus ou moins grande avec les contes ou fables généralement connus ou déjà publiés : car la plupart des variantes peuvent avoir une originalité propre et servir très-utilement au commentaire du thème consacré.)

RÉCITS ET TRADITIONS, de pure invention, ou ayant trait à des événements à des personnages réels ou imaginaires, qui ont une célébrité locale ou plus étendue : comme la *Tarasque* en Provence, l'*Homme de la Roche* à Lyon, le *Grand Gayant* dans le Nord ; le *Moine bourru* dans le Bugey. — *Histoires de Brigands*, *d'apparitions*, *légendes de vieux châteaux*, *Prodiges*, etc. Et généralement tout ce qui, sous la forme du récit ou du chant, revêt le caractère légendaire, avec adjonction de toutes les annotations qui peuvent aider au classement et à l'appréciation rationnelle des documents.

Pour les *chants*, recueillir, s'il est possible, le texte musical.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES : — Noms d'auteur, date et lieu d'impression — de tous les ouvrages : recueils, études, notices où il est traité spécialement ou incidemment de matières qui sont du ressort de la *France légendaire*, c'est-à-dire qui appartiennent à un ordre quelconque des documents énumérés plus haut.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL donne ensuite lecture d'une curieuse lettre écrite de la Lanbertie, le 17 décembre 1609, par une dame de Tallerand à M. de Barrière afin de lui emprunter de l'argent, pour « *les dettes que je qu'il m'e faut payer a se Nouel* », dit-elle, et il fait remarquer, en terminant, que les formules extrêmement polies, employées par les emprunteurs, ont été de tous les temps.

M. LE PRÉSIDENT communique également trois lettres, de

1733, du prince de Chalais à M. « le chevalier de Cablanc », où il lui parle avec intérêt du manuscrit de l'Histoire du Périgord, et lui demande à plusieurs reprises des renseignements pour sa généalogie, afin de faire remonter sa filiation jusqu'aux comtes de Périgord. « Si nous pouvions trouver, dit-il, que Bozon, premier seigneur de Grignols, estoit fils d'un comte de Périgord, ce seroit tout ce qu'il faudroit, car dans la suite nous allons bien nostre chemin. » Ces trois lettres seront publiées dans le *Bulletin*.

Notre laborieux confrère M. DUJARRIC-DESCOMBES nous adresse aujourd'hui deux notices manuscrites : l'une est le résumé de l'excellent mémoire de M. l'abbé Arbellot intitulé : *La vérité sur la blessure et la mort de Richard Cœur-de-Lion* ; l'autre a pour objet de rétablir la véritable date de la naissance de notre célèbre philosophe Maine de Biran, et toutes les deux seront insérées au *Bulletin*.

Enfin il est procédé à l'élection d'un candidat qui a témoigné le désir d'entrer dans notre Compagnie. Après un vote d'acclamation est déclaré admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Maurice DE SAINT-PAUL, rue Pasquier, 2, à Paris, et à Ligeux, par Sorges, présenté par MM. le comte Henri de Saint-Aulaire et Alfred de Froidefond.

La séance est levée à trois heures du soir.

Le Secrétaire-Général, Ferd. VILLEPELET.

NOMS DE POTIERS ET MARQUES DE FABRIQUE

SUR LES VASES ET FRAGMENTS DE VASES GALLO-ROMAINS

DU MUSÉE TROUVÉS A VÉSONE.

Inscriptions SAMIA et SAMILI.

Le cabinet de Mourcin ayant ajouté près de quatre-vingts noms de potiers ou sigles, estampillés sur des vases, à ceux que possédait déjà le Musée, nous en donnons un nouveau catalogue. Pour les poteries à pâte fine et à glaçure rouge dites de Samos, il est inutile de répéter qu'on avait appris à les fabriquer dans la Gaule, et qu'on a retrouvé dans diverses localités, notamment à Cahors, des fours pour leur cuite.

En outre du vœu et des souhaits A TE, AVE, SALVE, que portent nos vases, et qui sont latins, il est des noms qui rappellent ceux qui figurent dans les inscriptions du Musée; ainsi, AETERNVS, ANTONIVS, APOLLO ou APOLLINARIS, IVLIVS, MAXIMVS, PRIMVS, SECVNDVS, PVDHOR, VERECUNDVS, VLATIVS. Quelques formules sont grecques; elles sont plus rares. Telles sont: AEI, ANTIHCI, ATEI, AODI, AOLID; enfin d'autres empreintes offrent des noms gaulois: ARDACIVA, ARVERN. (1), ASCLA, COTIVS, CRIVIB, DIOCI, DIVIVT, DIVIXIVS, DONIS, DVRA, IDNAI, IDNEVIS, MEDOLIS, SARIA, XIDVIS et peut-être ROPPVR et VOTORINI (2). Deux estampilles nous ont paru des plus intéressantes, ce sont celles de SAMIA et de SAMILI. Elles constateraient que ces vases sont en terre de Samos, fabriqués à Samos ou de façon samienne. Peut-être doit-on y voir seulement, le surnom d'un ouvrier d'origine grecque?

(1) Ce nom n'a pas été relevé par M. Bouillet, de Clermont-Ferrand.

(2) VOTORII, peuple de la Galatie.

Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Romains et les Gaulois avaient su s'affranchir du tribut que leur imposait l'achat à la Grèce de ces vases délicats et gracieux en les fabriquant eux-mêmes. Un épigraphiste distingué, membre correspondant de l'Institut, M. Allmer, de Lyon, ayant pris soin de comparer les listes de potiers, publiées jusqu'à ce jour, a constaté que ces élégants produits de la céramique s'étaient répandus en Italie, en France, en Angleterre, en Espagne, en Suisse, en Belgique, tout le long du Rhin et même du Danube, et dans un nombre infini de contrées de l'Europe; il pense, qu'avec le temps, on retrouvera les mêmes marques disséminées dans la plupart des contrées de l'Occident.

1 O. ACVTI.	20 AVE (2).	40 DIVINI.
2 ACVTI.	21 OFF. BILICAT.	41 DIVIVT.
B. II. A. P.	22 CALVS. FE.	42 DIVIXIVS.
3 AEI.	23 CASTI.	43 DONIS.
4 AETERNII (1).	24 CASTRI.	44 DVRA
5 AMORI.	25 OF. CAT.	45 E. M.
6 AMORINO.	26 OF. CAV.	46 FESTI.
7 ANTIHCI.	27 CERI. AL. M.	47 OF. FIMNIO.
8 ANTONIVS.	28 CISI.	48 FIRM.
9 AODI.	29 COCA. M.	49 L. FISI.
10 AOLID.	30 COCI (3).	50 O. GAL. Q. T.
11 APOL.	31 OF. COCI.	51 OF. GER.
MO (?)	32 OF. COCI.	52 IDNAL.
12 ARDACIVA.	33 C. CO.	53 IDVEVIS.
13 ARVERN.	34 C. COR. O.	54 OFF. INGEN.
14 ASCLA.	35 S. COTIVS.	55 INGEN.
15 A TE.	36 E. Q. O. P. P.	56 INGENVI.
16 ATEI.	CRESCEN.	57 INGENVI.
17 AVAVI.	37 CRESTI.	58 OF. INO.
18 AVI ou NAVI.	38 CRIVIB.	59 IVCVN.
19 AVE.	39 DIOCI.	60 IVCVNDI.

(1) Trouvé dans la grotte de Miremont. (Note de M. de Mourcin.)

(2) AVE était le *bonjour* du matin; SALVE, le *salut* ordinaire; VALE, l'*adieu* du départ.

(3) Trouvé à la ville d'Olivoux, près Montignac-le-Comte.

61 IVL.	83 N. P. XII.	105 SARIA.
62 OF. IVLII.	84 PATERNI.	106 SECVNDI.
63 IVLIVS.	85 PATRICI.	107 C. SENTI.
64 OF. IVLLI.	86 PERV. FE.	108 SILV.
65 LENTV. P. F.	87 PILEMV.	109 SVRV.
66 MAC.	88 PLAV.	AVIL.
67 MACARI.	89 PRIMI.	110 L. TITI.
68 MAE.	90 PRIMVS.	111 T. K.
69 M. P.	91 OF. PVDH.	112 VERECV.
70 OF. MAIL.	92 QVARTI.	113 VICARI.
71 MARIL.	93 REG.	114 VOTOR.
72 Ma XUMUS.	94 REGINUS.	115 VOTORINI.
73 MIRT.	95 REGNV.	116 OF. VLA.
74 MART.	96 RENNINI.	117 XIDVIS.
75 MECITO. (1).	97 REPENTIN.	
O.Q.V.C.N. FILIO?	98 ROGATI. OF.	GRAFFITI.
76 MEDOLIS.	99 ROPPVR ^{xxx} HC.	
77 MESNIV. F.	100 R. O. I. V.	
78 MODE.	101 SAI.	118 <i>Laelivs.</i>
79 OF. N.-CC.	102 SALVE.	119 <i>nsorivvs.</i>
80 NIGRINI	103 L. TETI.	120 <i>C. iii.</i>
81 NIN.	SAMIA.	121 <i>Vccii.</i>
82 NOVI. (Retourné).	104 SAMILI.	122 <i>Sic vita mis. (2).</i>

E. GALY.



PIERRES TOMBALES DU CIMETIÈRE DE COULAURES.

(XIV^e ET XV^e SIÈCLES.)

Le n° 1 est connu dans le pays sous le nom de tombe du tisserand : en effet, on y voit représentés le métier, la roue et la navette.

Le n° 2 nous offre, dans une arcature, une pointe de lance. C'est peut-être la tombe d'un soldat ?

(1) Ou *MECETO*, lecture incertaine.

(2) Inscription bachique. Voyez *Bulletin de la Société*, année 1877.

Le n° 3 représente une croix tréflée, reposant sur un socle triangulaire ; elle est accompagnée d'un calice, d'une patène, d'une pierre sacrée. C'est évidemment la tombe d'un prêtre.

Le n° 4, dont la moitié est cachée, porte gravée une croix à peu près semblable à la précédente. A côté, on a reproduit un fer à cheval. Au pied de la croix de cette tombe, ainsi qu'à presque toutes, on a creusé la pierre pour en faire un bénitier, usage fréquent au moyen-âge.

Le n° 5, sur une de ses faces latérales, porte en relief la représentation d'une arbalète tendue ; un oiseau est en face. Ce serait la tombe d'un chasseur ?

Je ne donne ici que les dessins des pierres tombales sur lesquelles on a tracé des signes professionnels. Il en est d'autres, de très-intéressantes que plus tard je pourrai publier, si la Société le désire.

A. DE ROUMEJOUX.

ESSAIS

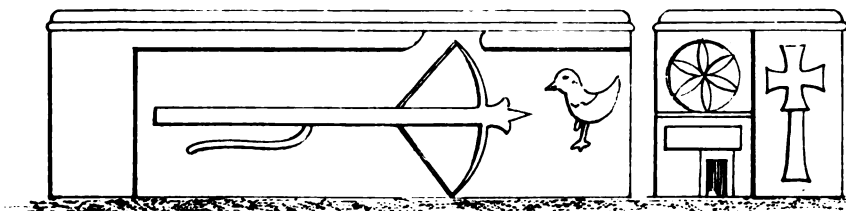
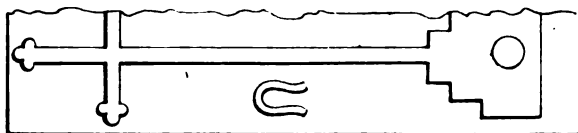
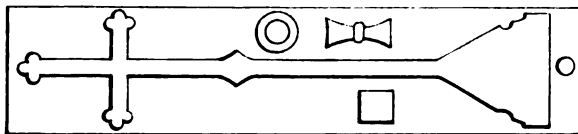
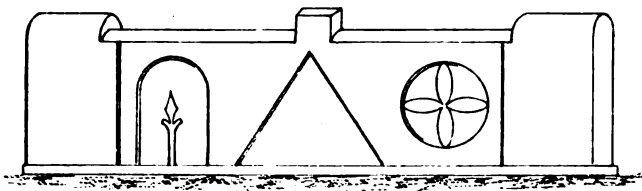
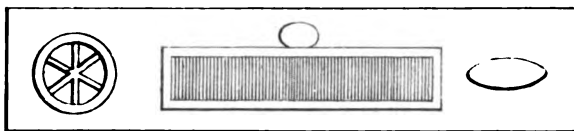
TOPOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES SUR L'ARRONDISSEMENT DE NONTRON (*Suite.*)

IV. -- CANTON DE SAINT-PARDOUX-LA-RIVIÈRE. (*Suite.*)

2° Commune de Miallet.

Cette commune est bornée au nord par celle de Firbeix ; à l'est, par celles de Saint-Pierre-de-Frugie et de La Coquille ; au sud, par la commune de Chalais et, à l'ouest, par celles de Saint-Saud (Dordogne) et de Pensol (Haute-Vienne).

On y trouve les bourg, villages, hameaux et lieux ci-après : Le Montibus ; Dourmareia ; Lambertie ; Lacouchie, près d'une colline de 357 mètres d'altitude ; Le Moulin du Blé sur la Dronne ; Le Maine-du-Bos, à 362 mètres ; Le Montet-Chaboulet entre



PIERRES TOMBALES DU CIMETIÈRE DE COULAURES
XIV^e et XV^e Siècles.

trois collines de 279, 323 et 348 mètres ; Les Rivaux ; Maniesse, Gatinélie, près d'une colline de 348 mètres ; La Brousse ; La Valette, près de collines de 327 et 349 mètres ; Lassudrie à 287 mètres ; Moulin sur le Colis ; La Grate ; La Nofle ; Puiraud à 334 mètres ; Magoubert ; Massavy ; Montéricout entre des collines de 318 et 345 mètres ; Fougéras ; La Place à 324 mètres ; Manieu à 313 mètres ; Moulin Bas-sur-la-Côte ; Pommerède ; Feyte à 321 mètres ; Lordebert ; bourg de Miallet ; Lacongerie ; Grafeuille ; Chatelavy ; aux Parcs et Veyssiéras.

La population de ce territoire était en 1365, de 1,890 habitants pour 315 feux ; de 1,360 au ^{xvii}^e siècle ; de 1,989 en 1852 ; de 1,830 en 1855 ; de 1,763 en 1861 ; de 1,790 en 1866 et de 1,768, en 1872.

Le bourg de Miallet, chef-lieu de la commune, est à 16 kilomètres de Saint-Pardoux-la-Rivière, 25 de Nontron et 50 de Périgueux. Il y a une brigade de gendarmerie à pied, un notaire, un percepteur pour la commune et celles de Firbeix et de Saint-Saud ; une recette des postes de 4^e classe, et il s'y tient des marchés importants le lundi de chaque semaine ainsi que huit foires par an, savoir : le premier lundi de février, le lundi de Pâques, le lundi de la Pentecôte, le lundi avant la Saint-Jean, le lundi après la Saint-Roch, le lundi avant la Saint-Michel, le lundi avant la Sainte-Catherine et le lundi avant Noël.

Si nous étudions le passé de cette commune, nous trouvons qu'en 1365 la paroisse était hors châtellenie et que sa juridiction particulière dépendait du repaire noble de Lambertie. D'un autre côté, nous avons déjà vu que cette seigneurie relevait des vicomtes de Limoges, et que le 5 juin 1566, Jeanne d'Albret, reine de Navarre et vicomtesse de Limoges, vendit à Charles Pérusse des Cars la paroisse de Mellet avec celle de Firbeix et autres. Avant cette époque, Miallet avait été incorporé à la châtellenie de Châlus, d'après l'inventaire des titres du château de Montignac, mentionné par Doat et qui nous apprend que :

Par acte du 18 juin 1535, signé : Pierre des Farges et Hébrard, passé entre l'abbé de Terrasson et le sieur de Planeau, fondés de pouvoir du Roy

de Navarre, et Jean de Murat, seigneur de Dissant, au nom des seigneur et dame de Bourbon-Busset, seigneurs de Chaslus, ces derniers cédèrent au roi de Navarre les bourg et paroisse de Mellet avec l'enclave de Saint-Sault, ensemble les bourg et paroisse de Sainte-Marie en échange des péages de Chaslus et des dixmes de Champagnac.

Quant à la seigneurie et à la juridiction particulière de Miallet, le domaine utile en appartenait à l'ancienne maison de Lambertie, ou Lambertye, qui donna son nom à un château-fort. Construit vers la fin du xiii^e siècle, à l'extrémité d'un plateau, descendant en pente raide vers la Dronne et défendu de l'autre côté par de vastes et profonds fossés, il fut pris et brûlé une première fois par les Anglais après 1380. Ce premier château, reconstruit en 1420, fut complètement détruit en juin 1569 par l'amiral Coligny, d'après le procès-verbal qui en fut dressé par le sénéchal de Périgueux, le 21 mai 1571, et les troupes de ce dernier durent employer le pétard pour en faire sauter les murailles, à en juger par la partie supérieure d'une tour carrée que l'on voit encore gisante sur le sol avec tous ses créneaux et son appareil intacts. On y voit aussi, dit le savant abbé Lecler, curé actuel de Marval, (Haute-Vienne), les ruines de la chapelle de ce château, à contreforts plats du xiii^e siècle. Après les guerres de religion, François de Lambertie fit construire un second château au nord et à une centaine de mètres du premier dont il éprouva le même sort en 1793, puisqu'il n'en reste plus que les ruines, cachées au milieu des bois, et que M. Lecler recommande à l'attention des archéologues, en leur signalant particulièrement les riches nervures prismatiques, les sculptures, les peintures murales et les clefs de voûte armoriées avec millésime de 1591, de la chapelle établie au rez-de-chaussée de l'une des quatre tours rondes du quadrilatère, fortifié avec courtines, mâchicoulis, fossés et pont-levis.

M. l'abbé Lecler nous a aussi donné dans le troisième volume du *Nobiliaire* de Nadaud la généalogie complète de la famille de Lambertie, nous y renvoyons donc nos lecteurs en nous bornant à signaler ceux de ses membres plus particulièrement rattachés au passé historique de notre région. Or, le

premier dont on retrouve la trace écrite, est Geoffroy de Lambertie, damoiseau, comme témoin avec Jean de La Marche, dans un acte passé à l'abbaye de Dalon, en Périgord, le 3 juin 1207. Suivent : Bérard, Guillaume, Ranulphe et Hélié de Lambertie dans d'autres actes de 1285, du 15 mai 1303, du 14 juin 1325 et du jour de la Nativité 1336. — La filiation suivie commence au 12^e degré par noble homme Pierre de Lambertie, écuyer, seigneur de Lambertie et de Miallet, dont le petit-fils, Jean, épousa Jeanne Vigier, dame du Chalard et de Saint-Paul-la-Roche (canton de Jumilhac-le-Grand), lequel fut témoin avec Pierre de Saint-Marc et Léon de Jumilhac, damoiseaux, au mariage de Marguerite de Salagnac, le 18 mars 1443. De ce mariage provint François de Lambertie, qualifié d'écuyer, seigneur de Lambertie, Mialet, Pensol, La Noye, Le Chalard et Saint-Paul-la-Roche, lequel se maria avec Marguerite de Maulmont, qui lui donna onze enfants, parmi lesquels : 1^o Raymond qui suit ; 2^o François, d'où sont descendues les branches d'Angoumois et de Poitou ; 3^o et Catherine qui épousa, vers 1520 Forton Fourien, dit Flamenc, écuyer, seigneur de Bellussière (commune de Beaussac, canton de Mareuil). — Raymond de Lambertie, écuyer, seigneur de Lambertie..., etc., mestre de camp de vingt enseignes de cent hommes chacune, épousa le 12 octobre 1530, au bourg et château de Romain, Jeanne Hélié, fille de noble Guy Hélié, écuyer, seigneur de Colonges, de Romain (canton de Saint-Pardoux-la-Rivière) et du Bourdet (Bourdeix, canton de Nontron) et de Jeanne Flamenc. De ce mariage provinrent cinq enfants, parmi lesquels : 1^o autre François qui suit ; 2^o et Catherine qui épousa François Tessier, seigneur de Javerlhac (canton de Nontron). — François de Lambertie, qualifié de haut et puissant seigneur, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cheval-légers, commandant une compagnie de gendarmes, etc... épousa, le 1^{er} juillet 1571, Jeanne d'Abzac de Ladouze, dont il eut quinze enfants, parmi lesquels : 1^o Gabriel qui suit ; 2^o Gabrielle, mariée à Guy Arlot, écuyer, seigneur de Frugie (canton de Jumilhac-le-Grand) ; 3^o Françoise, qui épousa N... Tessier, seigneur de Javerlhac ; 4^o et Jean, qui fut chevalier de Malte. — Ici, nous

devons laisser le *Nobiliaire* de Nadaud et recourir à de nouveaux documents en ce qui concerne ledit François de Lambertie et sa descendance.

Il servit avec la plus grande distinction, dit La Chesnaye-des-Bois, contribua à la reprise de la ville de Périgueux, sur les ennemis du roi, défendit celle de Limoges et entretint dans les provinces de Guyenne, Perrigord et Limousin, l'attachement et la fidélité de ses compatriotes pour le service de leurs majestés. Dans une lettre, Charles IX lui accorde le collier de son ordre en faveur de sa naissance et de ses services. Dans une autre (22 août 1575), Henri III l'invite à l'aider de ses services et de ceux de ses vassaux (et d'assister M. de Bourdeille) pour reprendre la ville de Périgueux (tombée au pouvoir des huguenots); à le servir de tout son crédit et autorité pour maintenir ses sujets dans la fidélité et l'obéissance qu'ils lui doivent et à employer ses soins pour faire revenir ceux qui se sont fourvoyés dans leur devoir (1). Dans une sixième, il l'invite à donner du secours à la ville de Limoges en ajoutant, qu'il a mandé au sieur de Chamberet, gouverneur de cette ville, de le recevoir comme si c'était lui-même. Dans une septième, il s'adresse à lui, comme à un des plus apparents de sa noblesse de Guyenne, pour recommander, recevoir et faire reconnaître, en son nom, le duc d'Épernon en son gouvernement de Limousin. Henri IV l'honora aussi de sa confiance. Ce monarque, dans une première lettre, après avoir fait les plus grands éloges de ses services, de sa fidélité et de son attachement, l'instruit des événements qui peuvent le plus concourir au bien de ses sujets. Dans une seconde, il y témoigne sa satisfaction des services que ses enfants lui ont rendus, l'assurant qu'ils auront toujours en lui un véritable ami, et, dans une troisième, il l'invite à venir avec le plus grand nombre de ses amis et de ses vassaux dans son pays de Lyonnais pour s'opposer aux forces que ses ennemis y font descendre.

En 1598, ledit François de Lambertie ajouta à tous ses autres titres celui de baron de Montbrun, par suite de l'acquisi-

(1) Les termes de ces lettres et des suivantes, ainsi que l'incendie du château de Lambertie par les religionnaires, en 1569, prouvent suffisamment que, dans son *Etat de l'église de Périgord*, le père Dupuy a commis une erreur ou une confusion, en y faisant figurer ledit Lambertie au nombre des chefs huguenots qui, déguisés en paysans, s'emparèrent par surprise de Périgueux le 6 de ce même mois d'août 1575. C'est bien à tort, conséquemment, que cette erreur a été reproduite par M. de Verneilh-Puyrazeau dans son *Histoire d'Aquitaine*, 3^e v., p. 16, et en 1873, dans nos *Notes historiques sur le Nontronnais*.

tion qu'il fit de cette seigneurie, suivant acte dont nous donnons l'extrait suivant dans lequel figurent plusieurs fiefs de la paroisse de Miallet et d'autres du Périgord, et parce que Montbrun faisait partie de l'ancien archiprêtré de Nontron, et fut, en outre, compris dans l'érection du comté de Lambertie en 1644 :

L'an 1598 et le septiesme jour de décembre, devant Antoine Chadirac, notaire et tabellion royal en la ville et cité de Bourdeaux, vente par haut et puissant seigneur Louis de Stuard de Caussade, chevalier de l'ordre du roi, seigneur et vicomte de Saint-Mégrin, comte de La Vauguyon, prince de Carancy, Tonnains, baron de Montbrun et autres places, à haut et puissant seigneur François de Lambertie, seigneur dudit lieu, Mialet, Saint-Paul-la-Roche, La Valouse, Vassoux et autres places, habitant au château de Lambertie, paroisse dudit Mialet, représenté par Gabriel de Lambertie, escuyer, son fils aîné, de ladite baronnie de Montbrun, terre, seigneurie, justice et chastellenie dudict Montbrun, en pays de Poitou, paroisse de Dournazac, en Limouzin, consistant en chasteau, maison-forte, pont-levis, fossés, granges, écuries, jardins, estangs, moulins, mestayries, droicts de mousture et de pescheries. . . . Plus les droicts de justice haulte, moyenne et basse, mère mixte, impère, droicts et exercisse d'icelle en tout droict de justice, de baronnie et chastellenie avec pouvoir de y substituer juge, procureur, greffier, sergent, prévost, notaire. . . . avec tous droicts de dixmes inféodées, tant sur les habitants dudict bourg et juridiction de Montbrun et en la paroisse de Mialet. . . . Plus certains estangs et pescheries appelés de Chastellavy et de Leytanquet, situés en ladicte paroisse et hors de ladicte juridiction de Montbrun. Plus tous et chascuns les hommages et fiefs dépendant et mouvant de ladicte baronnie, savoir : par ledict seigneur de Lambertie à cause des fiefs de La Soupèze, Gaudilie, Reymondie et repaire de Vassoux. Plus par le sieur du Masnadeau et Janot de Puiffe à cause du fief et repaire de Fougeyrac en la paroisse de Mialet. Plus par le sieur de Maulmont à cause des fiefs nobles de Maulmont, Le Chadaud et Lavie (paroisse de Dournazac). Plus le sieur de Vieillecour à cause du fief du Grand-Vieillecour (paroisse de Saint-Pierre de Frugie). Plus par Pierre Deschamps, sieur de La Tranchardie à cause du fief noble de Balangat. . . . Plus toutes les rentes et droicts seigneuriaux. . . . avec tous droicts d'acapes et autres honneurs, droicts de prélations et tous autres. . . . Et a esté faicte ladicte vaudition pour et moyennant le prix et somme de vingt-mil escus.

Avant le ^{xiii}^e siècle, les familles de Cazal, de la Braude et Brun furent co-seigneurs de Montbrun, qui appartient en en-

tier à cette dernière dès les premières années du xiv^e. Mais, au xv^e, les Brun prirent le nom même de la seigneurie, qui passa, au xvr^e, dans la famille Stuard de Caussade par suite du mariage de l'un de ses membres avec Isabeau de Montbrun. Des Stuard, elle parvint aux Lambertie par l'effet de la vente ci-dessus et fut dévolue, en 1697, par alliances avec ces derniers, et par suite de circonstances dont nous parlerons bientôt, à Jean de Campniac, qui fit, vers cette époque et à la suite d'hommage, le dénombrement suivant, complétant on ne peut mieux le type des institutions féodales et des châteaux-forts d'autrefois (1) :

Dénombrement de la terre, seigneurie et baronie de Montbrun, sytuée la majeure partie en Poitou et l'autre en Limousin, érigée ensieneman en baronie et en dernier lieu en comté. Premièrement le château de Montbrun,

(1) Voici le catalogue des premiers seigneurs de Montbrun.

Après 1200 et par acte dorft la date est déchirée en partie, Pierre Joubert, prêtre du bourg de Saint-Pardoux-la-Rivière, fait donation d'une maison y située et de pièces de fonds aux environs à Pierre Casal, damoiseau de Montbrun, *Petro de Casali Montebruni, Lemovicensi diocesi, domicello*. — Du 10 novembre 1216, vente par Hélié de La Braude, damoiseau de Montbrun, *Hellias La Brauda, domicellus Montebruni*, à Eymeric Brun, chevalier, *Emerico Bruni, militis*, sa part dans les mas des Bordes et du Cairial, paroisse de Firbeix, *suam partem in mansis de Las Bordes et Cairial..... in parochia de Firbeis*, et l'entier mas du Motet-Bas, paroisse de Mialet, *totum mansum suum deu Motet inferiorem et omnes domos, ortis, terras, culturas et inculturas, nemora, plana, pascua, prata, aquas et pertinentias..... in parochia de Melet*, pour la somme de soixante-dix livres, monnaie de Limoges, *pro septuaginta libras Lemovicensis monete*. — Par autre acte de la vigile de la Pentecôte 1271, signé : Fabry, Eymeric Brun, chevalier, seigneur en partie de Montbrun, *dominus pro parte de Montebruni*, vendit divers immeubles et diverses rentes à Jean de Chabinau; du 4 des calendes de mai 1276, acte de vente de rentes passé par le notaire du seigneur et commençant par ces mots : *Universis presentes litteras inspecturis Aymericus Bruni domicellus in parte dominus castri nobiliacensi de Montebruni salutem.....* — En 1290, Hélias de La Brauda milles, *dominus in parte de Montebruni, et dominus Aymerici Bruni, miles, consanguineus*, baillent à cens un mas situé près de l'infirmerie de Montbrun. — D'après un acte du 14^e jour après la fête de la Nativité 1314, le château de Montbrun appartenait à Guy Brun, fils d'autre Guy et de Resplandine de Cromières, remariée à Guy Flamenc, *nobili viro domino Guidone Flamen, milite, domino de Brusaco, tam nomine suo quam nomine nobilis mulieris domina Resplandina de Craumeriis, uxoris suæ, et Guidonis Bruni, donzelli domini pro parte presenti castri et castellanæ Montisbruni, filii impuberis quidam domini Guidonis Bruni, militis, defuncti.....* — Par autre acte du 10 juin 1334, ledit Brun concéda dans sa châtellenie de Montbrun, *in nostra castel-*

composé de deux corps de logis, une belle porte d'entrée et un beau mur en façade; l'un des corps de logis formant un donjon flanqué de quatre belles et grosses tours aux quatre coins dudit donjon. Une cinquième tour à côté de la porte d'entrée d'iceluy, dans laquelle se trouve la chapelle domestique qui est voutée et dans laquelle on entre par la salle haute. Un des corps de logis contient une belle salle de plein pied avec un grand office au bout d'icelle. Dans le second corps de logis, une belle cuisine à deux cheminées et, dans les tours, des appartements à cheminées aussi de plein pied. Et à la façade du portail, à côté d'iceluy, est une forte prison à cheminée, bien voutée et une basse-fosse au-dessous. Il y a encore une belle tour dans le donjon entre la cuisine et la salle, où est l'escalier de pierre. Il y a, outre ça, un second escalier dans une des autres tours qui est sur le coin du portail, qui est aussi en pierres. Au-dessus duquel plein pied il y a trois étages y comprenant les greniers et galetas. Tous lesdits bâtiments très-forts, les murs extrêmement épais et très-sains, ce qui forme un logement infiny..... Ledit château est entouré de beaux canaux d'eau qui forment un étang assez considérable près de la maison.

Iania de Montebruni à son cher Guillaume de Lavie, dilecto nostro Guillelmo de via dicto Pellegrini, clerico de Montebruni, un droit de garenne et de clapiers à lapins, garrenam seu deffenciis et claperios cuniculori. — Du dimanche pendant les fêtes de saint Jean l'Évangéliste 1351, reconnaissance de rente féodale par Pierre Chabrol, ou Capirol, à Jean Brun, seigneur de Montbrun, Petrus Capiroli de Lamosnara de Firbes, donzellus, gratis sponte..... recognovit..... se tenere in feodo de nobili domino Johanne Bruni, domino Montebruni, sub hommagio liegio et iurando fidelitatis..... — Du lendemain de la fête de la Saint-Martin 1357, hommage et reconnaissance de rente au même par Petrus Sibilli Montebruni, sur une maison sise à Montbrun. — Du mois de février 1366, reconnaissance de rente à Pierre Brun, seigneur de Montbrun, nobili potenti viro Petro Bruni, domino de Montebruni in parte par Bernardus Chalamant de Malomonte, parochianus de Meleto (Mialet). — En 1438 et le 7 juillet, Jean Brun rend hommage au vicomte de Rochechouart pour son château de Montbrun, nobilis vir Johannes Bruni, domicellus, dominus Montebruni, recognovit..... se tenere feodo et directo domino magnifico et potenti viri domino Jaufredi vicecomitate Rupecavardi, militis domini sui sub tributu homagium ligium et cum iurando fidelitate..... Videlicet castrum suum de Montebruni et iusticia alta, bassa, media.....

Ici s'arrête la série des seigneurs de Montbrun, portant le nom de Brun et dont nous retrouverons trois branches aux chapitres de la commune de Romain, canton de Saint-Pardoux, et des cantons de Nontron et de Bussière-Badil, ceux qui vont suivre ayant pris celui de la seigneurie même. Ainsi :

Par acte du 4 janvier 1459, *honesta mulier Brachia* rendit hommage à noble et puissant seigneur Pierre de Montbrun, *nobili et potenti viro de Montbruno*, de tout son héritage et tènement de La Crouix, en la paroisse de Saint-Pierre-de-Frugie. — Le 10 octobre 1468, reconnaissance de rente au profit de Jean, Pierre et Guillaume de Montbrun, *nobili et honorabili et circumspecto Johanne de Montbruno, archi-*

Suit l'énumération des immeubles et des rentes foncières et directes avec droit de justice sur la paroisse de Montbrun, le tout se prolongeant jusqu'à la porte du château de Brie et soumis aux moulins banaux de Montbrun, dont le seigneur avait encore plusieurs droits honorifiques dans le bourg de Dournazac, dépendant, comme Montbrun, de l'ancien archiprêtre de Nontron, savoir : droit de fondateur et de banc sur les deux chapelles de l'église paroissiale, avec droit de vigerie, de plaçage et de seigneur foncier dans tout le bourg; plus la halle et une maison noble, et enfin la moitié des dîmes inféodées de ladite seigneurie, qui relevait de la vicomté de Rochechouart.

Mais revenons aux Lambertie et à Gabriel, fils aîné de

diacono Angolesmi, et nobili et potenti viro domino Petro de Montebruno, domini de Montebruni, et nobili et honorabili et circumspecto viro domino Guillermo de Montebruno archidiacone de Combralhia, fratribus. — Le 8 avril 1483, Jean de Maulmont, écuyer, seigneur dudit lieu, du Chadeau et de Lasteyrie, en rend hommage à *Johanne de Montebruno nobili domini de Montebruni.* — D'après son testament du 2 mars 1486, Guy de Montbrun, évêque de Condom, etc., était seigneur de Montbrun en partie; *Guido de Montebruno, Dei et sanctæ ecclesiæ apostolicæ gracia episcopus Condonensis, abbasque seu administrator perpetuus monasterium sancti Eparchii suburbis Engolismensis et sancti Amanti de Buxia Engolismensis diocesis, et sanctorum Gervasii et Prothesii encensi Agenensis diocesis, et prioratus de Altis-Tallibus Lemovicensis diocesis, sancti benedicti et Cluniacensis ac sancti Augustini ordinis respectinis, ac dominus in parte castri et castellanæ de Montebruno.*..... En 1500, Guillaume de Montbrun, abbé commendataire de Saint-Cybard d'Angoulême est qualifié de : *Dominus de Montebruni.* — D'après Nadaud, lesdits Guy et Guillaume étaient fils de Jean Brun et avaient été prieurs et curés de Nontron. — Du 20 octobre 1516, contrat de mariage d'Isabeau de Montbrun, fille de Jean, baron dudit lieu, et de Jacqueline de Bourdeille, avec Pons Stuard, chevalier, seigneur de Saint-Mégrin, avec constitution à la future de la châtellenie de Montbrun, sous la condition que les enfants mâles de ce mariage porteraient son nom et ses armes et aussi à la charge de substitution, à défaut d'enfant mâle, au profit du fils aîné à provenir du mariage des autres filles dudit Jean de Montbrun. C'est du premier de ces mariages que provint Louis Stuard de Caussade, qui vendit le 7 décembre 1598 ladite seigneurie de Montbrun.

Cette seigneurie passa, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles (par suite d'alliances successives dont nous parlerons aux Aydie de Ribérac), aux Campniac et enfin à Louis-Thomas de Conan, qui fut jusqu'en 1793 le dernier baron de Montbrun. Le château fut saccagé et brûlé à cette époque, puis vendu nationalement ainsi que toutes ses dépendances; mais les murs en assez bon état pourraient utilement se prêter à une restauration désirable. (Voir aux Archives de la Dordogne, avec nombre d'autres, les originaux des actes ci-dessus, déposés par nous avec l'assentiment des héritiers de Conan).

François, qui figura pour son père dans l'acte de 1598, et qui fut successivement capitaine de cheveu-légiers, mestre de camp, maréchal de camp et gouverneur de Nancy.

Il rendit, le 10 juin 1599, hommage au roi de Navarre, vicomte de Limoges, de la terre de Lambertie et en fournit le dénombrement, dont l'extrait suivant fera suffisamment connaître l'importance, ainsi que l'étendue et la nature des divers droits seigneuriaux :

Adveu et denombrement que mest bailhe etourny pardevant nous Jacques Lemousnier chevailher seigneur de Roufiat conseiller du Roy trésorier de France et general de ses finances en la generalite de Limoges commissaire depute par Sa Majeste..... Messire Gabriel de Lambertie chevalhier seigneur dudit lieu Mellet Pansoux et baron de Montbrun suivant l'hommage par luy rendu à Sa Majesté à cause de sa dicte vicomte de Limoges entre nos mains le dixiesme du moys de juing dernier pour raison de son chasteau seigneurie et chastellenyes de Lambertye et de Mellet. Et premierement advoir ledit seigneur de Lambertie tenir du Roy notre sire et à cause de la vicomte de Limoges lesdits chasteau seigneurie et chastellenyes de Lambertye et de Mellet consistant en ses bastiments pavylhons tours machycoulis gyrouettes flans guerittes courtines fosses coulviernes canons pour la tuerie fuyes garennnes jardins vergers pres boys terres claus estangs serves et pescherries avec le droict de pescher sur les ruisseaux et riviere de la Dronne dans l'estendue de ses dictes terre et seigneurie fours et moullins baneaux halles vigerie peage des passages guet charoys et generalmente tous aultres droicts et debvoirs seigneuriaux et féodaux de taille et dacaptement et toutes justices aulta moyenne basse mere miste et impere sur tous les hommes vassaux et tenantiens qui sont en et audedans lesdits lieux et seigneurie de Lambertye et de Mellet confrontant aux terres de la baronnie de Montbrun et de Pansoux appartenantes audit seigneur de Lambertye en la sénéchaussée de Poictou d'une part aux terres et paroisses de Chalus Dournazat et de la chapelle Montbrandeix sesneschaussee du Limousin daultre, et aux paroisses de Firbeix Freijot Sainte-Marye Saint-Jory et Saint-Sault seneschaussée du Perigord.

Suit le détail des métairies, des étangs, moullins, tènements et villages arrentés, ainsi que le détail des autres rentes foncières et directes sur des maisons du bourg de Miallet, de la basse ville et de la haute ville de Chalus et sur des tènements dans les paroisses de Saint-Saud et de Milhac,

ainsi que dans celles de Dournazac et de La Chapelle-Montbrandeix mouvantes ces deux dernières de la baronnie de Montbrun.

Gabriel de Lambertie se maria le 3 février 1605 avec Isabeau de Rochechouart, et il obtint par lettres du 1^{er} juin 1644 l'érection en comté de la seigneurie de Lambertie y comprise celle de Montbrun.

Leur fils François, comte de Lambertie, baron de Montbrun, chevalier et seigneur de Miallet, Pensol... etc., fut colonel du régiment de Lambertie et se maria le 23 novembre 1633 avec Aimeric de Nesmond dont il eut cinq enfants, parmi lesquels : 1^o Jean-François, qui suit ; 2^o et Françoise-Marie, qui épousa le 4 février 1665, dans l'église de Nontron, François de Maulmont, écuyer, seigneur dudit lieu, de Lasteyrie et du Chadeau, paroisse de Dournazac (1), et, en secondes noces,

(1) François de Maulmont avait aussi, sur le bourg de Dournazac, un droit de vigier, détaché de la châtellenie de Montbrun, et dont les actes suivants nous font connaître quelques-unes des prérogatives :

1^o Du 1^{er} mai 1663, par acte reçu Depuiffe, notaire royal, il « absance et afferme en qualité de seigneur vigier du bourg de Dournazac tous les droicts honoraires despendant de la basse justice dudit Dournazac soit tant pour faire jouer les quilhès et lever les péages... à Jean Ratouret... pour la présente année seulement pour le prix de sept livres dix sols, deux paires de poulets, deux melons et deux fonds d'oignons..... »

2^o Ledit seigneur vigier avait en outre un droit de vin sur les cabaretiers de Dournazac, ainsi qu'il résulte d'un acte de transaction du 7 mars 1668, reçu par Marthouneau, notaire, entre ledit de Maulmont, demeurant en son château de Lasteyrie, baronnie de Montbrun, et M^{re} Jean Fougeiron, notaire en ladite baronnie, où il exerçait en même temps le métier de cabaretier, comme soit, « y est-il dit, que ledit seigneur de Maulmont en caliste de seigneur fontier et vigier dudit bourg de Dournazac, soyt en droy de prendre annuellement sur tous et un chacun les cabaretiers dudit bourg à chacun jour et feste de Saint-Sulpice sept cuars de vin mesure de Chasluz, lequel devoir ledit Fougeyron auroit esté refusant de paier audit seigneur l'année dernière, ocazion de quoy ledit seigneur auroit rendu assigne ledit Fougeiron par devant le seneschal de Limoges pour estre condamné au paiement du susdit droy, conformément à la reconnaissance avecq les habitants de Dournazac en l'année 1621..... a este faict l'acord et reglement que s'ensuit, c'est à savoir que ledit Fougeyron de son bon gré et volompté a promis comme sera tenu conformément au susdit tiltre de baillette de paier audit seigneur le susdit droy de sept cars de vin mesure de Chaslus, a promis tant pour luy que pour ses successeurs icelluy droit paier annuellement et pendant qu'il fera les fonctions de cabaretier audit seigneur de Maulmont et aux siens et non autrement en la qualité de seigneur vigier dudit bourg de Dournazac..... »

avec Jean Roux, écuyer, seigneur de Pombal et de Vignéras. Du premier de ces mariages provint une fille, Jeanne, qui se maria le 16 juin 1693 avec Jean de Caignac ou Campniac, chevalier, seigneur de Romain, dont une fille, Marie, laquelle fut unie le 24 août 1746, avec Alexis de Conan, chevalier, seigneur de Connezac, qui en eut un fils, Louis-Thomas de Conan, dernier baron de Montbrun. Du second provinrent plusieurs enfants dont un fils.

Jean-François de Lambertie, comte de Lambertie etc., qui se maria le 1^{er} octobre 1654 avec Marie d'Aydie, fille d'Armand, seigneur de Bernardière, dont il eut une fille unique, Marie, qui porta en dot les seigneuries ci-dessus au marquis de Choiseul, qu'elle épousa suivant contrat du 20 mars 1691, mais dont elle n'eut pas d'enfant. En preuve de cette dernière filiation et comme pièce historique, nous allons reproduire l'extrait d'un hommage rendu le 22 avril 1709 par ledit messire Jean de Campniac, chevalier, seigneur de Romain, comme père et légal administrateur de ses enfants et de dame Jeanne de Maulmont, sa femme, à haute et puissante dame Marie d'Aydie, comtesse de Lambertie, baronne de Montbrun, dame de Miallet, Pansol et autres places, pour elle et pour la dame de Choiseul, sa fille, ledit hommage dressé par L. Judet, notaire, en ces termes :

Nous nous sommes transportés audevant de la principale porte et entrée du chasteau de Lambertie ou estant et parvenu dans l'appartement et chambre de lad. dame comtesse, led. seigneur de Campniac lui auroit déclaré qu'il estoit venu pour lui faire la foy et hommage qu'il est tenu de luy faire a cause du fief de Maumont relevant de lad. dame a cause de la baronnie de Montbrun, membre dudict comté de Lambertie advenant a ses enfants par la succession de lad. deffunte Jeanne de Maumont leur mere. Et lad. dame ayant accepté ledict seigneur de Romain auroit mis un genouil en terre, nûe teste, sans épée ny esperons, il auroit juré a Dieu, aux saincts évangilles par la foy et serment de son corps le livre touché de la main, luy dit et déclare quil porte a la dicte dame comtesse de Lambertie la foy et hommage quil est tenu luy faire a cause dud. fief de Maumont..... offrant de payer les droits et devoirs seigneuriaux sy aucuns sont deubs, suivant la coustume du pays et comté de Poitou. Promettant led. seigneur de Romain aud. nom, d'estre et se comporter envers la dicte

dame comtesse de Lambertie en bon et loyal homme de foy lige bien et honneur d'elle et de Madame la marquise de Choiseul, sa fille et de messieurs ses enfants garder ne procurer par luy et par autre le contraire. A laquelle foy et hommage lad. dame la reçeu aux dictes conditions et attendu qu'il ny a aucun abonnement de droits pour led. fief et qu'il vient en ligne directe dud. defunct seigneur de Maumont pourquoy il ne doit suivant la coustume que la bouche et les mains, lad. dame comtesse de Lambertie a quitte et remis aud. seigneur de Romain tous les droits qui peuvent luy estre deubs pour cette fois seulement, sauf son droit en autres choses.

La comtesse de Lambertie et la marquise de Choiseul étant décédées sans postérité en 1710 et en 1711, la baronnie de Montbrun fut, ainsi que nous l'avons déjà dit, dévolue aux familles de Campniac et de Conan, du chef de Françoise-Marie de Lambertie, épouse de Maulmont, et la seigneurie de Lambertie fut attribuée à la famille d'Aydie de Ribérac.

Jacqueline-Éléonore d'Aydie de Ribérac se maria le 25 avril 1724 avec Charles Chapt de Rastignac, marquis de Laxion, et se constitua en dot les biens recueillis par elle dans les successions de son père et de la comtesse de Lambertie, sa tante. Par traité du 27 octobre 1736, passé entre ladite dame et son frère, Armand-Odet d'Aydie d'Armagnac, comte de Ribérac, ce dernier lui abandonna la terre de Lambertie et celle de Pensol. Leur fils aîné Jacques-Louis-Charles-Gabriel, marquis de Chapt de Rastignac, se maria le 30 janvier 1746 avec Gabrielle d'Aydie de Ribérac qui lui donna un fils unique, décédé le 3 février 1795, avant son père. Ce dernier, déjà veuf, se remaria le 25 juin 1796 avec Cécile-Marguerite-Françoise de Chabans de Richemont, dont il n'eut point d'enfants, et qu'il institua pour son héritière universelle quelques jours avant son décès, arrivé le 24 août 1796. Deux ans après, cette dernière passa en secondes noces avec M. Louis Grand de Bellussières et lui transmit ainsi lesdites terres de Pensol et de Lambertie, lesquelles furent démembrées et vendues, la première en l'an VIII, pour 46,618 francs, et la seconde le 16 juin 1828 pour 107,382 francs. Cette vente de Lambertie fut faite au profit de M. Armand-Hippolyte-Astolphe-Renaud de Bermondet, marquis de Cromières,

qui, dans ses partages, la donna à sa fille Claudine-Caroline de Bermondet de Cromières, mariée en 1840 avec son cousin, M. Alexis, vicomte de Bermondet de Cromières. Enfin en novembre 1875, ces derniers ont revendu, devant Besson, notaire à Marval, la terre de Lambertie à l'un des représentants de ses anciens seigneurs, M. Antoine-Philippe-Lucien, marquis de Lambertie, représentant la branche de sa famille établie en Lorraine et demeurant à Cons-la-Granville (Meurthe-et-Moselle), où il est né le 13 décembre 1808. Marié à Liège le 16 juillet 1855 à Catherine Cerfontaine, il en a eu deux fils et deux filles nés en 1857, 1859, 1860 et 1861.

La maison de Lambertie fut d'ailleurs divisée en cinq branches, dont l'aînée est éteinte ainsi que celles de Chambourant et de Marval; la quatrième, dite de Menet, en Angoumois, qui eut pour auteur en 1530, François de Lambertie, fils puîné d'autre François et de Marguerite de Maulmont, se trouve représentée aujourd'hui par : 1^o Pierre-Edouard comte de Lambertie, marié le 16 juin 1835 à Adrienne de Bélot, dont quatre filles, alliées aux familles de Roffignac, de Montgazon et de La Poterie et un fils; 2^o Louis-Raymond de Lambertie, marié à Angélique de Roux de Reilhac et habitant le château de Menet, commune de Montbron (Charente); et enfin la cinquième branche, dite de Lorraine, représentée comme vient d'être dit, et remontant à Jean, baron de Lambertie, fils puîné de Gabriel et d'Isabeau de Rochechouart, mariés en 1605. Les unes et les autres avaient pour armes : « D'azur à deux chevrons d'or. »

Enfin, et pour clore cet aperçu des anciens seigneurs de Miallet, nous croyons devoir donner ici quelques extraits d'un acte historique, passé à Périgueux et relatif à l'admission dans l'ordre de Malte de Jean de Lambertie, second fils de François et de Jeanne d'Abzac de Ladouze :

L'an mil six cent trois et le vingt cinquième jour du mois de febvrier, dans la ville de Périgueux, ou pend pour enseigne *Les Anges*, nous frères Bernard de Mégnian-Trignian, commandeur de Bourdeaux, et Béraud de Crussy-Marciliac, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commissaires députés par le vénérable chapitre provincial de notre ordre, tenu

et célébré au grand prieuré de Toulouse, l'année dernière 1602, pour faire les preuves de l'extraction tant de légitime mariage qu'ancienneté de noblesse de Jean de Lambertie de ladite maison en Périgort et de celle de La Douze au mesme pays..... Nous avons prins les titres anciens et les armoiries des quatre plus riches familles dud. présenté remis devers nous consistant lesd. titres scavoir ceux du costé du pere en un homage faict par Catherine de Fages, veufve de feu Pierre de Lambertye, escuyer, seigneur dud. lieu, comme mere tutrice et legitime administratresse de Jean son fils et dud. deffunt datté de l'an 1428 signé G. de Bonneville. Plus un autre homage faict par led. Jean escuyer fils dud. Pierre, du cinquiesme septembre 1445 signé J. Dubois, plus un contract de transaction et partage faict entre nobles personnes François et Guyon de Lambertie, escuyer, enfants dud. Jean et de Jeanne Vigier dame de Noire et du Chalard en datte du 18 septembre 1608 signé J. Marquet. — Plus le testament dud. François par lequel il institue son héritier universel Raymond de Lambertie, escuyer, son fils et de feue Marguerite de Maulmont seconde baronnie du Limousin, du onziesme d'aoust 1528 signé P. de Margny. — Plus le contract de mariage dud. Raymond et de Jeanne Hellie de Coulonges de la maison du Bourdey du 18^e octobre 1530 signé Baille. — Plus le testament dud. Raymond par lequel il institue son héritier universel, François de Lambertye, du 15^e de janvier 1569, signe Baille. — Plus le contract de mariage dud. François avec Jeanne d'Abzac de la maison de La Douze du premier juillet 1571, signé du Castaing, duquel mariage est sorti led. presanté Jean de Lambertye qui de presant a faict vœu d'estre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — Plus au regard des titres concernant la noblesse de la maison de La Douze du costé de la mere un contract de mariage de Jean d'Abzac, seigneur de La Douze et de Jeanne de Saint-Astier de la maison des Bories du 4^e de may 1450, signé Decoslas. — Plus le testament dud. Jean par lequel il institue son heritier universel autre Jean son fils du 5^e avril 1454, signé Durand. — Plus le contract de mariage dud. Jean et de Marguerite de Salaignac du 8^e d'octobre 1480, signé Durand. — Plus le contract de mariage de Pierre d'Abzac de la Douze avec Jeanne de Bourdeille du 8^e octobre 1500, signé Castaing. — Plus le testament dud. Pierre, par lequel il institue son héritier Gabriel son fils du premier janvier 1550, signé Des Maisons. — Plus un contract de mariage dud. Gabriel d'Abzac, seigneur de La Douze, de Verteillac, de Barriere et autres places, chevalier de l'ordre du Roy avec Antoinette de Bernard, dame de Vieilleville et de Peyramont, duquel mariage est issue Jeanne d'Abzac, mere dud. présenté, iceluy contract de mariage du 8^e d'aoust 1551, signé Castaing. — Finalement, led. seigneur de Lambertye qui est de present père dud. présenté pour ses vertus et

merites a este honoré de l'ordre de chevaliers de Sa Majeste, comme il appert par les lettres patentes du quatriesme d'aoust de l'an 1511.

Les commissaires constatent ensuite qu'ils se sont transportés secrètement, d'abord et le 26 desdits mois et an au lieu de Miallet, diocèse de Périgueux, « paroisse dud. Lambertye où ledict présenté est né et a esté baptisé, distant de ladicte ville de Périgueux de sept grandes lieues; (1) — qu'ensuite ils se rendirent, le 28 du même mois, dans les environs de La Douze » pour y continuer leur vérification de noblesse, mais que n'y ayant pas trouvé de témoins suffisans, ils revinrent le second du mois de mars dans leur logis des Anges, où étant, ajoutent-ils :

Avons mis peine a rechercher et trouver tant en icelle ville que ez environs les plus signalés et remarquables gentilshommes qu'il n'a esté possible de découvrir et trouver pour les ouïr et examiner exactement sur les preuves requises a faire pour led. présenté, et ayant enfin rencontré reverant pere en Dieu messire Arnaud de Solminiac, seigneur abbé de Chancelade et y habitant, noble Louis de Lagni, escuyer, seigneur de Montardy, des Bordes, de Lisle, habitant au lieu d'Agonac, noble François de La Cousse, escuyer, seigneur dud. lieu de Verrieres et de Paradis, habitant dud. lieu, et noble Antoine de Planeaux, escuyer, seigneur dud. lieu de Pelisse et de Bastardie, habitant dud. lieu de Planeaux.

Le 2 dudit mois de mars, les commissaires procèdent séparément à l'audition de ces témoins qui,

Après avoir presté serment sur les saints évangiles de dire la vérité et avoir certifié de leur honorabilité et noblesse respective et ancienne, déclarèrent connaltre ledit Jean de Lambertie ainsi que ses père et mère, qu'il estoit né à Lambertye et baptisé dans l'esglise de Miallet, diocese de Perigueux, limite de la langue de Provence; qu'ils sont tous gentilshommes de nom et d'armes, de bonne et ancienne extraction sans dérogeance et ont esté toujours appelés aux bans et arrières bans et autres assemblées de noblesse du pays ou ils tiennent le premier rang pour le service de Dieu

(1) Cette distance est fixée aujourd'hui à 50 kilomètres, soit douze lieues et demie ce qui porte à près du double la distance des lieues anciennes.

et du Roy, qu'ils ont tous vécu noblement et catholiquement comme fait semblablement led. présenté, quenfin ce dernier est âgé de 16 à 17 ans, sain d'esprit et de corps, propre au mestier des armes dans l'exercice desquelles il a esté élevé qu'il n'a jamais promis mariage ni fait vœu a aucune autre religion, que les siens ont toujours pourté les armes pour le service du Roy contre ceux de la nouvelle et prétendue réformée (1), qu'il n'est tenu ny obligé d'aucune dette et na commis aucun meurtre ny crime ny chose reprochable.

Après cette enquête publique, les commissaires procédèrent à une enquête dans laquelle ils entendirent, le 3 mars 1603, « nobles Pierre de Chambles, escuyer, seigneur de La Couronne, près Marthon en Angoumois, et Gabriel Raymond, escuyer, seigneur de Vignoles, lesquels, après avoir prêté serment et interrogés séparément, déclarent qu'ils connaissent les quatre premiers témoins pour estre gentilshommes de nom et d'armes assistant aux bans et arrières bans, » qu'ils ne sont ni parents ni alliés au présenté et que leurs dépositions, à eux lues à haute voix, ne contiennent que des faits vrais qu'ils énumèrent et attestent de nouveau, ainsi que le tout résulte du procès-verbal dressé par M^e Pierre Goumondie, notaire royal à Périgueux.

Ce n'est qu'à la suite de ces enquêtes et informations que Jean de Lambertie fut admis dans l'ordre de Malte par bulle du 11 novembre 1604, dont la teneur suit :

Frater Alosius de Wignacourt, Dei gratia sacrae domus hospitalis Sancti Johannis Herosolimitani magister humilis pauperumque Jesu Christi custos, universis et singulis presentes nostras litteras visuris, lecturis et audituris, salutem. Notum facimus et in verbo veritatis adtestamus quod anno domini millesimo sexcentesimo quarto die undecimo mensis novembris, in capella divo Michaeli Archangelo sacra intra ecclesiam conventualem Sancti Johannis Baptiste patroni nostri. Nobilis vir Johannes de Lambertye cupiens Deo beatæ que virginæ Mariæ ac sancto Johanni Baptiste patrono nostro sub virtutum regulari habitu in obsequiis pauperum et tuitione fidei perpetuo inservire ac nomen suum militiæ nostræ dare inter

(1) Autre et irréfutable preuve qu'un Lambertie n'a pas été l'un des chefs des bandes calvinistes qui surprirent Périgueux en 1575.

missarum solemnio recitato evangelio, ornamentis ac insignibus militaribus venerando religioso in Christo nobis pro carissimo fratre Claudio de Thesan Venasque ordinis nostri magno commendatario, id muneris ex delegatione et commissione nostræ abeunte decoratus et donatus fuit; ac postea peracto sacrificio misæ, idem nobilis vir Joannes de Lambertye post suorum peccatorum confessionem ac sacram corporis Christi communionem obtulit personam suam Deo, Dei que genetrici Mariæ et Sancto Johannis Baptiste, patrono nostro, vovens ac promittens obedientiam, castitatem et proprii abdicationem juxta regulam nostram. Secundum cujus statuto dictus nobilis vir Johannes se velle deinceps vivere publice professus est, apperto missali tactis sacris litteris ac manibus suis positis inter manus præfacti venerandi fratris Claudio de Thesan Venasque voce ac nomine nostro votum recipientis a quo limbum, pallium cum cruce alba octogena, quod est insigni nostri ordinis, cum ceremoniis et solemnitatibus consuetudinis et a statutis nostris requisitis accepit ac inductus est inter fratres milites venerabiles linguæ Provençiæ annumeratus fuit. In cujus rei testimonium bulla nostra magistralis in cera nigra presentibus est impressa. Datum Maltæ in conventu nostro, Die, mense et anno supradictis registrata in cancella. Signé : Frater Emmanuel Kebedius, registrator cancellarius.

En ce qui concerne la haute, moyenne et basse justice de la seigneurie de Lambertie sur la paroisse de Miallet, voici les noms de quelques-uns des officiers et magistrats de cette juridiction : en 1642, M. M^e Depuiffe était juge, Gadonney, procureur d'office, et de Labrousse, greffier de la juridiction de Mellet. — Louis Duroy était greffier en 1670. — Jean Boutineau était procureur d'office du comté et de la juridiction de Lambertie en 1680. — En 1740, Léonard Judet est qualifié de juge de Miallet et de Pansol. — En 1766, Roger, juge, Vincent Dubarry, Jean de Lacongerie, Pierre Judet de Lacombe, procureurs. — En 1767, Profit, greffier, Desbordes, procureur. — En 1770, Jean Lacotte était procureur d'office de la comté de Lambertie. — Il résulte, d'autre part, d'un acte de prise de corps, dressé le 5 juillet 1759 par Laroussie, sergent, que la prison de cette juridiction se trouvait au château de Lambertie où fut consigné un délinquant sous la garde de Jean Gaillard, concierge, par les sieurs Champagnac, brigadier, Durepaire et Cherchouly, cavaliers de la maréchaussée de la brigade de Nontron.

L'existence de cette prison fut probablement, comme pour le château de Montbrun, la cause déterminante du saccage-ment de celui de Lambertie, et il est vraisemblable aussi que plus d'un démolisseur avait déjà fait connaissance avec elle. C'est ce qui expliquerait la conservation, à cette même époque, de presque tous les castels du Nontronnais, dont les seigneurs n'avaient pas l'exercice de la haute justice et le droit de prison.

Tel fut, dans le passé, l'état civil et judiciaire de la commune de Miallet, et il ne nous reste plus qu'à rechercher quel put être celui de son ancienne paroisse au point de vue religieux. Or, la cure de Miallet et son église, dédiée à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dépendaient de l'ancien archiprêtré de Thiviers et étaient à la nomination de l'évêque de Périgueux. Cette cure fut desservie par François de Lambertye, escuyer, curé de Melet et prieur de Saint-Raphaël, habitant au lieu noble de Lambertye en 1574; Martial de Lamousnerie en 1669; messire Pierre de Saleton en 1762, époque à laquelle l'église fut l'objet de réparations importantes, suivant procès-verbal d'adjudication des travaux à effectuer, dressé le 24 avril à la requête de M. Dugenet, syndic fabricien; et par Pierre Boucheton en 1769, et lors de la fondation et du baptême de la principale cloche, laquelle eut pour parrain et marraine : très-haut et très-puissant seigneur Jacques-Louis-Charles-Gabriel Chapt de Rastignac, chevalier, seigneur marquis de Chapt, comte de Ribeyrac, vicomte de Peluche et de Montagrier, comte de Lambertie, marquis de Bernardière, seigneur des chastellenies de La-Ville-aux-Clercs, Richery, Corbigny, Montmédit et autres places, et très-haute et très-puissante dame Gabrielle de Roffignac, marquise de Javerlhac. Cette cloche existait encore en janvier 1876, et le 24 octobre de la même année, Monseigneur Dabert, évêque de Périgueux, en a baptisé deux autres, qui eurent pour parrains : M. Millet, maire de Miallet, et M. le marquis de Lambertie; pour marraines : Mesdames Desroches et Dugenest.

Constatons enfin que la famille de Lambertie avait droit de tombeau dans cette église, ainsi qu'il résulte du testament,

à la date du 1^{er} juillet 1660, de haute et puissante dame Aymerye de Nesmond, veuve de messire François de Lambertie, demeurant au château de Montbrun, par lequel ladite dame veut :

Que son corps soit enterré en l'église du bourg de Mialet dans les sépultures et tombeaux ou le corps dudit feu seigneur comte de Lambertye son espoux aurait été mis.

R. DE LAUGARDIÈRE.

(A suivre).



NOTES SUR L'HISTOIRE DE BERGERAC.

PONT DE DORDOGNE.

Il est de croyance populaire, à Bergerac, que le pont primitivement établi devant cette ville fut bâti par César. — Sans nous attarder à cette légende, il est à noter pourtant que sa construction remonte à une époque très-reculée.

Quel en fut le premier fondateur?....

D'après l'*Itinéraire d'Antonin*, le passage de la Dordogne pour la voie romaine de Vésone à Agen, est situé entre Saint-Germain de Mons et Mouleydier. Cet itinéraire avait pour stations : *Vesunna*, *Trajectus* (Mouleydier), *Excisum* et *Aginnum*. Quelques savants placent le *Trajectus* de cet itinéraire à Bergerac ; — d'Anville l'établit à Pontours.

La *Table Théodosienne* désigne le passage de la même voie et de celle de Vésone à Cahors, *Trajectus*, par le nom de ville : *Diolindum*, La Linde.

Dans cette hypothèse, la carte Théodosienne ayant été dressée au iv^e siècle, deux siècles après l'itinéraire d'Antonin, il semblerait que le passage de Mouleydier fut alors abandonné.

Quoi qu'il en soit, en présence de l'incertitude relative à l'emplacement du *Trajectus*, nous ne nous appesantirons pas sur cette supposition que Bergerac put être une station romaine et que son pont a une antique origine ; nous nous contenterons de présenter les considérations suivantes qui, simplement déduites des faits accomplis, nous paraissent avoir présidé à la construction de l'ouvrage qui nous occupe.

Bergerac, par sa position magnifique dans une plaine immense, riche, et sur les bords de la Dordogne, fut, pendant la longue période du moyen-âge, un vaste entrepôt pour le commerce (1) et un lieu de réunion des marchands qui, des provinces de Saintonge, Limousin, Poitou et Angoumois, correspondaient par le seul passage qu'il y eût alors sur la Dordogne, avec les pays d'Agenais, Condomois, Albret, Béarn, Foix et partie de Languedoc. — Cela démontre de quelle importance était pour la ville le pont qu'elle entretenait soigneusement et de quelle utilité il pouvait être pour le pouvoir royal dans le cas d'envoi rapide de troupes sur les frontières du midi.

Ces considérations furent toujours invoquées lors des reconstructions ou restaurations importantes ; aussi, la persistance avec laquelle on les a répétées nous fait-elle supposer que ce sont elles qui, sans doute, à une époque inconnue, invitèrent à l'érection du pont de Dordogne.

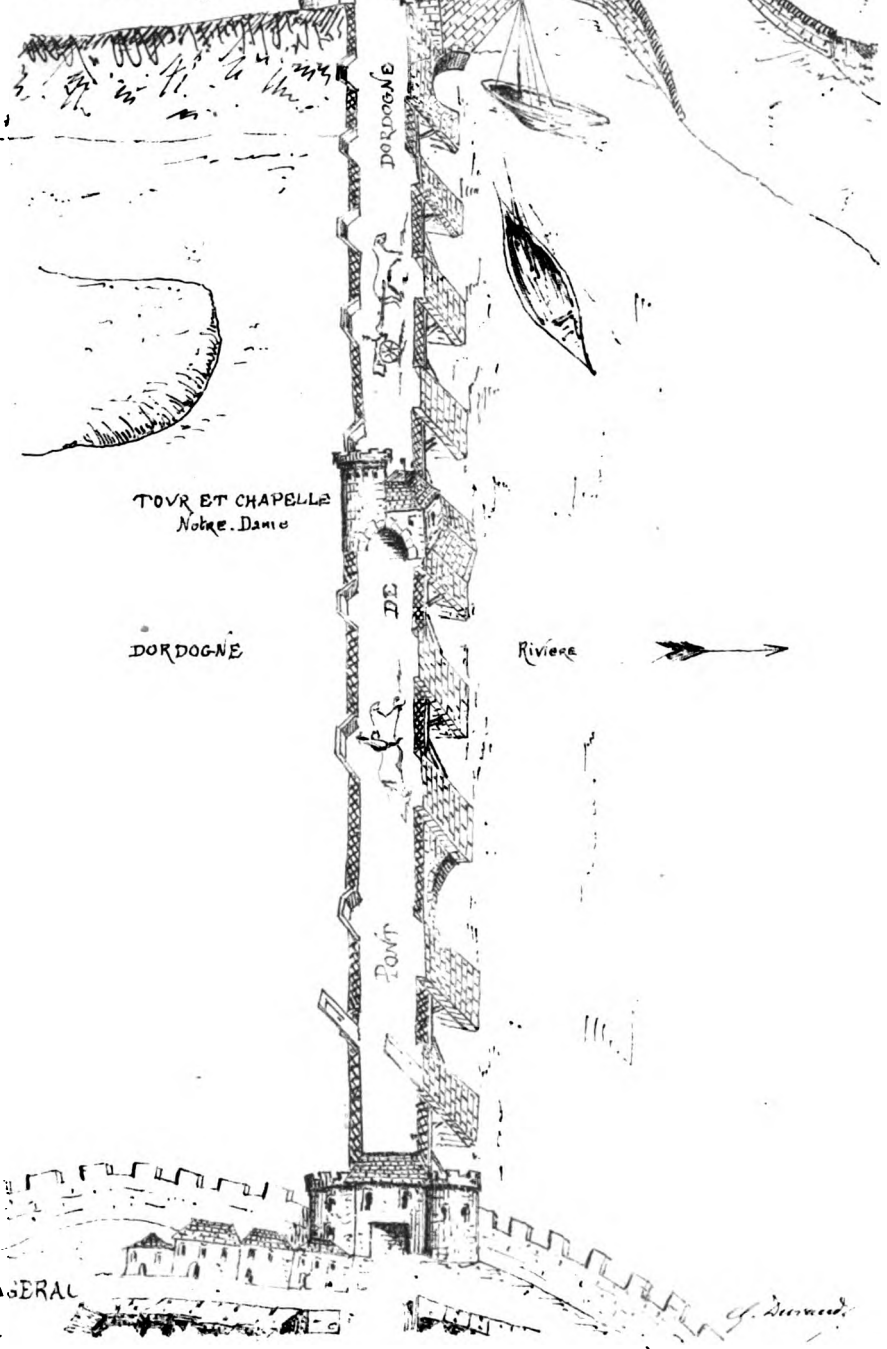
Il est, pour la première fois, en 1209, fait mention du pont de Bergerac, dans les titres que nous connaissons.

Un document appartenant aux archives de l'abbaye de

(1) Pendant les *xvi^e* et *xvii^e* siècles, Bergerac fut à la tête d'un commerce de vins, céréales, merrain, codre, etc....., dont il est difficile aujourd'hui de se figurer l'importance. Des expéditions de vins se faisaient jusqu'en Hollande, en Ecosse et en Angleterre. Louis XIII, le premier, en 1631, porta un coup désastreux à cet état de choses, en faisant établir une citadelle dans l'intérieur de la ville et en ordonnant, en 1639, la démolition des fortifications de la cité huguenote. Celui porté par la révocation de l'édit de Nantes (1685), fut encore plus cruel. L'émigration, (la ville étant alors presque entièrement peuplée de protestants) commencée dès 1630, continua dans de graves proportions ; le pays se dépeupla, le commerce déperit et, finalement, la ville tomba pour ne plus se relever. Elle se ressent aujourd'hui encore des conséquences terribles de la révocation de cet édit.



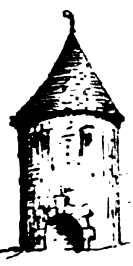
FAYBOVRG
de la Magdelaine.



TOUR ET CHAPELLE
Notre. Dame

DORDOGNE

Riviere



BRAGERAC

PONT DE DORDOGNE.
(XVI^e Siècle)



Cadouin, nous apprend que le bourg de la Magdelaine, est, à cette époque, désigné par : *Burgus apud pontem Brageriaci*.

En 1254, Hélié Rudel (1), dans son testament, accorde certaine somme pour la construction du pont de Bergerac (2) : *pro constructione pontis Brageraci*.

Le Parlement de Paris en 1290, rendit un arrêt relatif à la réparation de ce pont. (Reg. Olim.)

Lorsqu'en 1345, les Anglais s'emparèrent de Bergerac, un combat des plus acharnés fut livré à l'entrée du pont, du côté du faubourg de la Magdeleine (3).

Une inondation survenue en 1389, ayant renversé une des piles du pont, Charles V autorisa les habitants de Bergerac à se servir, pour la réédifier, des pierres du château de Mouleydier que Bertrand Duguesclin avait fait démolir, après s'en être emparé le 11 mars 1375.

.....

Avant 1339, le passage de la rivière devant Bergerac, était de possession féodale (4). En cette année, par suite de l'échange entre Philippe de Valois, roi de France, et Roger Bernard, comte de Périgord, de la seigneurie de Moncuq pour celle de Bergerac, ce passage devint partie du domaine royal. — Des officiers du roi au siège de Bergerac, par application de l'article xv des statuts de 1322, préle-

(1) Seigneur de Bergerac.

(2) Pour une reconstruction, sans doute.

(3) En l'an mil ccc quaranta et cincq, le jor de sent Berthoumin, fo presa la villa de Bragneyrac per moussou Henri de Lencastre, compte Derbi, debert lo bors de la Magdalena et intreren per lo pont afforssa en combatent. (Arch. de l'Hôtel-de-Ville de Libourne, Livre velu, f. 133, recto.) Froissart, chap. ccxvii-ccxviii. — D. Hume, tom. II, chap. iv, pag. 263.

(4) Dans la transaction de 1339, passée devant Charles IV dit le-bel, entre les consuls et Régnaud de Pons, seigneur de Bergerac, il est dit, Art. xvi, relativement au pont de Dordogne :

« Combien que lesd. consuls puissent réparer les ponts comme dit a été ;
> (art. VIII) si, ne seront-ils pas tenus à la réparation du grand pont qui est sur
> Dordogne, mais ledit seigneur (de Bergerac) sera tenu de réparer, et aussi
> pour cet effet, prendra l'émolument et revenu du pont, comme il avoit accoutumé
> de faire avant le présent traité. »

vèrent sur les passants un droit dont le montant revenait à la Couronne.

Etaient de toute ancienneté exempts de ce droit, les bourgeois de Bergerac, les ecclésiastiques, les religieux, les gentilshommes et les pauvres mendiants.

Vers 1444 ou 1445 (1), par suite de la négligence des officiers du roi, — disent les lettres patentes de 1501 (2), — par suite de la guerre des Anglais, affirme un mémoire dressé par les consuls en 1571, — le pont était dans un tel état de dégradation, qu'une crue survenue à cette époque le renversa (3). Aussitôt un bac fut établi, et, jusqu'en 1502, relia les deux rives.

En 1470 toutefois, Charles, frère de Louis XI, étant en possession du duché de Guyenne, qui lui fut donné en apanage l'an 1469, reçut de Mathurin de Clermont, alors seigneur de Pilles, une demande en concession du passage de la rivière devant Bergerac, moyennant une rente annuelle et perpétuelle de douze livres tournois. Charles fit examiner

(1) En 1463, le sénéchal de Périgord, Pierre Daesme, prétendant que le roi lui avait accordé le passage de la Dordogne, devant Bergerac et voulant forcer les bourgeois à payer le droit habituel de passage duquel ils étaient exempts; grand procès s'en suivit entre lui et les consuls de la communauté. Ceux-ci, dans un élan patriotique, après avoir constaté que leurs privilèges « les tenaient quittes » et francs depuis la bâtisse du pont, et que même le Roi était tenu de leur tenir le « passage franc et quitte jusqu'à son rétablissement s'il venait à tomber », résolurent de vendre jusqu'à leurs propriétés particulières pour soutenir la cause jusqu'à définitive sentence. — Tout se termina au gré du conseil de la communauté; mais les consuls, toutefois, à titre gracieux, afin de hâter la solution, offrirent au sénéchal, qui les accepta, 100 pipes de vin.

(2) Voir *infra*.

(3) D'un procès-verbal fait le 4 septembre 1459, à la requête des consuls de Bergerac, par le sieur Hugues Bailhit, chevalier, seigneur de Razac, conseiller du Roi, lieutenant-général du sénéchal de Périgord, il résulte que le pont primitif était composé de neuf arceaux ou arcades en pierre.

A une époque que ne rapportent pas les archives, ce pont fut détruit et remplacé par un ouvrage avec tablier en bois, ainsi qu'en fait foi une jurade en date du 1^{er} mai 1415, à la suite de laquelle par crainte des ennemis, le pont fut déplanché.

« Fo ordenat que le pont de Dordonha fos desplanquat per tal partit que nulh » non passe nin pusca passar si no gens a pe e ayssó per las grans sabenssas » que hom a agut de nostres enemicks. » (Jurades, 1^{er} mai 1415, 19 janvier 1416).

cette demande par les trésoriers de France, et, à la suite de leur enquête, reconnaissant avec les consuls de Bergerac, ouïs en cette affaire que :

En bailhant le port et passage audit seigneur de Pilles pour le prix de 12 livres tournois de rente, serait le prouffit et utilité dudit seigneur et de la chose publique, etc..... (1).

accorda à de Clermont le droit de passage de la rivière, aux conditions proposées, tout en maintenant dans leurs franchises les bourgeois de Bergerac.

En 1472, Charles mort, la Guyenne fit retour à la Couronne.

Clermont jouit jusqu'en 1501 du droit qui lui avait été concédé : cette année les consuls présentèrent une requête à Louis XII, dans laquelle ils demandaient ; — prétendant que le passage fait devant leur ville était dangereux (2) et impossible même lors des grandes eaux, ce qui revenait à grand préjudice pour le commerce ; — que le droit de passage leur fût de préférence concédé aux conditions acceptées pour le seigneur de Pilles, c'est-à-dire moyennant la rente de 12 livres, à condition qu'ils feraient aux frais de la communauté, construire un nouveau pont (3). La décision ne se fit pas attendre, car le 18 avril 1501, il leur fut expédié de Châlons-sur-Saône des lettres patentes leur donnant complète satisfaction (4).

A ces patentes furent jointes les lettres d'expédition des gens de la Cour des comptes, accordant à la communauté un délai de dix années pour construire le pont de Dordogne, en

(1) Concession faite par les trésoriers de France à noble Mathurin de Clermont, seigneur de Pilles, du port et passage de la rivière de Dordogne devant Bergerac, en date du 6 juillet 1470. — Archives de Bergerac, layette 1, liasse 4^e, n° 2.

(2) Déjà en 1485, le seigneur de Pilles ne tenant ses engagements, et le bateau de passage étant en mauvais état, les consuls craignant qu'il en advint inconvenient, lui présentèrent une requête afin qu'il voulût le remplacer.

(3) En 1456 et 1489, les consuls avaient déjà agité la question relative à la reconstruction du pont.

(4) Nous donnons à la fin de ces notes, en raison de leur grande importance, la copie in-extenso de ces lettres patentes.

se conformant, toutefois, à l'usage établi pour les constructions royales; c'est-à-dire en donnant les ouvrages « au moins enchérissant et plus rabaissant. »

Aussitôt en possession du droit de barrage et pontonnage, les consuls cherchèrent à rétablir les communications entre les deux rives de la Dordogne, mais ils ne purent de sitôt.

Tout d'abord une peste cruelle qui, dans la contrée, fit de terribles ravages, en isolant la ville pendant un temps, réduisit à bien minimes sommes ses ressources déjà précieuses.

En outre, les gens de guerre, dans leurs passages fréquents, mettaient sans merci la communauté à rançon et pillaient impitoyablement les campagnes environnantes.

Malgré ces désespérantes entraves, les consuls à la suite d'une remontrance présentée en jurade par quelques bourgeois de la ville, arrêterent de faire provisoirement construire à bateaux le pont de Dordogne; — le revenu à en prélever, dit la jurade, étant destiné à édifier le pont de pierre, sans quoi il ne serait possible d'y songer (1).

Aussitôt après, le 22 avril 1502, les consuls traitèrent avec Bernard de Grantmont, Giro Martrat et Mathieu de Borzès, pour la construction d'un pont à bateaux moyennant la somme de 4,000 livres à payer par la communauté.

Parmi les articles réglant les détails de la construction, nous distinguons entre les plus importants :

ART. 1^{er}. Le pont sera fait en vaisseaux, lesquels seront de la forme de vaisseaux de moulin (2), sauf qu'ils seront relevés des deux bouts et faits avec des planches ayant l'épaisseur de 4 doigts.

ART. II. Lesdits vaisseaux auront de 13 à 15 pieds de largeur et une longueur suffisante au dire des maltres.

(1) Es estat remostrat que alguns avian remostrat à messenhors los cossois de far far lo pont de Bregerac sur Dordonhia de gros veyssels an grossas fustas par dessus et plancar et los arrestar an grossas cadenas de fer et cables à l'avenen et que del emolument que en vendria, lon faria bastir lo dit pont de peyra, car aultrament no es possible de lo far bastir.

(2) A cette époque, des moulins établis sur bateaux existaient sur la Dordogne. Cet article fait allusion à la forme que pouvaient avoir ces bateaux.

ART. VI. Les maîtres seront tenus de faire la sortie et l'entrée dudit pont au grand port de Cadoin de la présente ville de Bergerac et au port de la Fontaine, vers le bourg de la Magdelaine; l'entrée et la sortie faites de bon bois, bien appareillé et en la meilleure forme. (1).

.....

Les ressources de la communauté, nous l'avons dit, étant de minime importance, il ne put en être affecté la moindre partie à la construction projetée. Les consuls alors ordonnèrent la levée d'une taille, dans laquelle furent compris tous les habitants des paroisses de la juridiction.

Ils firent en outre demander aux religieux, qui jamais ne furent portés sur les rôles, s'ils voudraient bien accorder certaine somme à titre d'aide. Ceux-ci convinrent de fournir, pour et au nom de chaque couvent (2), à titre gracieux, une somme de sept livres dix sols (3).

On se mit à l'œuvre; mais bientôt Bertrand, fils de Mathurin de Clermont, seigneur de Pilles, en vertu du droit acquis en 1470, dénonça œuvre nouvelle.

Par son arrêt, la Cour de Parlement de Bordeaux, relaxant le seigneur de Pilles de la rente de douze livres jusqu'à nouvelle jouissance dudit port et passage, permit aux consuls de faire édifier leur pont.

Après la mort de Bertrand, nouvelle requête de François, son fils, tendant à obtenir jouissance des droits de port et passage. — Par arrêt retardé jusqu'en 1524, « il fut réservé

(1) Primérament, lo far en veysels, los cals veysels seran de la fayso de veysel de moly, sauf que seran levatz de dos botz et las taulas despes entre traves detz.

Per segondamen, seran losd veysels de tretze ha xv pes de large et de longuor suffizenta lo tout au regart de mestres.

Per sestamen, seran tengutz de ly far la salhida et entrada deld. pon, al gran por de Cadouh de la présent villa de Bragerac et al por de la fon, dever lo borg de la Magdelena et intra et sailhy de bon boy's ben devizat a melho forma.

(2) Alors au nombre de trois à Bergerac: les Cordeliers à Clairac, les Carmes à Bourbarreau et les Jacobins à l'Ormière.

(3) Une demande de secours pour le même objet fut également adressée au Chapitre de Périgueux. Nous n'avons pu découvrir comment il y fut répondu.

Le consul Mourand, qui vint présenter la demande à Messieurs du Chapitre, leur porta partie d'un saumon et trois aloses, le tout valant 20 sols.

» audit seigneur de Pilles de jouir par lui et ses successeurs
» dudit port et passage, lorsque sans fraude ledit pont seroit
» fermé, à cause de peste ou guerre ou qu'il seroit ruiné
» tellement qu'on ne pourroit passer sur icelui. ».....

.....

Le pont de bateaux fut enfin construit, et la première afferme en fut faite le 26 juillet 1504. Par le contrat qui en fut dressé et dont nous transcrivons les dispositions (1), nous

(1) S'ensuivent les articles passés et accordés entre les consuls et jurats de la présente ville, d'une part ;

Et Pierre Livardie, bourgeois et habitant de ladite ville, d'autre, à cause du pont à bateaux de Bregerac.

Et premièrement a esté dit que ledit Peyrot Livardie aura par afferme ledit pont et pontonage pour troys ans consécutifs, et levera le prouffit et utilité d'icelluy.

II.

Item, sera tenu de garder et faire garder led. pont des inondations et aultrement durant led. temps, monter et descendre et gecter l'eau du dedans.

III.

Item, a esté dit que quant adviendra aucune grande inondacion d'eau qui porroit porter dommage aud. pont, la ville sera tenue de luy aydher et bailher gens pour la conservation dudit pont et ce aux dépens de la ville.

IV.

Item, et en advenement que la ville reffuze de lui bailher gens pour deffendre ledit pont es grandes inondacions, comme dessus est dict, led. Livardie porra louer les gens qu'il verra estre necessaires à la garde du pont aux dépens de ladite ville.

V.

Item, sera tenue la ville de fournir les chaines et capbles qu'il appartiendra pour l'entrelènement dud. pont et si la ville ne le veult faire, qu'il le puisse faire aux dépens de la ville, et en déduction de la somme de son afferme.

VI.

Item, et sera tenu led. Livardie de retirer les capbles après les inondacions et les accotier et abilher qu'ils ne se porrissent.

VII.

Item, et la ville sera tenue de tenir les vaysseaux repparés.

VIII.

Item, et ce pour le pris et somme de vi^e livres tournois pour lesd. troys années, dont pour la réparation dud. pont qui est très nécessaire et pour payer de la somme quest deue à ceulx qui ont faict led. pont, payera et avancera auxd. consuls la somme de six vingts livres tournois et touchant les quatre vingts livres t. qui resteront à payer pour la première année, payera les xl livres au jour du mardy gras et les autres xl livres à Saint-Jehan prochain venant, et les iiii^e livres qui resteront, se payeront de dans les deux ans, c'est assavoir chacun an iiii^e livres par quarterons, c'est assavoir à chacun quart de an le quart partie desd. iiii^e livres.

apprenons que Pierre Livardie, bourgeois de Bergerac, fut déclaré fermier pour trois années, moyennant la somme de six cents livres tournois, sur laquelle il avança cent vingt livres, pour être payées aux constructeurs Bernard de Grantmont, Giro Martrat et Mathieu de Borzès.

Cet état de choses dura peu. La communauté ne perdait pas de vue le délai de dix années qui lui avait été accordé par la Cour des comptes pour la reconstruction du grand pont. Aussi voyons-nous que déjà, le 28 septembre 1508, elle donna à forfait la construction d'une pile moyennant la somme de 1200 livres.

Quelques mois plus tard, le 22 avril 1509, il fut représenté qu'un maître maçon, venant de construire pour la communauté de Moissac un pont sur le Tarn, s'offrait à bâtir celui de Bergerac. La jurade aussitôt convint de traiter avec lui, et, le jour même, le prix fait fut rédigé en la manière suivante :

S'ensuyvent les articles (1) faitz, convenuz et accordez entre messeigneurs les consuls, manans et habitans de la ville de Bregerac, du consentement des jurez et conseliers de lad. ville, d'une part ;

Et saige homme Pierre Dulhias, de la cité de Rioux, maistre fustier, aussi présent, d'autre part ;

Et premièrement a esté dit que led. mestre masson bastira led. pont de Bregerac sur Dordogne en la forme que s'en suit :

ART. I.

Assavoir est qu'il fera quatre pilles sur les fondemens anciens, commençant devers la ville susd. de Bregerac, à la seconde pille, car la plus prochaine qu'est devers la ville n'est pas nécessaire, ainsi qu'il dit ; et après icelle pille bastira l'autre et jusques à la pille Sainte-Catherine.

ART. II.

Item et aussi bastira ladicte pille de Sainte-Catherine (2) et commen-

(1) Archives de Bergerac, layette D., n° 29.

(2) Sur laquelle était construite la chapelle de Notre-Dame-du-Pont. Nous ajouterons qu'en 1544, la statue de Notre-Dame, placée dans ladite chapelle, fut renversée et jetée dans la rivière de Dordogne, ainsi qu'en fait foi le procès-verbal dressé à ce sujet par Jean de Belriou, juge ordinaire de Bergerac. Il ne paraît pas qu'elle y fût remplacée plus tard.

cera aux fondemens par antier, pourveu que lad. ville fera desbastir ce qui sera necessaire de desbastir de la lad. pille et des aultres.

ART. III.

Item et empointerà et sob-braguera la pille du cap pont qui est tumbée devers la Magdelaine en manière que surement elle porra porter l'eddiffise qui se fera dessus.

ART. IV.

Item et seront lesd. quatre pilles que doit faire ledit maistre sur lesd. fondemens anciens, de longueur de cinq quannes et de largeur de deux quannes.

ART. V.

Item et en chacune desd. pilles led. maistre fera et laissera bonnes et suffisantes naissances, affin que, si à temps à venir, l'on vouloyt faire arcs aud. pont, que lon les y peult faire selon la forme ancienne.

ART. VI.

Item et lesd. pilles seront de l'auteur qui est à présent à lad. pille Sainte-Catherine, et autrement comme souloit estre anciennement.

ART VII.

Item et bastira led. pont par antier de l'ung bout jusques à l'autre, tant sur lesdites pilles que les autres anciennes qui y sont, de bon fustaige à gros boys, en la forme et manière qu'il a basti le pont de Moyssac, ou mieulx s'il peult et le rendra aussi sceur.

ART VIII.

Item et rendra led. pont large et de balan de troys quannes, late et prest a courir par dessus comme ledit pont de Moyssac et barradis et cloux de postadi comme led. pont de Moyssac.

ART. IX.

Item et sera tenu led. maistre faire toute tailhe, toute manouvre à massonner, et tailher et quarir lesd. boys necessaires et faire le mortier et le faire porter par sa manobre et fornir les évartemens et virer l'eau ou il appartiendra, à ses dépens.

ART. X.

Item et fera les choses susd. de la feste de Saint-Jehan-Baptiste prochain venant en cinq ans.

ART. XI.

Item et seront tennus la ville et habitans dicelle de fournir aud. maistre les quartiers et pierres chaulx et sable sur les lieux; et aussi tout fer et

plomg nécessaires aud. pont et le fera ouvrir ainsi que led. maistre devisera et sera nécessaire aud. pont.

ART. XII.

Item, plus, sera tenue ladite ville de fournir boys branllan nécessaire à faire led. fustaige dud. pont, lequel boys led. maistre abbattrà et quarrera et ouvrera et lad. ville le fera charreyer et mettre en place seulement pour le tailher, au plus convenant lieu que fere se porra.

ART. XIII.

Item et fera led. maistre illecque, la liève dud. fustaige et la mettra sur led. pont pour faire lad. besoigne et rendre late, et la ville fournira les cloux.

ART. XIV.

Item et fera lad. ville curer la rivière là ou il voudra fère les pilles et là ou il sera nécessaire, et led. maistre prandra de la pierre des pilles anciennes pour faire lesd. pilles nouvelles, ainsi que sera nécessaire.

ART. XV.

Item et pour faire led. pont et complissement d'icellui par la forme et manière susd., donnera et a promis donner lad. ville, aud. maistre, la somme de deux mille sept cens et cinquante escutz petitiz contant pour estre de vingt sept soulz et six deniers à payer comme s'en suit : assavoir et au commencement pour les évertamens, lesquels il doit faire venir à Bourdeaux et menner en ceste ville, de mardi prochain venant en xv, la somme de deux cens petitiz escuz de lad. valeur, pourtez aud. jour, ou aultre ensuivant au lieu de Moyssac; auquel lieu led. mestre sera tenu au scindic de lad. ville de bailher pleges souffisantes des choses susd. et la ville, après, bailhera plèges aud. maistre souffisantes, en lad. ville, des choses susd. et aussi de dessoubz escriptes; lesquelles plèges se obligeront en leurs noms propres et privés.

ART. XVI.

Item et luy sera faict payement de la somme restante, après en chacun moys, de la somme de quarante escutz petitiz jusques à fin de payement.

ART. XVII.

Item plus, sera tenue ladite ville de bailher aud. maistre et pour sa despense et de ses manouvriers durant le temps qu'il bastira led. pont; c'est assavoir : du blé de seigle trente pipes (1) et de froment vingt

(1) La pipe valait deux barriques de 220 litres chacune.

pipes, et du vyn cinquante pipes, de bon vyn et merchant; plus vingt quintaulx de bon lart et compétant, plus deux quintaulx d'oly d'olive et quatre pipes de sel; lesquels vivres se payeront ainsi que la besoigne se fera et avancera.

ART. XVIII.

Item plus et sera tenue lad. ville à bailher aud. maistre une maison compétante pour habiter luy ses serviteurs et manovre durant led. temps qu'il demeurera à bastir led. pont.

ART. XIX.

Item, plus aussy luy bailhera lad. ville cinq litz garnis de couvertes, linsolz et coustios, toualles et tout aultre ordilha (nécessaire) de maison.

ART. XX.

Item, a esté dit que la ville envoyera veoir le pont de Moyssac par gens de bien et entendans à la matière, le jour que lon luy envoyera deux cens petiz escuz, led. pont veu, si led. pont de Moyssac n'est agréable à ceux qui l'iront veoir; marché nul, à la option et choys de lad. ville de Bragerac.

Et lesd. articles et convenances, lesd. parties ont promis et juré de tenir et observer sur les saintz évangilles de Dieu, et ont requis les parties, instrument à moi, notaire royal dessoubz signé, ce que leur a esté concédé du consentement desd. parties.

Faict en la maison de consulat de lad. ville de Bregerac le xxii^{me} jour du moys d'avril, l'an mil cinq cens et neuf, présens à ce les consuls et jurez nommés en l'acte dud. consulat; et aussy en présence de Gervais d'Auvergne, merchant de Moyssac, Jehan Porte, de Rioux gendre dud. maistre et plusieurs aultres.

Signé : DEFRANCQUE, notaire royal.

A la suite de ce marché, la communauté songea à réunir les fonds nécessaires à la construction projetée. Elle y réussit, non sans peine, à l'aide de tailles multipliées, car, Bergerac, en 1508, outre ses dépenses ordinaires, dut, avec l'aide de Libourne, Blaye, Bourg, Saint-Emilion et Sainte-Foy, fournir un navire à Louis XII (1).

(1) Ce roi, en 1508, organisa une flotte destinée à être opposée à certains corsaires anglais qui, maintes fois depuis 1494, (commencement des guerres d'Italie), avaient ravagé les côtes de France baignées par l'Océan.

Louis XII, pour subvenir aux dépenses, eut recours aux villes de son royaume,

Malgré cette augmentation de charges, le pont tel qu'il fut projeté (1), était terminé le 11 avril 1513 (2), ainsi qu'il résulte du procès-verbal fait à cette date.

Il fut construit conformément aux articles du marché, sauf quelques parachèvements à exécuter pour lesquels le maître-

sur lesquelles il imposa les sommes nécessaires pour ce faire. Bergerac fut taxé à 500 livres, ayant pour aides Périgueux qui donna 200 livres et la chatellenie de Lanquais 50. La communauté, pour sa part, versa la différence, soit 250 livres.

(1) Celui sans doute auquel fait allusion Rabelais lorsque, racontant le combat de Pantagruel avec un monstrueux *phycetère*, il dit, parlant de ses dards :

« Lesquels proprement ressembloient és-grosses poultries sur lesquelles sont les » ponts de Nantes, Saumur, *Bergerac*, et à Paris les ponts au Change et és Mûniers » soutenus en longueur, grosseur, pesanteur et ferrure. » Rabelais, livre IV, chap. xxxiv.

(2) Il résulte des articles 76 et 77 de la 2^{me} partie des statuts et privilèges de Bergerac, qu'il était défendu aux étrangers de passer sous le pont de Dordogne et faire sortir de la chatellenie de Bergerac tous bateaux chargés de vins, merrain, codre, vimes, sel, soit en montant ou descendant la rivière de Dordogne.

A la suite d'une transaction, datée du 14 juillet 1558, ces entraves disparurent et les marchandises pour le haut pays passèrent sous le pont en toute liberté.

Cette transaction, consentie par les bourgeois de Bergerac et les habitants de La Linde, fut passée de l'autorité des États du Périgord et par la médiation des commissaires nommés par ces États devant Nicolas de Cabanac et Mathurin Dupuy, notaires royaux.

Par elle il fut convenu que les habitants de La Linde « pourront mener et » conduire librement sur la rivière de Dordogne, le sel et autres denrées et » marchandises que bon leur semblera, et passer et repasser les bateaux tant » vuides que chargés de sel et autres denrées et marchandises sous le pont » de Bergerac, sans estre tenus de descharger lesdits bateaux, soit en montant ou » descendant; à la charge seulement tant pour eux que pour les autres marchands » de payer huit sols tournois pour chaque bateau chargé qui remontera la rivière. » Ces huit sols destinés à l'entretien du pont »

C'est ce qui fut appelé *le droit de Boucle*; ainsi nommé de ce que, par cette même transaction, les bourgeois de Bergerac furent tenus d'entretenir, pour amarrer les bateaux, des anneaux et crampons de fer aux piles du pont.

Ce droit, duquel étaient exempts les bourgeois de Bergerac, s'affermait tous les ans et rapporta, suivant les époques, de 50 à 300 livres; il ne fut en 1556 que de 6 livres, alors qu'en 1614-1615 il s'éleva à 301.

La communauté fut toujours très-jalouse du droit qu'elle prélevait sur les marchandises passant sous le pont. C'est ainsi qu'en 1414 elle refusa au sénéchal de Guyenne, comme contraire aux privilèges, l'autorisation de faire passer sous le pont de Dordogne 200 pipes de vin, utiles à son service.

En 1685, par sa lettre du 12 décembre, Louis, archevêque de Bordeaux, prie messeigneurs de Bergerac de laisser passer devant leur ville « vingt cinq piesses de vin de Doune » dont il a fait provision pour sa table.

maçon consentit à un rabais de 400 livres (1).....
.....

Le pont tel qu'il fut reconstruit en 1509-1513 (2) subsista jusqu'en 1568. — Cette année, le chevalier de Montluc accompagné de Leberon, l'un fils et l'autre neveu de Montluc lieutenant en Guyenne pour le catholique Charles IX, entre autres excès, brûlèrent cet ouvrage *dont il ne resta*, au dire du livre des chroniques, *qu'un seul pas du côté de la ville*.

La paix de 1570, au milieu des désolations de cette époque, sembla devoir bientôt faire respirer la France; — elle ne fut que le prélude de la Saint-Barthélémy (1572).

L'édit de pacification publié à Bergerac le 4 septembre 1570, fut reçu avec des transports de joie; bientôt aussi les consuls se donnèrent pour but la réédification de leur pont.

Le seigneur de Pilles avait toutefois, dès 1568, réclamé le passage de Dordogne aux mêmes conditions qu'avant la réfection du pont en 1504.

Un arrêt du Parlement, en date du 23 juillet 1571, (le pont fut restauré en septembre de la même année), sans porter atteinte aux droits de la communauté, ordonna que par provision, le seigneur de Pilles jouirait du port et passage devant Bergerac, ainsi qu'il l'avait fait précédemment.

Par la jurade du 14 mars 1571, nous apprenons « qu'estant besoning de recouvrer du boys » et le seigneur de Biron voulant vendre une de ses forêts, celle de Clérans, les consuls députent vers ce seigneur pour traiter avec lui. Ils demandent de plus, la ville n'ayant aucun revenu « sur lequel on pût

(1) Le revenu que produisit ce pont à la communauté varia à cette époque de 400 à 500 livres par an. Plus tard, notamment en 1519, la ville aliéna ce revenu pour subvenir à ses besoins les plus pressants.

(2) En 1526, la Dordogne étant devenue fort grosse, Monsieur de Beau-Rieu et Guilhem de la Rivière firent dire une messe à Saint-Jacques « afin que Dieu gardast nostre pont » et payèrent 2 sols.

Nous remarquons dans le livre des comptes de 1533, que la communauté reçut 28 sols d'un cordier « qui filhait sur le pont de Dordogne ».

Cette même année, des pêcheries antérieurement établies par la communauté entre les piles du pont de Dordogne, rapportèrent une somme de 28 livres 19 sols 5 deniers.

tirer » les moyens pour recouvrer argent, « car le sieur Coq, « charpentier, offre et se fait fort avoir basti ledit pont dans « le jour de Saint-Jehan-Baptiste prochain, sur lequel pour- « ront passer, hommes, chevaux et charrettes. »

A la suite de cette jurade, une demande de secours fut adressée aux paroisses de la juridiction, mais celles-ci, — obérées, — n'ayant pu favorablement y répondre, la communauté, malgré cela, acheta au seigneur de Biron une moitié de la forêt de Clérans, moyennant 5,000 livres, sur lesquelles dès le 6 juin, le sieur Jehan de Larivière et plusieurs autres bourgeois avaient avancé 4,233 livres 6 sols 8 deniers, à condition toutefois que « ledit de Larivière et ses associés » jouiraient de la moitié du revenu qui serait prins et pro- » viendrait des passans et repassans sur led. pont, jusques à » ce que lad. ville les auroit remboursés de lad. somme. »

Les mêmes bourgeois se rendirent, en outre, pour la communauté, cautions vis-à-vis des charpentiers qui, bientôt, commencèrent leur œuvre.

Quelques jours plus tard, les consuls arrêterent encore que les habitants qui voudraient contribuer « à la construction » du pont, seroient seuls exempts de payer le droict de pon- » tonnage » (1). Les autres seraient tenus de payer comme « estrangers n'aymans le prouffict et repos public. »

Pendant que la ville cherchait à se procurer les fonds et les bois nécessaires aux maîtres pour la construction du pont, elle poursuivait en Cour l'obtention de lettres patentes l'autorisant à ce faire.

Le 5 mai 1571, elle réussit à faire expédier au marquis de Villars, lieutenant-général en Guyenne, les lettres suivantes prescrivant une enquête :

Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, à nostre très-cher et bien amé cousin, le marquis de Villars, nostre lieutenant-général au pais et gouvernement de Guyenne en l'absence de nostre très-cher frère, le prince de Navarre.

(1) En principe, nous l'avons vu, tous les bourgeois étaient exempts de ce droit.

Les consulz de nostre ville de Bergerac nous ont faict remonstrer que, outre les ruynes qu'ils ont souffertes pendant les troubles, leur grand pont de boys qui est sur la rivière de Dordogne, a esté bruslé, ce qui revient à grande diminution de nostre domaine et préjudice de nos subiects, lesquels pour ledit pont, ont accoustumé nous payer certain droict tous les ans (1) qu'il ne seroit raisonnable estre payé, n'estant ledit pont en nature.

Et, pour ce qu'il est nécessaire, que sans icelluy, la plus grande part du trafficq qui se faisoit en ladite ville cesse, ils désireroyent remectre les choses en l'estat qu'elles estoyent, s'il nous plaisait sur ce, leur pouvoir.

Nous, à ces causes, voullant la mémoire des calamités que les troubles ont apportées, demeurer abolie; de nostre certaine science, plaine puissance et auctorité royal, vous mandons et très-expressament enjoignons par ces présentes, que s'il vous appert que la construction dudit pont soit pour le bien de nos subiectz et ne pûsse préjudicier à nous et à nostre service; en ce cas, permectez auxdits habitans et auxquels nous avons permys, de réparer et remectre ledit pont et toutes les autres ruynes advenues pendant lesdits troubles en ladite ville, en l'estat qu'elles estoyent auparavant sans souffrir leur estre faict ou donné aucun destourbier ou empeschement; nonobstant oppositions, appellations, édictz, ordonnances, lettres et mandemens à ce contraires; car tel est nostre plaisir. — Donné à Paris le cinquiesme jour de mai, l'an de grace mil cinq cent soixante-onze, et de nostre règne le unziesme.

Ainsi signé : par le Roy en son conseil, VABRES; — et scellé du grand sceau de cire jaune en simple queue (2).

Le marquis de Villars, le 6 juin, répondit favorablement à la demande de Charles IX, et quelques jours après, le 11 juin, ce roi, en son Conseil, délivra des lettres en vertu desquelles il ordonna au conseiller des finances à Bordeaux :

Que, appelé nostre procureur, vous asséiez, imposiez et fassiez lever par le recepveur bourcier dudit Bragerac sur tous et chascuns les manans et habitans de ladite ville et du siège d'icelle, de toute qualité, sans nul excepter, le fort portant le foible le plus justement et esgallement que faire se pourra, la somme de douze mil livres thournoys, en deux

(1) Douze livres tournois.

(2) Archives de Bergerac, layette 1, liasse 4^e, n° 4.

années prochaines et consécutives, commençant le premier jour de janvier prochain venant, par moytié et esgale portion pour les convertir et employer au payement du pris et marché faict pour ladite construction et réparation dudit pont et non à aultres effectz; contraignant lesdits habitans à payer chacung sa cothité par les voyes et contraintes acostumées pour nos deniers et affaires, nonobstant oppositions ou appellations quelconques; pour lesquelles et sans préjudice d'icelles ne voulons estre différé pourveu que noz deniers ne soient retardés ne diminués et à la charge de rendre bon compte par ledit recepveur où et quand il appartiendra; — car tel est nostre plaisir, etc.

Ces lettres sont suivies de l'ordre d'imposition adressé par Ogier de Gourgue, général des finances en Guyenne aux élus et contrôleurs des aides et tailles du pays et élection de Périgord.

.....

Le pont, dès le 9 septembre 1571, était reconstruit (1). Nous allons voir, les livres de compte nous le permettent, ce que devint la somme de 12,000 livres dont l'imposition fut accordée sur le ressort et siège de Bergerac.

Nous devons à cette somme, ajouter celle de 640 livres,

(1) C'est celui que représente la vue perspective ci-jointe, extraite d'un plan complet de Bergerac, auquel il est assigné la date de 1575, environ.

L'ordonnance de ce pont est, du reste, conforme à celle que nous pouvons déduire d'un devis estimatif de réparations à faire à sa charpente, devis en date de 1768.

L'ouvrage se compose de douze pas ou travées, ainsi répartis :

En quittant la ville, et se dirigeant vers le faubourg : une arche en maçonnerie appuyée sur les murs de la ville.

Deux travées en bois, une arche en maçonnerie, sept travées en bois, une arche en maçonnerie appuyée sur la culée du faubourg.

Entre les sixième et septième travées, se trouvait la grosse pile, dite de Sainte-Catherine, sur laquelle était construite la chapelle de Notre-Dame-du-Pont. L'ouvrage, surmonté d'un tablier en bois avec garde-fols était pavé sur toute sa longueur, ainsi qu'il résulte d'un rapport de Mr Vimar, ingénieur en la généralité de Guyenne en date de 1757.

Le livre des comptes de 1512 paraît indiquer que le pont entier était couvert; toutefois nous n'avons, nulle autre part, trouvé de documents confirmant cette assertion.

montant des vacations dues aux élus, contrôleurs, procureur, etc., chargés de l'assiette de l'imposition, soit en total..... 12,640¹

De ce total, nous devons distraire une somme de 5,895 livres 4 sols, qui encore en 1576 n'avait pu être touchée par la communauté, « à cause » des troubles de la guerre qui y ont duré et » encores en ce pays comme font de présent. »

Soit.....	5,895 ¹ 4 ^s
Reste.....	6,744 ¹ 16 ^s

Ce reliquat de 5,895 livres 4 sols se répartit comme suit :

Sous le nom des habitants de la ville de Bergerac, bourg de la Magdelaine et paroisse de Saint-Martin, ci.... 3,930¹

Sous le nom des habitants de la chatellenie de Puy-

—	guilhem.....	450
—	d'Eymet, hors Razat....	3
—	de Razat d'Eymet	40
—	de Sadilhac.....	20
—	de la justice de Bridoyre	86 ¹ 4 ^s
—	— de Cahuzac.	160
—	— de Labarde.	25
—	de la ville et juridiction	
—	d'Issigeac.....	600
—	de Saint-Germain-de-	
—	Pont-Romieu.....	100
—	de la paroisse de Gar-	
—	donne.....	150
—	de la paroisse de Gageac	82
—	de la justice de Saussi-	
—	gnac, hors Razac....	129
—	de la paroisse de Razac	
—	de Saussignac.....	63
—	de Monestier et Sainte-	
—	Croix.....	57

Total égal.....	5,895 ¹ 4 ^s
-----------------	-----------------------------------

Il fut compté :

Au seigneur de Biron pour solde de la vente de sa forêt de Clérans.....	766 ¹ 13 ⁴
A divers bourgeois, pour avances faites à la communauté.....	5,274 ¹ 15 ⁴
Pour le salaire des élus, procureur du roi et gages du receveur comptable :.....	
1° Aux élus, procureur, etc., pour vacations à faire l'assiette de l'imposition de 12,640 livres	410 ¹
2° Au sieur Eyma, comptable, pour ses gages et droit de levée, à 12 deniers tournois par livre des sommes qu'il a fait rentrer, soit sur 6,744 livres 5 sols 2 deniers.....	337 ¹ 5 ⁴ 9 ⁴
3° Pour divers voyages.....	150
4° Pour façon du compte-rendu et double d'icelui.....	9 ¹
Total.....	6,946 ¹ 33 ⁴ 13 ⁴
Après réduction.....	6,947 ¹ 13 ⁴ 13 ⁴
Les dépenses s'élevant à.....	6,947 ¹ 13 ⁴ 13 ⁴
Les recettes à.....	6,744 ¹ 15 ⁴ 12 ⁴
Il vient un excédant de dépenses sur les recettes de.....	202 ¹ 18 ⁴ 1 ⁴

Le sieur Licton, boursier, l'an (1576-1577) (1) fut chargé par Eyma, précédent comptable, de faire rentrer la somme de 5,895 livres 4 sols, se balançant en déficit dans les caisses de la communauté. Elle devait être employée « à la refection » ou réparation dud. pont et aux affaires de lad. ville, et ce, » suyvnt jurade ou advis ou délibération de messieurs les » officiers, syndic, consuls et autres habitans de lad. ville... »

Les guerres ayant alors de nouveau désolé la Guyenne, et

(1) L'année consulaire commençait le 22 juillet, jour de Sainte-Magdelaine, et finissait l'année suivante à la même date.

à leur suite sans doute, les jurades ayant disparu, nous n'avons pu découvrir ce qu'il advint de cette somme et si la communauté put rentrer en sa possession.

CII. DURAND.

(*La fin prochainement.*)



LETTRE DU CHANOINE ARMAND DE GÉRARD-LATOIR

A DOM MABILLON.

Sarlat, 27 août 1693.

Mon. très-révérend Père(1),

Je receus tant d'honnêteté de la part de Votre Révérence, la dernière foy que je me donn(ay) l'honneur de lui écrire, que cela m'oblige de m'adresser encore a elle sur quelques difficultez d'histoire et d'antiquitez, persuadé qu'il n'y a personne plus habile que vous, mon Révérend Père, pour les résoudre. Il y a plus de 45 ans, qu'étant a Toulouze avec Monsieur Baluze (2), nous travaillions à ramasser des mémoires, chacun pour l'histoire de la Province, M. Baluze pour le Limouzin, et moy pour le Périgord. Mais, si vous le voyez, il ne faut pas le faire souvenir de cette vieille datte, parce que, comme vous savez, les perruques rajeunissent les gens. Je pense qu'après avoir donné au public son Histoire des Papes d'Avignon (3) qui sera vers le mois prochain, il fera imprimer

(1) Dom Jean Mabillon, religieux bénédictin de la Congrégation de St-Maur, né en 1632 à St-Pierre-Mont, diocèse de Rheims, mort dans l'abbaye de St-Germain-des-Près lès-Paris en 1707.

(2) Etienne Baluze, né en 1630, mort en 1718. — Le chanoine de Gérard était en correspondance suivie avec lui.

(3) L'ouvrage *Vita Paparum Avenionensium* parut cette année 1693, en 2 vol. in-4°.

mer, l'hiver prochain, son Histoire de Tulle, et moi, dressant quelques mémoires pour ce pays, il m'est venu dans l'esprit quelques difficultés au sujet de notre cimetière, qui est fort ancien.

La 1^{re}, est que je trouve un mémoire qui porte, qu'en l'an 1515 il y avoit dans le trésor de notre Eglise cathédrale plusieurs belles reliques qui y avoient été conservées depuis Charlemagne... ensemble une bulle du pape Léon III^e, écrite sur l'écorce d'arbre, plombée et scellée, par laquelle il étoit porté que ce pape, en présence de l'Empereur Charlemaigne, avoit consacré ladite eglise et le cimetière et donné des indulgences, etc., (1) sur quoy il y a deux difficultez. Touchant la 1^{re}, du sacre de Léon III, en présence de Charlemagne, il y a longtems que, sur ce sujet, je fis une dissertation et l'envoyé à feu le R. P. Bollandus, par laquelle je faisais voir

(1) Il y a dans le 15^e volume, p. 11 du Fonds Périgord, (Bibliothèque Nationale. Départ. des Ms), une note ainsi conçue :

« 1504. — In rotulo maximo processus inter Dominum de Beinac et Dominum > Episcopum Sarlatensem, dicitur, ex parte Episcopi, Sarlatum fundatum fuisse ab > Rege Clodoveo, a Gothis destructum, a Pipino reedificatum, iterum ab ejus hos- > tibus destructum, mox a Carolo Magno reparatum, a Sancto Leone III benedictam > ecclesiam et imprimis Sancta Spinâ decoratam, Hinc et leucam in circuitum > ipsi attributam, imprimis Baroniam de Beinaco. » (Ex archivis de Beinaco.)

Le mémoire cité par le chanoine de Gérard, sous la date de 1515, et le rôle de 1504, analysé par Prunis (?) sont évidemment deux pièces d'un même procès, dont je trouve d'ailleurs la trace dans un ancien inventaire des archives de l'hôtel de ville de Sarlat, comme il suit :

« (Sans date). — Mémoire pour Armand de Gontaud de Biron, évêque de Sarlat, et le syndic de Sarlat et habitants contre Geoffroi de Beynac.

» Mémoire pour le seigneur de Beynac, contre la ville de Sarlat.

» Mémoire pour la ville contre le seigneur de Beynac.

» Réplique de la communauté contre le seigneur de Beynac.

» 24 janvier 1514. — Arrêt du Parlement pour assigner Geoffroi et François de Beynac à comparaitre devant la Cour.

(Inventaire des Arch. de l'hôtel de ville de Sarlat, xviii^e siècle.)

Ce procès s'éleva au sujet des limites des juridictions temporelles de Sarlat et de Beynac.

Les données historiques fournies par des documents de cette nature ne peuvent être accueillies qu'avec la plus grande circonspection, à titre de renseignements, tout au plus, et comme indiquant seulement, d'une manière approximative, l'état de la tradition locale au commencement du xvi^e siècle, sur cette question si obscure de l'origine du monastère de Sarlat.

que les auteurs contemporains, rapportez par M. Duchesne, « De Script. Franc. », marque l'Itinéraire des deux voyages que le pape Léon III fit vers cet Empereur (1). Mais il ne paroît point qu'il passât en Provence, Languedoc, Querci, Périgord, etc ; par où passan, selon la tradition, il a partout consacré des églises, et il y a de l'apparence que, s'il eût fait ce 3^e voyage avec cet Empereur, que les historiens en eussent parlé : et ce silence est d'un grand poids : mais aussi, tant de consécérations d'Eglises et tant de Provinces qui conviennent en ce point, méritent d'être pesées ; j'avoue que, quand on se fait vieux, la critique de ces choses devient plus large et moins sévère, on donne quelque chose à la bonne foi de la tradition et des actes qui se trouvent dans les archives de ces églises. Je serais bien aise de savoir votre sentiment et si je dois passer ce point et rapporter la chose historiquement, sans l'examiner autrement, comme ont fait nos prédécesseurs. La 2^e difficulté regarde la bulle sur l'écorce d'arbre (2). Ce point-là vous regarde uniquement. Si j'avois présentement en main votre excellent ouvrage : « De re Diplomatica » peut-être que je trouveroy la résolution de ma difficulté, savoir, si du temps de Leon III, on écrivoit les Bulles sur l'écorce d'arbre (3). Je pense que « *ad perpetuam rei memoriam* » (4) ne convient pas bien à cette sorte de papier, car je trouve que l'écorce d'arbres qu'on nous vient de Canada ne dure pas. Je croy bien que, du tems de ce pape, on écrivoit sur du parchemin, il est seulement question de savoir, si, en ce tems-

(1) En 799 et 804.

(2) C'est-à-dire sur papyrus.

(3) Le papyrus fut importé d'Égypte en France vers le VI^e siècle. — Il fut principalement employé à l'époque mérovingienne. Vers la fin du VII^e siècle, il disparut complètement pour les diplômes royaux, et ne servit plus, jusqu'à Charlemagne, que pour les lettres missives. Les papes l'employèrent jusqu'au XI^e siècle, pour les actes portant concession de privilèges. (Dictionnaire de diplomatique. Dom de Vaines.)

Cette mention de l'emploi du papyrus ne serait donc pas à elle seule une raison suffisante pour rejeter l'authenticité de cette prétendue bulle de St Léon III, ainsi que le chanoine de Gérard a l'air de le supposer.

(4) « *Ad perpetuam rei memoriam* » formule qui se plaçait en tête des Bulles et Brefs. — On dit plus souvent maintenant : *Ad futuram rei memoriam*..

là, on écrivait parfois sur l'écorce et si on peut rapporter ce mémoire de la manière qu'il est couché. Il n'y a pas encore trois jours qu'un missionnaire de Saint-Lazare me disoit qu'il avoit vu dans les Archives du Puy en Velay une bible fort ancienne, écrite alternativement, sur l'écorce d'arbre et sur le velin. Je crains fort que quelqu'un de nos moines, pardonnez-moy si je dis Bénédictins, car tous n'étoient pas savans comme vous, ont ajouté cette circonstance d'écorce d'arbre pour rendre par là la Bulle plus authentique, et le fait plus certain. Croyez-vous que je doive taire cette circonstance, ou en faire mention ?

Le 2^e chef regarde une tour fort ancienne (1) qui est au milieu de notre cimetière, formée en pain de sucre, très-bien bâtie ; toutes les assises sont très-bien marquées ; élevée d'environ 45 pieds, elle est montée à deux étages et marquée par le dehors de cinq cordons. On ne sait pas à quel usage elle a été bâtie. Les Pères Jésuites qui viennent prescher en ville, m'ont dit plusieurs fois qu'ils avoient vu quelque chose de semblable dans presque tous les cimetières des Bénédictins, comme à Poitiers (2) ; mais qu'ils n'en avoient jamais vu de si élevées. On l'appelle ici communément le fanal du ci-

(1) Ce petit monument, très-curieux, et admirablement conservé, date de la deuxième moitié du xii^e siècle. Il paraît être contemporain du clocher de la cathédrale (ancienne abbatale).

(2) Il s'agit, sans aucun doute, du monument qui s'élevait jadis près de l'ancienne église de l'abbaye bénédictine de St-Cyprien de Poitiers, et dont les fondations ont été retrouvées, en 1874, lors des fouilles faites dans l'enclos des PP. Dominicains, par une commission de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

Lorsqu'on jette les yeux sur le dessin du monument de Poitiers, dessin qui est annexé au rapport de M. de Longuemar sur les fouilles, on est frappé de son air de proche parenté avec la chapelle du cimetière de Sarlat. Même disposition circulaire, même mode de couverture en pierres soigneusement appareillées, même appareillage, mêmes proportions générales. De plus, ces deux édifices s'élevaient également très-près de l'église abbatale.

Il y a là de fortes analogies, mais il est absolument impossible de reconnaître au monument de Poitiers la même destination qu'à la chapelle de Sarlat.

En effet, le monument de St-Cyprien était complètement ajouré à sa base, la masse de la construction reposant sur des colonnes et colonnettes qui, reliées entre elles par des arcs, formaient à fleur de terre des baies géminées.

L'édifice de Sarlat, au contraire, contient dans sa partie inférieure une chapelle

metière (1), ce qui donne assez à entendre qu'il y avoit là autrefois une lampe toujours allumée. En effet, il y a au milieu de la voute une chapelle au bas étage, bien voutée que j'ay remise et bénite pour y célébrer la messe. Il y a au milieu de la voute un trou par où passeroit un pain d'un sou,

voutée, éclairée seulement par trois baies à plein cintre, longues et étroites à l'extérieur, fortement évasées à l'intérieur.

Autant le monument de Poitiers était à jour et léger dans sa base, autant celui de Sarlat est massif.

Les deux monuments sont couverts en pierres appareillées, mais la couverture du monument de Poitiers était absolument conique, la couverture de la chapelle de Sarlat est ovoïde.

Enfin, le monument de Poitiers ne contient que deux parties : la partie ajourée, comprise entre le sol et les chapiteaux des colonnes, et la couverture conique qui s'appuyait sur ces chapiteaux. Celui de Sarlat comprend trois parties : la chapelle d'en bas, un réduit au-dessus, auquel on accède par une porte extérieure et la couverture ovoïde.

Donc, si les analogies entre ces deux édifices sont frappantes et méritent toute l'attention des archéologues, les différences sont considérables et essentielles, et l'on ne peut songer à comparer, comme le chanoine de Gérard le fait à tort, ces deux monuments au point de vue de leur destination.

(1) On l'appelle encore la Lanterne des Morts, la Tour ou Chapelle de Saint-Bernard.

Il est difficile, je crois, de voir une lanterne des morts dans le monument du cimetière de Sarlat. Je crois que rien ne peut donner lieu à une pareille attribution.

Ce qui est parfaitement certain, c'est qu'il a servi à une époque plus ou moins ancienne de chapelle funéraire : peut-être même pourrait-on arriver à déterminer que ce fut là sa destination primitive ?

Voici ce que raconte le chanoine Tarde :

« Le 6 décembre 1561, un des plus factionnaires (*sic*) lutériens de Sarlat, nommé » Jean del Peyrat, fut enseveli dans le fanal du cimetière, qui est une chapelle faite » en dôme par le dedans et en pyramide par le dehors, size au milieu du cimetière, » sans prêtres, sans flambeaux, et sans autre compagnie que trois ou quatre » hommes de sa secte, ce qui fut trouvé fort nouveau, aussy fut-ce le premier que » Sarlat vit ensevelir à la lutérienne. »

On remarque aussi, à l'intérieur de la chapelle, une ceinture funèbre, semée d'écussons, portant un arbre et un chef à trois étoiles, timbrés d'un casque, signe certain qu'un personnage assez considérable y fut enseveli. — Cette ceinture funèbre paraît dater du *xvii^e* ou peut-être du *xviii^e* siècle.

Il est donc certain qu'il existe des caveaux dans la chapelle. Pour décider si celle-ci a été, dès l'origine, affectée aux sépultures, ce qui ne serait pas impossible, il serait nécessaire de mettre à jour ces caveaux, et de déterminer s'ils sont contemporains de l'édifice ou s'ils lui sont postérieurs. Ce serait là un élément important, pour la solution de la question, et on arriverait peut-être à conclure que cet édifice n'est qu'un ancien ossuaire.

et cinq ou six (autres) petits trous, sans doute pour l'usage des lampes.

J'espère que vous me ferez la grace de m'informer en deux mots ce que vous en croyez, tant par la lecture de vos histoires que par l'expérience de vos voyages. On ne doit pas s'étonner que les chrétiens aient mis des lampes toujours allumées dans leurs cimetières, puisque les payens même, qui n'avoient pas la même créance, ni de la resurrection, ni du bonheur des SS., en mettoient même dans les tombeaux qui ne s'éteignoient que par l'air étranger, dont on a perdu le secret. Le haut étage est aussi très-bien vouté, on y entre par le dehors par le moyen d'une échelle portative qui doit estre fort longue, parce que la porte en est fort haute (1). On ignore l'usage de cette chambre ou cabinet, qui est assez grand. Il y a des clairs jours aux quatre vens, mais par où un homme ne pourroit passer. Les uns ont cru que c'étoit là où les anciens religieux Bénédictins tenoient leurs papiers en toute seureté du feu : d'autres pensent que c'estoit là une des prisons des religieux. Il est certain qu'ilz eussent esté là en un lieu le plus élevé de la ville pour la veüe de la campagne et pour la seureté, car les murailles du cimetière sont des murailles de ville d'une épaisseur et hauteur prodigieuses. J'espère aussi, sur la cognoissance que vous avez que vous me ferez la grace de me dire ce que vous en pensez.

Pour moi, je vous avoudrai ce que j'ay pensé depuis que je me suis donné l'honneur de vous écrire. Je pense donc qu'on cherche là des mystères où il n'y en a point. Je voudrois expliquer la chose très-simplement : que l'usage de ce second étage n'étoit autre que pour servir à attacher les lampes pandües dans la chapelle qui est au dessous, et recevoir la fumée qui s'évaporoit ensuite par les quatre clairs jours et par deux trous de la 2^e voute qui vont jusques au plus haut de la tour. Je n'ay pas eu la hardiesse d'y monter par une échelle portative, ny, jusques à presant d'y faire monter exprès pour y faire remarquer toutes choses : car, comme vous savez, il

(1) A quatre mètres du sol environ.

faut estre naturellement curieux pour remarquer toutes choses dans un lieu où l'on entre sans dessein. La résolution de ceci dépend de l'usage de vos monastères. Ceci me fait souvenir d'un autre usage de vos anciens monastères. C'est qu'il est dit, dans les miracles de St-Sacerdos, notre patron, dont je compose actuellement la vie (1), que le feu s'estant pris au monastère, c'estoit vers l'an 900, et alloit brusler toute l'église : « Tunc repentè fit clamor, fragor exoritur... ad ipsam S. Salvatoris Basilicam usque provehitur, verumtamen ad funes (2) lignorum concurritur, sonus illorum procul diffunditur etc. » Qu'est-ce que tout celà ? Est-ce qu'en ce tems-là ces bons religieux n'avoient pas de cloches ? Etait-ce des marteaux qui frappoient sur des aix pour faire bruit et pour appeller le peuple ? Peut-on juger de cet usage du tems de ce miracle ? Car il est dit au commencement de ce miracle : « Recente tempore quo in prædicta S. Salvatoris ecclesia S. Sacerdotis fuerunt membra recondita, pistrinum monachorum, ipso S^{to}-Parascevenes die, forte cœpit exuri. » Or, cette translation se fit du tems de Louis le Debonnaire, fils de l'Empereur Charlemaigne.

Le 3^e chef est au sujet du miracle que fit St-Bernard dans Sarlat en bénissant des pains pour les malades, dont il est

(1) Cette vie de St-Sacerdos n'a jamais été publiée. Le manuscrit n'existe plus, que je sache. Ce travail n'a même pas dû être terminé, car le chanoine de Gérard mourut fort âgé vers l'année 1693.

(2) Le chanoine de Gérard ou son copiste avait fait tout simplement une erreur de lecture, — ainsi que j'ai pu m'en convaincre moi-même sur le ms. conservé à la Bibliothèque Nationale, Fonds latin 5575. — Ce manuscrit du ^{xii}^e siècle, qui provient de l'ancienne bibliothèque Colbert, contient la vie et les miracles de St-Sacerdos, tels qu'ils sont imprimés dans les Bollandistes. Il est malheureux qu'il soit incomplet de quelques feuillets, contenant certains miracles du Saint.

C'est sur ce manuscrit qu'a été faite très-certainement la mauvaise lecture. Quelqu'un peu habitué aux écritures anciennes peut lire très-facilement *lignorum* au lieu de *signorum*. Cependant l's se trouve assez nettement formé, et ne peut donner lieu à aucune hésitation. Les Bollandistes (tome II de mai) lisent aussi *lignorum* et, dans leurs notes, font des efforts inouïs pour arriver à démontrer que, dans les monastères, on se servait quelquefois d'appareils de bois pour remplacer les cloches de métal.

Cette erreur est, d'ailleurs, rectifiée dans le supplément de mai. *signa*, disent-ils, d'où : *seing*, *toc seing*, *tocsin*.

parlélib. 3, cap. v de sa vie, et qu'il fit en présence de Geoffroy, e. de Chartres (1). La tradition du pays porte qu'il fut fait dans le cimetière, et on marque encore l'endroit où l'on a dressé un autel et posé une croix. Comme vous avez travaillé sur ses ouvrages et donné au public la dernière édition qui est si excellente et qui a été si bien reçue, vous avez peut-être examiné une difficulté de chronologie qui me fait de la peine. Mais dans le tems que j'écris ceci, je n'ay aucun ouvrage de St-Bernard en main, ayant prêté le mien ; mais « *pauca benè intelligenti* », c'est que le Card. Baronius rapporte ce miracle en 1148 (2), feu M. Tarde dans ses mémoires de Sarlat, l'an 1150, et je trouve que Gaufridus e. de Chartres, qui étoit présent à cette action miraculeuse, et qui vouloit l'interpréter, mourut, selon M. Chenu et MM. de Ste-Marthe, l'an 1138, c'est-à-dire dix ans avant. Il faut, s'il se peut, sauver le miracle et la chronologie, c'est-à-dire concilier, l'un avec l'autre. Cela se peut aisément, en anticipant de dix ans le tems du miracle si la suite de la vie le peut permettre. En tout cas, on pourroit dire que l'historien, c'est-à-dire Gaufridus, moine de Clervaux, se pourroit être trompé en y aposant des circonstances qui empêcheroient de

(1) St Bernard, allant prêcher dans le Toulousain et l'Albigeois contre les Henriens, passa deux fois par Sarlat ; la première fois vers le mois d'avril 1147, et la deuxième, vers le mois d'août de la même année. Il est probable que c'est lors de son premier passage à Sarlat qu'il fit son célèbre miracle des pains, en présence d'Albéric, cardinal, évêque d'Ostie, légat du St-Siège, et de Geoffroi évêque de Chartres.

Geoffroi, évêque de Chartres, n'étoit pas mort en 1147, comme l'avance le chanoine de Gérard, sur la foi de Chenu et des frères Ste-Marthe. — Voici ce qu'on lit dans le *Gallia Christiana*, édition de 1744, à l'histoire de l'Église de Chartres :

« In quo anno mortuus est Dominus Gaufridus, Carnotensis episcopus, evolutis post obitum ejus xlv diebus, anno videlicet ab Incarnatione Domini 1148... hebdomada Martii II, fer. v ipsius hebdomadæ. » (Charte de l'abbaye de Josaphat, où Geoffroi fut enseveli.)

On conclut de là que Geoffroi mourut le 24 janvier 1148 (v. st.).

Les autorités du chanoine de Gérard se sont donc trompées, et, par suite, pour employer les expressions du bon chanoine, « le miracle de St-Bernard et la chronologie, se sauvent » le plus aisément du monde.

(2) Baronius, dans ses *Annales*, raconte le miracle des pains sous l'année 1147 et non sous l'année 1148.

l'avancer, puisque dans le fonds et en soy, le miracle est véritable avec ses circonstances, mais l'historien pourroit l'avoir mal placé.

Je vous demande pardon de l'importunité que je vous donne : à qui se peut-on adresser qu'aux personnes habiles en toutes matières? Vous l'avez fait paroître dans tous vos ouvrages, et nous avons l'obligation à M. l'abbé de la Trappe (1) de ce que vous venes de donner de si beaux et si savants traités au public. Vos PP. de Lorraine ont commencé à ébrécher la Bible de M. Dupin. Dom Martianay (2) fait examiner la chronologie du Vieux Testament et du texte et de la version des LXX. Dom Bernard de Monfaucon (3) dans son Histoire de Judith (4), (ce qu'il dit d'Herodote et de Ctésias me paroît fort bon), a donné de grands éclaircissements sur l'histoire des Assyriens et des Mèdes, et il y a lieu d'espérer qu'il ne s'arrêtera pas là, sans compter ceux qui travaillent aux éditions des SS. Pères. Ainsi l'on voit combien les sciences fleurissent dans votre monastère, dont vous êtes le p^r mobile. C'est là une preuve vivante contre M. l'abbé de la Trappe. Je suis avec beaucoup de respect,

Mon très-révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur.

GÉRARD, chan. et vic. gnal.

A Sarlat le 27 août 93.

(1) Dom Armand-Jean Le Bouthilier de Rancé, abbé de la Trappe. — Fondateur des Trappistes. Bénédictins réformés de la stricte observance.

L'abbé de la Trappe publia le *Traité de la sainteté et des devoirs dans l'état monastique* dans lequel il attaque vivement les études des moines et principalement celles des Bénédictins de la congrégation de St-Maur. — Celle-ci choisit Dom Mabillon pour entrer en lice avec l'austère abbé de la Trappe. Dom Mabillon publia alors son *Traité des Etudes monastiques* en 1691, dans lequel il développe victorieusement la thèse que les moines peuvent et doivent s'appliquer au travail intellectuel.

(2) Dom Martianay, mort à Saint-Germain-des-Prés en 1717.

(3) Dom Bernard de Montfaucon, 1655-1741.

(4) *La vérité de l'Histoire de Judith*, in-12, 1688.

Au dos : *Au Très-Reverend Père
Le Reverend Père Mabillon, religieux Benedictin de la Congrega-
tion de St-Maur*

à Paris

Scellé aux armes du chanoine de Gérard : un croissant entouré de
5 étoiles. — Couronne de comte. — Derrière l'écu, un bâton prioral ?

(Bibl. nat., Fonds Picardie, dom Grenier, vol. 49. p. 47, original).

Pour copie conforme :

Gaston DE GÉRARD.

LETTRE

AU SUJET DE LA BIOGRAPHIE DE L'ABBÉ D'AYDIE.

A Monsieur Villepelet.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Monsieur, l'intéressant travail dont vous avez bien voulu me permettre de prendre connaissance, avant qu'il soit soumis à la Société archéologique, dont j'ai l'honneur de faire partie, sans pouvoir prendre part à ses délibérations. Jamais je n'ai senti plus péniblement l'infirmité dont je suis atteint, qu'en me voyant privé par elle d'assister à vos séances.

Je me permets d'appeler l'attention de l'auteur de ce travail sur une inexactitude dont nous sommes du reste, mon père et moi, les premiers coupables, et que je saisis volontiers cette occasion de réparer. Dans une notice manuscrite, communiquée jadis par mon père à M. Sainte-Beuve, imprimée plus tard dans une Revue, *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, et dont l'auteur de la présente notice sur l'abbé

d'Aydie cite quelques fragments, il est dit, en effet que « le vicomte de Nanthiac n'eut qu'une fille, mariée au comte de Bonneval, et que cette dernière eut également une fille unique, devenue la vicomtesse d'Abzac... » « La tige discrète, ajoute l'auteur de la notice sur l'abbé d'Aydie, ne portait à chaque fois qu'une fleur unique... » (page première du troisième cahier. Note 44). C'est là une erreur. J'ai lieu de croire que la fille *unique*, en effet, de Céline de Nanthiac, fille *unique* elle-même de Mademoiselle Aïssé, et mariée au vicomte de Bonneval, a eu d'autres enfants que la vicomtesse d'Abzac. On comptait bien sur elle pour continuer la famille, une des plus anciennes et honorables du Limousin. Car je trouve parmi les pièces jointes à la notice sur l'abbé d'Aydie, une lettre de ce dernier à la marquise de Créqui, en date du 19 février 1761. Peu après la mort du chevalier, et répondant à des inquiétudes qu'avait sans doute exprimées la marquise sur les conséquences que pouvait avoir cette mort pour madame de Nanthiac et les siens : «... Je viens vous rassurer, dit-il, sur sa situation. Elle a un mari qui a eu la tête mauvaise, mais qui est d'une humeur égale, douce et bonne... Elle n'a qu'une fille mariée à M. le vicomte de Bonneval... héritier de M. le comte de Bonneval, qui n'a pas d'enfants, et dont la femme est hors d'état d'en avoir... » Tout me porte à croire que la vicomtesse de Bonneval n'a pas trompé les espérances de la maison... Le fait, au surplus, est bien facile à vérifier.

Marie de Sainte-Aulaire, sœur de l'académicien, avant d'épouser François d'Aydie, avait, en 1682, été mariée en premières noces avec son cousin Gabriel de Sainte-Aulaire de Fontenilles, mon cinquième aïeul, veuf alors de Jeanne-Marie de Talleyrand. Je possède une lettre autographe du marquis de Sainte-Aulaire à sa sœur la vicomtesse d'Aydie, en date de Sceaux, le 1^{er} août 1723...

« ... Je suis quasi toujours à Sceaux, dit-il, où on joue et on versifie beaucoup. Madame Dreuillet, présidente de Toulouse, qui fait de jolis vers, a renouvelé ce goût chez Madame la duchesse du Maine. Je pourrais vous en dire qui vous amuseraient, si on n'avait exigé sur cela un grand secret.

Je vous dirai seulement ce qui a couru de moi, par ce qu'il est aisé à retenir... » et il lui rapporte le quatrain si connu : « *La Divinité qui s'amuse... etc.* » J'ai retrouvé quelques pièces qui le sont moins et qui prouvent qu'on n'était pas prude à la Cour de Sceaux. Celle-ci entre autres, autographe, intitulée : « Chanson de Madame la duchesse du Maine pour M. de Saint-Aulaire qu'elle appelait son berger, et à qui elle proposait de venir voir lever avec elle l'étoile de Vénus. » Sur l'air de *Joconde* :

Promenons-nous dans ce verger,
Disait une bergère ;
Pour voir l'étoile du berger,
Suivez-moy, Saint-Aulaire.
L'étoile, dit-il entre nous,
Peu m'importe, ou je meure !
Mais je voudrais bien avec vous
En savoir trouver l'heure !

Ceux-ci encore, du marquis à madame de Bérenger, habituée de la Cour de Sceaux comme la présidente Dreuillet, qui avait entrepris de le convertir, et le pressait d'aller à confesse :

Ma bergère, j'ai beau chercher,
Je n'ai rien sur la conscience ;
De grâce, faites-moi pécher...
Après je ferai pénitence !

A quoi la belle prêcheuse répondait impromptu :

Si je cédaï à ton instance,
On te verrait bien empêché !
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence !..

On comprend que la duchesse du Maine ait désiré « le plus grand secret » pour ces jeux d'esprit et cette liberté de conversation passablement compromettante. Du reste, les exhortations de M^{me} de Bérenger ne furent pas sans fruit, car le

marquis de Sainte-Aulaire fit pénitence et mourut en bon chrétien. Mon grand-père nous a souvent raconté comme une tradition de famille, que notre grand-oncle avait auprès de lui, au moment de sa mort (décembre 1742), ses arrière-petits-enfants, alors fort jeunes, les ducs d'Harcourt et de Beuvron, et que, par un scrupule de conscience, il fit brûler par eux, en sa présence, plusieurs cahiers de poésies, qu'il se reprochait d'avoir composées sur des sujets trop libres. Il en était ainsi presque toujours au XVIII^e siècle. Dans cette société si frivole, si démoralisée même, on avait conservé trop de savoir-vivre pour ne pas bien mourir.

Au sujet d'Armand comte d'Aydie, qui avait épousé sa cousine germaine, Marie-Angélique d'Aydie, sœur du comte de Rioms, dame du palais de Madame la duchesse de Berry, et morte en 1717, à l'âge de dix-neuf ans, nos traditions de famille ne confirment pas le jugement dédaigneux qu'en porte dans ses *Mémoires*, avec sa malveillance ordinaire, le duc de Saint-Simon. « ... Il n'était pas, dit-il, pour fortifier beaucoup un parti, et à la naissance près, je ne vois pas ce qu'un parti en pouvait faire... » Ma grand'mère nous a souvent raconté, comme le tenant de ses grands parents, que, gravement compromis dans la conspiration de Cellamare, le comte d'Aydie ne dut son salut qu'à son courage et à une grande présence d'esprit. Il jouait aux échecs dans le salon même du Régent, lorsqu'on y vint annoncer la découverte de cette conspiration. Il ne manifesta aucune émotion, acheva tranquillement sa partie, et sortit du palais avant que l'ordre de l'arrêter eût été donné. A quelque distance du Luxembourg, il trouva, par les soins de son oncle, le marquis de Sainte-Aulaire, un cheval et de l'argent. Cette circonstance est constatée par le testament du marquis, fait en novembre 1742, peu de jours avant sa mort, et où on lit : « Je dispose pour les réparations de l'abbaye de Ligueux d'une somme de quatorze cent livres à moi due par le comte d'Aydie ; mille livres en argent, et un cheval du prix de quatre cent livres, que je lui prêtai quand il alla en Espagne... » La duchesse du Maine, dans les interrogatoires qu'elle subit, persista à affirmer qu'elle avait vu deux fois seulement le comte d'Aydie, et

qu'elle ne lui avait pas parlé d'affaires. Il se sauva en Espagne, avec son cousin le marquis de Pompadour, et fut bien reçu par Philippe V, qui lui confia des emplois considérables et lucratifs. Il paraît en effet avoir rapporté d'Espagne beaucoup d'argent, quand il revint quinze ans plus tard en Périgord. Les circonstances de ce retour sont trop bien racontées dans la notice sur l'abbé, frère du comte, pour qu'il y ait rien à y ajouter ici. Je possède un portrait d'Armand d'Aydie, que mon père se rappelait avoir vu dans son enfance au château de la Mancellière, près de Dol, en Bretagne, où ma grand'mère et mon père sont nés, qui appartenait à M. de Noyan, et d'où ce dernier avait apporté ledit portrait à Etiolles, après avoir vendu la Mancellière.

Le chevalier d'Aydie mourut à Mayac, en 1761. Une lettre de l'abbé à la marquise de Créquy, rapportée parmi les pièces jointes à la notice, donne d'intéressants détails sur les sentiments de tous les membres de la famille à cette occasion. En voici une autre, inédite, que je retrouve dans mes papiers, et qui peut avoir place ici. Elle est écrite et adressée au marquis de Ladouze, par un M. de Sainsenac, sur lequel je n'ai pu me procurer aucun renseignement, mais ami intime et proche parent sans doute, car le cachet porte l'empreinte des quatre lapins, armoiries de la maison.

» A Mayac, le x fevrier 1761.

« Tu m'as rendu justice, mon cher marquis, quand tu as pensé que je serais extrêmement affligé de la mort de M. le chevalier d'Aydie. J'en suis inconsolable, et quoique j'aye fait de grandes pertes, essuyé de grands malheurs, nul evenement n'a répandu plus d'amertume dans mon cœur. Quel ami nous perdons, mon cher Ladouze, surtout toi, dont il connaissait toutes les bonnes qualités. Et pour moi, à travers mes défauts, il avait découvert ce qu'il pouvait y avoir de bon en moi, et il joignait à une sincère estime, l'amitié la plus tendre et la plus prévenante. Je n'osais parler de mes besoins devant lui; souvent il les devinait, et si je n'avais mis des bornes à sa generosité, je me trouverais lui devoir

des sommes considérables, car son amitié croissait avec mes malheurs. Et nous le perdons, ce digne ami, dans un instant. Cinq heures nous l'enlèvent, sans qu'il puisse profiter d'aucune espèce de secours ! Il est quelquefois des morts, qui quoique douloureuses, laissent quelques sujets de consolation. Mais à celle-ci, tout le monde perd, et personne ne gagne... Hélas ! il sentait venir sa mort. Il fit un testament d'abord après le mariage de sa petite fille, et un homme digne de foi m'a assuré qu'il était porté à résigner son bénéfice. Mais tu connais la générosité des cœurs de ceux qui auraient pu en profiter. Ils rejetèrent cette idée bien loin, et certainement plaignent mille fois plus le bénéficiaire que le bénéfice... »

Le reste de la lettre est sans intérêt.

Dans une feuille de nouvelles à la main, espèce de gazette manuscrite en forme de lettre, comme on s'en faisait adresser en province, avant que le journal, devenu objet de première nécessité, eût été mis à la portée de tous, sous la date : « A Paris, ce 19 septembre 1740. » On lit : « de Rome, du 2. M. l'abbé d'Aydie, aumônier du Roi, arriva ici le 28 du passé, de Venise, et le lendemain il eut audience du pape, dont il reçut des marques de bonté et de distinction. Il est sur son départ pour retourner en France avec M. l'abbé de Vantadour... » Je retrouve encore dans mes papiers deux lettres de l'abbé d'Aydie, écrites de sa main, en date de Paris ce 19 décembre 1756, et de Mayac ce 24 avril 1763, adressées au comte et au marquis de Ladouze. Mais ces lettres relatives à des affaires de famille, n'ont qu'un intérêt d'autographes. Il en est de même de plusieurs billets ou lettres, de M. et de madame de Nanthiac, de madame de Bonneval, etc.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux ajouter à l'intéressante notice que vous m'avez communiquée. Je regrette que ce soit si peu de chose, et vous prie d'agréer avec mes remerciements l'assurance de ma considération la plus distinguée.

M^{re} DE SAINTE-AULAIRE.

RAPPORT

SUR LE RECUEIL : *Contes et Poèmes*, PAR M. G. TARDE. (1).

Messieurs,

La liste serait longue des œuvres d'histoire, de littérature, de sciences et d'art qu'a produites depuis sa fondation la Société historique et archéologique de Périgord. Son *Bulletin*, sorte de tribune pacifique ouverte à tous les écrivains de bonne volonté qui ont quelque souvenir du passé à faire revivre chez leurs concitoyens, n'admet rien de ce qui irrite et divise tant les hommes aujourd'hui : c'est dans la sphère sereine des études qu'est placée son œuvre collective. Aussi a-t-elle rendu et rendra-t-elle encore d'incontestables services en réveillant dans notre région l'esprit littéraire et scientifique, en se faisant, pour les travaux de l'esprit, comme un centre d'étude et de production, capable de réagir utilement contre certaines tendances fâcheuses de la vie provinciale. N'est-ce pas servir ainsi la cause du vrai progrès ?

Mais si vos travaux, Messieurs, doivent uniquement se borner à l'archéologie et à l'histoire locales, vous n'accueillez pas moins avec empressement toute œuvre littéraire produite en dehors de vos occupations ordinaires, pourvu que par son mérite elle contribue à la gloire de notre province.

La poésie, en particulier, ne vous est pas indifférente : elle vient parfois tempérer par la grâce et la suavité de ses pensées l'aridité de vos recherches à travers les annales du passé. Oui, Messieurs, la poésie a fleuri de tous temps sous notre beau ciel de Périgord. L'intelligence des hommes n'y est-elle pas, en effet, comme la nature du sol, d'une luxuriante fécondité ? Paulin de Périgueux, nos Troubadours dont les

(1) 1 vol. in-18, chez Calmann Lévy, Paris, 288 pp.

principaux furent les deux Arnaud de Mareuil et de Ribérac, Giraud d'Excideuil, et surtout ce Bertrand de Born, auquel notre confrère M. Léon Clédât vient de consacrer une thèse savante qui fera l'objet de mon prochain rapport, Marc de Mailliet, le père Frizon, La Calprenède et La Grange-Chancel occupent dans la poésie une place considérable. Et de nos jours nous avons vu marcher sur leurs traces avec de réels succès Pierre Lachambeaudie, Auguste Nadaud, Lafon-Labattut, dont vous avez déploré la perte récente, et plusieurs autres contemporains, (1) et enfin ces muses aimables, qui, si elles sont un ornement pour le Périgord, ne sont pas moins remarquées au sein de l'Académie des poètes, dont j'ai l'honneur d'être le correspondant.

Tous ces noms ne sont-ils pas une réfutation suffisante de cet auteur qui avait prétendu que la nature semblait avoir départi spécialement au nord de la Loire les dons éminents de l'esprit? Aussi était-ce, selon lui, rendre un service signalé aux provinces méridionales que de détruire le préjugé qui engageait leur jeunesse à se livrer aux ouvrages d'imagination et à négliger des genres plus graves, comme la philosophie, auxquels leur génie paraissait être plus propre. Notre histoire littéraire et le mouvement poétique qui se manifeste aujourd'hui peuvent répondre éloquemment à cette étrange assertion.

Telles sont, Messieurs, les réflexions que m'a suggérées tout d'abord la lecture de ces poésies intitulées *Contes et Poèmes*, dont notre confrère M. Gabriel Tarde, juge d'instruction au tribunal de Sarlat, vient de vous faire hommage, et dont je suis chargé de vous rendre compte : œuvre importante et d'une réelle valeur, qui enrichira encore d'un nouveau fleuron notre couronne poétique.

M. Tarde vous était connu depuis longtemps : héritier du nom et des talents du célèbre chanoine sarladais, dont j'au-

(1) Ce serait injustice de taire les noms de vos confrères MM. Ludovic Sarlat, auteur du recueil : *Aimer, Prier, Chanter* (1846); Elie de Biran, auteur du poème de *Livingstone*; Palut, lauréat de l'Académie des poètes, et Edgar La Selve.

rai à vous parler incessamment, ne vous a-t-il pas fait lire déjà des remarques ingénieuses sur les œuvres scientifiques de son grand-oncle, en vous prouvant qu'il n'était pas impossible d'être à la fois érudit et spirituel ?

La poésie vraie, celle qui émeut en parlant à l'âme un langage sorti de l'âme elle-même exercera toujours un empire sur les hommes. Les souvenirs d'enfance et de jeunesse, le spectacle de la nature, les douces impressions que laisse le pays natal, avec ses *eaux*, ses *cailloux*, ses *îles*, ses *sentiers*, ses *solitudes*, trouveront toujours à être retracés des oreilles attentives et des cœurs prévenus ; et, quand à la fraîcheur du coloris le poète mariera l'ampleur et la profondeur de l'idée, n'aura-t-il pas accompli une œuvre durable ? Tel est le caractère général des vers de M. Tarde, et je ne saurais mieux le faire comprendre qu'en pénétrant plus intimement au cœur de l'ouvrage lui-même par l'analyse de quelques-unes des pièces qui le composent, et par des citations qui, mettant en relief la manière de l'auteur, le feront mieux connaître et apprécier de vous.

Le dialogue intitulé : *Hermès*, de ce nom sous lequel André Chénier voulait, comme Lucrèce, chanter la nature des choses, rappelle cet infortuné poète par les souvenirs de la Grèce antique qu'il éveille. Cette scène dramatique atteste tout d'abord la grande facilité de votre confrère.

Mais la pièce, moins longue, qui la suit : l'*Armure*, dont l'inspiration est puisée dans la mythologie grecque, me semble préférable : le sujet en est plus clair, la forme peut-être plus soignée. Nous y voyons l'armure de la sage Minerve revêtir le beau corps de l'une des trois Grâces et lui inspirer l'amour de Platon.

La légende : l'*Oiseau mystique*, est un des plus beaux ornements du recueil. Cet oiseau est un rossignol apprivoisé, compagnon assidu d'un saint moine qui l'avait arraché à la griffe d'un faucon :

Il a tout quitté pour le suivre,
Son nid, ses amours et ses bois !

Touchante association, qui ne cessera qu'au tombeau !
Un soir, après de longues pérégrinations, le moine s'endormit pour ne plus se réveiller ; son fidèle ami, après l'avoir salué d'une dernière chanson, tomba mort dans sa bière à côté de lui :

Or, le saint à présent repose
Auprès de son fidèle oiseau ;
Là toujours fleurit une rose ;
Même on dit, prodige nouveau,
Qu'une voix confuse et touchante,
Comme d'une mère qui chante,
Fait de cette tombe un berceau...

Endormi, l'oiseau chante encore
La nuit, la longue nuit sans nom.
Du marbre sa voix semble éclore...
Mais, pour l'entendre, il faut, dit-on,
S'incliner bien bas, jusqu'à terre,
Elever son cœur solitaire
Bien haut, et l'avoir simple et bon.

Le conte du *Paraclet* nous dit avec une égale facilité les amours d'une demoiselle et d'un page, Odette et Roland. Ils s'échappèrent pour aller ensemble, Odette habillée en homme, entendre comme deux clercs les leçons d'Abélard, qui attirait alors des milliers d'élèves en son Paraclet. Le mystère se découvrit, et, après plusieurs épisodes, finement contés, nos amoureux finirent leur vie tourmentée, l'une dans un cloître, l'autre en Terre-Sainte.

Voulez-vous un tableau gracieusement peint ? Lisez ces quatre strophes, qu'on dirait inspirées de quelque scène du roman de Bernardin de Saint-Pierre :

Un enfant joli comme un ange,
Pieds nus, sifflant comme un oiseau,
Porte un grand panier de vendange
Plus grand que n'était son berceau.

Une petite fille range
Ses cheveux au bord d'un ruisseau.
Voici qu'il l'entraîne. Elle mange
De son pain au même morceau.

Cependant une averse tombe :
Le petit merle et sa colombe
S'abritent du vaste panier,

Et, sous cette étrange résille,
Rit leur double tête, qui brille
Entre les mailles de l'osier.

Combien nous plaisent encore ces doux souvenirs du clocher, ces tableaux de la campagne sarladaise que M. Tarde nous met sous les yeux ! La Dordogne, sur les rives de laquelle s'élève, à La Roque-Gageac, la pittoresque patrie du chanoine Tarde, inspire en plus d'un endroit la muse de son neveu :

Aux plus riants archipels de la mer
Je vous préfère, îles de ma rivière !

Et, après avoir célébré les vertes îles et les peupliers de sa rivière, il en chantera plus loin, dans des rimes charmantes, *Les beaux cailloux*, « *les galets miroitants*. »

Ses vers sont bien faits pour nous faire sentir toute la beauté de cette nature qu'il aime tant :

C'est un charme infini de dormir au murmure
D'un ruisseau, d'une abeille, entre les fleurs des prés...

Il s'adresse ensuite à *l'hirondelle* « aux ciseaux légers découpant l'air » :

Bel oiseau, dont l'amour est le seul oiselleur !

Les graminées qu'il va cueillir avec un ami sont même l'objet de ses vers :

Humbles et fines fleurs au charme aérien,
Déliçates, toujours tremblantes pour un rien,
Comme une âme inquiète au vent des destinées.

Il nous dépeint, comme le ferait le pinceau de Rosa Bonheur, la jeune paysanne, qui rentre en chantant au logis, par le sentier du coteau, après une journée laborieusement remplie :

Pieds nus, d'un pas léger, sous sa charge pesante,

.....

Sous son tablier plein d'herbe en fleur, svelte et grande,
Elle rentre à son chaume ; et le soleil couchant
Atteint ses grands yeux noirs sous leur verte guirlande ;
Et parfois la fatigue entrecoupe son chant.

Les souvenirs archéologiques offrent aussi au poète de belles inspirations. Il interroge les ruines de Cadouin et ses vieux cloîtres, dont les merveilleuses sculptures, vrai poème de pierre, font l'admiration des touristes et des savants. Parmi les sujets divers qu'y retrace la pierre, M. Tarde ne s'attache qu'à une simple tête et deux mains de moine :

Je passe les arceaux, les fines arabesques,
Les bas-reliefs sans nombre, et Job sur son fumier
Longuement dévoré par ses vers gigantesques,
Et saint Paul s'évadant, la nuit, dans un panier ;
Et mille inventions, subtiles et barbares,
Bref, tout l'intérieur d'un cerveau monacal,
Déployé, débordant sous ces voûtes bizarres
D'un luxe magnifique et d'un art inégal.
J'écarte les damnés que le diable torture,
L'Evangile et la Fable embrouillés à plaisir,
Et les piliers partout rongés par la sculpture
Comme la loi de Dieu par la dent du désir.

Parmi ces têtes sans corps dont les physionomies variées frappent son attention, il en est une qui l'arrête principalement, placée sous une console, au point de réunion de deux arceaux, tête enfoncée dans la pierre, même mutilée par quelque main brutale :

Une tête de moine et deux mains contractées :
C'est tout. Mais quelle angoisse, et quel trouble fervent !

Il demande au religieux artiste, qui a mis là le sceau de son génie, sans y laisser son nom, l'idée qui l'a poussé, quelles passions ont pu agiter son âme, et il sait tirer de ce simple sujet des notes d'un véritable lyrisme.

Dans la pièce : *Deux langues mourantes*, M. Tarde rend hommage à la langue poétique et à cette langue paloise, dont le vieil idiome fait aussi, Messieurs, l'objet de vos études :

Il est deux langues que j'adore
Et que je parlais autrefois ;
Il me vient des pleurs dans la voix
Si parfois je les parle encore ;

Et je sens un trouble soudain
Dont toute mon âme est saisie,
Au moindre mot de poésie
Ou de patois périgourdin.

Il me semble que je m'abuse
Quand j'entends ces sons inouïs,
Le doux parler de mon pays
Et le doux parler de la Muse ;

Et je savoure tour à tour
Cette double réminiscence :
L'idiome de mon enfance
Et le langage de l'amour.

Votre confrère réussit moins bien, selon moi, dans le genre philosophique. Dans sa pièce : *Les Possibles*, par exem-

ple, le lecteur a de la peine à dégager la pensée parfois trop vague du poète. En général, ce sont là des sujets qui ne gagnent guère à être présentés sous la forme poétique. N'est-ce pas Joubert qui a dit : « Le caractère de la poésie est une clarté suprême » ?

Le volume est clos par une pièce intitulée : *La Paix*, où l'auteur appelle de tous ses vœux le jour d'une paix éternelle entre les nations :

Un jour s'apaiseront nos rages inhumaines ;
Les fils des Francs, ô Dieu ! près des filles Germanes,
Boiront le vin d'amour au bord d'un fleuve ami,
Et l'on verra passer à travers la campagne
De joyeux compagnons de France et d'Allemagne
Foulant des ossements exhumés à demi !

Rêve sublime ! Mais, avant même d'en désirer la réalisation, les fils des Francs doivent-ils s'endormir dans l'insouciance, et oublier, avec le souvenir de leurs défaites, la tâche réparatrice qui leur reste à accomplir dans le présent et dans l'avenir ?

Dans cette course rapide à travers le livre de M. Tarde, j'ai dû laisser de côté nombre de pièces remarquables à des titres divers : leur analyse, quelque limitée qu'elle pût être, m'aurait entraîné trop loin.

Je résumerai ainsi, Messieurs, mon appréciation. Les *Contes et Poèmes* sont l'œuvre d'un véritable poète ; ils semblent participer à la fois de la muse grecque de Chénier et des *Méditations* de Lamartine. Ils occuperont une place distinguée dans la poésie contemporaine, et s'ils honorent leur auteur, ils honorent aussi le pays qui les a inspirés. M. Tarde continue dignement la tradition du Sarladais, déjà riche en poètes ; son nom viendra s'ajouter avec avantage à ceux que cet ancien diocèse a vus naître, les Troubadours Elias Cairels et Aymeri, Jean de Amelin, La Boétie que Colletet a placé parmi les poètes, et le dramaturge de Toulgou, pour ne citer que les plus célèbres. Qu'il persévère donc dans une voie

inaugurée avec tant d'éclat : il ne saurait mieux employer pour le public et pour lui-même ses loisirs de magistrat.

La modestie de M. Tarde est égale à son talent ; et s'il s'est décidé à livrer au grand jour de la publicité ses vers éclos dans le cercle des relations intimes, il a dû céder à de pressantes sollicitations. Plût à Dieu que le chanoine Tarde, son arrière grand-oncle, se fût montré aussi soucieux de nous conserver ses chroniques sarladaises !

« Mes vers, en naissant, nous écrit son neveu, n'étaient point destinés à voir le jour ; je sens tout ce qu'ils manquent, et mon principal mérite est de le sentir. Si, malgré cela, je me suis décidé à les publier, c'est par une sorte de bravade contre l'impopularité injuste et passagère qui atteint de nos jours, sans l'altérer en rien, le premier des arts. Par là je me flatte d'avoir montré un certain courage : car, il en faut pour oser avouer qu'on a rimé jadis, dût-on jurer ses grands dieux qu'on ne rimera plus. Il ne m'a point déplu, au risque des sourires, d'apporter aussi publiquement mon humble offrande, ma modeste corbeille de campagnard au temple presque désert de la Muse délaissée, mais toujours belle, comme dit Musset :

« Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle. »

« Ce n'est pas un bouquet mon offrande, ce n'est qu'un herbier, une collection de pièces déjà vieilles et plus ou moins bien triées, une espèce d'urne funéraire. »

N'éprouve-t-on pas, Messieurs, une douce satisfaction en lisant ces lignes, qui demeureront comme un commentaire éloquent de ces *Contes et Poèmes*, que je viens de vous présenter ? Ce langage honorait trop M. Tarde pour le passer sous silence. La modestie est la compagne ordinaire du vrai mérite, et l'on est d'autant plus heureux de la signaler chez notre confrère, que cette qualité est presque inconnue de la génération nouvelle.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. LE MARQUIS DE COMMARQUE.

M. le marquis de Commarque, membre de la Société historique et archéologique du Périgord, est mort le 10 juin dernier, en son château de la Bourlie, canton de Cadouin (Dordogne), où il était né le 18 avril 1814.

Les armes de sa famille sont une arche d'alliance, soutenue par deux lions, et surmontée de deux étoiles, avec la devise *Cum arcâ*.

Il y a là comme une image de la belle vie qui vient de s'éteindre.

On se souvient que, chez les Juifs, l'Arche d'alliance contenait les Tables de la Loi. Dès lors, être avec l'Arche, *cum arcâ*, signifie se conformer à la vérité ; les deux lions expriment la force et le courage avec lesquels on doit la défendre ; les deux étoiles, placées au-dessus de l'Arche, symbolisent la lumière, qui est l'effet et le rayonnement de la vérité.

Ainsi, vérité, force et lumière, telle est cette devise.

La famille de Commarque, déjà ancienne au ^{xiii}^e siècle, y a toujours été fidèle (1).

Les traditions sont les mêmes dans la célèbre maison de Cugnac, à laquelle appartient M^{me} la marquise de Commarque (2).

Les deux familles ont gardé la foi catholique et l'ont glorifiée par leur courage pendant la guerre, par leurs vertus et surtout par leurs œuvres de charité.

Plusieurs de leurs ancêtres ont été des personnages importants, quelque-

(1) *Généalogie de la maison de Commarque*, par M. le chevalier de Courcelles.

On sait que la maison de Commarque, unie, dès son origine, par de nombreux mariages aux premières familles du Périgord, de la Gascogne et de l'Auvergne, s'est alliée en ce siècle aux Montalembert, aux Montferrand et aux Solages.

(2) *L'Armorial général de France* de d'Hozier dit : « Les Cugnac, qui jouèrent un si grand rôle historique en Espagne et en Portugal... »

fois illustres ; ils se sont particulièrement signalés par des actes éclatants de bienfaisance et se sont associés aux fondations de leur temps.

M. le marquis Louis de Commarque, dont nous déplorons la mort prématurée, secondé par sa digne compagne, a continué ces traditions, et a rendu à son pays trois principaux services : il est resté au milieu de ses compatriotes, leur donnant l'exemple de dépenser ses revenus en bonnes œuvres et en améliorations de ses propriétés. Que de familles abandonnent les campagnes, où elles auraient une influence si salutaire, pour aller dans les villes, où elles se ruinent et trop souvent se déshonorent !

M. de Commarque a été maire de la commune d'Urval pendant plus de trente ans. Que d'hommes, surtout depuis 1830, ayant un nom, de la fortune, de l'intelligence et des loisirs, ont dédaigné ces fonctions où ils auraient été si utiles et les ont laissées à d'autres, dont le passage a été un désastre ! M. le maire d'Urval croyait qu'on s'honore et qu'on honore ses convictions, en montrant leur fécondité pour le bien. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* (1).

Enfin, ce cher compatriote nous a édifiés toute sa vie par la pratique des vertus chrétiennes, en particulier par sa patience pendant les sept ans de sa dernière et si cruelle maladie. « Pourquoi me plaindrais-je ? disait-il, n'ai-je pas besoin d'expier et de payer mes dettes à la justice divine ? » Et il était calme au milieu des crises les plus douloureuses. N'y a-t-il pas là une leçon et un exemple des plus utiles ?

C'est ainsi que, depuis bien des siècles, particulièrement depuis cinquante ans, les nobles armes de la famille de Commarque sont au milieu de nous le symbole des meilleures choses. La foi, représentée par l'Arche, les inspire ; la force, exprimée par les deux lions, les réalise ; et la lumière, dont les deux étoiles sont l'image, les couronne et les répand.

Le pays s'est généralement montré reconnaissant et touché, surtout dans la solennité funèbre, magnifique dans sa tristesse, du 12 juin 1879, qui est une date de plus dans l'histoire des maisons de Commarque et de Cugnac, comme la page qu'elle clôt en est une des plus précieuses.

L'abbé Gouzor.

(1) Saint Matthieu, VII, 20.

M. DUJARRIC-DESCOMBES,

Correspondant de la Société philotechnique.

Dans sa séance du 2 février dernier, la Société philotechnique, adoptant les conclusions du rapport présenté par M. Justin Bellanger, a admis M. Dujarric-Descombes au nombre de ses membres correspondants. Voici en quels termes M. Bellanger, auteur d'un livre récent sur le théâtre (1), s'est exprimé pour faire valoir les travaux de notre compatriote :

« M. Dujarric-Descombes se préoccupe exclusivement de recherches historiques et biographiques. C'est à peindre, c'est à faire revivre sous les yeux de ses compatriotes périgourdins soit des figures, soit des souvenirs d'un intérêt tout local, qu'il consacre la meilleure part de son zèle intelligent et éclairé.

» Les brochures remises entre les mains de votre commission sont au nombre de six.

» La moins étendue, mais non la moins curieuse de ces brochures, c'est celle que l'auteur consacre à une dernière recherche sur l'origine de Cyrano de Bergerac.

» On sait combien les érudits ont disputé sur le point de savoir où était réellement né l'auteur du *Voyage à la Lune*. Dans un mémoire publié en 1874 par la Société historique et archéologique du Périgord et inséré dans le troisième *Bulletin* de cette compagnie, M. Dujarric-Descombes avait commencé par démontrer que Savinien de Bergerac était bel et bien Parisien de naissance. Par quel motif Cyrano, quoique Parisien, prit-il le surnom de Bergerac? Tel est le second problème que cherche à résoudre aujourd'hui M. Dujarric-Descombes, et l'on peut considérer ce nouveau travail comme étant le complément logique du précédent.

» La question agitée par M. Dujarric-Descombes ne manque pas d'intérêt, et peut-être me saura-t-on gré de rappeler brièvement les traits les plus saillants de ce piquant débat.

» Les frères Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre-Français*, affirment d'une manière positive que l'auteur du *Pédant joué* et de la *Mort d'Agrip-pine* est né à Bergerac, et qu'il a ajouté à son nom de Cyrano celui de sa

(1) *Entre deux Spectacles, esquisses théâtrales (art, types et anecdotes de théâtre)*. Paris, Dentu, 1879. Ouvrage dédié à M. Régner, sociétaire retraité de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire.

ville natale. Voilà ce que chacun avait admis jusqu'à notre époque, et ce point semblait hors de doute.

» Mais notre érudition contemporaine ne se contente plus de ces sortes d'assertions formulées à la bonne franquette et dépourvues du cortège réglementaire des témoignages matériels. Les frères Parfaict, si véridiques d'habitude, ont été ici convaincus d'erreur par les plus vénérables parchemins. Si bien qu'aujourd'hui, au dire de M. Dujarric-Descombes, et suivant les plus récents biographes de Cyrano, il demeure décidément établi que Cyrano est né à Paris et non ailleurs. Sur ce point, tous les auteurs paraissent unanimes. Mais, dès qu'il s'agit de démontrer comment le Parisien Cyrano a pu être amené à accoler à son vrai nom celui d'une localité où il n'était pas né, l'accord cesse.

» L'un dit : « Il existait en Bretagne une seigneurie de Mauvières appartenant au père de Cyrano ; de cette seigneurie dépendait la terre de Bergerac ; c'est de cette terre que Cyrano a emprunté son surnom. »

» L'autre dit : « Il existe en Berry, dans l'Indre, un village qui s'appelle Mauvières, et sur le territoire de ce village un domaine de Bergerac ; c'est là, et non en Bretagne, qu'il convient de placer les fiefs de la maison de Cyrano. C'est donc en Berry, et non en Bretagne, que Cyrano est allé chercher son surnom. »

» Un troisième, enfin, place dans la seigneurie de Chevreuse, près Paris, un fief dit de Bergerac et qui s'appelait anciennement *Sous-Forêts*. Ce serait, suivant ce récent biographe, à Bergerac, près Paris, et non plus en Berry ni en Bretagne, qu'il faudrait voir l'origine authentique de ce surnom.

» On le voit, les opinions se partagent. Mais ce qu'il y a de plaisant dans ce bizarre procès, c'est que, en dépit de leurs conclusions contradictoires, chacune des parties adverses semble avoir raison de son côté. Chacun des trois avocats s'appuie sur des arguments également solides, mais ils se trompent tous dans la conséquence qu'ils en tirent. Oui, la famille Cyrano a bien possédé un domaine de Bergerac en Bretagne : ce fait est établi par des documents matériels... Oui, la famille Cyrano a pareillement possédé un autre domaine de Bergerac en Berry : on ne saurait contester la chose... Oui la famille Cyrano a encore possédé un troisième domaine de Bergerac à Chevreuse près Paris : cela est prouvé. Maintenant, lequel de ces trois Bergerac distincts a-t-il été choisi par Cyrano pour être accolé à son nom ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir, et voilà ce que personne ne démontre. Chacun des trois inventeurs ci-dessus veut que son Bergerac à lui soit préféré au Bergerac des deux autres, mais n'apporte, à mon avis, aucune raison sérieuse pour justifier à nos yeux sa préférence. Hypothèse pour hypothèse, on me permettra d'en hasarder une quatrième.

» Qui nous dit que l'humoristique auteur du *Voyage aux pays de la Lune*

et du Soleil n'ait pas été frappé de cette multiplicité de Bergerac, possédés par sa famille, et qu'il n'ait point réuni les trois fiefs dans un seul et même souvenir affectueux ? Et qu'ainsi l'origine du surnom ne soit pas tout ensemble et bretonne, et berrichonne, et parisienne ? (1)

» On me pardonnera d'avoir mêlé cette fantaisie joyeuse à la gravité de cette discussion ; mais le Cyrano de n'importe quel Bergerac aimait à rire, et je me persuade qu'il eût difficilement conservé tout son sérieux jusqu'au bout de ce long débat.

» Combien je préfère à cette curiosité littéraire l'*Essai historique* de M. Dujarric-Descombes sur M^{sr} Daniel de Francheville, surnommé le Père des pauvres, évêque de Périgueux de 1693 à 1702 !

» Les recherches biographiques paraissent d'autant plus dignes de notre sympathie que leur objet offre lui-même un intérêt plus grave. A ce titre, comment ne remercierons-nous pas l'auteur d'un si précieux travail ? Rassembler pieusement et ordonner avec méthode les témoignages contemporains propres à éclairer d'une plus vive lumière la vie d'un saint prélat ; proposer à notre admiration, comme à notre exemple, les vertus évangéliques d'un grand homme de bien, ce n'est pas seulement faire preuve de sagacité comme érudit, c'est rendre un service à la morale publique.

» La plus grande partie des détails biographiques avec lesquels l'auteur a composé cette notice sont tirés (il le dit lui-même) de l'oraison funèbre prononcée le mardi 18 juillet 1702, par le Père Dubois, de la Compagnie de Jésus, dans une imposante cérémonie, dont le Parlement de Bordeaux avait pris l'initiative. Comme le remarque très-judicieusement M. Dujarric-Descombes, ce document, très-édifiant quant au fond, ne laisse pas d'offrir, en plus d'un endroit, des imperfections dans la forme. Les traces du mauvais goût n'y sont pas rares. On remarquera notamment le passage où le panégyriste compare le jeune Daniel de Francheville, refusant de se marier, à Joseph fuyant madame Putiphar ; et celui où, parlant du coup de soleil qui frappa M^{sr} de Francheville et causa la mort de ce prélat, il apostrophe ainsi tragiquement le Dieu du jour « Soleil, qui portes la lumière au monde « ne t'es-tu levé, en ce jour fatal, que pour éteindre le nôtre ?... »

» J'ajouterai quelques remarques à celles de M. Dujarric-Descombes.

» Le Père Dubois, entr'autres éloges qu'il donne au vertueux évêque, le loue « d'avoir fui la flatterie ; d'avoir évité la compagnie des femmes, d'avoir observé rigoureusement les jeûnes et abstinences réglementaires..., de n'avoir usé presque que de légumes pendant le carême ; enfin d'avoir hai

(1) La question est désormais tranchée : les fiefs de Mauvières et de Bergerac étaient situés dans le duché de Chevreuse, près Paris.

le faste et vécu avec modestie... » Mais, Messieurs, il y avait donc, dans ces temps, des prélats qui écoutaient les flatteurs, qui recherchaient avec trop de complaisance la compagnie des femmes ? Il y avait donc des prélats qui aimaient les plaisirs ? qui faisaient bonne chère ? pour qui le luxe avait plus d'attraits que la simplicité ?... Voilà ce que les paroles de l'orateur semblent vouloir nous laisser entendre, et il est permis de croire que ce passage va moins à l'honneur du mort qu'à la satire de quelques vivants. Ce qui nous autorise à penser ainsi, c'est que la piété et les vertus de M^{re} de Francheville parurent dans son temps comme une exception. En effet, c'est de lui que Louis XIV put dire un jour : « Celui-là est un saint !... » Plût à Dieu que les autres fussent aussi saints que lui ! »

» La charité, l'ardente charité, telle fut, Messieurs, la vertu prédominante de cette grande âme. Je ne sache pas d'exemple d'une préoccupation plus constante, plus passionnée pour soulager les souffrances et les misères des populations. Cette passion était proverbiale, et elle lui valut le beau surnom de *Père des Pauvres*. Toutes ses ressources allaient aux pauvres. Il vendit pour eux ses meubles, et jusqu'à son calice et à ses vases sacrés. « Il regrettait, ajoute éloquemment son panégyriste, il regrettait de ne pouvoir se vendre lui-même. » Quoique fort riche, il vécut comme les plus pauvres, et mourut dans le plus absolu dénuement. « Il n'eut rien à leur » donner à sa mort, ajoute encore le Père Dubois, leur ayant trop donné » durant sa vie. »

» A cette vertu toute chrétienne, ce prélat en joignit une autre bien faite pour rendre sa mémoire particulièrement sympathique à notre génération démocratique : il était patriote, mais patriote dans le sens le plus moderne. « Au premier bruit des difficultés d'où devait naître une cinquième et terrible guerre, celle de la succession d'Espagne, il écrivit à Louis XIV, lui offrant, pour tout le temps que dureraient les hostilités, la moitié de ses revenus. » Le roi refusa cette offre trop généreuse.

» Tel est, Messieurs, le résumé de cette étude élaborée avec soin, écrite avec aisance, parfois avec finesse, et où brillent de leur plus vif éclat les principales qualités qui distinguent l'auteur.

» M. Dujarric-Descombes montre un goût prononcé pour les prélats. Les autres opuscules soumis à notre examen ont presque tous pour objet la biographie de quelque évêque périgourdin. Il faut dire que toutes ces circonstances ne sont pas également dignes de notre intérêt rétrospectif. Aussi me garderai-je d'arrêter votre attention sur ces études ; si consciencieuses et si honorables qu'elles soient, elles ont le tort de n'offrir qu'un attrait secondaire à des personnes étrangères au Périgord.

» Une étude beaucoup mieux faite que celles-là pour piquer notre cu-

riété, c'est, sans contredit, l'*Aperçu philosophique* de M. Dujarric-Descombes sur la doctrine de Maine de Biran.

» Ce nom a le double avantage d'avoir été porté par l'un des plus profonds penseurs de notre âge, j'oserais dire par l'un des philosophes les plus originaux de tous les temps, et d'appartenir aujourd'hui à l'un de vos plus sympathiques et plus jeunes confrères. Le beau travail que la piété de M. Elie Gontier de Biran (1) consacrait naguère à la mémoire de son illustre parent a guidé, en plus d'un endroit, l'auteur de cette nouvelle étude. Je relève notamment une citation empruntée au remarquable travail de notre ami.

« S'élever (dit M. Elie de Biran en expliquant les diverses phases par où » a passé successivement la doctrine philosophique de son grand oncle), » s'élever comme il l'a fait, de la connaissance de l'homme à la connaissance » de Dieu, ce n'est qu'être logique, c'est remonter de l'effet à la cause. » On ne saurait dire plus de choses en moins de paroles.

» Laissons parler maintenant M. Dujarric-Descombes. Voici dans quels termes cet écrivain caractérise et résume à son tour les doctrines du philosophe qui lui est cher :

« L'exemple de Maine de Biran, de sensualiste devenant spiritualiste, » après de si loyales et profondes recherches, est le meilleur qu'on puisse » opposer aux sceptiques de toute sorte. Après avoir partagé au début quel- » ques-uns de leurs écarts, il a fini par se prononcer pour la philosophie » spiritualiste, philosophie forcément religieuse, mais pour ce vrai spiri- » tualisme qui, tout en proclamant la prédominance d'une volonté libre et » intelligente, fait aussi la part légitime des sens. Exemple bien fait pour » embarrasser les matérialistes, dont la désolante doctrine, en assujettis- » sant notre pensée aux lois rigoureuses et fatales de la mécanique, sup- » prime par là toute responsabilité morale et détruit la base de toute » religion ! »

» Telles sont, Messieurs, les appréciations qu'un examen sincère nous a permis de formuler sur l'ensemble des travaux soumis à votre jugement critique. En résumé, M. Dujarric-Descombes nous apparaît comme un esprit éclairé et judicieux, comme un travailleur animé pour les études historiques d'un zèle très-vif et très-louable, comme un parfait notaire, doublé d'un fort estimable écrivain. »

(1) M. Elie de Biran, membre de la Société philotechnique et de la Société historique et archéologique du Périgord.

NOTES DE VOYAGES EN PÉRIGORD PAR M. DE MOURCIN.

(1824-1828). — *Suite.*

Lapeyre. — Les Milandes sont au N.-O. de Castelnau, près de la rivière, et au nord de cet endroit en est un autre qu'on appelle *Lapeyre*.

Le Pontet. — A l'ouest de ces deux endroits est le ruisseau l'Antinol qui se dirige sur la ligne de Constaty et Bezenac, et sur ce ruisseau est un endroit qu'on appelle le *Pontet*.

J'ai vu Fayrac de l'autre côté de l'eau.

Baynac. — Je suis arrivé à Baynac. Le château est placé à une hauteur effrayante. Les maisons sont au bas. Je n'ai pas remarqué l'église. La chambre des Etats est vaste et la cheminée de la Renaissance est assez curieuse ; elle est d'ordre dorique et singulièrement chargée de fleurs et de fruits (je crois). Les deux figures des côtés sont assez bien.

Ladoux. — Avant d'arriver à Saint-Vincent-de-Cosse on trouve la belle fontaine de Ladoux.

Cosse. — Le village de Cosse est au-dessus, au nord. Y a-t-il eu quelque château ?

Saint-Vincent. — Saint-Vincent a quelques parties d'église qui (je crois) peuvent remonter au XII^e siècle, vers la fin. A côté, au N.-O. de l'église, entre cette église et le *Peyrat*, est un vaste et très-vaste cimetière, garni de tombes de pierres. Suivant les bonnes gens du pays, on venait de partout s'y faire enterrer, tant on avait de vénération pour le patron. Ce cimetière forme maintenant la plus grande partie du vignoble de M. Montméja.

Labaynague. — Labaynague est au nord du *Peyrat*.

Alas. — On voit de l'autre côté de l'eau Alas-de-Berbiguières.

Panassou. — Au nord de l'église de Saint-Vincent est le château de Panassou. Il y a un autre Panassou à quelques 5/4 de lieue au N.-E., et enfin la fontaine de Panassou entre Saint-Vincent et Saint-Cyprien.

Constaty. — Je vis Constaty ; il est au S.-O. de *Peyrat*. On y voit quantité de débris romains.

Bezenac. — Je laissai Bezenac à droite ; j'aurais dû voir cet endroit. Y trouve-t-on des tombeaux ? Je l'ignore.

Vieille route supposée de Saint-Cyprien à Campagne. — Pour aller de Saint-Cyprien à Campagne, il y a deux principaux chemins ; l'un laisse à droite les *Cavailles*, l'autre passe plus à l'ouest, par le terrier de *Pepeyral*,

c'est je crois le plus court. Mais Pepeyral ne serait-il point *Pech Peyrat*, c'est-à-dire Pech où il y aurait un chemin ferré ? Si on suit ce chemin, on laisse assez près, à gauche, *Vézac* et la *Bourgade*, et en suivant les hauteurs on arriverait vers le *Peyrat*, à une demi-lieue à l'est d'Audrix, ou peut-être vers Enrauzès, à droite du *Peyrat*, et peut-être vers Belot, la Tabaste et Castaneyrol. Ce serait la continuation de notre route de Cahors.

De Saint-Cyprien à Campagne. — Nous partîmes le 28 de Saint-Cyprien pour revenir à Périgueux ; il était quatre heures du matin.

Nous passâmes à côté de les *Cavailles* ; j'examinai cette position ; je crois bien qu'il y a eu un camp romain ou autre, mais je n'en suis pas certain.

Je visitai *Montancet*, dont le nom me frappait ; je n'y trouvai rien de remarquable.

Je suivis les hauteurs ; je vis Lussac ; l'église peut bien remonter vers la fin du *xii^e* siècle, autant qu'il m'en souvient ; elle n'a rien de remarquable.

Campagne. Camp gaulois de Campagne. — J'arrivai sur le rocher qui domine Campagne, au N.-E. ; c'est là qu'il faudrait étudier plusieurs jours, car c'est là un véritable camp gaulois, fort vaste et très-curieux. Le plateau le plus avancé a son petit rempart de pierres et de terre ; à deux portées de fusil, il y en a un second, de manière que le camp avait deux remparts vers la pente du coteau et peut-être trois, et se divisait en autant de parties dont la plus près de Campagne était la plus fortifiée. Le rocher ou rocailles qui est plus loin a dû servir de monument gaulois.

Ce camp est unique dans son genre. On y trouve beaucoup de poterie, des silex travaillés et des fragments de hach ; en passant, j'ai ramassé de tout cela. En un mot, ce camp est de la plus haute importance et mérite d'être étudié avec le plus grand soin.

Probablement les grottes qui sont sous le camp, du côté du château, ont été habitées ; il faut également s'en assurer.

Je ne me souviens pas de l'église ; il faudra la revoir.

Rocher opposé. — On dit qu'une route monte sur le rocher opposé ; c'est sans doute notre route romaine de Cahors ; il faudra la suivre ; nous en avons déjà parlé.

Restes de monument sur le même coteau. — Sur la pente du coteau où passe cette route, vis-à-vis les rochers du camp, mais un peu plus loin, dans le vallon de Campagne, on voit, je crois, un reste de monument ; il faut aussi le voir et l'examiner.

Saint-Cirq. — Les restes de la vieille route de Cahors. — Après avoir

passé l'eau à Campagne, notre route montait sans doute du côté opposé ; elle devait laisser à gauche les *Faures*, elle dut passer tout contre Lapeyrière (ou Lapeyre) ; la laisser également à gauche, reprendre le morceau de route qui est au-delà de *Petit-Paris*, suivre vers la *Burille*, le *Pentet* et *Ladoux*. La portion qui est au-dessous de *Petit-Paris* est fort remarquable. Tout est à examiner.

Castel gaulois. — En suivant la route actuelle, dès qu'on arrive vers les *Faures*, on voit près de Saint-Cirq, à l'ouest, une base de castel gaulois ; c'est une motte avec son fossé d'un côté et une esplanade de l'autre. Pendant toute la montée, on voit cette position à droite ; elle mérite d'être vue de près. De la petite maison isolée de *Petit-Paris*, à gauche de la route, si on regarde ce monument l'aiguille va à 245.

Si on le regarde de *Petit-Paris*, en haut, 236.

Il faut revoir tout ce que j'ai vu ; je ne me suis pas assez arrêté.

Route de Cahors. — 1° Route de Cahors depuis le Cern jusque chez Lusset.

2° L'embranchement des Bitarelles.

3° La branche droite et Peyrefont où elle va.

3° bis La branche du milieu.

Voir Peyreboyne au N.-O. des Jabeaux.

4° Depuis le Ailler jusqu'à la Ganne.

5° Entre Ladoux et Paris.

6° Entre Paris et Campagne.

7° Entre Campagne et Saint-Cyprien.

8° Entre Saint-Cyprien et Constaty.

9° Au-delà de l'eau.

Bugue. — 1° Voir les alentours de Ladoux et la Motte du Terrier.

2° La Motte de Labarde.

3° Voir le Bugue en détail.

4° Voir la Terrasse au sud du Bugue.

Campagne. — 1° Voir le château gaulois à Saint-Cirq, le camp, l'église, l'autre coteau et le monument qui y est.

2° Voir Campagne et ses environs.

Saint-Cyprien. — 1° Voir les grottes de Fages, s'il y avait des silex.

2° Les Manories, leurs sources.

3° Les Cavailles et sa caverne.

4° Vézac près de Saint-Cyprien et Peyrat près de Saint-Georges.

5° Redonespic et la Font du miracle (Fontbierno).

6° Revoir Castel.

Sarlat. — 1° Bien revoir la ville de Sarlat.

- 2° Ses églises et sa lanterne (du cimetière).
3° La salamandre et le sceau (1).
Sarlat, environs. — 1° Mandrazès.
2° Cambord.
3° Argentouveau.
4° Lacaneda.
5° Sainte-Nathalène.
6° Les Vittareilles, sur la route de Sarlat à Domme, à droite, au-delà de Peyrelevade.
7° Griffoul, près de la nouvelle route, à droite.
8° La grotte, sur la nouvelle route, à droite.
9° Voir les hauteurs de Laroque-Gajac.
10° Vézac.
11° Castelnau.
12° *Lapeyre* et le *Pontet*.
13° Cosse.
14° Bezenac.
Domme. — 1° La grotte de l'intérieur de Domme.
2° Le château.
3° Domme-Vieille.
4° Revoir Cénac et son église.
Domme, environs. — 1° Combe-Grenal et l'autre grotte.
2° Saint-Front et son moulin.
3° La Drouilhe.
4° Carsac et la Gasaille (route de Lacaneda à Gaulejac).
5° Voir Sainte-Mondane et Fénelon.
6° Calviac, au N.-E. de Sainte-Mondane.

(1) Aujourd'hui au Musée départemental, provenant de la collection de Mourcin ;
M. Ph. de Bosredon le publiera dans la *Sigillographie* du Périgord.

Deux planches lithographiées accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente les Pierres tombales du cimetière de Coulaures ; — la 2^e le Pont de Dordogne à Bergerac, au x^{ve} siècle.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

Ferd. VILLEPELET.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.



TOME VI. — CINQUIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Septembre-Octobre 1879.

Sommaire des matières contenues dans la 5^e Livraison.

	<i>Pages.</i>
Séance mensuelle du jeudi 7 août 1879	373
— du jeudi 4 septembre 1879.....	384
Les numéros 62 et 63 du Musée de Périgueux (M. A. DE ROU- MEJOUX	390
Notes sur l'histoire de Bergerac (Suite et fin.—M. Ch. DURAND).	391
De l'origine de Ranconnet (M. DUJARRIC-DESCOMBES).....	407
La Lanterne des morts du cimetière de Cubas.....	410
Un aumônier du roi Louis XV : l'abbé François-Odet d'Aydie (M. H. SAUVAGE).....	412
VARIA : Décès de M. l'abbé d'Alesme de Meycourby (M. l'abbé LABAT) ; — M. Rousselot-Beaulieu père ; — Analyse de la thèse de M. Clédat, intitulée : <i>De fratre Salimbene et de</i> <i>ejus chronicæ auctoritate</i> (M. le marquis D'ABZAC DE LA DOUZE) ; — Notes de voyages en Périgord par M. de Mour- cin (1824-1828)	425

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 7 août 1879.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à sept heures et demie du soir, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Crédot, Bleynie, Boule, le docteur Chaume, Jean Dupuis, Féaux, Fraisse, Frenet, le chanoine Labat, Ribette, le colonel Sermensan et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de l'un de nos vénérables confrères M. l'abbé d'Alesme de Meycourby, curé de Saint-Géry, qui aimait beaucoup nos études, mais que sa santé empêchait depuis deux ans d'assister à nos réunions.

L'assemblée accueille cette triste nouvelle avec de sympathiques regrets.

La Société historique et archéologique du Maine et la Société archéologique de Montpellier nous font exprimer, par l'organe de leurs présidents, le désir d'échanger leurs publications avec les nôtres. Cette proposition, mise aux voix, est adoptée, et la Société est d'avis que l'échange ait lieu à partir du 1^{er} janvier prochain.

M. LE PRÉSIDENT énumère les livres qu'a reçus la bibliothèque pendant le mois dernier :

Le Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, année 1879, 50^e livraison;

Les Publications de la Société archéologique de Montpellier, n^o 38, in-4^o;

Le Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France,

TOME VI. — 5^e livraison. — Septembre-Octobre 1879.

25

séances du 26 novembre 1878 au 18 mars 1879 inclus, où se trouvent décrites, page 9, des roches à godets ou à écuelles comme celles que, le premier, M. le marquis de Fayolle a signalées au *Trône du Roi des Chauses*, commune d'Antonne;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 7^e livraison, juillet 1879;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome 1^{er}, troisième livraison;

Les *Mémoires de la Société Eduenne*, nouvelle série, tome VII, contenant les dessins de divers objets gallo-romains découverts dans les fouilles de Bolar et des détails intéressants sur un cachet d'oculiste;

La *Revue historique et archéologique du Maine*, tome V, deuxième livraison, année 1879;

L'*Investigateur*, journal de la Société des Etudes historiques, 45^e année, mars-avril 1879;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, numéro de juin 1879;

Deux numéros du *Journal des Libraires*, 15 juin et 1^{er} juillet 1879, donnant des renseignements sur les ventes de livres de la bibliothèque de feu M. Ambroise-Firmin Didot, notamment sur le *Missel de Charles VI*, admirable manuscrit du commencement du xv^e siècle, exécuté pour le roi Charles VI et orné de 127 grandes miniatures et de 428 petites, vendu 76,000 francs, et sur les *Heures de Jean Talbot*, manuscrit exécuté en France au xv^e siècle pour le général anglais Jean Talbot, relié en bois, vendu 18,500 francs;

De M. Marchegay, *Chartes anciennes de Saint-Florent près Saumur pour le Périgord*, in-8°, Périgueux, 1879;

De M. Frenet, chef de bureau à la Préfecture de la Dordogne, sa thèse pour la licence en droit, soutenue à Bordeaux le 26 juillet dernier, in-8°, Périgueux, 1879;

De M. Elie de Biran, *Notice sur Gontier de Biran, député de la sénéchaussée du Périgord aux Etats-Généraux de 1789*, in-8°, Périgueux, 1879;

De M. le vicomte de Gourgues, un fascicule de planches intitulé : *Chevreuse*, contenant les tableaux généalogiques et

les sceaux des seigneurs de Chevreuse, pour être joints au volume de M. Auguste Moutié dans la bibliothèque de M. Des Moulins, in-folio, Rambouillet, 1876 ;

De M. Philippe de Bosredon, une Note dont il est l'auteur, *Sur les biens des anciennes maladreries*, in-8°, Paris, 1854, et diverses brochures provenant de sa bibliothèque, telles que la *Description du château de Pierrefonds* par M. Viollet-le-Duc, in-8°, Paris, 1865 ; *Première lettre sur Uxellodunum*, adressée à M. Léon Lacabane, directeur de l'Ecole des Chartes, par M. Bertrand, inspecteur général des Archives, in-8°, Cahors, 1865 ; *Deuxième lettre sur Uxellodunum*, par le même auteur, in-8°, Cahors, 1865 ; *Troisième lettre sur Uxellodunum*, du même auteur, in-8°, Cahors, 1866 ; *Première lettre sur les campagnes du comte de Derby en Guyenne, Saintonge et Poitou*, du même auteur, in-8°, Bordeaux, 1867 ; *Etudes historiques et archéologiques sur le département de Tarn-et-Garonne*, par Devais aîné, in-8°, Caen, 1866 ; *Etudes sur la topographie d'une partie de l'arrondissement de Castel-Sarrasin pendant la période mérovingienne*, par le même auteur, in-8° 1867 ; les deux *Notices des objets exposés* à la Bibliothèque Nationale, au département des manuscrits, chartes et diplômes, et au département des imprimés, in-12, Paris, 1878 ; *Les Monnaies sous Philippe le Bel et ses trois fils, 1285-1328*, par M. Vuitry, membre de l'Institut, in-8°, Paris, 1879 ; *Notice sur les ruines du château de Turenne*, par le baron Marc de Maynard, in-8°, Brive, 1879 ; *l'Annuaire de l'archéologue français* de 1879, par Anthyme Saint-Paul, in-12, Paris ; — notre honorable vice-président a bien voulu y joindre six portraits, deux de Montaigne et quatre de Fénelon, et huit estampes périgourdines représentant la Tour de Vésone, l'ancienne église de la Cité, l'église Saint-Front, l'ancien couvent des Dames de la Foi, rue des Farges, à Périgueux, l'église de Saint-Amand-de-Coly, les restes du prieuré de Saint-Etienne de Nontron, le roc branlant de Saint-Estèphe ; il y a même ajouté une permission signée de M^{sr} Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, à M. le comte de La Massais de faire dire la messe dans la chapelle de son château de Chanvry ;

De M. l'abbé Gouzot, curé de la cathédrale de Saint-Front,

Souvenir, un volume in-12, Périgueux, Cassard frères, imprimeurs, 1879 ;

De M. Jean Dupuis, deux *Lettres pastorales* de M^{sr} l'évêque d'Angoulême, de 1854 et 1868 ;

De M. l'abbé Tournier, curé de La Tour-Blanche, un *Recueil de différentes pièces* qui ont mérité une distinction particulière dans les cours de philosophie et de rhétorique au collège de Périgueux, in-12, Périgueux, 1825 ; deux *Mémoires* imprimés dans les procès de Mèredieu d'Ambois contre les consuls de Périgueux, Duchassaing de Tarratin contre la dame de Labesse, veuve de Pierre de Bézenat, écuyer, sieur de Malefon, et une liasse de parchemins et papiers, du XVIII^e siècle, sans intérêt.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. FRENET est prié de faire un petit rapport sur la brochure de M. de Bosredon qui a pour titre *Note sur les biens des anciennes maladreries*, et M. DUJARRIC-DESCOMBES se chargera d'un travail analogue sur le livre de M. l'abbé Gouzot intitulé *Souvenir*.

A propos du cachet d'oculiste, dont il était question tout à l'heure, M. LE PRÉSIDENT dit que M. d'Auteville, ancien directeur des contributions directes, donna à M. le comte de Taillefer une petite tablette carrée d'une matière jaspée, verdâtre, qui devait être probablement en stéatite ou pierre ollaire. Elle portait sur les quatre tranches des inscriptions gravées en creux et à rebours afin de servir à l'estampillage.

Sur la 1^{re} on lisait : C. SENT. DIAS. MI. ;

Sur la 2^e : C. SENT. MIXT. ;

Sur la 3^e : très-fruste, on distinguait un N. ;

Sur la 4^e : IVLIV en lettres cursives et dans le sens naturel.

C'était évidemment un cachet d'oculiste gallo-romain du nom de CAIVS SENTIVS. Le nom de Jules devait être celui du fabricant.

Le *diamysus*, collyre, avait une grande réputation contre la blépharite granuleuse et les vieilles cicatrices. Dioscoride ne cite que la pierre *misy* propre à combattre avec efficacité les maladies des yeux ; mais Marcellus Empiricus cite le *diamysios* comme un collyre excellent contre les granulations

des paupières et le larmoiement. Quant au *mixtus*, c'était une préparation ou mélange de drogues pour les affections oculaires dont nous ne connaissons pas la composition, dit M. le Président. C'est en 1729 que l'abbé Lebeuf expliqua pour la première fois la destination de ces estampilles qui servaient à donner aux collyres secs leur forme en les accompagnant du nom du médecin ou du pharmacien qui les ordonnait ou les débitait. M. Desjardins (*Mémoires de l'Académie de Douai*) dit qu'on connaît de nos jours cent trente de ces cachets. Nous n'avons pas retrouvé celui de C. SENTIVS dans les collections de Mourcin.

M. Maurice DE SAINT-PAUL, élu membre titulaire dans la séance précédente, adresse l'expression de sa gratitude à la Société.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts nous fait l'honneur de nous informer que, par arrêté du 17 juillet dernier, il a attribué une allocation de 500 francs à notre Société. Il ajoute qu'il est heureux d'encourager ainsi nos travaux et de nous donner un nouveau témoignage de son intérêt.

La Société vote de sincères remerciements à M. le Ministre de l'Instruction publique et charge le Secrétaire-général de les lui transmettre.

M. LE PRÉSIDENT fait admirer une belle photographie qui lui a été donnée ces jours-ci, représentant la base d'un mur immense à Jérusalem, composée de gros blocs de pierre. Ce sont les fondations du temple primitif de Salomon ; ce sont les énormes assises devant lesquelles les Israélites vont encore à cette heure pieusement se prosterner pour y recevoir le souffle d'en-haut. Et à cette occasion M. le Président lit un passage instructif de l'*Histoire de l'art judaïque* de notre éminent correspondant M. de Saulcy.

Notre honorable confrère M. DE MASSOUGNES nous adresse une note au sujet d'un dolmen qu'il a découvert dans le voisinage de La Tour-Blanche.

La Société en écoute avec plaisir la lecture ; mais certains détails n'étant pas appuyés sur des données bien exactes,

l'assemblée est d'avis de surseoir à la publication de la note de M. de Massougnès jusqu'à plus ample informé.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il faudra prier M. de Massougnès de nous montrer quelques-uns des silex provenant de ses fouilles.

M. BLEYNIE rappelle qu'il existe encore, dans le vallon de Campniac, près Périgueux, trois pierres debout qu'on pourrait dessiner avant qu'elles ne disparaissent.

M. DE ROUMEJOUX nous envoie le dessin d'un débris de tambour de colonne, de l'époque gallo-romaine, qui figure au catalogue du Musée archéologique sous les numéros 62 et 63 : le *Bulletin* le publiera prochainement.

M. l'abbé BRUGIÈRE nous transmet une copie de l'inscription de la chapelle du cimetière de Saint-Léon-sur-Vézère, qui est du ^{xvii}^e siècle, et quelques renseignements sur le maître-autel de l'église paroissiale de Ladouze qui font désirer à la Société d'en avoir un dessin. Une commission est nommée qui sera chargée d'aller examiner cet autel et de le dessiner; elle se compose de MM. de Roumejoux, le marquis d'Abzac de La Douze et l'abbé Brugière.

Notre honorable vice-président M. le baron de VERNEILH nous adresse deux très-jolis dessins à la plume qui seront reproduits par le procédé héliographique.

« Ces dessins, dit-il, représentent, l'un, une partie de la façade d'une vieille église romane de Nontron, le *Moutier*, qui vient d'être détruite, et dont il est bon de conserver un souvenir; l'autre, une charmante statue de la Sainte-Vierge qui se trouve dans l'église de Bussière-Badil, et qui, chose rare, porte gravés dans le dos, le nom du maître qui la sculpta, le lieu éloigné où elle fut exécutée (c'était au Mans!) et enfin la date : juillet 1581. Cette inscription ajoute beaucoup de prix à cette statue, d'autant que le maître, *Mathieu Dionise*, était connu et célèbre dans le diocèse du Mans, à la fin du ^{xvi}^e siècle. Mais n'en eût-elle aucune qu'elle vaudrait la peine qu'on la fit connaître, car c'est une véritable œuvre d'art et admirablement conservée. Mon dessin n'en donne qu'une idée insuffisante. Cette statue haute de plus d'un mètre est dorée (anciennement je crois), et les reflets de la dorure

sont très-génants pour le dessinateur. Cependant mon croquis est assez exact.

» Si la Société juge à propos de publier ces dessins, j'y ajouterai un texte sous ce titre « *Causeries archéologiques* » qui pourrait être continué pour d'autres articles et me permettrait de passer d'un sujet à un autre sans plus de façon et sous une forme presque familière. Mon premier article est prêt ; je n'ai qu'à le mettre au net, et vous pouvez compter qu'il vous arrivera dans deux ou trois jours. S'il vous va, je suis tout disposé à en faire une série avec dessins à l'appui.

» A vous tout avouer, je ne me contente pas de parler du *Moutier* de Nontron et de la statue de Bussière. J'en prends texte pour me livrer à quelques digressions sur notre style romain et sur les emprunts que nous faisons au XII^e siècle aux sculpteurs angoumoisins ou saintongeais (ce qui n'est pas le cas dans l'église de Nontron qui appartient parfaitement à notre art local) ; mais je signale dans des édifices absolument bâtis en granit et vœufs de toute ornementation sculptée, des chapiteaux calcaires d'un style très-avancé et très-élégant qui, évidemment, ont été *portés* là d'assez loin, — ce que leur poids rend très-facile, — exactement comme ces autels, fonts baptismaux, vitraux, etc., etc., que nos églises vont chercher à Bordeaux ou à Toulouse chez les grands fabricants. Il n'est pas douteux pour moi que des faits de ce genre se sont produits assez fréquemment dans la partie granitique de l'arrondissement de Nontron, et que tel chapiteau, telle statue dont on serait tenté de faire honneur à nos sculpteurs nontronnais, doivent être attribués aux ateliers d'Angoulême. Quand on voit au XVI^e siècle, à la fin des guerres de religion et par des chemins qui devaient manquer d'entretien, transporter du Mans à Bussière, soit cent bonnes lieues, une statue de pierre pesant 200 livres, il n'est pas téméraire de supposer que des chapiteaux d'un poids quatre ou cinq fois moins lourd, ont pu être voiturés à 10 ou 15 lieues, au XII^e.

» Je crois même que mon observation, faite dans mon voisinage granitique, peut s'appliquer parfois à des contrées où la pierre se prêtait à être sculptée, mais où les sculpteurs faisaient défaut. Et je ne serais point surpris, par exemple, que

la charmante porte de la fin du xiii^e siècle qui est à l'église de Brassac-le-Grand, à 6 ou 7 lieues de Périgueux, et qui se compose surtout de statuette d'une excellente exécution et d'un style étranger, en quelque sorte, à celui du Périgord où les bonnes sculptures des xiii^e et xiv^e siècles sont si rares, je ne serais pas surpris, dis-je, que la plupart des sculptures de cette porte eussent été transportées là de chez quelque bon faiseur plus ou moins éloigné. A coup sûr ce n'est pas un produit de l'art local, pas plus que certains chapiteaux romans de l'église de Cercles. Sans doute, quand il s'agissait d'une œuvre considérable, comme le tombeau de l'évêque Jean d'Asside à l'église de la Cité, qui fut signé par le sculpteur Constantin de Jarnac, on trouvait plus simple de faire venir l'artiste; mais quand il ne fallait que des chapiteaux sans tailloir, destinés à des colonnettes et par conséquent assez légers, ou des statuette qu'on appliquait contre les montants d'une porte ou le tympan d'une arcade, comme à Brassac, on avait plutôt fait d'acheter ces objets tout prêts et de les transporter, soit en charrette, soit à dos de mulet. Ce qui m'a confirmé dans cette idée qui, par sa nouveauté, soulèvera probablement des objections, c'est que j'ai remarqué que les chapiteaux calcaires employés dans des édifices en granit, ne s'adaptaient pas toujours très-exactement aux colonnes qu'ils surmontaient, et étaient parfois trop gros ou trop minces. Il est évident que s'ils avaient été exécutés sur place on aurait mieux pris ses mesures. Quoi qu'il en soit de la justesse de ma théorie, c'est, je crois, la première fois qu'elle est émise, et vous voudrez bien m'en donner acte.

» Je rectifierai dans mes *Causeries* quelques erreurs qui ne doivent pas prendre racine en Périgord; notamment celle de mon ami M. de Laugardière, relativement à la date du château de Puyguilhem, qu'il voudrait rajeunir en l'attribuant à la seconde moitié du xvi^e siècle, tandis que rien n'est postérieur à 1540 dans ce ravissant château, où la salamandre de François I^{er} est un certificat authentique d'origine. *Amicus Plato, magis amica veritas!* Cette devise me fait songer qu'un autre de mes amis, M. l'abbé Lecler, en rectifiant, dans le dernier numéro de notre *Bulletin*, une prétendue erreur des histo-

riens, à l'endroit d'un capitaine Lambertye qui joua un rôle important dans la prise de Périgueux (il faudrait dire la surprise) par les Huguenots en 1575, en a commis une autre de son côté, en voyant dans ce Lambertye un *Lambert*, protestant de Périgueux, dont la maison, occupée par une auberge, servit de rendez-vous aux protestants et leur facilita l'entrée de la ville.

» Il est certain qu'en d'Aubigné (ce qui eût été bien extraordinaire pour un contemporain), ni le Père Dupuy qui ajoute de nouveaux détails et de nouveaux noms à son récit ; ni mon grand-père dans son *Histoire d'Aquitaine*, n'ont commis la moindre erreur en mentionnant le capitaine Lambertye parmi les chefs des protestants. Il y avait bel et bien un capitaine de ce nom qui fut employé cinq ans plus tard en 1580 à la prise de Sainte-Foy, et auquel le vicomte de Turenne écrivait en le qualifiant de « *capitaine de Lambertye* ». Ce qui est vrai, c'est que ce capitaine n'appartenait pas à la famille limousine de ce nom, chose que ni d'Aubigné, ni le Père Dupuy, ni M. de Verneilh Puyraseau n'ont avancée, puisqu'ils ont mentionné le nom sans autre commentaire ; il était d'une famille du Bordelais que mon savant ami M. Drouyn a retrouvée dans de vieilles paperasses et qui portait un autre nom avant celui de Lambertye. Il n'y a donc eu d'erreur commise que par M. de Laugardière qui a cru (et on se serait trompé à moins) que les Lambertye du Bordelais et celui du Limousin étaient tout un. Donc il faut bien maintenir le capitaine Lambertye, huguenot, à la prise de Périgueux ; mais en déclarant qu'il n'avait rien de commun avec la famille de Lambertye de notre pays. Du reste M. l'abbé Lecler, que j'ai prévenu de sa méprise, vous enverra une nouvelle note rectificative pour être insérée dans le *Bulletin*.

» Si ma lettre ne ressemblait déjà à un article, je vous dirais, mon cher Secrétaire-général, que j'aimerais bien à entretenir nos lecteurs du bel escalier qui se trouve dans la maison habitée à Périgueux par M. le marquis de Saint-Astier, qui peut se flatter d'avoir en ce genre, à la ville et à son château des Bories, deux monuments rarissimes. Je n'avais pas connaissance de l'escalier urbain, mon vieil

ami le marquis de Fayolle me l'a révélé, je l'en remercie très-cordialement. Cet escalier est le pendant de celui qui a été publié dans le *Vieux Périgueux*. C'est le même plan, la même disposition, avec cette différence qu'il est plus grand et plus haut que celui de la place du Coderc et que les colonnes cylindriques sont pareilles au lieu d'être variées de galbe. Un des habiles architectes qui font partie de notre Société devrait bien en relever le plan et la coupe, ainsi que les détails de sculpture qui sont très-jolis et du plus pur style François I^{er}. Les escaliers de ce temps-là et dans cette forme sont fort rares. On pourrait les copier dans les châteaux modernes qu'on bâtit en style de la Renaissance, et ils ont cet avantage qu'on peut, selon les nécessités de la construction, les agrandir ou les rapetisser, sans qu'ils perdent leur caractère d'élégance et de solidité. Il serait vraiment très-utile d'offrir de pareils modèles aux architectes et Périgueux a droit d'être fier de pouvoir les leur fournir. »

La Société remercie M. le baron de Verneilh de son intéressante communication.

M. le Secrétaire-général offre au Musée départemental, de la part de notre confrère M. DE LA SALLE DU MAIGNAUX, maire d'Eyzerat, une jolie arbalète à pied-de-biche et à galet du xvi^e siècle. — M. le Conservateur du Musée remercie M. du Maignaux.

M. LE PRÉSIDENT communique un inventaire de titres du xv^e siècle qui ont été fournis dans un procès au xvii^e et qui sont presque tous relatifs à un moulin de « Labateu » dont il ne reste plus trace aujourd'hui, moulin situé près du couvent des religieuses de Sainte-Claire de Périgueux, sur le fleuve de l'Isle.

M. Gaston DE GÉRARD, et M. Louis AUDIAT, président de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, nous demandent plusieurs renseignements : le premier, s'adressant plus particulièrement à ceux qui ont fait une étude suivie du fonds de Lespine à la Bibliothèque nationale. « Voici mes questions, dit-il ; quelqu'un pourrait-il me renseigner sur les volumes de la collection Lespine où se trouvent les trois pièces suivantes, citées sans indication par M. de

Gourgues, dans son *Dictionnaire topographique de la Dordogne* ?

1^o Coutumes de Sarlat de 1130.

2^o Lettre du pape Nicolas I^{er} à l'abbé de Sarlat en 866.

3^o Charte de Bernard comte de Périgord en faveur de l'abbaye de Sarlat en 886.

« Celui de nos confrères qui pourrait me renseigner sur ces trois points me rendrait un service signalé, surtout s'il me donnait l'indication des coutumes de 1130, qui me manquent pour un travail que je prépare sur l'administration de la justice à Sarlat. »

De son côté M. Audiat demande copie à M. le Secrétaire-général d'une lettre des maire et consuls de Périgueux à l'évêque de Saintes, de 1230, s'excusant de ne pouvoir se rendre à Saintes pour l'affaire du cellerier de Saint-Front. M. le Secrétaire-général n'a jamais vu cette pièce dans les archives communales.

M. Elie DE BIRAN nous adresse un volumineux travail intitulé *Notes et documents inédits, relatifs aux institutions de la ville de Bergerac avant 1789*, dont quelques extraits sont lus en séance : la Société charge son bureau de publier cet intéressant mémoire.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL communique ensuite une lettre du 8 juin 1805 par laquelle M. Brial, ancien bénédictin, récemment élu membre de l'Institut de France, remercie M. le comte de Taillefer du compliment que celui-ci lui avait adressé à cette occasion. « Notre ami M. de Lepine, ajoutait-il en *post-scriptum*, est en Anjou, et quoique au milieu des fêtes, je ne doute pas qu'il ne travaille à satisfaire son goût pour les recherches. »

Cette lettre sera insérée aux *Varia*.

Puis il est procédé à l'élection de deux candidats qui désirent entrer dans nos rangs. Après deux votes par acclamation, sont déclarés admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. MAURY, instituteur public à Siorac-de-Belvès, présenté par MM. Rougier et Villepelet ;

Et M. Joseph MÉNIEL, négociant à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), présenté par M. le docteur Galy et M. Villepelet.

La séance est levée à neuf heures et demie du soir.

Le Secrétaire-Général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 4 septembre 1879.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Froidefond, le marquis de Fayolle, de Roumejoux, le marquis d'Abzac de La Douze, le baron d'Arlot de Saint-Saud, Bleynie, l'abbé Brugière, Jean Dupuis, Féaux, l'abbé Goyhenèche, l'abbé Granger, Jauvinaud, Charles de Larmandie, du Mas-Paysac, Maurice, H. de Montégut, Nalet, de Presle, le colonel Sermensan et Crédot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT est heureux de pouvoir nous annoncer que, dans sa séance du 21 août dernier, le Conseil général de la Dordogne a bien voulu, sur la proposition de nos honorables confrères, MM. Ph. de Bosredon, Hoarau de la Source, Thirion-Montauban, Chastenel, Sorbier, Maréchal et Taillefer, élever de 300 à 1,000 fr. le chiffre de l'allocation attribuée à la Société. Le Conseil, ajoute M. le Président, a tenu à nous donner, au lendemain de notre succès à la Sorbonne, une nouvelle preuve de sa bienveillance et à nous fournir un précieux encouragement pour l'avenir.

Des remerciements sont votés par acclamation au Conseil général.

M. LE PRÉSIDENT signale ensuite la découverte, opérée ces jours derniers, à Gravelle, commune d'Annesse-et-Beaulieu, sur la rive droite de l'Isle, aux portes de Périgueux, de plu-

sieurs débris de l'*Elephas primigenius* (mammouth). Cette découverte, que M. le Président fait admirer près du bureau, se compose de deux fragments de défense, d'une dent molaire et d'un fragment d'omoplate.

La conservation de ce dépôt fossile revient à M. Lacoste, liquoriste à Périgueux, qui en a fait hommage à la Société.

Sur la proposition de M. LE PRÉSIDENT, des remerciements sont exprimés à M. Lacoste. Puis une Commission est nommée pour étudier l'étage géologique où ce dépôt a été rencontré et faire, le cas échéant, telles propositions qu'il appartiendra. Ont été désignés pour composer cette Commission : MM. Bleynie, le marquis d'Abzac de La Douze, le docteur Chaume et Féaux.

M. NALET présente, en les accompagnant d'une notice particulière à chacun d'eux, quatre croquis figurant : le premier, une pierre de granit existant dans l'église de Payzac-de-Lanouaille, où elle sert de bénitier ; le second, une pierre tumulaire située aux environs d'Excideuil ; le troisième, une autre pierre sépulcrale, d'un style identique à celle de Payzac, et qui a été trouvée en démolissant la nef de l'église de Dussac ; le quatrième, une vasque, placée actuellement dans la cour de la caserne d'infanterie, à Périgueux. Il résulte de l'examen auquel s'est livré notre honorable confrère, que ces diverses pierres offrent un certain mérite archéologique.

La Société décide l'impression du travail de M. Nalet.

M. LE PRÉSIDENT nous apprend que, dans sa séance publique annuelle du 7 août dernier, l'Académie française a décerné à notre compatriote et érudit confrère M. Camille Chabaneau, professeur de langue romane à la Faculté des lettres de Montpellier, un prix de 2,000 fr. pour son ouvrage intitulé : *Histoire et théorie de la conjugaison française*.

Cette nouvelle est accueillie avec une vive satisfaction.

M. DE ROUMEJOUX fait passer sous les yeux de la Société deux croquis reproduisant l'autel et la chaire placés dans l'église de Ladouze. Tout en louant le mérite de ces dessins, quelques membres, notamment M. l'abbé Brugière, font remarquer qu'ils désireraient plus de précision dans les détails.

M. LE PRÉSIDENT, faisant un nouvel appel à la Commission nommée dans une séance précédente pour se transporter à Ladouze et faire un rapport sur ces monuments, prie cette Commission de fixer d'ores et déjà un jour pour accomplir sa mission.

M. DE PRESLE dépose sur le bureau un certain nombre de monnaies du XI^e et du XIII^e siècle, qui ont été recueillies à Cherveix, dans un tombeau. Ce sont des deniers de Périgueux et quelques-uns de Limoges, à l'effigie de saint Martial, portant une longue barbe, d'où le nom de barbarins et barberins qu'ils ont conservé pendant tout le moyen-âge.

M. LE PRÉSIDENT expose qu'il a fait récemment, dans son propre cabinet, une précieuse trouvaille. Tout d'abord il rappelle le privilège de frapper monnaie dont jouissaient les Arnaud, évêques d'Agen, ainsi que l'atteste l'ouvrage de M. Poey d'Avant, dont il cite quelques extraits. Puis M. le Président fait admirer l'objet de sa découverte : c'est une obole de ces évêques portant : au droit, dans le champ, les quatre croisettes de Bordeaux, plus cinq étoiles. Légende : croix pattée entre une croisette et un anneau (le soleil et la lune), *A... episcopus*. Au revers : dans le champ, croix pattée, à branches égales. Légende : après une croisette entre le soleil et la lune : *Agenensis*.

M. LE PRÉSIDENT demande la permission de faire un travail sur cette monnaie, de la faire graver, etc. — Cette autorisation lui est accordée avec empressement.

M. LE PRÉSIDENT nous apprend que M. Hoarau de la Source a offert à la Société un cachet, dont on n'a pu lire l'empreinte. Il ajoute que notre honorable confrère lui a signalé la découverte, à Rouquette, par le sieur Jean Caussade, de 500 pièces gauloises et de cinq monnaies d'or, qui étaient renfermées dans un pot. Ce sont, pour la plupart, des drachmes portant d'un côté une tête casquée, au long nez aquilin, rappelant le type des chefs de l'Aquitaine, mais d'un dessin très-barbare. Un globule indique la bouche, et l'œil se perd dans le cimier du casque. Un torque orne le cou. Au revers : une roue ou rose, rappelant les monnaies de Rhoda d'Espagne et de Marseille, y est figurée avec une certaine

élégance. M. Charles Robert a donné ce dessin au n° 4 de la planche première de son travail sur la *Numismatique du Languedoc*.

Toutes ces monnaies sont scyphates, c'est-à-dire en forme de coupe ; elles pèsent 3 grammes 95 centigrammes et se rapprochent des monnaies des Tectosages du Rhin. Mais elles sont toutes fausses, c'est-à-dire fourrées. Le centre est en cuivre rosette. Les cinq autres pièces en or sont des imitations des statères d'or de Philippe II de Macédoine. Le nom Φιλίππου est complètement défiguré. Un trident accompagne comme symbole le mot de l'exergue.

La Société décide qu'une des drachmes d'argent sera reproduite dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT remet ensuite à M. Bleyne, pour être déposé dans la collection géologique, un spécimen de la *rychonella petracorensis*.

Plusieurs membres ayant fait remarquer que ce coquillage est commun en Périgord, M. le Président réplique que celui-ci a été classé par Coquand.

M. DU MAS-PAYSAC a apporté à la séance un pot du XI^e ou XII^e siècle, qui a été trouvé à Larochebeaucourt, et qui rappelle les petits pots en forme de cafetière moderne, comme on en voit dans les vitrines du Musée et qui ont été trouvés dans les tombeaux de Saint-Front. — A cette occasion, M. le Président fait remarquer que quelques-uns de ces pots sont vernis à l'aide de l'oxyde de plomb.

M. H. DE MONTÉGUT donne lecture d'un inventaire dressé au XVI^e siècle par une demoiselle de Bourdeille, qui devint plus tard M^{me} de Saint-Aulaire.

La Société écoute avec intérêt l'énumération longue mais des plus attrayantes de la richesse et du nombre des bijoux de la châtelaine, et elle décide que cet inventaire paraîtra au *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT donne connaissance d'une lettre de M. Albert de Massougnès rectifiant les renseignements qu'il a fournis à la précédente réunion, sur la découverte d'un dolmen aux environs de La Tour-Blanche. Notre honorable confrère déclare notamment que la hachette en question est

en grès et non en silex, et qu'elle n'a pas été ramassée près du dolmen, mais à quatre ou cinq cents mètres environ de ce dolmen.

La Société donne acte à M. Albert de Massougnès de cette importante rectification.

M. H. DE MONTÉGUT demande de nouveau la parole pour citer encore quelques passages de l'*Essai historique sur les Etats du Périgord*. Il nous entretient successivement de l'*Assemblée des définiteurs*, qu'il rapproche de la Commission départementale des Conseils généraux ; des Etats de 1583 et de la question des préséances soulevée au début des réunions, entre l'évêque de Périgueux et celui de Sarlat ; et enfin des *Remontrances* ou *Dires du Plat pays* à cette époque. Ces renseignements ont été puisés dans un manuscrit qu'a bien voulu lui communiquer notre honorable confrère M. le marquis de Sainte-Aulaire.

Cette lecture est écoutée avec attention.

M. LE PRÉSIDENT fait promettre à M. H. de Montégut de nous livrer son travail au mois de janvier prochain. A cette époque, une Commission sera désignée pour examiner le mode de publication.

M. LE PRÉSIDENT présente un fragment de pot, remontant au *xvi^e* siècle, sur lequel a été gravée une inscription, selon la mode du temps. On y distingue les lettres suivantes disposées ainsi :

POTETME
FECITOL

M. LE PRÉSIDENT croit y reconnaître un proverbe latin. Suivant lui on doit lire :

POTET ME QUI
FECIT OLEUM

et traduire : Qu'il me boive, celui qui a fait l'huile ; en d'autres termes, à l'ouvrier le profit. Sénèque a dit : *Artifer fructu artis suæ fruitur*.

Son avis est partagé par la Société.

M. l'abbé GOYHENÈCHE lit le rapport dont il a été chargé sur l'ouvrage de notre sympathique vice-président M. le baron de Verneilh, intitulé *De l'avènement des nouvelles couches sociales sous l'ancien régime*. Ce rapport sera imprimé au *Bulletin*.

Puis, M. LE PRÉSIDENT énumère les livres que la bibliothèque a reçus le mois dernier :

Les Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 1 vol. 1879 ;

Le Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, 3^e livraison, août 1879, relatant, à la page 329, que la famille de Bertrand de Latour, l'historien de Tulle, est originaire du Périgord ;

Les Ephémérides de Périgueux, n^{os} de juillet et août 1879 ;

Le Giornale araldico de l'Académie royale de Pise, n^o de juillet 1879 ;

L'Investigateur, journal de la Société des Etudes historiques, n^{os} de mai-juin 1879, renfermant une étude de notre studieux confrère M. Georges Dufour, sur l'art contemporain ;

De M. l'abbé Pergot, un n^o de *l'Echo de la Dordogne*, en date du 23 juillet 1879, contenant la réplique adressée par lui au journal *le Monde*, à la suite d'un article paru dans cette feuille concernant la restauration de la cathédrale de Saint-Front.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. MAURY, admis membre titulaire dans la précédente réunion, transmet ses remerciements à la Société.

Enfin, M. LE PRÉSIDENT lit une lettre de M. le vice-président de la Société historique et archéologique du Maine, remerciant d'avoir consenti à l'échange de ses publications avec les nôtres, et exprimant le désir de recevoir un exemplaire de chacun des n^{os} du *Bulletin* parus jusqu'à ce jour.

Sur la proposition de M. LE PRÉSIDENT, la Société historique et archéologique du Maine recevra satisfaction dans la mesure du possible.

La séance est levée à trois heures et demie du soir.

Le Secrétaire-adjoint, P.-J. CADOT.

LES NUMÉROS 62 ET 63 DU MUSÉE DE PÉRIGUEUX (1).

Cet intéressant morceau de sculpture romaine est un débris de tambour de colonne qui devait appartenir à un monument très-important, peut-être à un arc de triomphe. La partie supérieure est brisée, malheureusement; je crois que ces cannelures perlées et ornées de coquilles que l'on y remarque devaient séparer le bandeau inférieur de l'astragale. Ce bandeau, à sa partie haute, est orné d'une torsade et dans le bas d'une baguette perlée; il est très-habilement rempli de tritons domptant des chevaux marins à fière allure et de dauphins nageant dans toutes les directions.

Le fût est entièrement couvert d'armes de toute espèce dont j'ai cherché à faire la description, pour qu'on puisse les comparer avec les analogues que l'on peut trouver sur les monuments de ce genre qu'on a trouvés ailleurs.

Dans le n° 1, nous trouvons la *bipennis* ou hache à deux tranchants, des lances, une épée avec son ceinturon, une longue trompette droite, ou *tuba*, des boucliers de diverses formes : le bouclier échancré et de forme elliptique, *pelta*, particulier aux amazones et aux peuples d'Asie; le bouclier rond, *clipeus* ou *parma*, selon ses dimensions avec l'*umbo*, destiné, par sa forme saillante, à faire glisser les traits de l'ennemi; on en remarquera un, vu de côté, qui en indique bien la forme bombée et dont le centre est armé d'une pointe de lance touchant à la *pelta* et cachant en partie la hache; le *scutum*, bouclier arrondi en forme de tuile, arme spéciale à l'infanterie romaine, et qui servait dans les sièges à former l'ordre de bataille désigné sous le nom de Tortue, au moyen duquel on s'approchait avec moins de danger des murailles ennemies; enfin des boucliers allongés, oblongs, autre forme

(1) M. de Taillefer a donné, dans les *Antiquités de Périgord*, t. II, pl. XIX et XXII, ce tambour de colonne, mais en deux parties, croyant qu'elles appartenaient à deux édifices différents; il ne les avait pas superposées et ne se doutait pas de leur raccordement. — Willemin, le dessinateur et graveur de la plupart des planches de l'ouvrage de M. de Taillefer, les a reproduites sans vérité, sans le moindre sentiment de l'art antique, comme tout ce qu'il faisait. E. G.



du *scutum*, diversement ornés, et dont l'un porte des traits de foudre. Nous retrouvons cette décoration sur des boucliers du n° 2.

N° 2. Mêmes boucliers; une hache, *securis*, tranchante d'un côté avec une pointe de l'autre et que le catalogue du Musée, p. 12, désigne comme étant une hache d'abordage, des épées, des lances, des massues; un casque d'un grand relief avec visière, jugulaires et cimier, *galea cristata*. Un second casque sans cimier, *cudo*, soit en cuir, soit en métal, prenant exactement la forme de la tête, et que portaient les soldats légèrement armés, enfin une magnifique cuirasse complète (*clamys*) avec épaulières, écailles mobiles, *plumæ*, et jupe, gravée de rinceaux, et des jambières militaires, *caligæ*, chargées d'ornements.

Ces armes sont admirablement arrangées pour l'effet, et l'artiste a su mettre en relief les pièces qui devaient le mieux attirer l'œil par leur importance et la richesse de leur ornementation.

A. DE ROUMEJOUX.



NOTES SUR L'HISTOIRE DE BERGERAC.

PONT DE DORDOGNE (*Suite et fin*).

.....
De 1571 à 1615, nous ne trouvons rien d'intéressant relatif au pont de Dordogne, mais en cette dernière année, dans la nuit du 14 au 15 mars, une crue l'emporta.

Immédiatement, Marie de Lur, dame de Pilles, veuve de messire Henry de Clermont, présenta une requête tendant à obtenir le passage du port. Cette requête, toutefois, n'eut pas de suites; le pont, ainsi que nous allons le voir, ayant été reconstruit quelques mois plus tard.

Les consuls, peu de jours après le désastre qui avait

frappé la communauté, présentèrent à Louis XIII la requête suivante :

Au Roy,

A nos seigneurs de son Conseil.

Sire,

Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs et subjects les maire et consuls de la ville de Bergerac, vous remonstrent très-humblement que, joignant le chasteau et murailles de la ville, la rivière de Dordogne, qui est un des plus grands et navigables fleuves du royaume y prend son cours, sur laquelle rivière il y a un des plus beaux et anciens ponts de la France, lequel sert de passage non-seulement pour ceux de la ville, mais pour toutes les provinces de Xaintonge, Limousin, Poitou et Angoumois qui ont affaires au païs d'Agenois, Condomois, Albret, Béarn, Foix et partie du Languedoc, soit pour le trafiq et commerce que pour ancien négoce; si bien que c'est un des plus fréquenté et nécessaire passage de la province, et lequel pont aussy on a aussi toujours soigneusement entretenu pour le bien et commodité du public. Toutefois il est advenu que le quinziesme mars dernier, ladite rivière, à cause des grandes neiges et pluyes qu'il a fait au païs, s'est desbordée d'une si estrange façon, que sortant de son lit, elle a noyé la plus grande partie du païs, arraché les bledz semez, desraciné les arbres, desmoly les maisons et granges et enlevé le bestail; et bien que ledit pont fut très asseuré, bien cimenté et de la haulteur de cinquante piedz, néanmoins le débordement de la rivière, a été si grand, que l'eau a passé huit piedz au-dessus ledit pont et entré bien avant dans la ville, et oultre une infinité de ravages que ladite rivière a faictz aux maisons des bourgeois et habitans et à leurs marchandises qui consistent la pluspart en magasins d'huile, vin et sel qui s'est fondu, elle a encore emporté les murailles de vostre chasteau, ensemble celles de la ville, comme aussy esbranlé trois arcades dudit pont de bois qui estaient au nombre de sept, n'ayant rien laissé que les piles, l'une desquelles encore a esté renversée par la violence de ladite crue dans le canal et à l'endroit que les bateaux estoient obligés et avoient accoustumé de passer en eau basse et marchande; ce qui revient à une totale ruyne du païs, attendu que tout le commerce, tant par eau que par terre, se perdra, duquel néanmoins le peuple vit plus que du revenu que luy produit la terre.

A ces causes, Sire, heu égard à ce que dessus et que pour l'importance de ces ruynes, etc., etc.

Plaise à vostre Majesté que la somme de soixante-quinze mil livres sera imposée en deux années consécutives, à commencer en la présente sur la généralité de Bourdeaux.

Le 9 mai suivant, le roi, en son Conseil, faisant droit à cette requête, ordonna l'expertise des dégâts dont elle fait mention, autorisant la ville à emprunter la somme de *six mil livres* pour subvenir aux besoins les plus pressants.

L'expertise fut terminée le 15 mai et fut faite avec le plus grand soin par-devant Pierre de Gast, bailli royal et juge ordinaire de la ville de Bergerac, assisté de M^r Jehan Sorbier, procureur du roi audit bailliage, auxquels furent adjoints Messieurs Jacques Loyseau, conseiller du roi, lieutenant criminel en la sénéchaussée du Périgord au siège de Bergerac, et maire de cette ville; Pierre de Villepontoux, Hélié Palier, Jehan Tarneau, Jehan Pinet, Jehan Laffitte et Pierre Brugière, consuls; ainsi que plusieurs maîtres maçons et charpentiers. L'évaluation des dégâts fut portée par cette commission à la somme de soixante-quinze mille livres, primitivement demandée par la requête.

Elle se répartit comme suit :

Pour réparer le pont.....	30,000 ¹
Pour cent brasses de murailles de la ville, du château et préclosure d'icelluy, ayant dix brasses de hauteur et dix pieds de largeur, faisant environ mille toises, devant coûter chacune, matériaux et façon des maîtres comprise, à quarante-cinq livres l'une, soit.....	45,000 ¹
Ensemble.....	<u>75,000¹</u>

Pendant que la commission fonctionna, les maire et consuls ne restèrent pas inactifs. Les consuls Hélié Palier et Jehan Laffitte furent chargés de suivre les rives de la Dordogne afin de recueillir les épaves que le fleuve avait entraînées. Tarneau, Eyma et Daniel Planteau, aussi consuls, eurent pour mission de rendre visite aux grands seigneurs et personnages les plus considérables qui s'intéressaient à la prospérité de la communauté. Partout ils trouvèrent bon accueil, car, outre l'argent qu'ils reçurent, le duc de Biron leur fit don de douze des plus beaux arbres de ses forêts. — Elisabeth de Nassau, duchesse de Bouillon, de dix à prendre dans ses bois de Lanquais. Boisse de Pardailhan exprime

dans une de ses lettres tous les regrets qu'il a de ne pouvoir donner d'argent. « Je suis desnue, dit-il, de tous moyens, car » ma maladie et mon procès m'ont faict voir, il y a long- » temps, le fond de ma bourse; mais je vous autorise à » prendre tous les arbres qui sont bons dans mes bois, hors » celui de Cugniac. »

Le sieur Dardou donna dix écus.

Le duc Caumont de La Force fit l'abandon du quart des gages qu'il recevait comme gouverneur de Bergerac.

Ainsi qu'on le voit par ce qui précède, les dons en nature et en espèces abondèrent. — C'était l'époque de la plus grande importance qu'ait eue Bergerac; — aussi les travaux pour la reconstruction du pont, commencés le 13 août 1615, furent-ils poussés avec la plus grande activité, et terminés le 27 septembre de la même année, jour auquel il fut livré à la circulation, ainsi qu'en fait foi le livre des chroniques de Bergerac.

C'est à partir de 1650, que les consuls entrant en charge visitèrent chaque année les édifices de la communauté, dressèrent les procès-verbaux de leur état, prescrivirent les réparations à exécuter et régulièrement les donnèrent « à » l'estain de la chandelle, au moins disant et dernier enché- » risseur. »

C'est ainsi qu'en 1668, des réparations déclarées utiles à neuf pas du pont de Dordogne, et s'élevant à la somme de 3,078 livres 8 sols, furent adjugées au sieur Annet Chastanet, charpentier.

En 1672, le 21 décembre, les consuls publièrent, en forme d'ordonnance, le tableau des droits à payer par les étrangers pour passage sur le pont de Dordogne.

Nous relevons chaque année de nouvelles réparations faites au pont; mais en 1726, dans la jurade du 26 novembre, les consuls représentèrent que :

Le grand pont de Dordogne ayant besoin depuis très long-temps de grandes et urgentes réparations, ils s'étaient adressés à l'intendant de la province lequel, en réponse à leur requête, avait envoyé M. Ubelesqui, ingénieur général des ponts-et-chaussées, pour dresser le devis des dites réparations: ce à quoi ayant fait, il trouva plus convenable pour la

dureté et sûreté dudit pont de construire tous les pas en arceau de cartelage (1) et de refonder toutes lesdites piles qui en ont besoin par le fondement ; laquelle dépense s'élevait suivant ledit devis à environ 40,000 livres; ce que voyant, Monseigneur l'intendant il n'a pas jugé à propos de demander un arrêt au Conseil pour obtenir l'imposition de cette somme, étant excessive dans un temps aussi d'iceux..... mais aussi il n'est pas naturel de laisser tomber en ruine un pont aussi utile pour cette ville, par le commerce d'autres provinces éloignées les unes des autres, et pour le passage des troupes.....

Aussi fut-il arrêté de demander à l'intendant sur la capitation payée annuellement par la communauté, une diminution proportionnelle à la valeur d'un arceau dudit pont, de façon que la ville pût en faire construire un chaque année, jusqu'à complet établissement de l'ouvrage.

Malgré l'urgence, il ne fut point fait de réponse. Une crue, survenue dans la nuit du 19 au 20 janvier 1728, ayant renversé une grande partie du pont, les consuls adressèrent aussitôt de nouvelles plaintes; mais celles-ci ne furent pas encore écoutées.

En désespoir de cause, tout on représentant la valeur du désastre à l'intendant et lui demandant aide, la communauté résolut de faire exécuter provisionnellement les réparations indispensables afin qu'on put passer sur le pont à pied et à cheval.

Le 15 mai, n'ayant pu recouvrer sous forme de prêt les sommes indispensables aux réparations projetées, les consuls adressèrent une supplique à l'intendant Boucher, dans laquelle ils le priaient très-humblement de vouloir bien au moins accorder une ordonnance permettant d'imposer sur tous les habitants les sommes nécessaires aux réparations provisoires du pont.

(1) Depuis longtemps déjà, la communauté reconnaissant combien était onéreux l'entretien du pont en bois et combien par ses nombreux passages, il encombrait la rivière, aurait voulu en réduire le nombre, et à leur place construire des voutes en maçonnerie. Ses faibles ressources l'en ayant toujours empêché, le Pouvoir ne crut jamais devoir imposer les sommes nécessaires sur une province appauvrie par la levée des tailles continuelles imposées pour le service de Sa Majesté.

Le 30 mai, la ville fut autorisée, conformément aux désirs qu'elle avait exprimés dans ses délibérations des 16 février et 15 mai, à imposer et lever la somme de 4,000 livres à employer ainsi qu'elle annonçait dans ses précédentes requêtes.

En 1736, à la suite de nouvelles et pressantes sollicitations, le roi en son Conseil autorisa les habitants de Bergerac à imposer sur l'ensemble de la communauté, une somme supplémentaire de 3,000 livres en deux années consécutives pour achever les réparations provisionnelles à faire au pont de Dordogne.

De plus, par ordonnance du 19 juin 1737, il fut enjoint aux bouviers des paroisses de Saint-Martin, la Magdelaine, la Cosne, Saint-Laurent et Saint-Christophe de faire, à tour de rôle, les charrois nécessaires pour le transport des matériaux à employer aux réparations susdites, à la charge par l'entrepreneur de payer lesdits charrois au prix ordinaire des lieux.

L'amende contre les bouviers récalcitrants était, en cas de refus, de 5 livres.

D'un procès-verbal de M. Vimar, ingénieur des ponts-et-chaussées en la généralité de Guyenne, envoyé par ordre de M. de Tourny, pour donner son avis sur les réparations à faire aux trois ports de Bergerac (1), il résulte qu'en 1757, le pont de Dordogne était en bon état; qu'il était pavé sur toute sa longueur et que les logements des portiers étaient refaits à peu près à neuf.

En 1768, il est fait par M. Badon des Conches, ingénieur de la généralité de Bordeaux, un devis et toisé estimatif des réparations à faire à la charpente du pont de Dordogne.

Les dépenses étaient estimées devoir s'élever à	6,063 ¹ 18 ^s
Dixième de bénéfice pour l'entrepreneur.....	606 ¹ 7 ^s 9 ^d
Le sol pour livre pour honoraires du projet..	303 ¹ 3 ^s 10 ^d
Ensemble.....	<u>6,973¹ 9^s 7^d</u>

(1) Grand port ou de Cadoin, petit port ou de Pardittes, sur la rive droite; le port du faubourg sur la rive gauche, à l'extrémité du pont de Dordogne.

Ces travaux ne paraissent pas avoir été exécutés.

En 1774, il fut fait quelques réparations dont le montant s'éleva à 108 livres 10 sols.

La même année, le 11 août, un procès-verbal constatant le mauvais état du pont fut dressé par les soins des consuls.

Les 8 mai 1780, et 4 mai 1781, nouveaux procès-verbaux visant le même objet.

En 1781, l'état de dépérissement du pont était tel, que les consuls, après avoir dressé leur procès-verbal, adressèrent, le 7 janvier, à M. de Necker, directeur général des finances, le placet suivant :

A Monseigneur de Necker, directeur général des finances.

Monseigneur,

Les maire et consuls de la ville de Bergerac en Périgord prennent la liberté d'exposer à votre Grandeur que, d'après plusieurs verbaux du mauvais état du pont qui est situé au-devant de leur ville, sur le fleuve de Dordogne, notamment l'un du 11 août 1774, il fut pris une délibération dans le corps municipal de leur communauté, le 28 avril 1775, qui autorisoit les exposants de faire au Ministre leurs très humbles remontrances au nom de la communauté, sur le mauvais état de ce pont et sur son utilité pour la ville et pour le royaume.

En conséquence, il fut adressé un placet à M^r de Turgot par les exposants, relatif à cet objet.....; les principaux négociants de Bergerac firent aussi des remontrances à ce sujet, on pense même que ceux de Limoges en firent autant.

Les choses en ont demeuré dans cet état jusqu'au 3^m du courant mois de janvier de la présente année 1781 que s'étant fait un enfoncement considérable sur la première voute de ce pont qui se présente en sortant de la ville, au passage d'un cheval qui si enfonça plus de trois pieds, les exposants en furent prévenu sur l'heure, qui s'étant transporté sur les lieux après avoir appelé un maître charpentier et trois architectes entrepreneurs de batisses de leur ville, leur auroit fait faire la visite de cette voute et auroient pris leur rapport qui se trouve consigné dans le verbal qui fut dressé à cette occasion, dont le résultat a été qu'il y auroit de la prudence, vu le péril imminent, d'interdire le passage de ce pont, et tel seroit même l'avis de plusieurs des citoyens, du moins pour les voitures, ce que cependant les exposants n'ont pas osé prendre sur eux, vu le grand dérangement qui en résulteroit pour le public et pour le commerce, sans préalablement avoir pris les ordres de votre Grandeur, Monseigneur.

Ce qui fait que les exposants se hâtent d'instruire votre Grandeur de l'état des choses, en lui exposant comme autrefois que cette première voûte venant à tomber dans la rivière, la navigation du haut pays, c'est-à-dire du Limousin et de l'Auvergne principalement, sera absolument interrompue puisqu'il n'y a pas d'autre passage sous le pont à pouvoir faire passer les bateaux qui remontent le fleuve de Dordogne.

Dans ces circonstances, les exposants osent se flatter, Monseigneur, que votre Grandeur voudra bien pourvoir sous le bon plaisir de Sa Majesté, à la reconstruction d'un nouveau pont devant la ville de Bergerac, et prescrire aux exposants la conduite qu'ils doivent tenir actuellement vu l'état de déperdition où se trouve l'ancien pont, prévenir les événements fâcheux qui pourroient en résulter, après toutefois l'avoir fait examiner de nouveau par tel ingénieur que votre Grandeur voudra commettre à ce sujet si elle le juge nécessaire, et les suppliants continueront leurs vœux au ciel pour la conservation et prospérité de votre Grandeur, Monseigneur.

La réponse n'eut pas le temps de se produire, car dans la nuit du 7 au 8 mars 1783, une crue extraordinaire, renversant le pont, hâta la solution réclamée avec tant d'insistance par la communauté.

Les mesures prises ne purent que provisoirement la satisfaire. Les voici :

Le Roi étant informé que la crue extraordinaire de la rivière de Dordogne, arrivée la nuit du 7 au 8 mars dernier, auroit renversé les trois quarts du pont qui traversoit cette rivière, et séparoit la ville de Bergerac en Périgord de l'un de ses faux-bourgs, appelé La Magdelaine ; que les maire et consuls de la ville de Bergerac auroient représenté que le pont de Bergerac estoit de la plus grande utilité pour la communication des provinces septentrionales du royaume avec les provinces méridionales, même avec l'Espagne, soit par les fréquents passages des troupes, soit pour le commerce en général ; qu'en attendant la reconstruction de ce pont si utile et en considération de ce que la ville étoit en possession et en jouissance d'un droit de barrage ou péage sur ledit pont de Bergerac, lesdits maire et consuls auroient demandé, en attendant la prompte réédification dudit pont, que ladite ville fut maintenue envers et contre tous, dans le droit de bac et passage devant leur ville, à la charge par elle de se conformer à ce qui sera prescrit pour les droits à percevoir, sur les passants non bourgeois et habitants de ladite ville et ses faux-bourgs, attendu qu'ils ont toujours été exempts de tous droits de passage devant ladite ville. — A quoi voulant pourvoir et attendu que le cas requiert

célérité, vu le procès-verbal dressé par les officiers de ladite ville de Bergerac les 6, 7 et 11 mars dernier ; où le rapport du sieur Le Fèvre d'Ormesson, conseiller d'Etat et ordinaire au Conseil royal, contrôleur général des finances ; — le Roi étant en son Conseil a permis et permet à la ville de Bergerac d'établir à ses fraix un bac sur la rivière de Dordogne, à l'endroit qui sera jugé nécessaire et le plus commode pour le public par le sieur intendant, commissaire départi pour les ordres de Sa Majesté en la généralité de Guienne. — Autorise, Sa Majesté, ladite ville de Bergerac à percevoir pour le service du passage audit bac, les droits qui seront fixés provisoirement par ledit sieur intendant que Sa Majesté a commis et commet à cet effet. Enjoint au surplus, Sa Majesté, à ladite ville de Bergerac de se conformer aux édits, déclarations, arrêts et réglemens concernant les droits de bac, le tout sous les peines portées par les ordonnances.

Fait au conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le 10 avril 1783.

Signé : GRAVIER DE VERGENNES.

Joint à cet extrait des registres du conseil d'Etat du roi, se trouve le tarif dressé par Nicolas Dupré de Saint-Maur, intendant de justice, police et finances en la généralité de Guyenne.

Le seigneur de Pilles, rappelant ses droits acquis, fit bientôt opposition à l'arrêt qui donnait à Bergerac droit de bac et de passage ; mais par nouvel arrêt en date du 8 avril 1784,

Le Roy étant en son conseil, a déclaré et déclare led. comte de Durfort (1) non recevable dans sa demande en opposition à l'arrêt du conseil du 10 avril 1783, qui a permis à la ville de Bergerac d'établir à ses frais un bac sur la rivière de Dordogne, en attendant la reconstruction du pont de ladite ville ; a, sa Majesté, confirmé et confirme led. arrêt du 10 avril 1783, ainsi que le tarif des droits, à percevoir provisoirement pour le service dudit bac, arrêté en conséquence le 9 may suivant par le sieur intendant commissaire, départi en la généralité de Bordeaux ; pour lesd. arrêt et tarif être exécutés suivant leur forme et teneur ; ordonne sa Majesté, que led. bac sera affermé par bail mis aux enchères et adjudication

(1) Seigneur de Pilles. C'est vers 1680 que le château de Pilles antérieurement possédé par les Clermont, fut acquis par les Durfort, branche de la maison de Duras. Il est aujourd'hui la propriété de la famille de Lapanouse.

au plus offrant et dernier enchérisseur, à la diligence des maire et consuls de Bergerac devant led. sieur intendant commissaire départi, pour le prix en provenant, être versé dans une caisse particulière qui sera par lui indiquée, et être employée au rétablissement du pont de lad. ville (1)

Les consuls au vu de cet arrêt, ordonnant le dépôt dans une caisse particulière du produit de l'aferme du bac, clause destructive de l'arrêt de 1783, exposèrent que, sans l'opposition du comte de Durfort, l'arrêt du 10 avril 1783, ne portant pas sequestre, aurait eu seul force de loi ; de plus, le produit du bac étant à peine de 3 à 4000 livres par année, et le rétablissement du pont devant coûter au moins deux millions, il faudrait cinq ou six siècles pour composer cette somme ; ce qui présenterait deux inconvénients : le premier de laisser improductives pendant plusieurs siècles des sommes considérables ; et le second de priver une suite innombrable de générations d'un pont, le seul alors établi sur la Dordogne, et par suite d'absolue nécessité pour le bien du commerce et la communication des provinces septentrionales avec les méridionales et avec l'Espagne..... Aussi, demandaient-ils que le revenu du bac fût levé par un préposé nommé à cet effet, et qu'ils pussent en employer le montant à l'établissement d'une traille avec bacs-bateaux et agrès nécessaires pour rendre le passage sûr et commode ; et au cas où sa Majesté y trouverait quelque difficulté, concéder alors aux suppliants à titre d'aliénation (le passage étant domanial), leur droit de bac sous l'offre de payer, annuellement, une rente de 30 livres au domaine de Sa Majesté.

Le Roi, en son Conseil, tenu à Paris, le 9 mai 1790, accorda à la communauté ce qu'elle demandait en sa requête, y compris l'aliénation du passage, moyennant la rente proposée à payer au domaine de Sa Majesté.....
.....

(1) Le 18 juillet 1784, les maire et consuls présentèrent aux commissaires du Roi, en la généralité de Guyenne, une requête tendant à leur permettre de disposer des matériaux de l'ancien pont pour réparer la rampe dite de Barbecanne, à l'entrée du faubourg, afin de faciliter l'embarquement des voitures. Par ordonnance du 3 août, autorisation leur fut donnée, les fonds nécessaires devant être pris dans la caisse provenant de l'aferme du bac.

Survient 1792. — L'industrie, débarrassée de toute entrave, prendra bientôt un merveilleux essor, et un important ouvrage remplacera sous peu d'années le pont que la communauté, pendant de si longs siècles, mit tant de soins à conserver et prit tant de peine à entretenir dans un médiocre état de viabilité.

Le 26 brumaire an II (16 novembre 1793), le Représentant du peuple Lakanal prend un arrêté, affranchissant de tous droits le bateau de passage de Bergerac.

Ce Représentant, reconnaissant de quelle utilité était le pont de Bergerac, lui surtout qui en un jour, fit construire *révolutionnairement* les routes de la Dordogne, et alors que de nombreux convois de troupes sillonnaient le département, prit le 28 brumaire an II (17 novembre 1793), l'arrêté suivant (1) :

É G A L I T É , L I B E R T É ,

— O U L A M O R T —

Lakanal, Représentant du peuple, délégué par la Convention Nationale dans les départements de la Dordogne, Bec-d'Ambès, Lot, Lot-et-Garonne,

Arrête ce qui suit :

ARTICLE 1^{er}.

Le pont de Bergerac sera reconstruit.

ART. 2.

L'ingénieur du département présentera, sans délai, le plan du travail et le devis estimatif des dépenses.

(1) Archives de Bergerac.

ART. 3.

Les matériaux provenant de la démolition du château de La Force et de tous les autres repaires de la tyrannie qui vont être abattus dans l'étendue de ce département, sont affectés à la construction du pont de Bergerac.

ART. 4.

Pour la surveillance des travaux et l'administration des fonds, il sera établi une commission composée de membres pris dans le district, la municipalité, la société populaire, lesquels seront autorisés à s'adjoindre ceux des citoyens qui se sont rendus recommandables par leurs lumières et leurs talens dans la partie des ponts-et-chaussées.

ART. 5.

Il sera mis à la disposition de cette commission une somme de deux cent mille livres, pour couvrir les premières dépenses.

ART. 6.

Pour la continuation des travaux, le comité de surveillance de Bergerac est et demeure chargé d'imposer une forte taxe sur tous les riches qui n'ont pas fait pour le triomphe de l'égalité et de la liberté qu'ils abhorrent, des sacrifices qu'ils auroient faits pour l'affermissement de la tyrannie qu'ils appellent vainement par de coupables vœux.

ART. 7.

Comme la construction du pont de Bergerac intéresse essentiellement la prospérité publique, le représentant du peuple demeure chargé de solliciter près la Convention Nationale les fonds nécessaires pour l'achèvement des travaux.

ART. 8.

Avant son départ, le Représentant du peuple posera la première pierre de ce monument du commerce et des arts.

Donné à Bergerac, le 27 de brumaire l'an 2 de la
République une et indivisible.

Signé : LAKANAL.

Par nouvel arrêté en date du 24 messidor an II (11 août 1794), Lakanal nomma la commission instituée par l'article 4 de son arrêté du 27 brumaire.

Elle était chargée :

1^o De l'approvisionnement des matières premières demandées par les ingénieurs, sous l'autorisation du Représentant du peuple ;

2^o De la solde des comptes ;

3^o De l'organisation et de la surveillance des ateliers.

Ces divers arrêtés n'ayant pas eu de suites, les matériaux du château de La Force, que Lakanal fit abattre, furent employés à la construction d'une manufacture d'armes établie à Bergerac, aux Vedelles, par décret de la Convention nationale du 24 brumaire an II (14 novembre 1793).

Le 29 brumaire an III, la municipalité de Bergerac demanda au Représentant Pélissier que l'arrêté de Lakanal, portant franchise du passage pour les gens de pied, fut cassé.

Pélissier, par son arrêté du 13 frimaire même an, renvoya la municipalité à se pourvoir devers la Convention nationale, celle-ci ayant seule le droit de casser l'arrêt pris par son collègue Lakanal.

Le 26 vendémiaire an III, la municipalité fit l'achat d'un bateau neuf pour le passage de Dordogne, lequel fut payé par le receveur des fonds du district. L'arrêté porte « que » le vieux bateau sera vendu ou réduit en bois de chauffage » pour l'hospice, si on n'en peut tirer meilleur parti. ».....

Le bac établi devant Bergerac subsista jusqu'en 1825. Commencé en 1822, le pont actuel se compose de cinq arches en maçonnerie, de trente mètres d'ouverture. Les fondations des culées ont été faites vers la fin de 1822 ; celles des piles en 1823 ; les arches ont été clavées en 1824.

Les tympans et la chaussée, ainsi qu'une partie des murs de quai, celle nécessaire pour retenir les remblais des abords, ont été terminés en 1825. Les ragréements et l'achèvement des parapets ont eu lieu en 1826 ; et en 1831 ont été achevés les murs de quai et les abords de l'ouvrage.

CH. DURAND.

LETTRES PATENTES DE 1501 (1).

Loys, par la grâce de Dieu, Roy de France; à tous ceux qui ses présantes lettres verront, salut. Receu avons l'humble supplication de nos chers et bien aymés les manans et habitans de nostre ville de Bergerac, en Périgort, contenant que ladite ville nous comecte et appartient unement et est de nostre antien et vray domaine, assize sur la rivière de Dordogne, près Bourdeaux, qui est navigable à aller de ladite ville de Bergerac à Bourdeaux, à la Rochelle, et an Bretagne et de là en la grand mer; sur laquelle rivière joignant ladite ville, *de grand antienneté souloit avoir ung pont de piarre de bel et sumptueux édifice*, pour le passage des marchands et conducteurs des marchandises et aultres gens tant à pié que à cheval, lesquelz payoient certain droict de barraige revenant au profit de nostre domaine; duquel barraige, lesdits supplians ont esté et sont encores de présent francz et exemptz; et al avant, despuis soixante ans, ou anviron, au moyen des grandes eaues et inondations d'eaues et par faulte que nos officiers ny faisoient aulcune réparation; ledit pont est tumbé en la rivière et, après ladite ruïne et démolition, les officiers qui pour lors estoyent, ordonnèrent ung passage avec batteaux que depuis ils baillhoient à ferme pour chascun an, à la chandelle, comme les aultres fermes; jusques à ce que ladite duché fut baillée en appanaige à feu nostre cousin le duc de Guyenne, lequel duc de Guyenne bailha ledit passage à feu Mathurin de Clermont, escuyer, à la somme de douze livres tournois de rante annuelle et perpétuelle, et despuis, au moyen dudit bailh, lui et ses successeurs ont tenu et tiennent ledit passage à ladite somme de douze livres tournois de rante payables à notre dit domaine, dont sont francz, comme dict est, lesdits supplians. Or, est-il que icelluy passage qui se faict à batteaux et navire est fort mauvais et dangereux, et mesmes, en temps de grandes eaues, et souvantes fois, y advient de grands inconvenians; tellement que les marchands qui souloyent passer sur ledit pont, pour plus seurement conduire leurs personnes et leurs marchandises, laissent ledit passage et prennent par aultres lieux et passages qui ne sont de nostre domaine; laquelle chose est au grand préiudice et diminution de nostre dit domaine, tant pour les droictz qui nous y appartiennent par ledit passage, que pour les droictz de péage, mesurage et aultres droicts qui ont accoustumés estre levés par nous en ladite ville, et aussi, de nostre dite ville qui

(1) Archives de Bergerac. Layette 1, liasse 4^e, n° 3.

est moins habitée et fréquentée des gens et marchandises dont se sont ensuivis plusieurs inconvenians et pouroyent encores plus en suivre, mesmemant s'il estoit besoing envoyer une armée ez frontières de Roussillon. — Et, voyans lesd. supplians, que, pour ces causes et aultres raisonnables, il seroit très-utile et nécessaire de refaire et construire led. pont, et que les frais et mises qu'il y convient faire, pour leur petit nombre, leur seroit comme insupportable, car le mois de janvier dernier se tirèrent devers nous, requerans entre aultres choses que pour refaire led. pont et après l'entretenir et maintenir, leur voulussions donner et ottroyer le droict de barraige que nos prédécesseurs levoyent et avoyent accoustumé lever et prandre sur les passans et repassans sur led. pont au temps qu'il estoit en nature, en nous payant ladite somme de douze livres de rante annuelle que nous payoit ledit de Clermont pour led. passage à batteaux; sur quoy, dès lors, leur furent ottroyées nos lettres patantes pour lesquelles fust mandé et commis au sénéchal de Périgort ou son lieutenant que, appelés nos advocatz et procureurs en lad. seneschaucée, ou leurs substitués, il se informast sur ce que dessus : et, lad. information avec leurs avis renvoyer devers nous féallement cloz et scellés; ou, les gens de nostre conseil pour iceux veus, pourvoir aud. suppliantz ainsin qu'il appartiendroit et verrions estre affaire par raison; laquelle information en ensuivant nosd. lettres ayant esté faicte et icelle avec lesd. avis apportés devers nous et les gens de nostre dit conseil, par lesquelz les avons fait voir et visiter en nous humblemant requérans leur pouvoir et impartir sur ce, nos lettres et provizion convenables. — Pourquoi, nous, les choses de ce susd. concidérées, qui voulons favorablement traicter lesd. supplians en leurs affaires et faveur de la bonne amour, loyauté et obéissance quilz ont touiours démontré envers nos prédécesseurs et nous; pour ces causes, et en ensuivant lesd. avis et informacion faictez et en ceste matière par nos lieutenant, advocat et procureur en lad. seneschaucée de Périgort par nostre ordonnance, et gens de nostre dit conseil et que par iceux il nous est appareu et à nostre dit conseil que si le pont dont mention est faicte cy-dessus estoit refait, serait l'utilité de lad. ville de Bragerac et tout le pays et chose publique, et que nostre dit domaine en augmenteroit de cent cinquante livres tournoises et plus par chascun an. A iceux habitans supplians, en inclinant libéralement à leur requête, heu sur ce conféré et avis avec les gens de nostre dit conseil, avons ottroyé et ottroyons, voulons et nous plaist de grâce spéciale, puissance et autorité royal qu'ilz puissent refaire et redifier led. pont et, pour ce faire, de nostre dite grâce, leur avons donné et ottroyé, donnons et ottroyons par ces présentes, le droict de barraige que nos prédécesseurs prenoient et levoient sur les passans et repassans sur led. pont au temps

que l'on passoit par dessus, pour entretenir led. pont; et ce après qu'il sera faict, pour dicelluy jouyr et user par eux en payant à nostre recepte ordinaire de Périgort, lad. somme de douze livres tournoises de rante à quoi feu nostre dit cousin le duc de Guyenne bailha le passage de ladite ville de Bragerac aud. feu Mathurin de Clarmont, habitant de lad. ville, pourveu toutefois que nous et nos successeurs en remboursant préalablement lesd. habitans de Bragerac, à une fois, de ce que led. pont leur aura cousté refaire après qu'il sera parfaict, pourront reprendre et recouvrer en nos mains led. droict de barraige et en jouir comme lon avoit accoustumé d'ancienneté. Si, donnons en mandement, par ces mêmes présentes à nos amés et féaux les gens de nos comptes et trésoriers à Paris, seneschal de Périgort et Bailly de lad. ville et à tous nos aultres justiciers et officiers présens et advenir et à chascun d'eux si, comme à luy appartiendra, que de nos présans, grâce, don, permission et otroy, ils facent, souffrent et laissent lesd. habitans supplians, jouir et user plainement et paisiblement sans leur faire, mettre ou donner ny souffrir estre faict, mis ou donné aucun destourbier ou empeschement au contraire; lequel s'y fut mis ou donné leur estoit, le mettent ou facent mettre incontinant et sans délai à plaine délivrance et au premier estat deu et par repartant ces d. présentes signées de nostre main ou vidimus dicelles faict soubz scel authentique et recognoissance desd. habitans supplians. Nous voulons nostre recepveur ordinaire de Périgort en estre tenu quitte et deschargé en ses comptes par vous, gens de nos d. comptes, sans difficulté, car tel est nostre plaisir, nonobstant quelconques ordonnances, rescriptions, mandemens ou défances à ce contraires. En tesmoing de ce, nous avons faict mettre notre scel auxd. présentes. Donné à Châalons sur la Saône (1) le dix-huictiesme jour d'avril, l'an de grâce mil cinq cent et ung et de nostre règne le quatriesme.

Ainsi signé : Loys — Par le roy, monsieur le cardinal d'Amboise, vous l'évesque d'Alby, le seigneur de Gie, mareschal de France, M. Jacques Huraud et Pierre Morin, trésoriers de France et aultres; — présens Gédoin et Loys.

(1) Le *vidimus* possédé par les archives de Bergerac porte par erreur Châlons-sur-Seine. Erreur de copie sans doute, aucune ville de ce nom n'existant sur la Seine.

DE L'ORIGINE DE RANCONNET.

Notre intention n'est point de retracer ici la vie et d'analyser les travaux d'Aimar de Ranconnet, un des plus habiles légistes du xvr^e siècle, une des lumières du professorat et du barreau, qui devint président au Parlement de Paris, et que Périgueux a regardé jusqu'à nos jours comme un de ses plus illustres enfants.

Notre regretté confrère, M. Léon Dessalles, ancien archiviste de la Dordogne, qui vient de mourir dans sa studieuse retraite du Bugue, nous a fait connaître le premier d'une manière satisfaisante la vie de Ranconnet dans une notice (1), que notre confrère M. Tamizey de Larroque a complétée par des détails inédits, recueillis avec une heureuse et patiente sagacité (2).

Tout le monde sait aujourd'hui l'histoire du président de Ranconnet. Fils d'un avocat distingué, il se livra dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence et devint bientôt célèbre par sa science dans le droit romain. Il était conseiller au Parlement de Bordeaux quand le roi l'appela à Paris, où il exerça avec distinction la charge de président de la quatrième chambre des enquêtes. Les écrits qu'il nous a laissés attestent l'étendue de ses connaissances. « Une seule partie de son vaste savoir, écrivait l'historien de Thou, aurait suffi pour rendre le nom d'un autre illustre à la postérité. » Après s'être élevé ainsi aux premiers honneurs par une laborieuse existence, victime de la calomnie, ce magistrat vénéré de tous fut jeté à la Bastille, où il acheva d'une manière aussi terrible qu'imprévue sa vie uniquement consacrée à la science. La fatalité sembla le poursuivre jusque dans les siens, qui, dit-on, moururent l'un après l'autre, victimes de tragiques événements.

(1) *Notice sur Aimar de Ranconnet*, Périgueux, Dupont, 1845, in-12 de 25 pages.

(2) *Un grand homme oublié : le Président de Ranconnet*, Paris, V. Palmé, 1871, un vol. in-8° de 30 pages.

Nous n'entrerons point dans les détails fournis par MM. Dessalles et de Larroque sur ce savant et vertueux magistrat. Nous allons nous arrêter principalement sur la grave question qui divise nos deux biographes, et dont la conclusion intéresse au dernier point le Périgord, celle de l'origine de Ranconnet.

Le président de Thou, dans son *Histoire universelle*, le fait naître à Périgueux, où se trouvait le berceau de sa famille ; Gabriel de Lurbe, dans sa *Chronique bourdeloise* et ses *Hommes illustres d'Aquitaine*, prétend qu'il reçut le jour à Bordeaux, où son père était avocat. Les biographes ayant adopté les uns l'assertion de de Thou, les autres celle de de Lurbe, il en est résulté que des doutes sérieux se sont élevés sur le lieu de naissance de Ranconnet.

On place la naissance de ce grand homme entre ces trois dates : 1497, 1498, 1499. Or, M. Dessalles nous prouve, d'après les registres de l'hôtel-de-ville de Périgueux, que les Ranconnets n'avaient pas encore quitté le pays au milieu du xvii^e siècle.

« Un point capital que les documents historiques et généalogiques les plus dignes de foi m'ont permis de constater, dit notre érudit compatriote, c'est que les Ranconnets sont tous originaires du Périgord ; que, dans le xv^e siècle, ils habitaient tous Périgueux, où ils exercèrent diverses fonctions municipales, et que *François de Ranconnet*, représentant de la branche principale de cette famille à la fin de ce siècle, résidait encore dans cette ville en 1537. Ainsi, sous le rapport de l'origine d'Aimar, point de doute possible. »

M. Dessalles ajoute qu'il n'y a point d'incertitude non plus en ce qui concerne le lieu de sa naissance, en admettant toutefois qu'Aimar était fils de François, seigneur d'Escoire. Cet historien ne saurait l'affirmer d'une manière positive, faute de pièces justificatives fournies à l'appui. Il cherche alors à s'assurer si, en repoussant la paternité de François, comme n'étant pas suffisamment démontrée, il n'existe pas un moyen d'attribuer cette paternité, avec une certaine apparence de raison, à un autre membre de cette famille.

M. Dessalles constate qu'en 1541 un autre Ranconnet était

seigneur de Razac, ce qui indiquerait l'existence d'une seconde branche de cette famille. « On peut, sans trop d'in vraisemblance, remarque notre critique, faire remonter cette branche inconnue jusqu'alors, jusqu'au temps de Pascal de Ranconnet, père de François, qui exerçait encore à Périgueux des fonctions municipales en 1478 ; et, dès lors, il serait tout naturel d'admettre que, si Aimar n'appartenait pas à l'une, il tirait son origine de l'autre branche ; il y a même plus : comme François est le seul enfant connu de Pascal, et qu'il pourrait fort bien se faire que Pascal en eût eu d'autres, il n'y aurait rien d'insoutenable à supposer qu'un second fils, devenu seigneur de Razac, fût le père d'Aimar. Je ne donne tout cela que comme de simples conjectures, ayant pour but de mettre les scrupules à l'aise, relativement au père d'Aimar ; car, pour ce qui est du lieu de sa naissance, quelle que soit l'opinion que l'on adopte, il n'y a pas de milieu, il faut choisir entre Périgueux ou les environs, sans sortir de la banlieue de cette ville. »

M. de Larroque, sans oser attaquer l'ingénieux édifice construit par M. Dessalles pour prouver la naissance périgourdine de Ranconnet, soutient avec énergie que Bordeaux lui a donné le jour. Voici ses raisons :

« Aimar de Ranconnet est incontestablement né à Bordeaux. Tout le prouve : d'abord, la double affirmation si précise de Gabriel de Lurbe, l'auteur du *De illustribus Aquitanix viris* et de la *Chronique bourdeloise*. Comment croire que Gabriel de Lurbe, écrivant, quelques années seulement après la mort de l'éminent érudit (1559), dans une ville où il était entouré de personnes qui en avaient parfaitement connu la famille, eût osé, sans cela, saluer en lui un de ses plus glorieux concitoyens ? De plus, du vivant même d'Aimar de Ranconnet, Antoine de Gouvea, qui fut un des professeurs les plus distingués du collège de Guyenne, signalant, dans son commentaire sur les *Topiques*, un manuscrit que cet humaniste lui avait communiqué, le proclame *Burdigalæ suæ decus* (l'honneur de sa ville de Bordeaux). A moins de réclamer l'acte de naissance d'Aimar de Ranconnet, que pourrait-on souhaiter de plus décisif ? Et pourtant, voici un témoignage

qui a plus de valeur encore, et que je suis heureux de produire le premier dans la discussion : au dernier feuillet d'un manuscrit sur parchemin de quelques traités de Cicéron, conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° 6609 du fonds latin, on lit, tracés à l'encre rouge par la main de l'illustre bibliophile, ces mots aussi clairs que le jour : *Æmari Ranconneti Burdigalensis* (d'Airar Ranconnet de Bordeaux).

« Puisque Ranconnet lui-même déclare qu'il est Bordelais, ai-je besoin de rappeler que La Croix du Maine, à la fin du xvi^e siècle, avait fait connaître sa véritable origine, et que Ménage, à la fin du siècle suivant, avait donné sur ce point des détails qui n'ont pas été assez remarqués ? »

En dernière analyse, que résulte-t-il des dissertations de M. Dessalles et de M. de Larroque ? Le Périgord doit-il se résoudre à voir disparaître de son panthéon, comme pour Cyrano, une de ses plus belles illustrations ? Force nous a été de nous incliner devant des documents authentiques, comme l'acte de naissance du Parisien Cyrano, dit de Bergerac, du nom d'un fief qu'il possédait près de Paris, dans le duché de Chevreuse ; mais, pour Ranconnet, a-t-on apporté dans le débat des pièces aussi concluantes ? Devant une question de cette importance, nous préférons nous abstenir de formuler tout jugement. Nous laissons à la sagacité de nos plus érudits collègues de la Société le soin de se prononcer.

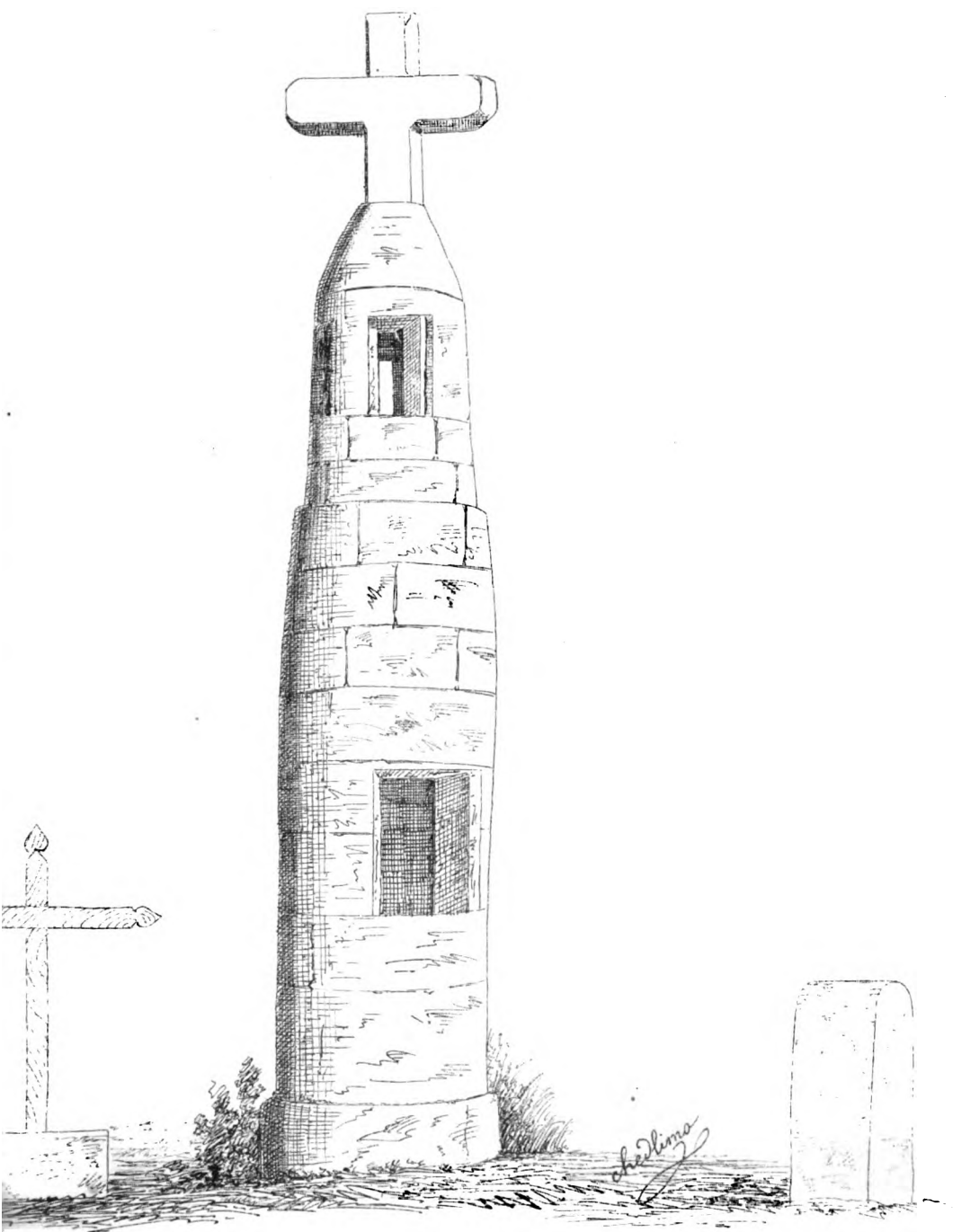
A. DUJARRIC-DESCOMBES.



LA LANTERNE DES MORTS DU CIMETIÈRE DE CUBAS.

Nous retrouvons dans un de nos cartons le dessin de la lanterne des morts de Cubas que nous publions aujourd'hui et que nous devons à l'obligeance de M^{me} de Presle. Il est accompagné des notes suivantes, que notre regretté vice-président M. le chanoine René Bernaret avait bien voulu y joindre :

Ces lanternes étaient d'ordinaire des colonnes creuses, qui portaient une lampe et au pied desquelles existait vraisemblablement



LANTERNE DES MORTS DU CIMETIÈRE DE CUBAS

blement un autel. Elles étaient placées surtout dans les cimetières qui bordaient les chemins ou lieux publics pour préserver, dit-on, *a timore nocturno, a negotio perambulante in tenebris* (psaume 90) ; peut-être aussi, dit Mabillon, pour éclairer ceux qui allaient à l'église pendant la nuit. Quelques-unes ont une élévation de 7 à 8 mètres, avec soubassement, cordons de pierre et fenêtres. M. de la Villegille, cité dans le *Dictionnaire d'archéologie* de Migne, rapporte le texte suivant de Pierre de Cluny, ditle Vénérable (an 1156), au sujet de la lanterne du monastère de Cherlieu. (Pierre le Vénérable, *De miraculis, libro II, in biblloth. Patrum*, tom. XXII, page 1121.) :

Obtinet medium cæmeterii locum structura quædam lapidea habens in summitate sui quantitatem unius lampadis capacem, quæ ob reverentiam fidelium ibi quiescentium, totis noctibus fulgore suo locum illum sacratum illustrat. Sunt et gradus, per quos illius ascenditur : Supraque spatium duobus vel tribus ad standum, vel sedendum hominibus sufficiens, etc.

La lanterne de Cubas n'avait pas la même disposition peut-être parce qu'elle était la lanterne d'un monastère de femmes, et qu'il convenait mieux à des femmes d'allumer la lampe en bas que de l'allumer en haut.

Cette lanterne du cimetière de Cubas était à portée du monastère des religieuses de Fontevrault établies là vraisemblablement au *xiv^e* siècle, peut-être plus tôt, à côté de la vieille église de Sainte-Catherine qui s'effondra, il y a une trentaine d'années, un jour de frairie à 9 ou 10 heures du soir, sans qu'il y eût danger pour personne. Nous avions en Périgord deux monastères de Fontevrault : celui de Cubas et celui de Fontaines (canton de Verteillac) qui présente encore quelques ruines intéressantes. Dans les premiers temps, là où s'établissaient ces couvents, il y avait le couvent des hommes situé à une certaine distance du couvent des femmes. Il en était ainsi à Fontaines, où l'on voit encore les restes de l'église des hommes. Je ne sais pas si à Cubas il y avait un couvent d'hommes. La présence des Fontevristes en Périgord s'explique par la grande considération dont jouit le bienheureux Robert d'Arbrissel, leur fondateur, auprès de l'Évêque et du Chapitre de Périgueux au *xiii^e* siècle.

M^{me} de Presle ajoutait :

Vous remarquerez sur le dessin que la colonne a une forme évasée. Elle est plus étroite en bas qu'au milieu. La partie étroite est pleine ; la partie large est creuse. Le creux commence à la grande ouverture carrée qu'on voit sur le côté, et monte jusqu'aux quatre ouvertures placées sous le couronnement. C'était dans l'ouverture du bas que se mettait la lampe. L'aspect du monument ainsi éclairé est fort curieux.



UN AUMÔNIER DU ROI LOUIS XV.

L'ABBÉ FRANÇOIS - ODET D'AYDIE.

Deux lettres autographes, que nous avons trouvées à Paris, et qui concernent notre grande et illustre abbaye normande de Savigny (1), nous ont donné la curiosité de connaître quel personnage était leur signataire, M^{re} François-Odet d'Aydie. A cet égard, les documents sont beaucoup plus nombreux que nous ne le supposions ; il ne s'agissait que de les chercher pour les rencontrer. Nous avons été dès lors tenté de les grouper, et certain que ce portrait offrirait un assez vif intérêt de curiosité, nous en avons essayé une esquisse incomplète sans doute, mais qui suffira certainement pour permettre de juger cet abbé grand seigneur (2).

Né au château de Vaugoubert, en la paroisse de Quinsac (Dordogne) (3), vers l'année 1702, François-Odet d'Aydie

(1) Elle était située dans le diocèse d'Avranches et dans le canton actuel du Teilleul, commune de Savigny (Manche).

*) Secondé également de la façon la plus bienveillante et la plus active par les derniers représentants de la famille d'Aydie, nous tenons en particulier à remercier M. le comte de Larmandie, de tout l'intérêt qu'il a bien voulu porter à notre travail et surtout de ses nombreuses et importantes communications.

(3) Vaugoubert, dans le canton de Champagnac-de-Belair, arrondissement de Nontron, est situé dans la vallée de la Dronne, dans une charmante position.

appartenait à une famille issue des illustres comtes d'Armagnac et des comtes de Comminges, qui comptait parmi ses membres, un amiral, des commandants d'armées, des évêques, des prélats, un grand bailli du Cotentin et de nombreux dignitaires, qui la plupart avaient versé leur sang sur les champs de bataille ou payé leur dette à la France par leur dévouement et leurs talents. Quant à notre abbé, il fut l'un des neuf enfants issus du mariage de messire Armand d'Aydie (1), vicomte d'Aydie, seigneur baron de Vaugoubert, de la Barde et de Quinsac (2), avec dame Marie de Beaupoil de Saint-Aulaire, la propre sœur du marquis de ce nom (3), que la duchesse du Maine (4) appelait familièrement son *berger* et à laquelle il donnait en retour le titre délicieux de sa *bergère* (5), et à qui son charmant esprit, plus que ses productions littéraires, ouvrit les portes de l'Académie française.

Suivant une lettre adressée à Sainte-Beuve, par le comte de Saint-Aulaire, son collègue de cette même Académie française (6), les parents de notre abbé avaient peu de for-

(1) D'Hozier inscrivit Armand d'Aydie à l'armorial général de la France. Son écusson héraldique était de gueule à quatre lapins d'argent, courant l'un sur l'autre. Bibliothèque nationale, cabinet des titres, volume Guyenne, f. 430. — La Chesnaye des Bois, *Histoire généalogique*, t. II, v^e d'Aydie. — Le P. Anselme, *Grands dignitaires de la Couronne*, tome VII, p. 859.

(2) Ces neuf enfants étaient : 1^o Antoine-Armand-Angélique d'Aydie, comte d'Aydie. — 2^o Blaise-Marie d'Aydie, chevalier d'Aydie — 3^o Antoine-Angélique-Daniel d'Aydie, chevalier de Ribérac. — 4^o François-Odet d'Aydie, abbé d'Aydie. — 5^o D'Aydie, abbé, mort en 1719. — 6^o Marie d'Aydie, mariée au marquis d'Abzac, de La Douze. — 7^o, 8^o, 9^o. Trois filles religieuses. (Le père Anselme, déjà cité, t. VII, p. 859).

(3) François-Joseph de Beaupoil de Saint-Aulaire, marquis de Saint-Aulaire, lieutenant-général au gouvernement de Limousin. — Ses frères étaient André-Daniel, évêque de Tulle, et Foucauld, chevalier de Malte et major des armées navales du roi Louis XIV.

(4) Anne-Louise-Benedicte de Bourbon, duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé.

(5) *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV.* — Paris, Didot, 1861, t. II, p. 303.

(6) *Mademoiselle Aïssé*, par Sainte-Beuve, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1846.

tune; aussi de tous leurs enfants, trois filles entrèrent au couvent et quatre garçons se firent d'église (1).

Mais quoique l'abbé François-Odet d'Aydie soit le sujet principal de notre présente étude, parlons d'abord de l'un de ses frères, le cadet, nommé Blaise-Marie.

Né comme celui-ci au château de Vaugoubert, le 27 mars 1692, il est très-connu sous le nom de chevalier d'Aydie. Il avait fait profession et prononcé ses vœux dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, c'est-à-dire dans l'ordre de Malte. Grâce à un sien cousin, le comte de Rions (2), l'amant avoué et le mari secret de la duchesse de Berry (3), il avait obtenu d'être présenté et d'avoir ses petites entrées au Palais-Royal, puis au Luxembourg. Il plut à la volage princesse, qui l'inscrivit un moment sur ses tablettes, à côté de Rions et de tant d'autres.

Sans être un homme à bonnes fortunes, le chevalier d'Aydie, que l'on n'appelait jamais dans sa famille que le beau d'Aydie, tant il était d'une physionomie remarquable (4), faisait donc une certaine figure dans le monde de la haute galanterie, lorsque les circonstances le mirent en rapport avec la célèbre M^{lle} Aïssé. Il doit aux relations qui s'ensuivirent un certain regain de renommée qu'ont grandement rehaussé les publications récentes (5) de leurs correspondances intimes remplies d'une délicieuse amitié, mêlée d'un véritable sentiment littéraire qui n'est pas sans mérite; tendres relations qui sont comme un écho lointain des

(1) Le Père Anselme, *Grands dignitaires de la Couronne de France*, t. VII, p. 859.

(2) Sicaire-Antonin-Armand-Auguste-Nicolas d'Aydie, comte de Rions, lieutenant des gardes du corps de la duchesse de Berry, puis son premier écuyer, fut, en 1728, nommé colonel d'un régiment de dragons, et ensuite mestre de camp de dragons et gouverneur de Cognac. Il mourut à Paris, en 1741. — *Mercure de France*, avril 1741, p. 835. — La Chesnaye des Bois, *Histoire généalogique*, t. II, v^o d'Aydie. — P. Anselme, déjà cité.

(3) Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans, duchesse de Berry, était l'aînée des filles du Régent Philippe d'Orléans. Elle est connue pour ses écarts nombreux et ses dérégléments.

(4) Voir son portrait publié par M. Ravenel.

(5) On compte une dizaine d'éditeurs de ces lettres. La première parut en 1787 avec quelques notes de Voltaire. Les plus récentes sont celles de M. Ravenel et de M. Asse. — Lettres de M^{lle} Aïssé, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1873.

lettres mystiques d'Héloïse et d'Abélard ; odorants bouquets à Chloris, dont les parfums suaves surent embaumer cette cour du Régent, que nos romanciers ont décrite en chargeant plus ou moins leurs tableaux.

Mêlée à la société la plus spirituelle, et l'on peut dire, la plus corrompue de son temps, dit M. Charles Louandre (1), intimement liée avec M^{mes} de Parabère et Du Deffand, M^{lle} Aïssé fut à même de suivre les intrigues d'alcôve et d'antichambre, qui ont exercé sur la politique du moment une si grande influence, et qui souvent même en ont été l'unique ressort. Elle complète, par ses lettres, la princesse Palatine, Saint-Simon, Marais et Barbier, et c'est là, sans parler du charme de ses confidences, ce qui fait le succès de ses correspondances. Comme celles de M^{me} de Sévigné, elles ont pris rang dans notre littérature.

Du moment où, vers l'année 1720, il rencontra M^{lle} Aïssé chez M^{me} Du Deffand, et où il fut distingué par elle, le chevalier d'Aydie concentra toutes ses affections sur elle et il s'y attacha d'un amour inaltérable.

C'était du reste un noble caractère que cette belle Circassienne que l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Ferriol, avait amenée avec lui à la cour. Issue, croyait-on, de race princière, elle attira tous les regards et toutes les sympathies encore plus par ses malheurs que par sa grande jeunesse et par sa beauté incontestable et sans partage. (2) Un peu avant qu'elle eût rencontré le chevalier d'Aydie, sa vertu avait couru un danger réel. Le Régent l'ayant vue chez M^{me} de Parabère, en était devenu amoureux. Ses projets de séduction trouvèrent une complicité active dans M^{me} de Ferriol, la belle-sœur de son protecteur, qui venait de mourir. Un jour celle-ci vit cette belle et ravissante fleur d'Asie tomber à ses pieds, pour la supplier de ne lui plus parler du duc d'Orléans, assurant que si on continuait à la tourmenter, elle se retirerait aussitôt dans un couvent.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1873.

(2) Son portrait, gravé par J. Wexelberg, est au Musée de Périgueux. *Galerie périgourdine*, n° 166.

E. G.

Un simple cadet du Périgord fut le seul que discerna ce cœur sympathique et aimant que ne tentaient, ni les hommages enviés, ni les offres brillantes du Régent. Mais le chevalier était lié par ses serments professionnels.

Leurs affections n'en furent pas moins inviolables. La mort d'Aïssé, dans de grands sentiments de piété qui rappellent la touchante La Vallière, put seule les briser en laissant le survivant inconsolable. La fraîche et riante couronne qui pare les fronts du chevalier d'Aydie et de M^{lle} Aïssé ne sauraient périr, suivant l'expression de l'un de leurs plus chauds admirateurs (1).

C'est dans un pareil milieu, au centre d'un tourbillon de roués de la Régence, au sein d'une cour qui se piquait de la plus parfaite galanterie, que notre jeune abbé Odet d'Aydie, — ainsi l'appelait-on dans l'intimité de sa famille, — se trouva lancé aussitôt son débotté de province. Il venait de recevoir les ordres et d'obtenir son diplôme de Docteur en théologie. Résister à un semblable entraînement eût été certes difficile : il ne l'essaya même pas. L'atmosphère était enivrante ; le groupe littéraire même dans lequel se trouvait son frère le chevalier, qui s'était lié avec les plus hautes intelligences du temps, avait des séductions irrésistibles ; c'étaient Montesquieu, Buffon, Bolingbroke, d'Alembert, Voltaire, M^{me} Du Deffand, M^{me} de Créquy, etc., etc. D'ailleurs l'abbé, privé de fortune et homme de grande condition (2), selon l'expression du temps, avait sous sa calotte une certaine ambition, et il comprit tout de suite qu'il pouvait et devait parvenir.

Déjà et depuis le 15 octobre 1719, pourvu, dès l'âge de dix-sept ans, du titre d'abbé de l'abbaye de Saint-Angel, audiocèse de Périgueux (3), et investi d'un canonicat dans la cathédrale de Tours, il envia d'être aumônier du Roi : il en obtint le brevet en 1736 (4).

(1) *Correspondance inédite du chevalier d'Aydie*. Préface par M. Bonhomme, Paris, Didot, 1874, p. 8.

(2) *Mémoires du duc de Luynes*, t. VI, p. 309.

(3) Voir nos pièces justificatives, n° 1.

(4) *Gazette de France*, du 26 janvier 1736.

Comment s'y était-il pris ? C'est ce que nous ne saurions dire. Cependant, pour ne rien dissimuler de notre pensée, nous devons dire que nous croyons qu'outre ses alliances et sa noble famille bien apparentée, quelque intrigue galante ne dut pas y être étrangère. Toujours est-il qu'il dut user d'une haute influence auprès du cardinal de Fleury.

Dans une de ses lettres au chevalier d'Aydie, M^{me} Du Deffand, parlant des fredaines de notre petit collet, les qualifie tout simplement de *déportements* (1). Le mot nous semble un peu bien gros pour caractériser les aventures d'un aumônier du Roi, à une époque et dans un milieu où les amours étaient généralement musqués et raffinés, sinon toujours délicats. D'ailleurs, le marquis d'Argenson (2) cite le nom d'une de ses conquêtes. Il s'agit de M^{lle} de Charolais, avec laquelle Vauréal, évêque de Rennes, prélat galant et diplomate, était également au mieux. L'on voit ainsi que, digne imitateur de son cousin de Rions, l'abbé savait faire ses choix dans les rangs les plus élevés de la cour, ce qui ne veut pas dire, après tout, qu'il ne pût descendre de temps en temps à la nymphe d'opéra et même un peu moins haut parfois. Dans tous les cas, on saura que le doux esclavage, où

(1) Cette lettre est de beaucoup postérieure à l'époque de la nomination de l'abbé comme aumônier du Roi; mais elle a son importance au point de vue du caractère de notre personnage.

Madame du Deffand au chevalier d'Aydie.

Lundi, 14 juillet 1755.

« Vous me demandez ce que fait notre abbé (Note de M. Ravenel : Il était très » voltairien de principes et, à ce qu'on entrevoit ici, non moins léger sur le reste). » Il fait ce que faisait le bonhomme Saint-Aulaire, à l'âge de 90 ans. Je crois » qu'il pourrait se plaindre des mêmes choses que ce bonhomme qui se plaignait à » vous; vous en souvenez-vous ? Il trouvait de certaines choses trop grosses et » d'autres trop plates. L'abbé ignore que je sache ses déportements; j'en garde le » secret, excepté à vous; je lui ai seulement dit que je vous manderais ce qu'il » faisait, et il ne le craint pas, parce qu'il croit que je l'ignore. » — *Lettres d'Aïssé*, édition de M. Ravenel, p. 300. — Edit. de M. Asse, p. 387.

(2) *Mémoires de d'Argenson*, t. II, p. 230.

le retenait son trop sensible cœur (1), l'empêchait souvent de se rendre aux vœux pressants de son frère le chevalier, à qui il promettait sans cesse sa visite et qui l'attendait toujours en vain.

En un mot, l'abbé Odet d'Aydie, né gentilhomme de haut lignage, et véritable homme de cour, aux mœurs douces et faciles, aux manières élégantes et aimables, s'était fait le type du courtisan mystique, greffé sur l'abbé galant. Ce dut être, nous le répétons, par ce moyen, qu'il édifia sa fortune qu'il ne négligea dans aucune circonstance.

Nous pouvons dire, du reste, que souvent on a prêté à tous et à chacun de ses collègues des aventures qui, en définitive, ne devaient appartenir qu'à un seul.

Qu'on nous permette à ce sujet une anecdote : non pas que nous voulions attribuer à l'abbé d'Aydie d'en être le héros, — nous l'en défendons, au contraire, — mais elle fut racontée en grand mystère à la cour, où elle fit beaucoup rire. On ajoutait qu'elle avait dû arriver à l'un des aumôniers du Roi. Lequel ? — Il y en avait plusieurs ; — c'est ce que nous ne nous chargerons pas d'éclairer après un siècle et demi.

Un jour, dit-on, l'un de ces Messieurs, après une gaie soirée, ramenait chez elles à une heure fort avancée de la nuit deux princesses de facile vertu, comme Paris en compte encore actuellement en grand nombre. Mais sur le quai Malaquais ou sur le quai Voltaire, la voiture est accrochée et culbutée à terre, au milieu d'un encombrement inextricable de chariots.

Le choc avait été rude. Le petit collet et ses compagnes étaient contusionnés et meurtris, les toilettes dans le plus piteux état et la confusion telle qu'aucun des trois ne savait comment sortir du carrosse. A peine étaient-ils remis sur pied, que l'abbé aperçoit l'un de ses amis qui l'avait reconnu et qui accourait pour lui porter secours.

« Silence surtout, se hâte-t-il de souffler à l'oreille de chacune de ces deux dames, — silence. — Ne répondez que

(1) Très-sensible particulièrement aux sensualités de la table. — Voir plus loin.

par monosyllabes, que oui et non. — Je dirai que vous êtes mes cousines. — Mais surtout silence ! »

L'ami demeurait absolument en face de l'endroit où était survenu l'accident. Il insista, et pendant que l'on allait relever la voiture, panser les chevaux et réparer les avaries, il fallut bon gré, mal gré, monter chez lui et porter des secours à ces dames qui devaient avoir tout au moins besoin de se remettre un instant.

Aussitôt installées dans de bons fauteuils, elles suivent d'abord en tout point les instructions données et reçues. On s'empresse autour d'elles ; on leur prodigue sels, cordiaux, onguents, frictions, tout ce qu'on peut imaginer.

Elles ne répondent aux questions qui leur sont adressées que par des hum !.. hum !.. hi !.. hi !.. ha !.. ha !..

Mais tout à coup, soit qu'une douleur réelle se fût fait sentir plus vivement, soit que lasses ou oublieuses de leur rôle, elles fussent à bout de patience, un cri échappe à l'une de ces belles, et elle s'exclame en jurant... sac... fout... je suis éreintée !.. cette cuisse... cette hanche !.. L'ami de l'abbé part d'un franc éclat de rire, en le regardant, ainsi que les cousines.

Mais sans lui répondre, celui-ci saisit au plus vite son chapeau, descend les escaliers quatre à quatre et il court, il court, il court... encore !

Tour à tour, abbé de Saint-Angel, chanoine de la cathédrale de Tours, alors qu'il était encore fort jeune, puisqu'il en fut pendant trente ans le doyen, puis vicaire-général du même diocèse archiépiscopal, et enfin aumônier du Roi, avons-nous dit, en janvier 1736, il obtint encore l'année suivante l'abbaye d'Uzerche, en Limousin (1), qui était d'un modeste revenu de quatre à cinq mille livres. A ce propos, voici une petite anecdote qui égaya la cour un instant, et que le duc

(1) *Gazette de France* du 28 décembre 1737. — *Mémoires du duc de Luynes*, t. 1, p. 404 ; tome VI, p. 369 ; t. VI p. 394.

Uzerche, arrondissement de Tulle (Corrèze).

de Luynes (1) s'est donné la peine de faire connaître. Nous lui laisserons le plaisir de la répéter lui-même :

« 29 novembre 1737.

» M. l'abbé de Saint-Aulaire, aumônier ordinaire de la Reine, m'a aujourd'hui donné la copie ci-jointe d'un madrigal qu'il envoya à M. le Cardinal (2), sous le titre de *Madrigal d'un anonyme*, et qui est fait par le vieux M. de Saint-Aulaire, son oncle.

On ne vit guère au temps passé
Ce que nous admirons en France,
Un ministre modeste et désintéressé,
Un Roi plein de justice et de reconnaissance.

» M. le cardinal lui répondit qu'il le priait instamment de chercher à découvrir l'auteur du madrigal; que cette découverte lui était nécessaire dans la place où il était, devant désirer de connaître les auteurs de lettres anonymes. M. de Saint-Aulaire répondit par ces vers :

Ce simple et mince madrigal
Ne mérite louange ni reproche ;
C'est l'écho d'un bruit trivial
Que répète une vieille roche.

» Et pour marquer encore plus qu'il s'occupait à la recherche que désirait Son Eminence, M. de Saint-Aulaire a fait encore les vers ci-après :

Avec un zèle sans égal,
Je tâche à découvrir l'auteur du madrigal,
Et pour rendre le ciel propice à ma recherche,
J'ai fait irréparable vœu
De lui consacrer un neveu (3),
Que vous ferez abbé d'Uzerche. »

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, t. 1, p. 404.

(2) Le cardinal de Fleury, ministre d'Etat.

(3) C'est l'abbé d'Aydie. (Note du duc de Luynes.)

C'est ainsi que se présentait une supplique au siècle dernier, et qu'à la cour on savait s'y prendre pour attirer l'attention du souverain sur soi-même ou sur un protégé, afin d'arriver à un succès auprès des dispensateurs des grâces et des faveurs.

Nous épargnerons à nos lecteurs les divers offices que notre abbé dut remplir, en qualité d'aumônier du Roi. Ainsi, nous trouvons inutile de dire qu'en telle année, un jour de Vendredi-Saint, dans la chapelle de Versailles, aussitôt après l'adoration de la Sainte Croix par le Roi, par chacun des membres de la famille royale et des hauts personnages de la cour, l'abbé se tint debout au pied de la croix, une bourse ou un plateau d'argent à la main, pour recueillir les offrandes : ceci était de son office. Mais nous tenons essentiellement à faire connaître qu'il accompagna Louis XV, dans l'une de ses campagnes militaires, en 1744 (1), probablement en qualité d'aumônier et qu'il le suivit à l'armée. Il est également important de rappeler que ce fut encore l'abbé d'Aydie qui remplit la mission d'aller avec la maison du Roi jusqu'aux Pyrénées, au-devant de la première Dauphine (2). La princesse le trouva à son gré, paraît-il. Ce lui fut l'occasion d'une faveur nouvelle, puisqu'elle le recommanda plus tard à M^{re} de Mirepoix et lui fit ainsi avoir notre grande abbaye normande de Savigny (3).

L'illustre Massillon, l'éloquent orateur qui en avait été pourvu depuis l'année 1721, venait de mourir, et les compétiteurs à cette belle commande étaient nombreux. Odet d'Aydie se mit sur les rangs ; il intéressa à sa candidature et la Dauphine et le cardinal de Rohan (4). Mais cela ne suffit pas. Il lui fallut invoquer l'état mauvais de sa santé, qui ne lui eût pas permis de faire une campagne nouvelle avec le Roi. Il demanda cette abbaye comme une faveur insigne, comme une grâce et comme une retraite ; il se voyait, quoiqu'à

(1) *Duc de Luynes*, t. VI, p. 394.

(2) Le Dauphin Louis, fils de Louis XV, épousa en premier mariage Marie-Thérèse d'Espagne, qui mourut l'année suivante.

(3) *Duc de Luynes*, t. VI, p. 369.

(4) *Id.* t. VI, p. 369.

-regret, contraint de se retirer du monde et de quitter la cour. Ce n'était pas assez encore. Alors, il fit offrir sa démission d'Uzerche et même sa démission d'aumônier du Roi, ce qui entraînait aussi celle de son conseiller.

Sa nomination eût laissé libres ces deux postes qui pouvaient satisfaire d'autres ambitions, et qui avaient bien leur prix. Odet d'Aydie fut enfin présenté par M^{re} de Mirepoix à la nomination du Roi, qui l'agréa sur le champ (1).

L'abbé voulut à ce moment faire usage d'une petite escobarderie (2) et se livrer à un véritable escamotage. Il ne parla plus de se retirer, ni de donner sa démission des deux bénéfices, dont il était titulaire, et dont Savigny était l'échange. Au contraire, il déclara au cardinal de Rohan, son protecteur, qui lui annonçait la bonne nouvelle, qu'il désirait faire encore la campagne nouvelle avec le Roi, et qu'il tenait plus que jamais à rester aumônier de la chapelle royale.

Cette nouvelle répandue à Paris fut l'objet de mille commentaires défavorables. Pour y couper court, M^{re} de Mirepoix donna sur le champ des ordres afin qu'on n'expédiât point le brevet de l'abbaye de Savigny. D'Aydie adressa donc sa démission d'Uzerche. Mais celle de son aumônerie n'arrivait pas à la chancellerie. Il eut encore recours à quelque biais; il alla jusqu'à faire demander au Roi lui-même ses sentiments. Enfin, de guerre lasse, il envoya sa démission. Alors, mais seulement alors, il put recevoir ses provisions de Savigny; il avait la mitre et la crosse (3).

Ce n'avait pas été une mince affaire, comme on le voit. Le duc de Luynes (4) nous donne mille détails sur ce sujet : nous ne saurions mieux faire que de les reproduire :

« Versailles (5), lundi, 22 mars 1745.

» Hier, le Roi travailla avec M. l'ancien évêque de

(1) *Gazette de France* du 24 avril 1745.

(2) Expression de M. Bonhomme. Préface des *Lettres du chevalier d'Aydie*, 1874.

(3) Les abbés de Savigny avaient obtenu la mitre et la crosse au x^v siècle du pape Martin V, en 1418. *Gallia Christiana*, t. XI.

(4) *Mémoires*, t. VI, p. 369.

(5) *Id.* t. VI, p. 369.

Mirepoix, suivant l'usage ordinaire (car ce travail est présentement le dimanche). On sut au sortir du travail que l'abbé d'Aydie a eu l'abbaye de Savigny, diocèse d'Avranches (1), qui est affermée 27,000 livres et qui en vaut au moins 28,000, tous frais faits. L'abbé d'Aydie rend la petite abbaye d'Uzerche, en Limousin, qui ne vaut qu'environ 4 à 5,000 livres, que feu M. de Saint-Aulaire, son oncle, avait obtenue pour lui de M. le cardinal de Fleury. L'abbé d'Aydie est homme de grande condition; il est grand vicaire de Tours et aumônier du Roi depuis plusieurs années. En cette qualité, il a fait le voyage avec la maison du Roi pour aller au-devant de Madame la Dauphine. Madame la Dauphine, qui en a été contente, l'avait recommandé à M. l'évêque de Mirepoix. »

« Samedi (2), 10 avril 1745.

» J'ai marqué ci-dessus que M. l'abbé d'Aydie a une abbaye depuis peu. Cette grâce du Roi a donné occasion à plusieurs difficultés. M. l'abbé d'Aydie avait prié M. le cardinal de Rohan d'en parler à M. de Mirepoix, et lui avait dit que sa santé ne lui permettant pas de faire une seconde campagne (il a fait la dernière avec le Roi), il désirait se retirer et demandait cette grâce pour sa retraite. M. de Mirepoix, en conséquence, demanda au Roi l'abbaye de Savigny, qui fut accordée sur le champ à l'abbé d'Aydie. C'est ainsi que le cardinal de Rohan conte le fait. Il ajoute que M. de Mirepoix, aussitôt après le travail, lui manda la grâce accordée à l'abbé d'Aydie; que cet abbé, quelques jours après, vint le trouver, et lui dit qu'il désirait beaucoup faire encore cette campagne avec le Roi (3); à quoi M. de Rohan répondit que ce ne serait pas lui qui le chasserait de la chapelle; que sur ce propos l'abbé d'Aydie avait été dire à Paris qu'il ne

(1) Le duc de Luynes dit à tort Coutances.

(2) *Mémoires*, t. VI. p. 394.

(3) Ce fut la campagne de Flandre, terminée par la célèbre bataille de Fontenoy, du 17 mai 1745

quittait point sa place d'aumônier du Roi; que M. de Mirepoix, instruit de ces propos, en avait été fort mécontent, d'autant plus que pareille aventure lui était déjà arrivée avec M. l'abbé de La Fare; qu'il avait demandé un prieuré pour sa retraite et n'avait plus voulu se retirer après avoir obtenu ce bénéfice. M. de Mirepoix alla sur le champ demander que l'on n'expédiât point le brevet de ladite abbaye, voulant absolument avoir la démission de l'abbé d'Aydie.

» L'abbé d'Aydie conte le fait un peu différemment, et il prétend que ce fut M. le cardinal de Rohan qui lui demanda pourquoi il voulait quitter, disant qu'il devrait encore faire cette campagne pour marquer au Roi sa reconnaissance du bienfait qu'il en avait reçu. Ce qui est vrai et constant, c'est que M. de Mirepoix a été extrêmement mécontent de l'abbé d'Aydie; qu'il disait qu'il lui avait demandé la démission de l'abbaye d'Uzerche et celle d'aumônier du Roi; qu'il avait reçu la première, mais qu'il n'avait pu recevoir la seconde, parce que c'est le droit du grand aumônier à qui il comptait qu'elle serait remise. M. de Mirepoix n'a pas voulu changer de sentiment. Il a demandé effectivement que l'on suspendît l'exécution du brevet, lequel n'a été expédié que depuis peu, les démissions de l'abbaye et de la charge ayant été remises toutes deux à M. l'évêque de Mirepoix.

» L'abbé d'Aydie prétend qu'il a fait demander au Roi ses sentiments, et que le Roi avait répondu qu'il s'accommodait fort bien de son service et qu'il ne voulait point qu'il quittât. La démission étant donnée, reste à savoir si le Roi voudra que l'abbé fasse encore la campagne; c'est ce qui sera décidé dans un travail de M. le cardinal de Rohan avec Sa Majesté.

» Je n'ai su qu'aujourd'hui que l'affaire fût décidée il y a plusieurs jours. L'abbé d'Aydie a quitté, et le Roi a nommé à sa place M. l'abbé Lascaris, parent de M. l'archevêque de Paris. Le quartier de M. l'abbé d'Aydie était celui d'avril; son confrère du même quartier est l'abbé de Montaget. Le Roi a réglé que M. l'abbé Lascaris ne ferait point la campagne, qu'il servirait seulement huit jours auprès de lui, qu'après quoi il entrerait chez M. le Dauphin; que l'abbé de Saint-Sauveur, qui, après avoir servi le quartier de janvier

chez le Roi, est actuellement chez M. le Dauphin, irait en campagne avec l'abbé de Montaget (1). »

H. SAUVAGE.

(La fin prochainement.)

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. L'ABBÉ D'ALESME DE MEYCOURBY.

Jean d'Alesme de Meycourby naquit en 1808 à Saint-Sulpice-de-Ribérac, dans une propriété de famille. Adolescent et jeune homme, il ne cessa d'aspirer au service des autels, et fut ordonné prêtre en 1832 par M^{sr} de Lostanges, après qu'il eût suivi les cours de philosophie et de théologie au séminaire de Sarlat, notre ville ne possédant pas encore le grand séminaire.

Le jeune d'Alesme, avant d'entrer dans les ordres sacrés, pouvait se frayer aisément une voie dans diverses administrations, comme le firent ses propres frères, dont l'un a été directeur des contributions indirectes dans notre ville même et à Montauban ; un autre, inspecteur des douanes. Il aurait fait son chemin, selon le monde, et eût été puissamment aidé du nom et de la parenté du général d'Alesme, qui jouissait d'un grand crédit sous la monarchie de Juillet comme sous le premier Empire. Rien ne put ébranler sa sainte vocation.

Presque au lendemain de son ordination, l'abbé d'Alesme fut placé à la tête d'une des importantes paroisses du diocèse, la paroisse de Sorges ;

(1) Note du duc de Luynes, datée du 18 avril 1745.

mais à la suite d'une grave maladie, occasionnée par les travaux et les fatigues de son ministère, il crut devoir demander une paroisse moins populeuse.

Depuis de longues années curé de la paroisse Saint-Géry, canton de Laforce, il s'est toujours trouvé satisfait de ce modeste poste, qui compte à peine 500 âmes.

Prêtre pieux et désintéressé, il est mort au milieu de son petit troupeau, à l'âge de 70 ans, emportant l'estime de ses confrères, l'amour des pauvres, l'affection et les regrets de ses paroissiens, auxquels il a fallu l'arracher presque de force, après sa mort, lorsqu'on dut transférer sa dépouille à Saint-Sulpice, dans un caveau de famille.

Membre de la Société historique et archéologique du Périgord, l'abbé d'Alesme ne pouvait pas, à son très-grand regret, assister régulièrement aux séances, à cause de l'éloignement du lieu de sa résidence. Chaque fois qu'il lui était donné d'y prendre part, il y apportait tout son cœur avec ce rayonnement de la bonté qui formait le fond de son caractère. Il y apportait aussi parfois des objets propres à piquer la curiosité, des fragments de roches ou d'ancienne poterie, des médailles dont il demandait et acceptait l'interprétation avec une grâce parfaite, et fournissait ainsi à notre honorable Président et à d'autres membres autorisés l'occasion de donner d'utiles éclaircissements dont chacun pouvait faire son profit.

Espérons que du haut du ciel il continue de nous regarder comme des amis et de s'intéresser au bien de notre Société!

L'abbé LABAT.

M. ROUSSELOT-BEAULIEU, PÈRE.

Notre Société vient de perdre l'un de ses membres les plus honorables, M. Rousselot-Beaulieu, ancien receveur de l'enregistrement à Périgueux.

M. Rousselot entra de bonne heure dans l'administration de l'enregistrement. Avec son ardeur au travail et son goût pour le droit, ainsi que pour les difficultés que présente la perception des droits d'enregistrement, il aurait pu parcourir une brillante carrière. Sa modestie et son amour pour son pays le portèrent à se contenter des fonctions de receveur de l'enregistrement. Il les exerça successivement à Arzac (Basses-Pyrénées), à Mareuil-sur-Belle, et, en dernier lieu, à Périgueux.

Il s'y fit remarquer par une assiduité exemplaire, un dévouement sans pareil aux intérêts qui lui étaient confiés, une bienveillance rare envers

tous ceux avec qui il avait affaire et un intérêt constant pour les jeunes camarades dont l'éducation administrative lui était confiée.

Il aimait tant ses fonctions, les devoirs qu'elles lui imposaient, les relations qu'elles lui créaient que, malgré l'affaiblissement de sa santé, il fallut, pour l'amener à prendre sa retraite, l'insistance de sa famille et de ses amis.

Partageant ses loisirs entre les siens qui l'adoraient, ses amis, qui le visitaient souvent, et tous ceux qui lui demandaient conseil, il jouissait des douceurs d'un repos bien mérité, lorsqu'une maladie imprévue est venue l'enlever à l'affection de tous ceux qui le connaissaient.

Tous ont perdu en lui un ami aimable et estimable s'il en fut.

Les études spéciales auxquelles il s'était livré pendant toute sa carrière et qu'il avait cru devoir continuer depuis sa mise à la retraite, ne lui permettaient pas de prendre part aux travaux de notre Société, mais il les suivait avec le plus vif intérêt et il les encourageait de ses vœux. Tous ses membres s'associeront bien certainement aux regrets que les camarades et les amis de M. Rousselot ont éprouvés en apprenant sa fin douloureuse.

ANALYSE DE LA THÈSE DE M. CLÉDAT

INTITULÉE : *De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate.*

Dans son travail, notre érudit collègue s'occupe d'abord de la Chronique du frère Salimbene, en second lieu de l'auteur lui-même, enfin de la valeur de la Chronique d'après le caractère de l'auteur. Nous accompagnerons sa marche et imiterons sa méthode.

La Chronique du frère Salimbene est restée inconnue ou à peu près jusqu'à l'année 1857, ce qui s'explique aisément par ce fait qu'on la rencontre dans un seul manuscrit. Le texte, d'après la forme des lettres, se rapporte aux dernières années du ^{xiii}^e siècle. Deux cent sept pages manquent au commencement du livre, quelques-unes dans le cours de l'ouvrage et à la fin un nombre impossible à déterminer. Au ^{xvi}^e siècle, le manuscrit appartenait au cardinal Jacques Sabelli; ce dernier en fit cadeau l'an 1587, à Paolo Sanvitale son ami. Cherché vainement par Muratori, il se retrouva enfin à Rome dans la bibliothèque du cardinal Conti d'où il passa au Vatican. Il est en parchemin et porte le n° 7260.

D'après M. Clédat, le livre est écrit tout entier de la même main. Or, les caractères sont de l'époque où vivait Salimbene; les fautes et les notes

marginales dénotent l'auteur et non le copiste ; donc, aussi bien que sa composition, le manuscrit doit au vieil historien sa forme matérielle. La Chronique, objet de notre étude, fut imprimée pour la première fois à Parme en 1857.

Mais, suivant notre collègue, trois défauts considérables déparent cette publication.

1° Le manque absolu de commentaires destinés à élucider le récit des événements ;

2° L'omission d'un bon tiers de l'ouvrage ;

3° Des fautes innombrables.

D'où résulte la nécessité d'une édition nouvelle et complète.

L'œuvre historique du frère Salimbene embrasse la plus grande partie du ^{xiii}^e siècle, époque célèbre par le mouvement artistique et littéraire en Italie, les discordes civiles dans la Péninsule, les luttes de l'Empire et de la Papauté, l'institution des ordres mendiants, le règne de Saint-Louis, la domination de Charles d'Anjou en Sicile.

L'auteur, quoique Italien, ne laisse pas de nous instruire sur les choses de France. Il voyagea en effet dans ce pays pendant deux années. Il eut d'ailleurs quelques liens avec cette contrée, tant par son parrain, un haut baron français nommé Balien de Sidon que par un frère bâtard qui vint habiter Toulouse, s'y maria et y mourut.

La portion de la Chronique échappée aux injures du temps a été composée entre les années 1283 et 1288, vraisemblablement dans le monastère de Reggio. A cette époque, Giotto et Dante avaient moins de trente ans.

Le frère Salimbene d'Adam naquit à Parme l'an 1221, année de la mort de Saint-Dominique, d'une famille riche et puissante. Son père, nommé Guido avait bravement combattu en Palestine du temps de Beaudoin de Flandre ; sa mère, pieuse et charitable dame, se nommait *Imoelda*. Il eut deux frères légitimes, dont l'un mourut en bas âge ; l'aîné, quoique marié et père de famille, entra dans l'ordre des Frères Mineurs, du consentement de sa femme, qui prit le voile avec sa fille dans la règle de Sainte-Claire. Un troisième, issu d'une concubine, s'établit en France et y finit ses jours, comme nous l'avons dit plus haut.

Notre chroniqueur demeura donc le seul espoir de sa race, l'unique soutien de sa maison. Malheureusement pour ses parents, ce rôle lui parut peu désirable et au-dessus de ses forces dans ces temps troublés. D'un caractère doux et tranquille, et témoin dès l'enfance des horreurs de la guerre civile, il voulut de bonne heure chercher un refuge sous la bannière de Saint-François. Il entra en effet comme novice dans une maison de cet ordre à l'âge de dix-sept ans, et persévéra dans sa vocation malgré la douleur de son père, qui ne put jamais se résigner à la perte de ce fils et.

passant de la prière à la fureur, ne craignit pas de recourir à l'Empereur lui-même pour arracher le jeune homme à son monastère. Ici, le jugement de M. Clédat nous paraît bien sévère, ailleurs nous le trouverons trop indulgent. Il accuse le frère de cruauté inouïe, il voit dans sa manière d'agir une preuve sans réplique de son manque absolu d'affection pour ses parents. La conduite de Salimbene ne peut être jugée équitablement au point de vue des idées modernes, mais d'après les principes de la foi catholique, considérée sous cet aspect, elle est et doit paraître irréprochable.

Mais d'où vint à notre chroniqueur le nom un peu étrange de Salimbene ? En voici l'origine racontée par lui-même. Dans son enfance on l'appela d'abord Balien, comme son parrain, puis d'Adam comme son père, enfin l'aimable sobriquet de *Tout bien*, *Ogni bene*, lui fut donné par sa famille et par ses amis. Il le portait encore un an après son entrée dans l'ordre Séraphique, lorsqu'un jour, près de la ville de Castello, il rencontra un ermite vénérable, le dernier religieux qui eût reçu l'habit monastique des mains du bienheureux Saint-François. Le vieillard demanda au jeune homme son nom et, l'ayant appris, il fut saisi d'étonnement et lui dit : « Mon fils, Dieu seul est bon, qu'à l'avenir votre nom soit *Salimbene* parce que vous vous êtes élancé dans la voie du bien, (*In bene salisti*) en vous enrôlant dans une sainte milice. » « Je compris (ajoute le frère), que ce pieux ermite était inspiré d'en haut et fus ravi de me voir imposer un nom par un si saint personnage. »

Versé dans les lettres sacrées et profanes, Salimbene s'appliqua de préférence à l'étude de l'histoire et à celle des prophètes et des sybilles. Il eut également un goût très-vif pour la musique. Son temps se partageait entre les voyages, les lectures, et la rédaction de ses livres. Il préluda à la composition de sa grande Chronique par la transcription et la correction d'un grand nombre d'ouvrages du même genre et par divers traités, entre autres ceux qui ont pour titres *De Tædiis*, *De Corpore Domini*, *De Prælato*, dont quelques-uns ont été assez bizarrement enchassés par lui dans son œuvre historique.

La première partie du manuscrit de Salimbene omise par l'éditeur Parmesan, n'est guère qu'une compilation de la chronique de Sicard, évêque de Crémone, et de plusieurs mémoires, empruntés suivant toute apparence aux archives de Reggio, qu'il a mis en meilleur ordre et en latin plus correct et auxquels il a fait çà et là quelques additions de son crû. Malgré les prétentions de l'auteur à corriger les ouvrages de ses contemporains ou devanciers, sa composition n'est pas assurément irréprochable. Souvent il abandonne un fait important pour se livrer à des divagations sans fin sur des choses d'un intérêt médiocre, et, de digression en

digression, s'écarte de plus en plus de son sujet ; ailleurs, on cherche en vain l'événement promis par la rubrique ; l'auteur en a parlé auparavant ou en parlera plus loin très-légalement. S'il pêche par la disposition de l'ensemble, en revanche il excelle dans les détails. Il raconte avec beaucoup d'art et pourtant sans la moindre recherche, il brille surtout dans les descriptions et dans les portraits. — Le combat de Charles d'Anjou et d'un chevalier Campanien, est un chef-d'œuvre de mouvement et prend la valeur d'un tableau. Parfois un mot lui suffit pour peindre le caractère des habitants d'une ville ou d'un pays. — « Jacobinus était très-orgueilleux suivant la coutume des Parmesans, » « Buoncompagni *roué* comme un Florentin. » Dans un autre passage, il compare les Lombards aux anguilles et aux lamproies. « Plus on les tient serrés, plus vite ils glissent et s'échappent. »

D'après M. Clédat, le style de Salimbene n'est, il est vrai, ni très-pur ni très-correct, on doit le proclamer cependant bien supérieur à celui de ses contemporains. Il a les mérites et les défauts du langage populaire, à côté d'expressions sales et grossières, on y rencontre les images les plus vives, les comparaisons les plus heureuses, des tours à la fois naïfs et pittoresques.

A titre d'exemples de la manière de notre chroniqueur, nous nous permettrons de donner ici les portraits de Frédéric II et de Saint-Louis. Nous réclamons l'indulgence de nos savants collègues avant d'aborder la traduction de ce latin du XIII^e siècle, qui nous est peu familier.

Portrait de Frédéric II.

C'était un prince astucieux, pervers, avare, débauché, fourbe, colère ; cependant il se montra parfois homme de valeur quand il voulut faire paraître ses dons naturels et ses qualités royales. On le vit alors affable, enjoué, charmant, plein d'activité. Il savait lire, écrire, chanter, composer des vers graves ou légers. Beau et bien fait, sa taille ne dépassait pas la moyenne. Il parlait avec facilité beaucoup de langues très-diverses, enfin, pour abrégé, s'il eût été bon catholique, s'il eût aimé Dieu, l'Eglise et son âme, peu de souverains dans le monde auraient pu lui être comparés.

Portrait de Saint-Louis.

Le Roi était mince et élancé, maigre et grand sans excès, doué d'un visage d'ange et d'une physionomie pleine de bonté.

Il se rendait à l'église des Frères Mineurs non point entouré d'une pompe royale, mais en costume de pèlerin, portant au cou la bourse et le bourdon qui ornait à merveille ses épaules royales. Il y venait non à cheval mais à pied, et ses trois frères, tous trois comtes, dont le premier se nommait Robert et le dernier, Charles, lequel a fait de grandes choses et très-dignes de louanges, l'accompagnaient avec la même humilité de train et de vêtements. — Le Roi attachait bien plus de prix aux prières et aux suffrages des pauvres qu'à un cortège de nobles. — Vraiment, on pouvait bien dire de lui qu'il était encore plus moine par la dévotion du cœur que chevalier par sa valeur guerrière.

Grâce à sa qualité de contemporain des faits qu'il raconte, des personnages dont il parle et à ce luxe de détails où il se complait sur tout ce qui peut intéresser le lecteur : constitution municipale des villes, mœurs et dissensions des diverses cités, leurs sentiments vrais ou simulés pour l'Église ou pour l'Empire, le frère Salimbene nous fait entrer profondément dans l'histoire du XIII^e siècle. Il nous montre l'Italie également partagée entre Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon et semble hésiter lui-même entre ces deux princes. Les qualités du premier lui inspirent une vive admiration; cependant il raconte sans un mot de blâme les Vêpres Siciliennes et, après la mort de Charles, il accable d'outrages les Français, applaudit à leurs désastres. — « Ils sont très-orgueilleux, dit-il, et méprisent toutes les nations du monde, spécialement les Anglais et les Lombards, et sous le nom de Lombards ils comprennent les autres *Cismontains*; pourtant ce sont eux vraiment qui sont méprisables et méprisés de tous. » « Quand les Français ont bien bu, ils croient pouvoir vaincre l'univers entier et s'en emparer d'un coup de main, mais ils sont déçus. » Cette amère tirade nous révèle les haines longtemps contenues d'une partie des Italiens contre notre peuple.

La première partie de la Chronique de Salimbene publiée à la fin de sa brochure par M. Clédat, s'étend de 1168 à 1212. Voici les principaux événements qu'elle embrasse : Lutte de l'empereur Frédéric contre les Lombards. Prise de Jérusalem par Saladin. Siège de Tyr défendue héroïquement par Conrad de Montferrat. Croisade de Frédéric Barberousse, ses exploits contre les infidèles, sa mort dans le fleuve Saleph, croisade de Philippe de France et de Richard Cœur-de-Lion, siège et prise d'Acre. Assassinat du marquis de Montferrat, prise de Constantinople par les Croisés, bataille de Las Navas de Tolosa. Elle contient des détails très-intéressants sur les événements de la Terre-Sainte et de l'Empire, mais, comme nous l'avons dit plus haut, elle n'a point été composée par le frère Salimbene, il en est tout au plus l'ordonnateur et le correcteur. Quant aux additions faites par lui et distinguées par des caractères italiques, elles

nous ont paru peu nombreuses et de mince importance quand elles ne méritent pas la qualification de rêveries absurdes ou de déclamations sans valeur.

Le moment est venu de formuler un jugement sur l'œuvre du chroniqueur au point de vue de la véracité. Il sera, nous l'avouons, différent de celui de notre confrère. Sans doute, Salimbene a rendu à l'histoire de réels services et préparé aux chercheurs d'utiles documents; mais c'est, à notre avis, avec la correction relative et l'originalité du style son seul mérite. Sa qualité de contemporain des faits racontés, des personnages mis en scène peut et doit augmenter l'intérêt de ses récits; elle n'est point, par elle-même, une garantie d'impartialité. La manière dont les historiens de notre temps ont traité les événements de l'époque moderne et les travestissent tous les jours, démontre surabondamment cette assertion. Cependant, nous accepterions avec mesure le témoignage de notre auteur sur les choses de l'ordre politique, mais nous le considérons comme suspect et plus que suspect sur les faits et les personnes de l'ordre religieux. Notre défiance est suffisamment justifiée par le caractère de l'écrivain, car le frère Salimbene n'a pas été seulement un narrateur impressionnable et passionné, mais encore un moine d'une mince vertu. M. Clédât fournit, sans le vouloir, des preuves décisives à l'appui de notre opinion. Tantôt il nous montre Salimbene changeant sans cesse de résidence, et pour son humeur nomade, gravement réprimandé par son général Jean de Parme; tantôt grand appréciateur des vins de France et s'exprimant avec l'effusion d'un connaisseur sur le mérite des crus d'Auxerre et de Chablis; tantôt susceptible de rancunes dont les plus vigoureuses ne purent cependant jamais résister à l'épreuve d'un bon repas. M. Clédât croit à la moralité du chroniqueur, et pourtant, sans prévoir les conséquences de son aveu, il ne craint pas de signaler dans le manuscrit quelques récits très-dignes de Rabelais, si dignes, que l'éditeur florentin semble les avoir omis par pudeur. De plus, nous lisons à la page 45 de vives doléances de Salimbene sur la longueur de l'office canonial si pénible en hiver et aux heures brûlantes de l'été, *quand les puces font rage*; nous apprenons, pages 34 et 35, que, malgré ses talents, le frère ne remplit jamais aucune dignité dans son ordre, mais y exerça seulement les modestes fonctions de prédicateur; enfin, à la page 39 nous le trouvons attaché de cœur à l'abbé Joachim, sorte d'illuminé dont les doctrines furent condamnées plus tard par l'Eglise. De tous ces traits divers, résulte, il faut en convenir, le portrait d'un religieux entièrement dépourvu de l'esprit de son état, sans recueillement, sans piété, immortifié, disposé par ses tendances aux séductions de l'hérésie, d'une pureté de mœurs contestable, inspirant à ses supérieurs une juste défiance. Il y a plus, le nom de Salimbene ne figure ni à titre d'écrivain ni à titre

de prédicateur sur les registres des Frères Mineurs, et cependant un homme de cette valeur ne pourrait y être oublié. Nous serions donc disposé à croire que notre historien ne demeura pas dans l'ordre jusqu'à la mort, mais qu'il en sortit volontairement ou en fut expulsé. Nous citerons à l'appui de nos sévérités deux récits du chroniqueur donnés par M. Clédat, où loin de reconnaître une louable indépendance, nous trouvons un écrasant témoignage de l'incohérence et de la perversité de ses jugements. Nous passerons rapidement sur le premier afin de ne pas prolonger cette étude au-delà des limites raisonnables. Il nous suffira de dire, pour l'instruction du lecteur, que le frère, par une monstrueuse inconséquence, ose y impliquer comme complice dans la plus grossière des supercheries un vénérable personnage de son ordre dont il reconnaît la sainteté et les miracles ; mais nous donnerons le second presque en entier.

« Le Pape Innocent IV, prêchant un jour devant le peuple, aperçut un certain étudiant qui paraissait se moquer de son discours. Le sermon terminé, il fit appeler le railleur dans sa chambre et, hors de la présence de tout témoin, lui demanda pourquoi il tournait en dérision la parole divine, si utile au salut des âmes. L'écolier répondit : Vos paroles ne sont que des mots, mais moi je sais opérer des œuvres, par exemple évoquer les morts et commander aux démons. Le Pontife ayant appris, grâce aux explications de son interlocuteur, qu'il était nécromancien et avait étudié à Tolède, le pria de lui ménager, en ressuscitant un de ses amis désigné, l'occasion de s'entretenir avec le défunt et de le questionner sur l'état de son âme. A cet effet, ils choisirent un lieu de Rome désert et écarté, le Pape s'y rendit sous prétexte de promenade et, parvenu à l'endroit indiqué, il commanda aux personnes de sa suite de s'éloigner et d'attendre son retour. Elles obéirent. L'étudiant évoqua alors en présence du Pontife, l'archevêque de Besmance, qui se présenta entouré de cette même pompe et vaine magnificence avec lesquelles il avait coutume de se rendre au Palais, et comme le nécromancien lui demandait où il allait ainsi ? — Je vais au Palais, répondit-il, trouver le Pape Innocent, mon ami, qui désire me voir. Alors l'évêque : Voici cet Innocent votre ami qui veut savoir quel est votre sort. — Le malheur, dit l'archevêque, car je suis damné à cause de mon luxe, de ma vanité et d'autres péchés que j'ai commis et dont je n'ai pas fait pénitence. C'est pourquoi je suis relégué avec les démons et avec ceux qui descendent en enfer. — L'entretien terminé, la vision disparut et le Pape rejoignit ses compagnons. »

Se figure-t-on le chef de l'Eglise à cette époque, se laissant bafouer par un simple étudiant, que dis-je, un étudiant magicien ? Bien loin de le punir, de lui remontrer tout au moins l'énormité de son crime, il entre en

pourparlers avec ce nécromancien, il autorise de ses ordres et de sa présence des pratiques abominables aux yeux de la loi chrétienne, et ce scandale inouï, cet acte de trahison du vicaire du Christ, malgré le secret impénétrable qui doit le protéger et l'engloutir, il arrive pourtant à la connaissance de Salimbene, tenu comme nos modernes reporters, au courant de tous les mystères. Et vite, l'historien le confie à sa Chronique et le transmet à la postérité. — Quelle invraisemblance dans cette narration ; mais chez l'écrivain quelle haine Gibeline ou quelle absurde crédulité !

Le livre de M. Clédât est une charmante causerie latine pleine de mouvement et de verve, dont la lecture est un véritable délassement. L'auteur s'est épris de son sujet. Il fait de Salimbene un type accompli de bonhomie fine et naïve, un composé d'Hérodote, de Muratori, du sire de Joinville et de Rabelais. Nous regrettons d'avoir enlevé quelques rayons à l'auréole du chroniqueur ; mais nous persistons à croire que notre jeune confrère déjà si distingué, après avoir perdu au frottement de Rome chrétienne quelques préjugés scolaires et poursuivant ses savantes recherches, trouvera mieux encore que le manuscrit de Salimbene dans les archives du Vatican.

M^{IS} D'ABZAC DE LA DOUZE.

NOTES DE VOYAGES EN PÉRIGORD PAR M. DE MOURCIN.

(1824-1828). — *Suite.*

Voyage de Saint-Aquilin, Saint-Astier, etc. — Le vendredi, 25 juillet, je suis parti de Périgueux à onze heures du matin. Il avait beaucoup plu. Je suis revenu le jeudi 31.

J'ai passé par Beauronne ; mon projet était de suivre la vieille route qui, je crois, va passer à Mensignac ; mais entre Beauronne et Mensignac je l'ai entièrement perdue.

Vieille route de Mensignac et Beauronne. — Cette route passait au vieux pont du Toulon.

Près de Lamonzie, à l'extrémité du chemin neuf qu'a fait M. d'Abzac et M. de Vignéras, dans le fossé, à quelques pas des maisons, c'est-à-dire avant le tournant, on distingue la trace du chemin dans le fossé.

Cette route traversait le vallon, coupant la route actuelle et la vieille route qui monte au pigeonnier de Barbadeau, cotoyait cette route au-

dessus, c'est-à-dire à gauche; et se trouvait élevée de plusieurs pieds de plus; remontait le chemin creux qui est dans la déclivité qui est entre Barbadeau et Beupuy. A ce tournant et jusqu'à une certaine distance, on la distingue toujours à gauche, mais joignant, et à 12 ou 15 pieds plus haut. On y voit encore quelques parties d'empierrement difformes.

Elle suit ensuite dans le chemin même, qui est très-creux.

Laisse Barbadeau à environ 100 pas à droite. Là, partout en montant, le chemin est dans le roc et est creusé de 5 ou 6 pieds.

Quand on a fini de monter, on trouve un embranchement. De cet embranchement à la première maison du village de Beupuy, il y a environ 150 pas et l'aiguille donne 160. La branche droite qui est aussi empierrée allait au Château-l'Evêque.

La route n'est éloignée de cette maison que d'environ 50 pas, avant d'arriver à l'embranchement. — Empierrement par ci, par là, et surtout à l'embranchement.

Elle laisse une métairie de Saint-Angel à droite. Je crois que c'est la Fouillouse.

Passe dans une autre, entre les maisons, de même nom.

Laisse le Pey de l'Arche (qu'il faut examiner) à une petite distance, à gauche, et descend au pont de Beaurnonne (au bourg).

La route traversait Beaurnonne et montait, je crois, dans la déclivité qui est vers le N.-O. Je ne sais si elle remontait vers la Beude avec celle de Saintes, ou si elle s'en séparait dans le petit vallon en déclivité. Il est certain que celle de Saintes allait passer par Sauvagie.

Depuis Beaurnonne je n'ai plus su retrouver ma route; j'ai suivi le vallon un certain temps, j'ai remonté à gauche et ai passé à la *petite forêt*, chez M. Feytaud. — De là à la *Vacherie* ou la *Bocherie*, que j'ai laissé à gauche.

J'ai traversé un grand chemin qui passe à la *Vacherie* et qui, dit-on, va de *Chancelade* vers les *Landes*, et suis descendu à Merlande que je voulais voir, mais qu'il fallait laisser à gauche. — Ensuite j'ai été passer à *las Jarthas*, où l'on m'avait dit qu'il y avait un reste de voie, mais où je n'ai rien su voir. Ce *las Jarthas* est entre *las Plaçes* et le *Pavillon*.

Merlande. — Merlande est dans un petit vallon pittoresque, agreste et assez sauvage; le bourg se compose de deux ou trois maisons.

L'église est un parallélogramme et le chœur de même. La nef paraît remonter au *xii^e* siècle et le chœur au *x^e*. Il offre de chaque côté, dans l'intérieur, une jolie petite colonnade en arcades au nombre de cinq.

Les chapiteaux des colonnes sont ornés d'animaux et de feuillages. Ils sont un peu trop saillants.

Les colonnes de la grande arcade qui sépare le sanctuaire de la nef sont

ornées de lions qui s'entre-mangent à belles dents et qui sont bizarrement agencés.

Au-dehors, à gauche, quand on regarde l'église, sont au mur du sanctuaire une petite corniche et des consoles à monstres.

Le portail remonte vers le *xi^e* siècle.

A cette église tenaient quelques fortifications et appartement de l'abbé de Chancelade. Presque de toutes parts le tout était entouré de fossés pleins d'eau.

Enfin l'église de Merlande est curieuse et mériterait d'être revue.

Puy. — En sortant de Merlande et après avoir monté le terrier, je me suis trouvé dans la grande route qui vient du côté de Sauvagine (je crois) et au *Puy de Merlande*. J'ai laissé les *Landes* à droite.

J'ai revu la tuilerie romaine. De cette tuilerie à Lavaure, aiguille 240.

Bonnet, commune de Saint-Aquilin. — Je suis arrivé le soir chez M. Mauriac, mon ami, à Saint-Aquilin, après avoir passé à Chante-Poule, avoir examiné la source du Salambre qui ne coulait pas, et avoir traversé la terre du Puy de Charroux.

Le samedi 26 j'ai été trouver M. d'Escatha et nous sommes allés à Bonnet, village situé entre le ruisseau qui vient de Vitrac et celui du Salambre. M. d'Escatha m'avait parlé de différents débris qui s'y trouvaient et il m'avait envoyé une tuile romaine qui en provenait.

Dans les terres qui avoisinent le Salambre, à côté des prés, sur une grande étendue et jusqu'à une certaine hauteur du penchant du coteau, la terre est en effet jonchée de débris romains.

Sous le sol et presque à fleur de terre, se trouvent des aires de ciment en très-grand nombre et vers la hauteur quelques tombeaux construits avec des tuiles.

J'en ai retiré (de la main d'un vieux paysan) quelques monnaies du moyen âge et une partie de fibule romaine assez curieuse. Malheureusement, les terres y sont bonnes et ont toujours été travaillées, ce qui a fait disparaître la plupart des objets curieux. De l'endroit où il se trouve le plus de débris au village de Bonnet, aiguille 230.



Deux planches lithographiées accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente un tambour de colonne (époque gallo-romaine); — la 2^e, la Lanterne des morts du cimetière de Cubas.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

Ferd. VILLEPELET.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME VI. — SIXIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Novembre-Décembre 1879.

Sommaire des matières contenues dans la 6^e Livraison.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 9 octobre 1879.....	437
— du jeudi 6 novembre 1879.....	445
De l'association du culte de Vesunna et de Tutela (M. Charles ROBERT, <i>de l'Institut</i>).....	452
Causeries archéologiques (M. le baron DE VERNEILH).....	458
Deux lettres inédites de M. de Lauson (M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE).....	473
Deux chansons oubliées (M. le comte DE CUMOND).....	476
Un aumônier du roi Louis XV : l'abbé François-Odet d'Aydie (<i>Suite et fin.</i> — M. H. SAUVAGE).....	480
Les commissions de quêteurs pour le rachat des captifs en Périgord (M. P.-J. CRÉDOT).....	501
VARIA : Lettre de La Calprenède à M ^{lle} de Scudéry ; — Epître inédite de Lagrange-Chancel ; — Requête inédite de La- grange-Chancel ; — Notes de voyages en Périgord par M. de Mourcin (1824-1828)	507

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 9 octobre 1879.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à sept heures et demie du soir, au lieu ordinaire des réunions.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, Crédot, Clédât, Boule, le docteur Chaume, Jean Dupuis, Féaux, Michel Hardy, Maurice, Nalet, le colonel Sermensan et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Tout d'abord M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de notre respectable confrère M. Rousselot-Beaulieu père, ancien receveur de l'enregistrement à Périgueux, où pendant de longues années il s'était fait remarquer dans l'exercice de ses fonctions par une assiduité exemplaire, une connaissance profonde des affaires et une affabilité rare. Il aimait nos études, s'y intéressait vivement, et il les encourageait de ses vœux. Une notice nécrologique dans le *Bulletin* rappellera le mérite de cet homme de bien.

La Société témoigne, à cette occasion, de sympathiques regrets.

Puis M. LE PRÉSIDENT indique les livres qui ont été envoyés à notre bibliothèque dans le courant du mois dernier :

Le *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, année 1879, numéro 2 ;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, in-8°, année 1878 ;

Les *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest*, deuxième trimestre de 1879, où se trouve annoncée la mort de M. Roach

Smith, auteur d'un article sur les antiquités de Vésone que nous publierons ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome II, n° 7-8, juillet et août 1879 ;

Le *Giornale araldico*, de l'académie de Pise, n° d'août 1879 ;

Par M. Michel Hardy, le tome II des *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe*, de Michel-Claude Guibert, un vol. in-8°, Dieppe 1878 ;

Par M. l'abbé Lecler, *Visite archéologique à la cathédrale de Limoges*, brochure in-8°, 1878 ;

Par M. le colonel Sermensan, l'ouvrage en quatre volumes de M. Edouard Guillon intitulé : *Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde*, in-8°, Bordeaux, 1866-1870.

Des remerciements sont votés aux auteurs et donateurs.

M. Michel HARDY est prié par M. le Président de rendre compte de deux mémoires publiés dans le *Bulletin* de la Société d'Ille-et-Vilaine sur des questions d'archéologie préhistorique, l'un de M. Félix Robiou, l'autre de M. l'abbé Hamard.

L'Académie d'archéologie de Belgique, séant à Anvers, demande, par l'entremise de son secrétaire, à faire échange de ses publications avec les nôtres. Cette proposition mise aux voix par M. LE PRÉSIDENT, est adoptée et sera exécutée à partir du mois de janvier prochain.

M. LE PRÉSIDENT rend compte d'un voyage intéressant qu'il vient de faire dans plusieurs villes de l'Est, à Clermont, Besançon et Dijon. Au riche musée de Clermont, il a remarqué diverses inscriptions dont les estampages lui ont été promis, notamment une inscription dédiée à Mercure provenant du temple découvert, il y a quelques années, sur le Puy-de-Dôme et deux inscriptions de l'époque mérovingienne. L'arc de triomphe de Besançon, encore si bien conservé, lui a rappelé certaines sculptures de notre musée qui ont été rapportées du jardin de l'enclos de Sainte-Marthe : c'est le même faire, le même sujet dans les dessins, qui sont également placés sur un chambranle. Ces sculptures ont dû faire partie d'un arc de triomphe. M. le Président a vu aussi à Besançon le magnifique taureau d'airain à trois cornes, de style gallo-grec, qui

a été trouvé sur le territoire d'Avrigney (Haute-Saône) et acheté par la ville de Besançon moyennant 20,000 francs ; c'est encore là qu'il a vu un beau buste en bronze de Jules César, du xvi^e siècle, et surtout, dans l'église Saint-Jean, le fameux tableau de Fra Bartolommeo, qui représente la Vierge glorieuse tenant le *bambino* qui bénit le donateur agenouillé sur le devant du tableau, Jacopo Pantiatichi, curé de Quarata ; sur les côtés se tiennent debout et dans une véritable extase les saints patrons du curé, saint Dominique, saint Jacques, saint Sébastien et saint Jean. En avant des patrons figure le frère Giovanni Maria Canigiani, supérieur des Dominicains de Florence. Ce tableau, d'une grande pureté de dessin et d'un sentiment religieux exquis, est d'un coloris splendide et d'une conservation parfaite ; c'est une des plus belles œuvres de l'école italienne que possède la France. La ville de Besançon le doit, probablement, au cardinal de Granvelle. Enfin, à son retour, M. le Président est allé admirer à Dijon les sculptures, des xiv^e et xv^e siècles, qui décorent les tombeaux des ducs de Bourgogne, tous les objets antiques provenant du temple de la déesse Sequana, élevé à la source de la Seine, et les armes burgondes recueillies dans diverses sépultures de la Côte-d'Or.

L'assemblée remercie M. le Président d'avoir bien voulu lui signaler les curiosités de son voyage.

M. le Secrétaire général offre au Musée départemental, de la part de M. Théodore SORBIER, l'empreinte du sceau de Giraut de Bonnis, du xv^e siècle, qu'on a trouvé dans un jardin, à Montignac.

M. BOULLE soumet ensuite à l'examen de la Société deux belles photographies, dont l'une représente l'intérieur et le maître-autel de l'église de Ladouze avec son inscription, et l'autre, la cheminée monumentale du grand salon du château de Rognac, qui paraît dater de la même époque que la petite chapelle du Toulon. La Société, qui les trouve toutes deux bien venues, exprime le désir que la première soit publiée prochainement dans le *Bulletin*.

En réponse à la lettre de M. le baron de Verneilh, reproduite dans l'un de nos derniers procès-verbaux, notre hono-

rable confrère M. DE LAUGARDIÈRE nous prie d'insérer la note suivante à la même place :

« Le compte-rendu de la séance du 7 août dernier de notre Société historique et archéologique contient, dit-il, une lettre de mon ami, M. Jules de Verneilh, dans laquelle je lis, à mon adresse, deux passages auxquels je suis bien obligé de faire un mot de réponse.

» Et, d'abord, il prétend que j'ai voulu rajeunir le château de Puyguilhem, commune de Villars, en attribuant, dit-il, « la date de sa fondation à la seconde moitié du xvi^e siècle, » tandis que rien n'est postérieur à 1540 dans ce ravissant » château où la salamandre de François I^{er} est un certificat » authentique d'origine. »

» M. de Verneilh fait ici allusion à ce que j'ai écrit au chapitre de la commune de Saint-Jean-de-Côle, inséré dans la 6^e livraison du tome V^e du *Bulletin* de cette Société, en ces termes : « Mondot de La Marthonie fut premier président au » parlement de Bordeaux et garde des sceaux. Il se maria en » 1501 avec Françoise de Vernon, de laquelle il eut Geoffroy » et Gaston. Ce dernier devint évêque de Dax et il fit bâtir le » château de Puyguilhem, paroisse de Villars, l'église de » cette paroisse et celle de Champaniac.... (Lespine, v. 60) » C'est donc à tort qu'on a attribué jusqu'à ce jour au président de La Marthonie la construction du château de Puy- » guilhem, qui doit l'être à son fils et peut être sûrement » fixée à la seconde moitié du xvi^e siècle. »

» Je fus amené à faire cette dernière observation par le désir bien légitime de rectifier le passage de mes premières *Notes historiques sur le Nontronnais*, publiées en 1873, dans lequel j'avais, avant d'avoir lu Lespine, attribué la fondation de ce château au président de La Marthonie, conformément d'ailleurs à l'opinion émise par mon savant contradicteur dans les *Notes historiques* lus par lui au concours départemental tenu à Nontron le 9 septembre 1866, et d'après lesquelles Puyguilhem aurait été construit vers 1520 par M. de La Marthonie, premier président des parlements de Bordeaux et de Paris sous François I^{er}.

» C'est sans sans doute à cette dernière circonstance que je

dois une critique que je ne saurais accepter *de plano*, quelque courtoise qu'elle soit, dans l'intérêt de la vérité et pour dire aussi avec mon bienveillant contradicteur : *Amicus Plato, sed magis amica veritas !*

» Je vais donc entreprendre brièvement ma défense, en constatant par ordre chronologique, et d'après Lespine, Doat et les inventaires des archives de Pau, les faits suivants :

» Pierre Mondot de La Marthonie, alors premier président du parlement de Bordeaux, se maria en 1501 et eut deux fils, Geoffroy et Gaston.

» Le 30 janvier 1509, il rendit hommage à Alain d'Albret pour la seigneurie de Condat et la maison noble de Puyguilhem, par lui acquises de Jacques Muraut, seigneur de Bort, et de Halzias Flamenc, seigneur de Romain.

» Il rendit le même hommage en 1514 et fut nommé, dans la même année, premier président du parlement de Paris.

» D'après Moréri (v^e Parlement), il mourut en 1517 ; ce qui démontre déjà et carrément que le château de Puyguilhem ne fut pas construit par ses ordres, puisque M. de Verneilh assigne à cette construction la période de 1520 à 1540. Mondot de La Marthonie ne laissa d'ailleurs pour héritiers que ses deux fils survivants, savoir :

» Geoffroy, l'aîné, qui se maria en 1553 avec Marguerite de Mareuil, dont il eut huit enfants, ce qui dénote suffisamment qu'il était encore jeune et ne devait pas avoir plus de quarante ans environ à cette époque ; d'où la conséquence qu'il devait être né vers 1513.

» Par suite, Gaston, plus jeune, en le supposant né de 1514 à 1517, n'aurait atteint l'âge de trente ans que de 1544 à 1547 et n'aurait pu devenir évêque de Dax qu'à l'une ou à l'autre de ces dates, les ecclésiastiques ne pouvant être investis de ces fonctions qu'à cet âge. (Guyot, Dictionnaire de jurisprudence, v^e évêque.)

» En conséquence, la construction de Puyguilhem, attribuée par Lespine à Gaston, n'a pas pu avoir lieu dans la période de 1520 à 1540, mais bien après 1544 ou 1547, en supposant qu'elle ait été entreprise dès les premières années de l'épiscopat dudit Gaston ; ce qui est peu probable.

» Lespine nous apprend, au surplus, qu'il y eut trois évêques de Dax du nom de La Marthonie : Jean, fils de Raymond ; Gaston, fils d'Etienne ; et autre Gaston, fils de Mondot. D'un autre côté le *Dictionnaire historique* de Lalanne attribue aux fonctions du premier une période de 1514 à 1519, et confondant les deux derniers Gaston, oncle et neveu, dans un seul et même personnage, il lui assigne une durée allant de 1519 à 1555. Or, la preuve de cette confusion résulte de ce que, en supposant même que Gaston, fils de Mondot, fût né deux ans après le mariage de son père, c'est-à-dire en 1503, il n'aurait eu que seize ans à peine en 1519, et les trente années obligatoires qu'en 1527 ou 1528. Mais nous avons déjà démontré que ledit Gaston n'atteignit ses trente ans et ne put devenir évêque que de 1544 à 1547 ; fonctions qu'il ne remplit, d'après Lalanne, que jusqu'en 1555, époque de sa mort.

» Il résulte donc de tout ce qui précède que les deux églises de Champagnac et de Villars, ainsi que le château de Puyguilhem, ont dû être successivement entrepris et parachevés dans une période indispensable de dix années, c'est-à-dire de 1545 à 1554. Notre contradicteur ne devra d'ailleurs pas se plaindre de cet écart, lui qui en a pris un du double, c'est-à-dire de vingt années entre 1520 et 1540.

» Je pourrais sans doute en rester là ; mais ne faut-il pas répondre aussi à l'argument tiré des salamandres de François I^{er} et faire remarquer que ce dernier n'étant mort qu'en 1547, l'existence de ces salamandres pourrait ne prouver qu'une chose : c'est que la construction du château de Puyguilhem a pu être entreprise dès cette année là pour être continuée et achevée plusieurs années après, une construction de cette importance exigeant évidemment une période de temps considérable. Est-il certain d'ailleurs que les sculpteurs d'alors renoncèrent brusquement à reproduire des salamandres, dès le jour même du décès de François I^{er}, et que son fils et successeur, Henri II, eût répudié et proscrit les armoiries de son père ? C'est au moins douteux et cela ne prouverait rien, à mon humble avis, pour une construction entreprise vers 1547 et terminée vers 1555.

» Il ne faut pas, d'ailleurs, oublier que ce château est, d'a-

près l'avis de divers archéologues érudits, le plus beau et le plus complet spécimen de la Renaissance dans notre pays ; et que, d'un autre côté, l'emploi général de ce style architectural en France ne remonte qu'à la seconde moitié du xvr^e siècle, suivant la classification proposée en 1824 par M. de Caumont et adoptée depuis par tous les auteurs, et notamment par Oudin, 1850, page 207, et par Mallet, 1878, pages 104 à 106.

» Je me hâte maintenant de passer au second point de discussion, en constatant d'abord que, si de plus savants que moi se sont laissé prendre en défaut par des similitudes de noms, il n'est point étonnant que j'aie pu en faire autant sur celui de Lambertie. C'est d'ailleurs aux *Notes historiques de 1873* et non à celles du *Bulletin* que la critique s'est adressée cette fois à l'occasion des ruines du château de Lambertie, commune de Miallet, appartenant autrefois, avais-je dit, au chef calviniste de ce nom, qui s'empara de Périgueux par surprise le 7 août 1575. Cette interprétation me parut être d'autant plus fondée que trois historiens estimés, d'Aubigné, le père Dupuy et M. de Verneilh-Puyrazeau s'accordant sur ce nom de Lambertie, je me crus suffisamment autorisé à l'attribuer à la famille du Périgord et du Limousin qui seule avait eu et a seule encore le droit de le porter.

» Cette erreur, au surplus, n'est pas isolée ; car les rédacteurs des *Archives historiques de la Gironde*, tome XIII, p. 328, en parlant de la prise de Saint-Emilion, le 15 octobre 1580, par les capitaines du roi de Navarre, au nombre desquels figure un Lambertie, ajoutent en note : « François de Lambertie, gentilhomme limousin tué en 1612 après avoir brillamment porté les armes pendant 45 ans. » On ne pouvait donc pas, en l'absence des titres intimes de la famille des vrais Lambertie, se tromper en meilleure compagnie.

» Aussi, et après avoir pris communication de ces titres à l'occasion de la notice à faire sur la commune de Miallet que j'ai eu l'honneur de vous adresser en mars dernier, j'ai profité de cet envoi pour faire, en ce sens, une rectification qui n'a été publiée qu'en juillet et août suivants. Mais, dans cet intervalle et dans la livraison de mai-juin,

M. l'abbé Lecler a fait publier sur *Les chefs calvinistes à la prise de Périgueux* une notice, dans laquelle il remplace le nom de Lambertie par celui de Lambert. Aujourd'hui et brochant sur le tout, M. de Verneilh maintient le premier de ces noms, pris, dit-il, par une famille du Bordelais, étrangère à l'autre et qui portait un autre nom avant celui de Lambertie, d'après de vieilles paperasses récemment découvertes et sur lesquelles M. Lecler prépare une nouvelle étude. Soit et attendons! »

M. l'abbé Lecler, curé de Marval (Haute-Vienne), a en effet adressé ces jours-ci à M. LE PRÉSIDENT un second article sur *Les chefs calvinistes à la prise de Périgueux*, duquel il résulte que le capitaine calviniste désigné par d'Aubigné, le P. Dupuy et M. de Verneilh-Puyraseau, était bien un Lambertie, mais de l'Agenais, et qu'il n'avait rien de commun, si ce n'est le nom, avec François de Lambertie, seigneur de Lambertie en Périgord et en Limousin. Le second mémoire de M. l'abbé Lecler paraîtra dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il portera prochainement à Paris le manuscrit des poésies inédites de Brantôme que lui a demandé, pour le publier, la Société de l'Histoire de France. Toutefois il réservera quelques-unes de ces poésies pour notre *Bulletin*, notamment la belle *chanson* sur la mort de François II, que Brantôme attribue, en partie, à Marie Stuart et dont on ignore l'auteur. M. le Président fait remarquer, en la lisant, que les vers touchants qui la composent valent bien les meilleurs des poètes de la Pléiade.

M. Gaston DE GÉRARD nous adresse la copie d'une lettre, du 7 mai 1694, du chanoine Armand de Gérard-Latour, vicaire général de Sarlat, à Etienne Baluze, relative à l'histoire des évêques de Sarlat. Par les détails qu'elle fournit en dehors du sujet principal, elle est en quelque sorte un état de la situation des sciences historiques à la fin du XVII^e siècle, et à ce titre nous donne de précieux renseignements. Il est décidé, après lecture, que ce document sera inséré au *Bulletin*.

Enfin M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL communique aussi une pièce de 1615 qui pourrait avoir un grand intérêt pour notre

confrère M. H. de Montégut : c'est l'assiette d'un impôt de 9,280 livres, ou plutôt le « département faict sur les fiefz nobles de Perigord pour les frais du voyage des seigneurs de Ribierac et Montreal, comme deputés de l'ordre de la noblesse aux estatz generaux à Paris en l'année 1614. » La partie préliminaire de cet important document pourra être publiée dans le *Bulletin*.

La séance est levée à neuf heures et demie du soir.

Le Secrétaire-Général, Ferd. VILLEPELET.



Séance du jeudi 6 novembre 1879.

Présidence de M. le docteur GALLY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Froidefond, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleynie, l'abbé Brugière, Dujarric-Descombes, Paul Galy, Michel Hardy, le chanoine Labat, le docteur Ladevi-Roche et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observation.

M. LE PRÉSIDENT énumère les livres qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société, dans le courant du mois dernier :

Les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 14 volumes in-8°, 1865-1878, et le *Bulletin* de cette même Société, 15 fascicules in-8°, 1868-1879, contenant d'intéressants articles que M. le Président indique rapidement et signale à l'attention des membres studieux, sur une *Statue d'Isis du musée d'Anvers* ; un *Glossaire roman-latin du xv^e siècle* ; *Les symboles antiques : l'œuf* ; *Les catacombes de Rome* ; *Trésors historiques en Angleterre* ; *De l'émail chez les Romains* ; *Des styles à écrire, etc., etc.* ;

Le *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1877-1878, II^e série, tome VII, in-8°, contenant un excellent

mémoire de M. Paul Raymond, intitulé : *Enquête sur les serfs du Béarn au XIV^e siècle*;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1879, 51^e livraison, in-8°;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome I, 4^e livraison;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 10^e livraison, octobre 1879;

L'Investigateur, journal de la Société des Etudes historiques, n° de juillet-août 1879;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, n° de septembre 1879;

Par M. Germain, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, *Le temporel des évêques de Maguelone et de Montpellier*, in-4°, Montpellier, 1879;

Par M. le baron A. de Saint-Saud, *De Gavarnie à Barcelone*, excursions nouvelles dans les Pyrénées françaises et espagnoles, Bordeaux, 1879;

Par M. Arnaud, membre de la Société géologique de France, diverses brochures intitulées : *Des argiles lignitiformes du Sarladais*, extrait du *Bulletin* de la Société géologique de France, de 1865, in-8°;

Etude sur le genre Cyphosoma dans la craie du sud-ouest, in-8°, Bordeaux, 1877;

Profil géologique des falaises crétacées de la Gironde, étude comparative sur le Dordonien, in-8°, Bordeaux, 1876;

Profils géologiques des chemins de fer des Charentes, région crétacée, in-8°, Bordeaux, 1877;

Profils géologiques des chemins de fer d'Orléans, région crétacée, in-8°, Bordeaux, 1877;

Parallélisme de la craie supérieure dans le nord et dans le sud-ouest de la France, extrait du *Bulletin* de la Société géologique de France, de 1878, in-8°;

Synchronisme de l'étage turonien dans le sud-ouest et dans le midi de la France, extrait du *Bulletin* de la même Société, 1878, in-8°;

Danien, Garumnien et Dordonien, extrait du même *Bulletin*, 1878, in-8°.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT fait ensuite admirer la beauté et la finesse des dessins reproduits dans l'album de gravure paniconographique et photogravure, de la maison Gillot, de Paris, qui exécute en ce moment deux dessins pour notre prochain *Bulletin*, le Moultier de Nontron et la Vierge de Bussière-Badil.

M. LE PRÉSIDENT présente aussi le *fac-simile* par la chromolithographie d'une reliure faite pour le Régent sur un volume de *Daphnis et Chloé*. Cette reliure, aux armes du Régent, d'une richesse extraordinaire de dorures, faite avec des morceaux de cuir rapportés en mosaïque, est splendide.

M. BLEYNIE dit qu'il n'est pas encore en mesure de donner communication du rapport dont il avait été chargé sur le dépôt de l'époque quaternaire de Gravelle; qu'on y a découvert, depuis le mois de septembre, un fragment de corne d'un bœuf ayant du rapport avec l'*Arni-Géant* de Laugerie, des dents, un bois de cerf, et qu'il aura à fournir son opinion sur le tout.

M. Michel HARDY rend compte d'une excursion intéressante qu'il a faite récemment, en compagnie de M. Reverdit, à la station préhistorique des Roches, près de Sergeac, dans le canton de Montignac, et d'où il a rapporté une omoplate d'un bœuf de grande taille qu'il demande la permission d'offrir au Musée départemental. Son mémoire sera inséré au *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il a reçu également :

De M. Saint-Ange-Veyssière, une dent de saurien (?), trouvée au tunnel de Beaulieu;

De M. le docteur Ladevi-Roche, une hache en silex recueillie sur les plateaux de la commune de St-Germain du Salembre;

De M. Durouchard, menuisier à Périgueux, une *Meandrina*, polypier de l'Océanie;

De M. Mazeau, de Périgueux, un heurtoir du xvr^e siècle;

De M. Auché, une plaque de cuivre du xvr^e siècle, provenant de quelque coffret et portant cette inscription : IAIME LE LIS, IAIME LA ROSE, IAIME LHONEVR SVR TOVTE CHOSE;

De M. Bellat, un lama en cuivre rosette, de fabrique ancienne, provenant du Chili;

De M. Guiral, de Cahors, le sceau du tribunal de première instance de Sarlat, portant l'emblème de la République française, de 1794;

De M. Versepuv, conservateur du Musée de Clermont-Ferrand, la reproduction galvanoplastique de l'*ex-voto* à Mercure, provenant du temple élevé à ce dieu sur le Puy-de-Dôme, et l'estampage en plâtre de deux inscriptions mérovingiennes, l'une du règne de Théodebert, de l'année 612.

Il ajoute qu'il a reçu aussi plusieurs objets, provenant du cabinet de M. Fabre, de Clermont, qu'il a achetés pour le Musée départemental :

Une très-belle arbalète à cric à manivelle, appelée aussi à cranequin, du xvi^e siècle, qui doit être celle qu'a dessinée et décrite Viollet-Le-Duc dans son *Dictionnaire raisonné du mobilier*;

Un strigille romain; deux *ascia*; une hache en bronze de l'époque celtique; une autre hache, de l'époque des lacustres de Suisse, ayant la forme d'une large spatule, et deux anneaux casse-têtes à dents, en bronze, de l'époque gallo-romaine.

M. le Conservateur du Musée exprime ici sa gratitude à tous les donateurs.

M. le docteur Moreaud, fils, annonce à M. LE PRÉSIDENT qu'il lui enverra bientôt quelques objets antiques et un certain nombre de pièces de monnaie ou médailles anciennes que son père avait rassemblées et qu'il destinait au Musée de Périgueux.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL présente deux pièces de monnaie romaine qui ont été trouvées dans le voisinage de la tour de Vésone; l'une est une monnaie de la colonie de Nîmes ayant au droit les têtes d'Auguste et d'Agrippa, et au revers le crocodile; l'autre est une monnaie de Marc-Aurèle ayant à son revers l'Abondance.

En s'excusant de ne pouvoir assister à la réunion, M. le marquis DE FAYOLLE écrit à M. le Président que « l'ouverture du chemin de fer, à peu près achevée dans Tocane, n'a fait qu'effleurer l'antique *villa* et n'a mis à jour que quelques

blocs de maçonnerie et des débris insignifiants de briques romaines et de stucs de diverses couleurs. Aucun tombeau, continue-t-il, n'a été découvert dans la partie attaquée par la voie ferrée, d'où il faut conclure que le cimetière gallo-romain, qui a succédé à la *villa* et en recouvre les ruines à vingt mètres au sud, ne s'était pas étendu de ce côté. C'est, vous le savez, d'un des cercueils en pierre de ce cimetière que viennent le peigne, la coupe, l'agrafe de ceinturon émaillée et les quatre sacramasaxes du Musée. Si, à notre grand regret, la voie ferrée laisse encore inexplorée la partie la plus intéressante de la *villa* de Tocane, l'évasement d'un grand talus a mis pourtant à jour de singulières fondations. Il est probable que M. Durand, bien autrement compétent que moi, vous en aura envoyé le plan. Dans tous les cas, j'essaye de vous en tracer un croquis qui pourra vous donner une idée approximative de ces fondations en moëllon et mortier, qui n'affectaient pas la forme de voûte, mais bien celle de murailles penchées se joignant à angle aigu par leur extrémité supérieure. »

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer l'aspect étrange de cette construction à angle aigu.

M. HARDY dit qu'en Normandie, à Incheville, près Eu, et à Notre-Dame d'Alicermont, il a étudié des fours à tuiles romains offrant une disposition analogue, l'entrée de ces fours se présentant sous la forme d'une ogive à angle aigu, ou mieux étant formée par deux pans de murs inclinés l'un vers l'autre. Il se demande si la construction signalée par M. le marquis de Fayolle ne serait pas un four à tuiles ou à briques de l'époque gallo-romaine.

M. LE PRÉSIDENT prie M. Hardy de se mettre en rapport avec M. de Fayolle et M. Durand à ce sujet.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL offre au Musée, de la part de M. Delluc, l'empreinte d'un sceau ogival, du ^{xv}^e siècle, qui est le sceau du prieur de Lalbenque (Lot) : S. PRIORS DE LALBENCA.

M. l'abbé BRUGIÈRE montre ensuite le dessin d'un beau heurtoir, du ^{xvi}^e siècle, à large poignée, surmonté de la tiare du pape à trois couronnes ; lequel heurtoir est placé sur la porte du presbytère de Champagne. M. Brugière dit qu'il y

en a d'autres curieux dans le bourg et qu'il pourra en publier les dessins. Sa proposition est acceptée.

M. DE ROUMEJOUX nous adresse un mémoire sur l'origine des foires et marchés établis à Léguillac-de-Cercles en 1594; il y joint la copie des lettres patentes du Roi du 13 juin, de l'enquête faite devant le sénéchal de Périgueux le 23 août, et de l'enregistrement au greffe du sénéchal le 26 août suivant : le tout sera inséré au *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer que, dans la vente des autographes de notre savant correspondant M. Benjamin Fillon, il y avait trois pièces qui nous touchent particulièrement, et il demande la permission de les indiquer telles qu'elles sont au catalogue :

892. MONTAIGNE (Michel EYQUEM de), moraliste illustre et grand philosophe sceptique, dont les *Essais* ont été qualifiés de *Bréviaire des honnêtes gens*, né au château de Montaigne, en Périgord, 28 fév. 1533, mort au même lieu, 15 sept. 1592.

Pièce annotée et signée, 8 p. 3/4 in-fol. — A. S. . — (*Réservé.*)

Précieux document, qui fait connaître, en peu de mots, l'opinion de ce grand homme sur l'organisation et l'administration de la justice. Ce sont de courtes notes, inscrites, de sa main, en regard de quelques-uns des soixante articles du projet de réformation des procédures et autres matières judiciaires, présentés par les syndics de Béarn à l'approbation de la Cour souveraine de ce pays, le 8 mai 1584.

Sur la marge de l'intitulé se lisent ces mots : « *Soit communiqué par le Sr Duplessis au Sr de Montaigne avec le Cayer.* » Ces mots, d'une écriture très-fine, ont dû être ajoutés sur l'ordre de Henri de Navarre.

Premier article, concernant la pluralité des justices : « *Ny avoir qu'une iustice.* »

Huictiesme, frais de justice en Conseil : « *Gratis.* »

Dix huictiesme, relatif aux pensions et gages et aux bourses gratuites : « *A uoir.* »

Vingt sixiesme, relatif au nombre des magistrats qui doivent instruire les affaires criminelles et des juges : « *Mieuls ualent cinq que un.* »

Trente neufviesme, ayant trait à la provision d'aliments, favorable aux riches et dommageable aux pauvres : « *Ne se peut.* »

Quarante deuxiesme. — Soulagement des juges, en aggravant le sort des justiciables : « *Ne se peut.* »

Cinquante troisesme. — Réglementation du nombre des membres du

barreau, pour constituer un privilège à ceux qui en font déjà partie :
« *N'est guieres bon pour l'estat.* »

Soixantiesme.— Exemption de certaines charges pour les juges, gens du Roi et greffiers, mais non pour les autres officiers : « *Bon.* »

La réponse du Conseil souverain se termine ainsi : « *Faict et délibéré audit conseil le huictiesme jour de may l'an mil cinq cens quatre vingtz et quatre. Signé : DE MESME.* »

Puis viennent ensuite ces mots autographes de Montaigne : « *Tenir la mein a ce que gens de uertu, doctrine et prudhomie destienent la iustice.* »
« *MONTAIGNE.* »

(M. B. Fillon possède aussi un exemplaire des *Illustrations des Gaules et Singularitez de Troye*, par Lemaire de Belges, qui provient de la bibliothèque Coste, et qui porte la signature de Montaigne.)

897. BRANTÔME (Pierre DE BOURDEILLE, seigneur-abbé de), chroniqueur caustique, mais plein de charme et d'originalité, qui a merveilleusement peint hommes et choses du XVI^e siècle, par leur mauvais côté, né au château de Bourdeille, en Périgord, vers 1540, mort le 15 juil. 1614.

P. S. Bourdeille; Ardelay, 17 octobre 1565, 3 p. 1/2 in-fol. — A. S.
— (Réservé.)

Acte de cession de la terre de Nalliers, en Bas-Poitou, par le baron d'Ardelay, à Pierre de Bourdeille, son frère, qui lui donne, en échange, la somme de 9,000 livres, dont 5,000 dues par André de Bourdeille, leur aîné. (Cet acte fut passé peu de semaines avant le départ des deux contractants pour Malte, où ils allaient se mettre à la disposition du grand maître Jean de La Vallette, menacé par Soliman II.) — Une promesse de vente sous-seings privés, à la date du 18 avril précédent, est annexée à la pièce. Indépendamment des signatures de Brantôme et de son plus jeune frère, on y voit aussi celle d'André, auteur de l'*Art de s'apprêter à la Guerre*.

1050. LAGRANGE-CHANCEL (François-Joseph DE CHANCEL, dit), poète satirique, auteur des *Philippiques*, né au château d'Antoniât en Périgord, 1^{er} janv. 1677, mort au même lieu, 6 déc. 1758.

L. A. S. (au cardinal de Fleury); Périgueux, 7 fév. 1736, 3 p. in-4.

Il lui envoie les vers qu'il vient de composer sur le retour de la paix, et le prie d'abréger la durée de son exil « dans une campagne marécageuse, » et de forcer l'Intendant de sa province à lui restituer le mss. du commencement de son *Histoire du Périgord*, qu'il lui a confié et qu'il s'obstine à ne pas lui rendre. « Il ne lui convient plus de garder ce qui part d'une plume, dont il ne goûteroit pas mieux la prose qu'il a paru goûter les vers. »

M. Philippe DE BOSREDON nous communique la copie d'une lettre autographe qu'il a trouvée à la Bibliothèque nationale,

dans le fonds Périgord, et qui est adressée de Mittau, le 28 décembre 1798, au comte d'Hautefort par le duc d'Angoulême, à l'occasion de son prochain mariage avec Madame Royale. Cette lettre, dont lecture est donnée, sera publiée dans nos *Varia*.

Il reste à procéder à l'élection de deux candidats qui demandent à entrer dans la Société. Après deux votes par acclamation sont déclarés admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. LAVERGNE, sculpteur, rue de l'Eglise, 9, à Montreuil-sous-Bois (Seine), présenté par M. le docteur Galy et M. Paul Galy;

Et M. Raymond COURTEY, étudiant, rue d'Angoulême, à Périgueux, présenté par M. le docteur Galy et M. Michel Hardy.

La séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.



DE L'ASSOCIATION

DU CULTE DE VESUNNA ET DE TUTELA.

Nous extrayons de l'*Etude sur quelques inscriptions antiques du Musée de Bordeaux*, de notre éminent correspondant M. Charles Robert, de l'Institut, la partie relative au culte de Tutela et de Vesunna, la plus intéressante pour nous, et qui a paru dans le 4^e fascicule du tome IV de la Société archéologique de Bordeaux.

CULTE DE TUTELA.

Au ^{xvii}^e siècle, la tradition conservait encore à Bordeaux le nom de Piliers de Tutelle à un monument considérable situé près du fleuve. Cet édifice dépassait en hauteur toutes les autres constructions de la ville; il fut démoli, en 1677, sur l'ordre de Louis XIV, pour faire place aux glacis du Châteaueu-Trompette (1).

(1) Cf. *Musée d'Aquitaine*, t. III, p. 194.

Deux cippes de grandes dimensions et de même style, avec inscription en l'honneur de *Tutela Augusta*, ont été trouvés, l'un à l'emplacement même des Piliers, l'autre un peu plus loin. Voici la description du premier :

TVTELAE
AVG
LASCIVOS CANTIL
EX VOTO
LD EX DD

*Tutela Aug[ustae] Lascivos Canti l[ibertus] ex voto.
L[ocus d[atus] ex d[ecreto] d[ecurionum].*

Le plus ancien éditeur de ce monument, Apian (1), avait donné du texte une copie fautive, qui fut acceptée par Gruter (2) et Venuti (3). La pierre, après avoir disparu de Bordeaux, fut retrouvée au château de Lauzun par M. Boudon de Saint-Amans (4). Je l'ai reproduite d'après une photographie que je dois à l'obligeance de M. Magen.

Apian, ne remarquant pas que le *n* et le *t* étaient liés dans la troisième ligne, avait lu *Canil*, dont Venuti forma le gentilicium *Canilius*.

L'affranchi et son maître étaient Gaulois ; cela résulte de la finale en *os*, dans le nom *Lascivos* (5) et de la présence du nom *CANTIVS* dans des textes qui attestent son origine topique (6). Tous deux étaient désignés par un seul nom ; c'est un caractère gaulois que j'ai signalé ailleurs (7).

L'auteur du vœu à Tutela, il est bon de le remarquer, est un simple affranchi.

(1) *Inscriptiones sacrosanctae vetustatis*, Ingolstadt 1534, in-f°.

(2) Page ciii, n° 13.

(3) *Dissertation sur les inscriptions antiques de Bordeaux*, p. 5 et suiv.

(4) Cf. *Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne*, imprimé à Agen 28 ans après la mort de l'auteur, in-8. p. 181 et Atlas VIII^e Notice, pl. III.

(5) Pictet, *Nouvel essai sur les inscript. gauloises* ; *Rev. arch.*, 1867, p. 5.

(6) Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édit. ; Berlin, 1871, in-8, p. 163.

(7) Cf. *Épigraphie de la Moselle* ; Paris, 1873, in-4, p. 35.

Le second monument, qui porte le n° 10 au Musée de la rue Jean-Jacques Bel, est d'un très-beau style.

TVTELAE
AVG
C. OCTAVIVS
VITALIS
EX. VOTO. POSV
IT
L. D. EX. DD.
DEDIC. XK. IVL. IVLIANO
II. ET. CRISPINO COS

Tutelae Aug[ustae] C[a]ius Octavius Vitalis ex voto posuit. L[ocus] d[at]us ex d[ecreto] d[ecurionum]. Dedic[at]um decimum k[alendas] iul[ias] Iuliano il[lerum] et Crispino co[n]s[ulibus].

C'est en 1828 qu'a été découvert ce piédestal, qui supportait sans doute une statue (1).

La dédicace est datée du consulat d'Appius Claudius Iulianus et de L. Bruttius Crispinus, c'est-à-dire de 224, troisième année du principat d'Alexandre Sévère.

Les monuments qui rappellent Tutela se composent : 1° de monnaies frappées pendant la seconde moitié du premier siècle et pendant les deux siècles suivants ; 2° d'un petit bas-relief conservé au Vatican ; 3° de divers textes lapidaires de la période impériale, exhumés à Rome et dans diverses provinces.

Encore bien que le culte de Tutela, ainsi que je crois le montrer plus loin, ait pris naissance à Rome, il ne s'est pas répandu uniformément dans les diverses parties de l'empire. Les inscriptions qui mentionnent cette déesse ont été, en effet, retrouvées pour la plupart dans le Sud-Ouest de l'A-

(1) Jouannet, *Dissertation sur quelques antiquités découvertes à Bordeaux en 1828.*

quittaine d'Auguste (1), dans les confins germaniques, sur le Danube, dans la Cisalpine et enfin dans la Tarraconnaise. Toutes ces contrées étaient plus ou moins gauloises, ce qui permettrait de croire qu'il y avait chez les Gaulois des instincts ou des traditions qui leur firent accepter plus facilement ce culte venu de Rome ; mais ce n'est là qu'une simple hypothèse, le cours des idées religieuses ayant obéi de tout temps à des influences qui échappent à l'observation.

Le groupe d'inscriptions mentionnant Tutela, auquel on peut rattacher les deux textes de Bordeaux, ne s'étend pas très-loin de cette ville ; les pierres qui le composent se trouvent à Dax, Eause, Agen et le Mas-d'Agenais. Périgueux était aussi un des points où cette déesse était particulièrement honorée, puisqu'elle y possédait un temple (2) dont le savant docteur Galy reconnaît les restes dans la Tour de Vésone.

Recherchons maintenant ce qu'était le culte de Tutela.

A Rome, originairement, le mot *tutela* révèle une force protectrice que l'on s'abstient de définir ; ce n'est pas une divinité spéciale qu'il désigne, mais la vertu tutélaire de telle ou telle divinité. Les bois sacrés, les champs et la ville elle-même (3) sont chacun sous la tutelle d'une divinité ; les mois sous celle des douze Grands Dieux, etc. Les formules primitives sont essentiellement vagues : *Si Deus si Dea est cui populus civitasque est in tutela* (4) ; *sive Deus sive Dea in cuius tutela hic locus locusque est* (5) ; plus tard, Properce peut dire encore : *Di Deaque omnes quibus est tutela per agros* (6).

(1) On a trouvé à Lyon une bague sur laquelle le nom de Tutela se lit à côté de celui de Vénus, mais les bijoux se rencontrent souvent loin de leur sol d'origine.

(2) Cf. L'article que j'ai publié dans la Revue Archéologique de 1877 sous le titre de : « Les Primani à Périgueux. »

(3) On le sait, lorsqu'il s'agissait du dieu ou de la déesse protégeant une ville, tout était mystère ; son nom même ne devait pas être connu. Il fallait que les assiégeants ne pussent invoquer cette divinité nommément et l'attirer hors des murailles, loin de son peuple, en lui adressant le carmen sacramentel.

(4) Macrobe (*Saturnales*, L. III, ch. 9) avait transcrit cette formule d'après Sammonicus Serenus, qui l'avait prise lui-même dans un antique recueil dû à l'annaliste Furius. Cf. Bouché Leclercq, *les Pontifes Romains*, p. 63.

(5) Marini, *Gli atti e monumenti de fratelli arvali*, t. I, tav. XXII, p. cXLVI et cXLVII e osservazioni, t. II, p. 353-417. — Cf. Henzen : *Acta fratrum arvalium* ; Berlin, 1874, in-8°, p. CLXXXVII.

(6) *Élégies*, XIII, vers 41.

La vertu protectrice, inhérente à la puissance divine en général ou à un dieu déterminé, a pris peu à peu une existence personnelle, si bien que sous l'Empire le nom commun usité d'abord pour exprimer vaguement une action protectrice, a désigné bientôt, par une sorte de dédoublement, une figure féminine symbolisant la puissance tutélaire d'un dieu.

Les monnaies de Vitellius, Vespasien, Nerva et Trajan, consacrent cette évolution : Tutela s'y montre avec l'attitude, le costume et les attributs propres aux nombreuses formes divines symbolisant les vertus impériales ; ainsi, que son nom soit suivi de l'épithète Augusta ou du génitif Augusti, elle n'est pas une divinité protégeant l'Empereur, mais bien l'émanation bienfaisante et tutélaire de l'Empereur, qui est le *tutor imperii* (1) ; Auguste n'est-il pas appelé par Horace (2) : *Tutela praesens Italiae dominaeque Romae*, et les flatteurs n'attribuaient-ils pas aux Césars la tutelle du genre humain (3) ?

Le type que partage alors Tutela, sur les monnaies, avec Clementia, Concordia, Felicitas, etc., consiste en une femme assise qui tient la corne d'abondance. C'est ainsi figurée que Tutela apparaît sur le petit bas-relief de Rome, mais elle y tient, en outre, la patère (4).

Or, les monnaies des empereurs gaulois du III^e siècle, sur lesquelles on retrouve Tutela, la montrent debout, tenant encore la corne d'abondance, mais, ce qui la particularise, tendant la patère au-dessus d'une ara, dans le geste familier aux génies. Ce nouveau symbolisme montre une dernière transformation. Tutela, d'abord vague puissance, puis vertu d'un dieu ou d'un empereur, est devenue à son tour une personnalité divine, sorte de génie féminin.

Les monuments relativement récents qu'on possède de Tutela appartiennent à ce troisième groupe ; ils ne nous désignent plus sous le nom de Tutela la vertu protectrice de

(1) Suétone, *Vie de Titus*, c. 2.

(2) Horace, *Odes*, liv. IV, ode 15, v. 43 ; Cf. Velleius Paterculus, liv. II, ch. 105.

(3) Pline, *Lettres*, liv. X, lettre 108.

(4) *Annales de l'Institut arch. de Rome*, t. XXXVIII, 1866, Tab., K. 4.

l'Empereur personnifiée et agissant à part, mais une déesse spéciale que villes et particuliers s'approprient, et si la protectrice est qualifiée d'Augusta, ce n'est plus pour en faire une émanation impériale, mais pour signifier que le culte du Génie, gardien des hommes et des choses, était alors annexé aux autres cultes officiels, dont les sévirs avaient la surveillance (1).

Il me reste à préciser, autant que le permettent les documents antiques, le caractère de Tutela devenue une divinité définie, un génie spécial.

Tutela, dans les inscriptions, est une puissance démoniaque unie d'ordinaire à Fortuna et ayant une action sur l'existence des hommes; un consacrant l'invoque pour la santé des siens; un autre pour le salut de son compagnon. Ammien Marcellin raconte que le *genius Tutelae salutis adpositus* prêtait sans cesse son assistance divine aux hommes et ne les abandonnait que vers le temps de leur mort.

Tutela apparaît encore dans les inscriptions comme la forme féminine du Genius Loci, dont la puissance s'étendait, non-seulement sur la vie des hommes, mais sur leurs séjours. Les villes et tous les autres lieux avaient leur Tutela: on connaît la Tutela Vesunnae, la Tutela Tarraconnis, la Tutela horreorum, toutes les Tutela loci, loci huius, etc... *Ita tutelam huius loci habeam propitiam*, dit Petrone (2). Telle était la croyance en ce génie qu'à Rome chaque maison avait, au rapport de saint Jérôme, une image, un simulacre de Tutela, autour duquel brûlaient des cierges et des lampes (3).

Si, au quatrième siècle, chaque habitant en était arrivé à posséder sa Tutela, les représentations plastiques de cette personnification divine ont dû être nombreuses, et l'on s'é-

(1) Un certain C. Terentius Onesimus de Dertosa consacre un monument en reconnaissance de la protection qu'elle lui a accordée pour l'obtention du sévirat. Les consacrans à Tutela étaient surtout des gens de cette classe moyenne, composée d'affranchis, et dans laquelle se recrutaient les sévirs.

(2) *Satyr.* c. 57.

(3) *Ipsa Roma orbis domina in singulis insulis domibusque Tutelae simulacrum cereis venerans ac lucernis quam ad tuitionem aedium isto appellat nomine.* (Hieronymus, *Isa.* LVII, 7.)

tonnera de n'en pas connaître davantage. Ces représentations étaient souvent anépigraphes ; aussi faut-il peut-être y rattacher diverses figurines muettes, comme les bustes tourelés entourés de deux cornes d'abondance et ornés d'une patère, reconnus vaguement jusqu'à ce jour pour être des génies de ville.

On l'a vu par les monnaies des Césars gaulois, l'attribut distinctif de Tutela, devenue déesse lairaire, était la patère. Un reste de bas-relief, conservé au château Barrière, à Périgueux, montre, au-dessus de la légende *TVTEL*...., un animal assis et une main tenant une patère. Nous avons vu, d'un autre côté, par les médailles et le petit bas-relief de Rome, que cette divinité avait la corne d'abondance. Or, il existe, au Musée de la rue des Facultés, un monument consacré par un certain Lupus et son fils Montanus à une déesse qu'accompagnent deux animaux. Dans cette déesse, dont le nom a disparu et qui avait reçu le titre d'Aug[usta], on pourrait peut-être reconnaître Tutela.

Je livre cette supposition à l'examen des archéologues bordelais.

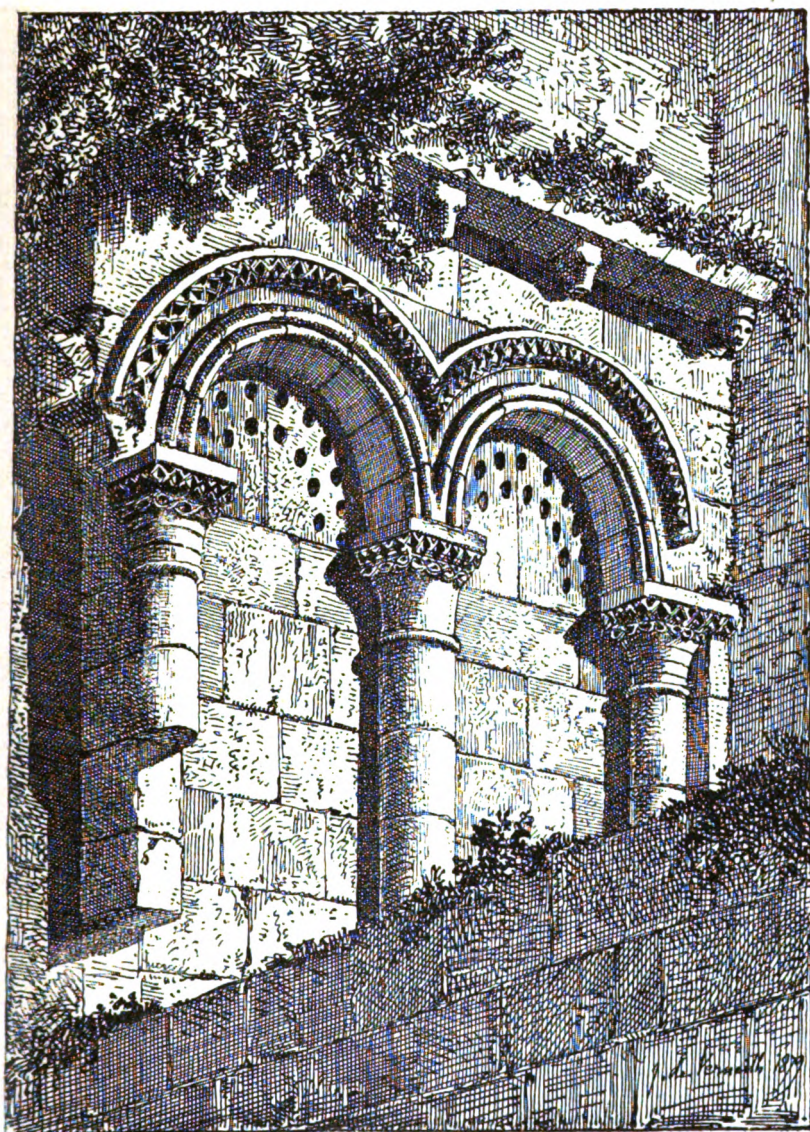
P.-Charles ROBERT.



CAUSERIES ARCHÉOLOGIQUES.

SOMMAIRE. — Le Moutier de Nontron, démoli en 1879. — La vierge de l'église de Bussière-Badil transportée du Mans en 1581. — Faits analogues dès le *xii^e* siècle : chapiteaux romans et bas-reliefs d'importation angoumoisine ou poitevine. — Nouveauté de cette observation archéologique — Escalier de la Renaissance, à Périgueux, rue de la Miséricorde. — Époque à laquelle il faut attribuer la construction du château de Puyguilhem, près de Villars. Est-il de la première ou de la seconde moitié du *xvi^e* siècle ?

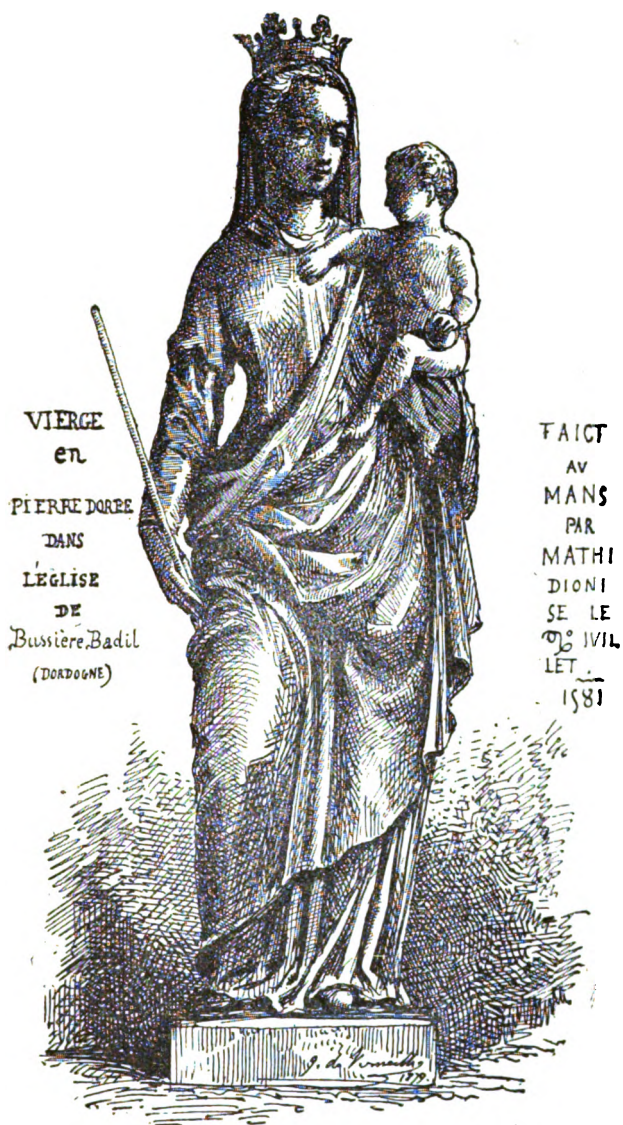
C'est au moment où ils vont disparaître qu'il est urgent, pour en conserver le souvenir, de dessiner et de décrire les anciens édifices qui se recommandent par un mérite quelconque. C'est un dédommagement assez mince sans doute, mais cela



MOUTIER DE NONTRON

DÉMOLI EN 1879

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — T. VI. — 6^e LIV.



vaut mieux que rien. Ce n'est pas l'arrêt barbare dont sont frappées les Tuileries qui nous inspire ces réflexions ; nous n'en prendrions pas si aisément notre parti, et nous voulons espérer encore que cet arrêt n'est passans appel. Ce qui nous étonne, c'est que, par la plus étrange des contradictions, il a été provoqué précisément par l'orateur qui prenait si chaudement, il y a trois ans, la défense du clocher de Saint-Front, et aux efforts duquel nous applaudissions alors, en nous y associant. Ce rapprochement nous a péniblement impressionné, et nous ne résistons pas au désir de le signaler aux antiquaires périgourdins ; mais si l'idée de démolition l'a présenté tout naturellement à notre esprit, hâtons-nous de dire que ce n'est pas le chef-d'œuvre de Philibert Delorme, si souvent reproduit par la gravure et la photographie et si célèbre dans le monde entier, dont nous voulons ici conserver le souvenir. Il s'agit d'un monument plus ancien par la date, mais sans aucune prétention ni aucun droit à être rangé parmi les illustrations de l'architecture française. Le seul rapport qu'il y ait entre l'église romane du *moultier* de Nontron, dont nous allons dire quelques mots, et le palais des souverains couronnés de la France, c'est qu'elle était à moitié ruinée quand elle a disparu, et elle aussi par la Révolution.

C'est en effet en 1793 que cette ancienne paroisse, qui avait le titre de prieuré et était sous le vocable du Sauveur, cessa d'être livrée au culte et devint un magasin. Nous l'avons vue longtemps avec cette affectation vulgaire, qui était d'ailleurs justifiée jusqu'à un certain point par la vulgarité de la nef, refaite ou remaniée sans aucun style, à une époque assez récente. Seule, la façade dont nous publions un fragment ne manquait pas de caractère et témoignait de l'antiquité du monument, bien qu'elle ne remontât pas à sa fondation primitive, attribuée par les historiens au *viii^e* siècle. Ce qui restait de ce portail roman avait tous les caractères du *xiii^e* siècle, du milieu probablement, pas au delà. Nous ne donnons que deux arcades de cette décoration, assez heureuse en sa robuste sobriété, celles de droite ; l'ordonnance de la façade en comportait cinq en tout. Deux autres pareilles à celles qui sont sous les yeux du lecteur, placées à gauche, et une

arcade maîtresse qui les reliait et encadrait la porte d'entrée en plein cintre, avec ornementation pareille à celle des arcatures, sinon plus riche, suivant l'usage. Mais toute vraisemblable qu'elle soit, ce n'est là qu'une supposition, cette porte d'entrée ayant disparu depuis longtemps. Y avait-il un autre rang d'arcades plus petites au-dessus de celles-ci et la porte était-elle surmontée d'une fenêtre cintrée qui éclairait la nef et formait la principale décoration du pignon occidental ? C'est encore plus que probable, et un architecte chargé de restaurer ce vieil édifice, où on eut un instant la pensée de rétablir le culte, n'eût pas manqué d'arranger ainsi les choses tant elles paraissaient naturellement indiquées. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à restaurer, il s'en faut, puisqu'il ne reste plus rien de cette façade sur l'emplacement de laquelle s'élève une maison neuve. Nous nous bornons à enregistrer la démolition, à la regretter et à dresser un état mortuaire, en conservant par notre dessin un aspect fidèle de ce qui vient de disparaître.

Rassurons, cependant, les amis de l'art roman. M. l'abbé Lavergne, archiprêtre de Nontron, a eu l'excellente pensée de recueillir ces débris que leur propriétaire lui a généreusement offerts. Toutes les pierres ont été déposées avec soin, étiquetées, numérotées, et il sera facile, ainsi qu'on en a le projet, de rétablir le frontispice du moultier près de l'église moderne de Notre-Dame, le long d'un mur d'enceinte qui sera singulièrement embelli par l'application de ces vénérables débris. S'il nous était permis d'emprunter un mot à la langue des restaurateurs de tableaux, nous dirions que cette louable opération sera un véritable *rentoilage*. Puissent tous les anciens monuments détruits par les nécessités de la voirie... ou de la politique, être traités avec le même respect ! Cela constituerait un curieux musée et donnerait du charme à la nudité des murailles, qui en manquent généralement. Que d'éléments précieux, perdus à tout jamais, aurait fourni Saint-Front à un travail de ce genre !

Est-il besoin de faire remarquer les détails architectoniques du plus vieil édifice de Nontron ? Les archivoltes en pointes de diamant, les chapiteaux dont le tailloir est orné du même

genre d'ornements, sous lesquels s'étend une sorte de torsade ou de galon tressé ? La corniche, dont les modillons assez frustes représentent une tête de femme et des mufles d'animaux, et surtout les trous circulaires creusés dans le tympan des arcades où ils forment une décoration originale, nouvelle et d'une exécution facile ? Notre dessin nous dispense d'insister. Ce qu'il ne dit peut-être pas assez, c'est l'exécution maladroite de ces sculptures. Elles sont l'œuvre naïve d'un maçon de campagne plus riche de bonnes intentions que d'autre chose, et sont fort loin de ce qui se faisait à la même époque dans un diocèse voisin, celui d'Angoulême, où l'art de la sculpture était fort en avance sur nous.

On en peut juger à Bussière-Badil, dont la grande et belle église romane, décrite il y a quelques années dans le *Bulletin monumental* par notre ami et collègue M. de Roumejoux, se ressent très-directement du voisinage et de l'influence angoumoisins. Ce n'est point, d'ailleurs, de son beau portail couvert d'élégantes sculptures, ni de sa vaste nef voûtée en berceau, accompagnée de bas-côtés, ni de son magnifique sanctuaire en hémicycle, ni des deux chapelles arrondies s'ouvrant sur les transepts, que nous comptons entretenir les lecteurs du *Bulletin*. Nous les adressons pour de plus amples détails à l'article de M. de Roumejoux. Nous nous contenterons de prendre dans cette église, la plus importante et la plus belle du Nontronnais, un objet d'art et d'un art très délicat. C'est une statue en pierre dorée représentant la Sainte-Vierge tenant dans ses bras son divin fils, qui surmonte l'autel, tout moderne, dédié à Marie. Au premier aspect la plupart des visiteurs croient cette statue aussi moderne que l'autel et n'y font guère attention. Nous voudrions les prémunir contre cette indifférence, due en grande partie à la dorure de la statue, aux fleurs dont de pieuses mains ornent trop souvent sa tête, déjà ceinte d'une couronne, et surtout à la place qu'elle occupe au sommet d'un tabernacle où, parmi les cierges et les guirlandes, il est assez difficile de la bien examiner.

Cette statue, dont nous donnons le croquis, fort insuffisant, car les miroitements de la dorure dénaturent le modelé et gênent singulièrement le dessinateur, ne déparerait aucun mu-

sée de capitale, si, ce qu'à Dieu ne plaise, elle y était jamais transportée, et elle mérite de figurer dans l'inventaire des richesses artistiques de la France, commencé depuis quelques années sous l'impulsion du Ministre des Beaux Arts. Elle appartient à la seconde moitié du xvi^e siècle et rappelle, par la grâce un peu maniérée de l'attitude, le jet des draperies, l'expression de la figure, le faire de Germain Pilon. Ce n'est cependant pas à ce maître qu'il faut l'attribuer. Par une heureuse fortune, l'artiste de grand talent qui fit sortir d'un bloc de pierre calcaire cette image charmante de la mère du Sauveur a pris soin de la signer, de la dater et de dire le lieu où elle fut faite. Il nous eût été agréable de relever là un nom périgourdin ; c'eût été une révélation accueillie avec transport par nos collègues ; mais nous y devons renoncer. L'inscription gravée dans le bas de la partie postérieure de la statue qui, ne devant pas être vu, est sommairement traité, nous apprend qu'elle fut *faicte au Mans, par Mathieu Dionise, le 2 juillet 1584*.

Quel était ce Mathieu Dionise ou Dyonise ? Nous avouons humblement que sa renommée n'était pas parvenue jusqu'à nous ; ce n'était pas cependant le premier venu. En feuilletant le numéro de janvier-mars 1878 de la « *Revue de l'art chrétien* » (page 85) (1), nous avons été agréablement surpris en trouvant le passage suivant : « En son temps (M. René Gouesnard, curé de Saint-Georges-de-Lacoué (Sarthe) l'église s'enrichit de divers présents. Il donna le premier l'exemple, et nous le surprenons le 17 avril 1597 à la taverne de François Loiseau, où pend l'enseigne du Mouton, au faubourg de la Couture, marchandant avec *Mathieu Dyonise*, maître sculpteur, demeurant au Mans, une image de Saint-Georges de la même proportion que celle de l'église cathédrale du Mans. Cette statue équestre, que nous avons décrite dans le chapitre de l'église, devait être accompagnée de la jeune fille délivrée par Saint-Georges, du mouton et du dragon terrassé sous les pieds du cheval. Elle fut payée soixante-neuf livres

(1) *Essai archéologique et historique sur Saint-Georges de Lacoué*, par l'abbé Robert Charles, membre de l'Institut des provinces.

» par M^e Jean Couessé et placée d'abord sur la table du grand autel, que M. Gilles le Forestier fit détruire en 1663 pour le remplacer par un autel proportionné à la statue. »

Nous n'avons pas pu nous procurer le chapitre où M. l'abbé Robert Charles a décrit cette statue équestre du maître manceau ; à coup sûr elle devait être belle, à en juger par celle de Bussière, si le talent du maître n'avait pas baissé pendant l'intervalle de seize ans qui sépare l'exécution de notre Vierge de celle du Saint-Georges signalée par M. l'abbé Robert.

Mais ce n'est pas seulement le mérite incontestable de Mathieu Dyonise que nous tenons à faire remarquer ; c'est aussi le fait assez extraordinaire du transport de sa statue dans notre pays, à cent bonnes lieues du Mans, et dans un temps où le roulage et les chemins laissaient fort à désirer. Cette statue, haute de plus d'un mètre, pèse environ deux cents livres. Elle est encore si parfaitement intacte qu'on peut supposer qu'elle fut emballée avec soin et dans des conditions notables d'augmentation de poids. Ce n'est donc pas à dos de mulet que dut s'opérer le transport, mais bien sur une charrette, et son heureux voyage semblerait indiquer que les routes étaient moins mauvaises à la fin du xvi^e siècle qu'on ne serait tenté de le supposer, en songeant aux interminables guerres de religion qui durent nuire singulièrement à leur entretien. Le fait est qu'elle est arrivée à bon port et que ce n'était pas la première fois qu'on s'adressait au loin, comme on le fait si couramment aujourd'hui, pour enrichir nos églises limousines⁽¹⁾ d'œuvres d'art que les ressources locales étaient impuissantes à fournir.

Nous avons eu en effet à constater maintes fois, dans des églises romanes de la partie septentrionale de l'archiprêtré de Nontron, bâties en granit, avec la sobriété d'ornementation que comporte ce genre de matériaux, des chapiteaux de pierre calcaire, finement sculptés, présentant tous les caractères de l'art saintongeais ou angoumoisins. A Augnac, par exemple,

(1) Nous disons limousines bien que Bussière soit dans la Dordogne, parce que le Nontronnais appartenait autrefois au diocèse de Limoges et n'en a été séparé qu'à la Révolution.

à deux lieues de Nontron, le portail cintré, décoré de deux colonnettes de granit, avait des chapiteaux très-élégants, représentant des monstres affrontés parmi des enroulements de rinceaux, alors que tout le reste de l'édifice, bien bâti d'ailleurs, était veuf de toute sculpture. Or, ces chapiteaux, sans tailloirs, sans moulures supérieures, ne se reliaient nullement à la construction de la porte et étaient placés sur les colonnes sans faire corps avec elles. Nous avons remarqué d'autres fois des choses analogues, mais sans y attacher d'importance, tout en étant frappé de voir en certains cas les chapiteaux calcaires de quelques colonnes de granit, s'ajuster assez mal avec ces colonnes, soit qu'ils fussent un peu trop larges ou trop étroits. La statue de Bussière et sa provenance lointaine ont été pour nous comme une sorte de révélation d'un fait intéressant, qui n'a pas, que nous sachions, été signalé par les archéologues. C'est qu'à cette époque, comme de nos jours, on ne dédaignait pas, quand on n'avait pas d'artistes suffisants sous la main, d'en aller chercher dans des contrées plus favorisées, ainsi qu'on l'a fait certainement à Bussière, dont le portail roman est de pur style angoumoisin, et plus souvent encore de faire venir des centres artistiques les plus voisins, des pierres toutes sculptées qu'on plaçait ensuite aux endroits où une riche décoration était indispensable.

C'étaient surtout des chapiteaux que l'Angoumois fournissait ainsi au Limousin. Leur poids peu considérable (ils sont en général hauts à peine de 25 à 30 centimètres sur une largeur moins grande) permettait à un cheval d'en porter aisément deux ou trois ; et il était bien plus simple, puisqu'on se servait de pierres calcaires pour certains détails du monument, de les acheter toutes prêtes chez les sculpteurs que de faire venir ces derniers. D'autant que, dans la plupart de nos églises de campagne, il suffisait de deux chapiteaux à la porte et six à l'abside, plus petits, pour surmonter les colonnettes des trois fenêtres réglementaires. Qu'on double ce chiffre si l'on veut, et l'on aura encore quelque chose d'un transport peu dispendieux. On achetait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une *garniture* d'église, comme de nos jours une garniture d'autel.

Il serait donc téméraire de faire honneur à l'art limousin, de certaines sculptures en pierre calcaire qui ne lui appartiennent nullement et sont des importations d'un art étranger. C'est une théorie nouvelle sans doute, et qui pourra étonner quelques antiquaires par sa nouveauté même ; nous la croyons néanmoins fort juste et oserions garantir qu'une étude attentive des monuments viendra assez fréquemment la confirmer. Ne trouve-t-elle pas déjà, au surplus, sa justification dans ce moultier de Nontron que nous avons dessiné ? Cette fois, c'est bien de l'art nontronnais. Les chapiteaux sont d'une simplicité de dessin, d'une gaucherie d'exécution qui n'ont rien de commun avec le roman si avancé de l'école angoumoisine. C'est au même procédé barbare qu'appartient le portail de l'église de Saint-Martial de Valette, située dans la banlieue de Nontron, et quelques autres églises du voisinage. N'est-il pas évident que si on s'était servi à Augignac, qui est aussi très près de Nontron, des ouvriers du pays, on eût eu des sculptures analogues, au lieu de ces chapiteaux élégants dont nous constatons plus haut les rapports intimes avec le style de l'Angoumois ?

Que si on nous demandait d'autres exemples, nous pourrions indiquer, à l'église des Salles-La-Vauguyon, canton de Saint-Mathieu (Haute-Vienne), édifice assez important du ^{xiii}^e siècle, trois petites statues en demi-relief, d'un bon travail, qui sont probablement une importation angoumoisine et qu'on a appliquées tant bien que mal sur la façade de l'église, (1), qui, bien que décorée d'arcatures et monumentale d'aspect, est absolument dépourvue de toutes autres sculptures. Ces statues, taillées dans des dalles d'une médiocre épaisseur, étaient d'un transport facile, les Salles-La-Vauguyon n'étant qu'à quelques lieues de l'Angoumois.

Mais la distance n'était pas un obstacle insurmontable et on ne s'en effrayait pas autrement ; témoin la statue de Bus-

(1) Ces statues représentent d'un côté la Sainte-Vierge, de l'autre saint Jean, apôtre, et entre les deux, au milieu et plus haut, le Christ. Des inscriptions ne laissent aucun doute sur l'identité des personnages qui, si nos souvenirs sont fidèles, n'ont pas plus d'un mètre de hauteur.

sière venue du Mans. Voici un autre cas tout aussi significatif. Nous avons dessiné, il y a trois ans, à Salon, près d'Uzerche, en Bas-Limousin, une certaine pierre sculptée qui représente en demi-relief, comme aux Salles, le mauvais riche, richement vêtu, couronné, refusant l'aumône à un infirme qui tient à la main un poisson. Le personnage principal a sur ses épaules une sorte de monstre à pattes de lion, dans lequel on ne saurait voir autre chose que l'image du démon qui s'apprête à enlever ce mauvais riche. Par parenthèse, lorsque nous avons envoyé au Comité des arts et monuments un croquis de cette sculpture, sur la signification de laquelle on n'était pas absolument d'accord, M. Quicherat, le savant directeur de l'école des Chartes, en rendant compte de notre communication, n'hésitait pas à voir dans le poisson, fort gros d'ailleurs, que tient à la main le mendiant, une allusion à la *maigre chère* qu'il devait faire. Passe encore si ce poisson était une sardine ; mais une grosse carpe ne fut jamais choisie pour l'emblème d'une nourriture insuffisante. Ne serait-ce pas plutôt celui du Christ ? M. Didron, dans son *Iconographie chrétienne*, tout en réfutant le sens mystique que quelques archéologues croyaient constamment découvrir dans les poissons si souvent sculptés sur les sarcophages chrétiens, conclut ainsi : « En résumé, que le poisson ait été figuré comme » emblème du Christ, cela est possible, cela a dû se faire » quelquefois ; mais prétendre que tous les poissons emportent nécessairement cette signification, c'est ériger une exception rare en une généralité (1). » Nous pensons qu'à Salon, M. Didron n'eût pas douté un seul instant de la signification symbolique du poisson tenu par le mendiant ; car ici elle s'impose en quelque sorte et veut dire que le mauvais riche, en refusant l'aumône au pauvre qui l'implore, la refuse à Dieu lui-même.

Mais revenons à notre point de vue particulier, en demandant grâce pour une digression que nous n'avons pas su éviter, ce gros poisson, emblème de la maigre chère, nous ayant

(1) *Iconographie chrétienne. — Histoire de Dieu*, par M. Didron, page 349.

paru décidément impossible à digérer, alors même qu'il était servi par un des maîtres de la science. Cette dalle sculptée de Salon nous avait frappé par la pureté et la finesse d'exécution de son style roman, très-analogue à celui des fameuses tombes des Plantagenet à Fontevrault, et plus encore par le contraste qu'elle offrait avec la grossièreté de la construction de l'église, bâtie presque entièrement en moëllons de schiste et ayant un caractère tout particulier de sauvagerie. Ce bas-relief, relégué aujourd'hui dans un coin obscur, d'où quelques collectionneurs ont vainement tenté de l'arracher à leur profit, occupait dans le principe une arcade ogivale, étroite, qui accompagnait la porte d'entrée et avait son pendant de l'autre côté de cette porte, ce qui suppose un autre bas-relief dans le genre du premier, dont il ne reste d'ailleurs pas de traces. La décoration de la façade de l'église de Salon se composait donc uniquement de deux bas-reliefs très-richement sculptés, tout autre élément artistique y faisant absolument défaut. Si on avait eu un sculpteur sur les lieux, il est clair qu'il ne s'en serait pas tenu là, et on peut raisonnablement supposer que les deux bas-reliefs qui, après tout, à en juger par celui qui reste, étaient taillés dans des dalles calcaires assez minces, d'un poids fort modéré, ont dû être transportés là tout prêts à être mis en place.

D'où viennent-ils ? Peut-être de Limoges, dont les émailleurs, déjà célèbres, pouvaient à la rigueur faire en pierre des statues de demi-relief, comme ils en faisaient en bronze ; plus probablement de Poitiers, à cause de leur caractère qui les rattache directement à l'école poitevine. On ne peut en pareille matière, que se livrer à des conjectures. Ce qui semble plus que vraisemblable, c'est qu'ils ne furent pas exécutés à Salon même ; car rien dans la construction de l'église ne peut leur être comparé, et qu'ils sont là, en quelque sorte, comme dépayés. Quoi qu'il en soit, nous ouvrons pour les esprits sagaces et observateurs un nouveau sillon, avec la conviction qu'en le creusant plus profondément, ils observeront des faits qui viendront confirmer notre théorie du transport, en plein moyen âge, d'œuvres d'art relativement lourdes, et parfois à de grandes distances. Et pour en finir avec ce sujet, nous

rappellerons ces tombes de bronze émaillé, dont certaines parties étaient d'un poids respectable, que les artistes limousins du *xii^e* siècle fabriquaient pour les rois d'Angleterre, et dont on voit encore des spécimens à l'abbaye de Westminster.

Le titre de cet article « Causeries » nous autorise à franchir les siècles et les distances et à passer sans transition d'un sujet à un autre. On voudra donc bien nous permettre de parler brièvement d'un monument de Périgueux que nous sommes confus d'avoir ignoré jusqu'au jour récent où notre vieil et excellent ami le marquis de Fayolle nous en a révélé l'existence. Tant il y a que notre curieuse ville renferme, dans ses mystérieuses maisons anciennes, une foule de trésors cachés que nul archéologue ne peut se flatter de connaître par le menu. Ce monument — le mot n'est point trop ambitieux, — est l'escalier de l'hôtel du marquis de Saint-Astier, qui, à la ville comme à son château des Bories est certainement l'homme de France le mieux partagé en ce genre. Cet escalier, que la façade fort simple de la maison ne fait pas pressentir et qui appartient à la meilleure époque de la Renaissance, est, comme celui de la place du Coderc, inscrit dans un carré presque régulier, et va du rez-de-chaussée au second étage par une succession de montées droites et de paliers voûtés, dont les nervures retombent sur des culs-de-lampe richement sculptés de blasons (1) et d'autres ornements. Des colonnes monocylindriques superposées supportent les paliers. Ces colonnes, moins riches que celles de la place du Coderc, mais plus grosses et surmontées de chapiteaux aplatis, d'un très-bon dessin, donnent à cet escalier, sensiblement plus grand que son similaire, une apparence de force et d'élégance et un aspect très-monumental.

A chaque étage, le palier principal a un plafond de pierre sculpté de rosaces et de caissons variés, plus ou moins riches, mais qui ne sont pas tous également heureux de dessin. A cela près, et en corrigeant ces légères imperfections, ce

(1) Nous ignorons à quelle famille périgourdine appartiennent ces armoiries, où figurent des grappes de raisin comme pièce principale. Il serait intéressant de la rechercher, si déjà M. de Froidefond n'est pas fixé à cet égard.

serait un excellent modèle à reproduire dans les constructions modernes, où cette partie délicate du plan laisse si souvent à désirer. Il n'est pas de palais, si grandiose qu'on le suppose, qui ne pût s'accommoder, à son avantage, d'un escalier disposé de cette façon ; car on peut le grandir indéfiniment sans qu'il perde rien de sa noble ordonnance et de sa solidité, et si on voulait un excès de magnificence, comme à ce fameux escalier de l'Opéra qui dispense de bons ténors, rien ne s'opposerait à ce qu'on fit les colonnes en marbres précieux, ainsi que la balustrade. Nous devons l'avouer, elle n'est dans notre escalier de Périgueux qu'un simple parapet en pierre de taille ; mais il n'entrait pas dans les projets de l'architecte de la laisser ainsi, et tout nous porte à croire que ce parapet, s'il ne remplace pas une balustrade à jour indiquée par la richesse générale, n'a dû être mis là que provisoirement et en attendant mieux.

Ce bel escalier, que nous aimerions à voir dessiner avec soin par les architectes habiles que notre Société archéologique compte dans ses rangs, mérite d'être publié pour la plus grande gloire du vieil art périgourdin et l'instruction des constructeurs modernes ; car c'est un modèle très-rare comme disposition, à l'époque où il fut fait, et nous n'en connaissons d'autre que celui de la place du Coderc. Comme nous le disions plus haut, il appartient à la bonne époque de la première Renaissance, c'est-à-dire pour prendre un peu de marge, de 1515 à 1540, pas au-delà ni en deçà. Il est contemporain, par le style de la maison Estignard, de la chapelle de l'évêché à la Cité, de la maison du bord de l'eau, qui a des péristyles à jour sur la rivière, et, n'en déplaît à mon ami M. de Laugardière, du charmant château de Puyguilhem, qu'il voudrait rajeunir et qui est, dans notre pays, la plus haute et la plus complète expression de l'architecture du temps de François I^{er}.

« *Amicus Plato, sed magis amica veritas* ! » Donc, dans le numéro du *Bulletin* de novembre-décembre 1878, l'infatigable et savant chercheur des chroniques nontronnaises dit à la page 428, à propos de la famille de La Marthonie..... « Mon-
» dot de La Marthonie fut premier président au parlement de
» Bordeaux et gardé des sceaux. Il se maria en 1501 avec

- » Françoise de Vernon, de laquelle il eut Geoffroy et Gaston.
- » Ce dernier devint évêque de Dax et il fit bâtir le château de
- » Puyguilhem, paroisse de Villars, l'église de cette paroisse et
- » celle de Champagnac, à la nef de chacune desquelles sont
- » gravées les armes de La Marthonie qui sont de *gueules au lion*
- » *d'or.* » (Lespine).

M. de Laugardière ajoute : « C'est donc à tort qu'on a attribué jusqu'à ce jour au président de La Marthonie la construction du château de Puyguilhem qui doit être attribuée à son fils, et peut être sûrement fixée à la seconde moitié du XVI^e siècle. »

Ainsi, ce ravissant château dont les abonnés de notre *Bulletin* ont sous les yeux, dans la collection de ce recueil, un dessin de la porte d'entrée, et, dans le compte-rendu du Congrès de Périgueux en 1858, une des lucarnes sur le toit, c'est-à-dire deux spécimens pris à la base et au sommet de l'édifice ; ce château, dont pas un archéologue, même parmi les plus novices, n'hésitera à fixer la date sous le règne de François I^{er}, et qui porte au haut de la tour d'escalier la salamandre de ce prince, sculptée sur les murs, ce qui, à défaut de cent autres caractères qui sautent aux yeux, est un certificat authentique d'origine ; tous ces pilastres couverts d'arabesques qui encadrent les fenêtres, ces lucarnes à jour surmontées de pinacles, ces mâchicoulis de la grosse tour, cet entablement à coquilles comme à La Rochefoucauld, ces escaliers en colimaçon, ces voûtes à nervures du rez-de-chaussée qui se sentent encore de l'époque ogivale ; tout cela serait sûrement de la seconde moitié du xvi^e siècle !... Autant vaudrait dire que Chambord a été bâti par Henri III et renoncer aux règles tracées par les maîtres de l'archéologie française pour déterminer, par le caractère de l'architecture et de l'ornementation, la date approximative d'un édifice, règles qui, quant à présent, conduisaient à des résultats pour ainsi dire infailibles, toujours confirmés par l'histoire. Nous allons donc examiner, si cette fois, par exception, l'histoire vient donner un démenti à l'archéologie.

Que dit Lespine ? Que Gaston, évêque de Dax, fils du premier président Mondot de La Marthonie, fit bâtir le château

de Puyguilhem. Il n'ajoute point qu'il le fit bâtir dans la seconde moitié du xvi^e siècle ; c'est notre laborieux collègue qui tire cette conclusion du fait que Puyguilhem a été bâti par le fils du président, non par le président lui-même. Or, ce premier président, qui occupa cette charge à Paris, après l'avoir exercée à Bordeaux, s'était marié en 1501 et est mort en 1519. Son fils Gaston aurait pu naître en 1503 ou 1504, (Lespine est muet à cet égard), et rien ne s'opposerait à ce qu'il eût été évêque de Dax à 28 ou 30 ans, ce qui n'était point extraordinaire à cette époque pour le fils d'un grand personnage. Il aurait donc pu, étant évêque en 1531 ou 1534 suivant qu'on avance ou recule de deux ou trois ans sa naissance et son élévation à l'épiscopat, continuer les travaux du château de Puyguilhem, y mettre dix ans si l'on veut, sans sortir pour cela de la première Renaissance et du règne de François I^{er}, qui ne mourut qu'en 1547. Ainsi donc, même en tenant pour vrais les renseignements fournis par Lespine, rien n'autoriserait à affirmer, comme le fait M. de Laugardière, que la construction de Puyguilhem doit être attribuée à la seconde moitié du xvi^e siècle.

Mais Lespine doit-il être cru sur parole et sans examen ? C'est une seconde question qui ne paraît pas avoir préoccupé notre collègue et qui a bien son importance, comme on va le voir. Nous avons songé à consulter le *Gallia Christiana* qui, en pareille matière, est une autorité incontestable, et voici ce que nous y avons trouvé à l'article des évêques de Dax, relativement aux deux prélats du nom de La Marthonie qui ont occupé successivement ce siège :

« XLVIII. Johannes IV.

» Johannes de La Marthonie, Stephano senatore Burdigalensi patre genitus, ex Isabella de Pompadour, frater erat
» Mondoti de La Marthonie, Burdigalensis senatus, supremæ
» que Parisiorum curiæ principis.... Huic autem sedi Aquensi
» præficitur Johannes circa an. 1514 quo eum præfuisse, et
» anno 1517 probant acta publica..... E vivis excessit anno
» 1519, post cooptatum regia gratia Gastonem fratrem, in coadjutorem et successorem...

» XLIX. Gasto.

« Gasto de La Marthonie *ex coadjutore Johannis fratris* ad
» hanc cathedram ascendit.... Aquensis episcopus 1519. Obiit
» anno 1555 ineunte mense octobri. »

(*Gallia Christiana*, I. 1056.)

Comme on le voit, Gaston de La Marthonie n'était point le fils de Mondot le premier président, mais bien son frère, ainsi que Jean auquel il succéda, en 1519, sur le siège épiscopal de Dax, après avoir été son coadjuteur. Les deux évêques et le premier président étaient tous les trois fils d'Etienne de La Marthonie, conseiller au parlement de Bordeaux, et d'Isabelle de Pompadour. Il y a donc une grosse erreur dans Lespine, relativement à la filiation des La Marthonie. Où il pourrait avoir raison, c'est en attribuant à l'évêque de Dax une part importante dans la construction de Puyguilhem. Ce ne serait point le premier prélat qui aurait contribué avec ses riches revenus à bâtir le château de sa famille. Des faits du même genre se sont produits fréquemment à l'époque où les évêchés étaient mieux apanagés qu'aujourd'hui ; mais on nous accordera que, de 1519, date de l'avènement de Gaston de La Marthonie, à 1547, où cesse le style de François I^{er}, le temps ne lui avait pas manqué pour terminer les travaux de Puyguilhem qui, à en juger par les caractères de l'architecture et de l'ornementation, ont certainement été finis dix ans plus tôt.

Il est important que les débutants dans la science archéologique ne soient pas induits en erreur par l'affirmation si catégorique de M. de Laugardière, et continuent à voir dans Puyguilhem, comme on le leur a enseigné jusqu'à ce jour, un spécimen authentique de l'art charmant qui florissait sous François I^{er}. Nous irons même un peu plus loin en leur indiquant certaines parties du château qui ont tous les caractères des premières années du xvi^e siècle et se rapporteraient plutôt à Louis XI qu'à son successeur. Nous voulons parler de la tourelle octogonale renfermant un escalier, accolée à la grosse tour ronde. Le style de cette partie de l'édifice est tout différent du reste, et elle a été certainement dessinée par un archi-

te, — on disait alors un *maître maçon* — qui était encore sous l'influence du dernier gothique et peu au courant de l'art nouveau. Il est évident pour tout œil exercé, que cette partie là et quelques autres des soubassements sont antérieures à 1519, date de la mort du premier président, et que si, comme le dit Lespine, l'évêque de Dax bâtit le château, il ne fit que continuer les travaux entrepris par son frère.

On voudra bien nous excuser d'avoir traité un peu longuement ce point historique ; il nous a paru utile de ne pas laisser s'accréditer en Périgord, une erreur grave concernant un de nos monuments les plus justement célèbres, et nous avons tenu à rendre notre démonstration aussi claire que possible. Elle le serait bien davantage si nous pouvions la faire en présence du monument lui-même ; car rien ne vaut, pour ceux qui savent l'entendre, l'éloquence des vieilles pierres façonnées par le ciseau des maîtres anciens et portant jusqu'à nous, à travers les siècles, l'empreinte de leur merveilleux talent.

B^{on} DE VERNEILH.



DEUX LETTRES INÉDITES DE M. DE LAUSON.

On conserve, à la Bibliothèque nationale, la correspondance de Jean de Lauson, intendant de Guyenne, avec le chancelier Séguier. J'ai publié deux de ces lettres dans les *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais* (1), et j'en publierai quelques autres dans un prochain volume des *Archives historiques du département de la Gironde*. Les deux lettres que voici intéressent trop le Périgord, pour que je ne sois pas heureux de les donner au *Bulletin* de notre chère Société.

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

(1) 1874, in-8°, p. 235, 240. Voir (p. 236) une note biographique sur M. de Lauson, qui fut l'oncle du célèbre Malebranche.

I

Monseigneur,

Il ne seroit pas juste de vous charger de toutes les affaires de justice qui regardent les particuliers de cette province, mais quelquefois il y a obligation de le faire pour la qualité des personnes et pour les suites que cela pourroit avoir.

Vous cognoissez le Perigord et comme la violence s'y exerce jusques à present avec impunité. L'interest de leurs Majestez oblige M. le duc d'Espernon (1) de tenir la main à ce que personne ne se face justice à soy mesme, comme jusques à present toute la noblesse a esté en possession de le faire.

M. le vicomte de Beduer (2) s'est plaint à M. le duc d'Espernon par requeste de ce que M. de La Motte Dautefort luy empeschoit la jouissance de la terre du Burzac qui luy appartient en vertu d'un fidei-commis ouvert à son profit par la mort de Jeanne de Marqueyssac (3) sa mère qui, après le deceds du sieur vicomte de Beduer, avoit espousé ledict sieur Dautefort.

M. de La Motte Dautefort en ayant cognoissance, presente pareillement sa requeste et se veult prevaloir d'un arrest de Bordeaux, comme si par cet arrest il deubst demeurer en possession de cette terre jusques à ce qu'un compte feust rendu et le reliqua payé par celui qui representera le curateur qui est celui qui a fait le fidei-commis, et comme si le mineur devenu majeur avoit droit de jouir du bien de son tuteur jusques à ce qu'il luy eust rendu compte et payé le reliqua.

Cette interpretation imaginaire ne pouvant prendre fondement que dans

(1) Sur les relations de M. de Lauson avec le duc d'Espernon, voir (*Documents inédits* déjà cités, p. 241) une note spéciale.

(2) Jean-Louis de Lostanges, vicomte de Beduer, capitaine commandant le régiment de Candale cavalerie, député de la noblesse du Périgord aux États généraux de 1649, épousa Françoise de Gourdon de Genouillac.

(3) Veuve en premières noces de Henri de Saint-Astier des Bories, en secondes de Louis-François de Lostanges, vicomte de Beduer, elle épousa, en troisièmes, le 12 juillet 1618, René d'Hautefort, chevalier, seigneur de La Motte, puis de Marqueyssac, de Bruzac, d'Ajat et de Saint-Orse. Elle était la nièce et l'héritière de Jean de Marqueyssac, seigneur de Bruzac, et la fille de Raymond, seigneur de Marqueyssac et de Saint-Pantaly, et de Gabrielle d'Abzac de La Douze. Elle fit son testament le 16 août 1636 et un codicille le 2 décembre 1643, et mourut quelques jours après. (De Courcelles, *Histoire généalogique des pairs de France*, tome II, généalogie de la maison d'Hautefort, p. 103.)

l'esprit du sieur de La Motte, M. le duc d'Espernon a voulu ouyr les advocats des parties et mesmes M. Voysin, conseiller rapporteur de l'arrest, qui tous sont demeurés d'accord que le Parlement n'avoit jamais eu cette pensée, comme il paroist assez par la simple lecture, à quoy bien que l'avocat de M. de La Motte ayt donné les mains. Neantmoins on ne croid pas que M. de La Motte, preoccupé de son interest, se puisse laisser persuader sans se pourvoir au Conseil du Roy contre l'ordonnance que M. le duc d'Espernon a faict mettre sur les requestes des deux parties.

Or comme cette affaire, Monseigneur, pourra estre portée devant vous où les parties sont en reglement de juges, voicy la copie de l'ordonnance de M. d'Espernon, et dans cette lettre les motifs qui l'ont obligé à la donner qu'il vous plaira considerer pour le bien de la justice et pour le devoir,

• Monseigneur,

De vostre très humble, très obeissant et très obligé serviteur.

De LAUSON (1).

A Bordeaux ce viii febvrier 1644.

II

Monseigneur,

• Je suis en Perigord à la teste d'une compagnie de carabins pour la levée des deniers royaux. Je tascheray par toutes voyes de faire obeir et payer les redevables tant que leur pouvoir se pourra estendre, et j'éviteray Dieu aydant tous les sujets de plainte qui ont esté rendus contre pareille conduite, et les carabins vivront avec ordre sans estre à la foule du peuple.

Vous cognoissez cette province. Elle est fort libertine et merite que l'on luy tienne la bride haute. Si je ne puis y reussir, au moins y employerai-je tout ce qu'il a pleu à Dieu me donner d'industrie. Ce sont les protestations que vous faict,

Monseigneur,

Vostre très humble, très obeissant et très obligé serviteur.

De LAUSON.

A Perigueux, ce 2 aoust 1644 (2).

(1) Fonds français, vol. 17,389, f° 25.

(2) *Ibid.* f° 26. Signalons dans le même volume un billet écrit de Périgueux le 30 septembre 1644, où M. de Lauson demande au chancelier ce qu'il doit faire à l'égard des habitants d'Excideuil, lesquels ne veulent payer ni taille ni subsistance et s'en disent exempts, quoique rien ne le prouve.

DEUX CHANSONS OUBLIÉES.

CHANSON pour l'arrivée de Mme la comtesse de Chapt dans la ville de Ribérac. (1)

Sur l'air : *Le cœur de ma Nanette.*

Riverains de la Drône,
Chantons notre bonheur,
Janson, digne d'un trône,
Vient nous donner son cœur .
Eh ! mais oui-dà,
Nous possédons un rare trésor là
Et nenni-dà,
On ne pouvait mieux choisir que cela.

Oui, sa noblesse illustre,
Ses aïeux si connus,
Tirent un nouveau lustre
De ses grandes vertus.
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

Sa bonté si touchante
Est du plus doux espoir ;
Sa politesse enchante
Quiconque peut la voir.
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

(1) Henri-Gabriel-Charles Chapt de Rastignac, comte de Chapt, né le 12 août 1747, était fils unique et dernier survivant de Jacques-Gabriel-Louis Chapt, marquis de Chapt, et de Gabrielle d'Aydie de Ribérac, héritière de Ribérac.

Il épousa en premières noces Madeleine-Adélaïde de Janson, née le 14 novembre 1753, fille de Joseph-Palamède de Forbin, marquis de Janson, et de Madeleine-Louise Auleri de Vastan ; et en deuxième nocces, : N... de Brosses.

Le vœu de sa belle âme,
Le vœu de tous ses vœux
Est (oh ! la bonne dame)
De faire des heureux.

Eh ! mais oui-dà,
Etc.

Son cœur est un saint temple
Où vit la Piété ;
Amis, voici l'exemple
Qui doit être imité,
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

Talents divers, science,
Tout est de son ressort ;
Son modeste silence
Les cache sans effort.
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

Ce n'est point un prestige,
Dans l'aimable *Janson*,
Je vois un vrai prodige
D'esprit et de raison :
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

De *Janson* l'hyménée
Nous promet maint appui.
Oh ! ville fortunée !
Tout comme son mari.
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

Marquis, notre bon père,
Notre aimable seigneur,
Chacun partage en frère
Aujourd'hui ton bonheur.
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

Nous ferons vœux par mille
Aux pieds de nos autels,
Pour que dans notre ville
Tous trois soient immortels :
Eh ! mais oui-dà,
Etc.

FIN.

CHANSON pour être chantée par les vassaux du marquisat de
Laxion à l'arrivée de *Madeleine-Adélaïde de Janson*, comtesse
de *Chapt*, au château de *Laxion*.

Sur l'air : *Ton humeur est, Catherine, etc.*

Qui ne sait pas qu'à la France
Palamède de Janson
A réuni la Provence ;
Que l'on compte en sa maison,
En grands hommes si fertile,
Gouverneur et cardinal (1)
Et des chevaliers par mille,
Maint lieutenant-général ?

Tant de hauts faits, tant de gloire,
Cependant nous touche moins
(Certes l'on peut nous en croire,
Nous en avons maints témoins),
Que le mérite solide
De l'esprit, de la raison
Brillant dans *Adélaïde*
Pour le bonheur des *Laxion*.

(1) Adélaïde de Janson était petite-fille du marquis de Forbin-Janson, gouverneur d'Antibes, propre-neveu du cardinal.

L'éclatante renommée
Ce mérite a tant vanté,
(Pardon, *notre bien-aimée*)
Qu'on avait un peu douté.
Janson, de cette déesse,
Les récits vous surpassez,
Et son immense promesse
N'en annonçoit pas assez.

Puisse le ciel faire naître
De vous mille petits enfants (1),
Qui, sans fin, fassent renaitre
L'âge d'or de nos marquis !
Ah ! dans la noble alliance
Des Léopards (2), du Lion,
Quelle flatteuse espérance
Pour nous et pour les Laxion !

Excusez ma chansonnette ;
Du seul sentiment aidé,
Je suis ici l'interprète
De notre félicité.
Célébrons tous notre fête
Et chantons à l'unisson ;
Qu'en tous lieux, écho répète :
Vive *Chapt*, vive *Janson*.

FIN.

Pour copie conforme :

C^{te} DE CUMOND.

(1) Malgré les souhaits du poète et ses deux alliances, le comte de Chapt est mort sans enfants. Le vieux marquis de Chapt épousa alors, le 28 juin 1796, Gabrielle-Marguerite-Cécile-Françoise de Chabans; mais il mourut lui-même après deux mois de mariage sans lui laisser d'enfant, et M^{me} de Chapt épousa M. de Bellussière, auquel elle apporta les terres de Ribérac et de Laxion.

(2) De Forbin porte : d'or au chevron d'azur accompagné de trois têtes de léopard de sable arrachées, languées et allumées de gueules.

UN AUMÔNIER DU ROI LOUIS XV.

L'ABBÉ FRANÇOIS - ODET D'AYDIE. (*Suite et fin.*)

Une fois sa démission d'aumônier du Roi donnée, l'abbé Odet d'Aydie, devenu M^{sr} de Savigny, se retira au château de Mayac, chez le marquis de Migré, son beau-frère (1), qui avait épousé Marie d'Aydie, au château de Vaugoubert, le 10 juin 1727 (2). Le chevalier d'Aydie, que nous connaissons déjà, l'y avait précédé depuis quelque temps.

Ils se trouvèrent donc réunis à tous les leurs, et entourés de toutes les prévenances que leur méritaient leur séjour prolongé à la cour et la considération de grandes et lucratives positions conquises par eux. Aussi l'abbé pouvait-il écrire comme son frère une lettre qui respire la joie de la bienvenue, le profond contentement du retour et les joies ineffables d'un intérieur délicieux. Nous en détacherons quelques passages :

« Enfin, mon ami, me voilà à Mayac, bien reçu, bien logé,
» bien traité, avec les meilleurs gens et à mon gré les plus
» sociables et les plus aimables qu'il y ait, je crois, au monde.
» Je ne sors que des bras de l'un pour rentrer dans les bras de
» l'autre. Ma mère, ma sœur, mon frère, mon beau-frère, mes
» neveux, et mes nièces m'inspirent et me témoignent les
» sentiments les plus tendres (3). »

Du reste, il disait vrai, c'étaient d'aimables habitants que

(1) François d'Abzac de Mayac, dit le marquis de Migré, était mousquetaire (de Courcelles, *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France*). On l'appelait plus vulgairement le marquis de Mayac. — Il mourut en 1776, au château de Mayac. *Mercur de France*, janvier 1777, 3^e vol. p. 312.

(2) L'une de leurs filles fut la marquise de Montcheuil, que nous aurons l'occasion de retrouver plus tard.

(3) Lettre au bailli de Froullay. Mayac, 9 juillet 1740. Ed. de M. Bonhomme, X, p. 109.

ceux qui occupaient le château de Mayac. Un très-simple détail nous le fera comprendre et nous initiera tout de suite aux habitudes de la noblesse du Périgord, au milieu du siècle dernier. C'est encore à M. de Saint-Aulaire que nous le devons, et il est pour nous d'un prix inestimable comme étude de mœurs.

« Ma mère m'a souvent raconté, dit-il (1), que lors de l'arrivée en Périgord du chevalier d'Aydie, avec sa fille (2), l'admiration fut générale. Il la présenta à sa famille, et, suivant la coutume du temps, il allait chevauchant avec elle de château en château. Leur cortège grossissait chaque jour, parce que la fille d'Aïssé emmenait à sa suite les hôtes de la maison qu'elle quittait, et les convives qu'elle avait rencontrés. »

Nous n'oserions aller jusqu'à dire que c'était à Mayac une suite non interrompue de jours de fêtes et de plaisirs ; mais nous pouvons certes imaginer un intérieur fort harmonieux. Aussi, M^{me} du Deffand écrivait-elle au chevalier une lettre dans laquelle, faisant allusion à l'abbé, elle lui disait ceci :

« L'abbé m'a raconté quelle était la vie que vous menez ; il n'y a rien de si agréable et de plus délicieux. Je comprends la difficulté qu'il y a d'y renoncer. Ne pouvant la partager, j'y porte grande envie. Si j'avais le plus petit prétexte pour y être admise, je n'hésiterais pas un moment à demander une petite chambre à Mayac (3). »

Au surplus, le chevalier d'Aydie, de même que l'abbé, pouvaient, quand bon leur semblait, se soustraire à la foule qui les entourait, ou à leur famille qui savait bénéficier de leurs correspondances nombreuses et suivies avec leurs amis d'autrefois, pour se recueillir dans l'étude et dans le silence de la méditation. Aucun des chers absents n'était oublié par eux. Les présidents de Montesquieu et Hesnault, M^{me} du Def-

(1) Sainte-Beuve, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1848. — *Lettres du chevalier d'Aydie*, M. Bonhomme, préface, p. 83.

(2) Cette fille épousa le vicomte de Nanthiac, qui n'eut qu'une fille mariée au comte de Bonneval, et cette dernière n'eut, elle-même, qu'une fille qui est devenue la vicomtesse d'Abzac : la tige discrète ne portait à chaque fois qu'une fleur unique.

(3) *Lettres du chevalier d'Aydie*, Ed. de M. Bonhomme, p. 46.

fand, le bailli de Froullay, le marquis et la marquise de Créquy, Formont, d'Alembert, les encyclopédistes, etc., etc., recevaient de loin en loin des retours de leurs pensées et parfois quelques chapons, dindons et autres petits cadeaux, accompagnés de truffes du Périgord, voire même des paniers de prunes et de fruits de cette contrée prédestinée. Les réponses, qui s'en faisaient rarement attendre, étaient accueillies, on le pense bien, avec la joie la plus pure. Elles avaient les grands honneurs d'une lecture au salon où elles trouvaient toujours des oreilles attentives et des cœurs dévoués. Comment, en effet, n'être pas superlativement flatté, quand on recevait des lettres comme celle-ci, qui est datée de La Brède, le 1^{er} juin 1751, et qui, signée de l'illustre Montesquieu, a été recueillie et publiée dans ses œuvres posthumes :

« Vous êtes, mon cher chevalier, mes éternelles amours, et
» il n'y a en moi d'inconstance que parce que tantôt j'aime
» votre esprit, tantôt j'aime votre cœur ! »

Combien peu d'hommes pourraient se flatter de décrire d'aussi intimes sentiments dans des termes plus charmants et d'une plus exquise délicatesse ! Combien peu d'hommes surtout sauraient mériter une affection plus noble et plus dévouée ! A notre estime, l'écrivain sait élever son ami à sa propre hauteur et l'ami ne lui reste inférieur en rien. De tout temps, de tels hommes ont été fort rares.

Ces correspondances ont été conservées pour la plupart et nous nous en félicitons, car elles nous donnent à de nombreux intervalles des détails curieux et intéressants sur l'abbé d'Aydie, qui fait l'objet de notre étude présente.

Son frère, le chevalier, dans ses lettres, surtout dans celles qu'il écrivit au bailli de Froullay, parle sans cesse de lui dans des termes affectueux. Nous ne pouvons faire mieux que d'en relever quelques passages. Ce nous est le moyen de mieux étudier et les habitudes et le caractère de ce prélat que quelques écrivains n'ont voulu considérer que comme un abbé de cour, aux mœurs légères, et dont ils ont essayé de faire une figure des plus originales. D'autres ont tenté même d'ériger notre abbé en voltairien, ce qui ne nous est en rien démontré ;

au contraire, ceux qui ont la jaunisse, dit-on, voient tout en jaune.

Il ne suffit pas d'avancer qu'il fut le fervent disciple de son contemporain, avec lequel il eut peut-être quelques relations ; il s'agit de le prouver. L'abbé d'Aydie fut homme de cour, peut-être léger, si l'on prend au pied de la lettre ce qu'en dit M^{me} du Deffand, qui nous paraît être une langue diabolique ; nous le voulons bien. Il fut surtout épicurien, ami de la bonne table ; nous le concédons. Mais voltairien, jamais ! Ses proches lui ont prodigué mille plaisanteries. Le chevalier lui-même, nous allons le voir, ne l'épargne pas à certains moments ; il lui donne parfois de forts coups de lardoire, et cependant il sait lui rendre cette justice que l'abbé est toujours l'esclave de ses devoirs de doyen des chanoines et de vicaire-général de l'archevêché de Tours. A ses yeux ce n'est pas une faute impardonnable d'avoir été un fin gourmet et un mangeur délicat, peut-être même un gros mangeur. A de tels reproches, qui n'ont rien de bien sérieux, nous répondrons qu'après tout que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !

Nous tenons, au surplus, et en tout, à produire nos preuves les voici :

I

Le chevalier d'Aydie au bailli de Froullay.

« Mayac, ce 22 novembre 1743.

« L'abbé est parti avec d'autant plus de regret de notre part, que nous ne trouvions pas la cicatrice de sa jambe (1) assez consolidée pour qu'il dût se mettre en chemin ; mais l'envie de se rendre à son devoir l'a emporté

(1) Depuis longtemps, le chevalier d'Aydie était sujet à de fréquents accès de goutte, ce qui lui était commun, du reste, avec ses deux frères, l'abbé et le chevalier de Ribérac. Ils portaient tous la peine de leur sensualité et de l'amour de la table. La goutte n'a-t-elle pas été spirituellement nommée la croix de Saint-Louis de la galanterie par Chamfort.

sur nos remontrances et sur le penchant qu'il aurait eu lui-même à prolonger son séjour avec nous (1). »

II

Le chevalier d'Aydie à la comtesse de Tessé.

« Mayac, le 1^{er} janvier 1750.

» J'ai eu l'honneur de vous mander, il y a quelque temps, que notre maison était toute pleine de malades. Ils sont, Dieu merci, tous guéris, et l'abbé déjà reparti pour se rendre à Tours (2). »

III

Le même au bailli de Froullay.

« Mayac, 14 octobre 1751.

» L'abbé n'est point encore arrivé : nous mettons sans cesse la tête à la fenêtre pour voir si nous ne le verrons point venir. Ce sera un nouveau sujet de joie et une nouvelle occasion de parler de vous : car, Dieu merci, vous avez autant de serviteurs que j'ai de parents, et nous ne demandons rien avec tant d'empressement que des nouvelles de votre excellence, dont la santé, dont l'amitié me sont mille fois plus précieuses que ma propre vie (3). »

IV

Le même au même.

« Mayac, 22 octobre 1751.

» L'abbé n'est point encore arrivé. Il est à Richelieu, ou apparemment il se divertit et fait bien (4). »

(1) *Lettres du chevalier d'Aydie*. Ed. de M. Bonhomme, XVII, p. 123.

(2) *Correspondance d'Aïssé*. Ed. Ravenel et Assc.

(3) *Lettres du chevalier d'Aydie*. Ed. de M. Bonhomme LVIII, p. 196.

(4) id. id. id. LIX, p. 197.

V

Le même au même.

« Mayac, 29 octobre 1751.

» L'abbé, après nous avoir leurré longtemps de l'espérance de le voir, nous mande qu'il ne viendra qu'au printemps. Des valets malades, des chevaux boiteux, et je ne sais plus quelles autres impertinentes raisons nous privent d'un plaisir que nous regrettons beaucoup. Il faut prendre patience (1). »

VI

Le même au même.

« Mayac, 4 novembre 1751.

» Que dites vous du tour que nous fait M. l'abbé et des belles raisons qu'il nous donne pour rester à Tours, non pour dire des *gaudés* (2) avec ses chanoines, mais pour godailler avec eux et son bon cuisinier, tandis que le mien est détestable (3). »

VII

Le même au même.

« Mayac, 11 novembre 1751.

» Dites moi, mon cher bailli, comment avez vous deviné que l'abbé ne viendrait pas en ce pays ci aussitôt qu'il nous le promettait ? Cela m'étonne :

(1) *Lettres du chevalier d'Aydé*. Ed. de M. Bonhomme, I.X, p. 199.

(2) *Gaudés*, courtes et menues prières. Ce mot dérive du latin *gaudere*, il subsiste encore dans celui de gaudriole, propos gai et libre. — Il appartient du reste à la langue de Rabelais, qui dit aussi : « puis commanda qu'on le fît bien chopiner théologalement » (Liv. 1, ch. 25). On disait encore autrefois, en matière de proverbe : vin théologal et table d'abbé.

(3) *Lettres du chevalier d'Aydé*, éd. Bonhomme, LXI, p. 303. Ce cuisinier devait s'appeler Michellet; on a conservé le souvenir également de cet excellent *Maître-Cog*.

car, moi, j'ai été jusqu'à la fin la dupe de ses discours et de ses lettres. Vous saviez apparemment sur cela quelque chose que j'ignorais et que j'ignore encore (1). »

VIII

Le même au même.

« Mayac, 10 décembre 1751.

» Le voyage que l'abbé devait faire à Paris est retardé (2). »

IX

Le même au même.

« Mayac, 3 mai 1754.

» Nous allons tous nous séparer pour quelque temps. L'abbé est déjà parti pour Tours ; Madame d'Abzac et Madame sa mère, y retournent aussi (3). »

On ne peut donc pas douter que l'abbé d'Aydie n'eût l'indépendance et l'énergie nécessaires pour s'arracher parfois à sa famille, dont les exigences, à en juger par le chevalier, eussent été quelque peu tyranniques. A en croire ce frère, il n'eût jamais dû délaisser Mayac. Les meilleures raisons alléguées par lui sont qualifiées par celui-ci d'impertinentes. Il va jusqu'à regretter que l'abbé ne lui amène pas son propre marmiton. Ne serait-ce pas plutôt son revenu et le montant de ses riches bénéfices qui provoquent ses envies ? Il nous est permis de penser que les tendresses du glouton étaient plus vives à l'endroit de la cassette du prébendier qu'à celui de sa sensibilité fraternelle.

L'abbé était souvent à Tours et il y résidait longtemps. Quant à Savigny, il dut y venir quelquefois. Mais nous igno-

(1) *Lettres* id. LXII, p. 203.

(2) *Lettres* id. LXVI, p. 214.

(3) *Lettres* id. LCVI, p. 276.

rons cependant s'il y multiplia ses voyages, et les éléments nous font défaut pour nous en assurer. Les registres capitulaires de cette maison existent pourtant en partie, nous le croyons du moins (1); il nous est impossible de les vérifier.

Cependant, après la mort du chevalier d'Aydie, l'abbé Odet vint fixer définitivement sa résidence au château de Mayac. Ce fut dans ces circonstances, sans nul doute, qu'il donna sa démission de son doyenné de Tours et de son titre de grand-vicaire, qui l'obligeaient à trop de déplacements. Il reçut en retour du roi Louis XV, l'abbaye d'Hasnou, en Flandre (2), dont le revenu était de 5,000 livres (3). S'il renonçait, suivant l'expression de son frère, à *godaitter* avec les chanoines, ses confrères, sous l'œil et sous la fourchette de son excellent cuisinier, du moins il retrouvait une famille aimée de lui, qui le recherchait et autour de laquelle se réunissait toujours l'élite de la bonne compagnie de la province. L'habitation n'était pourtant, ni spacieuse, ni magnifique, et la fortune du marquis de Migré, châtelain de Mayac, n'était pas très-considérable; mais les bénéfices de l'abbé, qui ne montaient pas à moins de 40,000 livres chaque année, passaient dans la maison; et d'ailleurs, nos pères, en ce temps là, exerçaient une large hospitalité à peu de frais (4).

« Mes parents, continue l'académicien de Sainte-Aulaire, m'ont souvent raconté des détails sur ces anciennes mœurs.

« Il n'était pas rare de voir arriver à l'heure du dîner douze ou quinze convives non attendus (5). Les hommes et les jeunes femmes venaient à cheval, chacun suivi de deux ou trois do-

(1) Anciennes archives de Mortain, aujourd'hui à Saint-Lô.

(2) Hasnou, canton de Saint-Amand-les-Eaux, arrondissement de Valenciennes (Nord).

(3) Pétition adressée à l'Assemblée nationale. Voyez pièces justificatives.

(4) Note manuscrite du comte de Sainte-Aulaire à Sainte-Beuve, souvent reproduite.

(5) En prévision de ces nombreuses visites, les châtelaines et M^{mes} de Saint-Viance, l'aînée des demoiselles d'Abzac de Mayac, entre autres, faisaient toujours grande toilette. Cette dernière surtout était fort longtemps à faire ses apprêts, et pour avoir tout le temps de procéder à ses derniers ajustements, sans précipitation, elle donnait, quelquefois du moins, au cuisinier de l'abbé d'Aydie, un petit écu de 8 livres pour qu'il retardât un peu le service de son menu.

mestiques. Les gens âgés venaient en litière, les chemins ne comportant pas l'usage de la voiture. Les provisions de bouche étaient faites en vue de ces éventualités et la cuisine de Mayac était renommée; mais la place manquait pour loger et coucher convenablement tous ces hôtes. Les hommes s'entassaient dans les salons, dans les corridors; les femmes couchaient plusieurs dans la même chambre et dans le même lit.

» Ma mère, qui avait été élevée en Bretagne, où les coutumes étaient différentes, fut fort surprise, lors de ses premières visites à Mayac. La comtesse d'Abzac (née de Custine) (1), qui faisait les honneurs, lui dit un jour :

« Ma chère cousine, je te retiens pour coucher avec moi. »

» Quelques instants après, M^{lle} de Bouillien dit aussi à ma mère :

« Ma chère cousine, je te retiens pour coucher avec moi »

» — Je ne puis pas, répondit ma mère, je couche avec la comtesse d'Abzac. »

« Mais et moi aussi, répondit M^{lle} de Bouillien. »

» Ces trois dames couchèrent dans un lit médiocrement large, et pour faire honneur à ma mère, on la mit au milieu.

» Ces habitudes subsistèrent à Mayac jusqu'en 1790. L'abbé d'Aydie se retira alors à Périgueux, avec sa nièce M^{me} de Montcheuil (2), dans une jolie maison que celle-ci a laissée depuis à MM. d'Abzac de La Douze. Il était presque centenaire (3), et on put lui cacher les désastres qui signalèrent les premières années de la Révolution (4). »

(1) Marie-Louise de Custine avait épousé Louis, marquis de Mayac, qui fut tué au combat de Bruchtal (1791), pendant l'émigration. Il était le petit-fils de Marie d'Aydie, mariée, comme nous l'avons vu, à François d'Abzac de Mayac, marquis de Migné.

(2) La marquise de Montcheuil était la fille du même François d'Abzac de Mayac et de Marie d'Aydie. (Voir la note précédente).

(3) Il était nonagénaire seulement, puisqu'il est mort à 92 ans.

(4) Pour cette étude, si nous avons fait de nombreux emprunts textuels à divers auteurs, c'est afin de donner à notre travail surtout un caractère sérieux et de la plus complète authenticité.

Nous voulons croire que ce bon vieillard conserva jusqu'à ses derniers jours toute l'intelligence que la nature lui avait départie, et qu'il avait cultivée dans le milieu plein de distinction, d'élégance et d'harmonie, où il avait toujours vécu et que nous avons essayé de dépeindre. Lorsqu'il eut adressé de Périgueux à l'Assemblée nationale les deux lettres que nous publions plus loin, et qui ont été pour nous le point de départ de notre étude sur le siècle dernier, il fut facile, en effet, de lui persuader que sa demande avait été favorablement accueillie et que rien ne devait être changé autour de lui. A son âge, les besoins sont peu nombreux et la tendre sollicitude des siens lui laissa discrètement ignorer le cours des événements graves qui s'étaient accomplis. Il dut ignorer que ses bénéfices lui avaient été confisqués par la nation qui les avait convertis en une modeste pension. Cette conduite fut très-sage. François-Odet d'Aydie mourut ainsi fort tranquille, à Périgueux, à l'âge de 92 ans, dans une fort belle maison qu'il avait fait bâtir, sur la route de Bordeaux, et qui fut léguée par lui à sa nièce M^{me} de Montcheuil.

Devenue la propriété de M. le marquis d'Abzac de La Douze, ancien député sous la Restauration, par suite de la donation de M^{me} de Montcheuil, cette maison fut affectée, pendant un long temps, à la résidence des divers généraux commandant la 21^e division militaire. Aujourd'hui, elle est connue sous le titre d'Hôtel de l'Univers, l'un des plus beaux hôtels de voyageurs de Périgueux, et l'un des plus fréquentés.

Ajoutons encore que l'on conserve dans cette même ville de Périgueux le portrait de l'abbé d'Aydie. Mais reproduite dans les dernières années de sa vie, sa physionomie est éteinte et n'a rien qui rappelle ses deux frères les chevaliers d'Aydie et de Ribérac, qui furent des types de beauté.

Notre abbé avait donc été pendant 45 ans, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, abbé commendataire de notre illustre monastère de Savigny. Cette longue administration avait été du reste profitable pour cette abbaye.

Lorsqu'en 1745 il l'avait reçue des mains du Roi, après la mort de Massillon, le dernier titulaire, elle était en bonne voie de prospérité : il n'avait eu qu'à continuer. D'après des

conventions intervenues entre celui-ci et les religieux, les revenus de Savigny qui s'élevaient en 1730 à environ 66,000 livres, avaient été divisés en trois parts égales de chacune 22,000 livres, dont l'une pour l'abbé, la seconde pour la communauté des religieux et la dernière devait être employée aux réparations tant des lieux claustraux que des fermes et des dépendances de l'abbaye. Ces faits ressortent d'un mémoire authentique dont l'excellent abbé Des Roches nous avait donné l'original et que nous avons offert nous-même aux Archives du département de la Manche (1).

Au moment de sa prise de possession (2), M^{re} Odet d'Aydie avait trouvé sa mense élevée à 28,000 livres; et nous pouvons garantir qu'en 1790, bien qu'il l'ait maintenue au même taux, dans sa déclaration, elle valait sans conteste 30,000 livres; de sorte que pour fixer un chiffre rond, l'abbaye de Savigny valait en totalité une somme de 90,000 livres.

Par le fait, le prieur en était le directeur sérieux et responsable. Toujours au milieu de ses religieux, qui le connaissaient, tandis que l'abbé n'apparaissait point ou presque jamais au cloître (3), il dirigeait sans contrôle et il avait la haute main tant pour la discipline intérieure, que pour l'emploi des revenus et l'administration extérieure. C'est donc aux sept ou huit derniers prieurs qui ont exercé ces fonctions de 1745 à 1790, c'est-à-dire pendant l'abbatiate, d'autres diraient le long règne d'Odet d'Aydie, que l'on doit surtout reporter le mérite de l'état prospère et d'augmentation dont jouissait Savigny au moment de la disparition de cette maison. Cependant, comme en tout il est d'usage d'attribuer aux chefs et aux supérieurs ce qui est exécuté sous leurs ordres, nous indiquerons sommairement les entreprises et les grands travaux qui transformèrent cette belle

(1) H. Sauvage, *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, 1851, p. 335.

(2) Nommé par le Roi au mois d'avril 1743, il avait pris possession le 15 juin de la même année. (*Gallia Christiana*, t. XI, col. 552).

(3) Voir quelques détails sur une visite de M^{re} d'Aydie à Savigny, — M. Julien Travers, *Annuaire du département de la Manche*, 1863, p. 17, note; — M. Sarat, *Histoire de la révolution dans le département de la Manche*, 1875, p. 72.

abbaye pendant tout le temps qu'il en eut nominalemeut la direction.

Tout du moins, ce fut lui qui, par son influence directe, obtint du Souverain-Pontife Benoît XIV, un bref daté du 23 janvier 1751, contenant des indulgences plénières en faveur de ceux qui visiteraient en état de grâce l'église abbatiale de Notre-Dame-de-Savigny (1).

Vers la même époque, la maison abbatiale et la majeure partie des bâtiments du monastère, consacrés aux hôtes et aux étrangers, et qui se développaient en avant de l'église, dissimulant derrière eux les cloîtres et les édifices réguliers et claustraux, furent complètement reconstruits (2), dans un style noble et sévère et sur un modèle uniformément adopté par toutes les maisons de l'ordre de Saint-Benoît, au siècle dernier, où l'on bâtit beaucoup.

Au même temps, appartiennent encore les constructions du prieuré de Beaufour, situé à quelques kilomètres seulement de l'abbaye, et dont le prieur tenait à faire sa résidence et sa maison de plaisance, voulant, à l'exemple de l'abbé commendataire, éviter ainsi la résidence obligée pour lui au milieu de ses moines (3).

Mais ce fut surtout et avant tout l'église abbatiale qui fut l'objet de dépenses considérables et de soins multipliés.

Les autels en furent renouvelés et les marbres les plus beaux de Gènes et de Laval, de l'Italie et de la France, furent apportés pour les édifier (4). L'un d'eux, celui du maître-autel de l'église paroissiale de la ville de Mortain, existe encore. Il a été apporté de Savigny à la réouverture des temples chrétiens; on n'a eu qu'un tort, celui d'en amoindrir les dimensions et l'élévation en supprimant trois marches du

(1) Anciennes archives de Mortain, aujourd'hui à Saint-Lô. — H. Sauvage, *Recherches historiques sur Mortain*, p. 336.

(2) Ces travaux avaient été commencés sous Massillon, à la suite d'un incendie considérable. H. Sauvage, *Recherches historiques sur Mortain*, p. 333-336. — Anciennes archives de Mortain, aujourd'hui à Saint-Lô.

(3) Anciennes archives de Mortain, aujourd'hui à Saint-Lô.

(4) Voir les marchés. — Anciennes archives de Mortain, id. — H. Sauvage, *Recherches historiques sur Mortain*, p. 336.

sanctuaire. Un dallage, également en marbre, fut placé dans toute l'église.

En 1759 et 1761, douze tableaux de très-grandes dimensions furent exécutés pour le même monument. La plupart ornent actuellement la chapelle du Grand-Séminaire et la cathédrale de Coutances (1). Plus tard, quatre autres représentant les bienheureux de Savigny, savoir : Saint Vital, le fondateur, saint Haimon, saint Pierre et saint Geoffroy, complétèrent cette série de décorations. De plus, huit grilles entourèrent le sanctuaire et les chapelles de saint Bernard, de sainte Adeline. Enfin une Gloire fut apposée au fond du sanctuaire et les orgues furent réparées (2).

Tout cela, nous le répétons, fut dû aux bienfaits de l'administration supérieure de l'abbé.

Dans certaines abbayes, — et elles étaient nombreuses, — l'abbé se faisait une part léonine et restait chargé de l'entretien du temple et des réparations : la part attribuée à la communauté des religieux n'était souvent que du quart ou du cinquième, souvent moins du revenu total. Or, l'abbé prenait tout et ne rendait rien ; parfois même il laissait les bâtiments tomber en ruines. Il s'en suivit des procès nombreux, souvent presque scandaleux. A Savigny, ce n'était plus cela et grâce à l'organisation sage et intelligente de Massillon, tout en restant fort bien attribué et lotisé, son successeur, M^{re} d'Aydie, avait pu s'épargner bien des ennuis, bien des contrariétés et ménager à son abbaye les moyens de rester à la hauteur de sa grande réputation. Il est vrai que ces mesures avaient été prises après l'incendie de la majeure partie du monastère, qu'il avait fallu réédifier. Mais une fois ces travaux achevés, Odet d'Aydie eût pu modifier les conventions qui existaient et qui n'avaient plus de raison d'être conservées ; il eût ainsi

(1) Voir tous ces marchés aux Archives de Saint-Lô, provenant des archives de Mortain. — H. Sauvage, *Recherches*, id., p. 336 ; — dans la *Semaine religieuse de Coutances* un article dont j'ai communiqué les éléments.

(2) Tous ces marchés sont à Saint-Lô, provenant des archives de Mortain.

augmenté ses propres revenus. C'est donc une justice à lui rendre, de dire qu'il n'abusa jamais de son autorité.

Aussi, en présence de tant de travaux immenses dirigés avec un goût parfait, et qui donnaient à l'abbaye une grande renommée de beauté, jointe à une incontestable illustration de sainteté, il est difficile de croire que son dernier abbé, M^{sr} d'Aydie, ne se soit pas laissé entraîner au désir de la visiter quelquefois et de s'assurer par lui-même des effets de ses générosités, car il eût éprouvé une noble satisfaction en répétant à bon droit avec l'historien de l'antiquité : J'avais reçu une ville de pierres, je la laisserai de marbre : *Ut jure sit gloriatus, marmoream se relinquere, quam latericiam accepisset (XII Cæsares, Octavus Augustus, SUETONE, XIX).*

H. SAUVAGE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

GÉNÉALOGIE DIRECTE DE L'ABBÉ FRANÇOIS-ODET D'AYDIE ET SA FAMILLE.

*La famille d'Aydie était issue des comtes d'Armagnac
et des comtes de Comminges.*

I.

Jean d'Aydie, écuyer, mentionné dans un titre des Chartes du Roi pour le château de Lourde, en Bigorre, l'an 1407, et dans un extrait de la Chambre des comptes de Bourgogne, l'an 1426.

Marié à : N....

1^o Bertrand qui suit.

2^o Odet, bailli du Cotentin.

II.

Bertrand d'Aydie, écuyer, capitaine de cent hommes d'armes, en 1461.

Marié à :

1^o Marie de Domin.

1. Odet d'Aydie, amiral de Guyenne, qui a donné lieu à l'article inséré par le P. Anselme. (*Grands dignitaires de la Couronne*).

2° Honorete...

1. Odet d'Aydie, le jeune, qui suit.

III.

Odet d'Aydie, le jeune, vicomte de Ribérac, de Turenne et de Cailus, seigneur de Montfort, de Martel, chevalier, conseiller et chambellan du Roi. Il fut sénéchal de Carcassonne, en 1480, selon Belleforest, qui le dit issu du sang d'Armagnac et des comtes de Comminges. Gouverneur du château de Gerzane en 1485. Il est qualifié conseiller et chambellan du Roi dans une quittance qu'il donna le 20 mai 1479 à Guillaume de Moc, receveur général des finances de Languedoc, de 1,200 livres pour sa pension de cette année.

Marié à Anne de Pons, vicomtesse de Ribérac, de Turenne et de Cailus.

1° François, qui suit et sept autres enfants.

IV.

François d'Aydie, chevalier, vicomte de Ribérac et d'Espluche, etc., était dans Metz lorsque l'empereur Charles-Quint y vint mettre le siège. Il fit son testament le 3 octobre 1560.

Marié deux fois. Il épousa pour seconde femme Françoise de Salagnac, le 6 novembre 1525 qui fit son testament le 15 décembre 1550.

Sept enfants, entre lesquels Charles qui suit est le troisième.

V.

Charles d'Aydie, vicomte de Ribérac, fut député de la noblesse du Périgord vers le Roi de Navarre.

Marié à Jeanne de Bourdeille, dame des Bernardières, fille de Jean, seigneur des Bernardières, gouverneur et maréchal de Périgord. Leur mariage eut lieu le 12 juillet 1575.

Trois enfants, dont Guy le deuxième qui suit a formé la branche des seigneurs des Bernardières.

VI.

Seigneurs des Bernardières.

Guy d'Aydie, seigneur des Bernardières, qu'il eut en partage par transaction faite avec Armand d'Aydie, comte de Ribérac, son frère le 6 novembre 1606. Il fut aussi seigneur de Montcheuil par sa femme, et il était mort le 20 février 1650.

Marié à Marguerite Audier, par contrat du 11 juin 1615; elle transigea avec ses enfants le 20 février 1650.

Six enfants, dont Armand, le quatrième qui suit.

VII.

Armand d'Aydie, chevalier, seigneur de Saint-Martin de Valette et de Vaugoubert.

Marié à Marie de Beaupoil de Saint-Aulaire, fille de Daniel de Beaupoil de Saint-Aulaire, baron de Ternac, seigneur de Pourcharie et de Guyonne-Angélique de Chovigny-Blot, sa seconde femme.

Neuf enfants :

- 1° Antoine-Armand-Angélique d'Aydie.
- 2° Blaise-Marie d'Aydie.
- 3° Antoine-Angélique-Daniel d'Aydie.
- 4° François-Odet d'Aydie.
- 5° N... d'Aydie, abbé, mort en 1719.
- 6° Marie d'Aydie, marquise de La Douze.
- 7° 8° 9° Trois filles religieuses,

(P. Anselme. *Hist. des grands dignitaires de la Couronne de France. Amiraux.* Tome VII et suivants).

LA FAMILLE DE L'ABBÉ D'AYDIE.

*Enfants de Messire Armand d'Aydie et de M^{me} Marie de Beaupoil
de Saint-Aulaire.*

I.

Messire Antoine-Armand-Angélique d'Aydie (1), comte d'Aydie, l'aîné de la famille, né au château de Vaugoubert, en la paroisse de Saint-Saturnin de Quinsac, fut l'un des agents de la conspiration de Cellamare, ambassadeur de la Cour d'Espagne, contre le Régent, Philippe d'Orléans.

Contraint, par suite de sa participation à ce complot, de se réfugier en Espagne, il y obtint la Grandesse, la croix de l'ordre de la Toison-d'Or, le grade de lieutenant-général des armées de Sa Majesté catholique, et fut, enfin, vice-roi, gouverneur et capitaine-général des deux Castilles.

Rentré en France, il rebâtit le château de Vaugoubert, qu'il laissa par son testament à l'une de ses nièces, M^{me} de Philip de Saint-Viance.

Il semble qu'il cultiva les lettres, puisqu'à Périgueux, dans sa famille, l'on a conservé une traduction manuscrite des œuvres choisies du chancelier Bacon, faite en collaboration par le comte d'Aydie avec milord Keith, général écossais, plus connu sous le nom de Milord-Maréchal. Durant son séjour en Espagne, il avait aussi agréé l'hommage d'une thèse, écrite sur beau papier de soie satinée, et subie dans un concours public par un étudiant en médecine de l'Université de Salamanque, et natif de Séville.

On raconte à son sujet une anecdote, dont on nous a garanti la sincérité :

A son retour d'Espagne, le comte d'Aydie ne s'étant pas annoncé à sa famille, avec laquelle depuis longtemps déjà il avait cessé ses relations, et qui n'avait aucune nouvelle de lui, voulut se présenter au château de Mayac, sans se faire reconnaître. Il revêtit donc des vêtements négligés et alla, comme un homme fort pauvre, réclamer l'assistance des siens. M^{me} de Montcheuil et l'abbesse de la Règle, lui firent, ainsi que les fils du marquis de Migré, remettre quelques secours, comme à un mendiant ordinaire, mais sans prendre garde autrement à lui et sans le reconnaître.

(1) Nous tenons à dire que nous devons tous les renseignements qui suivent à la bienveillance de M. le comte de Larmandie, auquel nous renouvelons l'expression de notre plus vive gratitude.

Quant à M^{me} de Saint-Viance, qui ne l'avait pas encore vu, survenant tout-à-coup, elle le reconnut aussitôt. Se jetant à son cou et l'étreignant dans ses bras, elle s'écria immédiatement : « Eh ! c'est notre oncle » l'Espagnol, Monsieur d'Aydie ! comment ne le reconnaissez-vous pas ? »

Aussi ajoute-t-on, le comte, en souvenir de ce que seule entre tous les siens, M^{me} de Saint-Viance l'avait accueilli avec les élans les plus complets d'une joie vive, l'institua la seule héritière de tous ses biens.

Il ne laissa, du reste, que son château de Vaugoubert, avec ses dépendances, puisque ses pensions s'éteignirent avec lui. Mais il avait fait reconstruire ce château, et en avait ainsi considérablement augmenté la valeur.

A cette occasion, l'on dit encore qu'aussitôt après son arrivée à Mayac et à Vaugoubert, le comte d'Aydie fut suivi d'un mulet chargé de l'or, des pierreries et des valeurs considérables qu'il rapportait d'Espagne. Il y a probablement beaucoup d'exagération dans ce récit. Cependant il est certain qu'il désintéressa ses frères et ses sœurs de leurs droits sur son domaine, et que les constructions qu'il entreprit lui coûtèrent fort cher. C'est dire qu'il dut rapporter une forte somme ; mais de là à la charge d'un mulet, il y a loin.

Le comte d'Aydie mourut à son château de Vaugoubert, le 3 juillet 1764, âgé de 78 ans. (*Mercur de France*. Octobre 1764, 2^e vol. p. 207).

II.

Blaise-Marie d'Aydie, qualifié du titre de chevalier d'Aydie, était le second de la famille, c'est-à-dire le cadet.

Né le 27 mars 1692, au château de Vaugoubert, il ne reçut que le 24 août 1694, le complément des cérémonies du baptême. Son parrain fut Blaise d'Aydie, marquis des Bernardières, et père du comte de Rions, dont nous avons eu l'occasion de parler dans notre étude sur l'abbé François-Odet d'Aydie. Sa marraine fut Marie d'Aydie, qui devait être la sœur de son père. (Acte de baptême).

Dès avant l'année 1721, il fut admis dans l'ordre de Malte, puisque son nom est inscrit dans les lettres de réception de son frère Antoine-Angélique-Daniel, qui était plus jeune que lui de trois ans. (Brevet original de l'ordre de Malte).

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur la vie du chevalier d'Aydie qu'ont fait connaître ses relations avec la célèbre M^{lle} Aïssé.

III.

Le 22 juillet 1695, naissance à Champagnac-de-Belair, en Périgord, de Antoine-Angélique-Daniel d'Aydie, le troisième fils d'Armand, vicomte d'Aydie, seigneur de Vaugoubert et de M^{me} Marie de Saint-Aulaire. Son parrain fut Angélique d'Aydie, son frère aîné, et sa marraine M^{me} Catherine de Morilières, sa grand'mère paternelle. (Acte de naissance).

Antoine-Angélique-Daniel fut, pour le distinguer de ses frères, désigné sous la dénomination de chevalier de Ribérac. (Certificat original du 30 octobre 1720, signé de Louis d'Hautefort, marquis de Marquessac; de Jean d'Abzac, marquis de La Douze; de Charles de Saint-Astier, marquis des Bories; de François-Isaac de Raymond de Macanan, marquis de Sallegourde).

Il fut admis dans l'ordre de Malte, ainsi que son cadet le chevalier d'Aydie, pour la Langue d'Auvergne, d'après les lettres authentiques émanant de la chancellerie de cet ordre, datées du 1^{er} septembre 1721, et qui font mention d'un bref du Souverain Pontife Innocent XIII, donné à Rome à Sainte-Marie Majeure, le 4 août 1721.

Ces mêmes lettres constatent que Blaise d'Aydie, frère germain du récipiendaire avait été déjà précédemment reçu dans ledit ordre de Malte, pour la même Langue d'Auvergne. (Brevet original de l'ordre de Malte, signé du vice-chancelier).

Plus tard, le chevalier de Ribérac devint brigadier des armées du Roi, et prieur des prieurés de Saint-Marcel d'Argenton et de Valençay. (*Mercur de France*, 1769, tome II, vol. page 114).

Son portrait est conservé à Périgueux. Il est représenté en costume de chevalier de Malte, avec cuirasse, brassarts et ruban noir passé en sautoir. A le voir, on peut assurer qu'il ne le cédait que fort peu à la beauté physique de son frère le chevalier Blaise-Marie, surnommé le beau d'Aydie.

Ribérac mourut au château de Mayac le 19 mai 1768, âgé de 70 ans. (*Mercur de France*, janvier 1769, 2^e vol. page 114).

IV.

L'abbé François-Odet d'Aydie, au sujet duquel nous avons écrit la notice qui précède.

L'abbé d'Aydie au marquis de Créquy.

« Mayac, le 18 février 1761.

» Les sentiments tendres et respectueux dont je suis pénétré pour Madame votre mère et pour votre oncle sont un sûr garant, Monsieur, de ceux que je vous ai voués pour ma vie. Né dans le sein de la vertu, élevé par les mains les plus délicates et les plus légères, ayant devant vos yeux les exemples les plus respectables et n'en trouvant que d'admirables dans vos aïeux, quels préjugés avantageux ne doit-on pas avoir pour vous ? Les marques de bonté dont vous m'honorez aujourd'hui, Monsieur, augmenteraient les miens si cela se pouvait, puisque ce ne peut être que des mouvements de générosité, de noblesse et de compassion qui vous ont engagé à venir chercher un vieux et triste prêtre dans sa profonde retraite, pour lui procurer de la consolation.

» Vous devez vous applaudir de votre démarche, puisqu'elle a les succès que vous en attendiez et qu'elle me flatte d'autant plus qu'elle est l'interprète des sentiments de M^{me} la marquise de Créquy et de M. le bailli de Froullay, à qui je dois sans doute l'intérêt que vous paraissez prendre à ce qui me touche. Je vous en demande la continuation, Monsieur, avec instance, et pour vous engager à me l'accorder, pensez souvent que je fais des vœux bien ardents pour votre conservation et votre bonheur, et que je serai toute ma vie, avec le plus tendre et le plus respectueux attachement, Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé d'AYDIE.

(Correspondances du chevalier d'Aydie, publiées par
M. Bonhomme).

L'abbé d'Aydie à la marquise de Créquy.

« Mayac, ce 19 février 1761.

» Quand il m'a été possible de penser, Madame, j'ai reconnu ma faute et m'en suis amèrement repenti. J'en mérite en vérité le pardon ; hélas !

j'aurais été la cause de la mort de celui à qui je voudrais donner ma vie pour le conserver. Mon malheur aurait été complet, et sans doute je n'y aurais pas résisté.

» Vous avez la bonté, Madame, de vous intéresser à M^{me} de Nanthiac. Ainsi je vais vous rassurer sur sa situation. Elle a un mari qui est un homme de condition, qui a eu la tête mauvaise, mais qui est d'une humeur égale, douce et bonne, et qui a le cœur tendre et noble. Elle n'a qu'un beau-frère qui est major du régiment du Roi-Dragons, qui sert avec distinction et qui est payé de sa légitime. Elle n'a qu'une fille, mariée à M. le vicomte de Bonneval, lieutenant-colonel du régiment de Poitou, bon sujet et très-appliqué à ses devoirs. Cette fille est douce, bonne, jolie et vertueuse. Ce M. de Bonneval est l'héritier de M. le comte de Bonneval, qui n'a point d'enfants, et dont la femme est hors d'état d'en avoir, et qui a quarante mille livres de rentes.

» M. et M^{me} de Nanthiac ont près de dix mille livres de rentes. (Le vicomte de Nanthiac mourut le 25 décembre 1773).

» Le testament ne court aucun risque d'être querellé (*sic*), puisqu'il n'y aurait que nous qui fussions en droit de faire une pareille horreur, et nous en sommes bien éloignés. Ma sœur aime tendrement M^{me} de Nanthiac ainsi que M^{me} de Bonneval, et leur en donne journellement des preuves. Son mari pense comme elle, et est noble et généreux. Pour nous, Madame, vous ne doutez pas, je crois, que nous ne chérissions très-tendrement cette nièce, que nous regardons comme telle et qui mérite, par les qualités de son cœur et son esprit, tous nos égards et tous nos soins. Aussi, nous appliquons-nous à adoucir son malheur, en lui donnant encore plus de preuves de notre tendresse. Elle n'est partie que hier d'ici, pour aller dans son château très-bien bâti et très-bien meublé. Sa fille et son gendre sont venus l'y trouver. Le chevalier de Ribérac est exécuteur du testament. Il doit en avoir envoyé une copie à M. le Bailli.

» Voilà, Madame, l'état exact de la situation de cette pauvre femme, qui, malgré tous les avantages qu'elle a, mérite compassion, puisqu'elle est pénétrée d'une vive douleur, sentant bien qu'elle fait la plus grande perte qu'elle pouvait faire. Ma sœur et le chevalier de Ribérac (l'un des frères de l'abbé d'Aydie) sont bien sensibles aux sentiments dont vous les honorez, Madame, et ils savent très-bien tout le cas qu'ils en doivent faire, puisqu'ils ont appris depuis longtemps à vous respecter et à s'intéresser à tout ce qui vous arrive, indépendamment des sentiments qu'ils ont pour M. le Bailli.

» Je suis on ne peut plus flatté de l'honneur que m'a fait M. le marquis de Créquy. Il me devient, Madame, d'autant plus précieux, que c'est sans doute à la bonne opinion que vous avez eu la bonté de lui donner de moi

que je le dois. J'en suis certainement digne, Madame, par le plus respectueux et inviolable attachement avec lequel,

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» J'ose me flatter que vous ne me laisserez pas ignorer tout ce qui vous regarde, ainsi que M. le Bailli et M. votre fils. Hélas ! je mérite tant cette attention !

« L'abbé d'AYDIE. »

(Correspondances du chevalier d'Aydie, publiées par
M. Bonhomme.)

LES COMMISSIONS DE QUÊTEURS

POUR LE RACHAT DES CAPTIFS EN PÉRIGORD.

Parmi les institutions religieuses nées sur le sol français, il en est une qui a excité tout particulièrement chez nos pères un sentiment d'admiration mêlé de respect. Nous voulons parler de l'*Ordre des Trinitaires* ou *Mathurins* qui, durant l'espace de six siècles, a contribué, conjointement avec celui de *Notre-Dame de la Merci*, au soulagement de tant d'infortunes et a porté la tranquillité dans un aussi grand nombre de foyers. Son but était la rédemption des chrétiens captifs chez les infidèles.

Notre intention n'est point de faire, après d'éminents auteurs, l'historique de l'*Ordre des Trinitaires*, dont saint Jean de Matha et saint Félix de Valois furent les fondateurs. Nous avons uniquement la pensée de signaler le fonctionnement, en Périgord, des quêtes organisées par ces vaillants soldats de l'abnégation et du sacrifice.

Le document le plus ancien qu'il nous ait été donné de consulter à ce sujet est le fragment suivant des lettres patentes de Louis XIII, datées du 5 janvier 1643 :

... [Nous voulons que dans les] terres de nostre obeissance, il y ait des personnes commises à faire des questes ez Eglises les Dimanches et Festes, et ez temps des Moissons et des Vendanges, ez Villes, Bourgs, Villages, Parroisses,

de porte en porte, pour colliger et amasser les charitez des gens de bien, lesquelles seront employées à la Redemption de nos pauvres sujets Esclaves par preference à tous autres : Et ceux qui seront employez et commis à cet exercice pendant le temps de leurs commissions, les avons exemptez et deschargés, exemptons et deschargeons par ces presentes, que nous avons voulu signer de nostre propre main, de toutes gardes, et sequestrations de biens meubles et immeubles, tutelles, logement de gens de guerre, tant à pied qu'à cheval, et d'estre esleus eschevins, ny consuls : Inhibons et deffendons à tous huissiers, sergens, et autres qu'il appartiendra, de les y commettre, à peine de nullité de saisie, et de suspension de leurs charges : Comme aussi Inhibons et deffendons à tous gens de guerre, tant à pied qu'à cheval de loger chez les personnes qui seront assignez par devant Nous et Nostre Conseil, pour voir déclarer lesdites peines, et plus grandes, et autrement proceder comme de raison. Car tel est nostre plaisir, nonobstant Arrests, Privileges, Lettres, Constitutions quelconques, et deffenses à ce contraires, ausquelles Nous avons dérogé et dérogeons par ces presentes. Donné à S. Germain en Laye, le 5^e jour de Janvier, l'an de grâce 1643. Et de nostre regne le trente troisième.

Signé, LOUYS.

Et plus bas par le Roy :

DE LOMENIE.

Ce document, on le voit, contient des renseignements utiles. Par lui, en effet, nous connaissons exactement les privilèges dont jouissaient les quêteurs : dispense de toutes gardes et séquestrations, tutelles, etc., lesquels étaient de nature à rallier beaucoup d'adhérents.

C'est pourquoi les registres ouverts aux greffes des sénéchaussées, à l'effet de garder trace des commissions des quêteurs, en relèvent un nombre considérable. Il est facile de s'en rendre compte en parcourant un registre *ad hoc*, appelé *Livre des Patentes*, qui provient du greffe de la sénéchaussée de Périgueux, et qui est déposé aux Archives départementales.

Une commission de quêteur était invariablement libellée ainsi, en tant que formule :

Requette à faire par M^e Jacque Foulcon, avocat en la Cour, bourgeois et habitant de la ville de Périgueux, assisté de M^e Guillaume Debord, son

procureur, disant qu'il vient d'estre pourveu d'une commission de captifs datée du second du courant signée Boisset, commissaire pour les captifs, pour faire la quette dans la paroisse de Saint-Laurent-du-Manoire, et requérant jouir des privilèges et exemptions attribués aux questeurs par les patantes de Sa Majesté il requiert qu'elle soit enregistrée sur le livre des patantes de la présente cour pour y avoir recours quant besoin sera.

Signé : DEBORD.

Le Procureur du Roy qui a veu la requête avec la commission y énoncée n'empêche qu'elle soit enregistrée au livre des patentes du greffe de la présente sénéchaussée pour y avoir recours quant besoin sera et que le requérant jouisse des privilèges et exemptions attribués aux questeurs par les patentes de Sa Majesté.

Signé : LIDONNE, proc. du Roy.

Nous faisant droit de ladite requête, veu la Commission y énoncée du contentement du sieur procureur du roy ordonnons que ladite commission sera enregistrée au Livre des Patentes du greffe de la présente Senechaussée pour y avoir recours quant besoin sera et que le requérant jouisse des privilèges et exemptions attribués aux questeurs par les patentes de Sa Majesté. En conséquence, faisons inhibitions et deffances à tous huissiers, sergens royaux et à toutes autres sortes de personnes de donner ny faire donner audit requérant pendant tout le temps qu'il exercera ladite charge de questeur aucunes commissions sequestrations tutelles curatelles et autres charges publiques à peine de droit, et afin que notre présente ordonnance soit notoire à toutes sortes de personnes permetons audit requérant dicelle faire signifier et afficher partout et ou besoin sera et ce par le premier huissier ou sergent royal sur ce requis que pour ce faire nous commetons. A Périgueux par devant Monsieur Malet, lieutenant particulier, le quatre septembre mille sept cents soixante cinq.

Signé : MALET, l. p. (1)

La forme dans laquelle était délivrée une commission de cette nature révèle la marche suivie pour remplir une mission pareille. Le postulant, qui pouvait appartenir indifféremment

(1) Archives départementales, — série B, 632.

à une classe quelconque de la société, sollicitait du commissaire pour les captifs (le sieur Boisset paraît avoir été désigné à cet effet pour le Périgord), une commission dite de captifs, qui était valable pour une paroisse déterminée. Cette commission obtenue, il adressait au lieutenant particulier, avec l'assistance de son procureur, une requête tendant à faire enregistrer ladite commission sur le *Livre des Patentes*, afin de jouir à l'occasion des privilèges et exemptions y attachés.

Selon les circonstances, le procureur du roi émettait un avis favorable ou défavorable, et dans le premier cas il concluait à ce que la requête présentée reçût son plein et entier effet. Le lieutenant particulier ordonnait alors l'enregistrement de la commission sur le *Livre des Patentes* et prescrivait aux officiers publics de tenir la main à ce que les prérogatives des quêtes fussent rigoureusement respectées.

Les Archives départementales possèdent plus de deux mille commissions de ce genre pour la seule sénéchaussée de Périgueux ; la plus ancienne porte la date de 1681, la plus récente celle de 1780. Il en existe même, à la Bibliothèque de la ville de Périgueux, qui sont de l'année 1789, c'est-à-dire de l'époque probable où les quêtes ont dû prendre fin.

La situation de quêteur étant exceptionnelle, celui qui s'y trouvait placé était obligé, pour justifier d'un droit ou se soustraire à une obligation, de représenter sa commission. Mais le quêteur pouvait l'avoir sinon perdue, du moins égarée ; dans ce cas, il était tenu de se faire délivrer un certificat justifiant de sa position. Il est à présumer que la pièce suivante est intervenue dans une circonstance analogue :

Le trois août mil sept cent soixante quatorze, la commission de marguillier pour faire la quête pour les captifs dans la paroisse du Change, diocèse de Périgueux, accordée le vingt-quatre juillet dernier par le sieur Boisset, commissaire pour les captifs, en faveur d'André Courtois sieur Dumaine, avocat en la cour, habitant du lieu du Château Nudel paroisse de Brut, a été enregistrée ez registres au greffe de la cour pour y avoir re-

cours quand besoin sera et jouir par le d. sieur Dumaine de l'effet du contenu aux Lettres Patantes de Sa Majesté.

Fait à Bordeaux aud. Greffe les même jour, mois et an que dessus.

Signé : LÉGER.

Mais, soit que les quêteurs eussent apporté de la négligence dans leurs fonctions, soit que le gouvernement eût cessé de s'intéresser à cette œuvre, l'exemption de plusieurs charges publiques leur fut retirée. Cela résulte d'un arrêt du Conseil, en date du 28 septembre 1782 (1).

Il nous reste à placer sous les yeux une pièce curieuse relative à notre sujet, et dont nous devons la communication à M. Villepelet, notre sympathique et dévoué secrétaire-général (2). C'est une requête présentée au Parlement de Bordeaux par F. Garsy, provincial des Trinitaires pour la Guienne et le Languedoc, à l'effet de protester contre l'assimilation des quêteurs aux autres citoyens, au mépris des lettres patentes de 1643 sus-mentionnées. Voici la teneur de ce document :

Extrait des Registres de Parlement.

Veu par la Cour la Requête huy à elle présentée par Frère Iean Garsy, Bachelier en Sainte Theologie, et provincial de la tres-Sainte Trinite, Redemption des Captifs, ez Provinces de Guyenne et Languedoc, contenant qu'il a pleu à Sa Majesté par ses Lettres Patantes du 5 janvier 1643, descharger ceux qui seront en charge de faire la Queste pour la Redemption desdits Captifs, de toutes gardes, sequestrations des biens meubles et immeubles, tutelles et curatelles, et logemens de gens de guerre, tant à pied qu'à cheval, lesquelles Lettres ont esté confirmées par les Arrests du Conseil du Roy, du 6 Aoust 1638, et 5 Aoust 1644. Neantmoins au prejudice de ce, ceux qui sont commis pour faire la dite charge de Questeurs, sont appelez à tout ez charges publiques, Atant requiert que conformement ausdites Lettres Patantes et Arrests, Ordonner que ceux qui seront commis à ladite charge, seront exempts de toutes sequestrations, tutelles, curatelles, et autres charges publiques, ensemble de tous logemens de gens de

(1) Isambert, *Recueil des lois et ordonnances royales*, volume de la table, V^e Quête.

(2) Ce document servait à envelopper un cahier de l'état civil de la paroisse d'Urval ; en marge, on y lit le mot « Urval », suivi du millésime « 1669 ».

guerre, avec inhibitions à tous Huissiers et sergens de les y comettre, à peine de mil livres, et en cas de contravention, permis d'informer. Ladite Requête appointée, soit monstré au procureur général du Roy, et respondue : Veu les Arrests du Conseil, n'empeschons la descharge requise par le suppliant pendant et si longuement qu'ils seront employez à faire ladite Queste, signé de Pontac. Veu aussi les pièces sus mentionnées, Dict à esté ayant égard à ladite Requête, et du consentement du procureur général du Roy, que la Cour, en conséquence desdites Lettres Patentes du 5 janvier 1643, Arrest du Conseil du 6 Aoust 1638 et autre arrest de ladite Cour du 12 Iuillet 1643 et conformement à iceluy, a deschargé et descharge de toutes curatelles, tutelles et sequestrations pour l'advenir, ceux qui seront commis par ledit suppliant et ses Procureurs, à faire la Queste pour la Rédemption des captifs. Fait inhibitions et deffenses à toutes sortes de personnes de les commettre en icelles, à telles peines que de droict : Et en cas de contravention, a permis et permet audit Suppliant et sesdits Procureurs d'en informer, et ce par devant le premier Huissier ou Sergent Royal sur ce requis, appelle avec luy un Notaire et Tabellion de Cour Laye, pour ladite information faite, et devers la Cour rapportée estre pourveu de tel decret qu'il appartiendra. Prononcé aux parties à Bourdeaux en Parlement le 27 Iuillet 1645. Ainsi signez, *de Pichon*, président, *Dubernet*, rapporteur. Espèces un escu. Signé, *de Pontac*.

On peut avoir une idée de ces quêtes par les résultats obtenus. Une personne digne de foi a évalué à neuf cent mille le nombre des esclaves chrétiens rachetés par les *Trinitaires* ou *Mathurins*, depuis 1198 jusqu'en 1787. Le prix de la rançon variait suivant l'âge, le sexe, la force, l'origine, etc.: en 1787, il s'élevait à 5,775 fr. et même à 10,500 fr., soit, en moyenne, à 6,000 fr. En calculant sur ces données, on arrive à constater que les aumônes recueillies par ces religieux ont atteint la somme prodigieuse de *sept milliards* !

Aussi, en terminant ce modeste travail, ne pouvons-nous nous empêcher de reconnaître qu'il est peu d'institutions qui aient produit plus de héros et desquelles on ait le droit de dire avec autant de vérité : « *Magna parens virum !* »

P.-J. CRÉDOT.

VARIA.

Nous trouvons dans les *Autographes en France et à l'Etranger*, par M. de Lescure, les trois lettres suivantes :

LETTRE DE LA CALPRENÈDE A M^{lle} DE SCUDÉRY (1).

Vatismenil, 12 septembre 1661.

Comme je scay la part que vous aurés prise au malheur de monsieur le surintendant, je veus bien, mademoiselle, vous tesmoigner la douleur que j'en ay et à laquelle je suis trop obligé par le souvenir des obligations que je lui ay et à M. Pelisson aussy, qui, à ce que j'ay appris, est enveloppé dans sa disgrâce. Je voudrois au prix de mon sang estre en estat de leur tesmoigner ma recoignissance, et parce qu'on m'a mandé qu'on envoie madame la surintendante à Limoges et que j'ay en ce pays-là des parens et des amis assés considérables, je vous supplie de me mander si vous croyés qu'il y ayt lieu de les employer pour son service, et qu'elleen puisse recevoir deux dans sa mauvaise fortune, afin que je leur escrive pour les obliger à luy rendre toutes les assistances qui leur seront possible. Faites moy s'il vous plaist la grâce de m'en escire un mot le plus tôt que vous le pourrés et de l'envoyer à la poste de Normandie, avec l'adresse au Teller, et croyés s'il vous plaist que ny dans ceste affaire ny dans aucune autre il ne vous arrivera jamais rien où je ne m'intéresse comme un homme qui vous honore et vous honorera toute sa vie de tout son cœur.

LA CALPRENÈDE.

(1) Cette lettre, qui fait honneur à La Calprenède, et montre plus justement que ses romans et ses tragédies « qu'il n'y avait rien de lâche dans la famille de La Calprenède, » suivant sa réponse superbe à un censeur méticuleux, ajoute son nom à ce cortège de courageuses admirations et de fidèles dévouements qui ont préservé Fouquet de l'infamie et jeté sur ses fautes, trop réelles, et ses malheurs trop inérités, une sorte de poésie. Qui pourrait refuser les circonstances atténuantes à un homme qui emporte dans sa disgrâce les regrets de courtisans comme Pellisson, La Fontaine, M^{lle} de Scudéry, M^{me} de Sévigné? La lettre de La Calprenède est adressée à M^{lle} de Scudéry, et nous est communiquée par M. Boutron.

ÉPITRE INÉDITE DE LAGRANGE-CHANCEL.

A Périgueux, ce 7 avril 1751.

Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien employer vos sollicitations en faveur de M. Giri, mon procureur, pour une cause aussi juste qu'elle est nouvelle parmi ceux de sa profession. Je crois ne pouvoir mieux vous en témoigner ma reconnaissance qu'en vous faisant part du petit ouvrage que j'ai cru devoir adjouter aux assurances du sincère et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LAGRANGE-CHANCEL.

A Monsieur de Beler, abbé de la Chancelade sous la règle de Saint-Augustin.

EPITRE

Toi dont la foi, l'éloquence et le zèle
Des vrais abbés t'ont rendu le modèle,
Et dans ton cœur ennemi des abus
Ont d'Augustin rassemblé les vertus :
Daigne m'ouvrir ta sainte Thebaïde
Pour éprouver si mon cœur agité
Y trouvera cette tranquillité
Que m'a longtemps dans sa vaine Phocide
Promis un Dieu qui n'a jamais été.

Tel que le cerf qui cherche une eau courante
Pour rafraîchir son haleine brûlante,
Poussé vers toi par les mêmes attraits
Je ne puis voir qu'avec des yeux d'envie
Le calme heureux et l'innocente vie
Du jeune essaim qui te suit de si près,
Et dont le miel de tes doctes paroles
Nourrit l'esprit et préserve le cœur
Du mauvais grain qu'en tant d'autres écoles
Sème aujourd'hui le père de l'erreur.

Jusques à quand, novateurs téméraires,
Pretendrez-vous, plus sages que vos pères,
Vous dispenser de la loi du Seigneur ?
Dans son travail l'abeille circonspecte
S'abstient des sucs dont quelque herbe suspecte
De son nectar corromproit la douceur,
Et vous cherchez tout ce qui vous convie
A persister dans vos egaremens,
Que d'insensés quittent le pain de vie
Pour se nourrir de mortels aliments.

Toi qui toujours aux disputes frivoles,
Aux esprits forts, à leurs recherches folles
De ton Hipponéas fermé les chemins,
Fais qu'au sortir des retraites d'Ignace,
J'aie à écouter le Docteur de la Grâce
Et qu'acceptant tous préceptes divins
Qui vers le ciel dirigeront ma course,
J'aie à puiser dans cette double source
Des vérités qui vont aux mêmes fins.

REQUÊTE INÉDITE DE LAGRANGE-CHANCEL

A Nos Seigneurs du Parlement,

Supplie humblement François-Joseph de Chancel, chevalier seigneur de Lagrange, disant que dans le malheureux procès qu'il vient d'essayer pour tirer son fils du précipice et empêcher la ruine totale de sa maison, ayant remis le dossier, suivant l'usage, à Monsieur d'Albessard, Avocat général en ladite Cour, quelques jours après la dite remise, il envoya chercher le suppliant pour lui demander l'usage qu'il voulait faire de certain écrit informe et non signifié qui s'était trouvé parmi ses pièces. A quoi le suppliant ayant répondu que c'était une inadvertance du clerc de maître Parotti, son procureur, il l'aurait tout de suite mis dans sa poche si mon dit sieur l'Avocat général ne l'avait prié de le lui remettre comme une pièce inutile dont il ne pouvait faire aucun usage.

Monsieur Dussant, digne membre de votre illustre corps, fut témoin de

ce que le suppliant a l'honneur de vous exposer conformément à la vérité. Sur cette confiance, le suppliant qui remit la pièce en question à mon dit sieur l'Avocat général, crut qu'il serait inutile, après la déclaration qu'il venait de faire devant un témoin si respectable, de lui produire les divers chiffons sur lesquels il avait tiré le déchiffrement de certains caractères inconnus, auxquels étant impossible de donner d'abord la forme précise, il avait été obligé de lui donner plus d'étendue pour en trouver le véritable sens et le réduire ensuite, comme l'on fait toujours en de pareilles opérations, aux seuls termes qui lui étaient propres. La religion de la Cour ayant été surprise par l'interprétation forcée que mon dit sieur l'Avocat général crut pouvoir donner à ce premier essai d'un déchiffrement qui n'était encore qu'ébauché, le suppliant ne songea plus qu'à se retirer dans sa maison en Périgord pour en pleurer la destruction pendant le reste de sa vie. Dans cet effet, ayant été retirer ses pièces des mains du secrétaire de mon dit sieur d'Albessard, il trouva que son mémoire signifié qui en était la principale, en avait été soustrait ; de sorte que le suppliant n'ayant cessé de le demander et de le faire demander inutilement par son procureur, il a recours à votre autorité et justice, aux fins que :

Ce considéré, Nos Seigneurs, il vous plaise de vos grâces ordonner que la pièce énoncée par le suppliant lui sera incessamment remise par mon dit sieur l'Avocat général, et ferez bien.

LAGRANGE-CHANCEL (1).

Monsieur de Combabessouze, rapporteur.

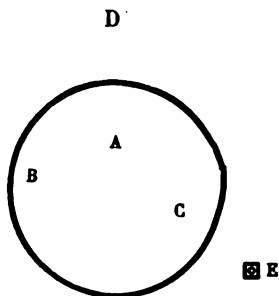
NOTES DE VOYAGES EN PÉRIGORD PAR M. DE MOURCIN.

(1824-1828). — *Suite.*

Motte de Ventadour, commune de Saint-Aquilin. — En revenant de Bonnet, nous avons passé par les coteaux qui dominent Saint-Aquilin et nous avons vu la motte de La Vigerie, ou plutôt du *Ventadour*.

(1) On trouvera l'histoire des démêlés domestiques qui firent explosion en un scandaleux procès où le père et le fils rebelle, qui prétendait se marier contre son gré, combattirent en vers l'un contre l'autre, dans notre livre sur *Lagrange-Chancel et les philippiques*. (Poulet-Malassis, 1858.)

De cette motte à Ventadour, l'aiguille donne 146 ; à La Vigerie haute, 242. Elle est entre les deux Vigeries.



A. Direction de Ventadour, aiguille 146.

B. Direction de La Vigerie haute, aiguille 242.

C. Direction de la fontaine, aiguille 45.

Le Ventadour est le village le plus près de la motte.

Cette motte a environ trente et quelques pas de diamètre.

Elle est élevée vers le nord d'environ 25 pieds.

Et de l'autre côté de 5 ou 6 pieds.

Elle est à l'extrémité nord de la pente du coteau ou presque.

Le coteau a peu de pente.

Il coule quelques filets d'eau dans le fond du vallon.

Le fossé a eu environ treize pas de largeur. Il est presque comblé. Il est situé au point D.

E. La fontaine. Elle coule.

Le fond du vallon est à une certaine distance au nord.

J'ai trouvé sur la motte quelques débris de poterie gauloise et beaucoup de poterie du moyen âge.

D'où il faut conclure que cette motte a servi de base à un château gaulois et ensuite à quelque castelet du moyen âge.

Cette motte n'est pas exactement ronde ; elle est même, je crois, plus allongée que sur le plan, du côté de la fontaine.

Saint-Aquilin. — L'église de Saint-Aquilin est bien construite, mais n'a rien d'ancien ni de remarquable. Elle est de 1500 ou environ, s'il m'en souvient bien. Ogives croisées.

Le bourg est sale et peu commode ; il est au pied d'un haut coteau.

A gauche du chemin qui va du bourg aux Reveilles et pas très-loin du

ruisseau du Salambre, dans de bas-fonds, on trouve des débris de tuiles romaines.

La maison de M. Du Grézeau a été un petit castel.

Le pont qui est sur le Salambre s'appelle le pont de Salles. Y a-t-il eu tout près de là quelques belles habitations ? *Salles* ?

Ce mot de *Salles* entrerait-il dans *Salambre* ? Les constructions de *Bonnet* auraient-elles été *les Salles* ?

Vieille route. Continuation. — Le dimanche 27 je suis parti avec M. Mauriac, et j'ai été reprendre ma vieille route à la station du parc de Fayolle. J'ai trouvé par-ci, par-là, quelques restes.

Elle laisse la Sigale à droite, tout à côté.

Germe à droite, et c'est dans ces parties que l'on distingue de véritables vestiges romains.

Ensuite les vestiges paraissent moins et je n'ai plus su la suivre à l'Hôpital.

Je ne me souviens pas si j'ai traversé *Lapouge*, où elle devait nécessairement passer.

Segonzac. — Nous avons vu Segonzac.

L'église a été refaite dans des temps assez modernes ; elle n'a rien de remarquable dans sa nef. Le chœur est rond et du *xii^e* siècle. Il est bien conservé.

Nous sommes allés près du village de Margot, qui est de la commune de Douchapt, et là j'ai vu la pierre levée de Margot. Elle est dans la commune de Tocane et n'est séparée de celle de Douchapt que par le chemin.

C'était un beau dolmen qui est tombé. La table est encore élevée d'un côté. Elle peut avoir quinze pieds de long.

De ce monument sur le Clos de Palus, aiguille 205.

Sur Margot, aiguille 340.



*Deux gravures accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente le Modier de Nontron du *xiii^e* siècle, démoli en 1879 ; — la 2^e, la Vierge de Bussière-Badil, du *xvi^e* siècle.*

Vu :

Le Secrétaire-Général,

Ferd. VILLEPELET.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VI.

	Pages.
Statuts de la Société.....	5
Liste des membres de la Société.....	9
Séances mensuelles : du 5 décembre 1878.....	27
— du 2 janvier 1879.....	38
— Gestion du trésorier; — exercice 1878....	43
— du 6 février.....	89
— du 6 mars.....	101
— du 3 avril.....	181
— du 1 ^{er} mai.....	194
Assemblée générale du 27 mai.....	277
Séances mensuelles : du 3 juillet.....	288
— du 7 août.....	373
— du 4 septembre.....	384
— du 9 octobre.....	437
— du 6 novembre.....	445
Chartes anciennes de Saint-Florent, près Saumur, pour le Périgord (M. P. MARCHEGAY).....	47, 118 et 220
Notices sur les anciennes forges du Périgord et du Limousin (M. le baron DE VERNEILH).....	52
Lettre de M. le Prince à M. de La Calprenède (M. Gaston DE GÉRARD).....	79
Rapport sur les <i>Poésies inédites</i> de La Grange-Chancel (M. A. (DUJARRIC-DESCOMBES).....	80
Faux murale trouvée au Pouyoulot (M. le D ^r E. GALY).....	112
Billet inédit du cardinal de Sourdis (M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE).....	143
Documents concernant la Fronde en Périgord (M. F. POUYADOU). ..	144
Recherches inédites d'art et d'histoire sur l'abbaye de Brantôme (M. G. BUSSIÈRE).....	147

Le Périgord aux archives des Basses-Pyrénées (<i>Suite.</i> —	
M. Ferd. VILLEPELET).....	149
Mémoire sur des os d'un Buffle (M. A. BLEYNIÉ).....	203
Prieurés de l'ordre de Grandmont en Périgord (M. l'abbé	
Goyhenèche).....	243
Chefs calvinistes à la prise de Périgueux (M. A. LECLER).....	245
Six lettres inédites du roi Henri IV (M. l'abbé GOUSTAT).....	255
Demi-dolmen de Teyjat (M. A. DE ROUMEJOUX).....	259
Essais topographiques, historiques et biographiques sur l'arron-	
dissement de Nontron (<i>Suite.</i> — M. R. DE LAUGAR-	
DIÈRE).....	260 et 300
Un drapeau tricolore en Périgord avant 1789 (M. A. DUVERNEUIL).	268
Noms de potiers et marques de fabrique sur les vases et frag-	
ments de vases gallo-romains du Musée trouvés à Vésone	
(D ^r E. GALT).....	297
Pierres tombales du cimetière de Coulaures (M. A. DE ROUME-	
JOUX).....	299
Notes sur l'histoire de Bergerac (M. Ch. DURAND).....	319 et 391
Lettre du chanoine Armand de Gérard-Latour à dom Mabillon	
(M. G. DE GÉRARD).....	338
Lettre au sujet de la biographie de l'abbé d'Aydie (M. le M ^{re}	
DE SAINTE-AULAIRE).....	347
Rapport sur le recueil : <i>Contes et Poèmes</i> , par M. G. Tarde	
(M. DUJARRIC-DESCOMBES).....	353
De l'origine de Ranconnet (M. DUJARRIC-DESCOMBES).....	407
La lanterne des Morts du cimetière de Cubas.....	410
Un aumônier du roi Louis XV : l'abbé François-Odet d'Aydie	
(M. H. SAUVAGE).....	412 et 480
De l'association du culte de Vesunna et de Tutela (M. P. Charles	
ROBERT, de l'Institut).....	452
Causeries archéologiques (M. le baron de VERNEILLE).....	458
Deux lettres inédites de M. de Lauson (M. TAMIZEY DE LARRO-	
QUE).....	473
Deux chansons oubliées (M. le comte DE CUMOND).....	476
Les commissions de quêteurs pour le rachat des captifs en Pé-	
rigord (M. P.-J. CRÉDOT).....	501

VARIA.

Un Périgourdin, archevêque en l'île de Chypre (M. H. DE MONTÉGUT).....	86
Notes de voyages en Périgord, par M. de Mourcin (1824-1828) (Suite)	87, 169, 362, 434 et 510
Philippe de Chamberlhac, évêque de Sion et de Nice, archevêque de Nicosie (M. J. GREMAUD).....	273
M. Dujarric-Descombes, correspondant de la Société philotechnique (M. J. BELLANGER).....	364
Analyse de la thèse de M. Clédat, intitulée : <i>De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate</i> (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	427
Lettre de La Calprenède à M ^{lle} de Scudéry.....	507
Épître inédite de Lagrange-Chancel.....	508
Requête inédite de Lagrange-Chancel.....	509

TABLE DES DESSINS DU TOME VI.

✓ Logis de la forge de La Chapelle-Saint-Robert.....	62
✓ Logis de la forge de Baleran.....	64
✓ Faux murale trouvée au camp de Sainte-Eulalie-d'Ans (demi-grandeur)	112
✓ Deux fontaines de l'ancienne abbaye de Brantôme.....	148
✓ Fragments d'une tête d' <i>Arni-Géant</i> trouvés à Laugerie-Basse.	218
✓ Demi-dolmen de Teyjat.....	259
✓ Pierres tombales du cimetière de Coulaures.....	300
✓ Pont de Dordogne à Bergerac, au xvi ^e siècle.....	320
✓ Tambour de colonne (époque gallo-romaine).....	390
✓ La Lanterne des Morts du cimetière de Cubas.....	410
✓ Le Moultier de Nontron, du xii ^e siècle, démoli en 1879.....	458
✓ La Vierge de Bussière-Badil, du xvi ^e siècle.....	458

NÉCROLOGIE.

Décès de M. Jean-Léon Dessalles (M. Jules DELPIT)....	169
— M. de La Menuse (M. l'abbé A. GRANGIER).....	172
— M. Couderc-Monplaisir.....	174
— M. Pierre Magne (M. E. GALY).....	175
— M. le docteur Moreaud (M. E. GALY).....	179
— M. le marquis de Commarque (M. l'abbé GOUZOT)..	362
— M. l'abbé d'Alesme de Meycourby (M. l'abbé LABAT)..	425
— M. Rousselot-Beaulieu père.....	426

AVIS.

Les cotisations de 1879 ne sont pas encore complètement payées. Cette irrégularité dans la rentrée des fonds rend difficile la bonne administration de nos finances. Pour éviter, à l'avenir, un pareil retard, la Société a décidé, en assemblée générale, que les cotisations qui ne seraient pas parvenues au trésorier, M. JULES CLÉDAT, rue du Lycée, 1, à Périgueux, avant le 30 juin de chaque année, seraient perçues au moyen d'un mandat présenté à domicile, augmenté de 0,75 c. pour frais de négociation.

Le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD paraît tous les deux mois, par livraisons de 64 pages, et forme un volume à la fin de l'année. Chaque livraison est accompagnée de deux dessins.

Le Bulletin est envoyé gratuitement à MM. les membres de la Société.

Il ne contient que des documents inédits.

TIRAGES A PART.

La Société autorise le tirage à part des articles, mémoires et documents insérés dans le Bulletin, sous la condition expresse qu'au verso du titre figurera cette mention : « Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*. »

MM. les membres de la Société qui désireront profiter de cette faculté devront prévenir le Secrétaire Général au moment de la remise de leur manuscrit, ou, au plus tard, en rendant les épreuves du *bon à tirer*.

Nous croyons devoir donner ici le tarif de l'imprimeur pour ces tirages à part :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à 50 exemplaires coûteront 8 fr. ;				
8	—	100	—	10
12 pages	—	50	—	12
12	—	100	—	15
16 pages	—	50	—	15
16	—	100	—	20

La couverture est comprise dans ces prix.

Il s'agit, bien entendu, d'extraits imprimés tels quels; en cas de corrections et de changements, corrections et changements seraient payés en sus.

On ferait des concessions pour une réimpression arrivant à plusieurs feuilles.

Les Sociétés savantes auxquelles le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD est adressé sont priées de vouloir bien nous faire parvenir leurs publications en échange.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07327 0632

BOUND

SEP 22 1948

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

